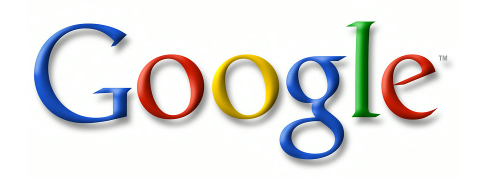
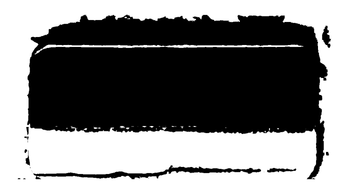




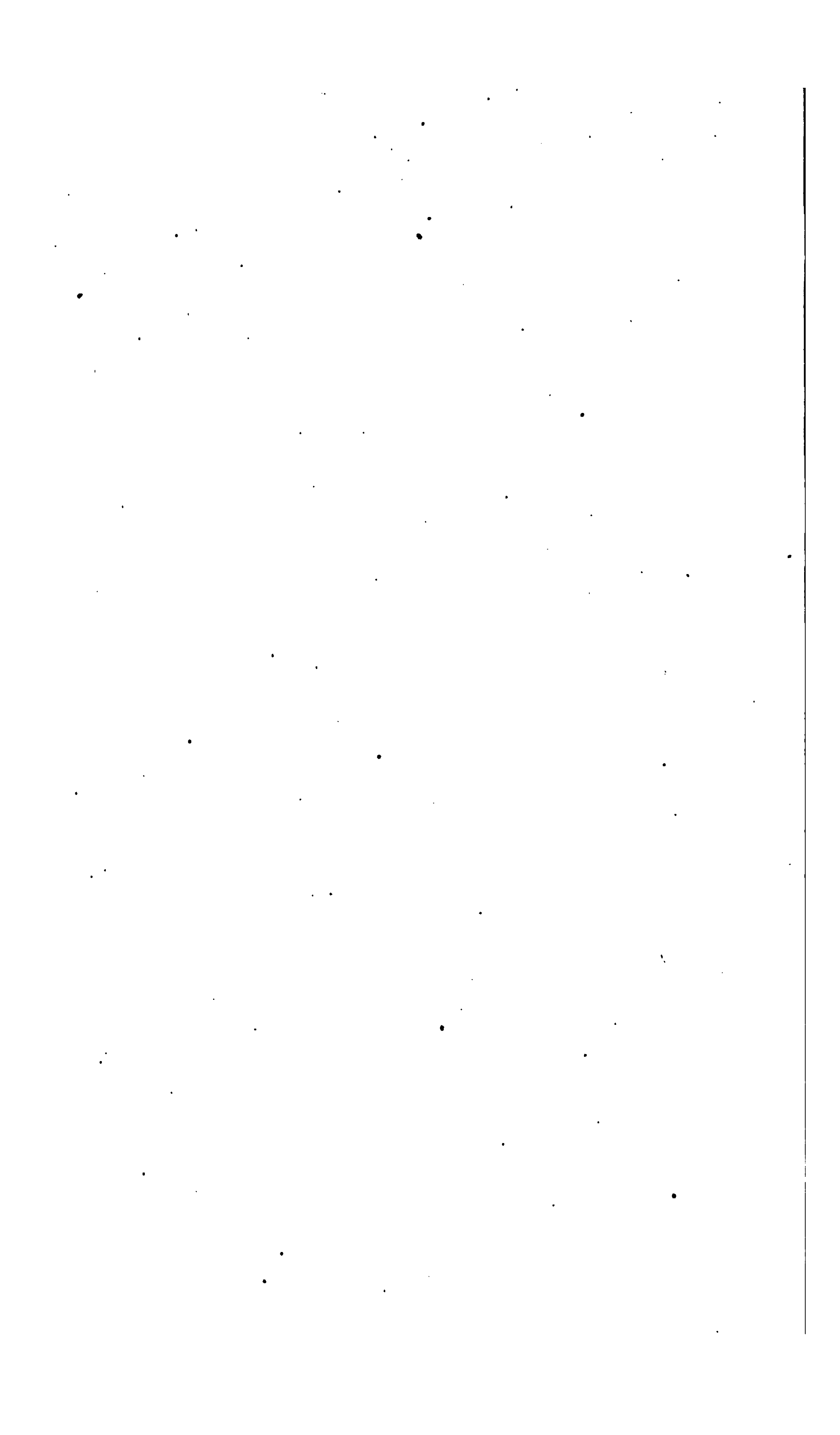
1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



VIE

DE

S. FRANÇOIS D'ASSISE



VIE

DE

S. FRANÇOIS D'ASSISE

PAR

PAUL SABATIER

Qui vere monachus est nihil reputat
esse suum nisi citharam.
JOACHIM DE FLORE, *in Apoc.* 183 *a* 2.

NEUVIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
(Société anonyme)
33, RUE DE SEINE, 33
1894

AUX STRASBOURGEOIS

Amis!

Voici enfin ce livre que je vous annonçais depuis si longtemps. Le résultat est bien peu en rapport avec l'effort; je le vois, hélas! mieux que personne. La veuve de l'Évangile ne déposa qu'une pite dans le tronc du temple, mais cette pite lui fit gagner, dit-on, le paradis. Acceptez celle que je vous offre aujourd'hui, comme le bon Dieu accepta celle de la pauvre femme, en regardant non son offrande, mais son amour. Feci quod potui, omnia dedi.

Ne me grondez pas trop de ces longs retards, car vous en êtes un peu la cause. Bien des fois par jour à Florence, à Assise, à Rome, j'ai oublié le document à étudier et senti

quelque chose en moi s'en aller voleter contre vos fenêtres, et parfois elles s'ouvraient... Un soir, il y a deux ans, je m'oubliai à Saint-Damien, longtemps après le coucher du soleil; un vieux moine vint m'avertir que le sanctuaire était fermé. Per Bacco! — *murmura-t-il doucement en me reconduisant, tout prêt à recevoir des confidences* — sognava d'amore o di tristitia? — *Et oui, je songeais d'amour et de tristesse, puisque je songeais de Strasbourg.*

INTRODUCTION

Dans la renaissance de l'histoire qui est comme la caractéristique de notre siècle, le moyen âge a été l'objet d'une prédilection particulière de la part de la critique et de l'érudition. On fouille de tous côtés les bibliothèques, on exhume les vieux parchemins, et dans ce zèle et cette ardeur il y a je ne sais quoi de pieux.

Ces efforts pour faire revivre le passé ne révèlent pas seulement notre curiosité ou l'impuissance d'aborder les grands problèmes philosophiques, ils sont un indice de sagesse et de modestie : nous commençons à sentir clairement que le présent a ses racines dans le passé, et que dans les champs de la politique et de la religion, comme dans les autres, le travail lent, modeste, persévérant, est celui qui a les résultats les meilleurs.

Il y a là aussi un indice d'amour. Nous aimons nos aïeux d'il y a cinq ou six siècles, et nous mêlons à cet amour bien de l'émotion et de la reconnaissance. Or, si l'on peut tout espérer d'un fils qui aime ses parents, il ne faut pas désespérer d'un siècle qui aime l'histoire.

Le moyen âge forme une période organique dans la vie de l'humanité : comme tous les organismes puissants

il a débuté par une longue et mystérieuse gestation ; il a eu sa jeunesse, sa virilité, sa décrépitude. La fin du douzième siècle et le commencement du treizième marquent son plein épanouissement : c'est la vingtième année avec sa poésie, ses rêves, son enthousiasme, sa générosité, ses audaces. L'amour surabondait avec la force ; de tous côtés les hommes n'avaient qu'un désir, se dévouer à quelque grande et sainte cause.

Chose curieuse, quoique l'Europe fût plus morcelée que jamais, elle sentit un frisson nouveau la parcourir tout entière. Il y eut ce qu'on pourrait appeler un état de conscience européen.

Dans les siècles ordinaires chaque peuple a ses intérêts, ses tendances, ses larmes et ses joies : mais vienne une heure de crise, et la solidarité de la famille humaine reparaît tout d'un coup avec une force qu'on ne lui soupçonnait pas. Chaque mer a ses courants, mais lorsque l'ouragan s'approche, ceux-ci se transmettent mystérieusement, et depuis l'Océan jusqu'au lac le plus ignoré de nos montagnes, le même frémissement semble soulever toutes les eaux. Il en fut ainsi en 89 ; il en avait été ainsi au treizième siècle.

Jamais il n'y eut moins de frontières, jamais ni avant, ni après, il n'y a eu un tel mélange de nationalités, et à l'heure actuelle, malgré nos routes et nos chemins de fer, les peuples vivent plus séparés [1].

1. Les ordres mendiants ont été à l'origine une véritable *Internationale*. Lorsqu'au printemps de 1216 S. Dominique rassemblases frères à Notre-Dame de Prouille, ils se trouvèrent seize et dans ce nombre, des Castillans, des Navarrais, des Normands, des Français, des Languedociens et jusqu'à des Anglais et des Allemands.

Les hérétiques voyageaient dans l'Europe entière, et nulle part nous ne les voyons arrêtés par la diversité des langues. Arnaud de Brescia par exemple, le fameux tribun de Rome, apparaît en France, en Suisse, et en pleine Allemagne.

Le grand mouvement d'idées du treizième siècle est avant tout un mouvement religieux qui présente un double caractère : il est populaire et il est laïque. Il sort des entrailles du peuple et, à travers bien des incertitudes, il ne vise à rien moins qu'à arracher les choses sacrées aux mains du clergé.

Les conservateurs de notre époque, qui se tournent vers le treizième siècle comme vers l'âge d'or de la foi d'autorité, font une étrange erreur. S'il est par excellence le siècle des saints, il est aussi celui des hérétiques. Nous verrons tout à l'heure que ces deux mots ne sont pas aussi contradictoires qu'ils en ont l'air ; il suffit de noter pour le moment que jamais l'Église n'a été plus puissante ni plus menacée.

Il y eut une véritable tentative de révolution religieuse qui aurait abouti, si elle avait réussi, au sacerdoce universel, à la proclamation des droits de la conscience individuelle.

L'effort a échoué, et si plus tard la Révolution a fait de nous tous des rois, ni le treizième siècle, ni la Réforme n'ont pu faire de nous tous des prêtres. C'est sans doute là que gît la contradiction intime de notre vie et ce qui met périodiquement en péril nos institutions nationales. Émancipés politiquement, nous ne le sommes ni moralement, ni religieusement [1].

1. La Réforme n'a su que substituer l'autorité du livre à celle du prêtre, c'est un changement de dynastie et voilà tout. Quant à la plupart de ceux qui s'intitulent aujourd'hui libres penseurs, ils confondent l'émancipation religieuse avec l'irréligion ; ils ne veulent pas voir qu'en religion comme en politique, il y a place, entre la royauté de droit divin et l'anarchie, pour un gouvernement qui peut être aussi fort que la première et mieux garantir la liberté que la seconde. L'esprit ancien plaçait Dieu hors du monde, la souveraineté hors des peuples, l'autorité hors de la conscience ; l'esprit des temps nouveaux a la tendance contraire ; il ne nie pas Dieu, ni la souveraineté, ni l'autorité, mais il les voit là où ils sont réellement.

Cette révolution qui n'a pas encore abouti, le treizième siècle l'a entreprise avec une juvénile ardeur.

Elle s'incarna au nord de l'Europe dans les cathédrales; au midi, dans les saints.

Les cathédrales furent les églises laïques du treizième siècle. Bâties par le peuple et pour le peuple, elles furent à l'origine la véritable maison commune de nos vieilles cités. Musées, greniers d'abondance, chambres de commerce, palais de justice, dépôts d'archives et même bourses du travail, elles étaient tout cela en même temps.

Cet art du moyen âge, que Victor Hugo et Viollet-le-Duc nous ont appris à comprendre et à aimer, fut l'expression émue de l'enthousiasme du peuple qui conquérait ses libertés communales. Bien loin que nous en soyons redevables à l'Église, il fut à l'origine une protestation inconsciente contre l'art hiératique, immobile, ésotérique des ordres religieux. Dans la longue liste des maîtres de l'œuvre et des imagiers qui nous ont laissé les innombrables monuments gothiques qui parsèment le sol de l'Europe, on ne trouve que des laïques. Ces artistes de génie qui, comme ceux de la Grèce, surent parler à la foule sans être vulgaires, étaient pour la plupart d'humbles ouvriers; ils trouvaient leurs inspirations, non dans les formules des maîtres de l'art monastique, mais dans leur communion constante avec l'âme même de la nation. Aussi cette renaissance intéresse-t-elle moins l'archéologie ou l'architecture que l'histoire même de notre pays dans cé qu'elle a de plus profond.

Pendant que dans les contrées septentrionales, le peuple se bâtissait lui-même ses églises et trouvait dans son enthousiasme un art nouveau, original, complet, dans le midi, au-dessus du sacerdoce officiel, clérical, de

droit divin, il saluait et sacrait un sacerdoce nouveau, réel, laïque, de droit naturel, celui des saints.

Le prêtre en effet, au treizième siècle, est l'antithèse du saint; il en est presque toujours l'ennemi. Séparé du reste des hommes par l'onction sainte, s'imposant comme le représentant d'un Dieu tout-puissant, capable par quelques signes d'accomplir des mystères inouïs, pouvant d'une parole changer du pain en chair et du vin en sang, il apparaissait comme une sorte d'idole qui peut tout pour vous ou contre vous, et devant laquelle vous n'avez qu'à adorer en tremblant.

Le saint, au contraire, était celui dont rien dans le vêtement n'annonçait la mission, mais dont la vie et les paroles s'imposaient au cœur et à la conscience de tous; c'était celui qui, sans avoir charge d'âme dans l'Église, se sentait tout à coup obligé d'élever la voix. Enfant du peuple, il en savait toutes les douleurs matérielles et morales et en écoutait dans son cœur le mystérieux écho. Comme autrefois le prophète d'Israël, il entendait une voix impérieuse lui crier : « Va et parle aux enfants de mon peuple. — Ah ! Seigneur, Éternel, je ne suis qu'un enfant, je ne sais point parler. — Ne dis pas je ne suis qu'un enfant, car tu iras vers tous ceux auprès de qui je t'enverrai. Voici je t'établis aujourd'hui comme une ville forte, une colonne de fer et un mur d'airain contre les rois de Juda, contre ses chefs et contre ses prêtres. »

Ce sont de véritables prophètes, en effet, que les saints du treizième siècle. Apôtres comme saint Paul, non à la suite d'une consécration canonique, mais par l'ordre intérieur de l'Esprit, ils furent les témoins de la liberté contre l'autorité.

Le voyant calabrais, Joachim de Flore, avait salué la révolution naissante; il avait cru à son succès et

avait annoncé au monde étonné l'avènement d'un ministère nouveau. Il se trompait.

Lorsque le prêtre se voit vaincu par le prophète, il change brusquement d'allures, il le prend sous sa protection ; il introduit ses harangues dans le canon sacré ; il jette sur ses épaules la chasuble sacerdotale. Les jours s'écoulent, les années passent, et le moment vient où la foule distraite ne distingue plus entre eux et finit par voir dans les prophètes une émanation du clergé.

C'est là une des ironies les plus amères de l'histoire.

François d'Assise a été par excellence le saint du moyen âge. Ne devant rien à l'Église, ni à l'École, il fut véritablement théodidacte[1], et s'il ne vit peut-être pas la portée révolutionnaire de ses prédications, il refusa du moins toujours d'être ordonné prêtre. Il devinait la supériorité du sacerdoce spirituel.

Ce qu'il y a d'attrayant dans sa vie, c'est que, grâce à des documents certains, nous arrivons à l'homme derrière le thaumaturge.

On ne trouve pas seulement chez lui de belles actions, on y trouve une vie au sens vrai de ce mot, je veux dire qu'on y sent le développement et la lutte.

Que les hagiographes ont tort de nous le montrer auréolé et nimbé dès le berceau! Comme si le plus beau et le plus viril spectacle n'était pas celui de cet homme qui conquiert son âme heure après heure, combattant d'abord contre lui-même, contre les suggestions de l'égoïsme, de la paresse, du découragement, puis au moment où il pouvait se croire vainqueur, trouvant dans les champions attitrés de ses idées, ceux qui devaient sinon en amener la ruine complète, du moins leur porter

1. « *Nemo ostendebat mihi quod deberem facere, sed ipse Altissimus revelavit mihi quod deberem vivere secundum formam sancti Evangelii* ». Testamentum Fr.

les plus terribles coups. Pauvre François ! Les dernières années de sa vie furent bien une *via dolorosa* aussi pénible que celle où son maître avait plié sous le poids de la croix, — car c'est encore une joie de mourir pour son idée, — mais quelle amère douleur que d'assister par avance à l'apothéose de son cadavre et de voir son âme, je veux dire sa pensée, méconnue et trahie !

Si l'on recherche les origines de ses idées, on les retrouve exclusivement parmi le peuple de son temps, et c'est pour cela qu'il incarne l'âme italienne au commencement du treizième siècle, comme Dante l'incarnera cent ans plus tard.

Il était du peuple, et le peuple se reconnut en lui. Il en avait la poésie et les aspirations ; il en épousa les revendications, et le nom même de son institut eut d'abord un sens politique : il y avait à Assise, comme dans la plupart des villes d'Italie, les *Majores* et les *Minores*, le *popolo grasso* et le *popolo minuto* ; il se mit résolument avec les derniers. Ce côté politique de son apostola doit être bien apprécié pour comprendre son étonnant succès, et toute l'originalité du mouvement franciscain à ses débuts.

Quant à son attitude vis-à-vis de l'Église, elle fut celle de l'obéissance filiale ; cela peut paraître étrange au premier abord de la part d'un prédicateur sans mandat qui venait parler au monde au nom de son inspiration personnelle et immédiate. Mais la plupart des hommes de 89 ne se croyaient-ils pas de bons et loyaux sujets de Louis XVI ?

L'Église était pour nos aïeux ce qu'est la patrie pour nous : nous pouvons vouloir renverser le gouvernement, bouleverser l'administration, changer la constitution ; nous ne nous croyons pas pour cela moins bons patriotes.

De même dans ces âges de foi naïve où les croyances

religieuses semblaient enfoncées dans la chair de l'humanité, Dante pouvait attaquer le clergé et la cour de Rome avec une violence qui n'a pas été dépassée, sans cesser de rester bon catholique. Saint François trouvait si bien que l'Église avait été infidèle à sa mission, qu'il parlait dans son symbolique langage du veuvage de sa Dame la Pauvreté, qui depuis le Christ jusqu'à lui n'avait pas trouvé d'époux. Comment aurait-il pu mieux déclarer ses projets et mieux faire deviner ses rêves?

Ce qu'il voulait, c'était bien plus que la fondation d'un Ordre, et c'est lui faire grand tort que de restreindre ainsi sa tentative. Il voulut un véritable réveil de l'Église au nom de l'idéal évangélique qu'il avait retrouvé.

Il y eut un long tressaillement à travers l'Europe, lorsqu'on entendit parler de ces Pénitents sortis d'une bourgade de l'Ombrie. On assurait qu'ils avaient sollicité un étrange privilège en cour de Rome : celui de ne rien posséder. On les voyait passer, gagnant leur vie du travail de leurs mains, n'acceptant que la nourriture corporelle strictement nécessaire de ceux auxquels ils avaient distribué à pleines mains le pain de vie. Les peuples relevèrent la tête, aspirant à pleins poumons les souffles printaniers qui apportaient déjà le parfum de fleurs nouvelles.

Il y a de par le monde une foule d'âmes capables de tous les héroïsmes à condition qu'elles aient devant elles un chef pour les conduire. Saint François fut pour elles le guide attendu, et ce qu'il y avait de meilleur alors dans l'humanité se jeta sur ses traces.

Ce mouvement qui devait aboutir à la constitution d'une famille de moines fut d'abord antimonastique. Il n'est pas rare que l'histoire ait à enregistrer de pareilles contradictions. Le doux Galiléen qui avait prêché

la religion de la révélation personnelle, sans loi dogmatique ni cérémonielle, n'a triomphé qu'à la condition d'être vaincu et de laisser confisquer ses paroles d'esprit et de vie par une Église essentiellement dogmatique et sacerdotale.

De même le mouvement franciscain fut à l'origine, sinon la protestation de la conscience chrétienne contre le monachisme, du moins la reconnaissance d'un idéal singulièrement plus élevé que celui du clergé d'alors. Qu'on se représente en effet l'Italie du commencement du treizième siècle avec ses divisions, la guerre à l'état permanent, les campagnes dépeuplées, l'impossibilité de travailler les champs, sinon dans le faible rayon que les garnisons des villes pouvaient protéger; toutes ces cités, de la plus grande à la plus petite, passant le temps à guetter leurs voisines pour saisir le moment favorable et les saccager; les sièges se terminant par des atrocités inouïes, et après tout cela, la famine bientôt suivie de la peste pour achever l'œuvre de destruction.

Qu'on se représente maintenant les riches abbayes bénédictines, véritables forteresses bâties sur des sommets, d'où elles avaient l'air de commander toutes les plaines environnantes. Leur prospérité n'a rien d'étonnant. Protégées par leur inviolabilité, elles étaient dans ces temps de désordres et de violence l'unique refuge des âmes pacifiques et des cœurs faibles[1]. Les moines étaient

1. Les plus riches monastères de France sont du douzième siècle, ou ont été agrandis alors : Arles, S. Gilles, S. Sernin, Cluny, Vézelay, Brioude, Issoire, Paray-le-Monial. Il en fut de même en Italie.

Jusqu'en l'an 1000, 1108 monastères avaient été fondés en France. Le onzième siècle en vit naître 326 et le douzième 702. Les couvents du mont Athos, dans leur état actuel, nous donnent une idée très exacte de ce qu'étaient les grands monastères d'Europe à la fin du douzième siècle.

en grande majorité les déserteurs des combats de la vie, qui, pour des motifs n'ayant rien de religieux, allaient se réfugier derrière les seules murailles solides à cette époque.

Qu'on les néglige si l'on veut, qu'on oublie la démoralisation et l'ignorance du bas clergé, la simonie et les vices des prélats, la vulgarité et l'avarice des moines, pour ne juger l'Église du treizième siècle que sur ceux de ses enfants qui lui font le plus honneur, ce sont les anachorètes qui devant les guerres et les vices s'enfuient au désert, et ne s'arrêtent que lorsqu'ils sont bien sûrs qu'aucun bruit de la terre ne viendra interrompre leur méditation. Parfois ils entraînent avec eux dans les solitudes de Clairvaux, de la Chartreuse, de Vallombreuse, des Camaldules, des centaines d'imitateurs; mais alors même qu'ils sont une foule, ils sont seuls, car ils sont morts au monde et à leurs frères. Chaque cellule est un désert au seuil duquel ils s'écrient :

O beata solitudo
O sola beatitudo.

Le livre de l'Imitation est le tableau de cette vie du cloître dans ce qu'elle a de plus pur.

Mais cet abstentionisme, est-il vraiment chrétien ?

Non, répondit saint François. A son tour il voulut faire comme Jésus, et l'on peut dire que sa vie est une Imitation du Christ singulièrement plus vraie que celle de Thomas à Kempis.

Jésus est bien allé au désert, mais uniquement pour retrouver dans la prière et la communion avec le Père céleste les inspirations et les forces nécessaires pour continuer la lutte contre le mal. Bien loin de fuir les foules, il allait à leur rencontre pour les éclairer, les consoler et les convertir.

Voilà ce que saint François voulut imiter. A plusieurs reprises la séduction de la vie purement contemplative s'exerça sur lui, mais chaque fois son génie l'avertit qu'il n'y avait là qu'un égoïsme déguisé, qu'on ne se sauve vraiment soi-même qu'en sauvant les autres.

A la vue des douleurs, des misères et de la corruption, au lieu de s'enfuir il pansait, il guérissait et sentait sourdre en son cœur des flots de compassion. Il ne prêchait pas seulement l'amour aux autres, il en était ivre lui-même; il le chantait, et ce qui vaut mieux encore, il en vivait.

Il y avait eu avant lui bien des prédicateurs de l'amour, mais la plupart du temps ils faisaient appel à l'égoïsme le plus vulgaire. Ils croyaient triompher en prouvant qu'en définitive, donner aux autres c'est placer son argent à un taux usuraire: « Donne au pauvre, dit saint Pierre Chrysologue [1], afin de te donner à toi-même: donne-lui une miette pour recevoir un pain: donne-lui un abri pour recevoir le ciel. »

Rien de pareil chez saint François, sa charité n'est pas de l'égoïsme, c'est de l'amour. Il allait, non vers les bien portants qui n'ont pas besoin de médecin, mais vers les malades, les oubliés ou les dédaignés. Il dispensait les trésors de son cœur suivant les besoins, et réservait le meilleur de lui-même aux plus pauvres et aux plus perdus, aux lépreux et aux brigands.

Il fut merveilleusement servi par les lacunes de son éducation. Plus instruit, la logique formelle de l'École lui aurait enlevé cette fleur de naïveté, qui est le plus grand charme de sa vie; il aurait vu toute l'étendue des plaies de l'Église, et il eût sans doute désespéré de les

1. S. Petrus Chrysologus, sermo VIII de jejunio et eleemosyna. *Da pauperi ut des tibi: da micam ut accipias totum panem; da tectum, accipe cœlum.*

guérir. S'il eût connu la discipline ecclésiastique, il aurait été obligé de l'observer, mais grâce à son ignorance, il put la violer bien des fois sans le savoir,[1] et être hérétique sans s'en douter.

Nous pouvons maintenant déterminer à quelle famille religieuse appartient saint François.

A y regarder d'assez haut, on voit qu'en dernière analyse les esprits comme les systèmes religieux se ramènent à deux grandes familles, placées pour ainsi dire aux deux pôles de la pensée. Ces deux pôles ne sont que des points mathématiques, ils n'existent pas dans la réalité concrète, mais on peut pourtant les marquer sur la carte de la pensée philosophique et morale.

Il y a les religions qui visent la divinité, et les religions qui visent l'homme. Encore une fois, la ligne de démarcation entre les deux familles est purement idéale et factice ; elles se mêlent et se confondent souvent si bien, qu'on a beaucoup de peine à les distinguer, surtout dans la zone intermédiaire où notre civilisation se trouve placée ; mais si nous allons vers les pôles, nous verrons leurs caractères s'accuser peu à peu.

Dans les religions qui visent la divinité, tout l'effort se concentre sur le culte et en particulier sur le sacrifice. Le but à atteindre, c'est un changement dans les dispositions des dieux. Ceux-ci sont des rois puissants dont il faut acheter l'appui ou la faveur à force de présents.

La plupart des religions païennes rentrent dans cette catégorie ainsi que le judaïsme pharisaïque. C'est aussi

1. De quel droit avait-il commencé à prêcher ? De quel droit, lui simple diacre, admettait-il à la profession une jeune fille de dix-huit ans à qui il coupait les cheveux ? C'est là une fonction épiscopale et qui ne peut être dévolue même à des prêtres que sur commission expresse.

la tendance de certains catholiques arriérés pour lesquels la grande affaire est d'apaiser Dieu, ou d'acheter à force d'oraisons, de cierges et de messes la protection de la Vierge et des Saints.

Les autres religions au contraire visent l'homme : leur effort porte sur le cœur et la conscience pour les transformer. Le sacrifice disparaît, ou plutôt d'extérieur il devient intérieur. Dieu y est conçu comme un père toujours prêt à accueillir celui qui va à lui. La conversion, le perfectionnement ou la sanctification deviennent les actes religieux par excellence. Le culte et la prière cessent d'être des incantations et deviennent réflexion, méditation, effort viril. Tandis que dans les premières le clergé a un rôle essentiel, comme intermédiaire entre le ciel et la terre, dans les secondes il n'en a aucun, chaque conscience entrant en relation directe avec Dieu.

C'est aux prophètes d'Israël qu'il était réservé de formuler avec une précision inconnue le point de départ du culte en esprit :

Cessez d'apporter de vaines offrandes :
J'ai en horreur l'encens,
Les nouvelles lunes, les sabbats et les assemblées ....
Quand vous multipliez les prières, je n'écoute pas :
Vos mains sont pleines de sang.
Lavez-vous, purifiez-vous,
Otez de devant mes yeux la méchanceté de vos actions ;
Cessez de faire le mal,
Apprenez à faire le bien[1].

Chez Isaïe, ces violentes apostrophes ne sont guère que des éclairs de génie, mais chez Jésus le changement intérieur devient tout à la fois le principe et la fin de

1. Is. 1, 10-17. Cf. Joël 2 ; Psaume 50.

la vie religieuse. Toutes ses promesses furent non pour ceux qui étaient en règle avec la loi cérémonielle, ou qui offraient le plus de sacrifices, mais pour les cœurs purs, pour les hommes de bonne volonté.

Ces considérations n'étaient peut-être pas inutiles pour montrer où sont les ancêtres spirituels du Saint d'Assise.

Pour lui, comme pour saint Paul et saint Augustin, la conversion fut un changement radical et complet, l'acte de volonté par lequel on s'arrache à la servitude du péché pour se placer sous le joug de l'autorité divine. Dès lors, la prière devenue l'acte essentiel de la vie, perd son caractère de formule magique; elle est un élan du cœur; c'est la réflexion et la méditation s'élevant au-dessus des vulgarités d'ici-bas pour pénétrer les mystères de la volonté divine et s'y conformer; c'est l'acte de l'atome qui comprend sa petitesse, mais qui veut, ne serait-il qu'un son, que ce son soit en harmonie avec la symphonie divine.

Ecce adsum, Domine, ut faciam voluntatem tuam.

Quand on parvient à ces hauteurs, on n'appartient plus à une secte, on appartient à l'humanité; on est comme ces merveilles de la nature que le hasard des circonstances place sur le territoire de tel ou tel peuple, mais qui appartiennent à tout le monde, parce qu'au fond elles n'appartiennent à personne, ou plutôt, elles sont la propriété commune et inaliénable du genre humain tout entier. Homère, Shakespeare, Dante, Gœthe, Michel-Ange, Rembrandt sont à nous tous, aussi bien que les ruines d'Athènes ou de Rome, ou plutôt ils sont à celui qui les aime le plus et qui les comprend le mieux.

Mais ce qui est une vérité banale en ce qui concerne les génies de l'imagination ou de la pensée a encore l'air d'un paradoxe quand on parle des génies religieux.

L'Église les a si bien réclamés comme lui appartenant qu'elle a fini par créer en sa faveur une sorte de droit. Il ne faut pas que cette confiscation arbitraire dure éternellement. Pour cela il n'y a pas à faire œuvre de négation ou de démolition : laissons les chapelles contenir des statues ou des reliques, et bien loin de diminuer les saints, faisons éclater leur véritable grandeur.

Il est temps de dire quelques mots des difficultés du travail qu'on présente aujourd'hui au public. L'histoire n'embrasse jamais qu'une bien faible part de la réalité : ignorante, elle rappelle les récits que font les enfants des événements qui se sont passés sous leurs yeux ; savante, elle fait songer à un muséum organisé avec les derniers perfectionnements ; au lieu de vous faire voir la nature avec son enveloppement, sa vie diffuse, ses mystérieux retentissements dans votre cœur, on vous tend un herbier.

S'il est difficile de raconter un fait contemporain et ordinaire, il l'est bien plus encore de décrire les grandes crises où l'humanité inquiète cherche sa voie.

Le premier devoir de l'historien est d'oublier son temps et son pays pour devenir le contemporain ému et bienveillant de ce qu'il raconte ; mais s'il est difficile de se faire une âme de Grec ou de Romain, il l'est infiniment plus de se faire une âme du treizième siècle. J'ai dit qu'à ce moment le moyen âge eut vingt ans ; or ce sont les souvenirs de la vingtième année qui sont, sinon les plus fugitifs, du moins les plus difficiles à noter. Chacun sait qu'il est impossible d'évoquer les souvenirs de la jeunesse avec la même netteté que ceux de l'enfance ou de l'âge mûr. On peut sans doute en avoir les faits extérieurs présents à la mémoire, mais on ne saurait en retrouver les sensations et les sentiments : c'est que les

forces confuses qui cherchent à nous entraîner sont alors en travail toutes à la fois, et pour parler le langage d'outre-Rhin, c'est *l'heure essentiellement phénoménale du phénomène que nous sommes*; tout en nous se croise, s'entremêle, se choque, dans un conflit sanglant: c'est un moment d'ivresse diabolique ou divine. Quelques années passent, et bientôt rien au monde ne saurait nous faire revivre ces heures. Là où était un volcan nous n'apercevons plus qu'un tas de cendres noirâtres, et c'est à peine si, de loin en loin, une rencontre, un son, une parole viennent éveiller notre mémoire et en faire jaillir une gerbe de souvenirs; mais ce n'est qu'un éclair, et à peine avons-nous regardé, que tout rentre dans l'ombre et le silence.

On trouve les mêmes difficultés quand on veut noter les élans fougueux du treizième siècle, ses poétiques inspirations, ses amoureuses et chastes visions, tout cela se détachant sur un arrière-fond de grossièreté, de misère, de corruption et de folie.

Les hommes eurent alors tous les vices, sauf la vulgarité, toutes les vertus, sauf la mesure; c'étaient des brigands ou des saints. La vie était assez rude pour tuer tous les organismes faibles; aussi les caractères avaient-ils une énergie inconnue aujourd'hui. A chaque instant il fallait se prémunir contre mille dangers, prendre de ces résolutions imprévues où l'on risque sa vie. Ouvrez la chronique de fra Salimbene et vous serez effrayé de voir que ce qui y occupe la plus large place, c'est le récit des expéditions annuelles de Parme contre les villes voisines ou des villes voisines contre Parme. Que serait-ce si cette chronique, au lieu d'avoir été écrite par un moine à l'esprit très ouvert, passionné de musique, à ses heures Joachimite ardent, voyageur infatigable, l'avait été par un homme de guerre? Et

ce n'est pas tout, ces guerres de ville à ville se compliquent de dissensions civiles ; des complots se trament périodiquement; les conjurés sont massacrés s'ils sont découverts, ou massacrent et exilent s'ils triomphent [1]. Qu'on se représente tout cela dominé par les grandes luttes de la papauté contre l'empire, les hérétiques et les infidèles, et l'on comprendra combien il est difficile de décrire de pareils temps.

L'imagination hantée de spectacles horribles ou délicieux comme ceux des fresques du *Campo Santo* de Pise, on pensait sans cesse au ciel et à l'enfer ; on s'en informait avec cette fiévreuse curiosité des émigrants, qui sur le pont du bateau, passent leurs journées à se figurer le coin d'Amérique où dans quelques jours ils planteront leur tente.

Tout moine un peu connu devait s'y être promené; le poème de Dante n'est pas une œuvre isolée ; c'est le plus beau monument d'un genre qui avait suscité des centaines de compositions, et l'Alighieri n'eut guère qu'à coordonner et à vivifier du souffle de son génie les travaux de ses prédécesseurs.

Le détraquement des esprits était inimaginable. La curiosité malsaine qu'il y a au fond du cœur humain et qui pousse les hommes d'aujourd'hui à la recherche de jouissances raffinées et même perverses, poussait ceux d'alors à des dévotions qui semblent un défi jeté au bon sens.

Jamais les cœurs n'avaient été secoués par de pareilles terreurs, jamais non plus ils n'avaient tres-

1. Les chroniques d'Orvieto (Archivio storico italiano t. I de 1889 p. 7 et suiv.) ne sont qu'une liste, aussi triste que fastidieuse, des guerres que se firent, au treizième et au quatorzième siècle, toutes les localités de la région, depuis les plus grandes jusqu'aux plus infimes.

sailli à de si radieuses espérances. Les plus belles hymnes de la liturgie, le *Stabat* et le *Dies iræ*, nous viennent du treizième siècle, et l'on peut bien dire que jamais la plainte humaine n'a été plus angoissée.

Quand on parcourt l'histoire pour y retrouver, non des récits de batailles ou des successions de dynasties, mais pour tâcher de saisir l'évolution des idées et des sentiments ; quand on cherche surtout à surprendre le cœur des hommes et des époques, on s'aperçoit, en arrivant au treizième siècle, qu'un vent nouveau a soufflé sur le monde: la lyre humaine a une corde de plus, la plus basse, la plus profonde, celle qui chante des douleurs et des espérances auxquelles l'ancien monde n'avait pas vibré.

Dans la poitrine des hommes d'alors on croit sentir battre parfois des cœurs de femmes ; ils ont des sentiments exquis, des inspirations délicieuses, avec des frayeurs absurdes, des colères fantastiques, des cruautés infernales. La faiblesse et la peur les rendent souvent peu sincères ; ils ont l'idée du grand, du beau, du laid, mais celle de l'ordre leur fait défaut : ils jeûnent ou font ripaille ; la notion des lois de la nature, si profondément gravée dans nos esprits, leur est tout à fait étrangère ; les mots possible et impossible n'ont pas de sens pour eux. Les uns se donnent à Dieu, d'autres se vendent au diable, mais aucun ne se sent assez fort pour marcher seul, pour n'avoir pas besoin de tenir quelque pan de robe.

Peuplée d'esprits et de démons, la nature leur apparaît singulièrement animée, ils ont devant elle toutes les émotions qu'un enfant éprouve durant la nuit devant les arbres du chemin et les formes vagues des rochers.

Malheureusement pour rendre tout cela, notre langue est un instrument bien imparfait : elle n'est ni musicale, ni flexible; depuis le dix-septième siècle il a été bienséant de garder ses émotions pour soi, et les vieux mots servant à noter des états d'âme sont peu à peu tombés dans l'oubli; l'Imitation et les Fioretti sont devenues intraduisibles.

De plus, dans une histoire comme celle-ci, il faut tenir grand compte du génie italien : il est évident que dans un pays où on appelle une chapelle *basilica*, une bicoque *palazzo*, où en s'adressant à un séminariste on lui dit Votre Révérence, les mots n'ont pas la même valeur que de ce côté-ci des Alpes.

Les Italiens ont une imagination qui agrandit et qui simplifie. Ils voient les formes et les contours des hommes et des choses plus qu'ils n'en saisissent l'âme. Ce qu'ils admirent surtout dans Michel-Ange, ce sont les corps gigantesques, les attitudes nobles et fières, tandis que nous en comprenons mieux les secrètes pensées, les douleurs intimes, les gémissements et les soupirs.

Mettez sous leurs yeux une toile de Rembrandt, et la plupart du temps elle leur paraîtra laide : on n'en peut pas saisir toute la fleur d'un regard comme dans celles de leurs artistes; pour la voir, il faut l'examiner, faire effort, et l'effort là-bas, c'est déjà le commencement de la douleur.

Ne leur demandez donc pas de comprendre le pathétique des choses, de se laisser toucher par l'émotion mystérieuse et presque fantastique que les cœurs septentrionaux découvrent et savourent dans les œuvres du maître d'Amsterdam. Non; au lieu d'une forêt, il leur faut quelques arbres, se détachant fortement sur l'horizon; au lieu d'une foule grouillant dans la pénombre

de la réalité, quelques personnages, plus grands que nature, formant des groupes harmonieux dans un temple idéal.

Le génie d'un peuple[1] est tout d'une pièce : les procédés qu'il applique aux arts, il les applique aussi à l'histoire. Tandis que l'esprit germanique considère plutôt les événements dans leur évolution, dans leur devenir complexe, l'esprit italien les prend à un instant donné, néglige les ombres, les nuages, les vapeurs, tout ce qui rend la ligne indécise ; il accuse fortement les contours et construit ainsi une histoire bien claire qui est une fête pour les yeux, mais qui n'est guère qu'un symbole de la réalité.

D'autres fois il appelle un homme, le fait sortir de la foule anonyme et, par un travail souvent inconscient, en fait le type idéal de toute une époque[2].

Certes, il y a chez tous les peuples une tendance à se donner une cour de divinités et de héros qui sont comme les incarnations de ses instincts; mais il y faut d'ordinaire le long travail des siècles. Le caractère italien ne souffre pas ces lenteurs, dès qu'il se reconnaît en un homme, il le dit, il le crie même, si cela est nécessaire, et

1. Ne pas oublier qu'au treizième siècle l'Italie n'était pas une simple expression géographique. C'était de tous les pays d'Europe, celui qui malgré son morcellement, avait le plus nettement conscience de son unité. L'expression *profectus et honor Italiæ* revient souvent sous la plume d'Innocent III. Voir par exemple la bulle du 16 avril 1198, *Mirari cogimur*, adressée précisément aux Assisiates.

2. Voir ce que disent les Fioretti de frère Bernard: « *Stava solo sulle cime dei monti altissimi contemplando le cose celesti* », Fior. 28. Le savant historien d'Assise, M. Cristofani a des phrases semblables ; parlant de saint François, il dit : *Nuovo Christo in somma e pero degno d'essere riguardato come la piu gigantesca, la piu splendida, la piu cara tra le grandi figure campeggianti nell' aere del medio evo* (Storia d'Assisi, t. 1, p. 70, éd. de 1885).

le fait entrer encore vivant dans l'immortalité. La légende alors se confond presque avec l'histoire, et il devient bien difficile de ramener les hommes à leurs vraies proportions.

Il ne faut donc pas trop demander à l'histoire. Plus une aurore est belle, moins on peut la décrire. Les plus belles choses de la nature, la fleur et le papillon, ne doivent être touchés que par des mains délicates.

L'effort fait ici pour indiquer les teintes diaprées, vacillantes, qui formaient l'atmosphère où vécut saint François, est ainsi d'un succès bien incertain. Il était peut-être présomptueux de le tenter.

Nous ne sommes heureusement plus au temps où les historiens croyaient avoir fait œuvre de raison lorsqu'ils avaient tout ramené à leur mesure, se bornant à nier ou à omettre dans la vie des héros de l'humanité tout ce qui dépasse le niveau de notre banale expérience.

Sans doute saint François n'a pas rencontré sur le chemin de Sienne trois vierges pures et douces venues du ciel pour le saluer; le diable n'a pas bouleversé des rochers pour l'effrayer, mais quand on nie ces visions et ces apparitions, on est victime d'une erreur peut-être plus grave que celle de ceux qui les affirmaient.

La première fois que je fus à Assise, j'y arrivai au milieu de la nuit. C'était au mois de juin. Quand le soleil parut, inondant tout de chaleur et de lumière, la vieille basilique[1] sembla tout à coup tressaillir, on aurait dit qu'elle voulait parler et chanter. Les fresques de

1. Elle reste ouverte toute la nuit.

Giotto, tout à l'heure invisibles, s'animaient d'une vie étrange; on les aurait crues peintes de la veille tant elles étaient vivantes; tout y remuait, sans rien de gauche ni de heurté.

J'y revins six mois plus tard. Un échafaudage était dressé au milieu de la nef; au sommet, un critique d'art examinait les peintures et comme le temps était sombre, il projetait sur les parois les rayons d'une lampe à réflecteur, et alors on voyait saillir des bras, grimacer des visages, sans unité, sans harmonie; les figures les plus délicieuses prenaient quelque chose de bizarre et de grotesque.

Il descendit triomphant, avec un carton bourré de croquis: ici un pied, là un muscle, plus loin un morceau de visage; et je ne pouvais m'empêcher de rêver aux fresques telles que je les avais vues inondées de soleil.

Le soleil et la lampe sont des trompeurs, ils transforment ce qu'ils nous font voir; mais, s'il faut tout dire, j'avouerai ma prédilection pour les tromperies du soleil.

L'histoire est un paysage, et comme ceux de la nature, il change sans cesse. Deux personnes qui le contemplent en même temps n'y trouvent pas le même charme, et vous-même, l'eussiez-vous continuellement sous les yeux, vous ne le verriez pas deux fois le même. Les lignes générales subsistent, mais il suffit d'un nuage pour cacher les plus importantes, comme il ne faut qu'un jeu de lumière pour faire émerger tel ou tel détail et lui donner une trompeuse valeur.

Quand j'ai commencé cette page, le soleil allait disparaître derrière les ruines du château de Crussol et les splendeurs du couchant lui faisaient une étincelante auréole; la lumière inondait tout et pourtant on ne voyait

plus la trace des dégâts infligés par les guerres au vieux manoir féodal. Je regardai, comptant presque apercevoir à la croisée la silhouette de la châtelaine... Le crépuscule est venu, et maintenant il n'y a là-haut que des pans de mur croulants, un donjon découronné, que des ruines et des débris qui semblent implorer la pitié.

Il en est de même pour les paysages de l'histoire. Les esprits étroits ne peuvent se résoudre à ces perpétuelles transformations : ils veulent une histoire objective où l'auteur étudierait les peuples comme le chimiste étudie les corps. Il est bien possible qu'il y ait pour l'évolution historique et les transformations sociales des lois aussi précises que celles des combinaisons chimiques, et il faut espérer qu'on finira par les découvrir; mais pour le moment, il n'y a pas en histoire de vérité purement objective.

Pour écrire l'histoire, il faut la penser, et la penser, c'est la transformer. Depuis quelques années, il est vrai, on croit avoir trouvé le secret de l'objectivité en publiant les documents originaux. Il y a là un véritable progrès qui rend d'inappréciables services, mais encore ne faut-il pas se faire illusion sur sa portée. On ne peut en général pas publier tous les documents sur une époque ou un événement ; il faut faire un triage où se décèlera forcément la tournure d'esprit de celui qui le fera. Admettons qu'on publie tout ce qu'on trouve, mais hélas, ce sont d'ordinaire les mouvements les plus originaux qui sont le moins documentés. Voici, par exemple, l'histoire religieuse du moyen âge; il est déjà passablement délicat de collectionner les documents officiels, tels que bulles, brefs, canons conciliaires, constitutions monastiques, etc., mais ces documents renferment-ils toute la vie de l'Église? Il s'en faut de beaucoup, et à

mon sens, les mouvements qui agitaient sourdement les masses sont bien plus importants, quoique nous n'ayons pour en témoigner que de rares fragments.

Pauvres hérétiques, on ne les a pas seulement emprisonnés, brûlés, on a détruit leurs livres ainsi que tout ce qui parlait d'eux, et plus d'un historien, retrouvant à peine leurs traces dans des monceaux de documents, oublie ces prophètes aux visions étranges, ces moines poètes qui, du fond de leur cachot, faisaient tressaillir le monde et trembler la papauté.

C'est donc une utopie que l'histoire objective. Nous créons Dieu à notre image, et nous imprimons la marque de notre personnalité là où l'on s'attend le moins à la retrouver.

Mais à force de parler du tribunal de l'histoire, on a fait croire à la plupart des auteurs qu'ils se doivent à eux-mêmes, et qu'ils doivent à leurs lecteurs des jugements définitifs et irréformables.

Il est toujours plus facile de prononcer une sentence que d'attendre, de se réserver, d'examiner encore. La foule, qui s'est dérangée pour assister à un procès, est presque toujours furieuse contre les juges quand ils remettent la cause pour supplément d'information; son esprit est ainsi fait qu'il lui faut de la précision dans les choses qui en supportent le moins; elle interroge, comme les enfants, à tort et à travers; si vous avez l'air hésitant ou embarrassé, vous êtes perdu dans son estime, vous n'êtes évidemment qu'un ignorant.

Mais peut-être au-dessous des aréopagites, obligés, de par leurs fonctions, de prononcer des sentences, y a-t-il place au fameux tribunal, pour un simple spectateur entré là par hasard. Il a rassemblé un dossier et

voudrait dire tout simplement son opinion à ses voisins.

Ce n'est donc pas ici une histoire *ad probandum*, pour employer l'ancienne formule. Est-ce à dire que je n'aie désiré donner au lecteur qu'un instant de distraction? Ce serait bien mal comprendre ma pensée. Il y a dans les grands spectacles de l'histoire comme dans ceux de la nature quelque chose de divin; il s'en dégage pour nos esprits et nos cœurs une vertu apaisante et encourageante tout à la fois; on communie avec l'humanité, on éprouve la salutaire sensation de sa petitesse, et en voyant les beautés et les tristesses du passé, on apprend à mieux juger l'heure actuelle.

Dans une des fresques de l'église supérieure d'Assise, Giotto a représenté sainte Claire et ses compagnes sortant éplorées de Saint-Damien pour baiser le cadavre de leur père spirituel porté à sa dernière demeure. Avec une liberté tout artistique, il a fait de la chapelle une riche église couverte de marbres précieux.

Heureusement le vrai Saint-Damien subsiste encore, blotti au pied de quelques oliviers, comme une alouette au pied des genêts; il a encore ses pauvres murailles en pierres irrégulières, comme celles des murs des champs voisins. Quel est le plus beau, le temple idéal rêvé par l'artiste ou la pauvre chapelle de la réalité? Aucun cœur n'hésitera.

Les historiens officiels de saint François ont fait pour sa biographie ce que Giotto avait fait pour le petit sanctuaire. La plupart du temps ils lui ont rendu un mauvais service. Ces embellissements qu'ils ont ajoutés à sa vie ont fait oublier le saint François de la réalité pourtant infiniment plus beau. Les auteurs ecclésiastiques ont, semble-t-il, grand tort d'orner ainsi la vie de leurs

héros et de n'y signaler que les traits édifiants. Ils donnent par là occasion, même aux plus dévots, de suspecter leur témoignage. Puis, à force d'environner les saints de lumière, ils en font des êtres plus qu'humains qui n'ont rien de commun avec nous; ce sont des privilégiés marqués du sceau divin; ce sont, comme le chantent les litanies, des vases d'élection où Dieu a versé les plus doux parfums; leur sainteté s'est révélée presque malgré eux; ils sont nés saints, comme d'autres naissent rois ou esclaves, leur vie se détache sur le fond d'or des triptyques et non sur le fond sombre de la réalité.

A cela les saints gagnent peut-être un peu plus de respect auprès des gens superstitieux; mais leur vie perd quelque chose de sa vertu et de sa force communicative. Oubliant qu'ils ont été des hommes comme nous, nous n'entendons plus dans notre for intérieur le «Va et fais de même.»

C'est donc faire œuvre pie que de rechercher l'histoire derrière la légende. Est-il présomptueux de demander aux lecteurs un effort pour comprendre le treizième siècle et aimer saint François? Ils en seraient amplement récompensés et trouveraient bientôt un charme inattendu aux paysages trop grêles, aux âmes décorporées, aux imaginations maladives qui vont passer sous leurs yeux. L'amour est la véritable clef de l'histoire.

Un livre a toujours un grand nombre d'auteurs, et les pages qui suivent, doivent beaucoup aux recherches des autres; j'ai tâché, dans les notes, de marquer toute l'importance de ces dettes.

J'ai eu aussi d'autres collaborateurs auxquels il me sera plus difficile d'exprimer ma gratitude. Je veux parler de Messieurs les Préfets des bibliothèques d'Italie et de leurs subordonnés; je ne saurais nommer tout le monde, les visages me sont plus connus que les noms, mais je tiens à dire ici que pendant de longs mois passés dans les diverses collections de la Péninsule, tous, jusqu'aux plus humbles employés, ont été d'une complaisance à toute épreuve, même durant des périodes où le personnel était réduit à sa plus simple expression.

M. le professeur Alessandro Leto qui, à peine relevé d'une grave atteinte d'influenza, a voulu me servir de guide dans les archives d'Assise, a droit à une mention toute particulière. Que M. le Syndic et la Municipalité de cette ville agréent aussi l'expression de ma reconnaissance.

Je ne saurais terminer sans envoyer un souvenir ému aux fils spirituels de saint François dispersés dans les montagnes de l'Ombrie et de la Toscane.

Chers habitants de Saint-Damien, de la Portioncule, des Carceri, de l'Alverne, de Monte-Colombo, vous vous rappelez peut-être cet étrange pèlerin qui sans avoir ni le froc, ni la corde, vous parlait du Séraphique Père avec autant d'amour que le plus pieux Franciscain; vous vous étonniez de son ardeur à tout voir, à tout regarder, à courir dans des sentiers inexplorés. Il vous arrivait de chercher à le retenir, en lui répétant que dans les grottes lointaines où il vous entraînait, il n'y avait ni la moindre relique, ni la plus maigre indulgence; mais vous finissiez par le suivre, pensant que seuls des Français peuvent avoir la dévotion aussi ardente et aussi indiscrète.

Merci, pieux anachorètes de Greccio, merci pour le

pain que vous allâtes mendier lorsque j'arrivai à votre ermitage transi de froid et de faim. Si vous lisez ces lignes, puissiez-vous y lire ma reconnaissance et aussi un peu d'admiration. Vous n'êtes pas tous des saints, mais vous avez presque tous des heures de sainteté, des envolées de pur amour.

Que si quelques pages de ce livre vous font de la peine, tournez-les rapidement; laissez-moi penser que d'autres vous feront plaisir et vous rendront plus précieux encore, si c'est possible, le nom que vous portez.

ÉTUDE CRITIQUE DES SOURCES

Sommaire:

I. ŒUVRES DE SAINT FRANÇOIS.

II. BIOGRAPHIES PROPREMENT DITES.

- **I. Note préliminaire.**
- **II. Première Vie par Thomas de Celano.**
- **III. Coup d'œil sur l'histoire de l'Ordre de 1230-1244.**
- **IV. Légende des Trois Compagnons.**
- **V. Fragments de la partie supprimée de la Légende.**
- **VI. Seconde Vie par Thomas de Celano:** *Première partie.*
- **VII.** » » » *Deuxième partie.*
- **VIII. Documents secondaires:**
  - *Biographie à l'usage du chœur.*
  - *Vie versifiée.*
  - *Biographie de Jean de Ceperano.*
  - *Vie de frère Julien.*
- **IX. Légende de saint Bonaventure.**
- **X. De laudibus de Bernard de Besse.**

III. DOCUMENTS DIPLOMATIQUES.

- **I. Donation de l'Alverne.**
- **II. Registres du cardinal Hugolin.**
- **III. Bulles.**

IV. CHRONIQUEURS DE L'ORDRE.

I. **Chronique de frère Jourdain de Giano.**
II. **Eccleston : Arrivée des Frères en Angleterre.**
III. **Chronique de fra Salimbene.**
IV. **Chronique des Tribulations.**
V. **Les Fioretti et leurs appendices.**
VI. **Chronique des XXIV généraux.**
VII. **Les Conformités de Barthélemy de Pise.**
VIII. **Chronique de Glassberger.**
IX. **Chronique de Marc de Lisbonne.**

V. CHRONIQUEURS ÉTRANGERS A L'ORDRE.

I. **Jacques de Vitry.**
II. **Thomas de Spalato.**
III. **Chroniqueurs divers.**

ÉTUDE CRITIQUE DES SOURCES

Il est peu de vies dans l'histoire aussi bien documentées que celle de saint François. Ceci étonnera sans doute plus d'un lecteur, mais pour s'en convaincre on n'a qu'à parcourir la liste ci-dessus qui a été cependant rendue aussi succincte que possible.

Il est admis dans les milieux savants que les éléments essentiels de cette biographie ont disparu ou ont été complètement altérés. L'exagération de certains écrivains religieux, qui adoptent tout, et, entre plusieurs récits d'un même fait, choisissent toujours le plus long et le plus merveilleux, a amené une exagération pareille en sens contraire.

S'il fallait signaler au fur et à mesure des événements les résultats de ces deux excès, ce volume devrait être doublé et même quadruplé. Les personnes qui s'occupent de ces questions trouveront dans les notes la brève indication des documents originaux d'où provient chaque récit[1].

Pour ne plus revenir aux erreurs qui ont cours sur les documents franciscains, et en signaler en quelques

1. Si quelqu'un de studieux se trouvait embarrassé par la rareté extrême de certains ouvrages cités, je me ferai un devoir et un plaisir de les communiquer, ainsi que la copie des manuscrits d'Italie.

lignes l'extrême importance, j'en prendrai deux pour exemple : nul parmi les contemporains n'a aussi bien parlé de saint François que M. Renan ; il y revient dans tous ses ouvrages avec une piété émue, et il était mieux à même que personne de connaître les sources de cette histoire. Cependant il n'hésite pas à dire, dans les pages qu'il consacre au Cantique du soleil, l'œuvre la plus connue de saint François : « L'authenticité de ce morceau paraît certaine, mais il faut remarquer qu'on n'en a pas l'original italien. Le texte italien qu'on possède est une traduction d'une version portugaise, laquelle était elle-même traduite de l'espagnol[1]. »

Or le texte italien primitif existe[2], non seulement dans de nombreux manuscrits en Italie et en France, — en particulier à la Mazarine[3], — mais aussi dans le livre fort connu des *Conformités*[4].

Une erreur, d'une portée bien autrement grave, est celle que fait le même écrivain en niant l'authenticité du Testament de saint François : cette pièce n'est pas seulement la plus belle expression du sentiment religieux de son auteur, elle constitue aussi une sorte d'autobiographie et contient la révocation solennelle et à peine déguisée de toutes les concessions qui lui avaient

1. E. Renan. *Nouvelles études d'histoire religieuse*, Paris 1884, in-8° p. 331.

2. V. ci-après p. 349 ss..

3. Bibliothèque Mazarine, Ms. 8531 : *Speculum perfectionis S. Francisci*; le cantique se trouve au f° 51. Cf. Ms. 1350 (daté de 1459). Ce texte a été publié par Bœhmer dans les *Romanische Studien*, Halle 1871, p. 118—122. *Der Sonnengesang v. Fr. d'A.*

4. *Conform.* (Milan 1510) 202 b 2 s. Au reste il est exact que Diola, dans les *Croniche degli ordini instituti da S. Francesco,* (Venise 1606, 3 vol. in-4°) traduites sur la version castillane de l'ouvrage composé en portugais par Marc de Lisbonne, a eu la sottise de remettre en italien cette traduction d'une traduction.

été arrachées. On verra plus loin que son authenticité est parfaitement inattaquable [1]. Ce double exemple suffira, j'espère, pour montrer la nécessité d'aborder cette étude par un examen consciencieux des sources.

Si l'éminent historien dont il vient d'être question était encore de ce monde, il aurait pour cette page son large et bienveillant sourire, ce simple *oui, oui...* qui faisait jadis trembler d'émotion ses élèves dans la petite salle du Collège de France.

Je ne sais ce qu'il penserait de ce livre, mais je sais bien qu'il aimerait l'esprit dans lequel il est entrepris, et me pardonnerait aisément de l'avoir choisi comme bouc émissaire de mes colères contre les savants et les hagiographes.

Les documents à examiner ont été divisés en cinq catégories.

La première comprend les *œuvres de saint François*.

La seconde, les *biographies proprement dites*.

La troisième, les *documents diplomatiques*.

La quatrième, les *chroniques de l'Ordre*.

La cinquième, les *chroniques d'auteurs étrangers à l'Ordre*.

1. Voir page 384 ss..

I

ŒUVRES DE SAINT FRANÇOIS

Les écrits de saint François[1] sont assurément la meilleure source à consulter pour arriver à le connaître, et on ne peut que s'étonner de les voir si négligés par la plupart de ses biographes. Il est vrai qu'ils donnent peu de renseignements sur sa vie, et ne fournissent ni dates, ni faits[2]; mais ils font mieux que cela : ils marquent les étapes de sa pensée et de son développement spirituel. Les légendes nous racontent François tel qu'il a été, et par là même subissant un peu le joug des circonstances, obligé de se plier aux exigences de sa situation de général d'un ordre approuvé par l'Église, de thaumaturge et de saint. Ses œuvres, au contraire, nous montrent son âme même ; chaque phrase a été non

1. Rassemblés d'abord par Wadding (Anvers, 1623, in-4°) ils ont été publiés depuis lors bien des fois, en particulier par le P. de la Haye (Paris 1641, in-f°). Ces deux éditions devenues rares ont été reproduites — d'une manière fort peu satisfaisante — par l'abbé Horoy : *S. Francisci Assisiatis opera omnia* (Paris, 1880, in-4°). En l'absence d'une édition un peu exacte, celle du R. P. Bernardo da Fivizzano est la plus commode : *Opuscoli di S. Francesco d'Assisi*, 1 vol. in-12 de 564 p. Firenze, 1880. Le texte latin y est accompagné d'une traduction italienne. Prix 1.60.

2. « *Die Briefe, die unter seinem Namen gehen, mögen theilweise ächt sein. Aber sie tragen kaum etwas zur näheren Kenntniss bei und können daher fast ganz ausser Acht bleiben* ». Müller, *Die Anfänge des Minoritenordens*, Freiburg i/B., 8°, 1885, p. 3.

seulement pensée, mais vécue, et nous apporte encore palpitantes les émotions du *Poverello*.

Aussi, lorsque dans les écrits des Franciscains, on trouve une parole de leur maître, elle se décèle d'elle-même, elle se détache tout à coup avec un son pur et doux qui va réveiller une fée endormie au fond de votre âme, et vous fait tressaillir.

Cette fleur d'amour des paroles de saint François, serait un fort bon critère pour juger de l'authenticité des opuscules qui lui sont attribués par la tradition; mais ce travail de triage n'est ni long ni difficile. Si plus tard, on a fait çà et là des efforts peu discrets pour lui faire honneur de miracles qu'il n'a pas faits, qu'il n'aurait même pas souhaité faire, on n'a jamais cherché à grossir son bagage littéraire de pièces fausses ou supposées [1]. La meilleure preuve en est qu'il faut attendre Wadding, c'est-à-dire le dix-septième siècle, pour trouver le premier et le seul sérieux effort tenté en vue de réunir ces précieux souvenirs. Plusieurs se sont égarés [2], mais ce qui reste suffit pour nous donner en quelque sorte la contre-épreuve des légendes.

1. On a bien attribué à saint François des morceaux qui ne sont pas de lui; mais ce sont là des erreurs involontaires et faites sans arrière-pensée. Le souci de l'exactitude littéraire est relativement nouveau, et il était plus facile, à ceux qui ignoraient l'auteur de certains opuscules franciscains, de les attribuer à saint François, que d'avouer leur ignorance ou de faire de longues recherches.

2. Par exemple la première Règle; probablement aussi des cantiques; une lettre aux frères de France, Eccl. 6; une autre aux frères de Bologne: « *Prædixerat per litteram in qua fuit plurimum latinum* », Eccl. ib.; une lettre à Antoine de Padoue, autre que celle qui nous reste, puisque, au témoignage de Celano, elle était adressée: *Fratri Antonio episcopo meo* (2 Cel. 3, 99); des lettres à sainte Claire: « *Scripsit Claræ et sororibus ad consolationem litteram in quâ dabat benedictionem suam et absolvebat* », etc. *Conf.* f° 185 a 1. Cf. *Test. B. Claræ.* A. SS. Augusti t. II,

Dans ces pages, François se donne à ses lecteurs comme il se donnait autrefois à ses compagnons; chacune d'elles est la prolongation d'un sentiment, un cri du cœur, ou un élan vers l'Invisible.

Wadding a cru devoir insérer dans son recueil plusieurs pièces suspectes ; de plus, au lieu de suivre les manuscrits les plus anciens qu'il avait sous les yeux, il s'est souvent laissé égarer par des auteurs du seizième siècle, dont la critique et l'exactitude étaient bien les moindres préoccupations. Pour éviter la longue et toute négative besogne à laquelle il faudrait procéder, si on le prenait comme point de départ, je vais me borner à une étude positive de cette question.

Toutes les pièces qui seront énumérées se trouvent dans son recueil. Elles y sont parfois découpées d'une façon bizarre; mais à mesure que chaque document sera étudié, on trouvera des indications suffisantes pour opérer les redressements nécessaires.

Les archives du Sacro-Convento d'Assise[1] possèdent

p. 767 : « *Plura scripta tradidit nobis, ne post mortem suam declinaremus a paupertate*; des lettres au Cardinal Hugolin. V. 3. Soc. 67.

Ce n'est pas seulement à la négligence qu'il faut attribuer la perte de bien des opuscules : « *Quod nephas est cogitare, in provincia Marchie et in pluribus aliis locis testamentum beati Francisci mandaverunt (prelati ordinis) districte per obedientiam ab omnibus auferi et comburi. Et uni fratri devoto et sancto, cujus nomen est N. de Rocanato combuxerunt dictum testamentum super caput suum. Et toto conatu fuerunt solliciti, annulare scripta beati patris nostri Francisci, in quibus sua intentio de observantia regule declaratur* ». Ubertin de Casal, *apud Archiv*, III, p. 168-169.

1. L'Italie est trop aimable pour les artistes, les archéologues et les savants, pour ne pas leur faire la faveur d'aménager d'une façon pratique ce dépôt, le plus précieux de toute l'Ombrie. Même avec la complaisance à toute épreuve du conservateur M. Alessandro et de la municipalité d'Assise, il est très difficile de profiter de ces trésors empilés dans une chambre sombre sans une table pour écrire.

un manuscrit dont l'importance ne saurait être exagérée. Il a été déjà étudié à maintes reprises [1] et porte le n° 338.

On semble cependant ne pas s'être aperçu d'un détail de forme, qui ne laisse pas d'avoir une grande importance : c'est que le n° 338 n'est pas *un* manuscrit, mais toute *une collection* de manuscrits d'époques assez diverses, qui ont été réunis parce qu'ils avaient à peu près le même format et ont reçu une foliotation unique.

Ce caractère factice du recueil montre que chacune des pièces qui le compose, doit être examinée à part, et qu'on ne saurait dire, en bloc, qu'il est du treizième ou du quatorzième siècle.

La partie qui nous intéresse, parfaitement homogène, est formée de trois cahiers de parchemin (fol. 12 a-44 b) et renferme une partie des œuvres de François.

1° La Règle définitive approuvée par Honorius III le 29 novembre 1223 [2] (fol. 12 a-16 a).

2° Le Testament de saint François [3] (fol. 16 a-18 a).

3° Les Admonitions [4] (fol. 18 a-23 b).

4° La Lettre à tous les chrétiens [5] (fol. 23 b-28 a).

5° La Lettre à tous les membres de l'Ordre réunis en Chapitre général [6] (fol. 28 a-31 a).

6° Un avis à tous les clercs sur le respect de l'Eucharistie [7] (fol. 31 b-32 b).

1. En particulier par Ehrle : *Die historischen Handschriften von S. Francesco in Assisi. Archiv*, t. I, p. 484.

2. Voir pages 288 ss.. et 324.

3. Voir page 384 et suiv.

4. Voir page 297 et suiv.

5. Voir page 373 et suiv.

6. Voir page 369 et suiv.

7. Voir page 376.

7° Un morceau très court précédé de la rubrique: « Des vertus qui ornèrent la Vierge Marie et qui doivent orner l'âme sainte »[1] (fol. 32 b).

8° Les *laudes Creaturarum* ou Cantique du soleil[2] (fol. 33 a).

9° Une paraphrase du *Pater* introduite par la rubrique: *Incipiunt laudes quas ordinavit. B. pater noster Franciscus et dicebat ipsas ad omnes horas diei et noctis et ante officium B. V. Mariæ sic incipiens : Sanctissime Pater*[3] (fol. 34 a).

10° L'office de la Passion (34 b-43 a). Cet office, où les psaumes sont remplacés par des séries de versets bibliques, a pour but de faire suivre, heure par heure, à celui qui le dit, les émotions du Crucifié depuis le soir du Jeudi saint[4].

11° Un règlement pour les frères en retraite dans les ermitages[5] (fol. 43 a-43 b).

Un coup d'œil sur cette énumération suffit pour voir que les opuscules de François rassemblés là, s'adressent

1. Le voici tout entier: « *Regina sapientia, Dominus te salvet, cum tua sorore sancta pura simplicitate. — Domina sancta paupertas, Dominus te salvet, cum tua sorore sancta humilitate. — Domina sancta caritas, Dominus te salvet, cum tua sorore sancta obedientia. — Sanctissimæ virtutes omnes, vos salvet Dominus, a quo venitis et proceditis* ». Son authenticité nous est garantie par une citation de Celano: 2 Cel. 3, 119. Cf. *Spec.* 126 b et 127 a.

2. Voir p. 349 ss..

3. Je n'y reviendrai pas; texte dans les Conformités, 138 a 2.

4. L'authenticité de cet office, auquel il n'est fait aucune allusion dans les biographies de saint François, est rendue certaine par la vie de sainte Claire: « *Officium crucis, prout crucis amator Franciscus instituerat. (Clara) didicit et affectu simili frequentavit.* A. SS. Augusti, t. II, p. 761 a.

5. Il commence: *Illi qui volunt stare in heremis.* Ce texte se trouve aussi dans les Conformités 143 a 1. Cf. 2 Cel. 3, 43. Voir p. 125.

à tous les frères, ou sont des sortes d'encycliques qu'ils sont chargés de transmettre à leurs destinataires.

L'ordre même de ces pièces montre que nous avons en ce manuscrit la bibliothèque primitive des Frères Mineurs, la collection dont chaque ministre provincial emportait une copie. C'était vraiment leur viatique.

Matthieu Paris nous raconte son étonnement, à la vue de ces moines étranges, vêtus de tuniques rapiécées, et portant leurs livres dans des sortes de fourreaux suspendus au cou [1].

Le manuscrit d'Assise a été sans doute destiné à cet usage ; s'il est muet sur les voyages qu'il a faits, sur les frères pour lesquels il a été un guide et une inspiration, il nous fait du moins descendre, mieux que toutes les légendes, dans l'intimité de saint François, et vibrer à l'unisson de ce cœur qui n'a jamais séparé la joie, l'amour et la poésie. De quelle époque est ce manuscrit? Il faudrait être paléographe pour le déterminer. On trouvera plus loin une hypothèse qui, si elle était fondée, le ferait remonter jusqu'aux environs de 1240 [2].

Son contenu même semble corroborer cette date reculée. Il y a là en effet beaucoup de pièces dont s'allégea rapidement le *Manuel du Frère Mineur*.

Bientôt on se contenta de la Règle pour tenir compagnie au bréviaire ; on y ajoutait parfois le Testament. Mais les autres écrits, s'ils ne tombèrent pas tout à fait dans l'oubli, cessèrent du moins d'être d'un usage journalier.

1. *Nudis pedibus incedentes, funiculis cincti, tunicis griseis et talaribus peciatis, insuto capucio utentes . . . nihil sibi ultra noctem reservantes . . . libros continue suos . . . in forulis a collo dependentes bajulantes.* Historia Anglorum, Pertz : *Script.* t. 28, p. 397. Cf. 2 Cel. 3, 135 ; *Fior.* 5 ; *Spec.* 45 b.

2. Voir page 370 n. 1.

Ceux des écrits de saint François qui n'ont pas d'intérêt général ou ne concernent pas les Frères, n'ont naturellement pas trouvé place dans ce recueil. Dans cette nouvelle catégorie il faut ranger les documents suivants:

1° La Règle de 1221[1].

2° La Règle des Clarisses, que nous ne possédons plus sous sa forme première[2].

3° Une sorte d'instruction spéciale pour les ministres généraux[3].

4° Un billet à sainte Claire[4].

5° Un autre billet à la même[5].

6° Un billet à frère Léon[6].

7° Quelques oraisons[7].

8° La bénédiction de frère Léon. — L'autographe original, qui est conservé dans le trésor du Sacro-Convento, a été fort bien reproduit par l'héliogravure[8].

1. Voir page 288 et suiv.

2. Voir page 179.

3. Voir page 365 et suiv.

4. Voir page 272.

5. Voir page 377.

6. Voir page 300.

7. a) *Sanctus Dominus Deus noster*. Cf. *Spec.* 126 a. *Firmamentum* 18 b 2. *Conform.* 202 b 1.
b) *Ave Domina sancta.* Cf. *Spec.* 127 a. *Conform.* 138 a 2.
c) *Sancta Maria virgo.* Cf. *Spec.* 126 b. *Conform.* 202 b 2.

8. V. S. François, in-4°, Paris 1885 (Plon) p. 233. L'authenticité de cette bénédiction paraît bien établie puisqu'elle était déjà précieusement gardée du vivant de Thomas de Celano. On n'a jamais songé à demander à cette pièce un témoignage historique. Peut-être est-ce un tort? Le centre de la feuille est occupé par la bénédiction qui fut dictée à frère Léon: *Benedicat tibi Dominus et custodiat te, ostendat faciem suam tibi et misereatur tui convertat vultum*

Quant aux deux fameux cantiques *Amor de caritade*[1] et *In foco l'amor mi mise*[2], ils ne sauraient être attribués, du moins sous leur forme actuelle, à saint François.

Il appartient à M. Monaci et à ses nombreux et savants émules, de faire la lumière sur ces délicates questions, en publiant d'une manière scientifique les monuments de la poésie italienne à ses débuts.

J'ai indiqué plus haut quelques opuscules dont on retrouve la trace certaine, mais qui ont été perdus. Ils sont en nombre bien plus considérable qu'on ne le penserait au premier abord. Dans le zèle missionnaire des premières années, les frères ne pouvaient songer à collectionner des documents. On n'écrit pas ses mémoires en pleine jeunesse.

suum ad te et det tibi pacem. Au-dessous, François ajouta le signe thau **T** qui était comme sa griffe (Bon. 51; 308) et les mots: *frater Leo Dominus benedicat te.*

Puis quand ce souvenir passa parmi les reliques du Saint, frère Léon, pour l'authentiquer en quelque sorte, ajouta les indications suivantes: vers le milieu: *Beatus Franciscus scripsit manu sua istam benedictionem mihi fratri Leoni;* vers le bas: *Simili modo fecit istud signum thau cum capite manu sua.* Mais l'annotation la plus précieuse se trouve au haut de la feuille: *Beatus Franciscus duobus annis ante mortem suam fecit quadragesimam in loco Alvernæ ad honorem Beatæ Virginis Mariæ matris Dei et beati Michael archangeli a festo assumptionis Sanctæ Mariæ Virginis usque ad festum sancti Michael septembris et facta est super eum manus Domini per visionem et allocutionem seraphym et impressionem stigmatum in corpore suo. Fecit has laudes ex alio latere catulc scriptas et manu sua scripsit gratias agens Domino de beneficio sibi collato.* (V. 2 Cel. 2, 18.)

1. Wadding en donne le texte d'après S. Bernardin de Sienne. *Opera* t. IV, *sermo* 16 *extraord.* et *sermo feriæ sextæ Parasceves.* Amoni: *Legenda trium Sociorum*, p. 166.

2. Wadding en a puisé le texte dans S. Bernardin *loc. cit.* *Sermo IV extraord.* Il a été reproduit aussi par Amoni *loc. cit.* p. 165. On en trouvera deux versions fort curieuses dans les Miscellanea 1888, p. 96 et 190.

Il faut se rappeler aussi que la Portioncule n'avait ni archives, ni bibliothèque. C'était une chapelle de dix pas de long, avec quelques huttes à l'entour. L'Ordre était déjà vieux de dix ans, qu'on n'y avait vu qu'un seul livre : un Nouveau Testament. On ne le garda même pas. Un jour, François, n'ayant rien d'autre, le donna à une pauvre femme qui demandait l'aumône, et comme Pierre de Catane, son vicaire, s'étonnait de cette prodigalité : «Ne nous avait-elle pas donné ses deux fils pour l'Ordre? » répliqua vivement le maître[1].

1. 2 Cel. 3, 35. Ce fait eut lieu sous le vicariat de Pierre de Catane, par conséquent entre le 29 sept. 1220 et le 10 mars 1221.

II

BIOGRAPHIES PROPREMENT DITES

I. Note préliminaire.

Pour apprécier d'une façon un peu exacte les documents qui vont nous occuper, il faut les replacer au milieu des circonstances de leur éclosion, les étudier jusque dans le détail, et déterminer la valeur spéciale de chacun d'eux.

Ici, plus que partout ailleurs, il faut se garder des théories faciles et des généralisations précipitées. La même existence, racontée par deux contemporains également véridiques, peut prendre des tons bien différents. C'est surtout le cas, si l'homme dont il s'agit a soulevé des enthousiasmes et des colères, si sa pensée intime, si ses créations ont prêté à des discussions, si ceux-là même qui sont chargés de réaliser ses idées et de continuer son œuvre se divisent et s'attaquent.

Or, il en fut ainsi pour saint François. De son vivant, et sous ses yeux, des divergences se manifestèrent, sourdement d'abord, puis au grand jour.

Ivre d'amour, il était allé de chaumière en chaumière, de château en château, prêchant la pauvreté absolue; mais cet élan d'enthousiasme, cet idéalisme illimité ne pouvaient être de longue durée. L'Ordre des Frères Mineurs, en grandissant, s'ouvrait non seulement à quelques âmes d'élite arrivées au paroxysme des ardeurs

mystiques, mais à tous les hommes qui aspiraient à une réforme religieuse: laïques pieux, moines désillusionnés sur la vertu des anciens ordres, prêtres effrayés des vices du clergé séculier, tous apportaient — sans le vouloir sans doute, et même à leur insu, — trop de leur vieil homme pour ne pas transformer peu à peu la nouvelle institution.

Plusieurs années avant sa mort, François avait aperçu le péril et fait tous ses efforts pour le conjurer. On le vit déjà agonisant rassembler ses forces, pour déclarer encore une fois ses volontés aussi clairement que possible, et pour conjurer ses frères de ne jamais toucher à la Règle, même sous prétexte de la commenter ou de l'expliquer: hélas, quatre ans ne s'étaient pas écoulés, et Grégoire IX inaugurait, sur la prière des Frères eux-mêmes, la longue série des pontifes qui ont expliqué la Règle[1]!

La pauvreté, telle que François l'avait voulue, ne fut bientôt qu'un souvenir. Le succès inouï de l'Ordre ne lui amenait pas seulement de nouvelles recrues, il amenait l'argent. Comment le refuser quand on avait tant d'œuvres à fonder? Beaucoup de frères trouvaient que leur maître avait exagéré bien des choses, qu'il y avait dans la Règle des nuances à observer, par exemple entre les conseils et les préceptes. Une fois la porte ouverte aux interprétations, il devenait impossible de la fermer. La famille franciscaine se divisait donc en partis opposés qu'il est souvent difficile de distinguer.

Il y avait d'abord quelques hommes remuants, indisciplinés qui se groupaient autour des anciens frères. Ceux-ci trouvaient, dans leur qualité de premiers compagnons du Saint, une autorité morale souvent plus

1. Bulle *Quo elongati* du 28 septembre 1230. Voir p. 387.

grande que l'autorité officielle des ministres et des gardiens. Le peuple se tournait d'instinct vers eux comme vers les véritables continuateurs de l'œuvre de saint François. Ce n'était pas sans raison.

Ils avaient la vigueur, la véhémence des convictions absolues; l'eussent-ils voulu, ils n'auraient pas pu transiger. On les voyait apparaître tout à coup dans les villes ou les villages pour sommer les grands aussi bien que le peuple de faire pénitence. Lorsqu'ils descendaient de leurs ermitages des Apennins, les yeux brillants de fièvre, perdus encore dans la contemplation, tout dans leur personne racontait leurs radieuses visions; et la foule étonnée et subjuguée s'agenouillait pour baiser la trace de leurs pas, le cœur mystérieusement troublé.

Un groupe plus nombreux était celui des frères qui, sans être moins saints, condamnaient ces allures. Nés loin de l'Ombrie, dans des contrées où la nature semble une marâtre, où l'adoration, bien loin d'être l'acte instinctif de l'âme heureuse s'épanouissant pour bénir le Père céleste, est au contraire le cri de détresse de l'atome perdu dans l'immensité, ils voulaient surtout une réforme religieuse, rationnelle et profonde. Ils rêvaient de ramener l'Église à la pureté des anciens jours, et voyaient dans le vœu de pauvreté, entendu dans le sens le plus large, le meilleur moyen de lutter contre les vices du clergé; mais ils oubliaient ce qu'il y avait eu, dans la mission de saint François, de fraîcheur, de gaieté italienne, de poésie ensoleillée.

Pleins d'admiration pour lui, ils voulaient cependant élargir la base de son œuvre, et pour cela ne renoncer à aucun moyen d'influence, surtout pas à la science.

Cette tendance dominait en France, en Allemagne et en Angleterre.

En Italie elle était représentée par une fraction très

puissante, sinon par le nombre, du moins par l'autorité de ses représentants. C'était celle que favorisait la papauté. Ce fut celle de frère Élie et de tous les ministres généraux de l'Ordre au XIIIe siècle, si on en excepte Jean de Parme (1247—1257) et Raymond Gaufridi (1289—1295).

Dans la Péninsule, un troisième groupe, celui des relâchés, était de beaucoup le plus nombreux : les hommes vulgaires auxquels la vie monastique paraissait la plus facile existence, les moines girovagues heureux de s'attirer un regain de succès en étalant la Règle nouvelle, y formaient la majorité de la famille franciscaine.

On comprend sans peine que des documents émanés de milieux si divers portent l'empreinte de leur origine. Les hommes qui vont nous apporter leur témoignage, sont les combattants de la lutte sur la question de la pauvreté, lutte qui a troublé l'Église pendant deux siècles, passionné toutes les consciences, et qui a eu ses bourreaux et ses martyrs.

Pour déterminer la valeur de ces témoignages, il faut donc avant tout en rechercher l'origine. Il est évident qu'un récit des intransigeants de droite ou de gauche peut n'avoir qu'une très mince valeur s'il s'agit de points controversés ; d'où la conclusion, que l'autorité d'un narrateur peut varier de page à page ou même de ligne à ligne.

Ces idées, si simples qu'on a presque besoin de s'excuser de les exprimer, n'ont cependant jamais guidé ceux qui ont étudié la vie de saint François. Les plus savants, comme Wadding et Papini, ont juxtaposé les récits des divers biographes, élaguant çà et là ceux qui étaient par trop contradictoires ; mais ils ont fait cela au hasard, sans règle ni méthode, guidés par l'impression du moment.

Le long travail du Bollandiste Suysken est vicié par un défaut analogue : rivé à son principe que les plus anciens documents sont toujours les meilleurs[1], il s'est établi sur la Première Vie par Thomas de Celano comme sur un roc inébranlable et a jugé toutes les autres légendes à travers celle-là[2].

Quand on rattache les documents aux circonstances troublées de leur apparition, quelques-uns perdent un peu de leur autorité, d'autres qui avaient été négligés, comme étant en contradiction avec les témoignages devenus quasi officiels, reprennent tout à coup voix au chapitre, tous enfin gagnent une vie qui double leur intérêt.

Ce changement de point de vue dans l'appréciation des sources, cette critique que je serais tenté d'appeler solidaire et organique, amène une transformation profonde dans la biographie de saint François. Par un phénomène qui peut sembler étrange, on arrive à tracer de lui un portrait qui se rapproche bien plus de celui qu'il a dans l'imagination populaire en Italie, que de celui qu'en ont fait les savants historiens mentionnés plus haut.

Lorsque François mourut (1226), les partis qui divisaient l'Ordre étaient déjà entrés en lutte. Cet événement précipita la crise : frère Élie remplissait depuis cinq ans les fonctions de ministre général avec le titre de vicaire. Il déploya une stupéfiante activité. Investi de la confiance de Grégoire IX, il écarta les *zelanti*

1. Il va sans dire que je ne veux pas m'élever contre ce principe, un des plus féconds de la critique, mais encore ne faut-il pas l'employer isolément.

2. Les travaux d'érudition parus en Allemagne dans ces dernières années pèchent par le même défaut. On les trouvera cités en temps utile dans le corps de l'ouvrage.

des charges, fortifia la discipline jusque dans les provinces les plus éloignées, obtint de nombreux privilèges de la curie, et prépara avec une incroyable rapidité la construction de la double basilique où devaient reposer les cendres du Stigmatisé; mais malgré tous ses efforts, le chapitre de 1227 le laissa de côté et choisit Jean Parenti comme ministre général.

Furieux de cet échec, il mit aussitôt tout en œuvre pour être nommé au chapitre suivant. Il semble même qu'il n'ait tenu aucun compte de la nomination de Jean Parenti, et qu'il ait continué à se comporter comme s'il eût été ministre[1].

Très populaire parmi les Assisiates, tout éblouis de la magnificence du monument qui surgissait sur la *Colline de l'enfer*, devenue la *Colline du paradis*; sûr d'être appuyé par une partie considérable de l'Ordre et par le pape, il poussa les travaux de la basilique, avec une décision et un bonheur peut-être uniques dans les annales de l'architecture[2].

1. Eccl. 13. *Voluerunt ipsi, quos ad capitulum concesserat venire frater Helias; nam omnes concessit etc. An. fr.* t. I, p. 241. Cf. Mon. Germ. hist. *Script.* t. 28, p. 564.

2. La mort de François est du 3 oct. 1226. Le 29 mars 1228 Élie reçoit l'emplacement de la basilique. L'*Instrumentum donationis* est conservé encore aujourd'hui à Assise : Pièce n° 1 du deuxième paquet d'*Instrumenta diversa pertinentia ad Sacrum Conventum*. Il a été publié par Thode : *Franz von Assisi*, p. 539.

Le 17 juillet de la même année, lendemain de la canonisation, Grégoire IX posait solennellement la première pierre.

Moins de deux ans après, l'église basse était terminée et le 25 mai 1230 on y transportait le corps du Saint.

En 1236, l'église supérieure était achevée à son tour. Elle était déjà décorée d'une première série de fresques, et Giunta Pisano peignait Élie de grandeur naturelle, agenouillé au pied du crucifix au-dessus de l'entrée du chœur.

En 1239, tout était parachevé, et le campanile recevait les fa-

Tout cela ne pouvait se faire sans soulever l'indignation des zélateurs de la pauvreté. Lorsqu'ils virent sur le tombeau de celui qui avait défendu à ses disciples le simple contact de l'argent, un tronc monumental destiné à recueillir les aumônes des fidèles, il leur sembla que la prophétie de saint François, annonçant l'apostasie d'une partie de l'Ordre, allait se réaliser. Un vent de révolte passa sur les ermitages de l'Ombrie. Ne fallait-il pas empêcher par tous les moyens cette abomination dans le lieu saint?

On savait Élie terrible dans ses sévérités, mais ses adversaires se sentaient le courage d'aller jusqu'au bout et de tout souffrir pour défendre leurs convictions. Un jour, on trouva le tronc brisé par frère Léon et ses amis[1].

On voit à quel degré d'acuité la lutte était parvenue. C'est sur ces entrefaites que parut la première légende.

II. Première Vie par Thomas de Celano[2].

Thomas de Celano en écrivant cette légende, sur laquelle il devait revenir plus tard pour la com-

menses cloches dont le carillon réjouit encore toute la vallée de l'Ombrie.

Ainsi donc, trois mois et demi avant la canonisation, Élie recevait l'emplacement de la basilique. Le procès de canonisation commença fin mai 1228 (1 Cel. 123 et 124. Cf. Potthast 8194 ss.).

1. *Spec.* 167 *a.* Cf. An. fr. t. II, p. 45 et note.

2. Les Bollandistes en ont donné le texte (A. SS. Octobris t. II, p. 683-723) d'après un manuscrit de l'abbaye cistercienne de Longpont au diocèse de Soissons. — Il a été publié ensuite à Rome en 1806, sans nom d'éditeur (en réalité par le P. Rinaldi Conventuel) sous le titre: *Seraphici viri S. Francisci Assisiatis vitæ duæ auctore B. Thoma de Celano,* d'après un manuscrit (de Fallerone, dans la Marche d'Ancône) qui dans les environs de Terni fut volé

pléter, obéissait à un ordre exprès du pape Grégoire IX[1].

Pourquoi celui-ci ne s'était-il pas adressé à un des frères de l'entourage immédiat du Saint? Le talent de l'auteur pourrait expliquer ce choix; mais, outre que les préoccupations littéraires ne doivent dans ce cas venir qu'au second rang, frère Léon et plusieurs autres prouvèrent plus tard qu'ils savaient, eux aussi, manier la plume.

Si Celano fut chargé de la biographio officielle, c'est

par les brigands au frère chargé de le rapporter. Ce second texte a été reproduit à Rome en 1880 par le chanoine Amoni: *Vita prima S. Francisci, auctore B. Thoma de Celano. Roma, tipografia della pace* 1880, in-8°, 42 p. Les citations seront faites d'après la division introduite par les Bollandistes, mais dans plusieurs passages importants le texte Rinaldi-Amoni donne de meilleures leçons que celui des Bollandistes. Ce dernier a été retouché et complété çà et là. Voir par exemple 1 Cel. 24 et 31.

Quant aux manuscrits, le R. P. Denifle estime que le plus ancien parmi ceux qui sont connus est celui de Barcelone : *Archivo de la corona de Aragon*, p. Ripoll. n. 41 (*Archiv* t. I, p. 148).

Il y en a un à la Bibliothèque nationale de Paris, fonds latin, n° 3817, qui renferme une curieuse note : « *Apud Perusium felix domnus papa Gregorius nonus gloriosi secundo pontificatus sui anno, quinto Kal. martii* (25 février 1229) *legendam hanc recepit, confirmavit et censuit fore tenendam.* Un autre manuscrit, qui mérite de fixer l'attention, soit par son ancienneté, XIII° siècle, soit par la correction du texte, et qui semble avoir échappé aux recherches des érudits s'occupant des Franciscains, est celui que possède l'École de médecine de Montpellier, n° 30 in-folio velin: *Passionale vetus ecclesiæ S. Benigni divionensis.* La légende de Celano y occupe les f°s 257 *a* — 271 *b*. Le texte finit brusquement au milieu du paragraphe 112 par *suspiriis ostendebant.* A part cette lacune finale il est complet. Cf. Archives Pertz t. VII, p. 195 et 196. V. Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques des départements, t. I, p. 295.

1. V. 1 Cel. Prol. *Jubente domino et glorioso Papa Gregorio.* Celano l'écrivit après la canonisation (16 juillet 1228) et avant le 25 février 1229, car la date indiquée plus haut ne suscite aucune difficulté.

qu'également sympathique à Grégoire IX et à frère Élie, il avait été mis, par son absence, en dehors des luttes qui avaient marqué les dernières années de la vie de François. Tempérament irénique, il appartenait à la catégorie de ces âmes qui se persuadent facilement que l'obéissance est la première des vertus, que tout supérieur est un saint et que, si par malheur, il ne l'est pas, on n'en doit pas moins agir comme s'il l'était.

Nous avons sur sa vie quelques renseignements : originaire de Celano dans les Abruzzes, il rappelle d'une façon discrète que sa famille était noble et ajoute même, avec une pointe de naïveté, que le maître avait des égards particuliers pour les frères nobles et lettrés. C'est aux environs de 1215, lorsque François revint d'Espagne, qu'il entra dans l'Ordre[1].

Au chapitre de 1221, Césaire de Spire, chargé de la mission d'Allemagne, le prit parmi ceux qui devaient l'accompagner[2]. En 1223, il était nommé custode de Mayence, Worms, Cologne et Spire. Au mois d'avril de la même année, lorsque Césaire, dévoré du désir de revoir saint François, revint en Italie, il chargea Celano de remplir ses fonctions jusqu'à l'arrivée du nouveau provincial[3].

Jusqu'ici aucun renseignement ne permet de décider où il se trouva à partir du chapitre provincial tenu à Spire le 8 septembre 1223. Il a dû être à Assise en 1228, car son récit de la canonisation est celui d'un

1. 1 Cel. 56. Peut-être était-il fils de ce Thomas comte de Celano auquel Richard de S. Germano fait si souvent allusion dans sa chronique : 1219-1223. Voir aussi deux lettres de Frédéric II à Honorius III des 24 et 25 avril 1223 publiées dans Winckelmann : *Acta imperii inedita*, t. I, p. 232.

2. Jord. 19.

3. Jord. 30 et 31.

témoin oculaire. Il y était encore en 1230, et sans doute revêtu d'une charge importante, puisqu'il put remettre à frère Jourdain des reliques de saint François[1].

Écrit d'un style attachant, fort souvent poétique, son livre respire une admiration émue pour son héros ; ce témoignage s'impose immédiatement comme sincère et vrai ; quand il est partial, c'est sans le vouloir et peut-être même sans le savoir. Le point faible de cette biographie, c'est le tableau qu'elle nous trace des rapports de frère Élie et du fondateur de l'Ordre : lorsqu'on relit les chapitres consacrés aux deux dernières années, il s'en dégage l'impression fort nette qu'Élie aurait été désigné par François pour lui succéder[2].

Or, si l'on réfléchit qu'au moment où écrivait Celano, Jean Parenti était ministre général, on s'apercevra tout de suite de la portée de ces indications[3]. Toutes les occasions sont saisies pour donner un rôle prépondérant à Élie[4]. C'est un vrai manifeste en sa faveur.

Y a-t-il lieu d'accuser Celano? Je ne le crois pas. Il faut simplement se rappeler que son travail a pu être à

1. Jord. 59. Cf. Glassberger ann. 1230. Quant à la question de savoir s'il est l'auteur du *Dies iræ*, elle serait déplacée ici.

2. Cela est si vrai que la plupart des historiens ont été amenés à croire à deux généralats d'Élie l'un de 1227-1230, l'autre de 1236-1239. La lettre *Non ex odio* de Frédéric II (1239) énonce la même idée : *Revera papa iste quemdam religiosum et timoratum fratrem Helyam, ministrum ordinis fratrum minorum ab ipso beato Francisco patre ordinis migrationis suæ tempore constitutum... in odium nostrum... deposuit.* Huillard-Bréholles: *Hist. dipl. Fréd.* II, t. V, p. 346.

3. Il n'est nommé qu'une fois. 1 Cel. 48.

4. 1 Cel. 95, 98, 105, 109. Le récit de la bénédiction est surtout significatif. *Super quem inquit (Franciscus) teneo dexteram meam? Super fratrem Heliam, inquiunt. Et ego sic volo, sit...* 1 Cel. 108. Ces derniers mots décèlent l'intention d'une façon évidente. Cf. 2 Cel. 3, 139.

bon droit appelé légende de Grégoire IX. Elie était l'homme du pape, et c'est sur ses renseignements que le biographe a travaillé. Il ne pouvait pas ne pas s'arrêter avec une complaisance particulière sur son intimité avec François.

Par contre, on ne peut s'attendre à y trouver des détails qui auraient pu appuyer les prétentions des adversaires d'Élie, de ces zélateurs indociles qui déjà se paraient avec orgueil du titre de *Compagnons du Saint* et cherchaient à constituer dans l'Ordre une sorte d'aristocratie spirituelle. Parmi eux s'en trouvaient quatre qui, durant les deux dernières années, n'avaient pour ainsi dire pas quitté François. On devine combien il était difficile de ne pas parler d'eux. Celano tait soigneusement leur nom, sous prétexte de ménager leur modestie[1]; mais par les louanges prodiguées à Grégoire IX, à frère Élie[2], à sainte Claire[3] ou même à des personnages tout à fait secondaires, il montre que sa discrétion était loin d'être toujours aussi en éveil.

Tout cela est très grave; il ne faudrait cependant pas l'exagérer. Il y a une partialité évidente, mais il serait injuste d'aller plus loin et de croire, comme on l'a fait plus tard, que les derniers temps de la vie de François aient eu le caractère d'une lutte contre la personne même d'Élie. Cette lutte a existé, mais contre des tendances dont François n'aperçut pas la source. Il emporta dans la tombe ses illusions sur son collaborateur.

1. 1 Cel. 102; Cf. 91 et 109. Frère Léon n'est même pas nommé dans tout l'ouvrage. Ange, Illuminé, Masseo non plus!

2. 1 Cel. Prol.; 73-75; 99-101; 121-126. Après S. François c'est Grégoire IX et frère Élie, (1 Cel. 69; 95; 98; 105, 108; 109.) qui occupent le premier plan.

3. 1 Cel. 18 et 19; 116 et 117.

Au reste ce défaut est après tout secondaire en ce qui concerne la physionomie même de François. Elle y apparaît, comme dans les Trois Compagnons ou les Fioretti, avec un sourire pour toutes les joies, des flots de larmes pour toutes les douleurs; on sent à chaque instant l'émotion contenue, le cœur de l'écrivain subjugué par la beauté morale de son héros.

III. Coup d'œil sur l'histoire de l'Ordre de 1230-1244.

Lorsque Thomas de Celano termina sa légende, il sentait mieux que personne les lacunes de ce travail, pour lequel il n'avait pu réunir que des matériaux insuffisants.

Élie et les autres frères d'Assise lui avaient raconté la jeunesse de François et son activité en Ombrie; mais outre qu'il avait préféré, soit par prudence, soit par amour de la paix, garder le silence sur certains événements [1], il y avait de longues périodes sur lesquelles il n'avait recueilli aucune donnée [2].

Aussi semble-t-il indiquer l'intention de reprendre son ouvrage pour le compléter [3].

Ce n'est pas ici le lieu de faire l'histoire de l'Ordre,

1. Ceux qui se passèrent pendant l'absence de François (1220—1221). Il glisse sur les difficultés rencontrées à Rome pour l'approbation de la première Règle; il ne mentionne ni la seconde, ni la troisième, et ne fait aucune allusion aux circonstances qui les provoquèrent. Il les connaissait cependant, ayant vécu dans l'intimité de Césaire de Spire, le collaborateur de la seconde (1221).

2. Par exemple le voyage de François en Espagne.

3. 1 Cel. 88. *Ea sola quæ necessaria magis occurrunt* **ad præsens**, *intendimus adnotare.* Il est à remarquer que dans le prologue il parle au singulier.

mais quelques renseignements sont nécessaires pour replacer les documents dans leur milieu.

Élu ministre général en 1232, frère Élie en profita pour travailler avec une indomptable fermeté à la réalisation de ses idées. De nouvelles collectes furent organisées dans toutes les provinces pour la basilique d'Assise dont les travaux étaient poussés avec une activité qui n'a nui ni à la solidité de l'édifice, ni à la beauté des détails, aussi achevés et aussi parfaits que dans aucun monument de l'Europe.

On conçoit les sommes énormes qu'il avait fallu drainer pour mener à bien, en si peu de temps, une pareille entreprise. De plus, frère Élie avait exigé de tous ses subordonnés une obéissance absolue : nommant et destituant les ministres provinciaux selon ses vues personnelles, il négligeait de convoquer le chapitre général et envoyait dans toutes les provinces ses émissaires, sous le nom de visiteurs, pour y assurer l'exécution de ses ordres.

Les modérés d'Allemagne, de France et d'Angleterre trouvèrent bien vite ce joug insupportable. Il leur était dur d'être dirigés par un ministre italien résidant à Assise, bourgade placée en dehors des voies de la civilisation, tout à fait étrangère au mouvement scientifique concentré dans les universités d'Oxford, Paris et Bologne.

Ils trouvèrent, dans l'indignation des zélanti contre Élie et son mépris de la Règle, un appui décisif. Le ministre n'eut bientôt, pour se défendre, que son énergie, la faveur du pape et de rares modérés italiens. Il réprima plusieurs tentatives de révolte par un redoublement de vigilance et de sévérité.

Ses adversaires arrivèrent cependant à s'assurer des intelligences en cour de Rome ; le confesseur du pape fut même gagné ; malgré tout, le succès de la conspiration était encore incertain quand s'ouvrit le chapitre de 1239.

Grégoire IX, encore favorable à Élie[1], le présidait. La peur donna tout à coup du courage aux conjurés; ils jetèrent leurs accusations à la face de leur ennemi.

Thomas d'Eccleston nous fait un récit coloré de ce qui se passa. Élie fut fier, violent, même menaçant. Il y eut alors, des deux côtés, des cris, des vociférations; on allait en venir aux mains, lorsque quelques mots du pape ramenèrent le silence. Sa résolution était prise: il abandonnerait son protégé. Il lui fit demander sa démission. Élie, indigné, refusa.

Alors Grégoire IX expliqua qu'en le maintenant en charge, il avait cru répondre au vœu de la majorité, qu'il n'entendait pas l'imposer à l'Ordre, et que, puisque les frères ne voulaient plus de lui, il le déclarait déchu du généralat.

La joie des vainqueurs, dit Eccleston, fut immense et ineffable. Ils choisirent Albert de Pise, provincial d'Angleterre, pour lui succéder, et mirent dès lors tout en œuvre pour représenter Élie comme une créature de Frédéric II[2]. L'ancien ministre écrivit bien au pape pour expliquer sa conduite, mais la lettre ne parvint pas à destination. Elle avait dû passer par les mains de son successeur qui ne la remit pas : lorsque Albert de Pise fut mort, on la trouva dans sa tunique[3].

1. En 1238 il avait envoyé Élie à Crémone, chargé d'une mission pour Frédéric II. Salimbene ann. 1229. — V. aussi l'accueil de Grégoire aux appelants contre le général: Jord. 63.

2. Voir la lettre de Frédéric II à Élie sur la translation de sainte Élisabeth, mai 1236. Winkelmann, *Acta*, t. I, p. 299. Cf. Huillard-Bréholles. *Hist. dipl.* Intr. p. cc.

3. Les éléments de ce récit sont: *Catalogus Ministrorum* de Bernard de Besse, *ap.* Ehrle, *Zeitschrift*, t. 7 (1883) p. 339. *Speculum* 207 b et surtout 167 a—170 a. Eccl. 13. Jord. 61—63. *Speculum* Morin, tract. I, f° 60 b.

Toute la fureur du vieux pontife se déchaîna contre Élie. Il faut lire les documents pour voir à quel diapason elle pouvait monter. Le frère riposta avec une virulence moins verbeuse, mais plus accablante encore[1].

Ces événements eurent à travers toute l'Europe un retentissement inimaginable[2], et jetèrent dans l'Ordre un trouble profond. Beaucoup de partisans d'Élie se laissèrent persuader qu'ils avaient été trompés par un imposteur et se rapprochèrent du groupe des zélateurs qui ne cessait de réclamer l'observation pure et simple de la Règle et du Testament.

Thomas de Celano fut de ce nombre[3]. Il voyait avec une profonde tristesse les influences innombrables qui travaillaient sourdement l'institut franciscain et le menaient à sa ruine. Déjà dans les couvents circulait un refrain chantant la victoire de Paris sur Assise, c'est-à-dire de la science sur la pauvreté.

Les zélateurs reprenaient courage. Peu accoutumés aux subtilités de la politique ecclésiastique, ils ne comprenaient pas que le pape, tout en maudissant frère Élie,

1. *Asserebat etiam ipse prædictus frater Helyas . . . papam . . . fraudem facere de pecunia collecta ad succursum Terræ Sanctæ, scripta etiam ad beneplacitum suum in camera sua bullare clam et sine fratrum assensu et etiam cedulas vacuas, sed bullatas, multas nunciis suis traderet . . . et alia multa enormia imposuit domino papæ, ponens os suum in celo.* Matth. Paris, *Chron. Maj. ann.* 1239, ap. Mon. Ger. hist. *Script.* t. 28, p. 182. Cf. Ficker, n. 2685.

2. V. Ryccardi de S. Germano *chron. ap.* Mon. Germ. hist. *Script.* t. 19, p. 380, ann. 1239. — La lettre de Frédéric se plaignant de la déposition d'Élie (1239) : Huillard-Bréholles, *Hist. Dipl.* V. p. 346—349. Cf. la Bulle, *Attendite ad petram,* fin février 1240, ibid. p. 777—779. Potthast, 10849.

3. Il était sans doute aussi parmi les plus ardents adversaires de l'empereur. Son village avait été brûlé sur l'ordre de Frédéric II en 1224, et les habitants transportés en Sicile, puis à Malte. Richard de S. Germano, *loc. cit. ann.* 1223 et 1224.

ne modifiait en rien l'orientation générale qu'il avait donnée à l'Ordre. Les ministres généraux Albert de Pise (1239—1240), Aimon de Faversham (1240—1244), Crescentius de Jesi (1244—1247) furent tous, avec des nuances diverses, les représentants du parti modéré.

La première légende de Thomas de Celano était devenue impossible. Le rôle qu'il y donnait à Élie était presque un scandale. La nécessité de la remanier et de la compléter s'imposa clairement au chapitre de Gênes (1244).

Tous les frères, qui avaient quelque chose à raconter sur la vie de François, furent invités à le mettre par écrit et à l'adresser au ministre Crescentius de Jesi[1]. Celui-ci fit immédiatement rédiger, sous forme de dialogue, un opuscule qui commençait par les mots: *Venerabilium gesta Patrum*. Déjà au temps de Bernard de Besse on n'en avait plus que des fragments[2].

Mais heureusement, plusieurs des travaux qui virent le jour à la suite de la décision de ce chapitre nous ont été conservés. C'est à elle que nous devons la Légende des Trois Compagnons et la Seconde Vie par Thomas de Celano.

1. V. le prol. de 2 Cel. et des 3 Soc. Cf. Glassberger, ann. 1244. *An. fr.* t. II, p. 68. *Speculum* Morin, tract. I, 61 b.

2. *Catalogus Ministrorum*, édité par Ehrle: *Zeitschrift*, t. 7, (1883) nº 5. Cf. *Spec.* 208 a. Marc de Lisbonne en parle un peu plus longuement, mais il en fait honneur à Jean de Parme, éd. Diola, t. II, p. 38. D'autre part, dans le manuscrit 691 des archives du Sacro-Convento à Assise, (c'est un catalogue de la bibliothèque du couvent fait en 1381) on trouve, fº 45 a, l'indication de cet ouvrage: « *Dyalogus sanctorum fratrum cum postibus cujus principium est: Venerabilia gesta patrum dignosque memoria, finis vero: non indigne feram me quoque reperisse consortem. In quo libro omnes quaterni sunt XIII.*

IV. Légende des Trois Compagnons[1].

La vie de saint François qui nous est parvenue sous le titre de Légende des Trois Compagnons, fut terminée le 11 août 1246, dans un petit couvent du val de Rieti, qui reviendra souvent dans le cours de cette histoire, celui de Greccio. Cet ermitage avait été le séjour préféré de François, surtout dans les derniers temps de sa vie. Il l'avait ainsi rendu doublement cher au cœur de ses disciples[2]. Aussi le voyons-nous devenir, dès les premiers temps de l'Ordre, le quartier général des Observants[3], et rester à travers les siècles un des foyers les plus purs de la piété franciscaine.

Cette légende avait pour auteurs des hommes dignes de raconter saint François, et peut-être les plus capables de le faire : les frères Léon, Ange et Rufin. Tous trois avaient vécu dans son intimité et l'avaient accompagné durant les années les plus importantes ; ils avaient eu soin, du reste, de recourir à d'autres pour compléter leurs souvenirs, en particulier à Philippe, le visiteur des

1. Le texte en a été publié pour la première fois par les Bollandistes, (A. SS. Octobris t. II, p. 723-742) d'après un manuscrit du couvent des Frères Mineurs de Louvain. C'est d'après cette édition que nous faisons nos citations.

Les éditions publiées en Italie, dans le courant de ce siècle, sont devenues introuvables, sauf la dernière, due à l'abbé Amoni. Celle-ci est malheureusement trop fautive pour servir de base à une étude scientifique. Elle a paru à Rome en 1880 (in-8° de 184 p.) sous le titre : *Legenda S. Francisci Assisiensis quæ dicitur Legenda trium sociorum ex cod. membr. Biblioth. Vatic. num.* 7339.

2. 2 Cel. 2, 5 ; 3, 7 ; 1 Cel. 60 ; Bon. 113 ; 1 Cel. 84 ; Bon. 149 ; 2 Cel. 2, 14 ; 3, 10.

3. Jean de Parme s'y retira en 1276 et y vécut à peu près jusqu'à sa mort (1288). *Tribul. Archiv*, t. II (1886), p. 286.

Clarisses, à Illuminé de Rieti, à Masseo de Marignano, à Jean, le confident d'Égide et de Bernard de Quintavalle.

De pareils noms promettent beaucoup et par bonheur on n'est pas trompé dans son attente. Tel qu'il nous est parvenu, ce document est le seul qui, au point de vue historique, soit digne d'être placé à côté de la Première Vie de Celano.

Le nom des auteurs et l'époque de la composition indiquent avant tout examen à quelle tendance il devra sans doute se rattacher; ce sera le premier manifeste des frères restés fidèles à l'esprit et à la lettre de la Règle. Tout ceci est confirmé par une lecture attentive: c'est au moins autant un panégyrique de la Pauvreté qu'une histoire de saint François.

On s'attend aussi à voir les Trois Compagnons nous raconter, avec une complaisance toute particulière, les innombrables traits de la légende qui ont eu Greccio pour théâtre; on court à la fin du volume pour y chercher le récit des dernières années dont ils avaient été les témoins, et l'on est tout surpris de ne rien trouver.

Tandis que la première moitié de l'ouvrage raconte la jeunesse de François, complétant çà et là la Première Vie de Celano, la seconde [1] est consacrée à un tableau des premiers temps de l'Ordre; tableau d'une fraîcheur et d'une intensité de vie incomparables, et où les auteurs à force de sainte naïveté atteignent bien souvent au sublime; mais, chose étrange, après nous avoir si longuement parlé de la jeunesse de saint François, puis des premiers temps de l'Ordre, la narration saute brusquement de l'année 1220 à la mort et à la canonisation,

1. 3 Soc. 25-67.

auxquelles ne sont du reste consacrées que quelques courtes pages[1].

Ceci est trop extraordinaire pour être le résultat du hasard. Que s'est-il donc passé? Il est évident que la Légende des Trois Compagnons, telle que nous l'avons aujourd'hui, n'est qu'un fragment de l'original qui sans doute fut revu, corrigé et considérablement élagué par les autorités de l'Ordre avant qu'on la laissât circuler[2]. Si les auteurs avaient été interrompus dans leur travail et obligés d'en écourter la fin, comme on pourrait le supposer, ils l'auraient dit dans leur lettre d'envoi; mais il

1. 3 Soc. 68-73.

2. Le ministre général Crescentius de Jesi fut un adversaire déclaré des zélateurs de la Règle. L'idée contraire a été soutenue par M. Müller (*Anfänge* p. 180); mais le savant érudit n'a, paraît-il, pas connu les récits de la Chronique des Tribulations qui ne laissent aucun doute sur les persécutions qu'il dirigea contre les zélateurs (*Archiv*, t. II, p. 257-260). Si l'on était tenté de contester la valeur historique de ce témoignage, on en trouverait la confirmation dans les bulles du 5 août 1244 et du 7 février 1246 (Potthast 11450 et 120007). C'est aussi Crescentius qui obtint une bulle rappelant que la basilique d'Assise était *Caput et Mater ordinis*, tandis que pour les zélateurs cette qualité appartenait à la Portioncule (1 Cel. 106; 3 Soc. 56; Bon. 23; 2 Cel. 1, 12; *Conform.* 217 *b* ss). (Voir aussi sur Crescentius, Glassberger ann. 1244. *An. fr.* p. 69; Sbaralea *Bull. fr.* I, p. 502 ss. *Conform.* 121 *b* 1). M. Müller a été induit en erreur par une méprise d'Eccleston 9 (*An. fr.* I, p. 235). Il est évident que le chapitre de Gênes (1244) n'a pas pu se prononcer contre la *Declaratio Regulæ* publiée le 14 nov. 1245. C'est au contraire Crescentius qui a provoqué cette *Declaratio*, contre laquelle, non sans peine, les zélateurs trouvèrent une majorité au chapitre de Metz (1249) présidé par Jean de Parme ennemi décidé de toute *Declaratio* (*Archiv* II, p. 276).

Cette manière de voir se trouve confirmée par un passage du Speculum Morin (Rouen 1509), f° 62 *a*: *In hoc Capitulo [Narbonnæ] fuit ordinatum quod declaratio D. Innocentii p. IV maneat suspensa sicut in Capitulo METENSI. Et præceptum est omnibus ne quis utatur ea in iis in quibus expositioni D. Gregorii IX contradicit.*

y a d'autres arguments à invoquer en faveur de cette hypothèse.

Frère Léon ayant eu le premier et principal rôle dans la rédaction de l'œuvre des Trois Compagnons, on l'appelle souvent Légende de frère Léon ; or, la Légende de frère Léon se trouve plusieurs fois citée textuellement par Ubertin de Casal, accusé par le parti de la commune observance en cour d'Avignon. Ubertin se serait évidemment bien gardé d'en appeler à un document apocryphe : une fausse citation aurait suffi à le confondre, et ses ennemis n'auraient pas manqué d'exploiter son imprudence. Nous avons en mains toutes les pièces du procès[1], attaques, réponses, ripostes, et nulle part nous ne voyons les relâchés arguer de faux leur adversaire. Celui-ci du reste fait ses citations avec une précision qui ne laisse rien à désirer[2]. Il en appelle à des écrits qui se trouvent dans l'armoire du couvent d'Assise et dont il a tantôt une copie, tantôt un original[3].

Nous sommes donc autorisés à conclure que nous avons là des fragments qui ont survécu à la suppression de la dernière et de la plus importante partie de la Légende des Trois Compagnons.

1. Publiées avec tout l'appareil scientifique nécessaire par le P. Ehrle S. J. dans ses études *Zur Vorgeschichte des Concils von Vienne.* Archiv II, p. 353-416; III, p. 1-195.

2. Voir par exemple Archiv III, p. 53 ss. Cf. 76. *Adduxi verba et facta b. Francisci sicut est aliquando in legenda et sicut a sociis sancti patris audivi et in cedulis sanctæ memoriæ fratris Leonis legi manu sua conscriptis, sicut ab ore beati Francisci audivit.* Ib. p. 85.

3. *Hæc omnia patent per sua [B. Francisci] verba expressa per sanctum fratrem virum Leonem ejus socium tam de mandato sancti patris quam etiam de devotione prædicti fratris fuerunt solemniter conscripta, in libro qui habetur in armario fratrum de Assisio et in rotulis ejus, quos apud me habeo, manu ejusdem fratris Leonis conscriptis.* Archiv III, p. 168. Cf. p. 178.

Il n'y a pas à s'étonner que l'œuvre des plus chers amis de François ait subi de si graves mutilations. C'était le manifeste d'un parti que Crescentius poursuivit de tout son pouvoir.

Après la réaction passagère du généralat de Jean de Parme, nous verrons un homme de la valeur de saint Bonaventure, provoquer la suppression de toutes les légendes primitives pour leur substituer sa propre compilation!

Il semble vraiment étrange que personne ne se soit aperçu de l'état fragmentaire de l'œuvre des Trois Compagnons.

Le prologue seul aurait dû suggérer cette idée. Pourquoi se mettre trois pour écrire ces quelques pages? Pourquoi cette énumération solennelle des frères dont ils invoquent le témoignage et la collaboration? Il y aurait une disproportion étonnante entre l'effort et le résultat.

De plus, les auteurs disent qu'ils ne se contentent pas de raconter les miracles, mais qu'ils veulent surtout exposer les idées de François, et sa vie avec ses frères; or on chercherait inutilement, dans ce qui nous reste, des récits de miracles [1].

Une traduction italienne de cette légende, publiée par le P. Stanislao Melchiorri [2], m'a tout à coup apporté une confirmation indirecte de ce point de vue. Ce religieux n'en est que l'éditeur et a pu seulement arriver à savoir qu'en 1577, elle avait été tirée d'un manuscrit très ancien, par un certain Muzio Achillei de San Severino [3].

1. 3 Soc. prol. *Non contenti narrare solum miracula . . . conversationis insignia et pii beneplaciti voluntatem.*

2. *Leggenda di S. Francesco, tipografia Morici e Badaloni.* Recanati 1856, 1 vol. in-8°.

3. Voir la préface du P. Stanislas.

Cette traduction italienne ne renfermait pas les derniers chapitres de la légende, ceux qui racontent la mort, les stigmates et la translation[1]. Elle a donc été faite à une époque où l'on n'avait pas encore remplacé la partie supprimée par un court résumé des autres légendes.

De tout cela se dégagent deux conclusions pour la critique : 1° Ce résumé final n'a pas la même autorité que le reste de l'ouvrage, puisqu'on ignore l'époque à laquelle il a été ajouté. 2° Les fragments d'une légende de frère Léon ou des Trois Compagnons, épars dans des compilations postérieures, peuvent être parfaitement authentiques.

Dans son état actuel, cette Légende des Trois Compagnons est le plus beau monument franciscain et l'une des productions les plus délicieuses du moyen âge. Il y a dans ces pages, je ne sais quoi de doux, d'intime, de chaste, une sève de jeunesse et de virilité que les Fioretti rappelleront sans y atteindre jamais. A plus de six cents ans de distance, nous y sentons revivre le rêve le plus pur qui ait fait tressaillir l'Église chrétienne.

Ces frères de Greccio qui, éparpillés dans la montagne à l'ombre des oliviers, passaient des journées à chanter l'hymne du soleil, sont les vrais modèles entrevus par les maîtres ombriens primitifs. Ils se ressemblent tous, ils sont gauchement posés, tout en eux et autour d'eux pèche contre les règles les plus élémentaires de l'art ; cependant leur souvenir vous poursuit, et lorsque vous aurez oublié depuis longtemps les œuvres des maîtres impeccables, vous reverrez sans effort les créations de ces ouvriers inconnus, car l'amour appelle l'amour ; et ces personnages étri-

1. 3 Soc. 68—73.

qués ont un cœur très bon et très pur; un amour plus qu'humain rayonne dans tout leur être; ils vous parlent et vous rendent meilleurs.

Tel est ce livre, premier cri des Spirituels, où déjà l'on voit naître quelques-unes de ces doctrines hardies qui ne divisaient plus seulement la famille franciscaine en deux branches ennemies, mais qui devaient mener quelques-uns de leurs défenseurs jusque sur le bûcher de l'hérésie[1].

V. Fragments de la partie supprimée de la Légende des Trois Compagnons.

Nous pouvons faire maintenant un pas de plus et tâcher de grouper les fragments de la Légende des Trois Compagnons ou de frère Léon qui se retrouvent dans des écrits postérieurs.

Ici plus que jamais il faut se mettre en garde contre les théories absolues : un des principes les plus féconds de la critique historique consiste à préférer les documents contemporains des faits racontés, ou tout au moins ceux qui en sont le plus rapprochés, mais encore faut-il mettre une certaine discrétion à l'employer.

Le raisonnement des Bollandistes ne voulant rien savoir des légendes écrites après celle de saint Bonaventure

1. Il ne s'en faut pas de beaucoup que saint François n'y soit représenté comme reprenant l'œuvre de Jésus interrompue (par la faute du clergé séculier) depuis les temps apostoliques. Les *viri evangelici* jugent les membres du clergé *filios extraneos:* 3 Soc. 48 et 51. Cf. 3 Soc. 48. *Inveni virum .... per quem credo Dominus velit in toto mundo fidem sanctæ Ecclesiæ reformare.* Cf. 2 Cel. 3, 141. *Videbatur revera fratri et omnium comitantium turbæ quod Christi et b. Francisci una persona foret.*

(1260), sous prétexte que, venant après plusieurs autres biographes autorisés, il a été mieux placé que personne pour se renseigner et pour compléter l'œuvre de ses prédécesseurs, semble inattaquable[1]. En réalité, il est absurde, car il suppose que saint Bonaventure ait voulu faire œuvre d'historien. C'est oublier qu'il écrivait non seulement dans un but d'édification, mais comme ministre général des Frères Mineurs. Dès lors son premier devoir était de garder le silence sur une foule de faits, et non sur les moins intéressants. Que dire d'une biographie où le Testament de saint François n'est pas même mentionné ?

Il est facile de laisser de côté un écrit du quatorzième siècle, sous prétexte que l'auteur n'a pas vu ce qui se passait cent ans avant, mais encore ne faut-il pas oublier que beaucoup de livres de la fin du moyen âge ressemblent à ces vieilles maisons où quatre ou cinq générations ont travaillé. Une inscription sur leur façade n'indique souvent que le passage du dernier restaurateur ou du dernier démolisseur ; et les noms qui s'étalent avec le plus de complaisance ne désignent pas toujours les véritables ouvriers.

Tels ont été beaucoup de livres franciscains ; chercher à les attribuer à un auteur serait une entreprise illusoire ; des mains fort diverses y ont travaillé, et cet amalgame même a son charme et son intérêt.

En les feuilletant, j'allais dire en les fréquentant, on arrive à voir clair dans cet enchevêtrement, car toute œuvre d'homme porte la trace de la main qui l'a faite ; cette trace peut être d'une délicatesse presque imperceptible ; elle n'en existe pas moins, prête à se révéler à des yeux exercés. Quoi de plus impersonnel que la photographie

1. A. SS. p. 552.

d'un paysage ou d'un tableau, et pourtant, au milieu de plusieurs centaines d'épreuves, l'amateur ira droit à celle de tel ou tel opérateur préféré.

Ces réflexions m'ont été suggérées par l'étude attentive d'un curieux livre, bien des fois imprimé depuis le XVI[e] siècle, le *Speculum Vitæ S. Francisci et sociorum ejus*[1]. Un travail complet sur cet ouvrage, ses sources, ses éditions imprimées, les différences nombreuses que l'on trouve entre les manuscrits, exigerait à lui seul un volume et l'histoire abrégée de l'Ordre; je ne peux songer à donner ici que quelques indications, en prenant pour base la plus ancienne édition, celle de 1504.

Le pêle-mêle qui y règne est effroyable. Les traits de la vie de François et de ses compagnons y sont entassés sans aucun plan; plusieurs y sont répétés à quelques pages d'intervalle d'une manière différente[2]; certains chapitres ont été introduits si maladroitement

1. *Venetiis, expensis domini Jordani de Dinslaken per Simonem de Luere*, 30 januarii 1504. — *Impressum Metis per Jasparem Hochffeder*, anno Domini 1509. — Ces deux éditions sont identiques, petit in-12 de 240 folios mal numérotés. — Édité avec le même titre par Spœlberch, Anvers 1620, 2 tomes en un volume in-8°, 208 et 192 pages, avec une foule de changements.

Le manuscrit le plus important semble celui de la Vaticane 4354. Il y en a deux à la Mazarine, 904 et 1350 datés de 1459 et 1460, un à Berlin (Man. theol. lat. 4°, n° 196 sæc. 14). V. Ehrle, *Zeitschrift*, t. VII (1883), p. 392 s.; *Analecta fr.* t. I, p. XI; *Miscellanea*, 1888, p. 119, 164. Cf. A. SS., p. 550—552.

Les chapitres sont numérotés dans les 72 premiers folios seulement, mais ces numéros fourmillent d'erreurs : f° 38 b caput LIX, 40 b LIX, 41 b LXI, ibid LXII, 42 a LX, 43 a LXI. Puis aux f°s 46 b et 47 b sont deux chapitres LXVI. Il y a deux LXXI, deux LXXII, deux LXXIII, etc.

2. Par exemple l'histoire des brigands de Monte-Casale, f° 46 b et 58 b. Les remarques de frère Élie à François qui chante sans cesse 136 b et 137 a. La visite de Jacqueline de Settesoli, 133 a et 138 a. La bénédiction autographe donnée à frère Léon 87 a; 188 a.

que le compilateur a oublié d'enlever le numéro d'ordre qu'ils avaient dans l'ouvrage auquel il les emprunte[1]; enfin on est tout étonné de trouver plusieurs *Incipit*[2].

Cependant avec un peu de persévérance on aperçoit bientôt quelques clartés dans ce labyrinthe. Tout d'abord, voici quelques chapitres de la légende de Bonaventure, qui semblent mis là en avant-garde comme pour protéger le reste du livre. Faisons-en abstraction, ainsi que de toute la série des chapitres des Fioretti, nous aurons diminué l'ouvrage de près des trois quarts.

Retranchons encore deux chapitres tirés de saint Bernard de Clairvaux, puis ceux qui contiennent des prières franciscaines, ou les diverses attestations sur l'indulgence de la Portioncule, nous arrivons finalement à une sorte de résidu, qu'on me passe l'expression, d'une homogénéité remarquable.

Le style y est différent de celui des pages environnantes et rappelle de très près celui des Trois Compagnons ; une seule pensée traverse ces pages, celle que la pierre angulaire de l'Ordre est l'amour de la pauvreté.

Pourquoi n'aurions-nous pas là des lambeaux de la légende originale des Trois Compagnons ? On n'y trouve rien qui ne cadre avec ce que nous savons, rien non plus qui rappelle les enjolivements d'une tradition tardive.

Ce qui confirme cette hypothèse, c'est que divers passages que nous y trouvons sont cités par Ubertin de Casal et par Angelo Clareno comme étant de frère Léon,

1. Au f° 20 b on lit: *Tertium capitulum de charitate et compassione et condescensione ad proximum. Capitulum* XXVI. Cf. 26 a, 83 a, 117 b, 119 a, 122 a, 128 b, 133 b, 136 b où sont des indices semblables.

2. F° 5 b. *Incipit Speculum vitæ b. Francisci et sociorum ejus*, f° 7 b. *Incipit Speculum perfectionis.*

et une comparaison attentive des textes montre que ces auteurs n'ont pas pu les puiser dans le Speculum, ni le Speculum chez eux.

Il y a, du reste, une phrase qui, sans tenir compte de l'inspiration ou du style, suffirait au premier abord pour marquer l'origine commune de la plupart de ces morceaux[1]: *Nos qui cum ipso fuimus*. Nous qui avons été avec lui! Ces paroles, qui reviennent presque à chaque récit[2], ne sont dans bien des cas qu'un hommage reconnaissant des compagnons à leur père spirituel, mais parfois aussi elles renferment quelque chose d'amer; ce sont les ermites de Greccio qui tout à coup rappellent leurs titres: ne sommes-nous pas les seuls, les vrais interprètes des instructions du Saint, nous qui avons sans cesse vécu avec lui, nous qui, heure après heure, avons recueilli ses paroles, ses soupirs et ses chants?

On comprend que ces prétentions n'aient pas été du goût de la commune observance et que Crescentius, usant d'une autorité incontestable, ait fait supprimer presque toute cette légende[3].

Quant aux fragments qui nous ont été ainsi conservés, s'ils nous fournissent de nombreux détails sur les derniers temps de la vie de François, ils ne sont cependant pas ceux dont la perte est le plus regrettable; les auteurs qui les reproduisent défendaient une cause; aussi ne leur devons-nous guère que des traits qui par

1. On la chercherait en vain dans les autres morceaux du Speculum, et elle se retrouve dans les fragments de frère Léon, cités par Ubertin de Casal et par Angelo Clareno.

2. F° 8 b, 11 a, 12 a, 15 a, 18 b, 21 b, 23 b, 26 a, 29 a, 33 b, 43 b, 41 a, 48 b, 118 a, 129 a, 130 a, 134 a, 135 a, 136 a.

3. Thomas de Celano ne dit-il pas dans le prologue de la Seconde Vie: « *Oramus ergo, benignissime pater, ut laboris hujus non contemnenda munuscula.... vestra benedictione consecrare velitis, corrigendo errata et superflua resecantes* ».

quelque côté concernent la pauvreté; ils n'avaient que faire des autres récits, n'écrivant pas une biographie. Mais, même dans ces limites restreintes, ces lambeaux ont une importance de premier ordre; aussi n'ai-je pas hésité à les employer largement.

Il va sans dire que tout en attribuant leur origine aux Trois Compagnons et à frère Léon en particulier, il ne faut se faire aucune illusion sur la lettre même des textes qui nous sont parvenus. Les morceaux donnés par Ubertin de Casal et Angelo Clareno, sont de véritables citations et, à ce titre, méritent une pleine confiance. Quant à ceux qui nous sont conservés dans le Speculum, ils ont pu être souvent écourtés; des notes explicatives ont pu se glisser dans le texte, mais nulle part on ne voit la trace d'interpolations dans le mauvais sens du mot [1].

Enfin, si l'on compare ces fragments aux récits cor-

1. La légende des 3 Soc. fut conservée au couvent d'Assise: « *Omnia ... fuerunt conscripta ... per Leonem ... in libro qui habetur in armario fratrum de Assisio* ». Ubertin, *Archiv* III, p. 168. Plus tard, frère Léon semble être revenu plus en détail sur certains faits; il confia ces nouveaux manuscrits aux Clarisses: « *In rotulis ejus quos apud me habeo, manu ejusdem fratris Leonis conscriptis* »; ibid., Cf. p. 178. « *Quod sequitur a sancto fratre Conrado predicto et viva voce audivit a sancto fratre Leone qui presens erat et regulam scripsit. Et hoc ipsum in quibusdam rotulis manu sua conscriptis quos commendavit in monasterio S. Claræ custodiendos .... In illis multa scripsit ... quæ industria fr. Bonaventura omisit et noluit in legenda publice scribere, maxime quia aliqua erant ibi in quibus ex tunc deviatio regulæ publice monstrabatur et nolebat fratres ante tempus infamare* ». *Arbor, lib.* V, *cap. 5.* Cf. *Antiquitates*, p. 146. Cf. *Speculum,* 50 b. *Infra scripta verba, frater Leo socius et Confessor B. Francisci, Conrado de Offida, dicebat se habuisse ex ore Beati Patris nostri Francisci, quæ idem Frater Conradus retulit, apud Sanctum Damianum prope Assisium* ».

Conrad d'Offida copia donc à la fois le livre de frère Léon et ses *rotuli:* il y ajouta quelques renseignements oraux (*Arbor vit. cruc. lib.* V, *cap.* 3) et composa peut-être ainsi le recueil si sou-

respondants de la Seconde Vie par Celano, on voit que celui-ci les a parfois empruntés littéralement à frère Léon, mais que la plupart du temps il les a beaucoup écourtés, a ajouté çà et là quelques réflexions et surtout a remanié le style pour le rendre plus élégant.

Cette comparaison prouve bien vite aussi que les récits de frère Léon sont l'original, et qu'on ne saurait y voir une amplification postérieure de ceux de Thomas de Celano, comme on pourrait être tenté de le penser au premier abord [1].

VI. Seconde Vie par Thomas de Celano [2].

Première Partie.

A la suite de la décision du chapitre de 1244, on se mit à rechercher de tous côtés les souvenirs des premiers temps de l'Ordre.

vent cité par les Conformités sous le titre de *Legenda Antiqua* et reproduit en partie dans le Speculum.

Les numéros de chapitre, que le Speculum a gauchement insérés, sans remarquer qu'ils étaient en désaccord avec sa propre division, seraient des vestiges de la division adoptée par Conrad d'Offida.

Il est bien possible qu'après l'interdiction de son livre et sa confiscation au Sacro-Convento, frère Léon ait repris dans ses rotuli une grande partie des récits déjà faits, si bien que le même trait pourrait, tout en venant de frère Léon, se présenter sous deux formes différentes suivant qu'il aurait été copié sur le livre ou sur les rotuli.

1. Comparer par exemple 2 Cel. 120 : Vocation de Jean le simple, et Speculum f° 37 a. Avec le récit de Thomas de Celano, on ne comprend pas ce qui attire Jean vers saint François ; dans le Speculum tout s'explique, mais Celano n'a pas osé montrer François allant prêcher avec un balai sur l'épaule pour nettoyer les églises sales.

2. Elle a été publiée pour la première fois à Rome, en 1806, par le P. Rinaldi à la suite de la Première Vie (V. plus haut p. LI, note 2 et redonnée en 1880 par l'abbé Amoni : *Vita Secunda S. Francisci Assisiensis auctore B. Thoma de Celano ejus disci-*

Devant cette ardeur, où le zèle pour la gloire de l'institut franciscain laissait sûrement un peu à l'arrière-plan le souci historique, le ministre général Crescentius fut obligé de prendre certaines précautions.

Bien des morceaux qu'il recevait faisaient double emploi, d'autres pouvaient se contredire; plusieurs, sous couleur de raconter le Saint, n'avaient d'autre but que d'opposer le présent au passé.

L'idée de constituer une sorte de commission chargée d'étudier et de coordonner tout cela s'imposa bientôt[1].

pulo. Romæ, tipografia della pace. 1880, in-8°, 152 p. Les citations sont faites d'après cette dernière édition que j'ai collationnée à Assise avec le plus important des rares manuscrits connus actuellement: Archives du Sacro-Convento. N° 686. Man. sur parchemin de la fin du XIII° siècle, si je ne me trompe, 130 millim. sur 142; 102 pages numérotées. A part le fait que le livre est divisé en deux parties au lieu de trois, les deux dernières n'en formant qu'une, je n'ai pas trouvé de différence notable avec le texte publié par Amoni; les chapitres ne sont séparés que par un alinéa et une lettre rouge, mais ils ont dans la table qui occupe les sept premières pages du volume les mêmes titres que dans l'édition Amoni.

Cette Seconde Vie a échappé aux recherches des Bollandistes. On ne s'explique pas comment ces savants méconnurent la valeur du manuscrit que le P. Theobaldi, archiviste d'Assise, leur avait signalé et dont il leur offrait une copie (A. SS. oct. t. II, p. 546 f.). Le P. Suysken s'est jeté ainsi dans d'inextricables difficultés et s'est exposé à ne pas comprendre les listes de biographies de saint François dressées par les annalistes de l'Ordre; il se privait en même temps d'une des plus abondantes sources de renseignements sur les faits et gestes du Saint. — Le prof. Müller (*Die Anfänge*, p. 175-184) a été le premier à faire une étude critique de cette légende. Ses conclusions me paraissent étroites et extrêmes. Cf. Analecta fr. t. II, p. XVII-XX. Le R. P. Ehrle indique deux manuscrits, l'un au British Museum, Harl. 47, l'autre à Oxford. Christ College. Cod. 202. *Zeitschrift* 1883, p. 390.

1. Les 3 Soc. prévoient le cas où leur légende sera incorporée à d'autres documents: *quibus* (*legendis*) *hæc pauca quæ scribimus poteritis facere inseri, si vestra discretio viderit esse justum.* 3 Soc. prol.

Quoi de plus naturel que de mettre à sa tête Thomas de Celano. Depuis l'approbation de la première légende par Grégoire IX, il paraissait un peu l'historiographe officiel de l'Ordre[1].

Cette manière de voir concorde bien avec le contenu des dix-sept chapitres que renferme la première partie de la seconde légende. Elle se présente dès l'abord comme une œuvre collective. Celano est entouré de compagnons qui l'aident[2]. Un examen plus attentif montre qu'elle a pour source principale la Légende des Trois Compagnons, que les compilateurs remanient, en complétant quelquefois certains détails ; plus souvent, en y pratiquant de véritables coupes.

Tout ce qui ne concerne pas saint François est impitoyablement proscrit ; on sent la volonté bien arrêtée de laisser à l'arrière-plan les disciples qui se mettaient si complaisamment au premier[3].

L'œuvre des Trois Compagnons avait été terminée le 11 août 1246. Le 13 juillet 1247 le chapitre de Lyon mettait fin aux pouvoirs de Crescentius. C'est donc entre ces deux dates que se place la composition de la première partie de la Seconde Vie de Thomas de Celano[4].

1. Une phrase du prologue (2 Cel.) montre que l'auteur a reçu une mission tout à fait spéciale : *Placuit... vobis... parvitati nostræ injungere*, tandis qu'au contraire les 3 Soc. laissent voir que la décision capitulaire ne les visait que de fort loin : *Cum de mandato præteriti capituli fratres teneantur.. visum est nobis... pauca de multis... sanctitati vestræ intimare.* 3 Soc. prol.

2. Comparer le prol. de 2 Cel. à celui de 1 Cel.

3. *Longum esset de singulis persequi, qualiter bravium supernæ vocationis attigerint.* 2 Cel. 1, 10.

4. Cette première partie correspond exactement à la portion de la légende des 3 Soc. que Crescentius avait autorisée.

VII. Seconde Vie par Thomas de Celano.

Deuxième Partie[1].

L'élection de Jean de Parme (1247-1257), comme successeur de Crescentius, fut une victoire des zélateurs. Cet homme, dans la table de travail duquel les oiseaux venaient faire leur nid[2], devait étonner le monde par ses vertus. Nul n'est entré plus avant que lui dans le cœur de saint François ; nul n'a été plus digne de reprendre et de continuer son œuvre.

Il invita bientôt Celano à se remettre au travail[3]. Celui-ci fut peut-être seul d'abord, mais peu à peu un groupe de collaborateurs se forma de nouveau autour de

1. Je rappelle que le man. 686 d'Assise divise la Seconde Vie seulement en deux parties par la réunion des deux dernières.

2. Salimbene ann. 1248.

3. Glassberger ann. 1253. An. fr. t. II, p. 73. *Frater Johannes de Parma minister generalis, multiplicatis litteris præcepit fr. Thomæ de Celano (cod. Ceperano), ut vitam beati Francisci quæ antiqua Legenda dicitur perficeret, quia solum de ejus conversatione et verbis in primo tractatu, de mandato Fr. Crescentii olim generalis compilato, omissis miraculis fecerat mentionem, et sic secundum tractatum de miraculis sancti Patris compilavit, quem cum epistola quæ incipit : Religiosa vestra sollicitudo eidem generali misit.*

Ce traité des miracles est perdu, car on ne peut l'identifier comme le veut M. Müller (*Anfänge* p. 177) avec la deuxième partie (en en comptant trois comme l'édition Amoni) de la Seconde Vie : 1° l'épître *Religiosa vestra sollicitudo* ne s'y trouve pas ; 2° cette deuxième partie n'est pas un recueil de miracles, en prenant ce mot dans le sens de guérisons miraculeuses qu'il avait au treizième siècle. Les vingt-deux chapitres de cette deuxième partie ont une unité marquée ; on pourrait les intituler : *François prophète*, mais non : *François thaumaturge.*

lui[1]. Plus rien désormais ne s'opposait à ce qu'il fît sur la portion de l'œuvre des Trois Compagnons, supprimée par Crescentius, le travail fait déjà sur celle qui avait été approuvée.

La Légende de frère Léon nous est ainsi parvenue tout entière remaniée par Thomas de Celano, écourtée et défraîchie, mais encore d'une importance capitale en l'absence de la majeure partie de l'original.

Les traits pour lesquels nous possédons les deux épreuves nous permettent de mesurer l'étendue de notre perte. On retrouve en effet dans la compilation de Celano tout ce qu'on s'attendait à trouver dans les Trois Compagnons : les récits se rapportent surtout aux deux dernières années de la vie de François et beaucoup ont pour théâtre Greccio ou l'un des ermitages de la vallée de Rieti[2] ; frère Léon a été d'après la tradition le héros d'un grand nombre de traits qui y sont racontés[3], et toutes les citations que fait Ubertin de Casal du livre de frère Léon y trouvent leurs correspondants[4].

Cette deuxième partie de la Seconde Vie reflète bien les circonstances nouvelles qui l'ont vue naître. La question de la Pauvreté y domine tout[5] ; la lutte entre les

1. Dans le prol. (2 Cel. 2 prol.) *Insignia patrum* l'auteur parle au singulier tandis que l'épilogue est écrit de nouveau au nom d'un groupe de disciples.

2. Greccio, 2 Cel. 2, 5 ; 14 ; 3, 7 ; 10 ; 103. — Rieti, 2 Cel. 2, 10 ; 11 ; 12 ; 13 ; 3, 36 ; 37 ; 66 ; 103.

3. S. François lui donne un autographe, 2 Cel. 2, 18. Cf. *Fior.* 2e consid. ; sa tunique 2 Cel. 2. 19 ; il lui prédit une famine 2 Cel. 2, 21 ; Cf. *Conform.* 49 *b*. Fr. Léon malade à Bologne 2 Cel. 3, 5.

4. On trouvera le texte d'Ubertin de Casal dans les *Archiv.* t. III, p. 53, 75, 76, 85, 168, 178 où le R. P. Ehrle indique les passages correspondants de 2 Cel.

5. Elle est le sujet de trente-sept récits ! 2 Cel. 3, 1-37, puis viennent des exemples sur l'esprit d'oraison 2 Cel. 3, 38-44, les tentations 2 Cel. 3, 58-64, la vraie joie 2 Cel. 3, 64-79, l'humilité 2 Cel. 3, 79-87, l'obéissance 2 Cel. 3, 88, 91 etc., etc.

eux partis de l'Ordre se révèle à chaque page ; les collaborateurs veulent que chacun des traits racontés soit une leçon indirecte aux relâchés, auxquels ils opposent les Spirituels ; les papes avaient commenté la Règle dans le sens large ; eux, de leur côté, allaient la commenter dans le sens tout à la fois littéral et spirituel, par les actions et les paroles de son auteur lui-même.

L'histoire n'intervient donc guère ici que comme le véhicule d'une thèse, ce qui n'enlève rien à la valeur historique des renseignements répandus au cours de ces pages. Mais tandis que dans la Première Vie de Celano et dans la Légende des Trois Compagnons les faits se succédaient organiquement, ici ils sont juxtaposés. Aussi, quand on arrive à cette lecture, a-t-on le sentiment d'une chute ; même au point de vue littéraire l'infériorité se fait cruellement sentir. Au lieu d'un poème on a devant soi un catalogue, très habilement fait, il est vrai, mais qui ne saurait essayer de nous émouvoir.

VIII. Indication de quelques documents secondaires.

a) *Vie de saint François par Celano à l'usage du chœur.*

Thomas de Celano fit aussi une courte légende à à l'usage du chœur ; elle est divisée en neuf leçons et servit pour les bréviaires franciscains jusqu'à ce que saint Bonaventure eût fait sa *legenda minor*.

Celle de Celano se trouve en partie (les trois premières leçons), dans le manuscrit 338 d'Assise fol. 52 a —53 b ; elle y est précédée d'une lettre d'envoi : « *Rogasti me, frater Benedicte, ut de legenda B. P. N. F. quædam exciperem et in novem lectionum seriem ordina-*

rem... etc. B. Franciscus de civitate Assisii ortus a puerilibus annis nutritus extitit insolenter. »

Ce travail n'a aucune importance historique.

b) *Vie de saint François versifiée.*

Au nombre des biographies on a parfois compté un poème en vers hexamètres[1] dont le texte a été édité en 1882 par le regretté Cristofani[2].

Ce travail ne fournit pas une seule indication historique nouvelle. C'est la vie de Celano mise en vers et rien de plus ; l'auteur n'a voulu que faire œuvre de poète. Il est donc superflu de s'y arrêter[3].

c) *Biographie de saint François par Jean de Ceperano.*

Une des biographies qui ont disparu, sans doute par suite de la décision du chapitre de 1266[4], est celle de Jean de Ceperano. La ressemblance de son nom avec celui de Thomas de Celano a provoqué bien des confusions[5]. L'indication la plus précieuse que nous ayons sur lui nous est donnée par Bernard de Besse au commencement de son *De laudibus S. Francisci* : « *Plenam*

1. Le Monnier, t. I, p. XI; P. Barnabé, la *Portioncule*, p. 15. Cf. *Analecta fr.*, t. II, p. XXI. *Zeitschrift für kath. Theol.* VII (1883) p. 397.

2. *Il piu antico poema della vita di S. Francesco d'Assisi scritto inanzi all'anno 1230 ora per la prima volta pubblicato et tradotto da Antonio Cristofani, Prato*, 1882, 1 vol. 8°, 288 pp.

3. Notons cependant deux articles des Miscellanea, l'un sur le manuscrit de cette biographie qui se trouve à la bibliothèque de Versailles, t. IV (1889), p. 34 ss.; l'autre sur l'auteur du poème, t. V (1890), p. 2—4 et 74 ss.

4. Voir plus loin p. LXXXV.

5. V. Glassberger, ann. 1244. *Analecta*, t. II, p. 68. Cf. A. SS., p. 545 ss.

virtutibus B. Francisci vitam scripsit in Italia exquisitæ vir eloquentiæ fr. Thomas jubente Domino Gregorio papa IX, et eam quæ incipit: Quasi stella matutina vir venerabilis Dominus ut fertur Joannes, Apostolicæ sedis notarius [1] ».

Devant un texte si précis, le doute sur l'existence du travail de Jean de Ceperano était impossible. Le R. P. Denifle a pu jeter une lumière nouvelle sur cette question. Dans un manuscrit renfermant la liturgie des Frères Prêcheurs et terminé en 1256, il a trouvé les neuf leçons pour la fête de saint François précédées du titre *Ex gestis ejus abbreviatis quæ sic incipiunt: Quasi stella* (*Zeitschrift für kath. Theol. VII p. 710. Cf. Archiv I p. 148*). Cet abrégé du travail de Ceperano ne donne, comme on doit s'y attendre, aucune indication nouvelle; mais peut-être ne faut-il pas désespérer de retrouver l'œuvre même de l'auteur.

d) *Vie de saint François par frère Julien.*

C'est sans doute vers 1230 que frère Julien le Teutonique, qui avait été maître de chapelle à la cour du roi de France, fut chargé de mettre la dernière main à l'office de saint François [2]. Une pareille œuvre ne pouvait évidemment rien avoir d'original, et sa perte est peu sensible.

1. Manuscrit de la Bibl. de Turin, J. VI, 33, f° 95 a.

2. *Plenam virtutibus S. Francisci vitam scripsit in Italia... frater Thomas... in Francia vero frater Julianus scientia et sanctitate conspicuus qui etiam nocturnale Sancti officium in littera et cantu posuit præter hymnos et aliquas antiphonas quæ summus ipse Pontifex et aliqui de Cardinalibus in sancti præconium ediderunt.* Commencement du *De laudibus* de Bernard de Besse. V. ci après p. LXXXVIII, Ms. Taur., f° 95 a. Cf. Jord. 53; *Conform.* 75 b.

IX. Légende de saint Bonaventure.

Sous le généralat de Jean de Parme (1247-1257), les partis franciscains subirent des modifications, à la suite desquelles leur opposition devint encore plus éclatante qu'auparavant.

Les zélanti, ayant à leur tête le ministre général, adoptèrent avec enthousiasme les idées de Joachim de Flore. Les prédictions de l'Abbé calabrais répondaient trop bien à leurs préoccupations intimes pour qu'il en fût autrement; il leur semblait voir saint François comme un nouveau Christ inaugurant la troisième ère du monde.

Durant quelques années ces rêves émurent l'Europe; la foi des Joachimites était si ardente qu'elle s'imposait de vive force; les sceptiques, comme Salimbene, se disaient que, somme toute, il valait mieux ne pas se laisser prendre au dépourvu par la grande échéance de 1260, et accouraient en foule à la cellule d'Hyères, pour être initiés par Hugues de Digne aux mystères des temps nouveaux; quant au peuple, il attendait tremblant, partagé entre l'espérance et la terreur. Cependant leurs adversaires ne se tenaient pas pour battus, et le parti des relâchés restait le plus nombreux. D'une pureté angélique, Jean de Parme croyait à la toute-puissance de l'exemple : les événements montrèrent combien il avait tort; à sa sortie de charge les scandales n'étaient pas moins criants que dix ans plus tôt[1].

1. On en a pour preuve la lettre circulaire. *Licet insufficentiam nostram*, adressée par Bonaventure le 23 avril 1257, de suite après son élection, aux provinciaux et aux custodes sur la réforme de l'Ordre. Texte : *Speculum* Morin, tract. III, f° 213 a.

Entre ces deux partis extrêmes, contre lesquels il allait sévir avec une rigueur égale, se tenait celui des modérés, auquel appartenait saint Bonaventure[1].

Mystique, mais d'un mysticisme réglé et orthodoxe, il voyait à quelles révolutions courait l'Église si le parti de l'Évangile éternel eût triomphé ; sa victoire aurait été non pas celle de telle ou telle hérésie de détail, mais c'eût été à bref délai la ruine de tout l'édifice ecclésiastique ; il était trop perspicace pour ne pas voir, qu'en dernière analyse, la lutte engagée était celle de la conscience individuelle contre l'autorité. Ceci explique, et lui fait pardonner jusqu'à un certain point, ses sévérités à l'égard de ses contradicteurs; il était appuyé par la cour de Rome et par tous ceux qui voulaient faire de l'Ordre à la fois une école de piété et de science.

Aussitôt élu Général, il marcha à son double but, avec une persévérance qui ne connut jamais les hésitations, et une volonté dont la fermeté se fait sentir partout. Dès le lendemain de sa nomination, il traçait contre le parti des relâchés le programme des réformes, et en même temps provoquait la comparution à Citta della Pieve, des frères Joachimites devant un tribunal ecclésiastique, qui les condamna à la prison perpétuelle. Il fallut l'intervention personnelle du cardinal Ottobonus, le futur Adrien V, pour que Jean de Parme restât en liberté et pût se retirer au couvent de Greccio.

Le premier chapitre qui se tint sous sa présidence, et dans les longues décisions duquel on retrouve partout

1. Salimbene, ann. 1248, p. 131. La *chronica tribulationum* nous donne un long et dramatique récit de ces événements: *Archiv*, t. II, p. 283 ss. « *Tunc enim sapientia et sanctitas fratris Bonaventuræ eclipsata paluit et obscurata est et ejus manswetudo* (*sic*) *ab agitante spiritu in furorem et iram defecit* ». Ib. p. 283.

sa trace se rassembla à Narbonne en 1260. Il y fut chargé de composer une nouvelle vie de saint François[1].

On comprend facilement à quelles préoccupations répondait cette décision des Frères. Le nombre des légendes s'était beaucoup accru, car outre celles qui viennent d'être étudiées ou indiquées, il en existait d'autres qui ont entièrement disparu et il était également difficile à ceux qui partaient pour les missions lointaines, de faire un choix ou d'emporter tout.

La voie était donc toute indiquée au nouvel historien : il devait faire œuvre de compilateur et de pacificateur. Il n'y manqua point. Son livre est une véritable gerbe, ou plutôt, c'est une meule où l'infatigable auteur a entassé, un peu au hasard, les gerbes de ses prédécesseurs. La plupart du temps il les insère à peu près telles quelles, se bornant à les raccourcir et à en enlever l'ivraie.

Aussi, quand on arrive à la fin de ces longues pages, a-t-on de saint François une impression fort vague; on voit qu'il a été un saint, un fort grand saint, puisqu'il a accompli une quantité innombrable de miracles, grands et petits; mais on éprouve un peu la même impression qu'en parcourant les galeries des marchands d'objets de piété. Toutes ces statues, qu'il s'agisse d'un saint Antoine abbé, d'un saint Dominique, d'une sainte Thérèse ou

1. Bon. 3, 1. A ce même chapitre on rassembla les Constitutions de l'Ordre édictées par les chapitres précédents ; on leur en ajouta de nouvelles, et on coordonna le tout. Dans la première des douze rubriques, le chapitre ordonnait que, sitôt la publication du nouveau recueil, toutes les anciennes constitutions fussent détruites.

Le texte en a été publié dans le *Firmamentum trium Ordinum*, f° 7 b, et redonné dernièrement par le P. Ehrle: *Archiv*. t. VI (1891) dans sa belle étude *Die ältesten Redactionen der Generalconstitutionen des Franziskanerordens*. Cf. *Speculum* Morin, f° 195 b, ss. du tract. III.

d'un saint Vincent de Paul, ont la même expression d'humilité douceâtre, d'extase un peu niaise. Ce sont des saints, si vous voulez, des thaumaturges; ce ne sont pas des hommes; celui qui les a faits, les a faits par métier, de procédé, aussi n'a-t-il rien mis de son cœur dans ces fronts toujours penchés, dans ces bouches au sourire blafard.

Dieu me garde de dire ou de penser que saint Bonaventure ne fût pas digne d'écrire une vie de saint François, mais les circonstances dirigeaient son travail, et on peut bien dire, sans lui faire injure, qu'il est heureux pour François, et surtout pour nous, que nous ayons sur le Poverello d'Assise une autre biographie que celle du Séraphique Docteur.

Trois ans après, en 1263, il apportait son travail terminé au chapitre général convoqué à Pise sous sa présidence. Il y fut solennellement approuvé[1].

Pensa-t-on alors qu'il suffirait de la présence de la nouvelle légende pour faire oublier les anciennes, c'est ce qu'on ne saurait dire; mais il semble qu'on garda pour cette fois le silence à leur égard.

Il n'en fut pas de même au chapitre suivant. Celui-ci réuni à Paris prit une décision qui devait avoir de désastreux résultats pour les documents franciscains primitifs. Ce décret, émané d'une assemblée présidée par Bonaventure en personne, est trop important pour ne pas être rapporté textuellement: «Item, le Chapitre général ordonne par obéissance que toutes les légendes du B. François faites jadis soient détruites. Les frères qui les trouveraient hors de l'Ordre devront tâcher de les faire disparaître, puisque la légende faite par le Général

1. On y approuva aussi la *Legenda Minor* de Bonaventure et qui n'était qu'un abrégé de la *Legenda Major*, arrangé à l'usage du chœur pour la fête de saint François et son octave.

a été compilée sur les renseignements de ceux qui ont accompagné presque toujours le B. François ; tout ce qu'ils ont pu savoir d'une façon certaine et tout ce qui est prouvé y a été soigneusement inséré.[1] » Il eût été difficile d'être plus précis. On voit avec quelle persévérance Bonaventure poursuivait sa lutte contre les groupes extrêmes. Cette constitution nous explique la disparition presque complète des manuscrits de Celano et des Trois Compagnons, alors que dans certaines collections ceux de la légende de Bonaventure se comptent à peine.

Comme on le voit, Bonaventure avait voulu écrire une sorte de biographie officielle ou canonique ; il n'y réussit que trop. La plupart des récits que nous connaissons déjà ont passé dans son recueil, mais non sans souffrir parfois des déformations profondes. On ne saurait s'étonner de le voir glisser, avec plus de discrétion que Celano dans la Première Vie, sur la jeunesse de François, mais on

1. « *Item præcipit Generale capitulum per obedientiam quod omnes legendæ de B. Francisco olim factæ deleantur et ubi inveniri poterant extra ordinem ipsas fratres studeant amovere, cum illa legenda quæ facta est per Generalem sit compilata prout ipse habuit ab ore illorum qui cum B. Francisco quasi semper fuerunt et cuncta certitudinaliter sciverint et probata ibi sint posita diligenter* ». Ce précieux texte a été retrouvé et publié par le P. Rinaldi dans sa préface au texte de Celano : *Seraphici Viri Francisci vitæ duæ*, p. XI. Wadding semble en avoir eu connaissance, du moins indirectement, car il dit : « *Utramque Historiam, longiorem et breviorem, obtulit (Bonaventura) triennio post in comitiis Pisanis patribus Ordinis, quas reverenter cum gratiarum actione*, **supressis aliis quibusque Legendis, admiserunt** ». Ad ann. 1260 n° 18. Cf. Ehrle, *Zeitschrift für kath. Theol.*, t. VII (1883) p. 396. — « *Communicaverat sanctus Franciscus plurima sociis suis et fratribus antiquis, que oblivioni tradita sunt, tum quia que scripta erant in legenda prima, nova edita a fratre. Bonaventura deleta et destructa sunt*, **ipso jubente**. *tum quia...* *Chronica tribul. Archiv.* t. II, p. 256.

regrette de le voir ornementer et matérialiser quelques-uns des plus jolis traits des légendes antérieures.

Il ne lui suffit pas que François ait entendu parler le crucifix de Saint-Damien; il s'arrête pour bien marquer qu'il l'entendit *corporeis auribus* et qu'il n'y avait personne dans la chapelle à ce moment! Le frère Monaldo au chapitre d'Arles voit apparaître saint François *corporeis oculis*. Il abrège souvent ses prédécesseurs, mais ce n'est pas pour lui une règle invariable. Arrivé au récit des stigmates, il lui consacre de longues pages[1], raconte une sorte de consultation faite par François pour savoir s'il pouvait les cacher et ajoute plusieurs miracles dûs à ces plaies sacrées; plus loin il y revient encore pour montrer un certain Jérôme, chevalier d'Assise, voulant toucher de ses mains les clous miraculeux[2]. Par contre il est d'une discrétion significative dès qu'il s'agit des compagnons du Saint. Il ne nomme que trois des onze premiers disciples[3], et ne mentionne pas plus les frères Léon, Ange, Rufin, Masseo, que leur adversaire, frère Élie.

Quant aux récits que nous trouvons pour la première fois dans ce recueil, ils ne font guère regretter les sources inconnues qui auront été au service du fameux Docteur; il semble que la guérison de Morico ramené à la santé par quelques boulettes de pain trempées dans l'huile de la lampe qui brûlait devant l'autel de la Vierge[4], n'a guère d'importance pour la vie de François, pas plus que l'histoire de cette brebis donnée à Jacqueline de Settesoli, éveillant sa maîtresse pour lui rappeler

1. Bon. 188—204.
2. Bon. 218.
3. Bernard, Bon. 28; Égide, Bon. 29 et Sylvestre, Bon. 30.
4. Bon. 49.

l'heure d'aller à la messe[1]. Que penser de cette autre brebis de la Portioncule, qui accourait au chœur dès qu'elle y entendait la psalmodie des frères, et s'agenouillait dévotement pour l'élévation du Saint-Sacrement[2]?

Tous ces traits dont on pourrait grossir la liste[3], révèlent le travail de la légende; saint François devenait un grand thaumaturge, mais sa physionomie y perdait son originalité.

Le plus grand défaut de cette œuvre est en effet ce vague où l'on reste quant au caractère du Saint. Tandis que, dans Celano, il y a les grandes lignes de l'histoire d'une âme, l'esquisse de ce drame émouvant d'un homme qui arrive à se conquérir lui-même, chez Bonaventure, tout ce travail intérieur disparaît devant les interventions divines; son cœur est pour ainsi dire le lieu géométrique d'un certain nombre de visions; il est un instrument passif dans les mains de Dieu, et on ne voit vraiment pas pourquoi c'est lui qui a été choisi et non un autre.

Et pourtant Bonaventure était italien; il avait vu l'Ombrie; il avait dû s'agenouiller et célébrer les saints mystères dans la pauvre chapelle de la Portioncule, berceau de la plus noble réforme religieuse; il avait conversé avec frère Égide et pu retrouver sur ses lèvres un écho des premières ardeurs franciscaines : mais hélas, rien de cet enivrement n'a passé dans son livre, et s'il faut tout dire, je le trouve bien inférieur à des documents tout à fait postérieurs, aux Fioretti par exemple; car

1. Bon. 112.

2. Bon. 111.

3. V. Bon. 115; 99; etc. M. Thode a énuméré les récits spéciaux à Bonaventure (*Franz von Assisi*, p. 535).

celles-ci ont saisi, en partie du moins, l'âme de François; elles ont senti battre ce cœur tout plein de sensibilité, d'admiration, d'indulgence, d'amour, d'indépendance et d'insouciance.

X. De laudibus de Bernard de Besse[1].

L'œuvre de Bonaventure ne découragea pas les biographes. La valeur historique de leurs travaux est à peu près nulle, et nous n'essaierons même plus d'en dresser le catalogue.

Bernard de Besse, probablement originaire du midi de la France[2], et secrétaire de Bonaventure[3], fit un résumé des légendes antérieures : cette œuvre qui ne nous apporte aucune indication historique importante, n'intéresse guère que par le soin avec lequel l'auteur a noté les localités où reposent les frères morts en odeur

1. Manuscrit, I, IV, 33 de la bibliothèque de l'Université de Turin. C'est un in-4° sur parchemin de la fin du 14me siècle. 124 ff. Il renferme d'abord la biographie de saint François par saint Bonaventure et une légende de sainte Claire, puis au f° 95 a le *De laudibus*. Le texte en sera prochainement publié dans les Analecta franciscana des RR. PP. Franciscains de Quaracchi, près de Florence.

2. En le lisant, on s'aperçoit bientôt qu'il connaît spécialement bien les couvents de la province d'Aquitaine, et note avec soin tout ce qui les concerne.

3. Wadding, ann. 1230, n° 7. Plusieurs passages prouvent du moins qu'il accompagna Bonaventure dans ses tournées : « *Hoc enim* (l'assistance spéciale de fr. Égide) *in iis quæ ad bonum animæ pertinent devotus Generalis et Cardinalis predictus . . . nos docuit* ». F° 96 a. — *Jamdudum ego per Theutoniæ partes et Flandriæ cum Ministro transiens Generali*. Ibid. f° 106 a.

de sainteté, et raconte une foule de visions tendant toutes à prouver l'excellence de l'Ordre[1].

La publication de ce document présentera cependant le grand avantage d'éclairer un peu la difficile question des sources. Plusieurs passages du *De laudibus* se retrouvent textuellement dans le Speculum[2]; or, comme un coup d'œil suffit à montrer que le Speculum n'a pas copié le *De laudibus*, il faut que Bernard de Besse ait eu devant lui sinon le Speculum, du moins un document du même genre.

1 Bernard de Besse est l'auteur de plusieurs autres écrits notamment d'un important *Catalogus Ministrorum generalium* publié d'après le même manuscrit de Turin par le R. P. Ehrle (*Zeitschrift für kath. Theol.*, t. VII, p. 338—352), avec une fort remarquable introduction critique (Ib. p. 323—337). Cf. *Archiv für Litt. u. Kirchg.*, I, p. 145. — Barthélemy de Pise écrivant ses Conformités avait sous les yeux une partie de ses ouvrages, f° 148 b 2; 126 a 1; mais il appelle l'auteur tantôt *Bernardus de Blesa*, tantôt *Johannes de Blesa*. — Voir aussi Marc de Lisbonne, t. II, p. 212 et Hauréau, *Notices et extraits*, t. VI, p. 153.

2. *Denique primos Francisci XII discipulos... omnes sanctos fuisse audivimus preter unum qui Ordinem exiens leprosus factus laqueo vel alter Judas interiit, ne Francisco cum Christo vel in discipulis similitudo deficeret.* » F° 96 a.

III

DOCUMENTS DIPLOMATIQUES

Nous rangeons dans cette catégorie tous les actes ayant un caractère d'authenticité publique, en particulier ceux qui ont été rédigés par la chancellerie pontificale.

Cette source de renseignements où chaque document porte avec lui sa date, est précisément celle qui a été le plus négligée jusqu'ici.

I. Donation de l'Alverne.

L'*Instrumentum donationis Montis Alvernæ*, document notarié conservé aux archives de Borgo San-Sepolcro[1], ne nous donne pas seulement le nom du généreux ami de saint François et bien des détails pittoresques, mais il fixe avec précision une date d'autant plus importante qu'elle tombe dans la période la plus obscure de la vie du Saint. C'est le 8 mai 1213 qu'*Orlando dei Catani*, comte de Chiusi en Casentin, donna l'Alverne à frère François.

1. Il a été publié par Sbaralea, Bull. t. IV, p. 156, note h. Cet acte a été rédigé le 9 juillet 1274, à un moment où les fils d'Orlando aussi bien que les Frères Mineurs voulurent authentiquer la donation restée verbale jusqu'alors.

II. Registres du Cardinal Hugolin.

Les documents de la chancellerie pontificale adressés au cardinal Hugolin, le futur Grégoire IX, et ceux qui émanent de la main de ce dernier, durant ses longs voyages comme légat apostolique[1], ont une importance de premier ordre.

Il serait trop long d'en donner même une simple énumération. Ceux qui marquent des faits importants seront indiqués avec exactitude dans le cours de ce travail. Qu'il suffise de dire qu'en rapprochant ces deux séries de documents et en faisant intervenir la date des bulles papales contresignées par Hugolin, on arrive à suivre presque jour par jour cet homme qui a été peut-être, sans en excepter saint François, celui dont la volonté a le plus profondément façonné l'institution franciscaine. On y voit aussi la part prépondérante que l'Ordre prit dès l'abord dans les préoccupations du futur souverain pontife, et on arrive à une précision parfaite pour l'époque de ses rencontres avec saint François.

III. Bulles.

Les bulles pontificales concernant les Franciscains ont été recueillies et publiées au siècle dernier par le Conven-

1. Voir *Registri dei Cardinali Ugolino d'Ostia e Ottaviano degli Ubaldini pubblicati a cura di Guido Levi dall' Istituto storico italiano. — Fonti per la storia d'Italia*, Roma 1890, 1 vol. in-4°, XXVIII et 250 p. — Cette édition est faite d'après un manuscrit de la Nationale de Paris: Ancien fonds Colbert lat. 5152 A. Il faut en rapprocher un fort beau travail dû aussi à M. G. Levi : *Documenti ad illustrazione del Registro del Card. Ugolino*, dans l'*Archivio della Societa Romana di storia patria*, t. XII (1889), p. 241-326.

tuel Sbaralea[1]. Mais on n'en a tiré jusqu'ici à peu près aucun parti pour l'histoire des origines de l'Ordre[2].

En voici une liste sommaire; on trouvera les détails dans le cours de l'ouvrage.

Nº 1. 18 août 1218. — Bulle *Litteræ tuæ* adressée à Hugolin. Le pape lui permet d'accepter des donations de biens-fonds en faveur de femmes fuyant le monde (Clarisses) et de déclarer que ces monastères relèvent du Siège Apostolique.

Nº 2. 11 juin 1219. — *Cum dilecti filii.* Cette bulle, adressée d'une manière générale à tous les prélats, est une sorte de sauf-conduit pour les Frères Mineurs.

1. *Bullarium franciscanum seu Rom. Pontificum constitutiones epistolæ diplomata ordinibus Minorum, Clarissarum et Pœnitentium concessa, edidit Joh. Hyac. Sbaralea ord. min. conv.* 4 vol. in-fol. Rome t. I (1759), t. II (1761), t. III (1763), t. IV (1768). — *Supplementum ab Annibale de Latera ord. min. obs. Romæ* 1780. — Sbaralea eut une tâche relativement facile, car de nombreux recueils avaient été faits avant le sien ; je n'en citerai qu'un parmi ceux que j'ai sous les yeux ; il est, comparativement, fort bien fait, et a échappé, semble-t-il, aux recherches des bibliographes franciscains : *Singularissimum eximiumque opus universis mortalibus sacratissimi ordinis seraphici patris nostri Francisci a Domino Jesu mirabili modo approbati necnon a quampluribus nostri Redemptoris sanctissimis vicariis romanis pontificibus multipharie declarati notitiam habere cupientibus profecto per necessarium — Speculum Minorum ... per Martinum Morin ... Rouen* 1509. C'est un in-8° ayant ses folios numérotés, imprimé avec un soin remarquable. Il contient outre les bulles, les principales dissertations sur la Règle, élaborées au treizième siècle, et un *Memoriale ordinis* (Ire partie, fº 60-82). sorte de catalogue des ministres généraux qui eût évité bien des erreurs aux historiens, s'il eût été connu.

2. Les Bollandistes eux-mêmes ont complètement négligé ces sources d'indications, croyant, sur un passage mal interprété, que l'Ordre n'avait obtenu aucune bulle avant l'approbation solennelle par Honorius III le 29 novembre 1223.

Nº 3. 19 décembre 1219. — *Sacrosancta romana.* Privilèges concédés aux Sœurs (Clarisses) de Monticelli près Florence.

Nº 4. 29 mai 1220. — *Pro dilectis.* Le pape prie les prélats de France de faire bon accueil aux Frères Mineurs.

Nº 5. 22 septembre 1220. — *Cum secundum.* Honorius III prescrit un an de noviciat avant l'entrée dans l'Ordre.

Nº 6. 9 décembre 1220. — *Constitutus in præsentia.* Cette bulle concerne un prêtre de Constantinople qui avait fait vœu d'entrer dans l'Ordre. Comme il y est question de *frater Lucas Magister fratrum Minorum de partibus Romaniæ*, on a là un témoignage indirect, et d'autant plus précieux, sur l'époque à laquelle l'Ordre s'établit en Orient.

Nº 7. 13 février 1221. — Nouvelle bulle pour le même prêtre.

Nº 8. 16 décembre 1221. — *Significatum est nobis.* Honorius III recommande à l'évêque de Rimini de protéger les Frères de la Pénitence (Tiers Ordre).

Nº 9. 22 mars 1222[1]. — *Devotionis vestræ.* Concède aux Franciscains de célébrer les offices en temps d'interdit sous certaines conditions.

Nº 10. 29 mars 1222. — *Ex parte Universitatis.* Mission donnée aux Dominicains, aux Franciscains et aux frères de la Milice de Saint Jacques à Lisbonne.

Nºs 11, 12 et 13. 19 septembre 1222. — *Sacrosancta*

1. Et non pas 29 mars comme le veut Sbaralea. L'original que j'ai eu sous les yeux aux archives d'Assise porte en effet : *Datum Anagnie XI Kal. aprilis pontificatus nostri anno sexto.*

Romana. Privilèges pour les monastères (Clarisses) de Lucques, Sienne et Pérouse.

N° 14. 29 novembre 1223. — *Solet annuere*. Approbation solennelle de la Règle qui est insérée dans la bulle.

N° 15. 18 décembre 1223. — *Fratrum Minorum*. Concerne les apostats de l'Ordre.

N° 16. 1er décembre 1224. — *Cum illorum*. Autorisation donnée aux Frères de la Pénitence d'assister aux offices en temps d'interdit, etc.

N° 17. 3 décembre 1224. — *Quia populares tumultus*. — Concession de l'autel portatif.

N° 18. 28 août 1225. — *In hiis*. Honorius rappelle à l'évêque de Paris et à l'archevêque de Reims le vrai sens des privilèges accordés aux Frères Mineurs.

N° 19. 7 octobre 1225. — *Vineae Domini*. Cette bulle contient diverses autorisations en faveur des Frères qui vont évangéliser le Maroc.

Cette liste ne renferme que celles des bulles de Sbaralea qui peuvent directement ou indirectement jeter quelque lumière sur la vie de saint François et sa création. La nomenclature de Sbaralea est sûrement incomplète et devra être révisée quand les Registres d'Honorius III auront été publiés intégralement [1].

1. L'abbé Horoy a bien publié en cinq volumes ce qu'il intitule les *Opera omnia* d'Honorius III, mais il néglige, sans mot dire, un grand nombre de lettres dont certaines sont signalées dans le recueil si connu de Potthast. L'abbé Pietro Pressuti a entrepris de publier le sommaire de toutes les bulles de ce pape d'après les Registres originaux du Vatican: *I regesti del Pontefice Onorio III*. Roma t. I, 1884. Le t. Ier seul a paru jusqu'ici.

IV

CHRONIQUEURS DE L'ORDRE

I. Chronique de frère Jourdain de Giano [1].

Né à Giano en Ombrie, dans la contrée montagneuse qui forme vers le sud l'horizon d'Assise, frère Jourdain fut en 1221 l'un des vingt-six frères qui, sous la conduite de Césaire de Spire, partirent pour l'Allemagne. Il semble être resté attaché jusqu'à sa mort à cette province, alors que la plupart des frères, surtout ceux qui exerçaient des charges, étaient transférés, souvent à quelques mois de distance, d'un bout à l'autre de l'Europe. Il n'est donc pas étonnant qu'on l'ait fréquemment prié de mettre par écrit ses souvenirs. C'est au

1. *Chronica fratris Jordani a Giano.* Le texte en a été publié pour la première fois en 1870 par le Dr G. Voigt sous le titre : « *Die Denkwürdigkeiten des Minoriten Jordanus von Giano*, dans les *Abhandlungen der philolog. histor. Cl. der königl. sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften* p. 421-545. Leipzig chez Hirzel, 1870. On n'en connaît qu'un seul manuscrit qui se trouve à la Bibliothèque royale de Berlin (Manuscript. theolog. lat. 4o, n. 196, sæc. XIV, foliorum 141). Il a servi de base à la seconde édition : *Analecta franciscana sive Chronica aliaque documenta ad historiam minorum spectantia. Ad Claras Aquas (Quaracchi) ex typographia collegii S. Bonaventuræ* 1885, t. I, p. 1-19. Sauf indication contraire, je cite toujours cette édition, où a été conservée la division en soixante-trois paragraphes introduite par le Dr Voigt.

printemps de 1262 qu'il les dicta au frère Baudoin de Brandebourg. Il dut le faire avec joie, s'y étant préparé de longue date. Il raconte avec naïveté comment, dès 1221, au chapitre général de la Portioncule, il allait de groupe en groupe, interrogeant les frères qui partaient pour les missions lointaines sur leur nom, leur pays, afin de pouvoir dire plus tard, surtout s'ils venaient à être martyrisés : « Je les ai bien connus ! »[1]

Sa chronique porte la trace de ces dispositions. Ce qu'il veut raconter, c'est l'introduction et les premiers développements de l'Ordre en Allemagne, et il le fait en énumérant, avec une complaisance qui a bien sa coquetterie, le nom d'une foule de frères[2], et en datant soigneusement tous les événements. Ces détails fatigants pour un lecteur ordinaire, sont précieux pour l'historien ; il y voit la diversité des milieux dans lesquels se recrutaient les frères, et la rapidité avec laquelle une poignée de missionnaires jetés en pays inconnu savaient rayonner, fonder de nouvelles stations et, en cinq ans, couvrir le Tyrol, la Saxe, la Bavière, l'Alsace et les provinces voisines d'un réseau de monastères.

Il est bon, cela va sans dire, de contrôler les indications chronologiques de Jourdain car il débute en priant le lecteur de lui pardonner les erreurs qui ont pu lui échapper de ce chef ; mais un homme qui note ainsi dans sa mémoire ce qu'il veut plus tard raconter ou écrire, n'est pas un témoin ordinaire.

En lisant sa chronique, on croit entendre les souvenirs d'un vieux soldat, où certains détails sans valeur sont saisis et présentés avec une puissance de relief extraordinaire, où le narrateur ne sait pas résister à la

1. Jord. 81.
2. Il nomme plus de quatre-vingts personnes.

tentation de se mettre en scène, au risque parfois d'embellir un peu la sèche réalité [1].

Cette chronique fourmille en effet d'anecdotes un peu personnelles, mais fort naïves et bien venues, et qui somme toute, portent en elles-mêmes le témoignage de leur authenticité. C'est déjà le parfum des Fioretti qui s'exhale de ces pages pleines de candeur et de virilité ; nous pouvons suivre les missionnaires étape par étape, puis, quand ils sont installés, pousser la porte du monastère, et lire au fond du cœur de ces hommes, dont beaucoup sont braves comme des héros et simples comme des colombes.

Cette chronique parle surtout, il est vrai, de l'Allemagne, mais les premiers chapitres ont pour l'histoire de saint François une importance qui dépasse même celle des biographies. Grâce à Jourdain de Giano, nous sommes désormais renseignés sur les crises que traversa l'institution de François dès 1219 ; il nous fournit la base solidement historique qui semblait faire défaut aux documents émanés des Spirituels, et réhabilite leur témoignage.

II. Eccleston : Arrivée des Frères en Angleterre [2].

Les renseignements que nous avons sur la vie de Thomas d'Eccleston sont fort peu de chose, car il n'a

1. Il ne me semble pas qu'on puisse regarder comme rigoureusement exacte la relation de l'entrevue de Grégoire IX et de Jourdain, Jord. 63.

2. *Liber de adventu Minorum in Angliam*, publié sous le titre de : *Monumenta Franciscana* (dans la série des *Rerum Britannicarum medii Ævi scriptores, Roll series*) en deux volumes in-8° : Le premier par les soins de J. S. Brewer (1858), le second par ceux de R. Howlett (1882). — Ce texte est reproduit sans l'appareil scientifique dans les *Analecta franciscana*, t. I, p. 217-257 (Cf. *English historical Review* V (1890) 754). Il en a été publié une

laissé aucune trace dans l'histoire de l'Ordre, pas plus que Simon d'Esseby auquel il dédie son travail. Sans doute originaire du Yorkshire, il semble n'avoir jamais quitté l'Angleterre. Durant vingt-cinq ans, il rassembla les éléments de son travail qui embrasse la suite des événements depuis 1224 jusqu'aux environs de l'an 1260. Les derniers faits qu'il raconte, se rapportent tous à des années très voisines de cette date.

D'une longueur presque double, le travail d'Eccleston est loin d'être aussi intéressant à la lecture que celui de Jourdain. Ce dernier avait vu à peu près tout ce qu'il racontait, de là un brio dans le récit qu'on ne saurait retrouver chez un auteur qui écrit surtout sur le témoignage d'autrui. De plus, tandis que Jourdain suit l'ordre chronologique, Eccleston a réparti ses récits sous une quinzaine de rubriques où les mêmes personnages reparaissent à chaque instant dans un pêle-mêle qui, à la longue, ne laisse pas de devenir fatigant. Enfin il y a dans ce document un fond de particularisme étonnant : l'auteur ne veut pas seulement prouver que les frères anglais sont des saints, il veut nous montrer que la province d'Angleterre surpasse toutes les autres [1] par sa fidélité à la Règle et son courage contre les fauteurs de nouveautés, en particulier contre frère Élie.

Mais ces quelques défauts ne doivent pas faire perdre de vue la vraie valeur de ce document. Il est de ceux qu'il faut lire et relire pour en saisir toute la portée, pour en comprendre tous les détails. Il embrasse ce qu'on pourrait appeler la période héroïque du mouve-

édition critique excellente, mais malheureusement partielle, dans le t. XXVIII *Scriptorum* des *Monumenta Germaniæ Historica*, par M. Liebermann. Hanovre 1888, in-f°, p. 560-569.

1. Eccl. 11 ; 13 ; 14 ; 15. Cf. Eccl. 14, où l'auteur a soin de dire que fr. Albert de Pise est mort à Rome au milieu de frères anglais « *inter Anglicos* ».

ment franciscain anglais, et la raconte avec une extrême naïveté.

En dehors de toute question historique, il y aurait là de quoi intéresser tous ceux que captive le spectacle des conquêtes morales. Le mardi 10 septembre 1224, les Frères Mineurs abordaient à Douvres. Ils étaient neuf: un prêtre, un diacre, deux qui n'avaient que les ordres mineurs, cinq laïques. Ils courent à Cantorbéry, à Londres, à Oxford, à Cambridge, à Lincoln, à York, et moins de dix ans après, tous ceux qui ont laissé une trace dans l'histoire de la science ou de la sainteté s'étaient joints à eux ; qu'il suffise de nommer Adam de Marisco, Richard de Cornouailles, l'évêque Robert Grossetête une des figures les plus fières et les plus pures du moyen âge, et Roger Bacon, ce moine persécuté qui, devançant les temps de quelques siècles, abordait et résolvait au fond de son cachot les problèmes de l'autorité et de la méthode, avec une rigueur et une puissance que le XVI[e] siècle aura peine à surpasser.

Il est impossible que dans un pareil mouvement, les faiblesses et les passions humaines ne se révèlent çà et là, mais il faut savoir gré à notre chroniqueur de ne pas l'avoir caché. Grâce à lui, nous pouvons oublier un instant l'heure actuelle, revivre dans cette première chapelle de Cambridge, si pauvre que le charpentier n'avait mis qu'une journée à la bâtir, y entendre trois frères chanter matines durant la nuit, et cela avec tant d'ardeur qu'un d'entre eux, — si boiteux que ses deux compagnons devaient le porter, — pleurait de joie à chaudes larmes; c'est qu'en Angleterre, comme en Italie, l'évangile franciscain était un évangile de paix et de joie. Cependant la laideur morale leur inspirait une pitié que nous ne connaissons plus: il y a peu de traits historiques plus beaux que celui de ce frère Geoffroy de Salisbury

confessant Alexandre de Bissingburn : le noble pénitent accomplissait ce devoir sans attention, ayant l'air de raconter une histoire quelconque; soudain son confesseur fond en larmes, le fait rougir de honte, lui arrache aussi des pleurs et le bouleverse si bien qu'il demande à entrer dans l'Ordre.

Les morceaux peut-être les plus intéressants sont ainsi ceux où Thomas nous montre les frères dans l'intimité : ici buvant de la bière aigre, là courant en acheter à crédit, malgré la Règle, pour l'offrir à deux confrères qui ont été maltraités, ou bien encore se serrant autour de frère Salomon, qui vient de rentrer glacé de froid et qu'on ne sait comment réchauffer, *sicut porcis mos est eum comprimendo foverunt*, dit le pieux narrateur [1]. Tout cela est entremêlé de rêves, de visions, d'apparitions sans nombre [2] qui nous montrent une fois de plus combien les idées les plus familières aux esprits religieux du treizième siècle étaient différentes de celles qui hantent les cerveaux et les cœurs d'aujourd'hui.

Les renseignements donnés par Eccleston n'auront guère à intervenir dans ce livre que d'une façon indirecte, mais s'il parle peu de François il parle fort longuement de quelques-uns des hommes qui ont été le plus mêlés à sa vie.

III. Chronique de fra Salimbene [3].

Aussi célèbre que peu connue, cette chronique est d'une utilité tout à fait secondaire en ce qui concerne la

1. Eccl. 4; 12.
2. Eccl. 4; 5; 6; 7; 10; 12; 13; 14; 15.
3. Elle a été publiée, mais avec bien des suppressions, en 1857, à Parme. Les Franciscains de Quaracchi en préparent une nouvelle édition qui paraîtra dans les *Analecta franciscana*.
Cet ouvrage existe en manuscrit au Vatican sous le n° 7260.

vie de saint François. Son auteur, né le 9 octobre 1221, n'entra dans l'Ordre qu'en 1238 et écrivit ses mémoires de 1282—1287; aussi est-ce surtout pour les années du milieu du XIII[e] siècle que son importance est capitale. Malgré cela, on est étonné du peu de place que tient la rayonnante figure du maître dans ces longues pages, et cela même indique, mieux que de longues considérations, la chute profonde de l'idée franciscaine.

IV. La Chronique des Tribulations par Angelo Clareno[1].

Cette chronique fut écrite aux environs de 1330: on pourrait donc s'étonner de la voir paraître au nombre des sources à consulter sur la vie de saint François mort plus d'un siècle auparavant; mais le tableau que

V. Ehrle, *Zeitschrift für kath. Theol.* (1883), t. VII, p. 767 et 768. On lira avec intérêt le travail de M. Clédat. *De fratre Salimbene et de ejus chronicæ auctoritate.* Paris in-4°. 1877, avec facsimile.

1. Le R. P. Ehrle l'a publiée, mais hélas pas intégralement, dans les Archiv, t. II, p. 125-155: texte de la fin de la cinquième et de la sixième tribulation; p. 256-327 texte de la troisième, de la quatrième et du commencement de la cinquième. Il y a joint des introductions et des notes critiques. Pour les parties non publiées je citerai le texte du manuscrit de la Laurentienne (Plut. 20, cod. 7) complété le cas échéant par la version italienne qui se trouve à la bibliothèque nationale de Florence (Magliabecchina XXXVII-28). Voir aussi un article du prof. Tocco dans l'*Archivio storico italiano*, t. XVII (1886), p. 12-36 et 243-61 et un de M. Richard: Bibliothèque de l'École des chartes, 1884, 5[e] livr., p. 525. — Cf. Tocco, l'*Eresia nel medio Evo*, p. 419 ss. Quant au texte publié par Döllinger dans ses *Beiträge zur Sektengeschichte des Mittelalters.* Munich 1890, 2 vol. in-8°, *II. Theil Dokumente*, p. 417-427, il ne saurait être d'aucune utilité. Il ne peut qu'induire en erreur, tant il surabonde de fautes grossières. Des pages entières y sont omises.

Clareno nous y fait des premiers temps de l'Ordre tire son importance du fait qu'il l'a tracé en faisant sans cesse appel à des témoins oculaires, et précisément à ceux dont les ouvrages ont aujourd'hui disparu.

Angelo Clareno appelé d'abord Pietro da Fossombrone[1] du nom de sa ville natale, et parfois da Cingoli, sans doute à cause du petit couvent où il fit profession, appartenait déjà vers 1265 au parti des zélanti de la Marche d'Ancône. Traqué et persécuté par ses adversaires pendant toute sa vie, il mourut en odeur de sainteté, le 15 juin 1339, dans le petit ermitage de *Santa Maria de Aspro,* au diocèse de Marsico dans la Basilicate.

Grâce aux documents publiés, nous pouvons maintenant suivre pour ainsi dire jour par jour, non pas seulement les circonstances extérieures de sa vie, mais le travail intérieur de son âme. Avec lui nous voyons revivre un Franciscain authentique, un de ces hommes qui, tout en voulant rester les fils soumis de l'Église, ne pouvaient se résoudre à laisser s'envoler dans le domaine du rêve, l'idéal qu'ils avaient salué. Bien souvent ils côtoyèrent l'hérésie ; il y a dans leurs paroles contre les mauvais prêtres et les pontifes indignes une amertume que les sectaires du XVI[e] siècle ne dépasseront pas[2]. Souvent aussi ils semblent renoncer à toute autorité pour en appeler en dernier ressort au témoignage intérieur du Saint-Esprit[3], et pourtant le protestantisme

1. *Archiv*, t. III, p. 406-409.

2. V. *Archiv* I, p. 557... « *Et hoc totum ex rapacitate et malignitate luporum pastorum qui voluerunt esse pastores, sed operibus negaverunt deum* » *et seq.* Cf. p. 562. « *Avaritia et symoniaca heresis absque pallio regnat et fere totum invasit ecclesie corpus.* »

3. « *Qui excommunicat et hereticat altissimam evangelii paupertatem, excommunicatus est a Deo et hereticus coram Christo, qui est eterna et incommutabilis veritas.* » *Arch.* I, p. 509. « *Non*

aurait tort d'aller se chercher des ancêtres parmi eux. Non, ils voulurent mourir comme ils avaient vécu, dans la communion de cette Église qui était pour eux une marâtre, mais qu'ils aimaient avec cette passion héroïque que quelques ci-devant nobles mirent en 93 à aimer la France, même gouvernée par les Jacobins, et versèrent leur sang pour elle.

Clareno et ses amis ne croyaient pas seulement que saint François avait été un grand saint; mais, à cette conviction qui était aussi celle des frères de la commune observance, ils ajoutaient la persuasion que l'œuvre du Stigmatisé ne pouvait être continuée que par des hommes atteignant à sa stature morale, à laquelle on pourrait arriver à force de foi et d'amour. Ils furent de ces violents qui ravissent le royaume des cieux; aussi, quand au sortir des frivoles et séniles préoccupations quotidiennes, on se trouve en face d'eux, on se sent à la fois rapetissé et grandi, car on découvre tout à coup dans le cœur humain des puissances inespérées et comme des claviers inconnus.

Il y a un apôtre de Jésus auquel il est difficile de ne pas penser en lisant la chronique des Tribulations et la correspondance d'Angelo Clareno, c'est saint Jean. Entre les écrits de l'apôtre de l'amour et ceux du Franciscain il y a des conformités de style d'autant plus frappantes qu'ils ont été rédigés dans une langue différente. Des deux côtés on sent une âme de vieillard, où tout n'est qu'amour, pardon, besoin de sainteté, et

est potestas contra Christum Dominum et contra evangelium. » Ib. p. 560.

Il termine une de ces lettres par une parole d'un mysticisme plein de sérénité et qui nous fait descendre au fond du cœur des frères Spirituels. « *Totum igitur studium esse debet quod unum inseparabiliter simus per Franciscum in Christo.* » Ib. p. 564.

qui pourtant parfois vibre tout à coup, comme jadis, celle du voyant de Patmos, d'indignation, de colère, de pitié, de terreur et de joie, quand l'avenir se découvre et laisse deviner la fin de la grande tribulation.

Les œuvres de Clareno sont donc, dans le sens le plus étroit du mot, des écrits de parti : il s'agit de savoir si l'auteur n'aurait pas sciemment dénaturé les faits ou mutilé les textes. A cette question on peut répondre hardiment : non. Il commet des erreurs[1], surtout dans les premières pages, mais elles ne sont pas de celles qui pourraient diminuer notre confiance.

En bon Joachimite, il pensait que l'Ordre aurait à traverser sept tribulations avant le triomphe définitif. Le pontificat de Jean XXII marquait, croyait-il, le commencement de la septième : il se recueillit alors pour faire, sur la demande d'un ami, l'histoire des six premières[2].

Son récit de la première est précédé tout naturellement d'une introduction ayant pour but d'exposer au lecteur, en prenant comme cadre la vie de saint François, l'intention que celui-ci avait eue en composant la Règle et en dictant le Testament.

Né entre 1240 et 1250, Clareno eut à son service le témoignage de plusieurs des premiers disciples[3] : il se

1. Par exemple dans la liste des premiers généraux de l'Ordre.

2. La première (1219-1226) s'étend du départ de saint François pour l'Égypte jusqu'à sa mort ; la seconde comprend le généralat de frère Élie (1232-1239) ; la troisième celui de Crescentius (1244-1248) ; la quatrième celui de Bonaventure (1257-1274) ; la cinquième commence à l'époque du concile de Lyon (1274) et se prolonge jusqu'à la mort de l'inquisiteur Thomas d'Aversa (1304). Enfin la sixième va de 1308 à 1323.

3. « *Supercrant adhuc multi de sociis b. Francisci... et alii non pauci de quibus ego vidi et ab ipsis audivi quæ narro.* » Ms. Laur. cod. 7, pl. XX : f° 24 *a*. « *Qui passi sunt eam* [*tribulationem ter-*

trouva en relations avec Ange de Rieti[1], Égide[2] et avec ce frère Jean, compagnon d'Égide, mentionné dans le prologue de la Légende des Trois Compagnons[3].

Sa chronique forme donc comme une suite de cette légende ; ce sont les noms des membres du petit cénacle de Greccio qui viennent nous la recommander; c'est aussi la même inspiration.

Mais écrivant de longues années après la mort de ces frères, Clareno sentit le besoin de s'appuyer aussi sur les témoignages écrits; il rappelle à plusieurs reprises les quatre légendes auxquelles il emprunte une partie de ses récits: ce sont celles de Jean de Ceperano, de Thomas de Celano, de Bonaventure et de frère Léon[4].

tiam] socii fundatoris fratres Aegidius et Angelus, qui supererant me audiente referebant. » Ms. Laur, f° 27 *b*. Cf. Ms. italien XXXVII, 28. Magliab. f° 138 *b*.

1. On ignore la date de sa mort; le 11 août 1253 il assista aux derniers moments de sainte Claire.

2. Mourut le 23 avril 1261.

3. « *Quem (fratrem Jacobum de Massa) dirigente me fratre Johanne socio fratris prefati Egidii videre laboravi. Hic enim frater Johannes . . . dixit mihi . . .* » Arch. II, p. 279.

4. « . . . *Tribulationes preteritas memoravi, ut audivi ab illis qui sustinuerunt eas et aliqua commemoravi de hiis que didici in quatuor legendis quas vidi et legi* ». Arch. II, p. 135. — « *Vitam pauperis et humilis viri Dei Francisci trium ordinum fundatoris quatuor solemnes personæ scripserunt, fratres videlicet scientia et sanctitate præclari, Johannes et Thomas de Celano, frater Bonaventura unus post Beatum Franciscum Generalis Minister et vir miræ simplicitatis et sanctitatis frater Leo, ejusdem sancti Francisci socius. Has quatuor descriptiones seu historias qui legerit...* » Ms. Laurent, pl. XX, c. 7, f° 1 a. Le traducteur italien crut-il à une erreur dans cette énumération? Je ne sais, mais il la supprima. Au f° 12 a du manuscrit XXXVII 28 de la Magliabecchina, on lit : *Incominciano alcune croniche del ordine franciscano, come la vita del povero e humile servo di Dio Francesco fondatore del minorico ordine fu scripta da San Bonaventura e da quatro altri frati. Queste poche scripture ovveramente hystorie quello il quale diligentemente le leggiera, expeditamente potra cognoscere... la vocatione la santita di San Francesco.* »

L'œuvre de Bonaventure n'est mentionnée là que pour mémoire; Clareno ne lui fait aucun emprunt, tandis qu'il cite de longs passages de Jean de Ceperano [1], de Thomas de Celano [2] et de frère Léon [3].

A ceux-ci Clareno demanda pour la vie de saint François des récits contenant plusieurs indications nouvelles extrêmement curieuses [4].

1. Ms. Laur. f° 4 b ss. D'autre part on lit dans une lettre de Clareno: « *Ad hanc (paupertatem) perfecte servandam Christus Franciscum vocavit et elegit in hac hora novissima et precepit ei evangelicam assumere regulam, et a papa Innocentio fuit omnibus annuntiatum in concilio generali, quod de sua auctoritate et obedientia sanctus Franciscus evangelicam vitam et regulam assumpserat et Christo inspirante servare promiserat, sicut sanctus vir fr. Leo scribit et fr. Johannes de Celano.* » *Archiv* I, p. 559.

2. « *Audiens enim semel quorundam fratrum enormes excessus, ut fr. Thomas de Celano scribit, et malum exemplum per eos secularibus datum* ». Ms. Laur. f° 13 b. Le passage qui suit se réfère évidemment à 2 Cel. 3, 93 et 112.

3. *Et fecerunt de regula prima ministri removeri capitulum istud de prohibitionibus sancti evangelii, sicut frater Leo scribit.* Ms. Laur. f° 12 b. Cf. *Spec.* 9 a. V. p. 282. *Nam cum rediisset de partibus ultramarinis, minister quidam loquebatur cum eo, ut frater Leo refert, de capitulo paupertatis* », f° 13 a, Cf. *Spec.* 9 a, « *S. Franciscus, teste fr. Leone, frequenter et cum multo studio recitabat fabulam.... quod oportebat finaliter ordinem humiliari et ad sue humilitatis principia confitenda et tenenda reduci* ». *Archiv.* II, p. 129.

Il n'y a entre la Légende des Trois Compagnons telle qu'elle existe aujourd'hui et ces passages aucun point de contact; mais on trouve au contraire les récits visés dans le Speculum et dans d'autres recueils, où ils sont cités comme venant de frère Léon.

4. Clareno, par exemple, veut que le cardinal Hugolin ait soutenu saint François dès l'approbation de la première Règle, de concert avec le cardinal Jean de Saint-Paul. C'est possible, puisque Hugolin avait été créé cardinal en 1198 (V. Cardella : *Memorie storiche de' Cardinali*, 9 vol. in-8°, Rome 1792-1793, t. I, 2° p., p. 190) ; de plus on s'expliquerait mieux ainsi le zèle avec lequel il protégeait les divers ordres institués par saint François, dès 1217.

Le chapitre où Clareno raconte comment saint François écrivit

Je me suis particulièrement arrêté à ce document parce que sa valeur me semble n'avoir pas été encore appréciée avec équité. On est toujours d'un parti; les documents qu'il faut le plus tenir en quarantaine ne sont pas ceux dont la tendance est manifeste, ce sont ceux où elle se dissimule habilement.

La vie de saint François et toute une partie de l'histoire religieuse du treizième siècle, nous apparaîtront sans doute sous un jour bien différent, lorsqu'on pourra étudier les documents émanés du parti vainqueur, en les complétant enfin par ceux du parti vaincu.

De même que la première légende de Thomas de Celano est dominée par le désir d'associer étroitement saint François, Grégoire IX et frère Élie, la chronique des Tribulations s'inspire d'un bout à l'autre de la pensée que les troubles de l'Ordre, et pour dire le mot, que l'apostasie a commencé dès 1219. Cette thèse vient de trouver dans la Chronique de Jourdain de Giano une éclatante confirmation.

V. Les Fioretti[1].

Avec les Fioretti nous entrons définitivement dans le domaine de la légende. Ce bijou littéraire raconte la

la Règle, manifeste le travail de la légende, mais il est bien possible qu'il l'ait emprunté tel quel au travail de frère Léon. Il est à noter que l'on ne trouve dans ce document aucune allusion à l'Indulgence de la Portioncule.

1. Les manuscrits et les éditions en sont presque innombrables. M. Luigi Manzoni les a étudiés avec un soin qui fait vivement désirer qu'il continue ce difficile travail. *Studi sui Fioretti* : Miscellanea 1888, p. 116-119, 150-152, 162-168; 1889, 9-15, 78-84, 132-135. Quand se trouvera-t-il quelqu'un qui voudra et pourra

vie de François, de ses compagnons et de ses disciples, telle qu'elle apparaissait au commencement du quatorzième siècle à l'imagination populaire. Nous n'avons pas à nous arrêter à la valeur littéraire de ce document, une des productions les plus exquises du moyen âge religieux, mais on peut bien dire qu'au point de vue historique, il ne mérite pas l'injuste oubli où on l'a laissé.

Le courage a manqué à la plupart des auteurs pour réviser la sentence prononcée contre lui, d'un cœur bien léger cependant, par les successeurs de Bollandus. Comment s'arrêter à une œuvre que le P. Suysken n'avait même pas daigné lire[1] !

Ce qui donne cependant à ces récits un prix inestimable, c'est ce qu'on pourrait appeler, faute de mieux, leur atmosphère. Ils sont légendaires, transformés, exagérés, faux même si l'on veut, mais il y a quelque chose qu'ils nous rendent avec un coloris d'une vivacité et d'une intensité qu'on chercherait vainement ailleurs : le milieu dans lequel vécut saint François. Mieux qu'aucune autre biographie, les Fioretti nous transportent là-bas en Ombrie, et au milieu des montagnes de la Marche d'Ancône, pour nous en faire voir les ermitages, et nous mêler à la vie moitié puérile et moitié angélique, qui était celle de leurs habitants.

Il est difficile de se prononcer sur le nom de l'auteur. Son rôle se borne du reste à recueillir, dans la tradition écrite et dans la tradition orale, les fleurs de son bou-

se charger d'en faire une édition scientifique ? Celles qui ont paru de notre temps dans diverses villes d'Italie sont insignifiantes au point de vue critique. Voir Mazzoni Guido : *Capitoli inediti dei Fioretti di S. Francesco :* dans le *Propugnatore*. Bologne 1888, vol. XXI, p. 396-411.

1. V. A. SS. p. 865 : « *Floretum non legi, nec curandum putavi.* » Cf. 553 f. « *Floretum ad manum non habeo.* »

quet. La question de savoir s'il écrivit en latin ou en italien a été fort discutée et ne paraît pas encore tranchée: ce qui est sûr, c'est que si son œuvre est antérieure aux Conformités[1], elle est de peu postérieure à la chronique des Tribulations, car il serait étrange qu'elle ne fît aucune mention d'Angelo Clareno, si elle avait été écrite après sa mort.

Ce livre est en effet une chronique essentiellement locale[2]; l'auteur a voulu dresser un monument à la gloire des Frères Mineurs de la Marche d'Ancône. Cette province, qui est évidemment la sienne, « n'a-t-elle pas ressemblé au ciel resplendissant d'étoiles? Les saints frères qui l'ont habitée ont, comme les astres du ciel, illuminé et orné l'Ordre de saint François, remplissant le monde de leurs exemples et de leurs enseignements. » Aussi en connaît-il les plus petits villages[3], ayant tous à quelque distance leur monastère, bien isolé, d'ordinaire près d'un torrent, à la lisière d'un bois, et au-dessus de lui, vers les cimes, quelques cellules presque inaccessibles, asiles des frères encore plus épris que les autres de contemplation et de retraite[4].

1. Barthélemy de Pise les rédigea en 1385; or, certains manuscrits des Fioretti sont antérieurs. De plus, dans les récits que les Conformités empruntent aux Fioretti, on sent le travail d'abréviation de Barthélemy.

2. Je ne parle ici que des cinquante-trois chapitres qui forment le vrai recueil des Fioretti.

3. La Province de la Marche d'Ancône comptait sept custodies 1 Ascoli, 2 Camerino, 3 Ancône, 4 Jesi, 5 Fermo, 6 Fano, 7 Feletro. Les Fioretti mentionnent au moins six des monastères de la custodie de Fermo: Moliano 51, 53, Fallerone, 32, 51, Bruforte et Soffiano 46, 47, Massa 51, Penna 45, Fermo 41, 49, 51.

4. A chaque page sont rappelés ces bois qui furent à l'origine la dépendance indispensable des monastères franciscains: *La selva ch'era allora allato a S. M. degli Angeli* 3, 10, 15, 16 etc. *La selva d'un luogo deserto del val di Spoleto* (Carceri?) 4; *Selva di Forano* 42, *di Massa* 51, etc.

Les chapitres qui concernent saint François et les frères d'Ombrie ne sont là que comme une sorte d'introduction; Égide, Masseo, Léon d'un côté, sainte Claire de l'autre, viennent témoigner que l'idéal, à la Portioncule et à Saint-Damien, avait bien été celui auquel plus tard Jacques de Massa, Pierre de Monticulo, Conrad d'Offida, Jean de Penna, Jean de l'Alverne tâchaient d'atteindre.

Tandis que la plupart des autres légendes nous donnent la tradition franciscaine des grands couvents, les Fioretti sont à peu près le seul document qui nous la rende telle qu'elle se perpétuait dans les ermitages et parmi le peuple. A défaut d'une exactitude de détail, les traits qui y sont racontés contiennent en eux une vérité supérieure : le ton est juste. Voici des paroles qui n'ont jamais été prononcées, des faits qui ne sont pas arrivés, mais l'âme et le cœur des premiers Franciscains ont bien été tels qu'ils sont ici dépeints.

. Les Fioretti ont cette vérité vivante que donne le pinceau. Il manque quelque chose à la physionomie du Poverello quand on oublie sa conversation avec frère Léon sur la joie parfaite, son voyage à Sienne avec Masseo, ou même la conversion du loup de Gubbio.

Il ne faudrait cependant pas exagérer le côté légendaire des Fioretti, il n'y a pas plus de deux ou trois de ces récits dont le noyau ne soit historique et facile à retrouver. Le fameux épisode du loup de Gubbio, qui est sans doute le plus merveilleux de toute la série, n'est, pour parler comme les graveurs, que le troisième état du récit des brigands de Monte-Casale[1], fondu avec une légende de l'Alverne.

1. Le Speculum 46b, 58b, 155a, nous donne les trois états. Cf. *Fior.* 26 et 21, *Conform.* 119b 2.

Les récits se pressent dans ce livre, comme des volées de souvenirs qui arrivent pêle-mêle, et où des détails insignifiants occupent bien plus de place que les plus grands événements : notre mémoire est, en effet, une grande enfant, et ce qu'elle retient d'un homme, c'est d'ordinaire un trait, un mot, un geste. L'histoire scientifique fait effort pour réagir, pour marquer la valeur relative des faits, amener ce qui est important au premier plan, rejeter ce qui est secondaire, dans la pénombre. Ne se trompe-t elle pas? Y a-t-il de l'important et du secondaire? Ou plutôt peut-on arriver à le marquer?

L'imagination populaire a raison : ce qu'il faut retenir d'un homme, c'est le regard dans lequel il s'est mis tout entier, c'est un cri du cœur, c'est un geste qui a exprimé la personnalité. Tout Jésus n'est-il pas dans les paroles du dernier souper? Et tout saint François, dans son allocution à frère loup, et son sermon aux oiseaux?

Gardons-nous donc bien de mépriser ces documents où les premiers Franciscains se sont racontés tels qu'ils se voyaient. Écloses sous le ciel de l'Ombrie, au pied des oliviers de Saint-Damien ou des sapins de la Marche d'Ancône, ces fleurettes sauvages ont un parfum et une originalité qu'on attendrait en vain de fleurs entourées des soins d'un savant jardinier.

Appendices des Fioretti.

Dans le premier de ces appendices, le compilateur a réparti en cinq chapitres tous les renseignements qu'il a pu recueillir sur les stigmates. Il est facile de comprendre le succès des Fioretti. Le peuple s'éprit d'amour pour ces récits où saint François et ses compagnons apparaissaient tout à la fois plus humains et plus divins que dans les autres légendes; aussi éprouva-

t-on bien vite le besoin de les compléter pour en faire une véritable biographie [1].

Le second, intitulé Vie de frère Junipère, n'a qu'un rapport assez indirect avec saint François ; il mérite cependant d'être étudié, car il présente le même genre d'intérêt que le recueil principal, auquel il n'est sans doute guère postérieur. Dans ces quatorze chapitres on trouve les principaux traits de la vie de ce frère, dont les folles et saintes bizarreries défrayent encore les conversations des monastères ombriens. Ces pages sans prétention nous découvrent une partie de l'âme franciscaine. Les historiens officiels avaient cru devoir garder le silence sur ce frère qui leur paraissait surtout un indiscret personnage, fort encombrant devant les laïques pour le bon renom de l'Ordre. Ils avaient raison à leur point de vue, mais il faut savoir gré aux Fioretti de nous avoir conservé cette physionomie si gaie, si modeste et d'une bonhomie parfois si malicieuse. Certainement saint François ressemblait plus à Junipère qu'à frère Élie ou à saint Bonaventure [2].

Le troisième : Vie de frère Égide, paraît être en somme le document le plus ancien que nous possédions sur la vie du fameux extatique. Il est bien possible que ces récits proviennent de ce frère Jean auquel en appellent les Trois Compagnons dans leur prologue.

1. Ce désir était si naturel que le manuscrit de la bibliothèque Angélique renferme plusieurs chapitres additionnels, sur la donation de la Portioncule, l'indulgence du 2 août, la naissance de saint François, etc. (V. Amoni, Fioretti, Roma 1889, p. 266, 378—386). Une intéressante étude serait de rechercher l'origine de ces documents et d'établir leur parenté avec le Speculum et les Conformités. V. *Conform.* 231 a 1, 121 b. *Spec.* 92—96.

2. Junipère avait été reçu dans l'Ordre par saint François. En 1253 il assista à la mort de sainte Claire. A. SS. Aug., t. II, p. 764 d. — Les Conformités parlent de lui avec détail, f° 62 b.

On retrouve, en lisant les textes si défectueux que nous donnent les éditions actuelles, la main d'un annotateur dont les indications se seront glissées dans le texte[1]; mais malgré cela, cette vie est une des plus importantes sources secondaires. Ce frère toujours errant, dont une des principales préoccupations est de vivre de son travail, est une des figures les plus originales et les plus heureuses de l'entourage de saint François, et c'est dans son genre de vie qu'il faut aller chercher le sens véritable de quelques-uns des passages de la Règle et précisément de ceux qui ont eu le plus à souffrir des entreprises des exégètes.

Le quatrième renferme les sentences favorites de frère Égide; elles n'ont d'autre importance que de montrer les tendances de l'enseignement franciscain primitif. Ce sont des conseils courts, précis, pratiques, imprégnés de mysticisme, et dans lesquels cependant le bon sens ne perd jamais ses droits. Le recueil tel qu'il est dans les Fioretti, est sans doute peu postérieur à Égide, car dès 1385 Barthélemy de Pise en fournit un beaucoup plus long[2].

VI. Chronique des XXIV généraux[3].

On y trouve à la suite de la vie de François celle de la plupart de ses compagnons, puis les événements survenus sous les vingt-quatre premiers généraux.

1. Les sept premiers chapitres forment un tout. Les trois qui suivent sont sans doute une première tentative pour les compléter.

2. Conformités, f° 55b 1—60a 1.

3. Voir *Archiv*, t. I, p. 145, un article du R. P. Denifle : *Zur Quellenkunde der Franziskaner Geschichte*, où il indique jusqu'à huit manuscrits de ce travail. Cf. Ehrle : *Zeitschrift*, 1883, p. 324,

C'est un travail de compilation assez ordinaire. Les auteurs ont voulu y faire entrer tous les morceaux qu'ils étaient parvenus à recueillir, aussi le résultat présente-t-il un ensemble fort disparate. Une étude approfondie pourra en être intéressante et utile, mais elle ne sera possible qu'après sa publication. Celle-ci ne saurait tarder : à deux reprises (à quinze mois d'intervalle), lorsque j'ai voulu étudier le manuscrit d'Assise, il se trouvait chez les Franciscains de Quaracchi qui en préparent l'impression.

Il est difficile de ne pas rapprocher l'époque où ce recueil a été clôturé de celle où Barthélemy de Pise a écrit son fameux ouvrage. Peut-être y a-t-il entre eux des rapports assez étroits.

Cette chronique a été une des sources auxquelles Glassberger a puisé avec prédilection.

VII. Les Conformités de Barthélemy de Pise. [1]

Le livre des Conformités, auquel frère Barthélemy de Pise consacra plus de quinze années de sa vie [2], semble n'avoir été lu que d'une manière distraite par la plupart

note 3. Je n'ai étudié que les deux manuscrits de Florence : Riccardi 279, sur papier, 243 f^os à 2 col. numérotés récemment.

Le Codex de la Laurentienne Gaddian. rel. 53, est beaucoup moins soigné. Il est aussi sur papier, a 20/27 et compte 254 f^os à 1 colonne. Le f° 1 était jadis numéroté 88. L'ordre des chapitres n'y est pas le même que dans le précédent.

1. Les citations sont toujours faites d'après l'édition de Milan 1510, in-4° de 256 folios à 2 colonnes. Les plus connues des éditions suivantes sont celles de Milan 1513 et de Bologne 1590.

2. Il le commença en 1385, (f° 1) et le fit autoriser par le chapitre général le 2 août 1399, (f° 256 a 1). Enfin au f° 150 a 1 il marque la date où il écrivait, c'était en 1390.

des auteurs qui en ont parlé[1]. Il est juste d'ajouter à leur décharge qu'il serait difficile de trouver un ouvrage d'une lecture plus pénible : les mêmes faits y reviennent jusqu'à dix et quinze fois et finissent par fatiguer les nerfs les moins délicats.

C'est à cela sans doute qu'il faut attribuer l'oubli dans lequel on le laisse. Je n'hésite cependant pas à y voir l'ouvrage le plus important qui ait été fait sur la vie de saint François. Évidemment l'auteur ne se place pas au point de vue de la critique historique telle qu'on la comprend aujourd'hui, mais s'il faut renoncer à voir en lui un historien, on peut hardiment le placer au premier rang des compilateurs[2].

Les Bollandistes, en l'étudiant à fond, auraient vu bien plus clair dans la difficile question des sources, et auraient épargné aux auteurs qui les ont suivis une foule d'erreurs et d'interminables recherches.

1. Je n'ai pas à m'occuper ici des sottes attaques de quelques auteurs protestants contre ce livre. Ceci est une querelle de théologiens qui n'intéresse en rien l'histoire. Nulle part Barthélemy de Pise ne fait de saint François l'égal de Jésus, et il lui arrive même de prévenir la critique à cet égard. V. 142 a 2.

Les Bollandistes sont aussi bien sévères : « *Cum Pisanus fuerit scriptor magis pius et credulus quam crisi severa usus . . .* » A. SS. p. 551 e.

2. Il a évité les erreurs si regrettables commises par Wadding dans sa liste des ministres généraux. V. 66 a 2, 104 a 1, 118 b 2. Il avait été lecteur en théologie à Bologne, Padoue, Pise, Sienne et Florence. Il prêcha de longues années et avec un grand succès dans les principales villes de la Péninsule et put ainsi profiter de ses tournées pour recueillir d'utiles indications. Marc de Lisbonne nous a conservé une notice sur sa vie. V. *Croniche dei frati Minori*, t. III, p. 6 ss. de l'édition Diola. — Il mourut le 10 déc. 1401. — Pour plus de détails voir Wadding ann. 1399, VII, VIII et surtout Sbaralea, *Supplementum* p. 109. Il est l'auteur d'une Exposition de la Règle peu connue qu'on trouve dans le Speculum Morin, Rouen 1509, f° 66 *b*-83 *a* de la troisième partie.

Partant de l'idée que la vie de François avait été une imitation parfaite de celle de Jésus, Barthélemy voulut rassembler, sans en laisser perdre un seul, tous les traits de la vie du Poverello épars dans les diverses légendes encore connues de son temps.

Il regrettait que Bonaventure, en empruntant les récits de ses prédécesseurs, les eût souvent écourtés[1], et voulait les conserver dans leur fleur originale. Mieux placé que personne pour mener à bien un pareil travail, puisqu'il avait à sa disposition les archives du Sacro-Convento d'Assise, on peut dire qu'il n'a rien omis d'important et qu'il a fait entrer dans son ouvrage des morceaux considérables de presque toutes les légendes qui parurent au treizième et au quatorzième siècle; on ne les y retrouve que par fragments, il est vrai, mais avec une parfaite exactitude[2].

Lorsque ses recherches n'aboutissent pas il l'avoue simplement, sans vouloir compléter les témoignages écrits par ses propres suppositions[3]. Il va plus loin et

1. Ce sentiment est exprimé d'une façon discrète. Par exemple f° 207 a 1 Barthélemy raconte le miracle du chapitre des nattes d'abord d'après saint Bonaventure, puis il ajoute: « *Et quia non aliter tangit dicta pars* (*legendæ majoris*) *hoc insigne miraculum*: *antiqua legenda hoc refertur in hunc modum.* » Cf. 225 a 2 m. « *Et quia fr. Bonaventura succincte multa tangit et in brevi: pro evidentia prefatorum notandum est... ut dicit antiqua legenda.* »

2. Il faut cependant prendre garde que non seulement entre les éditions publiées il y a des différences considérables, mais que la première (celle de Milan 1510) a été complétée et remaniée par son éditeur. Les jugements portés sur Raymond Gaufridi, 104 a 1, et Boniface VIII, 103 b 1, portent la trace de retouches postérieures (Cf. 125 a 1. — Au f° 72 a 2 m. est indiquée la date de la mort de saint Bernardin, qui est de 1444 etc.). De plus on est étonné, à côté de pages où les sources sont indiquées avec clarté, d'en trouver d'autres où les récits se suivent venant on ne sait d'où.

3. F° 70 a 1. « *Cujus nomen non reperi* ». 1 a 2 « *Multaque non ex industria sed quia ea noscere non valui omittendo.* »

fait un véritable triage parmi les documents qu'il a sous les yeux, laissant de côté ceux qui lui paraissent peu sûrs[1]. Enfin il a soin d'indiquer les passages dans lesquels il n'a pour autorité qu'un témoignage oral[2].

Comme il cite presque continuellement les légendes de Celano, des Trois Compagnons et de Bonaventure, et que ces citations se trouvent à la vérification littéralement exactes, aussi bien que celles du Testament, des diverses règles, ou des bulles pontificales, il semble naturel d'en conclure qu'il aura porté la même exactitude dans les citations que nous ne pouvons pas contrôler et dans lesquelles nous retrouvons de longs fragments d'ouvrages qui ont disparu[3].

1. F° 78 a 1. « *Informationes quas non scribo quia imperfectas reperi.* » Cf. 229 b 2. « *De aliis multis apparitionibus non reperi scripturam, quare hic non pono.* »

2. F° 69 a 1. « *Hec ut audivi posui quia ejus legendam non vidi.* » Cf. : 68 b 2 m. « *Fr. Henricus generalis minister mihi magistro Bartholomeo dixit ipse oretenus.*

3. Les citations de Bonaventure sont de beaucoup les plus fréquentes : on ne saurait s'en étonner, puisque cette légende était la biographie officielle de saint François ; le chapitre auquel Barthélemy emprunte les passages est presque toujours indiqué, et, cela va sans dire, d'après la division ancienne en quinze parties. Ouvrant le livre au hasard au folio 136 a, je ne trouve pas moins de six renvois à la *Legenda major* rien que dans la première colonne.

Pour donner une idée de la manière de Barthélemy de Pise, je vais donner en aperçu le contenu d'une page de son livre. Voici par exemple le f° 111 a (Lib. I, conform. X, pars II, Franciscus predicator). Dès la troisième ligne il cite Bonaventure : « *Fr. Bonaventura in quarta parte majoris legende dicit quod b. Franciscus videbatur intuentibus homo alterius seculi.* » Citation textuelle de Bonaventure, 45. — Trois lignes plus loin : « *Verum qualis esset b. F. quoad personam sic habetur in legenda antiqua . . . homo facundissimus, facie hilaris* etc. Suit la citation littérale du portrait de François tel que le donne 1 Celano 83 jusqu'à : *inter peccatores quasi unus ex illis*, et pour bien marquer la fin de la citation Barthélemy ajoute : « *Hec legenda antiqua.* » — A la colonne suivante, le paragraphe 4 commence par les mots : *B. Fran-*

Les citations qu'il fait de Celano ne présentent aucune difficulté; elles sont toutes exactes, correspondant tantôt à la Première, tantôt à la Seconde Légende [1].

Celles de la Légende des Trois Compagnons sont exactes; mais il semble que Barthélemy les ait puisées dans un texte passablement différent de celui que nous avons [2].

Là où la question se complique et devient délicate,

cisci predicationem reddebat mirabilem et gloriosam ipsius sancti loquutio: etenim legenda trium Sociorum dicit et Legenda major parte tertia: B. Francisci eloquia erant non inania, nec risu digna etc. ce qui correspond littéralement à 3 Soc. 25 et Bon. 28. Puis viennent deux chapitres de Bonaventure presque en entier, introduits par: *In duodecima parte legende majoris dicit Fr. Bonaventura: Erat enim verbum ejus* etc. Citation textuelle de Bon. 178 et 179. — La page se termine par une nouvelle citation de Bonaventure: *Sic dicebat prout recitat Bonaventura in octava parte Legende majoris*: *Hoc officium patri misericordiarum* V. Bonav. 102 fin et 103 intégralement.

Ceci suffit sans doute pour montrer avec quelle précision les sources sont citées dans cet ouvrage, avec quelle attention et quelle confiance doivent être examinées les parties qu'il nous conserve de documents perdus ou égarés.

1. Fo 31 b 2: *ut dicit fr. Thomas in sua legenda*, Cf. 2 Cel. 3, 60. — 140 a 2. *Fr. in leg. fr. Thome*, Cf. 2 Cel. 3, 60. — 140 a 1, Cf. 2 Cel. 3, 16. — 142 b 1. *Fr. in leg. fr. Thome capitulo de charitate*, Cf. 2 Cel. 3, 115. — 144 b 1. *Fr. in leg. fr. Thome capitulo de oratione*, Cf. 2 Cel. 3, 40. — 144 b 1, Cf. 2 Cel. 3, 65. — 144 b 2, Cf. 2 Cel. 3, 78. — 176 b 2, Cf. 2 Cel. 3, 79. — 182 b 2, Cf. 2 Cel. 2, 1. — 241 b 1, Cf. 2 Cel. 3, 141. — 181 a 2, Cf. 1 Cel. 27. Il va sans dire que ces listes de citations n'ont pas la prétention d'être complètes.

2. Fo 36 b 2. *Ut enim habetur in leg.* 3 Soc. Cf. 3 Soc. 10. — 46 b 1, Cf. 3 Soc. 25-28. — 38 b 2, Cf. 3 Soc. 3. — 111 a 2, Cf. 3 Soc. 25. — 134 a 2, Cf. 3 Soc. 4. —142 b 2, Cf. 3 Soc. 57 et 58. — 167 b 2 Cf. 3 Soc. 3 et 8. — 168 a 1, Cf. 3 Soc. 10. — 170 b 1, Cf. 3 Soc. 39, 4. — 175 b 2, Cf. 3 Soc. 59. — 180 b 2, Cf. 3 Soc. 4. — 181 a 1, Cf. 3 Soc. 5, 7, 24, 33 et 67. — 181 a 2, Cf. 3 Soc. 36. — 229 b 2, Cf. 3 Soc. 14, etc. La légende des 3 Soc. que Barthélemy avait sous les yeux était bien telle que nous l'avons aujourd'hui, car il dit, 181 a 2, en se référant à 3 Soc, 67: « *Ut habetur quasi in fine leg.* 3 *Soc.*

c'est avec les citations de la *Legenda Antiqua*. Y a-t-il donc eu un ouvrage de ce nom? Certains auteurs, et parmi eux le Bollandiste Suysken, semblent pencher pour la négative et croire que citer l'*Antiqua Legenda* revient à peu près à se référer d'une manière vague à la tradition. D'autres, parmi les contemporains, ont cru qu'après l'approbation et l'adoption définitive par l'Ordre de la *Legenda Major* de Bonaventure on avait appelé *Legenda Antiqua* les légendes antérieures et en particulier celles de Celano. Les Conformités nous permettent de serrer la question d'un peu plus près. On y trouve en effet des passages de la *Legenda Antiqua* qui reproduisent la Première Vie de Celano[1]. D'autres présentent des points de contact avec la Seconde, parfois d'une exactitude littérale[2], mais souvent ce sont les mêmes récits présentés d'une manière trop différente pour qu'on y voie des emprunts[3].

Enfin il y a beaucoup de ces extraits de la *Legenda Antiqua* dont nous ne retrouvons la source nulle part dans les documents dont il vient d'être question[4]. Ceci suffirait pour démontrer qu'elle ne se confond pas avec eux. Elle les a absorbés en y apportant certains changements ou en les complétant par d'autres[5].

1. F° 111a 1. *Sic habetur in leg. ant.*: correspond littéralement à 1 Cel. 83. — 144a 2 *Franciscus in leg. ant. cap. V de zelo ad religionem* à 1 Cel. 106.

2. F° 111b 1. *De predicantibus loquens sic dicebat in ant. leg.* Cf. 2 Cel. 3, 99 et 106. — 140b 1. Cf. 2 Cel. 3, 84. — 144b 1. Cf. 2 Cel. 3,45. — 144a 1. Cf. 2 Cel. 3,95 et 15. — 225b 2, Cf. 2 Cel. 3, 116.

3. F° 31 a 1. V. 2 Cel. 3,83. — 143a 2 V. 2 Cel. 3,65 et 116. — 144a 1. V. 2 Cel. 3,94. — 170b 1 V. 2 Cel. 3, 11.

4. F° 14a 2. — 32a 1. — 101a 2. — 169b 1. — 141b 2. — 142a 2. — 143b 2. — 168b 1. — 144b 1.

5. Les chapitres 18 (chapitre des nattes) et 25 (lépreux guéri) des Fioretti se trouvent en latin dans les Conf. comme empruntés à la Leg. Ant. V. 174b 1 et 207a 1.

En étudiant les fragments que nous a conservés Barthélemy de Pise on voit aussitôt que ce recueil appartenait à la tendance des zélateurs de la pauvreté; on pourrait donc être tenté d'y voir l'ouvrage de frère Léon.

Mais il y a fort heureusement un passage où Barthélemy de Pise cite comme étant de Conrad d'Offida un fragment qu'il avait déjà cité précédemment comme emprunté à l'*Antiqua Legenda*[1]. Je ne voudrais pas exagérer la valeur d'une indication isolée; mais faire de Conrad d'Offida l'auteur de cette compilation semble une hypothèse tout à fait plausible. Ce que nous savons de lui, de ses tendances, de ses luttes pour la stricte observance, concorde avec ce que les fragments connus de l'*Antiqua Legenda* nous permettent d'induire sur son auteur[2].

Quoi qu'il en soit, il semble que dans ce recueil les récits aient été donnés (la principale source étant la légende de frère Léon ou des Trois Compagnons avant sa mutilation) d'une manière bien moins écourtée que dans la Seconde Vie de Celano. Cette œuvre ne dut guère être qu'une seconde édition de celle de frère Léon, complétée çà et là de quelques traits nouveaux et surtout d'exhortations à la persévérance à l'adresse des zélateurs persécutés[3].

Enfin d'après f° 168b 2, c'est aussi à la Leg. Ant. que serait empruntée la description de l'habit telle qu'on la trouve à la fin de la *Chronique des Tribulations*. Voir *Archiv*, t. II, p. 153.

1. F° 182a 2, Cf. 51b 1; 144a 1.

2. Il mourut le 12 déc. 1306 à Bastia près Assise. Voir sur lui *Chron. Tribul. Archiv* II, 311 et 312. *Conform.* 60; 119 et 153.

3. Quoique l'histoire de l'Indulgence de la Portioncule soit de tous les sujets celui qui est traité le plus au long dans les Conformités 151b 2—157a 2, pas une seule fois Barthélemy de Pise n'en appelle à la *Legenda Antiqua*. Il semble donc que ce recueil ait gardé lui aussi le silence sur ce célèbre pardon.

VIII. Chronique de Glassberger[1].

Cet ouvrage écrit vers 1508 ne saurait évidemment être classé parmi les sources proprement dites; mais il nous présente, sous une forme commode, l'histoire générale de l'Ordre, et, grâce à ses citations, permet de vérifier certains passages des légendes primitives dont Glassberger avait le manuscrit sous les yeux. Il en est ainsi en particulier pour la chronique de frère Jourdain de Giano qu'il a insérée presque tout entière dans son travail.

IX. Chronique de Marc de Lisbonne[2].

Cette œuvre est du même genre que celle de Glassberger; elle ne peut être utilisée que par surcroît. Il y a cependant une série de faits où elle a une valeur particulière, c'est quand il s'agit des missions franciscaines en Espagne et au Maroc; l'auteur eut sur ce sujet des documents qui n'étaient pas parvenus aux frères des pays éloignés.

1. Publiée avec un soin extrême par les PP. Franciscains de l'Observance dans le t. II des *Analecta Franciscana, ad Claras Aquas* (Quaracchi, près Florence) 1888, 1 vol. gr. in-8° de XXXVI — 612 p. Cette édition, aussi bien au point de vue de la critique du texte, de sa correction, des variantes et des notes, qu'au point de vue matériel, est parfaite et fait d'autant plus désirer la publication de la Chronique des XXIV généraux et de Salimbene par les mêmes éditeurs. — Le commencement jusqu'à l'année 1262 avait été déjà publié par le Dr Karl Evers sous le titre *Analecta ad Fratrum Minorum historiam*. Leipzig, 1882, in-4° de 89 p.

2. Je n'ai pu arriver à me procurer que l'édition italienne publiée par Horatio Diola sous le titre *Croniche degli Ordini instituti dal P. S. Francesco*, 3 vol. 8°. Venise, 1606.

V

CHRONIQUEURS ÉTRANGERS A L'ORDRE

I. Jacques de Vitry.

Les documents suivants que nous ne pouvons qu'indiquer brièvement ont une inappréciable valeur ; ils émanent d'hommes particulièrement bien placés pour nous dire l'impression que le prophète ombrien produisit sur sa génération.

Jacques de Vitry[1] a laissé de longues pages sur saint François. En homme prudent qui a vu déjà bien des fous religieux, il se réserve d'abord; mais bientôt ce sentiment disparaît, et on ne trouve plus chez lui qu'une admiration humble et émue pour l'*homme apostolique*.

Il en parle dans une lettre qu'il écrivit au lendemain de la prise de Damiette (novembre 1219) à ses amis de Lorraine pour la leur raconter[2]. Quelques lignes lui suf-

1. Il était né à Vitry-sur-Seine, devint curé d'Argenteuil près de Paris, chanoine d'Oignies au diocèse de Namur, prêcha la croisade contre les Albigeois et accompagna les Croisés en Palestine; devenu évêque d'Acre, il assista en 1219 au siège et à la prise de Damiette et revint en Europe en 1225 ; créé cardinal-évêque de Frascati en 1229, il mourut en 1244 laissant de nombreux écrits. Sur sa vie, voir la préface de ses *Historiæ*, édition de Douai, 1597.

2. Cette lettre se trouve dans (Bongars) *Gesta Dei per Francos* p. 1146—1149.

fisent pour décrire saint François et marquer son irrésistible influence. Il n'est pas un seul passage chez les biographes franciscains qui donne une idée plus vivante de l'apostolat du Poverello.

Il y revient beaucoup plus longuement dans son *Historia Occidentalis*, en lui consacrant le chapitre XXXII de ce curieux ouvrage[1]. Ces pages vibrantes d'enthousiasme furent écrites du vivant même de François[2], au moment où les membres les plus éclairés de l'Église qui s'étaient crus au soir du monde, *in vespere mundi tendentis ad occasum*, virent tout à coup du côté de l'Ombrie les clartés d'un nouveau matin.

II. Thomas de Spalato.

Un archidiacre de la cathédrale de Spalato qui, en 1220, faisait ses études à Bologne, nous a laissé un portrait bien vivant de saint François, et le souvenir de l'impression que produisirent ses prédications dans cette savante ville[3]. Dans son récit passe quelque chose de son enthousiasme ; on sent que cette journée du 15 août

1. *Jacobi de Vitriaco Libri duo quorum prior Orientalis, alter Occidentalis Historiæ nomine inscribitur. Studio Fr. Moschi. Duaci ex officina Balthazaris Belleri*, 1597 in-16, 480 p. Le chapitre XXXII occupe les pages 349—353, il est intitulé *De ordine et prædicatione fratrum Minorum*. Voir ci-après p. 261.

2. Cela paraît ressortir du passage : *Vidimus primum ordinis fundatorem magistrum cui tanquam summo Priori suo omnes alii* obediunt. *Loc. cit.* p. 352.

3. Il est inséré dans le traité de Sigonius sur les évêques de Bologne : *Caroli Sigonii de episcopis Bononiensibus libri quinque cum notis L. C. Rabbii*, travail qui occupe les col. 353—590 du t. III de ses *Opera omnia*, édition de Milan 1732—1737, 6 vol. in-f°. Notre fragment se trouve col. 432.

1220, où il rencontra le Poverello d'Assise, resta l'une des meilleures de sa vie[1].

III. Chroniqueurs divers.

Le Continuateur de Guillaume de Tyr[2] nous apporte un nouveau récit de la tentative faite par François pour convertir le Soudan. Cette narration, la plus longue de toutes celles que nous avons sur ce sujet, ne contient cependant aucun trait essentiel nouveau, mais elle fournit un témoignage de plus en faveur de l'historicité des légendes franciscaines.

Mentionnons enfin deux chroniques rédigées du vivant même de saint François et qui, sans fournir aucune indication nouvelle, parlent de sa fondation avec exactitude et prouvent combien le mouvement de rénovation religieuse parti de l'Ombrie s'était rapidement propagé jusqu'aux extrémités de l'Europe. Le chroniqueur anonyme de Monte-Sereno[3] écrivait en effet vers 1225, et nous raconte, non sans un amer regret, les brillantes conquêtes des Franciscains.

Burchard[4], abbé Prémontré d'Ursperg, mort en 1226, qui avait été à Rome en 1211, nous laisse une bien curieuse appréciation de l'Ordre.

1. On trouvera ce passage, p. 274.

2. *Guillelmi Tyrensis arch. Continuata belli sacri historia* dans Martène : *Amplissima Collectio,* t. V, p. 584—752. Le morceau qui concerne François se trouve col. 689—690.

3. *Chronicon Montis Sereni* (aujourd'hui Petersberg près de Halle) éditée par Ehrenfeuchter dans les *Mon. Germ. hist. Script.* t. 23, p. 130—226, p. 220.

4. *Burchardi et Cuonradi Urspergensium chronicon ed.* A. Otto Abel et L. Weiland *apud Mon. Germ. hist.*, t. 23, p. 333—383. Le monastère d'Ursperg se trouvait à moitié chemin entre Ulm et Augsbourg. V. p. 376.

Les Frères Mineurs lui apparaissent un peu comme un rameau orthodoxe des Pauvres de Lyon. Il veut même que le pape, en approuvant les Franciscains, ait eu pour but de satisfaire dans la mesure du possible les aspirations manifestées par cette hérésie et par celle des *Humiliés*.

Il est impossible d'attribuer une valeur quelconque aux longues pages consacrées à saint François par Mathieu Paris [1]. Si ses renseignements sont justes dès qu'il s'agit de l'activité des frères, qu'il pouvait voir à l'œuvre autour de lui [2], ils sont absolument fantaisistes dès qu'il s'agit de la vie même de François, et on ne peut que s'étonner de voir M. Hase [3] s'arrêter au récit des stigmates du moine anglais.

La notice qu'il consacre à François contient presque autant d'erreurs que de phrases; il le fait naître d'une famille illustre par sa noblesse, lui fait étudier dès l'enfance la théologie (*hoc didicerat in litteris et theologicis disciplinis quibus ab ætate tenera incubuerat, usque ad notitiam perfectam*), etc [4].

Il serait peu utile d'allonger cette liste et de mentionner ceux des chroniqueurs qui se sont bornés à marquer la fondation de l'Ordre, son approbation et la mort de saint François [5], ou ceux qui ont longuement parlé de

1. *Matthæi Parisiensis, monachi Albanensis, Historia major.* Édition Wats, Londres 1640. Les Frères Mineurs sont mentionnés d'abord à l'année 1207 (p. 222) puis à 1227, p. 339—342.

2. Voir l'article *Minores* de la table des matières des *Mon. Germ. hist. Script.*, t. XXVIII.

3. *Franz von Assisi*, p. 168 ss.

4. Voir ci-après, p. 110 son récit de l'audience d'Innocent III.

5. Par exemple *Chronica Albrici trium fontium* dans Pertz: *Script.* t. 23, *ad ann.* 1207, 1226, 1228. V. Fragment de la chron. de Philippe Mousket (✝ avant 1245). *Recueil des historiens*, t. XXII, p. 71. Vers 30347—30360. Le nombre des annalistes de ce siècle est effrayant, et il n'en est pas un sur dix qui ait négligé d'indiquer la fondation des Frères Mineurs.

lui, mais en copiant tout simplement une légende franciscaine[1].

Il suffit de signaler pour mémoire le long chapitre de la Légende dorée, consacré à saint François. Jacques de Voragine (mort en 1298) y résume avec exactitude, mais sans ordre, les traits essentiels des premières légendes et en particulier de la Seconde Vie par Celano[2].

Quant à l'inscription de Santa Maria del Vescovado à Assise, elle est trop informe pour être autre chose qu'un simple objet de curiosité[3].

J'ai renoncé à dresser une bibliographie complète des ouvrages concernant saint François, ce travail ayant été fort bien fait par M. l'abbé Ulysse Chevalier dans son *Répertoire des sources historiques du moyen âge:* Bio-Bibliographie, col. 765-767 et 2588-2590. Paris, un vol. in-4°, 1876-1888. J'y renvoie les lecteurs.

1. Par exemple Vincent de Beauvais († 1264) fait entrer dans son *Speculum historiale*, lib. 29, cap. 97–99, lib. 30, cap. 99–111 à peu près toute la légende donnée par les Bollandistes sous le titre de *Secunda legenda* dans leur *Commentarium prævium*.

2. *Legenda aurea*, éd. Græsse, Breslau, 1890, p. 662–674.

3. On en trouvera une bonne reproduction dans les *Miscellanea francescana*, t. II, p. 33–37, accompagnée d'une savante dissertation de M. Faloci Pulignani.

VIE DE SAINT FRANÇOIS

CHAPITRE PREMIER

Jeunesse de saint François.

Assise est encore à peu près ce qu'elle était il y a six ou sept siècles. Le donjon féodal est en ruines, mais l'aspect de la ville est toujours le même avec ses longues rues désertes, bordées de maisons séculaires.

Étagée à mi-côte d'une colline que domine fièrement le mont Subasio[1], elle contemple à ses pieds toute la plaine de l'Ombrie depuis Pérouse jusqu'à Spolète. Les maisons grimpent contre le rocher comme des enfants qui se pressent, se dressent sur la pointe des pieds pour être bien sûrs de tout voir; elles y réussissent si bien que de chaque croisée on embrasse tout le panorama avec son encadrement de collines moutonneuses, au sommet desquelles villages et châteaux se découpent sur un ciel d'une limpidité incomparable.

Ces simples demeures ne comptent pas plus de cinq à six petites pièces[2], mais les tons rosés de la pierre

1. 1101 mètres d'altitude; la plaine aux environs d'Assise est en moyenne à 200 m et la ville à 250.

2. Comme dans la plupart des villes de la Toscane, les dimensions des maisons y étaient jadis réglementées.

leur donnent une gaieté extraordinaire. Celle où naquit, dit-on, saint François, a presque entièrement disparu pour faire place à une église; mais la rue est si modeste, ce qui subsiste du *palazzo dei genitori di San Francesco*, si parfaitement semblable aux maisons voisines, que la tradition doit avoir raison. François entra vivant dans la gloire; il serait étonnant qu'une sorte de culte ne soit pas tout de suite allé à la demeure où il avait vu le jour et passé les vingt-cinq premières années de sa vie.

Il vint au monde vers 1182[1]. Les biographes ne nous ont conservé que peu de détails sur ses parents[2].

1. Les biographes disent qu'il mourut (3 oct. 1226) dans sa quarante-cinquième année. Mais leurs termes ne sont pas assez précis pour rendre improbable la date de 1181. La question est du reste de peu d'importance. Un Franciscain d'Erfurt fixe, dès le milieu du treizième siècle, la date de 1182. Pertz, t. 24, p. 193.

2. On a fabriqué à François un certain nombre de généalogies : elles ne prouvent qu'une chose, le naufrage de l'idée franciscaine. Qu'ils comprenaient mal leur héros, ceux qui ont cru le grandir et le glorifier en le faisant sortir d'une famille noble ! « *Quæ vero*, dit le P. Suysken S. J., *de ejus gentilitio insigni disserit Waddingus, non lubet mihi attingere. Factis et virtutibus eluxit S. Franciscus non proavorum insignibus aut titulis, quos nec desideravit.* » A. SS. p. 557 a. On ne saurait mieux dire.

Au quatorzième siècle, tout un cycle de légendes s'est formé autour de sa naissance. Il ne pouvait en être autrement. Elles dérivent toutes du récit montrant un vieillard qui va frapper à la porte des parents, intercède jusqu'à ce qu'on lui laisse prendre l'enfant entre les bras, et annonce enfin qu'il fera de grandes choses. Sous cette forme, cet épisode ne présente certes rien d'impossible, mais les traits merveilleux se groupèrent bientôt autour de ce noyau jusqu'à le rendre méconnaissable. Barthélemy de Pise nous a conservé à peu près sa forme primitive, *Conform.* 28 a 2. François eut sûrement plusieurs frères [3 Soc. 9. *Mater... quæ cum præ ceteris filiis diligebat*], mais ils n'ont laissé aucune trace dans son histoire sauf le trait raconté plus loin. V. p. 76. Cristofani a publié quelques pièces notariées concernant *Angelo*, frère de saint François, et ses

Son père, Pierre Bernardone, vendait des étoffes et gagnait à ce commerce beaucoup d'argent. On sait combien la vie des marchands était alors différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Une grande partie de leur temps se passait à des tournées lointaines pour s'approvisionner.

Ces voyages étaient presque des expéditions. Les routes étant peu sûres, il fallait une bonne escorte pour se rendre à ces foires fameuses, où durant des semaines se rencontraient des marchands venus des points les plus reculés de l'Europe. Dans certaines villes, Montpellier par exemple, la foire était continuelle; Benjamin de Tudela nous montre cette cité fréquentée par toutes les nations chrétiennes et mahométanes: « On y trouve des négociants de l'Afrique, de l'Italie, de l'Égypte, de la Palestine, de la Grèce, de la Gaule, de l'Espagne et de l'Angleterre, en sorte qu'on y voit des gens de toutes les langues avec les Génois et les Pisans. »

Parmi tous ces marchands, les plus riches étaient ceux qui faisaient le trafic des tissus. Ils étaient au pied de la lettre les banquiers du temps, et leurs lourdes voitures charriaient souvent les sommes levées par les papes en Angleterre ou en France.

Leur passage était un des événements de la vie de château; on les retenait longtemps, et on les questionnait sur toutes les nouvelles. Il est facile de comprendre combien de pareilles relations devaient

descendants: *Storie d'Assisi*, t. I, p. 78 ss. Dans ces documents Angelo s'appelle *Angelus Pice* et son fils *Johannectus olim Angeli domine Pice*, appellations qu'on peut invoquer en faveur de l'origine noble de Pica.

les rapprocher de la noblesse; aussi dans certaines contrées, en Provence par exemple, les marchands étaient-ils considérés comme nobles au second degré[1].

Bernardone faisait souvent de ces longs voyages; il venait même en France, et par là il faut entendre sûrement la France septentrionale et surtout la Champagne, où se faisaient les échanges commerciaux entre le nord et le midi de l'Europe.

Il s'y trouvait précisément lorsque son fils naquit. La mère, sur les fonts baptismaux de S. Rufin[2], lui fit donner le nom de Jean, mais le père à son retour voulut l'appeler François[3].

Avait-il déjà des idées arrêtées sur l'éducation qu'il voulait lui donner, l'appela-t-il ainsi parce qu'il se proposait dès lors, de l'élever à la française, d'en faire un petit Français? Cela n'a rien d'improbable. Peut-être aussi n'y avait-il là qu'une sorte d'hommage reconnaissant adressé par le bourgeois d'Assise à ses nobles clients d'au delà des monts? Quoi qu'il en soit, l'enfant apprit le français et garda toujours pour notre langue et pour notre pays un goût particulier[4].

1. *Preuves de l'histoire du Languedoc*, t. III, p. 607.

2. Cathédrale d'Assise; on y baptise encore aujourd'hui tous les enfants de la ville ; les autres églises n'ont pas de fonts.

3. 3 Soc. 1 ; 2 Cel. 1, 1 ; V. aussi 3 Soc. édition de Pesaro, 1831.

4. La langue d'oïl était dès cette époque la langue internationale de l'Europe, elle était en Italie la langue des jeux et des tournois et se trouvait en usage dans les petites cours princières du nord de la Péninsule. V. Dante *de vulgari eloquio* lib. I, cap. X. Brunetto Latini écrivit en français car « la parlure de France est plus délectable et plus commune à toutes gens. » A l'autre bout de l'Europe, l'abbé de Stade en Westphalie, parlait de la *noblesse de l'idiome gaulois*. *Ann.* 1224, *apud* Pertz, Script. t. XVI. Nous verrons saint François faire souvent des allusions aux romans de la Table-Ronde et à la chanson de Roland.

Ces indications sur Bernardone sont d'une extrême importance; elles nous montrent au milieu de quelles influences François grandit. Les marchands en effet jouèrent un rôle considérable dans les mouvements religieux du treizième siècle. Leur métier même les obligeait à devenir des colporteurs d'idées. Comment, lorsqu'ils arrivaient dans un pays, ne pas répondre à tous ceux qui leur demandaient les nouvelles? Or, les plus impatiemment attendues étaient les nouvelles religieuses, car la curiosité était tournée d'un tout autre côté qu'aujourd'hui. Ils se faisaient à ce rôle; regardaient, prêtaient l'oreille, heureux à la pensée d'avoir quelque chose à raconter, et peu à peu, beaucoup devenaient les missionnaires des idées qu'ils avaient d'abord écoutées en simples curieux.

L'importance de ce rôle des marchands qui allaient et venaient, semant un peu partout les nouveautés qu'ils recueillaient dans leurs courses, n'a pas été suffisamment mise en lumière; ils ont été les véhicules souvent inconscients et involontaires de toutes les idées, surtout des hérésies et des révoltes, et ont fait le succès des Vaudois, des Albigeois, des Humiliés et de bien d'autres sectes.

Bernardone a pu être ainsi, sans y songer, l'artisan de la vocation religieuse de son fils. Les récits qu'il rapportait de ses voyages semblèrent peut-être d'abord n'avoir pas même éveillé l'attention de l'enfant, mais ils furent comme ces germes qui restent longtemps ensevelis, et qui tout à coup, sous un chaud rayon de soleil, produisent des fruits inattendus.

L'instruction de François ne fut pas poussée bien

loin[1]; l'école s'abritait alors à l'ombre de l'église. Les prêtres de Saint-Georges furent ses instituteurs[2] et lui apprirent un peu de latin. Cette langue resta courante en Ombrie jusque vers le milieu du treizième siècle; tout le monde la comprenait et la parlait un peu, c'était encore la langue des sermons et des délibérations politiques[3].

Il apprit aussi à écrire, mais avec moins de succès: pendant toute sa vie, on le voit ne prendre lui-même la plume qu'en de rares occasions et pour quelques mots seulement[4]. L'autographe du Sacro-Convento, qui a bien l'air authentique, témoigne d'une gaucherie extrême; la plupart du temps il dictait et se bornait à signer ses lettres d'un simple T, symbole de la croix de Jésus[5].

La partie de son instruction qui devait avoir le plus d'influence sur sa vie fut le français[6] qu'il parlait peut-

1. Il ne faut pas se laisser égarer par certains passages sur son ignorance dont on pourrait conclure au premier abord qu'il ne savait absolument rien, par ex. 2 Cel. 3, 45. *Quamvis homo iste beatus nullis fuerit scientiæ studiis innutritus.* Il s'agit ici évidemment de la science, telle que la comprirent bientôt les Franciscains, et de la théologie en particulier.

La suite même du passage de Celano en est la preuve évidente.

2. Bon. 219; Cf. A. SS. p. 560 a. — 1 Cel. 23.

3. Ozanam, *Documents inédits pour servir à l'histoire littéraire d'Italie du VIIIe au XIIIe siècle.* Paris 1851, in-8°. V. 65, 68, 71, 73. Fauriel, *Dante et les origines de la langue et de la littérature italiennes*. Paris 1854, 2 vol. in-8°. V. t. II, p. 332, 379 et 429.

4. V. 3 Soc. 51 et 67; 2 Cel. 3, 110; Bon. 55; 2 Cel. 3, 99; Eccl. 6; Bernard de Besse, Man. de Turin, f° 96 a, qualifie frère Léon de secrétaire de saint François.

5. Voir page XLII n. 8. Bon. 51 et 308.

6. 1 Cel. 16; 3 Soc. 10; 23; 24; 33; 2 Cel. 1, 8; 3, 67. Voir aussi le Testament de sainte Claire et le Speculum 119 a.

être dans sa famille. On a dit avec raison que savoir deux langues, c'est avoir deux âmes; en apprenant la nôtre, François sentait son cœur vibrer aux accents de notre jeune poésie, et son imagination mystérieusement troublée rêvait déjà d'imiter les exploits de nos chevaliers.

Mais ne devançons pas les temps.

Sa vie fut d'abord celle des autres enfants de son âge. Le quartier de la ville où l'on montre sa maison, est inconnu aux voitures; dès le matin ces petites rues semblent être la propriété des enfants. Ils s'y amusent en groupes nombreux, s'ébattent avec un charme exquis, bien différents des petits Romains qui dès six ou sept ans vont se blottir durant des heures, derrière une colonne, un pan de mur ou une ruine, pour jouer aux dés ou à la mora, et mettent dans leurs jeux quelque chose de passionné et de farouche.

En Ombrie, comme en Toscane, les enfants aiment surtout les divertissements où l'on se pavane : jouer aux soldats et à la procession est à Assise leur plaisir suprême. Pendant la journée ils restent dans les ruelles. Vers le soir, chantant et dansant, ils s'en vont sur une des places de la ville. Ces places sont un des charmes d'Assise. A chaque instant les maisons s'interrompent du côté de la plaine, et vous trouvez une délicieuse terrasse plantée de quelques arbres, faite à souhait pour jouir, sans en rien perdre, des splendeurs du soleil couchant. Nul doute que bien des fois le fils de Bernardone n'y ait conduit des farandoles pareilles à celles qu'on y voit aujourd'hui : il fut dès l'enfance le prince de la jeunesse.

Thomas de Celano trace un effrayant tableau de l'éducation d'alors. Il montre les parents devenus les instigateurs des vices de leurs enfants et les poussant au mal de vive force. François ne profita que trop de ces tristes leçons [1].

La profession de son père et l'origine peut-être nobiliaire de sa mère l'élevaient presque au niveau des familles titrées du pays; l'argent, qu'il dépensait à pleines mains, fit le reste. Contents de festoyer à ses dépens, les jeunes seigneurs lui faisaient une sorte de cour. Quant à Bernardone, il était trop heureux de voir son fils frayer avec eux pour lésiner sur ses folies. Il était avare, comme nous le montrera la suite de cette histoire, mais sa fatuité et son orgueil dépassaient son avarice.

Pica, sa femme, douce et modeste créature [2], sur laquelle les biographes sont un peu trop laconiques, voyait tout cela et s'affligeait en silence; mais faible, comme toutes les mères, elle ne voulait pas désespérer de son fils, et lorsque ses voisines lui contaient les désordres de François, elle répondait sans s'émouvoir: « Que pensez-vous donc? J'espère bien, s'il plaît à Dieu,

1. *Primum namque cum fari vel balbutire incipiunt, turpia quædam et execrabilia valde signis et vocibus edocentur pueri ii nondum nati : et cum tempus ablactationis advenerit, quædam luxu et lascivia plena non solum fari sed et operari coguntur... Sed et cum paulo plusculum ætate profecerint, se ipsis impellentibus, semper ad deteriora opera dilabuntur.* 1 Cel. 1.

2. 2 Cel. 1. Cf. *Conform.* 14 a 1. Il n'y a rien d'impossible à ce qu'elle ait été d'origine provençale, mais rien, dans des documents dignes de foi, ne l'indique. Elle descendait sans doute de souche nobiliaire car les documents notariés lui donnent toujours le titre de *Domina.* Cristofani t. I, p. 78 ss. Cf. *Matrem honestissimam habuit.* 3 Soc. éd. de Pesaro 1831, p. 17.

qu'il deviendra un bon chrétien[1]. » Parole toute naturelle dans la bouche d'une mère, mais à laquelle on devait attribuer plus tard un sens prophétique.

Jusqu'où le jeune homme se laissa-t-il entraîner? Il serait bien difficile de le dire. La question qui tourmentait, dit-on, frère Léon n'a pu se poser qu'à une imagination maladive[2]. Thomas de Celano et les Trois Compagnons sont d'accord pour nous le montrer allant jusqu'aux pires excès. Plus tard on parla avec plus de circonspection de sa vie mondaine. Une antienne trop crue, tirée du récit de Celano, fut changée par le chapitre général de 1260[3], et cette franchise des premiers biographes fut sans doute une des causes qui contribuèrent le plus à leur condamnation définitive trois ans après[4].

Leurs récits n'ont rien d'obscur : non seulement le fils de Bernardone imita les jeunes gens de son âge, mais il mettait son point d'honneur à les dépasser.

A force de singularités, de bouffonneries, de farces, de prodigalités, il finit par conquérir une sorte de célébrité. On le voyait sans cesse dans les rues avec ses compagnons, forçant l'attention par le luxe ou la

1. La leçon donnée par les *Conform.* 14 a 1. *Meritorum gratia dei filium ipsum noveritis affuturum*, semble meilleure que celle de 2 Cel. 1, 1. *Multorum gratia Dei filiorum patrem ipsum noveritis affuturum.* Cf. 3 Soc. 2.

2. Bernard de Besse, Man. de Turin, 102 b. : *An integer carne desiderans... quod non extorsisset a Sancto... meruit obtinere a Deo quod virgo esset.* Cf. *Conform.* 211 a 1 et A. SS. p. 560 s.

3. « *In illa antiphona quæ incipit : Hic vir in vanitatibus nutritus insolenter, fiat talis mutatio : Divinis karismatibus preventus est clementer.* » *Archiv* VI, p. 35.

4. V. p. LXXXIV, la décision du chapitre de 1263 ordonnant la destruction des légendes antérieures à celle de Bonaventure.

bizarrerie de ses vêtements. La nuit même, la joyeuse bande continuait ses exploits et remplissait la ville du bruit de ses chants[1].

Précisément vers cette époque, des troubadours parcouraient les villes du nord de l'Italie[2] et mettaient à la mode les fêtes brillantes et surtout les cours d'amour; mais s'ils exaltaient les passions, ils faisaient aussi appel aux sentiments de courtoisie et de délicatesse; c'est ce qui sauva François.

Au milieu de ses débordements, il restait toujours poli et aimable, et s'abstenait avec soin de toute expression basse ou obscène[3].

Sa grande préoccupation était déjà de sortir de la banalité. Tourmenté du besoin de viser loin et haut[4], il

1. 1 Cel. 1 et 2; 89; 3 Soc. 2. Cf. A. SS. 560 c. Vincent de Beauvais, *Spec. hist. lib.* 29, *cap.* 97.

2. Pierre Vidal était vers 1195 à la cour de Boniface, marquis de Montferrat, et s'y trouvait si bien qu'il voulait s'y établir, K. Bartsch, *Peire Vidal's Lieder*, Berlin, 1857, n. 41. Ern. Monaci, *Testi antichi provenzali*, Rome, 1889, col. 67. Il faut lire ce morceau, pour avoir une idée de la ferveur avec laquelle ce poète partageait les espérances de l'Italie et souhaitait son indépendance. Cette note politique se retrouve dans un tenson de Manfred II Lancia à l'adresse de Pierre Vidal. (V. Monaci *loc. cit.* col. 68.) — Gaucelme Faidit fut aussi à cette cour, ainsi que Raimbaud de Vacqueyras (1180-1207) — Folquet de Romans passa presque toute sa vie en Italie. Bernard de Ventadour (1145-1195), Peirol d'Auvergne (1180-1220) et bien d'autres y firent des séjours plus ou moins longs. Bientôt les Italiens se mirent à chanter aussi en provençal, entre autres ce Manfred Lancia, puis Albert, marquis de Malaspina (1162-1210), Pietro della Caravana qui, en 1196, excita les cités lombardes contre Henri VI, Pietro della Mula qui était vers 1200 à la cour de Cortemiglia. On trouvera des fragments de ces poètes dans Monaci *op. cit.* col. 69 ss.

3. 3 Soc. 3; 2 Cel. 1, 1.

4. *Cum esset gloriosus animo et nollet aliquem se præcellere*, Jord. 10.

s'était pris d'une sorte de passion pour la chevalerie, et croyant voir dans la dissipation un des traits distinctifs de la noblesse, il s'y était jeté éperdument.

Mais celui qui, à vingt ans, court de fête en fête et n'a pas le cœur absolument fermé, est bien obligé d'apercevoir parfois, au détour du chemin, des pauvres qui ont faim et qui vivraient des mois avec ce qu'il dépense en quelques heures pour des futilités. François les voyait et, avec sa nature impressionnable, pour un moment oubliait tout le reste. Il se mettait par la pensée à leur place, et il lui arriva de leur donner tout l'argent qu'il avait sur lui et jusqu'à ses vêtements.

Un jour, il était occupé par des acheteurs dans la boutique de son père, lorsqu'un homme survint demandant la charité, pour l'amour de Dieu. Impatienté, il le renvoya durement; mais se reprochant bien vite sa brutalité : « Que n'aurais-je pas fait, pensa-t-il, si cet homme était venu me demander quelque chose au nom d'un comte ou d'un baron ? que n'aurais-je pas dû faire quand il venait au nom de Dieu, je ne suis qu'un manant ! » Laissant ses clients il courut après le mendiant[1].

Cependant Bernardone, durant les premiers temps où il l'avait employé, avait été fort content de ses aptitudes commerciales; si son fils ne savait que trop dépenser l'argent, il savait du moins bien le gagner[2]. Mais sa satisfaction ne fut pas de longue durée. Les mauvais compagnons exerçaient sur François la plus pernicieuse influence. Un moment vint où il ne pouvait

1. 1 Cel. 17 ; 3 Soc. 3 ; Bon. 7. Cf. A. SS. p. 562.

2. 1 Cel. 2 ; Bon. 6 ; *Vit. sec. apud* A. SS. p. 560.

plus se séparer d'eux, et dès qu'il entendait leurs appels, il quittait tout, sans que rien pût le retenir[1].

Pendant ce temps, l'Ombrie et l'Italie voyaient les événements politiques se précipiter : après une lutte formidable, les républiques alliées avaient forcé l'Empire à les reconnaître. Par l'immortelle victoire de Legnano (29 mai 1176) et la paix de Constance (25 juin 1183), la ligue lombarde avait arraché à Frédéric Barberousse presque toutes les prérogatives du pouvoir, l'empereur n'en conservant guère que les insignes et les apparences.

D'un bout à l'autre de la Péninsule, des visions de liberté faisaient battre les cœurs. Il sembla un instant que l'Italie tout entière allait retrouver conscience de son unité, se lever comme un seul homme pour jeter l'étranger hors des frontières, mais les rivalités des cités étaient trop éveillées pour leur laisser voir que la liberté locale, sans l'indépendance commune, était précaire et illusoire. Le successeur de Barberousse, Henri VI (1183—1196), fit peser sur l'Italie un joug de fer, et peut-être aurait-il réussi à assurer à l'Empire la domination, s'il n'avait été arrêté brusquement par une mort prématurée.

Il n'avait pourtant pas pu enchaîner les idées. Le mouvement communal qui ébranlait le nord de la France, se répercutait au delà des Alpes.

Quoique cité secondaire, Assise n'était pas restée en arrière dans les grandes luttes pour l'indépendance[2]. Elle fut durement châtiée, perdit ses franchises et dut

1. 3 Soc. 9.

2. En 1174, elle fut prise par le chancelier de l'empire, Chrétien, archevêque de Mayence. A. Cristofani, t. I, p. 69.

se soumettre à Conrad de Souabe, duc de Spolète qui la tint en respect du haut de la forteresse.

Mais lorsque Innocent III monta sur le trône pontifical (8 janvier 1189), le vieux duc se sentit perdu; il lui offrit de l'argent, des hommes, sa foi; le pontife refusa tout: il n'aurait pas voulu paraître favoriser les Tudesques qui avaient si odieusement foulé le pays. Conrad de Souabe dut se rendre à merci et aller faire sa soumission à Narni entre les mains de deux cardinaux.

En gens pratiques, les Assisiates n'hésitèrent pas un instant: dès que le comte fut en route pour Narni, ils se précipitèrent à l'assaut du château. L'arrivée d'envoyés chargés d'en prendre possession, comme domaine pontifical, ne les arrêta point; ils n'en laissèrent pas pierre sur pierre[1].

Puis avec une incroyable rapidité, ils bâtirent à leur cité une enceinte de murailles, encore debout en partie, et qui témoignent par leurs masses imposantes de la vigueur avec laquelle toute la population y travailla.

N'est-il pas naturel de penser que François, qui avait alors dix-sept ans, fut un des plus vaillants ouvriers de ces glorieuses journées et qu'il y prit cette habitude de porter des pierres et de manier la truelle, qui devait lui être si utile peu d'années après?

Malheureusement ses compatriotes ne surent pas profiter de la conquête de leur liberté. Le bas peuple, qui avait pris dans cette révolution conscience de sa

1. Tous ces événements sont racontés dans les *Gesta Innocentii III ab auctore coœtaneo*, édités par Baluze: Migne *Inn. op.* t. 1, col. XXIV. Voir surtout la lettre d'Innocent *Rectoribus Tusciæ: Mirari cogimur* du 16 avril 1198, Migne, t. I, col. 75-77. Potthast nº 82.

force, voulut poursuivre la victoire et s'emparer des biens des nobles; ceux-ci se réfugièrent dans leurs maisons fortifiées à l'intérieur de la ville ou dans leurs châteaux aux environs. On en incendia plusieurs; comtes et barons s'adressèrent alors aux villes voisines pour demander aide et secours.

Pérouse était à ce moment à l'apogée de sa puissance[1] et avait déjà fait bien des efforts pour se soumettre Assise ; aussi accueillit-elle avec empressement les transfuges et faisant de leur cause la sienne, déclara la guerre. C'était en 1202.

Une rencontre eut lieu dans la plaine, à peu près à moitié chemin entre les deux cités, non loin du *Ponte San Giovanni*. Les Assisiates furent vaincus, et François qui était dans leurs rangs fut fait prisonnier[2].

La trahison des nobles n'avait pas été générale; quelques-uns s'étaient battus avec le peuple. Ils furent emmenés comme otages par les vainqueurs. Ce fut avec eux, et non avec les *popolani*, que François, en considération de la noblesse de ses mœurs[3], passa le temps de sa captivité; elle dura tout un an.

Il étonna beaucoup ses compagnons par sa gaieté. Bien souvent ils le croyaient presque fou. Au lieu de passer ses journées à gémir et à maugréer, il faisait des plans d'avenir dont il parlait volontiers à tout venant. Il se figurait la vie comme la dépeignaient les chants des troubadours; rêvait de glorieuses aventures et

1, Voir Luigi Bonazzi, *Storia di Perugia*. 2 vol. in-8°. Perugia 1875-1879, t. I, cap. V, p. 257-322.

2. 3 Soc. 4; 2 Cel. 1, 1. Cristofani *op. cit.*, I, p. 88 ss.; Bonazzi *op. cit.*, p. 257.

3. 3 Soc. 4.

finissait toujours par dire : « Vous verrez qu'un jour je serai adoré par le monde entier[1]. »

Durant ces longs mois, François dut éprouver bien des désillusions à l'égard de ces nobles, que de loin il admirait de si bon cœur. Quoi qu'il en soit, il garda avec eux non seulement son franc parler, mais aussi sa pleine liberté d'action : un d'eux, un chevalier, était tenu à l'écart à cause de sa vanité et de son mauvais caractère. François bien loin de l'abandonner, lui témoigna de l'affection et eut la joie de le réconcilier avec les autres captifs.

Une transaction intervint enfin entre les comtes et le peuple d'Assise. En novembre 1203, les arbitres désignés par les deux partis prononcèrent leur sentence : la commune d'Assise devait réparer, dans une certaine mesure, les dommages causés aux biens des seigneurs, et ceux-ci s'engageaient en retour à ne plus faire aucune alliance sans l'autorisation communale[2]. Le servage rustique était maintenu, ce qui prouve que la révolution avait été dirigée par la bourgeoisie et à son profit. Il ne devait cependant pas s'écouler dix ans avant que le peuple arrivât, lui aussi, à conquérir sa liberté ; là encore nous verrons François combattant du côté des opprimés, et mériter le titre de *Patriarche de la démocratie religieuse* qui lui a été décerné par un de ses compatriotes[3].

A la suite de cet accord les prisonniers retenus à Pérouse furent relâchés. François rentra à Assise. Il avait vingt-deux ans.

1. 3 Soc. 4 ; 2 Cel. 1, 1.
2. Voir cet arbitrage dans Cristofani *op. cit.*, p. 93. ss.
3. Cristofani *loc. cit.*, p. 70.

CHAPITRE II

Les étapes de la conversion

(Printemps 1204 — printemps 1206).

De retour à Assise, François reprit aussitôt son train de vie; peut-être même voulut-il en quelque sorte rattraper le temps perdu. Fêtes, jeux, festins et débauches recommencèrent. Il fit tant et si bien qu'il tomba gravement malade[1].

Durant de longues semaines, il vit la mort de si près que la crise physique finit par amener une crise morale. Thomas de Celano nous a conservé un trait de sa convalescence : il recouvrait peu à peu les forces, et commençait à aller et venir dans la maison, lorsqu'un jour il voulut sortir, pour contempler tranquillement la nature et reprendre ainsi possession de la vie. Appuyé sur un bâton, il se dirigea vers la porte de la ville.

La plus rapprochée, appelée *Porta Nuova*, est précisément celle au sortir de laquelle on découvre les plus beaux points de vue. Dès qu'on l'a franchie, on se trouve en rase campagne : un pli de terrain vous cache la ville dont aucun bruit ne vous arrive. Devant vous, les sinuosités de la route de Foligno; à gauche, les

1. 1 Cel. 3; Cf. Bon. 8 et A. SS. p. 563 c.

masses imposantes du mont Subasio; à droite, toute la vallée ombrienne avec ses fermes, ses villages, ses collines vaporeuses sur les flancs desquelles les pins, les cèdres, les chênes, la vigne et l'olivier répandent une gaieté et une animation incomparables. Tout ce pays est étincelant de beauté, mais d'une beauté harmonieuse et tout humaine, je veux dire, faite à la mesure de l'homme.

François avait espéré retrouver dans ce spectacle les délicieuses impressions de son adolescence. Il aspirait, avec cette sensibilité aiguisée des convalescents, les effluves printaniers, mais le renouveau intérieur qu'il attendait, ne vint pas. Cette riante nature ne lui fit entendre que de mélancoliques paroles.

Il avait cru que la brise de ce paysage aimé emporterait les derniers frissons de la fièvre, et voilà qu'il se sentait au cœur un découragement mille fois plus pénible que le mal physique. Le vide lamentable de sa vie lui était tout à coup apparu; il était effrayé de cette solitude d'une grande âme, dans laquelle il n'y a point d'autel.

Les souvenirs de sa vie passée l'assaillaient avec une insupportable amertume; il se prenait lui-même en dégoût; ses ambitions d'autrefois lui semblaient ridicules ou méprisables. Il rentra accablé sous le poids d'une souffrance nouvelle.

Dans ces heures d'angoisse morale, l'homme cherche un refuge dans l'amour ou dans la foi.

Malheureusement la famille et les amis de François, étaient incapables de le comprendre. Quant à la religion, elle était pour lui, comme pour la plupart de ses contemporains, ce fétichisme grossier à terminologie

chrétienne, qui est loin d'avoir entièrement disparu. Pour certaines gens en effet, la piété consiste à se mettre en règle avec un roi plus puissant que les autres, mais aussi plus sévère et plus capricieux, qui s'appelle Dieu. On lui prouve son loyalisme, comme aux autres souverains, en plaçant son image un peu partout et en payant avec exactitude les impôts perçus par ses ministres. Si vous lésinez, si vous fraudez, vous risquez d'être durement châtié, mais autour du roi sont ses courtisans qui rendent volontiers des services. Moyennant une rétribution raisonnable, ils saisiront le moment favorable pour enlever adroitement la sentence de votre condamnation, ou pour glisser au prince une formule d'absolution plénière, dans un instant de bonne humeur où il signe sans regarder[1].

Tel était le fonds religieux sur lequel avait jusqu'alors vécu François. Aussi ne songea-t-il pas même à y chercher le baume spirituel qu'il eût fallu pour panser ses meurtrissures. A force de sainte violence, il devait arriver à la foi pure et virile, mais le chemin en est long, tout semé d'obstacles, et au moment où nous sommes parvenus, il ne s'y est pas encore engagé; il n'en soupçonne même pas l'existence; il sait seulement que les plaisirs conduisent au néant, à la satiété et au mépris de soi-même.

Il le savait, et pourtant il devait s'y rejeter encore.

1. Il suffit d'avoir séjourné dans le pays de Naples pour savoir que ce tableau n'a rien d'exagéré. Je m'étonne que beaucoup d'hommes, intelligents et bons, se figurent qu'il suffirait de changer la formule religieuse de ces gens-là pour les transformer. Quelle erreur! Aujourd'hui, comme au temps de Jésus, il ne s'agit pas d'adorer sur le mont Morijah ou sur le mont Sion, mais d'adorer en esprit et en vérité.

Notre corps est si faible, si enclin à reprendre les sentiers déjà suivis, qu'il y va de lui-même dès qu'une volonté énergique ne l'arrête pas. Désillusionné, François revint à sa vie ancienne.

Essaya-t-il de se distraire, d'oublier cette journée d'amère rêverie? On pourrait le croire à voir l'ardeur qu'il apporta à ses nouveaux projets[1].

Une occasion s'offrit à lui de réaliser ses rêves de gloire: un chevalier d'Assise, peut-être un de ceux qui avaient été captifs avec lui à Pérouse, se préparait à partir pour les Pouilles, sous les ordres du comte Gentile[2]. Ce dernier devait rejoindre Gauthier de Brienne qui guerroyait dans le midi de l'Italie pour le compte d'Innocent III.

La renommée de Gauthier était immense, dans toute la Péninsule: on l'y tenait pour un des plus preux chevaliers de l'époque. Le cœur de François bondit: il lui sembla qu'à côté d'un pareil héros, il saurait bien

1. 1 Cel. 3 et 4.

2. 3 Soc. 5. Dans l'état actuel des documents, il est impossible de savoir qui désigne ce nom, car il était porté alors par une multitude de comtes qu'on ne peut distinguer que par le nom de leur château. Les trois suivants sont possibles: 1° *Gentile comes de Campilio*, qui en 1215 fait hommage de ses biens à la commune d'Orvieto: *Le antiche cronache di Orvieto*, *Arch. stor. ital.* V° série, 1889, t. III, p. 47; 2° *Gentilis comes filius Alberici* qui avec d'autres avait fait donation d'un monastère à l'évêque de Foligno: Bulle de confirmation, *In eminenti* du 10 avril 1210: Ughelli, *Italia sacra*, I, p. 697. Potthast 3974; 3° *Gentilis comes Manupelli*, qu'on trouve en juillet 1200, assurant à Palerme la victoire des troupes envoyées par Innocent III contre Marckwald: Huillard-Bréholles, *Hist. dipl.* I, p. 46 ss. Cf. Potthast 1126. — *Gesta Innocentii*, Migne t. I, c. XXXII ss. Cf. Huillard-Bréholles, *loc. cit.*, pages 60, 84, 89, 101. On a eu tort de croire que Gentile pouvait être ici un simple adjectif; les 3 Soc. disent *Gentili nomine*.

vite se couvrir de gloire. Son départ fut décidé, et il s'abandonna sans réserve à la joie.

Il fit ses préparatifs avec une fastueuse prodigalité. Son équipement, d'un luxe princier, devint bien vite le sujet de toutes les conversations. On en parlait d'autant plus que le chef de l'expédition, ruiné peut-être par la révolution de 1202 ou par les dépenses d'une longue captivité, dut faire les choses bien plus modestement [1].

Mais chez François, la bonté était déjà plus grande que le goût pour la parure. Il donna ses vêtements somptueux à un chevalier pauvre. Les biographes ne disent pas si c'est précisément à celui qu'il allait accompagner [2].

A le voir aller, venir, se préparer avec fracas, on aurait pu croire qu'il était le fils d'un grand seigneur. Ses compagnons ne tardèrent sans doute pas à être froissés de ces allures et se promirent de les lui faire cruellement expier. Quant à lui, il ne s'apercevait pas des jalousies qu'il soulevait, et jour et nuit ne pensait qu'à sa gloire future. Dans ses rêves, il lui semblait voir la maison de ses parents complètement transformée: au lieu de monceaux d'étoffe, il n'y apercevait plus que des boucliers étincelants suspendus aux murs, et des armes de toute espèce comme dans un palais seigneurial. Il s'y contemplait lui-même, à côté d'une belle et noble épouse, et ne doutait pas qu'il n'y eût dans cette vision le présage de l'avenir qui lui était réservé. Aussi ne l'avait-on jamais vu si communicatif, si rayonnant, et

1. 1 Cel. 4; 3 Soc. 5.
2. 3 Soc. 6; 2 Cel. 1, 2; Bon. 8.

quand on lui demandait pour la centième fois d'où lui venait toute cette joie, il répondait avec une étonnante assurance : « Je sais que je deviendrai un grand prince[1]. »

Le jour du départ arriva enfin. François à cheval, son petit bouclier de page au bras, dit avec joie adieu à sa ville natale et prit avec la petite troupe le chemin de Spolète, qui serpente sur les flancs du mont Subasio.

Que se passa-t-il alors ? Les documents ne l'indiquent pas. Ils se bornent à dire que le soir même, François eut une vision qui le décida à revenir à Assise[2]. Peut-être ne serait-on pas loin de la vérité, en pensant qu'à peine en route, les jeunes nobles se vengèrent sur le fils de Bernardone de ses allures de futur prince. Ce sont choses qu'on pardonne difficilement à vingt ans. S'il y a, comme on le prétend souvent, un plaisir que les profanes ne soupçonnent pas à brimer un inconnu, ce doit être une jouissance presque divine de brimer un jeune fat, sur lequel on a à exercer une si juste vengeance.

En arrivant à Spolète, François se mit au lit. La fièvre le dévorait ; en quelques heures, il avait vu s'écrouler tous ses rêves. Dès le lendemain, il reprit le chemin d'Assise[3].

Un retour si inattendu fit grand bruit dans la petite ville et fut une cruelle déception pour ses parents. Quant à lui, il redoubla de charité pour les pauvres, et chercha à se tenir à l'écart ; mais ses compagnons

1. 1 Cel. 5 ; 3 Soc. 5 ; 2 Cel. 1, 2 ; Bon. 9.
2. 3 Soc. 6 ; Bon. 9 ; 2 Cel. 1, 2.
3. 3 Soc. 6 ; 2 Cel. 1, 2.

vinrent bien vite de tous côtés, espérant retrouver en lui l'infatigable pourvoyeur de leurs folles dépenses. Il se laissa faire.

Un grand changement s'était cependant opéré cette fois. Ni les plaisirs, ni le travail, ne pouvaient le retenir longtemps; il passait une partie de ses journées à errer dans la campagne, souvent accompagné d'un ami très différent de ceux que nous avons vus jusqu'ici autour de lui. On ignore son nom; mais à certains indices on serait tenté de croire qu'il s'agit de Bombarone da Beviglie, le futur frère Élie[1].

1. Ces journées nous sont rappelées par Celano avec une précision toute particulière. Il est très improbable que François, d'ordinaire si réservé sur sa vie intérieure, les lui ait racontées (2 Cel. 3, 68 et 42, Cf. Bon. 144). Par contre, rien ne s'oppose à ce que Celano ait été renseigné à cet égard par frère Élie. L'ami était du même âge (*unius ætatis*, 1 Cel. 6) que François, et nous avons bien des raisons de croire que c'était le cas pour frère Élie. [Je soupçonne fortement la légende qui nous montre un vieillard, allant le jour de la naissance de François, supplier qu'on lui confiât le nouveau-né et ajoutant: « Aujourd'hui sont nés ici deux enfants, celui-ci qui sera parmi les meilleurs hommes, et un autre qui sera parmi les pires » — d'avoir été imaginée par les zélanti contre frère Élie. Il est évident qu'une pareille histoire vise quelqu'un : Qui? sinon celui qui devait apparaître plus tard comme l'Anti-François?] Nous avons assez de détails sur les onze premiers disciples pour voir qu'il ne s'agit d'aucun d'eux. Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'Élie ne paraisse pas dans les premières années de l'Ordre, (1209-1212) puisqu'après avoir exercé à Assise son double métier de maître d'école et de matelassier (*Suebat cultras et docebat puerulos psalterium legere*, Salimbene, p. 402) il fut *scriptor* à Bologne (Eccl. 13). Enfin au point de vue psychologique, cette hypothèse expliquerait fort bien l'ascendant qu'Élie devait toujours exercer sur son maître. Il reste cependant difficile à comprendre que Celano n'ait pas nommé ici Élie, mais le passage 1 Cel. 6 diffère dans les divers manuscrits (Cf. A. SS. et éd. Amoni p. 14) et a pu être retouché après la chute de celui-ci.

Beviglie est une simple ferme, à trois quarts d'heure au nord-

Les réflexions faites au lendemain de sa maladie, François les recommençait, mais avec moins d'amertume. Son cœur et son ami s'accordaient à lui dire, qu'on peut ne plus croire au plaisir, ni à la gloire, et trouver cependant des causes dignes qu'on leur consacre sa vie. C'est à ce moment que la pensée religieuse semble s'éveiller en lui. Dès qu'il eut entrevu cette nouvelle voie, il voulut y courir avec la fougueuse impétuosité qu'il mettait à tout ce qu'il faisait. Il allait sans cesse appeler son confident et l'entraînait dans les sentiers les plus écartés.

Mais les combats intérieurs sont indicibles : on lutte seul, on souffre seul : c'est le combat nocturne, mystérieux et solitaire de Béthel.

L'âme de François était de taille à soutenir ce tragique duel. Son ami avait merveilleusement bien compris le rôle qu'il devait jouer. Il donnait quelques rares conseils ; mais la plupart du temps il se bornait à manifester sa sollicitude en suivant partout François, et en ne demandant jamais à en savoir plus long qu'on ne pouvait lui en dire.

Souvent François se dirigeait vers une grotte de la campagne d'Assise, où il pénétrait seul. Cet antre de rocher, qui se dérobe au milieu des oliviers, devrait être pour les fidèles franciscains ce qu'est Gethsémané pour les chrétiens.

François épanchait là le trop plein de son cœur en longs gémissements. Parfois, saisi d'une véritable hor-

ouest d'Assise, à peu près à moitié chemin de Petrignano. A une demi-heure d'Assise dans la direction de Beviglie, mais un peu à l'écart du chemin, se trouve une grotte, qui pourrait bien être celle dont il va être parlé.

reur pour les désordres de sa jeunesse, il implorait miséricorde, mais la plupart du temps c'était vers l'avenir qu'il tournait ses regards; il cherchait fiévreusement cette vérité supérieure à laquelle il voulait se donner, cette perle de grand prix dont parle l'Évangile: «Qui cherche, trouve; celui qui demande reçoit, et on ouvre à celui qui heurte.»

La pâleur de son visage, la tension douloureuse de ses traits disaient assez, quand il en sortait après de longues heures, la vigueur de ses demandes et la violence de ses heurts[1].

L'homme intérieur, pour parler comme les mystiques, n'était pourtant pas formé en lui, mais il ne fallait plus qu'une occasion pour amener la rupture définitive avec le passé; elle se présenta bientôt.

Ses amis faisaient de continuels efforts pour lui faire reprendre ses habitudes. Un jour il les invita tous à un somptueux festin. Ils crurent avoir remporté la victoire et comme jadis le proclamèrent roi de la fête.

Le repas se prolongea bien avant dans la nuit; puis les convives se jetèrent dans les rues qu'ils remplirent de leurs chants et de leur tapage. Tout à coup ils s'aperçurent que François n'était plus avec eux. Après de longues recherches, ils le découvrirent enfin bien loin derrière eux, tenant encore à la main son sceptre de roi des fous, mais plongé dans une si profonde rêverie qu'il semblait rivé au sol et insensible à tout ce qui se passait.

«Mais qu'avez-vous donc, lui criaient-ils, s'agitant autour de lui comme pour le réveiller?» — «Vous

1. 1 Cel. 6; 2 Cel. 1, 5; 3 Soc. 8 et 12; Bon. 10, 11 et 12.

ne voyez pas qu'il songe à prendre femme, fit une voix. » — « Oui, répliqua François revenant à lui et les regardant avec un sourire qu'ils ne lui connaissaient pas, je songe à prendre une femme plus belle, plus riche, plus pure que vous ne sauriez vous l'imaginer[1]. »

Cette réponse marque une étape décisive dans sa vie intérieure. Par elle, il avait coupé les derniers liens qui l'attachaient aux plaisirs vulgaires. Il nous reste à voir, par quelles luttes, après s'être arraché au monde, il allait se donner à Dieu.

Ses amis n'avaient probablement rien compris à ce qui s'était passé, mais ils avaient deviné l'abîme qui se creusait entre eux et lui. Ils eurent bientôt fait d'en prendre leur parti.

Quant à lui, n'ayant plus rien à ménager, il s'abandonnait plus que jamais à sa passion pour la solitude.

S'il recommençait souvent à pleurer sur ses désordres, et s'étonnait d'avoir vécu si longtemps avant de sentir combien est amère la lie de la coupe enchantée, il ne se laissait cependant pas accabler par d'inutiles regrets.

Les pauvres lui étaient restés fidèles. Il sentait chez eux une admiration dont il se trouvait indigne, mais qui lui était d'une douceur infinie. Devant leur reconnaissance, devant cette amitié timide, tremblante qu'ils n'osaient dire et que son cœur lui révélait, l'avenir s'illuminait ; ce culte qu'il ne mérite pas aujourd'hui, il le méritera demain, il se promet du moins de tout faire pour le mériter.

Pour comprendre ces sentiments, il faut se figurer ce

1. 3 Soc. 7 ; 1 Cel. 7; 2 Cel. 1, 3; 3 Soc. 13.

qu'étaient les pauvres dans une localité comme Assise.

Dans un pays agricole, la pauvreté n'entraîne pas, presque inévitablement, la misère morale, cette dégénérescence de tout l'être humain qui rend parfois la charité si difficile.

La plupart des pauvres que François connaissait, étaient dans la misère par suite des guerres, des mauvaises récoltes ou de la maladie. En pareil cas, les secours matériels sont bien peu de chose, c'est la sympathie qui est surtout nécessaire. François en avait des trésors à leur prodiguer.

Il était payé de retour. Toutes les souffrances sont sœurs. Entre les cœurs troublés par les douleurs les plus diverses, s'établissent de secrètes intelligences. Les pauvres sentaient que leur ami souffrait, lui aussi; ils ne comprenaient pas au juste de quoi, mais ils oubliaient leurs tristesses en plaignant leur bienfaiteur. La douleur est le ciment de l'amour. Pour s'aimer vraiment il faut avoir mêlé ses larmes.

Nous n'avons pas encore vu d'influence strictement ecclésiastique s'exercer sur François. Sans doute il y avait dans son cœur ce levain de foi chrétienne qui nous pénètre, même à notre insu; mais le travail de transformation intérieure qui s'accomplit en lui, est encore à ce moment le fruit de l'intuition personnelle.

Cette période touchait à sa fin. Sa pensée allait se manifester, et par cela même elle allait recevoir l'empreinte des circonstances. François rencontrera dans l'enseignement chrétien, des directions qui donneront une forme précise à des idées entrevues vaguement; mais il y trouvera aussi des cadres dans lesquels sa pensée perdra quelque chose de son originalité et de sa

vigueur: le vin nouveau sera mis dans de vieilles outres.

Cependant le calme se faisait en lui; il trouvait dans la contemplation de la nature, des jouissances qu'il avait jadis goûtées à la hâte, presque inconsciemment et qu'il apprenait maintenant à savourer. Il n'y puisait pas seulement l'apaisement; il sentait naître en son cœur des compassions nouvelles, et avec elles le besoin d'agir, de se donner, de crier à ces cités perchées sur les sommets, menaçantes comme des guerriers se toisant avant le combat, de se réconcilier et de s'aimer.

Certes à ce moment, François n'entrevoyait même pas ce qu'il allait devenir; mais ces heures sont peut-être les plus importantes pour l'évolution de sa pensée; ce sont celles qui ont donné à sa vie cette allure de liberté, ces parfums champêtres qui la rendent aussi différente de la piété des sacristies que de celle des salons.

C'est vers ce temps qu'il partit en pèlerinage pour Rome. Était-ce sur le conseil de son ami? était-ce une pénitence imposée par son confesseur? un acte spontané? On ne sait. Peut-être pensait-il qu'une visite aux *Saints-Apôtres*, comme on disait alors, lui ferait trouver la réponse à toutes les questions qu'il se posait.

Il y alla. Y trouva-t-il quelque influence religieuse? C'est peu probable, car ses biographes racontent la pénible surprise qu'il éprouva dans la basilique Saint-Pierre, en voyant combien étaient mesquines les offrandes des pèlerins. Aussi voulut-il tout donner au prince des apôtres et, vidant sa bourse, il en jeta le contenu sur le tombeau.

Ce voyage fut marqué par un incident plus impor-

tant. Bien des fois quand il consolait les pauvres, il s'était demandé s'il saurait supporter la misère: on ne sait la lourdeur d'un fardeau qu'après l'avoir pris, au moins un instant, sur les épaules. Il voulut donc savoir ce que c'est que de n'avoir rien et d'attendre son pain de la charité ou du caprice des passants.

Sur le parvis de la basilique grouillaient des nuées de mendiants; il emprunta les haillons de l'un d'eux, lui prêta en échange son vêtement et, pendant toute une journée, resta là affamé, tendant la main[1].

Cet acte avait été une grande victoire: le triomphe de la compassion sur l'orgueil naturel. De retour à Assise, il redoubla de bonté pour ceux dont il avait véritablement le droit de s'appeler le frère.

Avec de pareils sentiments, il ne pouvait échapper plus longtemps à l'influence de l'Évangile.

Sur toutes les routes des environs de la ville, il y avait alors, comme aujourd'hui, de nombreuses chapelles. Bien souvent il dut entendre la messe dans ces rustiques sanctuaires, seul avec le célébrant. Si l'on tient compte du penchant des natures simples à se croire visées personnellement par tout ce qu'elles entendent, on comprendra son émotion et son trouble, lorsque le prêtre se tournant vers lui, lisait l'évangile du jour. L'idéal chrétien se révélait à lui et apportait des réponses à ses secrètes préoccupations. Aussi, quand il s'enfonçait dans les bois quelques instants après, toutes ses pensées allaient au pauvre charpentier de Nazareth, qui se plaçant sur son chemin, venait lui dire à lui aussi: «Toi, suis-moi.»

1. 3 Soc. 8-10; Bon. 13 et 14; 2 Cel. 1, 4.

Près de deux ans s'étaient écoulés depuis le jour où il avait éprouvé la première secousse : une vie de renoncement lui apparaissait comme le but de ses efforts, mais il sentait que son noviciat spirituel n'était pas terminé : il en fit tout à coup l'amère expérience.

Il se promenait un jour à cheval, l'esprit hanté plus que jamais du désir de mener une vie d'absolu dévouement, lorsqu'au détour du chemin il se trouva en face d'un lépreux. L'affreuse maladie lui avait toujours inspiré une invincible répulsion. Il ne put retenir un mouvement d'horrour, et d'instinct il tourna bride.

Si le choc avait été rude, la défaite avait été complète. Il se la reprocha amèrement. Nourrir de si beaux projets et se montrer si lâche! Le chevalier du Christ allait-il donc rendre les armes? Il revint sur ses pas et sautant de cheval, remit au malheureux stupéfait tout l'argent qu'il avait; puis il lui baisa la main, comme il eût fait à un prêtre[1].

Cette nouvelle victoire marque, comme il l'a vu lui-même, une date dans sa vie spirituelle[2].

Il y a bien loin, en effet, de la haine du mal à l'amour du bien. Ils sont plus nombreux qu'on ne pense, ceux qui ont renoncé, après de dures expériences, à ce que les antiques liturgies appellent le monde, ses pompes et ses convoitises, mais la plupart n'ont pas au fond du cœur le moindre grain de pur amour. Les désillusions ne laissent dans les âmes vulgaires qu'un effroyable égoïsme.

1. Encore aujourd'hui dans le centre et le midi de l'Italie on baise la main des prêtres et des moines.

2. V. le Testament. Cf. 3 Soc. 11; 1 Cel. 17; Bon. 11; A. SS., p. 566.

Cette victoire avait été si rapide que François voulut la compléter ; il se dirigea quelques jours après vers la léproserie[1].

On peut se figurer la stupéfaction des malheureux en voyant arriver le brillant cavalier. Si de nos jours une visite est pour les malades de nos hôpitaux un véritable événement, attendu avec une impatience fébrile, que ne dut pas être l'apparition de François au milieu de ces pauvres reclus ? Il faut avoir vu des malades abandonnés pour comprendre ce que peut donner de joie une parole affectueuse, parfois un simple regard.

Ému et transporté, François sentait tout son être intérieur vibrer à des sensations inconnues. Pour la première fois il entendait les indicibles accents de la reconnaissance qui ne trouve pas de mots assez brûlants pour s'exprimer, qui admire et adore le bienfaiteur presque comme un ange du ciel.

1. 3 Soc. 11 ; Bon. 13.

CHAPITRE III

L'Église vers 1209.

Saint François a été, autant qu'on peut l'être, un inspiré, mais ce serait faire une erreur grossière que de l'arracher de son siècle et de l'étudier en dehors des circonstances au milieu desquelles il vécut.

Il est vrai qu'il a cru et voulu imiter Jésus, mais ce que nous savons sur le Christ est trop peu de chose pour enlever à la vie de saint François son caractère d'originalité. La persuasion d'être un imitateur a eu pour résultat de le préserver de toute apparence d'orgueil. Elle lui a permis de prêcher ses idées avec une force incomparable, sans avoir l'air de se prêcher lui-même.

Il ne faut donc ni l'isoler ni le montrer trop dépendant. C'est pendant la période de sa vie à laquelle nous sommes arrivés (1205—1206), que la situation religieuse de l'Italie dut le plus influer sur sa pensée et le pousser dans la voie où il allait entrer.

Le clergé avait des mœurs aussi corrompues que jamais et rendait impossible par là toute réforme sérieuse. Si parmi les hérésies, il y en avait de pures et d'honnêtes, il en était beaucoup d'absurdes et d'abominables. Quelques voix s'élevaient bien çà et là pour

protester, mais les prophéties de Joachim de Flore pas plus que celles de sainte Hildegarde n'avaient pu enrayer le mal. Luc Wadding, le pieux annaliste franciscain, a commencé son ouvrage par cet effrayant tableau. Le progrès des recherches historiques permet de le refaire avec plus de détails, mais la conclusion reste la même: sans François d'Assise, l'Église aurait peut-être sombré, et les Cathares auraient été vainqueurs. Le *petit pauvre*, chassé par la valetaille d'Innocent III, sauva la chrétienté.

Il ne peut être ici question de faire une étude approfondie sur l'état de l'Église au commencement du treizième siècle; il suffira d'en marquer en quelques lignes les traits principaux.

Dès qu'on jette les yeux sur le clergé séculier, on est frappé des ravages de la simonie: le trafic des charges ecclésiastiques se faisait avec une audace sans bornes; les bénéfices étaient comme à l'encan, et Innocent III avouait qu'il faudrait le fer et le feu pour guérir cette plaie[1]. On signalait, comme de stupéfiantes exceptions,[2] les prélats qui refusaient de se laisser acheter par les *propinae*, les pourboires!

«Ils sont de pierre pour comprendre, disait-on des officiers de la curie romaine, de bois pour rendre les jugements, de feu pour se courroucer, de fer pour pardonner; trompeurs comme des renards, orgueilleux

1. Bulle du 8 juin 1198, *Quamvis*. Migne t. I, col. 220: Potthast 265.

2. Par exemple Pierre, cardinal de Saint-Chryzogone et ancien évêque de Meaux, qui dans une seule élection refusa l'offre éblouissante de cinq cents marcs d'argent: Alexandre III, éd. Migne, *epist.* 395.

comme des taureaux, aussi avides et insatiables que le Minotaure[1] ! »

Les louanges données au pape Eugène III, pour avoir rebuté un prêtre qui au commencement d'un procès lui offrait un marc d'or, n'en disent que trop long sur les mœurs de Rome à cet égard[2].

Les évêques, de leur côté, trouvaient mille moyens, souvent répugnants, d'extorquer l'argent des simples prêtres[3]. Violents, querelleurs, batailleurs, ils étaient chansonnés par le peuple d'un bout à l'autre de l'Europe[4].

Quant aux prêtres, ils tâchaient de cumuler les bénéfices, captaient les héritages et se voyaient réduits aux plus vils moyens pour établir leurs bâtards[5].

1. *Fasciculus rerum expetend. et fugiend.*, t. II, 7, p. 254-255, éd. Brown 1690).

2. Jean de Salisbury. *Policrat.* éd. Migne, V. 15.

3. Parmi leurs sources de revenu on rencontre le droit de *collagium*, par le paiement duquel les clercs acquéraient le droit de garder leur concubine : Pierre le Chantre, *Verb. abbrev.* 24.

4. V. *Carmina Burana*, Breslau, in-8°, 1883 ; *Political songs of England* publiés par Th. Wright, Londres, in-8°, 1839 ; *Poésies populaires latines du moyen âge*, éd. du Méril, Paris 1847. Voir aussi Raynouard, *Lexique roman*, I, 446, 451, 464, la belle poésie du troubadour Pierre Cardinal, contemporain de saint François, sur les malheurs de l'Église, et Dante : *Inferno* XIX. Si l'on veut avoir une idée de ce qu'un évêque de petite ville coûtait alors à ses ouailles, on n'a qu'à lire la bulle du 12 février 1219, *Justis petentium*, adressée par Honorius III à l'évêque de Terni et renfermant le contrat par lequel les habitants de cette ville constituent la mense du siège épiscopal. Horoy, t. III, col. 114 ou dans le *Bullarium romanum*, t. III, p. 348, éd. de Turin.

5. *Conosco sacerdoti che fanno gli usurai per formare un patrimonio da lasciare ai loro spurii ; altri che tengono osteria coll' insegna del collare e vendono vino...* Salimbene éd. Cantarelli, Parme 1882, 2 vol. in-8°, t. II, p. 307.

Les ordres monastiques n'étaient guère plus respectables. On en avait vu surgir un grand nombre au onzième et au douzième siècle ; mais bientôt leur réputation de sainteté provoquait les libéralités, et celles-ci amenaient fatalement la décadence.

Peu de communautés avaient eu la précaution des premiers moines de l'Ordre de Grammont (diocèse de Limoges) : lorsque Étienne de Muret son fondateur, commença à montrer sa sainteté en guérissant un chevalier paralytique et en rendant la vue à un aveugle, ses disciples prirent l'alarme à la pensée de la richesse et de la notoriété qui allaient ainsi leur venir. Pierre de Limoges, qui lui avait succédé comme prieur, se rendit à son tombeau :

« O serviteur de Dieu, lui dit-il, tu nous as montré le chemin de la pauvreté, et voilà que tu veux maintenant nous faire sortir du droit et difficile sentier du salut, pour nous mettre sur la voie large de la mort éternelle. Tu nous as prêché la solitude, et tu vas la changer en une foire et en une place de marché. Nous savons bien que tu es un saint ! Tu n'as donc pas besoin de faire des miracles qui le prouveraient, mais qui détruiraient en nous l'humilité. Ne sois pas assez jaloux de ta réputation pour l'augmenter au détriment de notre salut. Voilà ce que nous te demandons et ce que nous attendons de ton amour. Sinon — nous te le déclarons par l'obéissance que nous t'avons promise jadis — nous déterrerons tes ossements et les jetterons à la rivière. »

Étienne obéit jusqu'à sa canonisation (1189), mais à partir de ce moment l'ambition, l'avarice et la luxure envahirent si bien la solitude de Grammont, qu'elles

firent de ses moines la fable et la risée du monde chrétien [1].

Pierre de Limoges n'avait pas tout à fait tort en craignant de voir son monastère transformé en champ de foire : à l'ombre de la plupart des cathédrales, les membres du chapitre tenaient de véritables débits de vin, et dans certains monastères on n'hésitait pas à attirer les consommateurs par des jongleurs de toute sorte et même des courtisanes [2].

Pour se faire une idée de la dégradation de la plupart des moines, il faut lire, non pas les apostrophes souvent oratoires et exagérées des prédicateurs, obligés de frapper fort pour émouvoir, mais parcourir les recueils de bulles, où les appels en cour de Rome pour des assassinats, des viols, des incestes, des adultères reviennent presque à chaque page.

On comprend que même un Innocent III se soit senti bien faible devant tant de maux à conjurer, et qu'il ait été tenté de se laisser aller au découragement [3].

Les meilleurs cœurs se tournaient vers l'Orient et se demandaient si tout à coup l'Église grecque n'allait

1. V. *Brevis historia Prior. Grandimont.* — *Stephani Tornacensis.* Epist. 115, 152, 153, 156, 162 ; Honorius III, édition Horoy, lib. I. 280, 284, 286-288 ; II, 12, 130, 136, 383-387.

2. Guérard, *Cartulaire de N. D. de Paris*, t. I, p. CXI ; t. II, p. 406. Cf. Honorius III, bulle : *Inter statuta* du 25 juillet 1223, Horoy, t. IV, col. 401. Voir aussi le canon 23 du concile de Béziers 1233 ; Guibert de Gemblours, *epist.* 5 et 6 (éd. Migne) ; Honorius III, lib. IX, 32, 81 ; II, 193 ; IV, 10 ; III 253 et 258 ; IV, 33, 27, 70, 144 ; V, 56, 291, 420, 430 ; VI, 214, 132, 139, 204 ; VII, 127 ; IX, 51.

3. V. Bulle *Postquam vocante Domino* du 11 juillet 1206, Potthast 2840.

pas venir purifier tout cela et recueillir l'héritage de sa sœur[1].

Le clergé n'était donc plus respecté, mais s'imposait encore par la terreur superstitieuse que l'on avait de sa puissance. Çà et là on aurait pu relever bien des symptômes annonçant de terribles révoltes; les chemins de Rome étaient encombrés de moines qui allaient réclamer la protection du Saint-Siège contre les populations au milieu desquelles ils vivaient. Le pape prononçait régulièrement l'interdit, mais on ne pouvait songer à y recourir éternellement[2].

Pour maintenir les privilèges de l'Église, la papauté était souvent amenée à couvrir de sa protection ceux qui la méritaient le moins. Ses clients n'ont pas toujours été aussi intéressants que l'infortunée Ingelburge. On serait plus à l'aise pour admirer sans restriction la conduite d'Innocent III, si on pouvait avoir la conviction qu'il s'agissait pour lui de soutenir la cause d'une pauvre femme abandonnée. Mais il n'est que trop évident qu'il voulait par-dessus tout maintenir les immunités ecclésiastiques. On le vit bien dans son intervention en faveur de Waldemar, évêque de Sleswig.

Il ne faudrait pourtant pas croire que tout ne fût que

1. V. *Annales Stadenses* [*Monumenta Germaniæ historica, Scriptorum*, t. 16], *ad ann.* 1237. Parmi les tableaux d'ensemble de la situation de l'Église au treizième siècle, il n'en est guère de plus intéressant que celui que nous a laissé le cardinal Jacques de Vitry († 1244) dans son *Historia occidentalis : Libri duo quorum prior Orientalis, alter Occidentalis historiæ nomine inscribitur Duaci* 1597, in-16, p. 259-480.

2. V. Honorius III, éd. Horoy, lib. I, ep. 109, 125, 135, 206, 273; II, 128, 164; IV, 120, etc.

corruption au sein de l'Église; mais, comme toujours, le mal faisait plus de bruit que le bien, et la voix de ceux qui voulaient une réforme ne parvenait à créer que des mouvements passagers.

Parmi le peuple, la superstition était inimaginable; la prédication, qui aurait pu répandre quelques lumières, était encore réservée aux évêques, et les rares pasteurs qui n'oubliaient pas leur devoir à cet égard, ne pouvaient que fort peu de chose, étant trop absorbés par d'autres soins. C'est la naissance des ordres mendiants qui a obligé le clergé séculier tout entier à prendre l'habitude de la prédication.

Le culte, réduit aux cérémonies liturgiques, ne conservait plus rien qui fît appel à l'intelligence; il devenait de plus en plus une sorte de formule magique, agissant par elle-même. Une fois sur cette voie, on allait bientôt jusqu'à l'absurde. Des gens qui se croyaient pieux, racontaient les merveilles opérées par les reliques, sans que l'acte moral de la foi eût besoin d'intervenir.

Ici, c'était un perroquet qui, emporté par un milan se mettait à crier l'invocation chère à sa maîtresse: « *Sancte Thoma, adjuva me* » et qui était miraculeusement délivré. Là, c'était un marchand de Groningue qui dérobait un bras de saint Jean-Baptiste et qui s'enrichissait comme par enchantement, tant qu'il le conservait caché chez lui, mais qui était réduit à la mendicité, lorsque son secret découvert, la relique lui était enlevée et placée dans une église[1].

1. *Dialogus miraculorum* de Césaire de Heisterbach [édition Strange, Cologne 1851, 2 vol. in-8°], t. II, p. 255 et 125. Ce livre est, avec la Légende dorée de Jacques de Voragine, celui qui peut le meiux faire saisir l'état de la pensée religieuse au treizième siècle.

Or, il faut le remarquer, ces récits ne proviennent pas de dévots ignorants, perdus au fond des campagnes; ils nous sont faits par un des moines les plus instruits du temps, qui les raconte à un novice pour lui former les idées!

Les reliques agissaient donc comme de véritables talismans. Non seulement elles opéraient des miracles sans que le miraculé eût besoin d'être dans des conditions spéciales de foi ou de dévotion, mais les plus puissantes guérissaient les malades malgré eux. Un chroniqueur raconte que le corps de saint Martin de Tours avait été caché et emporté au loin en 887, par peur de l'invasion danoise. Quand on dut le rapatrier, il se trouva en Touraine deux impotents, qui grâce à leur infirmité, gagnaient beaucoup en mendiant. La nouvelle qu'on rapporterait les reliques leur causa un grand effroi : saint Martin allait certainement les guérir et leur enlever leur gagne-pain. Leurs craintes n'étaient que trop fondées. Ils prirent la fuite, mais ils boitaient trop pour aller vite et n'avaient pas encore franchi les frontières de la Touraine, quand le corps saint y arriva et les guérit!

On pourrait collectionner des centaines de récits du même genre, faire des statistiques où l'on montrerait, à l'avènement d'Innocent III, la plupart des sièges épiscopaux occupés par des indignes, les couvents peuplés de moines paresseux et débauchés, ferait-on ainsi un tableau vraiment exact de l'Église à cette époque? Je ne le crois pas. D'abord il faut tenir compte des âmes d'élite, plus nombreuses sans doute qu'on ne pense. Cinq justes eussent autrefois sauvé Sodome; l'Éternel ne les y trouva pas. Peut-être les y aurait-il trouvés, s'il

avait regardé lui-même au lieu de se fier à Lot? L'Église du XIII[e] siècle les a eus, et c'est pour cela que la tempête de l'hérésie ne l'a point emportée.

Mais il y a autre chose; l'Église offrait alors un beau spectacle de grandeur morale. Il faut savoir détourner les yeux des misères qui viennent d'être indiquées pour les porter jusque sur le trône pontifical et voir la beauté de la lutte engagée : un pouvoir tout spirituel prétend dominer les rois de la terre, comme l'âme dompte le corps, et il finit par triompher.

Certes, les soldats et les généraux de cette armée furent souvent de vrais bandits, mais encore faut-il pour être juste, comprendre le but auquel ils visaient.

Dans ces âges de fer où la force brutale était tout, l'Église, malgré ses plaies, a montré aux hommes des paysans et des ouvriers recevant l'humble hommage des plus hauts potentats de la terre, simplement parce qu'ils étaient assis sur la chaire de Saint Pierre et qu'ils représentaient la loi morale.

Voilà pourquoi l'Alighieri et bien d'autres avant et après lui ont pu maudire les mauvais ministres, mais sans avoir au fond du cœur autre chose qu'une immense compassion et un ardent amour pour cette Église qu'ils ne cessaient d'appeler leur mère.

Tout le monde cependant ne les imitait pas, et les vices du clergé expliquent le nombre infini des hérésies.

Elles eurent toutes du succès, depuis celles qui étaient de simples cris de la conscience révoltée, comme celle des Vaudois, jusqu'aux plus folles, comme celle d'Éon de l'Étoile. Il y eut, dans le nombre, de belles et saintes causes; mais il ne faut pas que les persécutions

endurées par les hérétiques nous les rendent intéressants au point de troubler notre jugement. Il vaudrait mieux pour Rome qu'elle eût triomphé par la douceur, par l'instruction et par la sainteté; mais hélas, un combattant ne choisit pas toujours ses armes, et quand il y va de la vie, on prend les premières qu'on trouve à sa portée. La papauté n'a pas toujours été du côté de la réaction et de l'obscurantisme : lorsqu'elle terrassa les Cathares, par exemple, sa victoire fut celle du bon sens et de la raison.

La liste des hérésies du XIIIe siècle est déjà fort longue; elle s'allonge cependant tous les jours pour la plus grande joie des érudits qui font de laborieux efforts pour classer tout, dans ce tohu-bohu du mysticisme et de la folie. Les hérésies à ce moment furent très vivantes, fort complexes par conséquent, et douées d'une plasticité surprenante. On peut indiquer des courants, marquer des directions; aller plus loin, c'est se condamner à ne plus comprendre ces mouvements instinctifs, passionnés, bizarres, qui naissent, s'élancent, retombent suivant le caprice de mille circonstances insaisissables. Dans certains comtés d'Angleterre, il y a de nos jours des villages qui ont jusqu'à huit et dix lieux de culte pour quelques centaines d'habitants. La plupart de ces gens-là changent de secte, tous les trois ou quatre ans; reviennent à celle qu'ils ont quittée, l'abandonnent encore pour y rentrer de nouveau, et cela pendant toute une vie. Leurs chefs donnent l'exemple et se jettent d'enthousiasme dans chaque nouveauté pour la quitter bientôt après. Les uns et les autres seraient fort embarrassés de donner des raisons compréhensibles de ces allées et venues. C'est l'Esprit

qui les conduit, disent-ils, et il serait impertinent de ne pas les croire; mais l'historien qui voudrait étudier tout cela y perdrait la tête, à moins qu'il ne fît dans ses documents un casier pour chacun de ces Protées. Ils n'en valent vraiment pas la peine.

Cet état rappelle un peu celui d'une grande partie de la chrétienté sous Innocent III; mais tandis que les sectes dont je viens de parler, se meuvent dans un cercle assez étroit de dogmes et d'idées, au XIII[e] siècle tous les excès se rencontrent et se succèdent. On passait sans transition par les systèmes les plus contradictoires.

On peut cependant noter deux ou trois traits généraux : d'abord, les hérésies ne sont plus, comme jadis, des subtilités métaphysiques; Arius et Priscillien, Nestorius et Eutychès sont bien morts.

En second lieu, elles ne partent plus de la classe élevée et dirigeante, mais surtout du bas clergé et du peuple. Les coups qui mirent vraiment en danger l'Église du moyen âge, lui vinrent d'ouvriers obscurs, des pauvres et des opprimés, qui, dans leur misère et leur dégradation, sentaient qu'elle avait failli à sa mission.

Dès qu'une voix s'élevait, prêchant l'austérité et la simplicité, elle réunissait autour d'elle non seulement des laïques, mais aussi des membres du clergé. Nous voyons ainsi un certain Pons émouvoir tout le Périgord vers la fin du XII[e] siècle, et prêcher avant saint François la pauvreté évangélique[1].

Deux grands courants sont manifestes: d'un côté,

1. *Recueil des historiens de la France*, Bouquet, t. XII, p. 550-551.

les Cathares; de l'autre, les innombrables sectes qui se révoltent par fidélité au christianisme même et veulent revenir à l'Église primitive.

Parmi les sectes de la seconde catégorie, la fin du XII[e] siècle vit éclore en Italie celle des *Pauvres gens* qui se rattachaient sans doute à la tentative d'Arnaud de Brescia et qui niaient l'efficacité des sacrements administrés par des mains indignes[1].

Un véritable essai de réforme fut tenté par les Vaudois; leur histoire, quoique plus connue, reste encore bien obscure par certains côtés; leur nom de *Pauvres de Lyon* rappelle celui des précédents avec lesquels ils eurent d'étroits rapports, ainsi qu'avec les *Humiliés*. Tous ces noms font involontairement songer à celui que saint François donnera à son Ordre. Les analogies d'inspiration entre Pierre Valdo et saint François sont si nombreuses qu'on pourrait être tenté de croire à une sorte d'imitation. On aurait tort: les mêmes causes produisaient de tous côtés les mêmes effets; les idées de réforme, de retour à la pauvreté évangélique, étaient dans l'air, et cela aide à comprendre le retentissement que la prédication franciscaine devait avoir en peu d'années dans le monde entier. Si les débuts de ces deux hommes furent identiques, la suite de leur vie différa beaucoup: Valdo, jeté dans l'hérésie presque malgré lui, fut obligé de tirer les conséquences des prémisses qu'il avait posées[2], tandis que François,

1. Bonacorsi: *Vitæ hæreticorum* [d'Achery, *Spicilegium*, t. I, p. 215]. *Cf.* Lucius III, epist. 171, éd. Migne.

2. V. Bernard Gui, *Practica inquisitionis*, éd. Douais, in-4°, Paris 1886, p. 244 ss. et surtout le man. de la Vaticane, 2548, f° 71.

demeuré fils soumis de l'Église, mit tous ses efforts à développer en lui et en ses disciples la vie du cœur.

Au reste, il paraît fort probable que par son père François aura été mis au courant des tentatives des *Pauvres de Lyon*. De là, la fréquence de ses conseils sur la soumission que les frères devaient avoir vis-à-vis du clergé.

Quand il alla demander l'approbation d'Innocent III, il est évident que les prélats avec lesquels il fut en relations, le prémunirent contre les dangers de sa création, en lui citant précisément l'exemple de Valdo[1].

Celui-ci était venu à Rome en 1179, avec quelques compagnons, demander à la fois l'approbation de leur traduction des Écritures en langue vulgaire, et la permission de prêcher. Ils furent exaucés à la condition d'obtenir pour les prédications l'autorisation des curés. Gautier Map († 1210), chargé de les examiner, tout en ridiculisant leur simplicité, ne put s'empêcher d'admirer leur pauvreté et leur zèle pour la vie apostolique[2].

Deux ou trois ans plus tard, ils ne trouvèrent plus le même accueil à Rome, et en 1184 ils étaient anathématisés par le concile de Vérone. A partir de ce moment, plus rien ne devait les arrêter, jusqu'à l'établissement d'une église nouvelle.

1. Un chroniqueur contemporain de saint François a fait ce rapprochement: Burchard, abbé d'Ursperg († 1226) [*Burchardi et Cuonradi chronicon. Monum. Germ. hist. Script.*; t. 23] nous a laissé de l'approbation de François par le pape un récit d'autant plus précieux que c'est celui d'un contemporain. *Loc. cit.* p. 376.

2. *De nugis Curialium*, *Dist.* I, *cap.* 31, p. 64, éd. Wright. Cf. *Chronique de Laon*, Bouquet XIII, p. 680.

Ils se multiplièrent avec une rapidité qui sera à peine dépassée par les Franciscains. On les trouve, dès la fin du XII[e] siècle, répandus depuis la Hongrie jusqu'au cœur de l'Espagne; c'est dans ce dernier pays qu'on commença à les traquer. Dans les autres contrées on se contenta d'abord de les traiter en excommuniés.

Obligés de se cacher, mis dans l'impossibilité de tenir leurs chapitres qui devaient avoir lieu une ou deux fois par an, et qui auraient pu maintenir parmi eux une certaine unité de doctrine, les Vaudois se transformèrent rapidement suivant les milieux; les uns s'obstinant à se croire bons catholiques, les autres allant jusqu'à prêcher le renversement de la hiérarchie et l'inutilité des sacrements[1].

De là, cette multitude de rameaux si divers et même ennemis qui se transformaient d'heure en heure.

Cependant la persécution commune les rapprochait des Cathares et favorisait l'amalgame des idées. On ne saurait se figurer combien ils étaient actifs. Sous prétexte de pèlerinage à Rome, ils étaient toujours en route, simples et insinuants. La façon dont on voyageait était particulièrement favorable à la diffusion des idées. Tout en racontant les nouvelles à ceux dont on recevait l'hospitalité, on leur parlait du triste état de l'Église et de la réforme nécessaire. Ces entretiens étaient un moyen d'apostolat bien plus efficace que ceux

1. Voir par exemple la lettre du rameau italien des Pauvres de Lyon [*Pauperes Lombardi*] à leurs frères d'Allemagne appelés là-bas Léonistes. Ils y exposent les points sur lesquels ils ne sont pas d'accord avec les Vaudois français. Publiée par Preger: *Abhandlungen der K. bayer. Akademie der Wiss. Hist. Cl.*, t. XIII, 1875, p. 179 ss.

d'aujourd'hui, par le livre et le journal : rien pour communiquer la pensée ne vaut la *viva vox*[1].

On a parfois répandu sur le compte des Vaudois de bien vilains récits; la calomnie est une arme trop facile pour ne pas tenter des adversaires aux abois. Aussi leur a-t-on attribué les promiscuités immondes dont on avait accusé jadis les premiers chrétiens. En réalité, leur véritable force était dans leurs vertus qui faisaient un si grand contraste avec les vices du clergé.

Les ennemis les plus puissants et les plus décidés de l'Église furent les Cathares. Sincères, audacieux, souvent instruits et ergoteurs, ayant parmi eux des cœurs d'élite et des personnalités d'une grande puissance intellectuelle, ils furent au treizième siècle les hérétiques par excellence. Leur révolte ne portait point, comme chez les premiers Vaudois, sur des points de détail ou des questions de discipline; elle avait une base doctrinale arrêtée, en contradiction avec le dogme catholique tout entier.

Mais, quoique cette hérésie ait été florissante en Italie, et sous les yeux même de saint François, je n'ai qu'à l'indiquer brièvement. Si les infiltrations du mouvement vaudois sur sa création ont été nombreuses, elle est restée totalement étrangère au Catharisme.

1. Ces voyages continuels leur firent parfois donner le nom de *Passagiens*, comme dans le midi de la France les prédicants de certaines sectes sont appelés encore aujourd'hui *Courriers*. Ce terme cependant désigna tout spécialement une secte judaïsante qui revenait à l'observation littérale de la loi mosaïque; Döllinger, *Beiträge*, t. II, p. 327 et 375. Ils s'identifiraient donc avec les *Circoncis* de la constitution de Frédéric II (Huillard-Bréholles, t. V, p. 280). Voir surtout la belle étude de M. C. Molinier : *Mémoires de l'Académie de Toulouse*, 1888.

Ceci s'explique tout naturellement par le fait qu'il n'a jamais voulu s'occuper des questions de doctrine. La foi pour lui n'est pas du domaine intellectuel, elle est du domaine moral : c'est la consécration du cœur. Le temps passé à dogmatiser, lui paraissait *du* temps perdu.

Un trait de la vie de frère Égide, montre bien en quelle maigre estime les premiers Frères Mineurs tinrent la théologie. Un jour, devant saint Bonaventure, peut-être non sans une pointe d'ironie, il s'écria : «Hélas, que ferons-nous, nous, ignorants et simples pour mériter la bonté de Dieu ?» — « Mon frère, dit le fameux docteur, vous savez bien qu'il suffit d'aimer le Seigneur. » — « En êtes-vous bien sûr, répliqua Égide, croyez-vous qu'une simple femme puisse lui plaire autant qu'un maître en théologie ?» Sur la réponse affirmative de son interlocuteur, il courut dehors et appelant de toutes ses forces une mendiante : « Pauvre vieille, lui cria-t-il, réjouis-toi, car si tu aimes Dieu, tu pourras être dans le royaume des cieux au-dessus de frère Bonaventure[1].»

Les Cathares n'ont donc pas eu d'influence directe sur saint François[2], mais rien ne saurait si bien montrer

1. A. SS. Aprilis, t. III, p. 238 d.

2. Je veux dire qu'entre l'inspiration de François et les doctrines cathares, il y a une antithèse irréductible ; mais il ne serait pas difficile de trouver chez lui des paroles et des actes, qui rappellent la haine des Cathares pour la matière ; par exemple, la manière dont il traite son corps; quelques-uns de ses conseils aux frères : *Unusquisque habet in potestate sua inimicum suum videlicet corpus, per quod peccat.* Man. 338 d'Assise, f° 20 b. Conform. 138 b 2. — *Cum majorem inimicum corpore non habeam.* 2 Cel. 3, 63. Ce sont là des obscurcissements momentanés, mais inévitables ; des instants d'oubli, de découragement, où l'homme n'est plus lui-même et où il répète machinalement ce qu'on dit autour de lui.

le désordre de la pensée à cette époque que cette résurrection du manichéisme.

A quel degré de lassitude et de folie fallait-il que l'Italie religieuse fût arrivée pour que ce mélange d'idées bouddhistes, mazdéistes et gnostiques y ait trouvé du succès?

La doctrine cathare reposait sur l'antagonisme de deux principes, l'un mauvais, l'autre bon. Le premier a créé la matière, le second a créé les âmes qui passent de génération en génération d'un corps dans un autre pour arriver au salut. La matière est la cause et le siège du mal; tout rapport avec elle constitue une souillure[1]; en conséquence les Cathares renonçaient au mariage, à la propriété, et recommandaient le suicide. Tout cela était entremêlé de mythes cosmogoniques fort compliqués.

Leurs adhérents se divisaient en deux catégories, les purs ou parfaits, et les croyants qui étaient prosélytes au second degré et n'avaient que des obligations très simples. Les adeptes proprement dits étaient initiés par la cérémonie du *consolamentum*, ou imposition des mains, qui devait faire descendre sur eux l'esprit consolateur. Il y en avait de si enthousiastes qu'après la

Le vrai saint François est au contraire l'ami de la nature, c'est celui qui voit dans toute la création l'œuvre de la bonté divine, le rayonnement de la beauté éternelle, c'est celui du Cantique des Créatures, qui voyait dans son corps non l'Ennemi, mais un frère : *Cœpit hilariter loqui ad corpus*; *Gaude, frater corpus*, 2 Cel. 3, 137.

1. *Quodam die, dicta fabrissa dixit ipsi testi prægnanti, quod rogaret Deum, ut liberaret eam a Dœmone, quem habebat in ventre... Gulielmus dixit quod ita magnum peccatum erat jacere cum uxore sua quam cum concubina.* Döllinger, *loc. cit.* p. 24 et 35.

cérémonie ils se mettaient en *endura*, c'est-à-dire se laissaient mourir de faim pour ne pas sortir de cet état de grâce.

Dans le Languedoc, où on prit l'habitude de les appeler Albigeois, ils avaient une organisation qui embrassait toute l'Europe centrale, et entretenaient de tous côtés des écoles florissantes fréquentées par les enfants de la noblesse.

En Italie, ils n'étaient guère moins puissants : Concorrezo, près de Monza en Lombardie, et Bagnolo donnèrent leurs noms à deux congrégations un peu différentes de celles du Languedoc[1].

Mais c'est surtout de Milan[2] qu'ils se répandirent dans toute la Péninsule et firent des prosélytes jusque dans les districts les plus reculés de la Calabre.

L'état d'anarchie où était le pays leur fut très favorable. La papauté était trop attentive à déjouer les efforts spasmodiques des Hohenstaufen pour mettre dans sa lutte contre l'hérésie la persévérance et la suite néces-

1. Celles des *Concorrezenses* et des *Bajolenses*. En Italie *Cathari* se transforma en *Gazzari;* du reste il y avait dans chaque contrée des appellations particulières ; une des plus répandues dans les pays du nord était celle de *Bulgares* qui marque l'origine orientale de la secte, d'où le terme d'argot Boulgres et ses dérivés (V. Matthieu, Paris ann. 1238). Cf. Schmidt, Histoire des Cathares, in-8°, 2 vol. Paris 1849.

2. Le nom le plus courant en Italie fut celui de *Patarins*, qui leur fut donné sans doute à cause du quartier des fripiers qu'ils habitaient à Milan : *la contrada dei Patari*, qu'on retrouve dans beaucoup de villes. *Patari !* est encore aujourd'hui le cri des chiffonniers dans les petites villes de Provence. Au treizième siècle Patarin et Cathare sont synonymes. Mais auparavant, le terme de Patarins avait eu un sens tout différent. Voir la fort remarquable étude de M. Félix Tocco sur ce sujet dans son *Eresia nel medio evo*, in-12. Florence, 1884.

saires. Aussi les idées nouvelles étaient-elles prêchées jusqu'à l'ombre de la basilique de Latran : en 1209 Othon IV, venant se faire couronner à Rome, y trouva une école où le manichéisme était publiquement enseigné[1].

Malgré son énergie, Innocent III n'avait pas pu enrayer le mal dans les États de l'Église. Le cas de Viterbe en dit long sur les difficultés de la répression : en mars 1199, le pape écrit au clergé et au peuple de cette ville pour rappeler et aggraver les peines portées contre l'hérésie. Malgré cela les Patarins eurent la majorité en 1205 et réussirent à nommer consul l'un d'entre eux[2].

La colère du pontife fut alors sans bornes ; il fulmina une bulle où il menaçait la ville de la mettre à sac, et ordonnait aux cités environnantes de se jeter sur elle si dans les quinze jours elle n'avait pas donné satisfaction[3].

Ce fut en vain ; les Patarins ne furent inquiétés que pour la forme ; il fallut la présence du pape lui-même pour assurer l'exécution de ses ordres et faire démolir les maisons des hérétiques et de leurs fauteurs (automne de 1207)[4].

Mais étouffée sur un point, la révolte se montrait sur cent autres ; on la trouve à ce moment triomphante de tous côtés : à Ferrare, Vérone, Rimini, Florence,

1. Césaire de Heisterbach, *Dial. mirac.*, t. I, p. 309, éd. Strange.

2. *Innocentii opera*, Migne, t. I, col. 537 ; t. II, 654.

3. *Computruistis in peccatis sicut jumenta in stercore suo ut fumus ac fimus putrefactionis vestræ jam fere circumadjacentes regiones infecerit, ac ipsum Dominum ut credimus ad nauseam provocaverit. Loc. cit.* col. 654. Cf. 673, Potthast 2532, 2539.

4. *Gesta Innocentii*, Migne ; t. I, col. CLXII. Cf. *epist.* VIII, 85 et 105.

Prato, Faenza, Trévise, Plaisance. Le clergé fut chassé de cette dernière ville qui resta plus de trois ans sans prêtre[1].

Viterbe est à vingt lieues d'Assise; Orvieto seulement à dix, et les désordres y avaient été aussi graves. Un noble Romain, Pietro Parentio, qui y commandait pour le Saint-Siège, voulut exterminer les Patarins. Il fut assassiné[2].

Mais François n'avait pas à aller si loin pour voir les hérétiques. Les choses se passaient à Assise comme dans les villes voisines. Dès 1203, cette cité s'était donné pour podestat un hérétique du nom de Giraldo di Gilberto, et malgré les avertissements venus de Rome, elle s'était obstinée à le maintenir à la tête des affaires jusqu'à l'expiration de sa charge (1204).

Innocent III, qui n'avait pas eu encore à sévir contre Viterbe, employa la persuasion et dépêcha en Ombrie le cardinal Léon de Sainte-Croix qui reparaîtra plusieurs fois dans cette étude[3].

Le successeur de Giraldo et cinquante des principaux citoyens firent amende honorable entre ses mains et jurèrent fidélité à l'Église.

On voit dans quel état d'ébullition était la Péninsule

1. Campi, *Historia Ecclesiastica di Piacenza*, parte II, p. 92 ss. Cf. *Innoc. epist.* IX, 131, 166-169; X, 54, 64, 222.

2. A. SS. Maii, t. V, p. 87.

3. Bulle du 6 juin 1205, Potthast 2237; Migne, VII, 83. Ce cardinal Léon (du titre presbytéral de Sainte-Croix de Jérusalem) était l'un des plus appréciés par Innocent III. C'est à lui et à Hugolin, le futur Grégoire IX, qu'il confiait à cette époque les missions les plus délicates (par exemple, en 1209, ils seront nommés légats auprès d'Othon IV). Cet envoi prouve quelle importance le pape avait mise à l'affaire d'Assise, quoique ce fût une bien petite ville.

durant ces premières années du XIII[e] siècle. Il faut que la déchéance morale du clergé ait été bien profonde pour que les âmes se soient tournées vers le manichéisme avec tant d'ardeur.

L'Italie peut être reconnaissante envers saint François : elle était aussi infestée de Catharisme que le Languedoc, et c'est lui qui l'en a purifiée. Il ne s'arrêta pas à démontrer par des syllogismes ou des thèses de théologie, la vanité des doctrines cathares, mais s'élevant d'un coup d'aile à la vie religieuse, il fit soudainement éclater aux yeux de ses contemporains un idéal nouveau, devant lequel disparurent toutes ces sectes bizarres, comme des oiseaux de nuit mis en fuite par les premiers rayons du soleil.

Une partie de la puissance de saint François lui est ainsi venue de ce qu'il s'abstenait systématiquement de polémique. Celle-ci est toujours plus ou moins une forme de l'orgueil spirituel ; elle ne fait que creuser les abîmes qu'elle prétend combler. La vérité n'a pas besoin d'être prouvée : elle s'impose. La seule arme qu'il voulut employer contre les méchants fut la sainteté d'une vie assez pleine d'amour pour éclairer et réchauffer ceux qui l'entouraient et les obliger à aimer[1].

La disparition du Catharisme en Italie, sans secousse, et surtout sans l'Inquisition, est ainsi un résultat indirect du mouvement franciscain, et ce n'est pas le moindre[2].

1. Pas une fois nous ne le voyons aux prises avec les hérétiques. Les premiers Dominicains sont au contraire sans cesse occupés à argumenter. Voir 2 Cel. 3, 46.

2. Je ne prétends pas, cela va sans dire, qu'on n'en retrouve aucune trace après le ministère de saint François, mais il ne fut plus une force, et ne mit plus en danger l'existence même de l'Église.

A la voix du Réformateur ombrien, l'Italie se ressaisit; elle retrouva son bon sens et sa belle humeur; elle élimina ces idées de pessimisme et de mort comme un organisme robuste élimine les principes morbides.

J'ai tâché de montrer plus haut combien l'initiative de François présente d'analogie avec celle des Pauvres de Lyon. Sa pensée mûrit dans un milieu tout imprégné de leurs idées, où elles purent le pénétrer à son insu. Les prophéties de l'Abbé calabrais eurent sur lui une influence également difficile à marquer, mais tout aussi profonde.

Placé aux confins de l'Italie et comme au seuil de la Grèce, Joachim de Flore[1] forme le dernier anneau d'une suite de moines prophètes, qui se succédèrent durant près de quatre cents ans dans les laures et les ermitages du sud de la Péninsule. Le plus fameux avait été saint Nil, sorte de Jean-Baptiste farouche, vivant dans les déserts, mais qui en sortait brusquement lorsque ses devoirs de justicier l'appelaient ailleurs. On le vit un jour apparaître en pleine Rome, où il annonça au pape et à l'empereur le déchaînement du courroux divin[2].

Épars dans les solitudes alpestres de la Basilicate, ces ermites calabrais étaient obligés de monter toujours plus haut pour fuir les populations qui, poursuivies par les pirates, gagnaient les montagnes. Ils passaient ainsi

1. Cette physionomie étrange séduira longtemps encore les historiens et les philosophes; je ne connais rien de plus savant ni de plus lumineux que la belle étude de M. Félix Tocco dans son *Eresia nel medio evo*, Florence 1884, 1 vol. in-12, p. 261-409.

2. A. SS. Sept., t. VII, p. 283 ss.

leur vie entre ciel et terre, avec deux mers pour horizon. Troublés par la peur des corsaires et les cris de guerre dont l'écho montait jusqu'à eux, ils se tournaient vers l'avenir. Les âges des grandes terreurs sont aussi ceux des grandes espérances; c'est à la captivité de Babylone que nous devons, avec la continuation d'Isaïe, des tableaux dont l'âme humaine n'a pas encore cessé de s'enchanter; les persécutions de Néron nous ont donné l'Apocalypse de saint Jean, et les bourrasques du XII[e] siècle, l'Évangile éternel.

Converti après une vie dissipée, Joachim de Flore voyagea longuement en Terre-Sainte, en Grèce et à Constantinople. Revenu en Italie, il se mit, quoique laïque, à prêcher dans les environs de Rende et de Cosenza. Plus tard il entra chez les Cisterciens de Cortale [Corace], près de Catanzaro, et y prononça ses vœux. Élu bientôt, malgré ses refus et sa fuite, abbé du monastère, il fut, au bout de quelques années, pris de la nostalgie de la solitude, et alla trouver le pape Lucius III pour être déchargé de ses fonctions (1181) et pouvoir consacrer tout son temps aux ouvrages qu'il méditait. Le pape exauça ses prières et lui permit même d'aller où bon lui semblerait dans l'intérêt de ses travaux. Alors commença pour Joachim une vie errante de couvent en couvent qui le mena jusqu'en Lombardie, à Vérone, où nous le trouvons près du pape Urbain III.

Lorsqu'il revint dans le midi, des disciples se réunirent autour de lui pour l'entendre expliquer les passages les plus obscurs de la Bible; bon gré, mal gré il se trouva obligé de les recevoir, de leur parler, de leur donner une règle, et enfin de les installer en plein cœur

de la Sila, cette Forêt-Noire de l'Italie[1], en face du plus haut sommet, dans des gorges dont le silence n'est interrompu que par le murmure de l'Arvo et du Neto, qui prennent leur source non loin de là. Le nouvel Athos reçut le nom de Fiore (fleur), transparent symbole des espérances de son fondateur[2].

C'est là qu'il mit la dernière main aux écrits qui, après cinquante ans d'oubli, devaient devenir le point de départ de toutes les hérésies et l'aliment de toutes les âmes anxieuses du salut de la chrétienté.

Les hommes de la première moitié du treizième siècle, trop occupés ailleurs, ne s'aperçurent pas tout d'abord que les sources spirituelles auxquelles ils *bu*vaient, descendaient des cimes neigeuses de la Calabre.

Il en est toujours ainsi de l'influence mystique. Elle a quelque chose de vague, de ténu et de pénétrant qui échappe à une appréciation exacte. Que deux âmes d'élite se rencontrent, elles seront fort en peine pour analyser et dire les impressions qu'elles ont ressenties l'une et l'autre. Il en est de même pour une époque; ce ne sont pas toujours ceux qui lui parlent le plus souvent et le plus fort qu'elle entend le mieux; ni même ceux aux pieds desquels, écolière fidèle, elle va s'asseoir jour après jour. Parfois en allant chez ses maîtres habituels, elle rencontre tout à coup un inconnu; elle a à peine saisi quelques paroles de ce qu'il disait, elle ne sait ni d'où il vient ni où il va, elle ne le

1. A. SS. Maii, VII; Vincent de Beauvais, *Speculum historiale, lib.* 29, *cap.* 40. La Sila est tout un massif mont..gneux, situé à l'est de Cosenza que les paysans appellent *Monte Nero*. Les sommets atteignent près de 2000 mètres d'altitude.

2. Vers 1195. Joachim y mourut le 30 mars 1202.

retrouvera plus; mais ces quelques paroles chantent au plus profond d'elle-même, la troublent et l'inquiètent.

Ainsi en fut-il longtemps de Joachim de Flore. Ses idées, répandues çà et là par des disciples enthousiastes, germèrent sans bruit dans les cœurs[1]. En redonnant aux hommes l'espérance, il leur rendit la force. Penser, c'est déjà agir; seul à l'ombre des sapins séculaires qui entouraient sa cellule, le cénobite de Fiore travaillait à la rénovation de l'Église avec autant de vigueur que les réformateurs venus après lui.

Il est loin cependant d'atteindre à la hauteur des prophètes d'Israël; au lieu de s'élancer comme eux en plein ciel, il reste toujours rivé au texte qu'il commente par la méthode allégorique et d'où il fait sortir, grâce à ce procédé, les bizarreries les plus invraisemblables. Quelques pages de cette lecture harassent le lecteur le plus patient; mais sur ces champs brûlés par le raisonnement théologique, plus desséchant que le vent du désert, où l'on n'aperçoit au premier abord que des pierres et des chardons, on trouve enfin l'oasis enchanteresse et, à son ombre, le repos et les rêves.

L'exégèse de Joachim de Flore aboutissait en effet à

1. Toute une littérature apocryphe a fleuri autour de Joachim ; quelques hypercritiques ont voulu prouver qu'il n'avait jamais rien écrit. Ce sont là des exagérations. Trois grands ouvrages sont certainement authentiques : *La Concorde de l'Ancien et du Nouveau Testament*, *Le Commentaire sur l'Apocalypse* et *Le Psautier des dix cordes* publiés à Venise, le premier en 1517, les deux autres en 1527. Ses prophéties étaient si connues déjà de son vivant qu'un cistercien anglais, Rodolphe, abbé de Coggeshall († 1228), venu à Rome en 1195, voulut avoir une conférence avec lui, et nous en a laissé un souvenir intéressant. Martène, *Amplissima collectio*, t. V, p. 839.

une sorte de philosophie de l'histoire, dont les grandes lignes devaient singulièrement frapper les imaginations : la vie de l'humanité se divise en trois périodes : dans la première où a régné le Père, on a vécu sous la rigueur de la Loi ; dans la seconde où a régné le Fils, on vit sous le régime de la Grâce ; dans la troisième, régnera l'Esprit et on vivra dans la plénitude de l'Amour. La première est celle de l'obéissance servile, la seconde celle de l'obéissance filiale, la troisième celle de la liberté. Dans la première on a vécu dans la crainte ; dans la seconde on se repose dans la foi ; dans la troisième on brûlera d'amour. L'une a vu briller les étoiles, la seconde voit blanchir l'aurore, la troisième verra l'éclat du jour. La première a produit les orties, la seconde donne des roses, la troisième sera l'âge des lys.

Si maintenant l'on songe que dans la pensée de Joachim la troisième période, l'âge de l'Esprit, allait s'ouvrir, on comprendra avec quel enthousiasme furent saluées des paroles qui redonnaient la joie à des âmes encore troublées des craintes millénaires.

Il est évident que saint François a connu ces radieuses espérances. Qui sait même si ce n'est pas le Voyant calabrais qui avait jeté dans son cœur cette ivresse d'amour. Si cela était, il n'aurait pas été seulement son précurseur, il aurait été véritablement son père spirituel.

Quoi qu'il en soit, saint François trouva dans la pensée joachimite bien des éléments qui devaient, sûrement à son insu, devenir les fondements de son institut.

Le noble dédain qu'il marque pour tout ce qui est science, et qu'il aurait voulu inculquer à son Ordre, était

pour Joachim une des caractéristiques de l'ère nouvelle : « La vérité qui reste cachée aux savants, dit-il, se révèle aux enfants; la dialectique ferme ce qui était ouvert, rend obscur ce qui était clair; elle est la mère des discours inutiles, des rivalités et du blasphème. La science n'édifie pas, et elle peut détruire, comme le prouvent ces scribes de l'Église, gonflés d'orgueil et d'arrogance, qui, à force de raisonner, tombent dans l'hérésie[1]. »

On a vu que le retour à la simplicité évangélique s'imposait; toutes les fractions de l'hérésie étaient d'accord sur ce point avec les catholiques pieux, mais personne n'en a parlé d'une manière aussi franciscaine que Joachim de Flore. Non seulement il faisait de la pauvreté volontaire un des caractères de l'âge des lys, mais il en parle dans des pages d'une émotion si profonde, si vécue que saint François ne pourra guère que les répéter. Le moine idéal qu'il nous décrit[2], qui n'a pour tout bien qu'une lyre, n'est-il pas un Franciscain avant la lettre, celui dont rêva toujours le *Poverello* d'Assise?

Le sentiment de la nature éclate aussi chez lui avec une vigueur incomparable. Un jour, il prêchait dans une chapelle plongée dans une obscurité presque complète, tant le ciel était voilé de nuages. Tout à coup une éclaircie se produit, le soleil rayonne, la lumière inonde l'église; Joachim s'arrête, salue le soleil, entonne le *Veni Creator* et emmène son auditoire contempler la campagne.

Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que vers 1205,

1. *Comm. in Apoc.*, f° 70 b 2.

2. *Qui vere monachus est nihil reputat esse suum nisi citharam:* Apoc. ib. f° 183, a 2.

François ait entendu parler de ce prophète vers lequel se tournaient déjà quelques âmes, de cet anachorète qui, regardant au ciel, parlait avec Jésus comme un ami parle avec son ami, mais qui savait aussi descendre vers les hommes pour les consoler et réchauffait sur sa poitrine le visage des agonisants.

A l'autre bout de l'Europe, en pleine Allemagne, les mêmes causes avaient produit les mêmes effets; de l'excès des souffrances du peuple et du désespoir des âmes religieuses, naissait un mouvement de mysticisme apocalyptique, qui semble avoir de secrètes communications avec celui qui troublait la Péninsule.

Ce sont les mêmes vues d'avenir, la même attente anxieuse de cataclysmes nouveaux, unie à la perspective d'un rajeunissement de l'Église.

« Crie d'une voix forte, dit à sainte Élisabeth de Schönau († 1164) son ange familier, crie à toutes les nations : Malheur! car le monde entier s'est changé en ténèbres. La vigne du Seigneur a péri, il n'est personne qui la cultive. Le Seigneur y a envoyé des ouvriers, mais il les a tous trouvés oisifs. La tête de l'Église est malade et ses membres sont morts... Bergers de mon Église, vous dormez, mais je vous réveillerai ! Rois de la terre, le cri de votre iniquité est monté jusqu'à moi[1]. »

« La justice divine, dit sainte Hildegarde († 1178), aura son heure; la dernière des sept époques symbolisées par les sept jours de la création est arrivée, les jugements de Dieu vont s'accomplir; l'empire et la papauté déchus dans l'impiété s'écrouleront ensemble...

1. E. Roth, *Die Visionen der heiligen Elisabeth von Schönau.* Brünn, 1884, p. 115-117.

Mais alors sur les ruines apparaîtra un peuple de Dieu nouveau, un peuple de prophètes illuminés d'en haut, vivant dans la pauvreté et la solitude. Alors les mystères divins seront révélés, et la parole de Joël s'accomplira; le Saint-Esprit répandra sur le peuple la rosée de ses prophéties, de sa sagesse et de sa sainteté; les païens, les juifs, les mondains et les incrédules se convertiront en foule; le printemps et la paix régneront sur la terre régénérée, et les anges reviendront avec confiance demeurer auprès des hommes. »

Ces espérances ne furent pas tout à fait confondues. Au soir de sa vie le prophète de Flore a pu, nouveau Siméon, entonner son *Nunc dimittis*, et la chrétienté put durant quelques années se tourner, émerveillée, vers Assise comme vers une nouvelle Bethléhem.

CHAPITRE IV

Luttes et triomphe.

(Printemps 1206 — 24 février 1209.)

Les biographes de saint François nous ont conservé un trait qui montre combien la fermentation religieuse était grande, jusque dans la petite ville d'Assise. On vit passer et repasser dans les rues un inconnu qui jetait à tous ceux qu'il rencontrait les deux mots : Paix et bien ! *Pax et bonum*[1] ! Il exprimait ainsi, à sa manière, le trouble des cœurs qui ne voulaient se résoudre ni aux guerres éternelles, ni à la disparition de la foi et de l'amour ; écho naïf, il vibrait à des espérances et à des terreurs qui secouaient toute l'Europe.

Vox clamantis in deserto! dira-t-on. — Non, car tout cri du cœur, même s'il semble éclater dans le vide, laisse une trace, et celui de l'inconnu d'Assise a pu contribuer en quelque mesure à la vocation définitive de François.

Depuis le brusque retour de Spolète, la vie de celui-ci devenait chaque jour plus difficile à la maison paternelle. L'amour-propre de Bernardone avait reçu de sa

1. 3 Soc. 26.

déconvenue une de ces blessures qui, chez les hommes vulgaires, ne guérissent jamais.

S'il avait fourni sans compter l'argent englouti par des folies qui permettaient à son fils de marcher de pair avec les jeunes nobles, il ne pouvait se résigner à le voir donner à pleines mains à tous les mendiants des chemins.

François, sans cesse perdu dans ses rêveries et passant ses journées à errer seul dans la campagne, ne lui était plus d'aucun secours. Les mois s'écoulaient, et la distance entre ces deux hommes grandissait toujours, sans que la douce et insignifiante Pica pût rien faire pour prévenir une rupture qui apparaissait désormais comme inévitable. François n'eut bientôt qu'un désir, celui de fuir la demeure où au lieu d'amour il ne trouvait que reproches, tourments, criailleries.

Le fidèle confident de ses premières luttes avait été obligé de le quitter, et cette solitude absolue pesait beaucoup à son cœur chaud et aimant. Il fit ce qu'il put pour en sortir, mais personne ne le comprenait. Les idées qu'il commençait à exprimer timidement, n'amenaient chez ceux auxquels il parlait que des sourires de moquerie ou le hochement de tête des gens sûrs de leur raison en présence de celui qui marche droit à la folie. Il alla même s'en ouvrir à l'évêque, mais celui-ci ne comprit pas davantage des projets vagues, incohérents, remplis d'idées irréalisables et peut-être subversives [1].

C'est ainsi que malgré lui, François était amené à ne rien demander aux hommes, mais à s'élever par la prière

1. 3 Soc. 10.

à l'intuition de la volonté divine. La porte des maisons et des cœurs se fermait, mais la voix intérieure allait éclater irrésistible et se faire obéir pour jamais.

Parmi les nombreuses chapelles des alentours d'Assise, il y en avait une qu'il aimait particulièrement, celle de Saint-Damien. On y arrive en quelques minutes en suivant un sentier caillouteux, à peine frayé sous les oliviers, au milieu de senteurs de lavande et de romarin. Elle occupe le sommet d'un monticule d'où l'on découvre la plaine tout entière, mais à travers un rideau de cyprès et de pins qui semblent vouloir dérober au regard l'humble ermitage, et établir entre le monde et lui une idéale barrière.

Desservi par un pauvre prêtre qui avait à peine de quoi se nourrir, le sanctuaire tombait en ruines. Il n'y avait à l'intérieur qu'un simple autel en maçonnerie et en guise de retable un de ces crucifix byzantins si nombreux encore en Italie, où les artistes ont laissé transparaître quelque chose des terreurs qui agitaient le XIIe siècle. D'ordinaire le Crucifié, qui y est affreusement lacéré de blessures sanglantes, semble ne vouloir inspirer que la douleur et la componction; celui de Saint-Damien au contraire a une expression de calme et de douceur inexprimables; au lieu de clore les paupières pour s'abandonner sans retour sous le poids de ses douleurs, il regarde, il s'oublie lui-même, et son regard pur et clair ne dit pas: *Je souffre*, il dit: *Venez à moi*[1].

Un jour François priait devant le pauvre autel: « Dieu

1. Ce crucifix est conservé à la sacristie de Santa-Chiara où les sœurs l'ont transporté quand elles quittèrent Saint-Damien.

grand et glorieux et vous, Seigneur Jésus, faites jaillir, je vous prie, votre lumière dans les ténèbres de mon esprit.... Faites-vous trouver de moi, Seigneur, afin qu'en toutes choses je n'agisse que suivant votre sainte volonté[1].»

Il priait ainsi en son cœur, et voilà que peu à peu il lui sembla que ses regards ne pouvaient se détacher de ceux de Jésus; il sentait quelque chose de merveilleux se passer en lui et autour de lui. La sainte victime s'animait, et dans le silence extérieur il percevait une voix qui s'insinuait doucement jusqu'au fond de son cœur pour lui parler un ineffable langage. Jésus acceptait son oblation, Jésus voulait son travail, sa vie, toute sa personne et en retour le pauvre abandonné avait déjà le cœur inondé de lumière et de force[2].

Cette vision marque le triomphe définitif de François. Son union avec le Christ est consommée; désormais il pourra s'écrier avec les mystiques de tous les temps: «Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui.»

Mais au lieu de s'abandonner à l'ivresse de la contemplation, il se demanda bien vite comment il rendrait à Jésus amour pour amour, à quelle action il emploierait cette vie qu'il venait d'offrir. Il n'eut pas longtemps à chercher; on a vu que la chapelle où venaient de se célébrer ses noces spirituelles menaçait ruine; il pensa que la réparer était l'œuvre qui lui était assignée.

Dès ce jour, le souvenir du Crucifié, la pensée de l'amour qui triomphe en s'immolant, devint le centre même de sa vie religieuse et comme l'âme de son

1. *Opuscula B. Francisci. Oratio I.*
2. 3 Soc. 13; 2 Cel. 1, 6; Bon. 12; 15; 16.

âme. Pour la première fois sans doute, François venait d'être mis en contact direct, personnel, intime avec Jésus-Christ; de la croyance il avait passé à la foi, à cette foi vivante qu'un penseur distingué a si bien définie : « Croire c'est regarder; c'est un regard attentif, sérieux et prolongé, un regard plus simple que celui de l'observation, un regard qui regarde, et rien de plus; regard naïf, regard d'enfant, regard où toute l'âme se porte, regard de l'âme et non de l'esprit, regard qui ne prétend pas décomposer son objet, mais le recevoir tout entier dans l'âme par les yeux. »

En écrivant ces paroles, Vinet a merveilleusement caractérisé, sans y songer, le tempérament religieux de saint François.

Ce regard d'amour jeté sur le crucifix, ce mystérieux colloque avec la compatissante victime ne devaient plus cesser. La piété de François a conquis à Saint-Damien sa physionomie et son originalité. Son âme porte dès maintenant les stigmates et comme le disent ses biographes dans une phrase intraduisible : « *Ab illa hora vulneratum et liquefactum est cor ejus ad memoriam Dominicae passionis*[1]. »

Désormais il voyait clair devant lui. En sortant du sanctuaire il remit au prêtre tout ce qu'il avait d'argent sur lui pour l'entretien d'une lampe, et le cœur ravi il rentra dans Assise. Il était décidé à quitter la maison paternelle et à entreprendre la restauration de la chapelle, après avoir rompu les derniers liens qui l'attachaient au passé.

Un cheval et quelques pièces d'étoffe de couleurs

1. 3 Soc. 14.

voyantes étaient tout ce qui lui appartenait; arrivé chez ses parents, il fit un paquet des étoffes et se jetant à cheval partit pour Foligno.

Cette ville était alors comme aujourd'hui la cité la plus commerçante de toute la région. Ses foires attiraient toute la population de la Sabine et de l'Ombrie. Bernardone y avait souvent mené son fils[1], qui eut bien vite fait de vendre ce qu'il avait apporté. Il se débarrassa même de sa monture et reprit plein de joie le chemin d'Assise[2].

Cet acte avait pour lui une grande importance : il marquait sa rupture définitive avec le passé; à partir de ce jour sa vie allait être de tous points l'opposé de ce qu'elle avait été; le Crucifié s'était donné à lui; lui de son côté, se donnait au Crucifié, sans partage et sans retour. Aux incertitudes, aux troubles de l'âme, aux angoisses, à la nostalgie d'un bonheur inconnu, aux regrets amers, avait succédé un calme délicieux, l'ivresse de l'enfant perdu qui retrouve sa mère et oublie en un instant les tortures de son cœur.

De Foligno, il revint droit à Saint-Damien; il n'avait pas besoin pour cela de passer par la ville, et était pressé de réaliser ses projets.

Le pauvre prêtre fut bien étonné lorsque François lui remit le produit intégral de la vente. Il crut sans doute à une brouille passagère entre Bernardone et son fils et pour plus de prudence, refusa le présent, mais François insista tellement pour rester auprès de lui, qu'il en

1. Ce détail ressort du récit de 1 Cel. 8: *Ibi ex more venditis.*

2. 1 Cel. 8; 3 Soc. 16; Bon. 16. Foligno est à trois heures de marche d'Assise.

obtint enfin la permission. Quant à l'argent, devenu inutile, il le jeta comme un objet sans valeur sur la lucarne de la chapelle[1].

Pendant ce temps, Bernardone inquiet de ne pas voir revenir son fils, se mit à le rechercher de tous côtés et ne tarda pas à apprendre sa présence à Saint-Damien. En un instant, il comprit que François était perdu pour lui; résolu à tout tenter, il rassembla quelques voisins, et fou de colère se rendit à l'ermitage pour l'en arracher au besoin de vive force.

Mais François connaissait les fureurs de son père. Lorsqu'il entendit les cris de ceux qui arrivaient à sa poursuite, il se sentit défaillir et courut se jeter dans une cachette qu'il s'était préparée à cet effet. Bernardone, sans doute mal secondé dans ses recherches, fouilla en vain de tous côtés, et dut enfin retourner à Assise.

François resta caché durant de longues journées, pleurant et gémissant, suppliant Dieu de lui montrer la voie à suivre. Malgré ses craintes, il avait au cœur une joie infinie et n'aurait voulu à aucun prix revenir en arrière[2].

Cet emprisonnement ne pouvait durer; François le comprenait et se disait que, pour un nouveau chevalier du Christ, il faisait bien piteuse figure. Aussi s'armant un jour de courage, il se dirigea vers la ville pour se présenter à son père et lui signifier ses résolutions.

On peut s'imaginer combien ces quelques semaines de réclusion passées dans les transes avaient altéré sa

1. 1 Cel. 9; 3 Soc. 16; Bon. 6. Cf. A. SS. p. 567.
2. 1 Cel. 10; 3 Soc. 16; Bon. 17; A. SS. p. 568.

physionomie. Aussi, lorsque pâle, décharné, les vêtements en loques, il parut sur ce qui est aujourd'hui la *Piazza Nuova* où des centaines d'enfants ne cessent de jouer toute la journée, il fut accueilli par un long cri : *Pazzo! Pazzo!* au fou! au fou! *Un pazzo ne fa cento*, un fou en fait cent autres, dit le proverbe, mais il faut avoir vu l'ensorcellement délirant des enfants des rues en Italie à la vue d'un fou, pour comprendre combien cela est vrai. Dès que le cri magique retentit, ils se ruent dehors avec un fracas épouvantable et alors, pendant que les parents regardent par les croisées, ce sont des chants, des cris, des hurlements sauvages, entremêlés de rondes folles dansées autour du malheureux. On lui jette des pierres, on le couvre de boue, on lui bande les yeux; s'il se fâche, on redouble; s'il pleure, s'il supplie, on répète ses cris, on contrefait ses sanglots et ses supplications sans trêve et sans merci[1].

Bientôt Bernardone entendit la clameur qui s'engouffrait dans les petites rues et sortit pour prendre sa part du spectacle; mais soudain il lui sembla entendre son nom, celui de son fils et suffoqué par la honte et la rage, il aperçut François.

Se précipitant sur lui prêt à l'étrangler, il l'entraîna jusque dans la maison et le jeta à demi-mort dans un réduit obscur.

Menaces, mauvais traitements, tout fut mis en œuvre pour changer les résolutions du prisonnier; ce fut inutile. Enfin lassé, désespéré, il le laissa tranquille non sans l'avoir solidement garrotté[2].

1. 1 Cel. 11.
2. 1 Cel. 12; 3 Soc. 17; Bon. 18.

Quelques jours après, il fut obligé de faire une courte absence. Pica sa femme ne comprenait que trop bien ses griefs contre François, mais sentant que les brutalités ne servaient de rien, elle tenta d'employer la douceur. Ce fut en vain. Alors ne pouvant se résoudre à le voir martyrisé plus longtemps, elle lui rendit la liberté.

Il retourna droit à Saint-Damien[1].

A son retour, Bernardone, pour faire expier à Pica sa faiblesse, alla jusqu'à la frapper. Puis, ne pouvant se faire à l'idée de voir son fils être le jouet de toute la cité, il tenta de le faire expulser du territoire d'Assise. Il alla à Saint-Damien pour le sommer d'avoir à quitter le pays. Cette fois François n'alla pas se cacher. Se présentant courageusement à son père, il lui déclara que non seulement rien ne le ferait revenir sur ses résolutions, mais qu'au surplus, devenu serviteur du Christ, il n'avait plus d'ordres à recevoir de lui[2].

Comme Bernardone se répandait en invectives et lui reprochait les sommes énormes qu'il lui avait coûté, François d'un geste lui montra sur le rebord de la lucarne l'argent de la vente de Foligno. Le père s'en saisit avidement et se retira résolu à s'adresser aux magistrats.

Les consuls firent citer François, mais il répondit simplement que comme serviteur de l'Église il ne tombait plus sous leur juridiction. Heureux de cette réponse

1. 1 Cel. 13; 3 Soc. 18.

2. 1 Cel. 13; il est possible qu'à cette époque il eût reçu les ordres mineurs et qu'ainsi il fût du *for de l'Église* pour parler le langage du droit canon.

qui les débarrassait d'une délicate affaire, ils renvoyèrent le plaignant à l'officialité diocésaine[1].

Devant un tribunal ecclésiastique, la question changeait de face ; il était inutile de songer à demander à l'évêque de prononcer le bannissement, puisque son rôle était de sauvegarder la liberté des clercs. Bernardone ne pouvait plus que déshériter son fils ou l'amener à renoncer de lui-même à toute succession. Ce ne fut pas difficile.

Appelé à comparaître devant le tribunal épiscopal[2], François en eut une vive joie; ses fiançailles mystiques avec le Crucifié allaient donc recevoir une sorte de consécration officielle. A ce Jésus qu'il avait si souvent blasphémé et trahi par ses paroles et par sa conduite, il allait pouvoir promettre tout aussi publiquement obéissance et fidélité.

On devine sans peine le retentissement de tout cela dans une petite ville comme Assise, et la foule qui au jour fixé se porta vers la place de Sainte-Marie-Majeure où l'évêque rendait ses jugements[3].

On trouvait sûrement François insensé, mais on savourait d'avance la honte et la colère de ce Bernardone que chacun détestait et dont l'orgueil était si bien châtié.

L'évêque exposa d'abord l'affaire, et conseilla à François de renoncer purement et simplement à ses biens. Mais au grand étonnement de la foule, on vit

1. 3 Soc. 18 et 19; 1 Cel. 14; Bon. 19.

2. A partir de 1204 jusqu'après la mort de saint François, le siège épiscopal d'Assise fut occupé par Guido II. V. Cristofani, I, 169 ss.

3. *Piazza di Santa Maria Maggiore o del vescovado*. Tout y est resté à peu près dans le même état qu'au treizième siècle.

celui-ci, au lieu de répondre, entrer dans une salle de l'évêché pour en sortir presqu'aussitôt, absolument nu. Il tenait à la main le paquet de ses vêtements qu'il déposa devant l'évêque avec le peu d'argent qu'il avait encore : « Écoutez tous, dit-il, et sachez-le bien, jusqu'ici j'ai appelé Pierre Bernardone mon père, mais maintenant je veux servir Dieu. C'est pourquoi je lui rends cet argent pour lequel il se tourmentait si fort, ainsi que mes vêtements et tout ce que j'ai de lui, car désormais je ne veux plus dire que *Notre Père, qui êtes aux cieux.* »

Un long murmure s'éleva dans la foule, lorsqu'on vit Bernardone ramasser et emporter les vêtements, sans la plus petite marque de pitié, tandis que l'évêque en était réduit à prendre sous son manteau le pauvre François tremblant d'émotion et de froid[1].

La scène du parvis produisit une immense impression ; l'ardeur, la naïveté, l'indignation de François, avaient été si profondes et si sincères que les rieurs étaient déconcertés. Ce jour-là il s'assura de secrètes intelligences dans beaucoup d'âmes. Le peuple aime ces conversions brusques, ou du moins qu'il croit telles ; François s'imposait de nouveau à l'attention de ses concitoyens, avec une force que doublait le contraste entre son ancienne et sa nouvelle vie.

Il y a de pieuses gens dont la pudeur s'est effarouchée de la nudité de François : mais l'Italie n'est pas l'Allemagne ou l'Angleterre, et le treizième siècle eût été bien étonné de la pruderie des Bollandistes. Il y a simplement là une nouvelle manifestation du caractère

1. 1 Cel. 15 ; 3 Soc. 20 ; Bon. 20.

de François, avec sa naïveté, ses exagérations, son besoin d'établir entre les paroles et les actions une complète harmonie, une correspondance littérale.

Après de pareilles émotions, il avait besoin d'être seul, de savourer sa joie, de chanter sa liberté définitivement conquise, sur tous les sentiers le long desquels il avait tant gémi, tant lutté.

Il ne voulut donc pas retourner immédiatement à Saint-Damien. Sortant de la cité par la porte la plus voisine, il s'enfonça dans les sentiers déserts qui grimpent sur les flancs du mont Subasio.

On était aux tout premiers jours du printemps. Il y avait encore çà et là de grandes fondrières de neige, mais sous les ardeurs du soleil de mars, l'hiver semblait s'avouer vaincu. Au sein de cette harmonie mystérieuse et troublante, le cœur de François vibrait délicieusement, tout son être se calmait et s'exaltait; l'âme des choses le caressait doucement et lui versait l'apaisement. Un bonheur inconnu l'envahissait; pour célébrer sa victoire et sa liberté, il remplit bientôt toute la forêt du bruit de ses chants.

Les émotions trop douces ou trop profondes pour pouvoir être exprimées dans la langue ordinaire, l'homme les chante; la musique est cependant à cet égard supérieure au chant: elle est par excellence la langue de l'ineffable. Le chant atteint presque sa valeur lorsque les paroles ne sont là que pour soutenir la voix. La plus grande beauté des psaumes et des hymnes de l'Église leur vient de ce que chantés dans une langue morte, ils n'ont rien qui mette l'intelligence en travail; ils ne disent rien, mais ils expriment tout, et se modifient merveilleusement, comme un accompagnement

céleste qui suit les émotions du croyant, depuis les luttes les plus angoissées jusqu'aux extases les plus indicibles.

Il cheminait donc, aspirant à pleins poumons les effluves printaniers, redisant à gorge déployée une de ces chansons de la chevalerie française qu'il avait apprises jadis.

Les forêts qu'il traversait étaient la retraite ordinaire des gens d'Assise et des environs ayant des motifs pour se cacher. Quelques brigands mis en éveil par sa voix fondirent tout d'un coup sur lui. — « Qui es-tu ! lui demandèrent-ils. » — « Je suis le héraut du grand Roi, et puis, que vous importe ? » —

Il n'avait pour tout vêtement qu'un vieux manteau, que le jardinier de l'évêque lui avait octroyé sur la prière de son maître ; ils l'en dépouillèrent et le jetant dans un fossé plein de neige : «Tiens, voilà ta place, pauvre héraut de Dieu.»

Les voleurs partis, il secoua la neige qui le couvrait et après bien des efforts, finit par sortir de la fondrière. Glacé par le froid, n'ayant plus sur lui qu'une pauvre chemise, il reprit pourtant ses chants, heureux de souffrir et de s'habituer ainsi à entendre toujours mieux les paroles du Crucifié [1].

Non loin de là était un monastère. Il y entra et offrit ses services. Dans une pareille solitude, dont les abords étaient si mal fréquentés, on était soupçonneux. On lui permit de se rendre utile à la cuisine, mais on ne lui donna rien pour se couvrir et à peine de quoi manger.

Force lui fut de partir ; il se dirigea vers Gubbio où il savait qu'il trouverait un ami. Peut-être était-ce

1. 3 Soc. 16; Bon. 21.

celui qui avait été son confident au retour de Spolète. Quoi qu'il en soit, il reçut de lui une tunique et reprit quelques jours après la route de son cher Saint-Damien[1].

Il n'y revint cependant pas tout droit; avant de commencer à restaurer le petit sanctuaire, il voulait revoir ses amis les lépreux, leur raconter à eux aussi sa grande victoire, leur promettre de les aimer encore plus que par le passé.

Depuis sa première visite à la maladrerie, le brillant cavalier était devenu un pauvre mendiant; il arrivait les mains vides, mais le cœur débordant de tendresse et de compassion. Installé au milieu de ces malades il leur prodigua les soins les plus touchants, lavant et essuyant leurs plaies, d'autant plus doux et radieux que les plaies étaient plus repoussantes[2].

L'éblouissement d'amour que l'enfant a pour sa mère, le malade délaissé l'a pour celui qui va le visiter. Il le croit tout-puissant; à son approche les crises les plus douloureuses s'apaisent ou disparaissent.

Cet amour inspiré par la sympathie d'un cœur affectueux peut devenir si profond qu'il semble parfois surnaturel; on voit des moribonds reprendre connaissance pour regarder une dernière fois, non les membres de leur famille, mais l'ami qui a tâché d'être le rayon de soleil

1. 1 Cel. 16; Bon. 21. Les curieux liront avec intérêt sur le voyage à Gubbio un article de M. Mezzatinti intitulé *S. Francesco e Frederico Spadalunga da Gubbio* [Miscellanea, t. V, p. 76-78]. Ce Spadalunga de Gubbio a bien pu donner un vêtement à François, mais il est fort possible que ce don ait été fait beaucoup plus tard, et qu'on l'ait fixé à cette date solennelle de la vie du Saint, par une sorte d'illusion d'optique, presque inévitable, par suite du rapprochement du fait et du nom de la localité.

2. 1 Cel. 17; Bon. 11; 13; 21; 22; 3 Soc. 11; A. SS. p. 575.

de leurs dernières journées. Les liens du pur amour sont plus forts que ceux de la chair et du sang. François en fit bien des fois la douce expérience; dès son arrivée à la léproserie, il sentit que s'il avait perdu sa vie, il allait la retrouver.

Encouragé par son séjour au milieu des lépreux, il retourna à Saint-Damien et se mit à l'œuvre, plein de joie et d'ardeur, le cœur aussi ensoleillé que la plaine d'Ombrie en ce beau mois de mai. Après s'être confectionné un costume d'ermite, il commença à aller sur les places et dans les carrefours de la ville. Là, après avoir chanté quelques cantiques, il annonçait aux gens rassemblés autour de lui son projet de restaurer la chapelle: « Celui qui me donnera une pierre, ajoutait-il avec un sourire, aura une récompense; celui qui m'en donnera deux, aura deux récompenses; celui qui m'en donnera trois, aura trois récompenses. »

Beaucoup le traitaient d'insensé, mais d'autres se laissaient émouvoir au souvenir du passé. Quant à lui, sourd aux moqueries, il ne s'épargnait aucune peine, emportant sur ses épaules, si peu faites pour un dur labeur, les pierres qu'on lui donnait[1].

Pendant ce temps, le pauvre prêtre de Saint-Damien sentait son cœur s'éprendre d'amour pour ce compagnon dont il avait été d'abord si embarrassé et s'efforçait de lui préparer ses mets préférés. François s'en aperçut bientôt. Sa délicatesse s'alarma des charges qu'il imposait à son ami et le remerciant, il résolut d'aller de porte en porte pour mendier sa nourriture.

Ce ne fut pas sans peine. La première fois, lorsqu'à

1. 1 Cel. 18; 3 Soc. 21; Bon. 23.

la fin de sa tournée, il jeta les yeux sur les restes entassés au fond de son écuelle, il crut un instant que le courage lui manquerait. Mais la pensée d'être si vite infidèle à l'épouse à laquelle il avait donné sa foi le glaça de honte, et lui donna la force de manger avidement[1].

Chaque heure, pour ainsi dire, amenait une lutte nouvelle: un jour, il allait par la ville mendiant de l'huile pour les lampes de Saint-Damien, lorsqu'il arriva à une maison où on donnait un festin : la plupart de ses anciens compagnons y étaient chantant et dansant. Au bruit de ces voix connues, il lui sembla qu'il n'oserait jamais entrer, il s'éloigna même, mais bientôt confus de sa lâcheté, il revint vivement sur ses pas, pénétra jusque dans la salle de la fête, et après avoir confessé sa honte, mit tant d'instance et de feu à sa demande que tous voulurent coopérer à cette œuvre pieuse[2].

Sa plus rude épreuve était cependant la colère de son père, toujours aussi violente. Quoique ayant renié François, Bernardone ne souffrait pas moins dans son orgueil de voir ce genre de vie, et quand il rencontrait son fils, il l'accablait de reproches et de malédictions.

L'âme tendre de François en ressentait un si vif chagrin qu'il eut recours à une sorte de stratagème pour conjurer le mauvais sort des imprécations paternelles : «Viens avec moi, dit-il à un mendiant, tu me serviras de père, et je te donnerai une partie des aumônes que je recueille. Quand tu verras Bernardone me maudire

1. 3 Soc. 22; 2 Cel. 1, 9.

2. 3 Soc. 24; 2 Cel. 8; *Spec.* 224.

et que je te dirai: «Bénissez-moi, mon père, tu me signeras et tu me béniras à sa place[1].»

Son frère se faisait remarquer au premier rang de ceux qui le harcelaient de leurs moqueries. Un matin d'hiver, ils se rencontrèrent dans une église; François grelottait sous sa mince tunique; alors Angelo se penchant vers un ami qui l'accompagnait: «Va donc demander à François de te vendre pour un liard de sa sueur.» — «Oh! non, répondit celui-ci qui avait entendu, je la vendrai bien plus cher à mon Dieu.»

Au printemps de 1208, il termina la restauration de Saint-Damien; il s'était fait aider par tous les gens de bonne volonté, donnant l'exemple du travail et surtout de la joie; égayant tout le monde par ses chants et ses projets d'avenir. Il parlait avec tant d'enthousiasme et de chaleur communicative de la transformation de sa chère chapelle, des grâces que Dieu y accorderait à ceux qui viendraient y prier, que plus tard on crut qu'il avait parlé de Claire et des saintes filles qui devaient venir s'y retirer quatre ans après[2].

Ce succès lui inspira bien vite l'idée de réparer les autres sanctuaires de la banlieue d'Assise. Ceux qui l'avaient frappé par leur délabrement étaient: Saint-Pierre et Sainte-Marie de la Portioncule appelée aussi Notre-Dame des Anges. Le premier n'est pas autrement mentionné dans ses biographies[3]. Quant au second, il allait devenir le vrai berceau du mouvement franciscain.

1. 3 Soc. 23; 2 Cel. 7.
2. 3 Soc. 24; *Testament de Claire*, Wadding, *ann.* 1253, V.
3. Cel. 21; Bon. 23.

Cette chapelle, encore debout aujourd'hui après avoir échappé aux révolutions et aux tremblements de terre, est véritablement un Béthel, un des rares points du monde où s'est appuyée la mystique échelle qui relie le ciel à la terre; c'est là qu'ont été faits quelques-uns des plus beaux rêves qui aient bercé les douleurs de l'humanité. Ce n'est pas à Assise dans la merveilleuse basilique, qu'il faut aller pour deviner et comprendre saint François; c'est vers Notre-Dame des Anges qu'il faut porter ses pas, aux heures où les prières machinales cessent, au moment où les ombres du soir s'allongent, où toute la friperie du culte disparaît, noyée dans l'obscurité, où la nature semble se recueillir pour entendre tinter les cloches lointaines.

François songea sans doute à s'y établir comme ermite. Il rêvait d'y passer sa vie dans le recueillement et le silence, d'entretenir la petite église et d'appeler de temps en temps un prêtre pour y dire la messe.

Rien encore ne lui faisait prévoir ce qu'il deviendrait par la suite comme fondateur religieux. Un des côtés les plus intéressants de sa vie est en effet ce développement continu qui s'y révèle; il est du petit nombre de ceux pour lesquels vivre c'est agir, et agir progresser. Il n'y a guère que saint Paul chez lequel on retrouve au même degré le dévorant besoin de faire toujours plus, toujours mieux; et il n'est si beau chez eux que parce qu'il est absolument instinctif.

Quand il commença à restaurer la Portioncule, ses projets ne dépassaient donc guère un horizon assez borné, il se préparait à une vie de pénitence plutôt qu'à une vie d'activité. Mais une fois les travaux achevés, il était impossible que cette manière un peu égoïste et

passive de faire son salut le satisfît longtemps. Au souvenir de l'apparition du Crucifié, il sentait sourdre en son cœur des émotions incompréhensibles et fondait en larmes sans savoir si c'était par admiration, par pitié ou par envie[1].

Lorsque les réparations furent finies, la méditation occupa la plus grande partie de ses journées. Un Bénédictin de l'abbaye du mont Subasio[2] venait de temps en temps dire la messe à Sainte-Marie; c'étaient les heures lumineuses de la vie de François: on peut se figurer avec quel soin pieux il s'y préparait et avec quelle foi il écoutait les enseignements divins.

Un jour, c'était probablement le 24 février 1209, fête de saint Mathias, la messe fut célébrée à la Portioncule[3].

Lorsque le prêtre se tourna vers lui pour lire les paroles de Jésus, François se sentit saisi d'un trouble profond. Il ne voyait plus le prêtre; c'était Jésus, le Crucifié de Saint-Damien qui lui parlait:

« Partout sur votre chemin prêchez et dites: Le royaume des cieux est proche. Guérissez les malades, rendez nets les lépreux, chassez les démons.

« Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement. Ne prenez ni or ni argent, ni monnaie dans vos ceintures, ni sac, ni deux tuniques, ni sandales, ni bâton, car l'ouvrier mérite sa nourriture. »

1. 3 Soc. 14; 2 Cel. 1, 6.

2. La Portioncule dépendait de cette abbaye.

3. C'est la date adoptée par les Bollandistes, parce que d'anciens missels marquent la péricope *Matth. 10* pour l'Évangile de ce jour. Elle ne souffre aucune difficulté et en tout état de cause ne peut guère s'éloigner de la vérité. A. SS. p. 574.

Ces paroles éclataient en lui comme une révélation, comme la réponse du ciel à ses soupirs et à ses préoccupations.

« Voilà ce que je veux, s'écria-t-il, voilà ce que je cherchais, et dès aujourd'hui je m'appliquerai de toutes mes forces à le mettre en pratique. » Jetant aussitôt son bâton, son sac, sa bourse, ses chaussures, il voulut obéir sur le champ et observer à la lettre les préceptes de la vie apostolique.

Il est fort possible que des intentions allégoriques aient un peu pesé sur ce récit[1]. La longue crise par laquelle François passa pour devenir l'apôtre des temps nouveaux a eu à coup sûr son dénouement dans la scène de la Portioncule, mais on a vu combien avait été lent le travail intérieur qui l'avait préparée.

La révélation de François était dans son cœur; le feu sacré qu'il allait communiquer aux âmes des autres sortait de la sienne, mais les meilleures causes ont besoin d'un drapeau. Sur le pauvre autel de la Portioncule il avait aperçu celui de la pauvreté, du sacrifice et de l'amour qu'il porterait à l'assaut de toutes les forteresses du péché, à l'ombre duquel, vrai chevalier du Christ, il pourrait rassembler tous les vaillants guerriers des combats spirituels.

1. Voir en particulier Bon. 25 et 26. Cf. A. SS. p. 577 d.

CHAPITRE V

Première année d'apostolat.

(Printemps 1209 — été 1210.)

Dès le lendemain matin, François monta à Assise et commença à prêcher. Ses paroles étaient simples, mais si pleines de cordialité, que tous ceux qui l'écoutaient se sentaient touchés.

Autant il est facile de ne pas entendre et de ne pas s'appliquer les exhortations des prédicateurs qui parlent du haut de la chaire et semblent accomplir une formalité, autant il est difficile d'échapper aux appels d'un laïque qui marche à côté de nous. L'étonnant pullulement des sectes protestantes vient en grande partie de cette supériorité de la prédication laïque sur la prédication cléricale. Les plus brillants orateurs de la chaire chrétienne sont de mauvais convertisseurs; si leurs cris d'éloquence peuvent ravir les imaginations et amener quelques mondains aux pieds des autels, ce sont des résultats aussi brillants qu'éphémères. Mais qu'un paysan ou un ouvrier dise à celui qu'il rencontre quelques simples paroles portant d'aplomb sur la conscience, et voilà un homme toujours atteint, souvent gagné.

Aussi les paroles de François semblaient-elles à ses

auditeurs comme une épée enflammée qui pénétrait jusqu'au fond de leur conscience. On ne saurait se figurer trop simplement ces premières tentatives : elles consistaient d'ordinaire en quelques paroles, adressées à des gens qu'il connaissait assez pour en savoir le point faible et y frapper avec la sainte hardiesse de l'amour.

Sa personne, son exemple étaient déjà une prédication, et il ne parlait que de ce qu'il avait lui-même éprouvé, annonçant la repentance, la brièveté de la vie, la rétribution future, la nécessité d'arriver à la perfection évangélique[1]. On ne s'imagine pas facilement combien sont nombreuses sur la terre les âmes qui attendent. La plupart des hommes passent leur vie l'âme endormie. Ils ressemblent à ces vierges du sanctuaire qui sentent parfois un trouble indéfinissable : un tressaillement infiniment doux et subtil fait bondir leur cœur, mais elles baissent les yeux et sentent la froide humidité du cloître les envelopper de nouveau ; le rêve délicieux et empoisonné s'évanouit, et c'est tout ce qu'elles connaîtront de l'amour qui est plus fort que la mort.

C'est ainsi que sont beaucoup d'hommes pour tout ce qui se rattache à la vie supérieure. Parfois, assis seuls à l'heure du crépuscule au milieu de la campagne, ils ont laissé errer leurs regards sur les lueurs mourantes de l'horizon, et avec la brise du soir est venue à eux une autre brise, plus lointaine et presque divine, qui leur donnait la nostalgie de l'au delà et de la sainteté. Mais la nuit tombe, il faut rentrer ; on secoue sa rêverie, et il arrive souvent qu'à la fin de la vie, c'est tout ce qu'on

1. 1 Cel. 23; 3 Soc. 25 et 26; Bon. 27. Cf. *Auct. Vit. Sec. ap.* A. SS., p. 579.

a entrevu du Divin ; quelques soupirs, quelques frissons, quelques gémissements inarticulés, voilà le résumé de nos efforts pour atteindre le souverain Bien.

Mais l'instinct de l'amour et du divin ne fait que sommeiller. Devant la beauté, l'amour s'éveille toujours ; à l'appel de la sainteté, le témoin divin qui est en nous répond aussitôt, et alors autour de ceux qui prêchent au nom de la parole intérieure, on voit accourir de tous les points de l'horizon de longues processions d'âmes altérées d'idéal. Le cœur humain aspire si naturellement à se donner que dès que nous trouvons sur notre route un homme qui ne doutant ni de lui ni de nous, nous le demande sans restriction, nous le lui donnons aussitôt. La raison comprend un don partiel, un dévouement momentané ; le cœur ne comprend que les holocaustes, et comme le fiancé à sa fiancée, il dit à son vainqueur : « A toi seul et pour toujours ! »

Ce qui a fait misérablement échouer toutes les tentatives de religion naturelle, c'est que les initiateurs n'ont pas eu le courage de prendre les cœurs et de ne pas leur permettre de partage. Ils ont méconnu l'héroïque besoin d'immolation qu'il y a au fond des âmes ; les âmes se sont vengées en n'écoutant pas ces amants trop peu épris.

François s'était trop complètement donné lui-même pour ne pas réclamer des autres un absolu renoncement. Depuis plus de deux ans qu'il avait quitté le monde, la réalité et la profondeur de sa conversion éclataient à tous les yeux ; aux moqueries des premiers jours avait succédé peu à peu chez beaucoup un sentiment très voisin de l'admiration.

Celle-ci provoque fatalement l'imitation. Un homme d'Assise, à peine mentionné par les biographes, s'était

attaché à François. C'était un de ces simples de cœur qui trouvent la vie assez belle dès qu'ils peuvent voir et contempler celui qui a fait jaillir de leur âme l'étincelle divine [1].

Cette arrivée à la Portioncule dut être un avertissement pour François; il songea dès lors à la possibilité de prendre quelques compagnons avec lesquels il continuerait sa mission apostolique dans les environs.

Il avait souvent reçu l'hospitalité à Assise, chez un homme riche et considéré appelé Bernard de Quintavalle [2] qui le faisait coucher dans sa propre chambre; on comprend combien une telle intimité devait être favorable aux épanchements. Lorsque dans le silence des pre-

1. 1 Cel. 24. Il faut corriger le texte des Boll.: *Inter quos quidam de Assisio puer ac simplicem animum gerens*, par : *quidam de Assisio pium ac simplicem*, etc. La période où nous sommes est très claire dans son ensemble; le tableau qu'en donnent les Trois Compagnons est vrai d'une vérité qui s'impose à première vue; mais ni eux, ni Celano ne dressent des procès-verbaux. Plus tard, on a voulu savoir exactement dans quel ordre les premiers disciples étaient arrivés, et on a torturé les textes pour trouver la réponse; on en a fait autant en ce qui concerne les premières courses missionnaires Mais des deux côtés on aboutit à des impossibilités et à des contradictions. Qu'importe qu'il y ait eu deux, trois ou quatre missions avant l'approbation papale? Qu'importe le nom de ceux des premiers disciples qui sont des personnages tout à fait secondaires dans l'histoire du mouvement franciscain? Tout cela a eu lieu avec beaucoup plus de simplicité et de spontanéité qu'on ne se le figure d'ordinaire. Il y a bien de la différence entre le plan d'une maison dressé par un architecte et la vue de cette maison peinte par un artiste. La seconde, tout en fourmillant d'inexactitudes, donne pourtant une plus juste idée de la réalité que le plan. Il en est de même des récits des biographes franciscains.

2. 1 Cel. 24. Bernard de Besse est le premier à l'appeler B. de Quintavalle : *De laudibus*, f° 95 b. Cf. sur lui Marc de Lisbonne, t. I, seconde partie, p. 68-76; *Conform.* 47; *Fior.* 1, 2, 3, 4, 5, 6, 28; 3 Soc. 27, 30, 39; 2 Cel. 1, 10; 2, 17; Bon. 28; 1 Cel. 30; Salimbene, ann. 1229, et *Tribul. Arch.*, II, p. 278, etc.

mières heures de la nuit, une âme ardente et enthousiaste vous raconte ses désillusions, ses blessures, ses rêves, ses espérances, sa foi, il est bien difficile de ne pas se laisser entamer, surtout quand l'apôtre a de secrètes intelligences dans votre âme et répond sans le savoir à vos intimes aspirations.

Un jour, Bernard alla prier François de venir loger chez lui la nuit suivante; il lui donnait en même temps à entendre qu'il avait à prendre une grave résolution dont il désirait s'entretenir avec lui.

La joie de François fut bien grande en devinant ses intentions. Ils passèrent la nuit sans songer au repos; ce fut une longue communion de leurs âmes : Bernard était décidé à distribuer tous ses biens aux pauvres et à s'unir à François. Celui-ci voulut le faire passer par une sorte d'initiation, lui montrer que ce qu'il pratiquait, ce qu'il prêchait, il ne l'avait pas inventé, mais que Jésus lui-même l'ordonne expressément dans sa parole.

Dès la pointe du jour ils se dirigèrent avec un autre néophyte du nom de Pierre vers l'église Saint-Nicolas, et là après qu'ils eurent prié et entendu la messe, François prit sur l'autel le livre des évangiles et lut à ses compagnons le récit qui avait décidé sa propre vocation : les paroles de Jésus envoyant ses disciples en mission.

« Frères, ajouta-t-il, voilà notre vie et notre Règle et celle de tous ceux qui voudront se joindre à nous. Allez donc et faites ce que vous avez entendu[1]. »

1. 1 Cel. 24; 3 Soc. 27, 28 et 29; 2 Cel. 1, 10; 3, 52; Bon. 28; A. SS. p.580. Le travail de la tradition se fait sentir dans ce récit; on voulut bientôt montrer un miracle dans la manière dont François trouva le passage à lire. — L'église Saint-Nicolas n'existe plus; elle se trouvait sur l'emplacement occupé aujourd'hui par la caserne de gendarmerie (*carabinieri reali*).

L'insistance avec laquelle les Trois Compagnons racontent que François consulta trois fois le livre en l'honneur de la Trinité, et qu'il s'ouvrit de lui-même aux versets concernant la vie apostolique, porte à croire que ces passages furent, sinon ce jour-là, du moins bientôt après, la Règle de la nouvelle association.

« Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu as et le donne aux pauvres et tu auras un trésor dans le ciel; puis viens et suis-moi.

« Jésus ayant assemblé les Douze leur donna puissance et autorité pour chasser les démons et pour guérir toutes les maladies, puis il les envoya prêcher le royaume de Dieu et guérir les malades. Il leur dit : « Ne prenez rien pour la route, ni bâton, ni sac, ni pain, ni argent, ni deux tuniques. Dans quelque maison que vous entriez restez-y, et que ce soit de là que vous partiez. Quant à tous ceux qui ne vous recevront pas, sortez de leur ville, et secouez la poussière de vos pieds en témoignage contre eux. » Les disciples étant partis allèrent de village en village, annonçant la bonne nouvelle et faisant partout des guérisons.

« Jésus dit à ses disciples : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive. Car celui qui veut sauver sa vie la perdra; mais celui qui perdra sa vie à cause de de moi la retrouvera. Que servirait-il à un homme de gagner le monde entier, s'il perdait son âme[1]. »

1. Matth. 19, 21; Luc 9, 1-6; Matth. 16, 24-27. L'accord de la tradition sur ces passages est complet. 3 Soc. 29; 2 Cel. 1, 10; Bon. 28; *Spec.* 5 b; *Conform.* 37 b 2, 47 a 2; *Fior* 2; Glassberger et la Chronique des XXIV généraux intervertissent l'ordre (Analecta fr., t. II, p. 5) ainsi que les Conformités à un autre endroit, 87 b 2.

Ces versets ne furent guère d'abord que la Règle officielle de l'Ordre, — la vraie Règle, c'était François lui-même; — mais ils avaient le grand mérite d'être courts, d'être absolus, de promettre la perfection et d'être tirés de l'Évangile.

Bernard se mit aussitôt en devoir de distribuer sa fortune aux pauvres. Son ami assistait plein de joie à cet acte qui avait attiré la foule, lorsqu'un prêtre du nom de Sylvestre, qui lui avait jadis vendu des pierres pour la réparation de Saint-Damien, voyant donner tant d'argent à tous ceux qui se présentaient, s'approcha et dit : « Frère, tu ne m'as guère bien payé les pierres que tu m'as achetées. »

François avait trop bien détruit en lui tout germe d'avarice pour ne pas s'indigner d'entendre un prêtre parler ainsi : « Tiens, dit-il, en lui tendant l'argent qu'il puisait à pleines mains dans le vêtement de Bernard, tiens, es-tu assez payé maintenant ? » — « Tout à fait, répondit Sylvestre, un peu honteux au milieu des murmures de la foule[1]. »

Ce tableau où les personnages se détachaient si fortement, devait s'imposer au souvenir des assistants avec une force sans pareille : les Italiens ne comprennent tout à fait que ce qui fait image. On savait désormais mieux que par toutes les prédications de François ce que seraient les nouveaux frères.

Aussitôt la distribution achevée, ils descendirent à la Portioncule où Bernard et Pierre se firent des cabanes de branchages, puis ils s'arrangèrent des tuniques

1. 3 Soc. 30. Cf. *Anon. Perus.* : A. SS., p. 581 a. Cette scène n'est rapportée ni par Celano, ni par saint Bonaventure.

comme celle de François. Elles ne différaient guère du vêtement que portaient les paysans et étaient de ce brun, dont les nuances varient à l'infini, que l'on appelle là-bas couleur de bête. On en retrouve encore de semblables chez les bergers des parages les plus écartés des Apennins.

Huit jours après, le jeudi 23 avril 1209[1], un nouveau disciple du nom d'Égide se présentait à François. Nature douce et soumise, il était de ceux qui ont besoin de s'appuyer, mais qui, une fois l'appui trouvé et éprouvé, s'élèvent parfois aussi haut que lui ; l'âme pure de frère Égide, portée par celle de François, devait savourer les délices enivrantes de la contemplation avec une ardeur inouïe[2].

Il faut se garder ici de trop presser les textes et de leur demander plus qu'ils ne peuvent donner. Plus tard, quand l'Ordre fut définitivement constitué et qu'il eut des couvents organisés, on se figura le passé sur le modèle du présent, et cette erreur pèse encore sur le tableau des origines du mouvement franciscain.

Les premiers frères vécurent comme les pauvres auxquels ils se mêlaient si volontiers; la Portioncule était leur église de prédilection, mais on se tromperait en s'imaginant qu'ils y séjournaient longuement. C'était leur lieu de rendez-vous, rien de plus. Lorsqu'ils partaient, ils savaient seulement qu'ils se retrouveraient

1. Cette date est donnée par la vie de fr. Égide : A. SS, *Oct.*, t. II, p. 572; *Aprilis*, t. III, p. 220. Elle cadre bien avec les récits. C'est par elle qu'on obtient la date approximative de la conversion définitive de François deux années entières auparavant.

2. 1 Cel. 25 ; 3 Soc. 23; Bon. 29. Cf. Anon. Perus.: A. SS. p. 582 et A. SS. Aprilis, t. III, p. 220 ss.

aux alentours de la pauvre chapelle. Leur vie était ce qu'est encore aujourd'hui celle des mendiants en Ombrie, allant çà et là au gré de leur fantaisie, couchant dans les greniers à foin, dans les hospices de lépreux ou sous le porche des églises.

Ils avaient si peu un domicile fixe, qu'Égide décidé à se joindre à eux, était très en peine pour savoir où il trouverait François, et que l'ayant rencontré inopinément du côté de Rivo-Torto[1], il vit dans ce fait une direction providentielle.

Ils allaient à travers les campagnes, jetant joyeusement leur semence. C'était au commencement de l'été, à ce moment où tout le monde est dehors en Ombrie pour faner ou faucher. Les mœurs n'y ont guère changé: quand à la fin de mai on se promène dans les campagnes des environs de Florence, de Pérouse ou de Rieti, on voit souvent, à la nuit tombante, des joueurs de cornemuse entrer dans les champs, au moment où les faucheurs s'asseyent sur les gerbes pour le repas du soir ; ils jouent quelques morceaux, et lorsque le cortège des travailleurs rentre au village, suivi des charrettes chargées de la récolte, c'est eux qui ouvrent la marche, remplissant l'air de leurs notes les plus aiguës.

1. *Spec.* 25 a. *Qualiter dixit fratri Egidio priusquam esset receptus ut daret mantellum cuidam pauperi. In primordio religionis cum maneret apud Rigum Tortum cum duobus fratribus quos tunc tantum habebat.* Si l'on compare ce passage avec 3 Soc. 44, on arrivera sans doute à la conclusion que le récit du Speculum est plus satisfaisant. On comprend en effet fort bien l'illusion d'optique par laquelle on fit plus tard de la Portioncule le théâtre de la plupart des traits de la vie de saint François, tandis qu'on ne comprend pas pourquoi on aurait cherché à créer une auréole à Rivo-Torto. Les Fioretti disent : *Ando inverso lo spedale dei lebbrosi*, ce qui confirme l'indication de Rivo-Torto. *Vita d'Egidio*, § 1.

Les joyeux Pénitents qui aimaient à s'intituler *Joculatores Domini*, les jongleurs de Dieu, firent sans doute souvent de même[1]. Ils firent même beaucoup mieux, car ne voulant être à charge à personne, ils passaient une partie de leurs journées à aider les paysans aux travaux des champs[2]. Les habitants de ces contrées sont pour la plupart aimables et sérieux ; les frères gagnaient vite leur confiance en racontant d'abord leur histoire, puis leurs espérances. On travaillait et on mangeait ensemble, souvent même ouvriers et frères couchaient dans la même grange, et quand, à l'aube du lendemain, ces derniers continuaient leur route, les cœurs étaient touchés. On ne se convertissait pas encore, mais on savait que là-bas, du côté d'Assise, vivaient des hommes qui avaient renoncé à leurs biens et qui dévorés de zèle, allaient çà et là prêcher la pénitence et la paix.

L'accueil dans les villes était bien différent. Autant le paysan du centre de la Péninsule est doux et serviable, autant les citadins se montrent d'abord moqueurs et malins. Nous verrons tout à l'heure à quelles persécutions furent en butte les frères qui allèrent à Florence.

Il ne s'était écoulé que quelques semaines depuis que François avait commencé à prêcher, et déjà ses paroles et ses actions retentissaient comme un irrésistible appel au fond de bien des cœurs.

Nous touchons à la période la plus originale et la plus attachante de l'histoire des Franciscains. Ces premiers

1. *An. Perus.* : A. SS., p. 582. Cf. *Fior*, *Vie d'Égide* 1; *Spec.* 124, 136; 2 Cel. 3, 68; A. SS. Aprilis, t. III, p. 227.

2. *Spec.* 34 a; *Conform.* 219 b 1 ; *Ant. fr.* p. 96.

mois furent pour leur institution ce que les premières journées de printemps sont pour la nature, lorsque la branche d'amandier fleurit et, témoignant du mystérieux travail qui s'accomplit dans les entrailles de la terre, annonce les fleurs qui presque toutes à la fois viendront émailler les campagnes.

A la vue de ces hommes, pieds nus, à peine habillés, sans argent et qui semblaient cependant si heureux, les avis étaient fort partagés. Les uns les traitaient de fous, d'autres les admiraient et les trouvaient fort différents des moines girovagues, cette plaie de la chrétienté.

Quelquefois pourtant les frères trouvaient que le succès ne répondait pas à leurs efforts, que le mouvement de conversion des âmes ne se dessinait pas avec assez de rapidité et de vigueur. François, pour les encourager, leur faisait alors part de ses espérances et de ses visions: « J'ai vu une multitude d'hommes qui venaient à nous, demandant à recevoir l'habit de notre sainte religion, et voici, le bruit de leurs pas résonne encore à mes oreilles. Je les ai vus venir de partout et remplir les chemins. »

Quoi qu'en disent les biographes, François ne prévoyait guère de quelles tristesses serait suivi ce prompt accroissement de son Ordre. Pas plus que la vierge s'appuyant tremblante et ravie sur le bras de son fiancé ne songe aux douleurs de la maternité, il ne songeait à la lie qu'il devait boire après s'être enivré du vin généreux du calice[1].

Toute œuvre qui prospère provoque l'opposition par

1. 3 Soc. 32-34; 1 Cel. 27 et 28; Bon. 31.

le fait même de sa prospérité. Les herbes des champs maudissent dans leur langage les plantes plus vivaces qui viennent les étouffer; on ne peut vivre sans exciter la jalousie: la nouvelle fraternité avait beau se faire humble, elle ne pouvait échapper à cette loi.

Quand les frères montaient à Assise pour y mendier de porte en porte, beaucoup de gens refusaient de donner, leur reprochant d'avoir dissipé leur fortune et de vouloir après cela vivre sur celle des autres. Plusieurs fois ils eurent à peine de quoi ne pas mourir de faim. Il semble même que le clergé ne fut pas tout à fait étranger à cette opposition. L'évêque d'Assise dit un jour à François: « Votre manière de vivre sans rien posséder me paraît bien dure et pénible. » — « Seigneur, répondit-il, si nous possédions des biens nous aurions besoin d'armes pour notre défense, car là est la source des différends et des procès, et d'ordinaire l'amour de Dieu et du prochain y rencontre bien des obstacles; voilà pourquoi nous ne voulons pas avoir de biens temporels[1]. »

L'argument était sans réplique, mais Guido commençait à se repentir des encouragements qu'il avait donnés jadis au fils de Bernardone. Il était à peu près dans la situation et par conséquent dans les sentiments des évêques anglicans, lorsqu'ils ont vu s'organiser l'Armée du Salut. Ce n'était pas précisément de l'hostilité, mais une défiance d'autant plus grande qu'elle n'osait guère se manifester. Le seul conseil que l'évêque pouvait donner à François, c'était d'entrer dans le clergé, ou

1. 3 Soc. 35. Cf. *Anon. Perus.*: A. SS., p. 584.

si l'ascétisme l'attirait, dans un ordre monastique déjà existant[1].

Si les perplexités de l'évêque étaient grandes, celles de François ne l'étaient guère moins. Il était trop fin pour ne pas sentir le conflit qui menaçait d'éclater entre les Frères et le clergé. Il voyait combien les ennemis des prêtres le louaient à outrance, lui et ses compagnons,

1. Plus tard, on a voulu naturellement que François n'ait pas eu de meilleur appui que Guido; d'aucuns en ont même fait son directeur de conscience (Saint François, Plon éditeur, p. 24)! Nous avons une preuve indirecte, mais irrécusable, de la prudence avec laquelle il faut accepter ces pieuses traditions; François n'annonça même pas à son évêque (*pater et dominus animarum*, 3 Soc. 29) son dessein de faire approuver la Règle par le pape. Ceci est d'autant plus frappant que l'évêque aurait dû être son avocat naturel en cour de Rome, et qu'à défaut d'autre raison, la politesse la plus élémentaire exigeait qu'il fût prévenu. Il faut ajouter que les évêques en Italie ne sont pas comme ailleurs des *fonctionnaires* difficilement abordables pour le commun des mortels. Presque chaque village de l'Ombrie a son évêque, si bien que leur importance n'est guère plus grande que celle d'un curé de canton en France.

Au reste plusieurs documents pontificaux viennent jeter un triste jour sur le caractère de Guido. Dans un chapitre des décrétales d'Honorius III (*Quinta compil. Lib. II. Tit. III. Cap. I*), est racontée une plainte portée devant la curie contre cet évêque, accusé par les Crucigères de l'hôpital *San Salvatore delle Pareti* (banlieue d'Assise), d'avoir maltraité deux d'entre eux et d'avoir volé une partie du vin du couvent: *pro eo quod Aegidium presbyterum, et fratrem eorum conversum violentas manus injecerat.... adjiciens quod idem hospitale quadam vini quantitate fuerat per eumdem episcopum spoliatum. Honorii opera* éd. Horoy, t. I, col. 200 ss. Cf. Potthast 7746. La mention de l'hôpital *de Pariete* prouve bien qu'il s'agit de l'évêque d'Assise et non de celui d'Osimo comme l'ont suggéré quelques critiques.

Un autre document pontifical nous le montre en lutte avec les Bénédictins du mont Subasio (précisément ceux qui devaient donner la Portioncule à François), et Honorius III donne tort à l'évêque: Bulle *Conquerente œconomo monasterii ap.* Richter, *Corpus juris canonici.* Leipzig 1839 in-4°. Horoy, *loc. cit.*, t. I, col. 163; Potthast 7728.

pour opposer leur pauvreté à l'avarice et aux richesses des ecclésiastiques, mais il se sentait forcé intérieurement de continuer son œuvre et se serait volontiers écrié avec l'apôtre : *Malheur à moi si je n'annonce l'Évangile !*

D'autre part les familles des Pénitents ne pouvaient leur pardonner d'avoir distribué tous leurs biens aux pauvres, et les attaques arrivaient de ce côté avec l'âpreté de langage et la profondeur de haine que l'on rencontre si souvent chez des héritiers déçus.

Les Frères apparaissaient ainsi comme un danger pour les familles, et beaucoup de parents tremblaient de voir leurs fils aller les rejoindre. Bon gré, mal gré, ils étaient la constante préoccupation de toute la ville. Les bruits fâcheux répandus à plaisir sur leur compte allaient à l'encontre du but : volant de bouche en bouche, ils trouvaient bientôt des contradicteurs qui n'avaient pas de peine à en démontrer l'absurdité. Indirectement tout cela servait leur cause et mettait de leur côté les cœurs, plus nombreux qu'on ne croit, pour lesquels c'est un besoin de défendre les persécutés.

Quant au clergé, il ne pouvait pas s'empêcher de sentir une profonde méfiance à l'égard de ces convertisseurs laïques, qui excitaient bien quelques haines intéressées, mais qui provoquaient aussi chez les âmes les plus pieuses l'étonnement d'abord, l'admiration ensuite.

Voir tout à coup des gens sans titres, sans diplômes, réussir brillamment dans la mission qui nous est officiellement confiée et où nous échouons de la façon la plus piteuse, est un supplice insupportable. N'a-t-on pas vu des généraux préférer perdre une bataille, plutôt que de la gagner avec des troupes franches ?

Cette sourde opposition n'a pas laissé de traces caractéristiques dans les biographies de saint François. On ne saurait s'en étonner ; Thomas de Celano, même s'il avait eu des indications à cet égard, aurait manqué de tact en s'en servant. Un clergé, du reste, possède mille moyens de travailler l'opinion, sans cesser de témoigner à ceux qu'il déteste un religieux intérêt.

Mais, plus saint François se trouvera en contradiction avec le clergé de son temps, plus il se croira fils soumis de l'Église. En confondant l'Évangile avec l'enseignement de l'Église, il côtoiera longtemps l'hérésie, sans y tomber jamais. Heureuse naïveté, grâce à laquelle il n'eut pas à se poser en révolté !

Il y avait cinq ans qu'appuyé sur son bâton de convalescent, il s'était senti envahi par le dégoût des plaisirs matériels. Depuis lors chacune de ses journées avait été marquée par un progrès.

On était de nouveau au printemps. Parfaitement heureux, il se sentait de plus en plus pressé de faire partager aux autres son bonheur, d'aller dire aux quatre coins du monde comment il y était arrivé.

Il résolut donc d'entreprendre une nouvelle mission. Quelques journées furent employées à la préparer. Les Trois Compagnons nous ont conservé les directions qu'il donna à ses disciples :

« Considérons que Dieu dans sa bonté ne nous a pas seulement appelés pour notre salut, mais aussi pour celui de beaucoup de gens, afin que nous allions par le monde, exhortant les hommes, plus par notre exemple que par nos paroles, à faire pénitence de leurs péchés et à se souvenir des commandements. Ne craignez pas, sous prétexte que nous paraissons petits et ignorants, mais annoncez

sans inquiétude et tout simplement la pénitence; ayez en Dieu, qui a vaincu le monde, cette assurance que son esprit parlera en vous et par vous, pour exhorter les hommes à se convertir et à observer ses commandements.

«Vous trouverez des hommes pleins de foi, de douceur et de bonté, qui vous recevront avec joie, vous et vos paroles; mais vous en trouverez d'autres et en plus grand nombre, sans foi, orgueilleux, blasphémateurs, qui vous injurieront et qui résisteront à vous et à vos paroles. Soyez donc résolus à tout supporter avec patience et humilité.

«En entendant cela, les Frères commencèrent à se troubler. Saint François leur dit: N'ayez aucune crainte, car bientôt beaucoup de nobles et de savants viendront à vous; ils seront avec vous, prêchant aux rois et aux princes et à une multitude de peuples. Beaucoup se convertiront au Seigneur qui dans le monde entier multipliera sa famille et l'augmentera.»

Après qu'il leur eut ainsi parlé il les bénit, disant à chacun d'eux la parole qui devait rester à l'avenir sa suprême consolation :

«Mon frère, remettez-vous-en à Dieu pour tous vos soucis et il aura soin de vous.»

Alors les hommes de Dieu partirent observant fidèlement ses instructions et quand ils trouvaient une église ou une croix, ils s'inclinaient pour l'adorer et disaient avec dévotion: «Nous vous adorons, ô Christ, et nous vous bénissons ici et dans toutes les églises qui sont dans le monde entier, car par votre sainte croix vous avez racheté le monde.» Ils croyaient en effet trouver un lieu divin partout où ils rencontraient une église ou une croix.

Quelques-uns les écoutaient volontiers, d'autres se moquaient d'eux, la plupart les accablaient de questions. D'où êtes-vous ? de quel ordre êtes-vous ? Et eux, quoique parfois il fût fatigant de répondre, disaient simplement : « Nous sommes des pénitents natifs de la ville d'Assise [1]. »

Cette fraîcheur et cette poésie ne se retrouveront plus dans les missions suivantes. Ici, le fleuve est encore lui-même, et s'il sait vers quelle mer il se hâte, il ne sait rien des rivières plus ou moins bourbeuses qui viendront troubler sa limpidité, ni des digues et des rectifications qu'il devra subir.

Un long récit des Trois Compagnons nous donne une image prise sur le vif de ces premiers essais de prédication :

« Bien des gens prenaient les frères pour des coquins ou des fous et refusaient de les recevoir dans leurs maisons, de peur d'être volés. Aussi dans beaucoup de localités, après avoir supporté toutes sortes de mauvais traitements, ils ne trouvaient d'autre refuge pour la nuit que les portiques des églises ou des maisons. Il y avait alors deux frères qui étaient allés à Florence. Ils mendièrent par la ville, mais ne purent trouver de gîte. Venant à une maison qui avait un portique et sous le portique un banc, ils se dirent : « Nous serions bien ici pour passer la nuit. » Comme la dame de la maison refusait de les recevoir, ils lui demandèrent humblement la permission de coucher sur le banc.

Elle venait de le leur permettre quand survint son mari :

1. 3 Soc. 36 et 37. Cf. *Anon. Perus. ap.* A. SS. p. 585; *Test. B. Francisci.*

«Pourquoi, dit-il, avez-vous permis à ces ribauds de rester sous notre portique?» La dame répondit qu'elle avait refusé de les recevoir dans la maison, mais qu'elle leur avait permis de se coucher sous le portique où ils ne pourraient jamais voler que le banc.

Le froid était très vif; mais les prenant pour des voleurs on ne leur donna rien pour se couvrir.

Quant à eux, après n'avoir goûté sur leur banc que tout juste assez de sommeil, réchauffés par la seule chaleur divine et n'ayant pour couverture que leur dame la Pauvreté, ils allèrent dès l'aube à l'église voisine pour y entendre l'office.

La dame y alla de son côté et voyant les frères qui restaient dévotement en prière, elle se dit : «Si ces gens étaient des ribauds et des voleurs comme disait mon mari, ils ne resteraient pas ainsi en prière.» Et voici, pendant qu'elle faisait ces réflexions, un homme du nom de Guido faisait l'aumône aux pauvres qui étaient dans l'église. Venant aux frères, il voulait leur donner une pièce de monnaie, comme aux autres, mais ils refusèrent l'argent et ne voulurent pas le recevoir. «Pourquoi, leur dit-il, puisque vous êtes pauvres, ne voulez-vous pas accepter comme les autres?» — «Il est vrai que nous sommes pauvres, répondit frère Bernard, mais la pauvreté ne nous pèse pas comme aux autres pauvres; car c'est par la grâce de Dieu dont nous accomplissons la volonté que nous sommes volontairement devenus pauvres.»

Fort étonné il leur demanda si jamais ils avaient eu quelque chose, et apprit qu'ils avaient possédé beaucoup, mais que pour l'amour de Dieu ils avaient tout donné.... La dame voyant que les frères n'avaient pas voulu les deniers, s'approcha d'eux et leur dit qu'elle les recevrait volontiers dans sa maison s'ils vou-

laient bien venir y loger. « Que le Seigneur vous récompense pour votre bonne volonté, répondirent humblement les frères. »

Mais Guido apprenant qu'ils n'avaient pas pu trouver de gîte, les conduisit dans sa maison en disant : « Voici un refuge qui vous a été préparé par le Seigneur, restez-y aussi longtemps que vous voudrez. »

Pour eux, ils rendirent grâces à Dieu et passèrent chez lui quelques jours, lui prêchant la crainte du Seigneur par leur exemple et leurs paroles, si bien que dans la suite il fit aux pauvres de grandes distributions.

Bien traités par lui, ils étaient méprisés par d'autres. Beaucoup de gens, grands et petits, les attaquaient et les injuriaient, allant parfois jusqu'à leur arracher leurs vêtements ; mais eux dépouillés de leur seule tunique ne réclamaient pas sa restitution. Si, ému de pitié, on leur rendait ce qu'on leur avait pris, ils acceptaient volontiers.

Il y avait des gens qui leur jetaient de la boue, d'autres leur mettaient des dés dans la main et les invitaient à jouer ; d'autres se suspendant à leur capuce se faisaient ainsi traîner. Mais voyant que les frères étaient pleins de joie au milieu de leurs tribulations, qu'ils ne recevaient ni ne portaient d'argent, et que par leur amour les uns envers les autres, ils se faisaient reconnaître pour de vrais disciples du Seigneur, beaucoup se sentaient repris dans leur cœur et venaient leur demander pardon des offenses qu'ils leur avaient faites. Eux leur pardonnaient de tout cœur, disant: « Que le Seigneur vous pardonne, » et leur donnaient de pieux conseils sur le salut de leur âme.

Une traduction ne peut rendre que bien imparfaitement tout ce qu'il y a dans le latin incorrect des Trois

Compagnons, d'émotion contenue, de candide simplicité, de jeunesse pudique, d'amoureuses ardeurs.

Cependant les frères dispersés soupiraient après le retour et les longs entretiens de leur père spirituel dans les tranquilles forêts des environs d'Assise. L'amitié entre hommes a, lorsqu'elle dépasse un certain degré, quelque chose de profond, d'élevé, d'idéal, d'infiniment doux où n'atteint aucune autre amitié. Il n'y avait pas de femme dans le Cénacle, lorsqu'au soir de sa vie Jésus communia avec ses disciples et invita le monde au banquet des noces éternelles.

François surtout était impatient de retrouver sa jeune famille. Ils arrivèrent presque tous en même temps à la Portioncule, ayant déjà oublié, avant d'y être, les tourments endurés, pour ne plus songer qu'à la joie du revoir [1].

1. 3 Soc. 38-41.



CHAPITRE VI

Saint François et Innocent III.

(Été 1210[1]).

Voyant augmenter chaque jour le nombre de ses frères, François voulut écrire la Règle et aller à Rome la faire approuver par le pape.

Cette résolution ne fut pas prise à la légère. On aurait tort, en effet, de le prendre pour un de ces

1. La date fixée d'ordinaire pour l'approbation de la Règle par Innocent III est celle du mois d'août 1209. Les Bollandistes avaient cru pouvoir la déduire du récit où Thomas de Celano (1 Cel. 43) rappelle le passage en Ombrie de l'empereur Othon IV allant se faire couronner à Rome (4 oct. 1209). Sur ce voyage, voir Böhmer-Ficker, *Regesta Imperii. Die Regesten des Kaiserreichs unter Philipp, Otto IV*, etc. Innsbruck 1879, in-4°, p. 96 et 97.) Comme ce récit vient après celui de l'approbation, ils en concluaient que celle-ci était antérieure. Mais Thomas de Celano a placé là ce récit, parce qu'il était amené par le contexte et non pour en fixer l'époque. Tout porte à croire que les Frères se retiraient (*recolligebat*, 1 Cel. 42) à Rivo-Torto avant et après leur voyage à Rome. De plus, l'espace entre le 23 avril et la mi-août 1209, est beaucoup trop court pour tout ce que les biographes nous racontent sur la vie des Frères avant leur visite à Innocent III. La mission à Florence a eu lieu en hiver, ou tout au moins durant un mois très froid. Mais l'argument décisif c'est qu'Innocent III quitta Rome vers la fin de mai 1209 pour aller à Viterbe, et ne revint que pour couronner Othon le 4 oct. (Potthast 3727-3803). Il faut donc absolument remettre à l'été de 1210 la visite des Pénitents au pape. C'est aussi la date à laquelle Wadding était arrivé.

inspirés qui agissent brusquement à la suite de révélations inattendues, et grâce à la foi qu'ils ont en eux-mêmes et en leur infaillibilité, en imposent à la foule. Il était au contraire plein d'une réelle humilité, et s'il croyait que Dieu se révèle par la prière, il ne se dispensa jamais pour cela de réfléchir, ni même de revenir sur ses décisions. Saint Bonaventure lui fait parfaitement tort en montrant la plupart de ses résolutions importantes prises à la suite de songes ; c'est enlever à sa vie sa profonde originalité, à sa sainteté son plus rare fleuron. Il était de la race de ceux qui luttent, et pour employer une des plus belles expressions de la Bible, de ceux qui *par leur persévérance conquièrent leur âme.* C'est ainsi que nous le verrons retoucher continuellement la Règle de son institut, y revenir sans cesse jusqu'au dernier moment, à mesure que l'accroissement de l'Ordre et l'expérience du cœur humain lui suggéreront des modifications[1].

La première Règle qu'il soumit à Rome ne nous est pas parvenue; nous savons seulement qu'elle était fort simple et composée surtout de passages de l'Évangile. Elle n'était sans doute que la reproduction des versets que François avait lus à ses premiers compagnons, avec quelques préceptes sur le travail des mains et sur les occupations des nouveaux frères[2].

1. 3 Soc. 35.

2. 1 Cel. 32; 3 Soc. 51; Bon. 34. Cf. *Test. B. Fr.* M. K. Müller de Halle, dans ses *Anfänge*, a fait un travail fort remarquable sur la Règle de 1221, d'où il tire une Règle antérieure, qu'il croit être celle de 1209 (1210). Pour cette fois je me trouve complètement d'accord avec lui, à part que la Règle ainsi reconstruite (V. *Anfänge*, p. 14-25, 184 188) me paraît être non celle de 1210, qui était très courte, mais une autre rédigée entre 1210 et 1221. Le *plures*

Il convient de s'arrêter ici un instant et de considérer les frères qui vont partir pour Rome.

Les biographes sont d'accord sur leur nombre ; ils étaient douze en y comprenant François ; mais dès qu'on veut donner un nom à chacun d'eux, des difficultés surgissent, et ce n'est guère que par des tours de force exégétiques qu'on peut prétendre concilier les divers documents.

Le tableau ci-dessous[1] expose en raccourci ces diffi-

regulas fecit des 3 Soc. 35, nous autorise à croire qu'il en avait peut-être fait quatre. 1° 1210, très courte ne contenant guère que les trois passages de la vocation; 2° 1217 (?) à peu près celle que propose M. Müller; 3° 1221, celle dont il sera parlé tout au long ci-après; 4° 1223, la Règle définitive approuvée par Honorius III; 5° 1226, le Testament, qui sans être une Règle en est du moins un appendice. Si de 1221-1226, il a eu le temps de faire deux Règles et le Testament, ce qui est admis par tout le monde, il n'y a rien d'étonnant à ce que, de 1210-1221, il en ait fait deux. Peut-être avons-nous un fragment de celle de 1217 dans le règlement des ermitages. V. ci-après p. 125.

1. Liste de Thomas de Celano: 1. *Quidam pium gerens animum*, 2. *Bernardus*, 3. *Vir alter*, 4. *Ægidius*, 5. *Unus alius appositus*, 6. *Philippus*, 7. *Alius bonus vir*, 8. 9. 10. 11. *Quatuor boni et idonei viri*: 1 Cel. 24, 25, 29, 31. Le texte Rinaldi-Amoni ne dit rien des quatre derniers. — Trois Compagnons: 1. *Bernardus*, 2. *Petrus* 3. *Ægidius*, 4. *Sabbatinus*, 5. *Moritus*, 6. *Johannes Capella*, 7. 8. 9. 10. 11. Disciples reçus par les frères dans leurs missions: 3 Soc. 33, 35, 41, 46, 52. — Bonaventure : 1. *Bernardus*, 2... 3. *Ægidius*, 4. 5... 6. *Sylvester*, 7. *Alius bonus vir*, 8. 9. 10. 11. *Quatuor viri honesti*: Bon. 28, 29, 30, 31, 33. — Les Fioretti, tout en insistant sur l'importance des douze apôtres franciscains, n'en citent que six dans leur liste : Jean de Capella, Égide, Philippe, Sylvestre, Bernard et Rufin. *Fior.* 1. — Il faut arriver aux Conformités pour trouver la liste traditionnelle, f° 46 b 1 : 1. *Bernardus de Quintavalle*, 2. *Petrus Chatanii*, 3. *Egidius*, 4. *Sabatinus*, 5. *Moricus*, 6. *Johannes de Capella*, 7. *Philippus Longus*, 8. *Johannes de Sancto Constantio*, 9. *Barbarus*, 10. *Bernardus de Cleviridante* (sic), 11. *Angelus Tancredi*, 12. *Sylvester*. Comme on le voit, dans ces deux derniers documents, il est question de douze disciples,

cultés. La question prit de l'importance, lorsqu'au quatorzième siècle on voulut trouver entre la vie de saint François et celle de Jésus une constante conformité.

Elle est pour nous sans intérêt. Le profil de deux ou trois de ces frères se détache très nettement dans le tableau des origines de l'Ordre; les autres font songer aux tableaux des maîtres ombriens primitifs, où les figures d'arrière-plan ont une grâce caressante et pudique, mais pas l'ombre de personnalité. Ces premiers Franciscains eurent toutes les vertus, y compris celle qui nous fait le plus défaut, celle de consentir à rester anonymes.

Il y a dans l'église inférieure d'Assise une vieille fresque représentant cinq des compagnons de saint François; au-dessus d'eux se trouve une Madone de Cimabue qu'ils contemplent de toute leur âme; ce serait plus vrai si au lieu de la Madone il y avait saint François: on se transforme toujours à l'image de ce qu'on admire, aussi ressemblent-ils à leur maître et se ressemblent-ils entre eux[1]. C'est faire une sorte d'erreur psychologique et se rendre coupable d'infidélité à leur mémoire que de chercher à leur donner un nom; le seul qu'ils auraient désiré, c'est celui de leur père. Son amour a changé leur cœur et répand sur toute leur personne un rayonnement de lumière et de joie. Ce sont

tandis que dans les précédents il n'y en a que onze. Cela suffirait à indiquer une thèse dogmatique. Cette liste se retrouve exactement dans le Speculum avec la seule différence que François y étant compris, Ange de Tancrède est le douzième frère et Sylvestre disparaît. *Spec.* 87 a.

1. D'après la tradition, les cinq *compagni del Santo* ensevelis là, auprès de leur maître, seraient : Bernard, Sylvestre, Guillaume (Anglais) Eletto et Valentin (?).

là les vrais personnages des Fioretti, ces hommes qui pacifiaient les villes, troublaient les consciences, changeaient les cœurs, conversaient avec les oiseaux, apprivoisaient les loups. C'est vraiment d'eux qu'on peut dire : ils n'avaient rien, mais ils possédaient tout : *Nihil habentes, omnia possidentes.*

Ils quittèrent la Portioncule pleins de joie et de confiance. François était trop absorbé par ses pensées pour ne pas désirer remettre en d'autres mains la direction de la petite troupe :

« Choisissons, dit-il, l'un d'entre nous pour nous guider, et qu'il nous soit comme le vicaire de Jésus-Christ. Partout où il lui plaira de passer nous passerons, et quand il voudra s'arrêter pour coucher quelque part, nous nous y arrêterons. » Ils choisirent frère Bernard, et firent comme François avait dit. Ils allaient pleins de joie et toutes leurs conversations n'avaient pour but que la gloire de Dieu et le salut de leurs âmes.

Leur voyage s'accomplit heureusement, partout ils trouvèrent de bonnes âmes qui les hébergeaient, et ils sentaient à n'en pas douter que le bon Dieu prenait soin d'eux [1].

Les préoccupations de François allaient toutes au but de leur voyage ; il y pensait jour et nuit et interprétait naturellement ses rêves dans ce sens.

Une fois, il se vit en songe, cheminant sur une route, au bord de laquelle était un arbre gigantesque et admirablement beau ; et voici, pendant qu'il le contemplait, tout émerveillé, il se sentit devenir si grand qu'il en touchait les rameaux, et en même temps l'arbre incli-

1. 3 Soc. 46 ; 1 Cel. 32 ; Bon. 34.

nait jusqu'à lui ses branches[1]. Il se réveilla plein de joie, sûr du bon accueil que leur réservait le souverain pontife.

Ses espérances devaient être un peu déçues : Innocent III occupait depuis douze ans la chaire de saint Pierre. Jeune encore, énergique, résolu, il avait cette surabondance d'autorité que donne le succès. Venant après le faible Célestin III, il avait su en quelques années reconquérir le domaine temporel de l'Église et imposer l'influence papale de façon à réaliser presque les rêves de théocratie de Grégoire VII. Il avait vu le roi Pierre d'Aragon se déclarer son vassal et venir déposer sa couronne sur le tombeau des apôtres pour la recevoir de ses mains. A l'autre bout de l'Europe, Jean sans Terre était obligé de recevoir la sienne d'un légat, après avoir juré hommage, féauté et tribut annuel au Saint-Siège. Prêchant l'union aux villes et aux républiques de la Péninsule, faisant éclater le cri ITALIA ! ITALIA ! comme un coup de clairon, il était le représentant naturel du réveil national, et semblait en quelque sorte le suzerain de l'empereur, comme il l'était déjà des autres rois. Enfin, par ses efforts pour purifier l'Église, par son indomptable fermeté à défendre la morale et le droit dans l'affaire d'Ingelburge et dans bien d'autres, il conquérait une force morale qui, dans ces temps si troublés, était d'autant plus puissante qu'elle était plus rare.

Mais ce pouvoir incomparable avait ses écueils. A force de défendre les prérogatives du Saint-Siège, Innocent oublia que l'Eglise n'existe point pour elle-

1. 1 Cel. 33; 3 Soc. 53; Bon. 35.

même, que la suprématie n'est qu'un moyen transitoire, et une partie de son pontificat ressemblera à ces guerres, légitimes au début, mais où le vainqueur continue les ravages et les massacres presque sans savoir pourquoi, uniquement parce qu'il est grisé de sang et de succès.

Aussi Rome qui a canonisé le pauvre Célestin V, a-t-elle refusé cette consécration suprême au glorieux Innocent III. Elle a senti, avec un tact exquis, qu'il avait été plus roi que prêtre, plus pape que saint.

Quand il réprime les désordres ecclésiastiques, c'est moins par amour du bien que par haine du mal; c'est le juge qui condamne ou menace s'appuyant toujours sur une loi, ce n'est pas le père qui pleure. Il y a une chose que ce pontife ne comprit pas en son siècle: l'éveil de l'amour, de la poésie, de la liberté. J'ai dit plus haut qu'au commencement du XIIIe siècle le moyen âge eut vingt ans. Innocent III voulut le mener comme s'il n'en avait eu que quinze.

Possédé par son dogme civil et religieux, comme d'autres le sont par leurs doctrines pédagogiques, il ne devina pas ce qui s'agitait confusément au fond des âmes de tendresses inassouvies, de rêves, insensés peut-être, mais bienfaisants et divins.

Ce fut un croyant, quoique quelques phrases des historiens [1] laissent la porte ouverte à bien des suppositions, mais sa religion lui venait plus de la Bible que de l'Évangile, et s'il rappelle souvent Moïse le conducteur des peuples, rien en lui ne fait songer à Jésus le pasteur des âmes.

1. Sainte Lutgarde (1182-1246) le vit plongé dans le Purgatoire jusqu'au jugement dernier. Vie de cette Sainte par Thomas de Catimpré dans Surius : *Vitæ SS.* (1618), VI, 215-226.

On ne peut tout avoir : une intelligence d'élite, une volonté de fer[1] sont une part assez belle même pour un *prêtre-dieu* ; il lui manqua l'amour. La mort de ce pontife, grand entre les grands, devait être saluée par des chants d'allégresse[2].

La réception qu'il fit à François, a fourni à l'ami de Dante, à Giotto, le sujet d'une des pages les plus saisissantes de son œuvre : le pape assis sur son trône fait un brusque mouvement pour se pencher vers saint François. Il fronce le visage, car il ne comprend pas, et cependant il sent dans cet homme vil et méprisé — *vilis et despectus* — une étrange puissance ; il fait un réel mais inutile effort pour saisir, et je retrouve tout à coup en ce pape, — qui se nourrissait de citron[3], — quelque chose qui rappelle une autre intelligence d'élite, celle d'un théocrate aussi, immolé comme lui à son œuvre : Calvin.

On pourrait croire que le peintre avait trempé ses lèvres dans la coupe du Voyant calabrais et qu'il a voulu symboliser dans l'attitude de ces deux hommes la

1. *Vir clari ingenii, magnæ probitatis et sapientiæ, cui nullus secundus tempore suo :* Rigordus, *de gestis Philippi Augusti* dans Duchesne, *Historiæ Francorum scriptores coætanei*, t. V, p. 60. — *Nec similem sui scientia, facundia, decretorum et legum peritia, strenuitate judiciorum nec adhuc visus est habere sequentem.* Cf. Mencken, *Script. rer. Sax.*, Leipzig, 1728, t. III, p. 252. *Innocentius, qui vere stupor mundi erat et immutator sæculi.* Cotton, *Hist. Anglicana*, éd. Luard, 1859, p. 107.

2. *Cujus finis lætitiam potius quam tristitiam generavit subjectis.* Albéric des Trois-Fontaines, éd. Leibnitz, *Accessiones historicæ*, t. II, p. 492.

3. *Decidit in acutam (febrem) quam cum multis diebus fovisset nec a citris, quibus in magna quantitate et ex consuetudine vescebatur... minime abstineret... ad ultimum in lethargia prolapsus vitam finivit.* Albéric des Trois-Fontaines, *loc. cit.*

rencontre des représentants de deux âges de l'humanité, celui de la Loi et celui de l'Amour[1].

Une surprise attendait les pèlerins à leur arrivée à Rome : ils rencontrèrent l'évêque d'Assise[2] qui fut tout aussi étonné qu'eux-mêmes. Ce détail est précieux, puisqu'il prouve que François n'avait pas entretenu Guido de ses projets. Malgré cela il leur offrit, dit-on, de les patronner auprès des princes de l'Église. On ne peut s'empêcher de soupçonner que ses recommandations ne furent peut-être pas très chaudes. En tout cas, elles n'épargnèrent à François et à ses compagnons ni une minutieuse enquête, ni les longs et paternels conseils du cardinal Jean de Saint-Paul[3] sur les difficultés de la Règle, conseils qui rappellent de fort près ceux de Guido lui-même[4].

1. Fresque de la grande nef de l'église supérieure d'Assise.

2. 1 Cel. 32; 3 Soc. 47.

3. De la famille Colonna, il mourut en 1216. Cf. 3 Soc. 61. V. Cardella, *Memorie storiche de' Cardinali*, 9 vol., in-8°, Rome 1792 ss, t. I, p. 177. Il était à Rome dans l'été de 1210, car le 11 août il contresigna la bulle *Religiosam vitam*, Potthast 4061. Angelo Clareno raconte l'approbation, d'une manière plus précise à certains égards : *Cum vero Summo Pontifici ea quæ postulabat [Franciscus] ardua valde et quasi impossibilia viderentur infirmitati hominum sui temporis, exhortabatur eum, quod aliquem ordinem vel regulam de approbatis assumeret, at ipse se a Christo missum ad talem vitam et non aliam postulandam constanter affirmans, fixus in sua petitione permansit. Tunc dominus Johannes de sancto Paulo episcopus Sabinensis et dominus Hugo episcopus Hostiensis Dei spiritu moti assisterunt Sancto Francisco et pro his quæ petebat coram summo Pontifice et Cardinalibus plura proposuerunt rationabilia et efficacia valde. Tribul.* Man. de la Laurentienne, f° 6 a. Cette intervention d'Hugolin n'est mentionnée par aucun autre document. Elle n'a pourtant rien d'impossible. Il était aussi à Rome dans l'été de 1210. (V. Potthast, p. 462.)

4. 1 Cel. 32 et 33; 3 Soc. 47 et 48. Cf. An. Per.: A. SS., p. 590.

Cependant ce que François demandait était fort simple, il ne réclamait de privilège d'aucune sorte, mais seulement que le pape approuvât son initiative de mener une vie absolument conforme aux préceptes de l'Évangile. Il y a là une nuance qu'il n'est pas inutile de bien saisir. Le pape n'avait pas à approuver la Règle, puisque celle-ci émanait de Jésus lui-même : à mettre les choses au pire, tout ce qu'il aurait pu faire, aurait été de frapper François et ses compagnons des censures ecclésiastiques, comme ayant agi sans mission, et de lui enjoindre de laisser au clergé séculier et régulier le soin de réformer l'Église.

Le cardinal Jean de Saint-Paul, auquel l'évêque d'Assise les présenta, avait été mis au courant des faits et gestes des Pénitents. Il leur prodigua les plus affectueuses marques de son intérêt, allant même jusqu'à se recommander à leurs prières. Mais ces assurances, qui ont toujours été, paraît-il, la menue monnaie de la cour de Rome, ne l'empêchèrent pas de les examiner plusieurs jours de suite[1], et de leur poser une infinité de questions qui avaient toujours pour conclusion le conseil d'entrer dans un Ordre déjà existant.

A cela, le pauvre François répondait comme il pouvait, souvent non sans embarras, car il n'aurait pas voulu avoir l'air de ne pas faire cas des conseils du cardinal, et cependant il se sentait au cœur l'impérieux devoir d'obéir à sa vocation. Le prélat revenait alors à la charge, insinuait qu'on aurait bien de la peine à persévérer, que l'enthousiasme du premier moment passerait, et de nouveau indiquait des voies plus faciles. Il

1. 3 Soc. 48; 1 Cel. 33.

dut enfin s'avouer vaincu[1]. L'insistance de François qui n'avait pas faibli un instant, ni douté de sa mission, s'était imposée à lui, en même temps que la parfaite humilité des Pénitents et leur naïve et éclatante fidélité à l'Église romaine le rassuraient sur la question d'hérésie.

Il leur annonça donc qu'il parlerait d'eux au pape et serait leur avocat auprès de lui. D'après les Trois Compagnons, il aurait dit au pape : « J'ai trouvé un homme de la plus haute perfection, qui veut vivre conformément au Saint-Évangile et observer en tout la perfection évangélique. Je crois que, par lui, le Seigneur veut réformer dans le monde entier la foi de la Sainte Église[2]. »

Le lendemain, il présentait François et ses compagnons à Innocent III. Le pape ne leur ménagea naturellement pas les paroles de sympathie, mais leur répéta aussi les remarques et les conseils qu'on leur avait si souvent donnés : « Mes chers enfants, aurait-il dit, votre vie me paraît trop difficile ; je crois bien que votre ferveur est trop grande pour qu'on puisse douter de vous, mais je dois penser à ceux qui vous suivront, de peur que votre genre de vie ne soit au-dessus de leurs forces[3]. »

1. 1 Cel. 33.

2. 3 Soc. 48.

3. 3 Soc. 49 ; 1 Cel. 33 ; Bon. 35 et 36. Tout cela a été très arrangé par la tradition et ne nous donne guère qu'un écho de la réalité. Il s'en fallut certainement de bien peu que les Pénitents n'eussent devant Innocent III le sort des Vaudois devant Lucius III. On retrouve des traces de cet accueil dans deux textes qui me semblent trop suspects pour les insérer dans le corps même du récit ; le premier est un fragment de Matthieu Paris : *Papa itaque in fratre memorato habitum deformem, vultum despicabilem, barbam*

Et après avoir ajouté quelques bonnes paroles, il les congédia sans prendre de résolution définitive, leur promit de consulter les cardinaux, et recommanda à François en particulier de s'adresser à Dieu, afin que lui-même manifestât sa volonté.

L'anxiété de François dut être bien grande; il ne comprenait rien à ces lenteurs, à ces témoignages d'affection qui n'étaient jamais suivis d'une approbation catégorique.

Il lui semblait qu'il avait dit tout ce qu'il avait à dire. Pour trouver de nouveaux arguments il n'avait plus qu'un recours, la prière.

Il se sentit exaucé en trouvant dans sa conversation avec Jésus la parabole de la Pauvreté, et retourna la proposer au pape :

«Il y avait, dans un désert, une femme très pauvre, mais belle. Un grand roi voyant sa beauté, désira la prendre pour épouse, parce qu'il pouvait par elle engen-

prolixam, capillos incultos, supercilia pendentia et nigra diligenter considerans; cum petitionem ejus tam arduam et executione impossibilem recitare fecisset, despexit eum et dixit : Vade frater, et quære porcos, quibus potius debes quam hominibus comparari, et involve te cum eis in volutabro, et regulam illis a te commentatam tradens, officium tuæ prædicationis impende. Quod audiens Franciscus inclinato capite exivit et porcis tandem inventis, in luto se cum eis tamdiu involvit, quousque a planta pedis usque ad verticem, corpus suum totum cum ipso habitu polluisset. Sicque ad consistorium revertens, Papæ se conspectibus præsentavit dicens : Domine feci sicut præcepisti, exaudi nunc obsecro petitionem meam, ed. Wats, p. 340. Le trait est d'un tour bien franciscain et doit avoir quelque base historique. Chose curieuse, il va rejoindre en quelque sorte un passage de la légende de Bonaventure qui est une interpolation de la fin du treizième siècle. V. A. SS., p. 591.

drer de beaux enfants. Le mariage contracté et consommé, beaucoup de fils lui naquirent. Lorsqu'ils furent devenus grands, leur mère leur parla ainsi: «Mes enfants, vous n'avez pas à rougir, car vous êtes les fils du roi; allez donc à sa cour, et il vous donnera tout ce qui vous sera nécessaire.»

Lorsqu'ils y arrivèrent, le roi admira leur beauté et trouvant en eux sa ressemblance, il leur dit: «De qui êtes-vous les fils?» Et lorsqu'ils eurent répondu qu'ils étaient les fils d'une pauvre femme qui habitait dans le désert, le roi les pressa tout joyeux sur son sein disant: «N'ayez aucune crainte car vous êtes mes fils; si des étrangers mangent à ma table, à plus forte raison vous qui êtes mes fils légitimes.» Puis le roi fit dire à la femme d'envoyer à sa cour tous les fils qu'elle avait conçus afin qu'ils y fussent nourris.

«Je suis, très Saint-Père, ajouta François, cette pauvre femme que le bon Dieu dans son amour a daigné rendre belle, et dont il lui a plu d'avoir des fils légitimes. Le roi des rois m'a dit qu'il nourrira tous les fils qu'il aura de moi, car s'il nourrit des bâtards, il doit bien nourrir ses fils légitimes[1]. »

1. 3 Soc. 50 et 51; Bon. 37; 2 Cel. 1, 11; Bernard de Besse Ms. de Turin, f° 101 b. Ubertin de Casal (*Arbor vitæ crucifixæ*, Venise 1485, lib. V, cap. III) fait un curieux récit où il dépeint l'indignation des prélats contre François. *Quænam hæc est doctrina nova quam infers auribus nostris? Quis potest vivere sine temporalium possessione? Numquid tu melior es quam patres nostri qui dederunt nobis temporalia et in temporalibus abundantes ecclesias possiderunt?* Suit la belle prière insérée par Wadding dans les œuvres de François. L'idée maîtresse est la même que dans la parabole de la pauvreté. Ce récit, quoique ne se référant à aucune source, a cependant son importance, puisqu'il nous montre comment en l'an 1300, un homme qui avait eu tous les documents sous les yeux, se représentait les premières démarches de François.

Tant de simplicité, unie à une si pieuse obstination, convainquit enfin Innocent. Chez l'humble mendiant, il entrevoyait un apôtre et un prophète dont aucun pouvoir ne saurait fermer la bouche. S'il se sentait lui- même le successeur de saint Pierre et le vicaire de Jésus-Christ, il avait vu se dresser devant lui un homme vil et méprisé, qui avec l'autorité de la foi absolue, se proclamait la souche d'une nouvelle lignée de chrétiens bien légitimes.

Les biographes ont cru que par cette parabole François avait voulu surtout tranquilliser le pape sur le sort des Frères; elle aurait été une réponse aux préoccupations du pontife craignant de les voir mourir de faim. Il n'est pas douteux qu'elle n'ait eu à l'origine un sens tout différent. Elle montre que malgré son humilité, François savait parler haut, et que tout son respect pour l'Église ne l'empêchait pas de voir et de dire, quand il le fallait, que lui et ses frères étaient les fils légitimes de l'Évangile dont les membres du clergé n'étaient que les *extranei*.

Nous retrouvons dans sa vie plusieurs exemples de cette hardiesse indomptable qui désarma Innocent III aussi bien que le futur Grégoire IX.

Dans un consistoire qui avait eu lieu sans doute entre les deux audiences, quelques-uns des cardinaux avaient exprimé l'avis que l'initiative des Pénitents d'Assise était une nouveauté et que leur genre de vie était bien au-dessus des forces humaines. « Mais, répliqua Jean de Saint-Paul, si on prétend qu'observer la perfection évangélique et en faire vœu est chose nouvelle, irrationnelle ou impossible, n'est-on pas convaincu de blasphème contre le Christ, auteur de l'Évangile [1]? »

1. Bon. 36.

Ces paroles avaient vivement frappé Innocent III : il savait mieux que personne que le grand obstacle à la réforme de l'Église, c'étaient les biens ecclésiastiques, et que le succès menaçant de l'hérésie albigeoise venait surtout de ce qu'elle prêchait la pauvreté.

Deux ans auparavant, il avait accordé sa faveur à un groupe de Vaudois qui, sous le titre de *Pauvres Catholiques*, voulaient rester fidèles à l'Église[1] ; il approuva donc les Pénitents d'Assise, mais ce fut comme l'a bien remarqué un chroniqueur contemporain, dans l'espérance qu'ils arracheraient à l'hérésie son drapeau[2].

Ses hésitations et ses doutes n'étaient cependant pas entièrement dissipés. Il réserva donc l'approbation définitive, mais en prodiguant aux Frères les plus affectueux témoignages de son intérêt. Il les autorisait à continuer leurs missions partout, après avoir obtenu l'agrément des Ordinaires. Il exigeait aussi qu'ils se donnassent un supérieur qui serait responsable, et auquel

1. La tentative de Durand de Huesca pour créer un ordre mendiant n'a pas encore été étudiée avec exactitude. Chef des Vaudois d'Aragon, il assista en 1207 à la conférence de Pamiers et se décida à rentrer dans l'Église. Reçu avec bonté par le pape, il eut d'abord un fort grand succès et dès 1209 avait établi des communautés en Aragon, à Carcassonne, Narbonne, Béziers, Nimes, Uzès, Milan. On retrouve dans ce mouvement tous les linéaments de l'institut de saint Dominique; c'était un ordre de prêtres, où les études théologiques étaient recommandées. Ils disparurent à peu près complètement dans la tourmente de la croisade albigeoise. Innocent III, *epistolæ* XI, 196, 197, 198; XII, 17, 66 ; XIII, 63, 77, 78, 94; XV, 82, 83, 90, 91, 92, 93, 94, 96, 137, 146. La première de ces bulles contient la Règle fort curieuse de cet ordre éphémère. Sur sa disparition, V. Ripoll, *Bullarium Prædicatorum*, 8 vol. in-f°, Rome 1729-1740, t. I, p. 96. Cf. Élie Berger, *Registres d'Innocent IV*, 2752.

2. Burchard, de l'ordre des Prémontrés, qui mourut en 1226. Voir ce texte p. 267.

l'autorité ecclésiastique pourrait toujours s'adresser; François fut naturellement choisi[1]. Ce fait, si humble en apparence, constituait définitivement la famille franciscaine.

Les mystiques que nous avons vu aller de village en village, ivres d'amour et de liberté, viennent sans y penser d'accepter le joug. Ce joug les préservera de l'émiettement des hérétiques, mais il se fera durement sentir aux âmes pures qui regarderont la vie des premiers jours comme la seule vraiment conforme à l'Évangile.

Lorsque François eut entendu les paroles du souverain pontife, il se prosterna à ses pieds et lui promit de tout son cœur l'obéissance la plus complète. Le pape les bénissant leur dit : «Allez, Frères, que Dieu soit avec vous. Prêchez à tous la pénitence suivant que le Seigneur daignera vous l'inspirer. Puis quand le Tout-Puissant vous aura fait multiplier et progresser, vous nous en référerez, nous vous concèderons ce que vous demandez, et nous pourrons avec plus de sécurité vous accorder encore davantage[2] ».

François et ses compagnons étaient trop peu au courant de la phraséologie romaine pour s'apercevoir qu'en définitive le Saint-Siège avait uniquement consenti à suspendre son jugement devant la droiture de leurs intentions et la pureté de leur foi[3].

1. 3 Soc. 52; Bon. 38.

2. Soc. 52 et 49.

3. Saint Antonin, archevêque de Florence, a fort bien vu que c'était *quædam concessio simplex habitus et modi illius vivendi et quasi permissio*. A. SS., p. 839. Le terme d'approbation de la Règle par lequel on s'est habitué à désigner l'acte d'Innocent III est donc erroné.

Les fleurs de la rhétorique cléricale leur cachèrent les liens dont on les chargeait. La curie en effet ne se contenta pas du serment de fidélité de François, elle voulut encore marquer les Pénitents du sceau de l'Église ; le cardinal de Saint-Paul fut chargé de leur faire conférer la tonsure. Désormais ils appartenaient tous au for intérieur de l'Église romaine.

La création si profondément laïque de saint François devenait bon gré mal gré une institution ecclésiastique ; elle devait dégénérer bientôt en une institution cléricale. A son insu le mouvement franciscain était infidèle à ses origines. Le prophète avait abdiqué entre les mains du prêtre ; pas sans retour cependant, car lorsqu'une fois on a régné, je veux dire, pensé librement — quelle autre royauté y a-t-il sur cette terre? — on ne peut faire qu'un médiocre esclave ; on a beau vouloir se soumettre, il arrive que malgré soi on relève fièrement la tête, on secoue ses chaînes, on se rappelle les luttes, les tristesses, les angoisses du temps de la liberté, et on pleure.

Parmi les fils de saint François, beaucoup devaient pleurer la liberté perdue, beaucoup devaient mourir pour la reconquérir.

CHAPITRE VII

Rivo-Torto.

(1210-1211.)

Les Pénitents d'Assise débordaient de joie. Après tant de journées mortellement longues, passées dans cette Rome, si différente des autres villes qu'ils connaissaient, en butte aux méfiances peu déguisées des prélats, aux moqueries de la valetaille pontificale, le départ leur apparaissait comme une délivrance. A la pensée de revoir leurs chères montagnes, ils sentaient cette nostalgie enfantine du village natal que les âmes simples et bonnes conservent jusqu'au dernier soupir.

Aussitôt après la cérémonie, ils allèrent s'agenouiller au tombeau de saint Pierre et traversant toute la ville, ils quittèrent Rome par la Porta Salara.

Thomas de Celano, très bref en ce qui concerne le séjour de François dans la Ville éternelle, raconte tout au long l'allégresse de la petite troupe quand elle en fut sortie. Déjà leurs souvenirs se transfiguraient : peines, fatigues, craintes, troubles, hésitations étaient oubliés; ils ne songeaient plus qu'aux assurances paternelles du souverain pontife, — le vicaire du Christ, le seigneur et le père de l'univers chrétien, — et se promettaient de

16

faire sans cesse de nouveaux efforts pour suivre fidèlement la Règle.

Tout en s'entretenant ainsi, ils s'étaient engagés sans provisions dans cette campagne de Rome où les rares habitants du pays ne se hasardent pas au fort de la chaleur.

La route se dirige vers le nord, restant assez loin du Tibre; à gauche, la crête dentelée du Soracte, toute noyée dans la brume formée par les exhalaisons du sol, s'éloigne et s'agrandit démesurément; à droite, le moutonnement éternel des monticules, avec leurs immenses pâturages séparés par des buissons si desséchés, si en désordre, qu'ils semblent crier grâce et pardon. Au milieu, la route poudreuse qui court toute droite, implacable, ne montrant à perte de vue que la danse échevelée de l'atmosphère embrasée. Pas une maison, pas un arbre, pas un souffle, rien pour venir rassurer le voyageur contre l'inquiétude qui le gagne. Çà et là, quelques ruines qui semblent le cadavre des civilisations disparues, des huttes abandonnées, et au bout de l'horizon, quelques collines qui se dressent comme de gigantesques et insurmontables murailles.

Il n'y a pas de mots pour rendre les souffrances physiques et morales auxquelles on s'expose en s'engageant sans précautions dans ces parages inhospitaliers. A l'énervement causé par le manque d'air, succède bientôt une insurmontable lassitude; les pieds s'enfoncent dans une poussière molle et ténue que chaque pas soulève; elle vous couvre, vous pénètre et plus encore que la chaleur vous dessèche la bouche.

Puis peu à peu l'énergie s'en va, un morne abattement vous saisit, la vue et les idées se brouillent, la

fièvre arrive, et l'on se couche sur le bord de la route incapable de faire un pas de plus.

Dans leur hâte de quitter Rome, François et ses compagnons avaient oublié tout cela, et s'étaient imprudemment mis en route. Ils auraient succombé si un voyageur n'était survenu et ne leur avait porté secours. Avant qu'ils eussent secoué les dernières visions de la fièvre, il dut les quitter, les laissant émerveillés du secours inattendu que la Providence leur avait envoyé [1].

La secousse avait été si rude qu'arrivés à Orte, ils durent s'y arrêter. Ils trouvèrent, non loin de cette ville, dans un endroit désert, un abri fait à souhait pour leur servir de refuge [2] : c'était un de ces tombeaux étrusques, si communs dans la contrée, dont les chambres servent encore aujourd'hui de gîte aux mendiants et aux bohémiens.

Pendant que quelques-uns des frères se rendaient dans la ville pour mendier de quoi manger, les autres restés dans cette solitude jouissaient du bonheur d'être ensemble, formaient mille projets, et plus que jamais savouraient le charme de l'insouciance et du renoncement aux biens matériels.

Ce lieu exerçait sur eux un si grand attrait qu'il leur fallut, au bout de quinze jours, faire acte de volonté pour le quitter. La séduction de la vie purement contemplative assaillait François qui se demandait si, au lieu d'aller prêcher aux foules, il ne ferait pas mieux de

1. 1 Cel. 34; 3 Soc. 53; Bon. 39.

2. Probablement à Otricoli qui se trouve sur la grande route de Rome à Spolète. Orte est à une heure et demie de marche. C'est l'ancienne *Otriculum* où l'on trouve beaucoup d'antiquités.

vivre dans la retraite, uniquement attentif au dialogue intérieur de l'âme avec Dieu[1].

On verra cette aspiration au repos égoïste du cloître reparaître plusieurs fois dans sa vie; l'amour remportera toujours la victoire. Il était trop enfant de son temps pour ne pas se sentir parfois tenté par ce bonheur que le moyen âge regardait comme la suprême jouissance des élus dans le paradis: la paix. *Beati mortui quia quiescunt* ! Sa grande originalité est de n'avoir jamais cédé.

Les réflexions de François et de ses compagnons durant leur séjour à Orte ne firent que leur rendre plus claire et plus impérative leur mission d'apôtres. Lui surtout, semblait rempli d'une ardeur nouvelle et comme un vaillant chevalier, brûlait de se jeter dans la mêlée.

Ils s'engagèrent dans la vallée de la Nera. Le contraste entre ces gorges fraîches, remplies de mille voix et la désolation de la campagne de Rome dut vivement les frapper: la rivière n'est qu'un gros torrent, mais elle roule si bruyamment sur les cailloux et les rochers, qu'elle semble converser avec eux et avec les arbres des forêts voisines. Autant sur la route de Rome à Otricoli on se sent seul, autant ici on se sent entouré par la vie, la fécondité, la gaieté du paysage.

Le récit de Thomas de Celano prend un tour si vif, pour raconter la vie de François à cette époque, qu'on ne peut guère s'empêcher de penser qu'il dut le voir alors, et que cette première rencontre resta

1. 1 Cel. 35; Bon. 40 et 41.

pour lui comme la radieuse aurore de sa vie spirituelle[1].

Les Frères s'étaient mis à prêcher dans toutes les localités qui se trouvaient sur leur passage. Leurs paroles étaient toujours à peu près les mêmes; ils souhaitaient la paix et exhortaient à la pénitence. Enhardis par l'accueil qui leur avait été fait à Rome et qu'ils pouvaient très innocemment considérer comme plus favorable qu'il n'avait été en réalité, ils le racontaient à tout venant et rassuraient ainsi les scrupules.

L'effet de ces exhortations, où François ménageait si peu ses auditeurs, mais où ses reproches les plus sévères étaient mêlés de tant d'amour, fut énorme. L'homme veut surtout être aimé, et s'il rencontre quelqu'un qui l'aime sincèrement, il lui refuse bien rarement son cœur et son admiration.

Ce n'est que le bon sens vulgaire qui confond l'amour avec la faiblesse et la complaisance. On voit parfois les malades baiser fiévreusement la main du chirurgien qui les opère: nous faisons souvent de même pour les chirurgiens spirituels, car nous sentons tout ce qu'il y a de vigueur, de pitié, de compassion dans les tortures qu'ils infligent, et les cris qu'ils nous font pousser, sont autant des cris de reconnaissance que des cris de douleur.

On accourut de tous côtés pour entendre ces prédicateurs plus sévères encore à eux-mêmes qu'aux autres. Des membres du clergé séculier, des moines, des

1. La seule route reliant Celano à Rome ainsi qu'à toute l'Italie centrale et septentrionale, passait par Aquila, Rieti, et venait rejoindre à Terni les grandes voies conduisant du nord de la Péninsule vers Rome.

hommes instruits, même des riches, se mêlaient souvent aux auditoires improvisés qui se formaient dans les rues et sur les places publiques. Tous ne se convertissaient pas, mais il leur était bien difficile d'oublier cet inconnu, qui s'était rencontré un jour sur leur chemin, et qui, en quelques paroles, avait porté le trouble et la crainte jusqu'au fond de leurs cœurs.

François était vraiment, comme dit Celano, l'étoile brillante du matin. Sa prédication si simple s'emparait des consciences, arrachait les auditeurs à la boue mêlée de sang dans laquelle ils piétinaient, pour les entraîner malgré eux, bien haut, en plein ciel, dans les sereines régions ou tout se tait, sauf la voix du Père céleste : « Tout le pays tressaillait. Les champs en friche se couvraient déjà de riches moissons; la vigne desséchée recommençait à fleurir[1]. »

Seule une âme profondément poétique et religieuse — (n'est-ce pas tout un?) — peut comprendre les ravissements et les joies qui inondaient l'âme des fils spirituels de saint François.

Le plus grand crime de notre civilisation industrielle et commerciale est de ne nous laisser de goût que pour ce qui s'achète à prix d'argent, et de nous faire oublier les jouissances les plus pures, les plus vraies, qui sont là, à notre portée. Le mal remonte bien loin : « Pourquoi, disait le Dieu du vieil Isaïe, pesez-vous de l'argent pour ce qui ne nourrit pas? Pourquoi travaillez-vous pour ce qui ne rassasie pas? Écoutez-moi donc, et vous mangerez ce qui est bon, et votre âme se délectera de mets succulents[2]. »

1. 1 Cel. 36 et 37; 3 Soc. 54; Bon. 45-48.
2. Isaïe 55, 2.

Les joies achetées à prix d'argent, les plaisirs bruyants, fiévreux, ne sont rien comparativement à ces joies douces, paisibles, modestes, mais profondes, durables, pacifiantes qui élargissent le cœur au lieu de le diminuer, qui reposent l'esprit au lieu de le fatiguer, à côté desquelles nous passons trop souvent, à peu près comme ces paysans qu'on voit s'extasier devant les fusées de quelque fête foraine, mais ne pas avoir le moindre regard pour les glorieuses splendeurs d'une nuit d'été.

Dans la plaine d'Assise, à une heure de marche de la ville et à proximité de la grande route qui conduit de Pérouse à Rome, était une maisonnette toute délabrée appelée Rivo-Torto. Un torrent, presque toujours à sec, mais qui peut devenir terrible par les orages, descend du mont Subasio et passe à côté.

La masure n'appartenait à personne; elle avait servi de léproserie avant la construction, par les Crucigères,[1]

1. Cet Ordre mériterait d'être plus connu; il remontait au pontificat d'Alexandre III et se répandit rapidement à travers l'Italie centrale et l'Orient. Du vivant de François, il possédait dans la Péninsule et en Terre-Sainte une quarantaine de maisons consacrées au soin des lépreux. Il est fort vraisemblable que c'est à *San Salvatore delle Pareti* que François vint visiter ces pauvres malades. Il y fit tout spécialement la connaissance d'un Crucigère nommé *Morico*. Celui-ci étant plus tard tombé malade, François lui envoya un remède qui devait le guérir, et lui annonça en même temps qu'il deviendrait son disciple, ce qui arriva peu après. L'hôpital *San Salvatore* a disparu; il se trouvait à l'endroit appelé aujourd'hui *Ospedaletto*, où est maintenant une petite chapelle, à moitié chemin entre Assise et Notre-Dame des Anges. C'est de là que François mourant bénit Assise. Sur Morico V. 3 Soc. 35; Bon. 49; 2 Cel. 3, 128; *Conform.* 63 b. — Sur l'hôpital V. Bon. 49; *Conform.* 135 a 1; *Honorii III opera*, ed. Horoy, t. I, col. 206. Cf. Potthast 7746; L. Auvray, *Registres de Grégoire IX*, Paris

de leur hôpital San Salvatore delle Pareti. Depuis lors, elle était abandonnée. François et ses compagnons vinrent de nouveau y chercher un gîte [1]. C'est un des côtés les plus tranquilles de la banlieue d'Assise, et de là, il leur était facile de rayonner dans les environs; on y est à peu près à égale distance de la Portioncule et de Saint-Damien. Mais ce choix semble avoir eu pour motif principal la proximité des *Carceri*. On appelle ainsi quelques grottes naturelles très exiguës, qui s'ouvrent à mi-côte, en plein bois, sur les flancs du mont Subasio. En remontant le torrent de Rivo-Torto, on y parvient en une heure par des sentiers escarpés et glissants, où les chèvres elles-mêmes ne se hasardent pas volontiers. Quand on y est arrivé, on pourrait se croire à mille lieues des humains, tant les oiseaux de proie y sont nombreux et y vivent en toute tranquillité [2].

François aimait cette solitude et avec quelques compagnons, venait souvent s'y retirer. Les frères chargeaient en ce cas l'un d'entre eux de toutes les préoccupations matérielles, puis retirés chacun dans un de ces antres, ils pouvaient ainsi durant quelques jours n'être attentifs qu'à la voix intérieure.

Ces petits ermitages, assez isolés pour qu'on ne fût pas distrait, mais assez rapprochés des villes pour qu'on pût

1890, in-4°, n° 209. Sur les Crucigères au temps de saint François V. l'intéressante bulle *Cum tu fili prior*, du 8 juillet 1203; Migne, *Inn. op.*, t. II, col. 125 ss. Cf. Potthast 1959 et *Cum pastoris* 5 avril 1204; Migne, *loc. cit.* 319. Cf. Potthast 2169 et 4474.

1. 3 Soc. 55.

2. Tout cela subsiste encore dans l'état primitif. La route qui conduisait d'Assise à l'abbaye aujourd'hui détruite du mont Subasio (presque à la cime de la montagne), passait aux Carceri, où était une petite chapelle bâtie par les Bénédictins.

aller y prêcher, se retrouvent partout où saint François a passé. Ils forment, eux aussi, comme une suite de documents sur sa vie, tout aussi importants que les témoignages écrits. Quelque chose de son âme se retrouve encore dans ces cavernes au milieu des forêts de l'Apennin. Jamais il ne sépara la vie contemplative de la vie active. On en a un précieux souvenir dans le règlement pour les frères qui passent quelque temps dans les ermitages[1].

Le retour des Frères à Rivo-Torto fut marqué par un redoublement de leur popularité. Les attaques intéressées qu'ils avaient eu à subir auparavant, se perdaient dans un concert de louanges. Peut-être avait-on deviné la malveillance de l'évêque et fut-on heureux de la voir mise en échec?

Quoi qu'il en soit, un vif mouvement de sympathie et d'admiration se produisit: on se rappelait parmi le peuple l'indifférence que le fils de Bernardone avait marquée quelques mois auparavant à l'égard d'Othon IV allant se faire couronner à Rome. L'empereur avait traversé l'Italie avec une suite nombreuse et un faste destiné à frapper l'esprit des populations; or, non seulement François ne s'était pas dérangé pour aller le voir, mais il avait enjoint à ses frères de s'abstenir aussi, et s'était borné à déléguer l'un d'entre eux, chargé de

1. *Illi qui religiose volunt stare in eremis sint tres aut quatuor ad plus. Duo ex ipsis sint matres, et habeant duos filios, vel unum ad minus. Illi duo teneant vitam Marthæ et alii duo vitam Mariæ Magdalenæ.* Man. 338 d'Assise 43 a-b; texte donné aussi dans *Conf.* 143 a 1, auxquelles Wadding l'a emprunté pour l'insérer dans son édition des *Opuscules* de saint François. Cf 2 Cel. 3, 113. Il est possible que nous ayons là un fragment de la règle qui aurait été composée vers 1217.

rappeler au monarque combien les gloires de la terre sont éphémères. Plus tard on crut qu'il lui avait fait prédire son excommunication prochaine.

Cette fière attitude impressionna vivement les imaginations[1]. Peut-être le servit-elle plus dans l'estime populaire que tout ce qu'il avait fait jusqu'alors. La foule, qui souvent ne comprend pas grand'chose aux sentiments délicats, s'enthousiasme bien vite de ceux qui à tort ou à raison ne s'inclinent pas devant le pouvoir. Elle avait compris cette fois que là où les autres voyaient des pauvres, des riches, des nobles, des vilains, des savants, François ne voyait que des âmes qui lui étaient d'autant plus précieuses qu'elles étaient plus abandonnées ou plus méprisées.

Aucun biographe ne nous indique combien dura le séjour des Pénitents à Rivo-Torto. On est cependant porté à croire qu'ils y passèrent la fin de 1210 et les premiers mois de 1211, évangélisant les villes et les villages des environs.

Ils y souffrirent beaucoup: cette partie de la plaine d'Assise se trouve presque chaque automne inondée par les torrents, et plusieurs fois les pauvres frères, bloqués à la léproserie, durent se contenter, pour toute nourriture, de quelques raves arrachées dans les champs.

Leur baraque était si étroite que lorsqu'ils y étaient tous réunis, ils avaient beaucoup de peine à ne pas se gêner les uns les autres; pour assigner à chacun sa quote-part d'espace, François écrivit le nom de chaque frère sur la poutre qui soutenait tout le bâtiment.

1. 1 Cel. 42 et 43; 3 Soc. 55; Bon. 41.

Mais ces petites misères ne troublaient en rien leur bonheur. Aucune appréhension n'était venue encore troubler les espérances de François ; il débordait de joie et de bonté, et Rivo-Torto n'a laissé dans les souvenirs de l'Ordre que de doux et frais tableaux [1].

Une nuit, tous les frères semblaient dormir, lorsqu'il entendit des gémissements. C'était une de ses brebis, pour parler comme le biographe franciscain, qui s'était imposé de trop fortes privations et qui mourait de faim. Aussitôt il se lève, appelle le frère, va chercher les maigres provisions restées en réserve, et se mettant lui-même à manger pour lui donner courage, lui explique que si la pénitence est bonne, il faut cependant l'assaisonner de discrétion [2].

François avait ce tact du cœur qui sait deviner les autres et devance leurs désirs ; une autre fois, encore à Rivo-Torto, il prit par la main un frère indisposé, le mena dans une vigne et, lui présentant un beau raisin, se mit à en manger lui-même. Ce n'était rien, mais cet acte si simple lui conquit si bien le cœur du malade, que bien des années après, le frère ne pouvait le raconter sans émotion [3].

Cependant François était loin d'oublier sa mission. De plus en plus sûr, non de lui-même, mais de ses devoirs vis-à-vis des hommes, il intervenait dans les affaires politiques et sociales de son pays avec cette assurance des cœurs droits et purs qui ne parviennent

1. 1 Cel. 42-44.

2. 2 Cel. 1, 15; Bon. 65. Ces deux auteurs ne disent pas où s'est passé le fait; mais il n'y a pas de raison, semble-t-il, de suspecter l'indication de Rivo-Torto donnée par le Speculum f° 21 a.

3. 2 Cel. 3, 110. Cf. *Spec.* 22 a.

pas à comprendre combien la sottise, la méchanceté, l'orgueil et la paresse peuvent, en se coalisant, arrêter les plus beaux et les plus justes élans. Il avait la foi qui transporte les montagnes, et manquait de ce brin de scepticisme si fréquent de nos jours, qui nous montre qu'il ne sert pas plus de transporter les montagnes que de déplacer les difficultés.

Lorsqu'on apprit à Assise l'approbation de sa Regle, il y eut un irrésistible mouvement, on voulut l'entendre prêcher. Le clergé dut céder, et lui offrit de parler dans l'église Saint-Georges, mais celle-ci était manifestement insuffisante pour le flot des auditeurs: il fallut aller à la cathédrale.

Si François ne dit rien de bien nouveau, il avait, pour conquérir les cœurs, ce qui vaut mieux que tous les artifices oratoires, une conviction ardente; il parlait, forcé par le besoin impérieux de communiquer sa flamme intérieure. Quand on l'entendit rappeler les horreurs de la guerre, les crimes du peuple, les lâchetés des grands, la rapacité qui déshonorait l'Église, le veuvage déjà bien des fois séculaire de la Pauvreté, chacun se sentit repris dans sa conscience.

Une foule attentive ou excitée est d'ordinaire très impressionnable, mais cette sensibilité particulière a été peut-être plus forte que jamais au moyen âge. Le détraquement nerveux était endémique, et sur des gens ainsi préparés, la volonté du prédicateur s'impose d'une manière presque magnétique.

Pour comprendre ce que purent être les prédications de François, il faut oublier nos mœurs contemporaines et se transporter un instant dans la cathédrale d'Assise au XIIIe siècle; elle est encore debout, mais les siècles

ont donné à ses pierres une patine de bronze poli qui rappelle Venise et les tons d'or roux du Titien. Elle était neuve alors et toute étincelante de blancheur, avec la belle teinte rosée des pierres du mont Subasio. Les gens d'Assise avaient trouvé, pour la bâtir quelques années auparavant, un de ces élans de foi et d'union qui furent presque partout le prélude du mouvement communal; aussi, quand ils l'envahissaient aux jours de solennités, non seulement ils n'avaient pas ce vague respect pour le lieu saint, qui passé dans les mœurs des autres pays continue à rester inconnu en Italie, mais ils se sentaient chez eux dans ce palais qu'ils s'étaient construit. Là, plus que dans toute autre église, ils jugeaient le prédicateur et n'hésitaient pas à lui prouver soit par leurs murmures, soit par leurs applaudissements, le cas qu'ils faisaient de ses paroles. Qu'on se rappelle aussi que les églises de la Péninsule n'ont ni bancs ni chaises, qu'il faut y écouter debout ou à genoux un prédicateur qui se promène et gesticule sur une tribune; qu'on ajoute à cela la curiosité de tous, les sympathies bruyantes de beaucoup, l'opposition déguisée de quelques autres, et on aura une vague idée des conditions dans lesquelles François aborda la chaire de Saint-Rufin.

Le succès fut éclatant. Les pauvres gens sentirent qu'ils avaient trouvé un ami, un frère, un défenseur, presqu'un vengeur. Les idées qu'ils osaient à peine murmurer à voix basse, François les criait bien haut, et osait dire à tous sans distinction de faire pénitence et de s'aimer.

Ses paroles étaient un cri du cœur, un appel à la conscience de tous ses concitoyens, quelque chose rap-

pelant de très près les accents passionnés des prophètes d'Israël. Comme les témoins de Jéhovah, le petit pauvre d'Assise avait pris le sac et la cendre pour dénoncer les iniquités de son peuple, comme eux il avait le courage et l'héroïsme, et comme eux aussi, il se sentait au cœur de divines tendresses.

Il sembla qu'Assise allait retrouver la conscience d'Israël pour pleurer ses péchés. Les résultats de ces appels furent prodigieux, la population entière était saisie, subjuguée, ne voulait plus vivre que conformément aux conseils de François; ses compagnons eux-mêmes qui étaient restés à Rivo-Torto, apprenant toutes ces merveilles, en subirent le contre-coup et sentirent leur vocation s'affermir encore: pendant la nuit il leur sembla voir leur maître sur un char de feu, montant au ciel comme un nouvel Élie[1].

Cet enthousiasme presque délirant de toute une population n'était peut-être pas aussi difficile à provoquer qu'on pourrait se le figurer: la puissance émotionnelle des masses se trouvait alors aussi grande dans toute l'Europe qu'elle l'a été à Paris durant quelques-unes des journées de la Révolution.

On connaît la tragique et touchante histoire de ces bandes d'enfants, parties du nord de l'Europe qui apparurent en 1212, par troupes de plusieurs milliers où garçons et filles allaient pêle-mêle. Rien ne put les arrêter; la folie les avait gagnés; ils croyaient de *bonne* foi qu'ils délivreraient la Terre-Sainte, que la mer se dessécherait pour les laisser passer. Ils périrent on ne

1. 1 Cel. 47; Bon. 43.

sait trop comment, peut-être vendus par un marchand d'esclaves[1].

On en fit des martyrs; on eut raison: la dévotion populaire les rapprocha de ces saints Innocents, morts pour un Dieu qu'ils ne connaissaient pas. Les enfants de la croisade périrent eux aussi pour un idéal inconnu, faux sans doute, mais ne vaut-il pas mieux mourir pour un idéal inconnu et même faux, que de vivre pour les vaines réalités d'une existence sans poésie? Nous ne serons jugés à la fin des temps ni par des philosophes, ni par des théologiens, et dussions-nous l'être, il est à espérer que même en ce cas, l'amour couvrirait une multitude de péchés et ferait passer sur bien des folies.

Certes, s'il y a eu un temps où la névrose religieuse ait été redoutable, c'est bien celui où se produisaient de pareils mouvements. L'Europe entière semblait délirer; on vit des femmes apparaître toutes nues au

1. Il n'y a guère d'événements au treizième siècle à la fois plus documentés et plus obscurs que celui-là. Les chroniqueurs des pays les plus divers en parlent longuement. Voici une des notices les plus courtes, mais une des plus exactes, donnée par un témoin oculaire. (Annales de Gênes des années 1197 à 1219, *apud Mon. Germ. hist. Script.*, t. 18. — *1212 in mense Augusti, die Sabbati, octava Kalendarum Septembris, intravit civitatem Janue quidam puer Teutonicus nomine Nicholaus peregrinationis causa, et cum eo multitudo maxima pelegrinorum, defferentes cruces et bordonos atque scarsellas ultra septem millia arbitratu boni viri inter homines et feminas et puellos et puellas. Et die dominica sequenti de civitate exierunt.* — Cf. Jacques de Voragine: Muratori, t. IX, col. 46: *Dicebant quod mare debebat apud Januam siccari et sic ipsi debebant in Hierusalem proficisci. Multi autem inter eos erant filii Nobilium, quos ipsi etiam cum meretricibus destinarunt* (!) Le récit le plus tragique est celui d'Albéric des Trois-Fontaines qui raconte le sort de la bande qui s'embarqua à Marseille. *Mon. Ger. hist. Script.*, t. 23, p. 894.

milieu des villes et des villages et s'y promener longuement, silencieuses comme des fantômes[1].

On comprend maintenant les récits au premier abord fantastiques qui nous sont restés sur certains orateurs populaires de cette époque : sur Berthold de Ratisbonne par exemple, qui réunissait des foules de soixante mille personnes, ou sur ce fra Giovanni Schio de Vicence qui pacifia un instant tout le nord de l'Italie et jeta Guelfes et Gibelins dans les bras les uns des autres[2].

Cette éloquence populaire qui en 1233 devait accomplir tant de merveilles, dérivait en droite ligne du mouvement franciscain. C'est saint François qui donna l'exemple de ces prédications en langue vulgaire prononcées au coin des rues, sur les places, dans les champs.

Pour sentir le changement qu'il apportait, il faut lire les sermons de ses contemporains : déclamatoires, scolastiques, subtils, ils se complaisent dans des minuties d'exégèse ou de dogmatique, servent à leur auditoire affamé de nourriture simple et saine, des dissertations alambiquées sur les textes les plus obscurs de l'Ancien Testament.

Chez lui, au contraire, tout est incisif, clair, pratique. Il ignore les préceptes des rhéteurs, il s'oublie complè-

1. Le chroniqueur bénédictin Albert de Stade (*Mon. Ger. hist. Script.*, t. 16 p. 271-379) termine ainsi sa notice sur la croisade des enfants : *Adhuc quo devenerint ignoratur sed plurimi redierunt, a quibus cum quæreretur causa cursus dixerunt se nescire. Nudæ etiam mulieres circa idem tempus nihil loquentes per villas et civitates cucurrerunt. Loc. cit.* p. 355.

2. *Chron. Veronense, ann.* 1233 (Muratori, *Scriptores Rer. Ital.*, t. VIII, p. 626). Cf. Barbarano de' Mironi: *Hist. Eccles. di Vicenza*, t. II, p. 79-84.

tement lui-même pour ne songer qu'au but poursuivi, la conversion des âmes. Et cette conversion ne lui apparaît pas comme quelque chose de vague, d'indéterminé qui doit se passer uniquement entre Dieu et l'auditeur. Non; il veut des preuves immédiates et pratiques de la conversion. Il faut rendre le bien mal acquis, renoncer à ses haines, se réconcilier avec ses adversaires.

A Assise même, il se jeta vaillamment dans la mêlée des dissensions civiles: l'accord de 1202 entre les partis qui divisaient la ville avait été tout à fait éphémère. Le bas peuple réclamait à chaque instant de nouvelles libertés que les nobles et les bourgeois ne lui cédaient que sous la pression de la peur. François prit parti pour les faibles, les *minores*, et arriva à les réconcilier avec les riches, les *majores*.

Sa famille spirituelle n'avait pas encore de nom proprement dit, car à l'inverse des esprits trop hâtifs qui baptisent leurs productions avant qu'elles soient écloses, il attendait l'occasion qui révélerait le vrai nom qu'il devait lui donner[1]. Un jour on lisait devant lui la Règle. Lorsqu'on arriva au passage: « Que les frères, partout où ils se trouvent pour servir ou pour travailler, n'aient jamais de charge les mettant au-dessus des autres... mais au contraire qu'ils soient toujours au-dessous (*sint minores*) de tous ceux qui se trouvent dans cette maison[2], » ce *sint minores* de la Règle dans

1. Les frères s'étaient d'abord intitulés *Viri pœnitentiales de civitate Assisii* (3 Soc. 37); il semble qu'ils aient eu un instant l'idée de s'appeler *Pauperes de Assisio*, mais ce nom leur fut sans doute déconseillé à Rome comme se rapprochant trop de celui des *Pauperes de Lugduno*. V. *Burchardi chronicon*, p. 376; V. Introd. cap. 5.

2. V. Règle de 1221, *cap*. 7. Cf. 1 Cel. 38 et Bon. 78.

les circonstances où se trouvait la ville, lui apparut tout à coup comme une indication providentielle. Son institut devait s'appeler l'Ordre des Frères Mineurs.

On devine l'impression que produisit cette détermination : le *Saint*, car déjà ce mot magique avait éclaté sur son passage [1], le Saint s'était prononcé. C'était lui qui allait pacifier la cité, servir d'arbitre entre les deux partis qui la divisaient.

On possède encore le document de cette *paix civile*, exhumé en quelque sorte des archives communales d'Assise par le savant et pieux Antonio Cristofani [2]. En voici les premières lignes :

« Au nom de Dieu !

« Que la grâce suprême de l'Esprit saint nous assiste ! A l'honneur de notre Seigneur Jésus-Christ, de la bienheureuse Vierge Marie, de l'empereur Othon et du duc Léopold.

« Voici le statut et l'accord perpétuel intervenu entre les *Majores* et les *Minores* d'Assise.

« Sans le consentement commun ils ne feront jamais aucune espèce d'alliance ni avec le pape et ses nonces ou ses légats, ni avec l'empereur ou avec le roi, ni avec leurs nonces ou leurs légats, ni avec aucune ville ou cité, ni avec aucune personne importante, mais d'un commun accord ils feront tout ce qui sera à faire pour l'honneur, le salut et l'avantage de la commune d'Assise. »

La suite est digne du commencement. Les seigneurs, moyennant une légère redevance, renonçaient à tous

1. 1 Cel. 36.
2. *Storia d'Assisi*, t. I, p. 123-129.

leurs droits féodaux; les gens des villages soumis à Assise étaient assimilés à ceux de la cité, les étrangers étaient protégés; enfin l'assiette de l'impôt était fixée. Le mercredi, 9 novembre 1210, cette concorde fut jurée et signée sur la place publique d'Assise: elle fut si réelle que les exilés purent rentrer tranquillement et qu'à partir de ce jour on retrouve sur les registres de la ville les noms de ces *émigrés* qui avaient, en 1202, trahi leur cité et provoqué la désastreuse guerre avec Pérouse. François pouvait être heureux. C'était l'amour qui triomphait, et durant quelques années il n'y eut à Assise ni vainqueurs, ni vaincus.

Il se passe dans les noces mystiques qui unissent çà et là dans l'histoire un homme à un peuple quelque chose dont l'ivresse des sens, la folie de l'amour semble le symbole: il y a en effet un moment où les saints comme les hommes de génie sentent bouillonner en eux des puissances inconnues, et alors, comme des possédés, ils vont, ils courent, ils luttent, jusqu'à ce que, triomphant de toutes les résistances, ils aient forcé l'humanité tressaillante et pâmée à concevoir d'eux.

Ce moment était arrivé pour saint François.

CHAPITRE VIII

A la Portioncule.

(1211)

C'est sans doute vers le printemps de 1211 que les Frères quittèrent Rivo-Torto. Ils y étaient un jour en prière, lorsqu'un paysan survint avec un âne qu'il poussait bruyamment devant lui pour le faire entrer sous le pauvre abri : « Entre, entre, disait-il à sa bête, nous serons ici fort à l'aise. » Il craignait, paraît-il, qu'à force d'y prolonger leur séjour, les Frères n'en vinssent à s'approprier ce coin abandonné[1]. Une telle grossièreté déplut fort à François qui se leva aussitôt et partit suivi de ses compagnons.

Devenus plus nombreux, les Frères ne pouvaient plus continuer tout à fait comme par le passé leur vie errante ; ils avaient besoin d'un abri permanent et surtout d'une petite chapelle. Ils s'adressèrent inutilement à l'évêque, pour s'en faire prêter une, puis aux chanoines de Saint-Rufin, mais furent plus heureux auprès de l'abbé des Bénédictins du mont Subasio, qui leur concéda à perpétuité l'usage de la chapelle, déjà

1. 1 Cel. 44; 3 Soc. 55.

bien chère à leur cœur, de Notre-Dame des Anges ou de la Portioncule[1].

François fut ravi; il voyait entre le nom de l'humble sanctuaire et celui de son Ordre une harmonie mystérieuse préparée par Dieu lui-même. Ils s'y construisirent rapidement quelques chaumières; une haie vive servit de mur d'enceinte et c'est ainsi qu'en deux ou trois jours se trouva organisé le premier couvent franciscain.

Pendant dix ans on s'en contenta. Ces dix années vont être les temps héroïques de l'Ordre. Saint François en pleine possession de son idéal cherchera à l'inculquer à ses disciples et y réussira quelquefois, mais déjà la multiplication trop rapide des frères provoquera quelques symptômes de relâchement.

Le souvenir du commencement de cette période a mis sur les lèvres de Thomas de Celano une sorte de cantique en l'honneur de la vie monastique. C'est le commentaire intraduisible et brûlant du cri du psalmiste: *Oh! voici qu'il est doux, qu'il est agréable d'être frères et de demeurer ensemble.*

Leur cloître, c'était la forêt qui s'étendait alors autour de la Portioncule, occupant une grande partie de la plaine. C'est là qu'ils se réunissaient autour de leur maître pour recevoir ses avis spirituels, et qu'ils se retiraient pour méditer et prier[2].

On se tromperait cependant d'une manière grossière, si l'on croyait que la contemplation les absorbait com-

1. 3 Soc. 56; *Spec.* 32 b; *Conform.* 217 b 1; *Fior. Bibl. Angel.*, ed. Amoni p. 378.

2. Cette forêt a disparu. — Quelques-uns des avis de François ont été groupés dans les Admonitions. Voir 1 Cel. 37—41.

plètement durant les journées qui n'étaient point consacrées à des tournées missionnaires : une partie de leur temps était occupée par des travaux manuels.

Sur ce point plus que sur tous les autres, les intentions de saint François ont été méconnues, mais on peut dire que nulle part il n'est plus clair que quand il ordonne à ses frères de gagner leur vie du travail de leurs mains. Il n'a pas songé à créer un ordre *mendiant*, il a créé un ordre *laborieux*. Nous le verrons souvent, il est vrai, tendre la main et exciter ses disciples à en faire autant, mais ces traits ne doivent pas faire illusion : ils veulent dire que lorsqu'un frère arrivait dans une localité, s'y dépensait de longues journées à distribuer aux âmes affamées le pain spirituel, il ne devait pas avoir honte de recevoir en échange le pain matériel.

Travailler était la règle, mendier était l'exception ; mais cette exception n'avait rien de déshonorant : Jésus, la Vierge, les disciples n'ont-ils pas vécu de pain donné ? N'est-ce pas rendre à ceux auxquels on a recours un grand service que de leur apprendre la charité ?

Cette table de l'amour où vont s'asseoir les petits pauvres, c'est ce que François dans son poétique langage appelle *mensa Domini*, la table du Seigneur. Le pain de l'aumône, c'est le pain des anges, et c'est aussi celui des oiseaux qui ne recueillent ni n'amassent dans des greniers.

On est donc bien loin ici de la mendicité entendue comme moyen d'existence et condition essentielle d'une vie de paresse. C'en est l'extrême opposé, et l'on n'est exact et juste envers saint François et les débuts des

ordres mendiants que si on ne sépare pas l'obligation du travail de l'éloge de la mendicité [1].

Sans doute, ce zèle dura peu, et déjà Thomas de Celano intitule un de ses chapitres : *Lamentation à Dieu sur la paresse et la gloutonnerie des frères ;* mais il ne faut pas que cette prompte et inévitable décadence nous voile la saine et virile beauté des origines.

Malgré sa douceur, François avait su se montrer d'une sévérité inflexible pour les paresseux ; il lui arriva même de congédier un frère qui prétendait ne pas travailler [2].

Rien à cet égard ne raconte mieux les intentions du Poverello que la vie de frère Égide, un de ses plus chers compagnons, celui dont il disait en souriant : « C'est un des paladins de ma Table-Ronde. »

Frère Égide avait le goût des grandes aventures, des périlleux voyages, et nous est un vivant exemple d'un Franciscain de la première heure ; il survécut vingt-cinq ans à son maître et ne cessa d'obéir avec franchise et naïveté à la lettre et à l'esprit de la Règle.

Nous le trouvons un jour, parti en pèlerinage pour la Terre-Sainte. Arrivé à Brindisi, il se fit prêter une cruche pour charrier de l'eau et en attendant le départ du prochain bateau passa une partie de ses journées à crier dans les rues de la ville : *Alla fresca! alla fresca!*

1. V. Angelo Clareno, *Tribul.* Cod. Laur. 3 b.

2. 2 Cel. 3, 97 et 98. Le 97 est cité textuellement par les Conformités, 142 a 1, comme provenant de la *Legenda Antiqua*. Cf. *Spec.* 64 b. — 2 Cel. 3, 21. Cf. *Conform.* 171 a 1 ; *Spec.* 19 b. Voir surtout Règle de 1221, *cap.* 7 ; Règle de 1223, *cap.* 5 ; le Testament et 3 Soc. 41. Le passage *liceat eis habere ferramenta et instrumenta suis artibus necessaria* prouve assez que certains frères avaient de véritables métiers.

comme les autres porteurs d'eau. Mais suivant le pays et les occasions, il changeait de métier; au retour, à Ancône, il se procura du jonc pour faire des paniers qu'il vendait ensuite, non pour de l'argent, mais pour sa nourriture. Il lui arriva même de se charger d'enterrer les morts.

Envoyé à Rome, il faisait chaque matin plusieurs lieues après avoir terminé ses devoirs religieux, pour aller dans une forêt d'où il rapportait un faix de bois. Un jour, au retour, il rencontre une dame qui veut le lui acheter; ils tombent d'accord sur le prix, et Égide le porte chez elle. Mais voilà qu'à la maison elle s'aperçoit que c'est un religieux et veut lui donner plus que le prix convenu : « Bonne dame, lui dit-il, je ne veux pas me laisser vaincre par l'avarice, » et il s'en va sans rien accepter du tout.

Au temps des olives, il aidait à la cueillette; au temps des raisins, il s'offrait comme vendangeur. Un jour, sur la place de Rome, où on recrutait les journaliers, il vit un *padrone* qui ne parvenait pas à trouver un homme pour abattre ses noix ; l'arbre était si haut que personne n'osait s'y risquer : « Si tu veux me donner une partie des noix, dit Égide, je les abattrai volontiers. » Le marché fait et les noix abattues, il se trouva qu'il en avait tant qu'il ne savait où les mettre. Il enleva sa tunique, en fit un sac et revint plein de joie à Rome, où il les distribua à tous les pauvres qu'il rencontrait.

Ce trait n'est-il pas charmant, ne révèle-t-il pas à lui seul tout ce qu'il y avait de fraîcheur, de jeunesse, de bonté dans l'âme des premiers Franciscains? On n'en finirait pas si on voulait raconter un à un les souvenirs de l'ingéniosité de frère Égide. Tout travail lui était

bon, pourvu qu'il eût assez de temps le matin pour ses devoirs religieux. Le voici au service du cellérier des Quatre-Couronnés à Rome pour tamiser la farine et charrier l'eau du couvent qu'il va puiser à San Sisto. Le voilà à Rieti, où il consent à rester chez le cardinal Nicolas, mais où il apporte à chaque repas le pain gagné, malgré les instances du maître du logis qui aurait bien voulu le nourrir. Un jour il plut tellement que frère Égide ne pouvait songer à sortir; le cardinal s'égayait déjà à l'idée de l'obliger d'accepter son pain, mais Égide alla à la cuisine, la trouva sale, et ayant persuadé au cuisinier de la lui faire balayer, revint triomphant avec le pain gagné, pour le manger à la table du cardinal[1].

La vie d'Égide s'imposa dès l'abord; elle était à la fois si originale, si gaie, si spirituelle[2], et si mystique, que même dans les recueils les moins exacts et les plus amplifiés, sa légende est restée presque pure de toute addition. Il est après saint François, la plus belle incarnation de l'esprit franciscain.

Les traits qui viennent d'être cités sont tous comme des illustrations de la Règle : rien de plus explicite en effet que ses préceptes sur le travail.

Les frères, après leur entrée dans l'Ordre, devaient continuer à exercer le métier qu'ils avaient dans le monde, et s'ils n'en avaient point, en apprendre un.

1. A. SS. Aprilis, t. III, p. 220—248; *Fior. vita d'Egidio; Spec.* 158 ss; *Conform.* 53—60.

2. On en trouvera d'autres exemples plus loin; qu'il suffise de rappeler ici sa boutade: «La glorieuse Vierge Mère de Dieu a eu pour parents des pécheurs et des pécheresses, elle n'entra jamais dans aucun ordre religieux, et pourtant elle est ce qu'elle est!» A. SS. *loc. cit.* p. 234.

Comme paiement, ils n'acceptaient que la nourriture qui leur était nécessaire, mais dans le cas où elle était insuffisante, ils pouvaient mendier. De plus il leur était naturellement permis de posséder les outils nécessaires à leur métier[1]: frère Junipère, dont nous ferons connaissance plus loin, avait une alène et gagnait sa vie là où il passait, en raccommodant les chaussures; et nous verrons sainte Claire travailler jusque sur son lit de mort.

Cette obligation du travail des mains méritait d'autant plus d'être mise en lumière, qu'elle ne devait guère survivre à saint François, et qu'elle donne à la première génération de l'Ordre une partie de son originalité.

La vraie raison d'être des Frères Mineurs n'était pourtant pas là. Leur mission consistait surtout à être des époux de la Pauvreté.

Effrayé par les désordres ecclésiastiques, hanté des tristes souvenirs de sa vie passée, François voyait dans l'argent l'instrument diabolique par excellence: à force de s'exalter, il en arrivait à l'exécrer, comme s'il y avait eu dans le métal lui-même une sorte de pouvoir magique et de malédiction cachée. L'argent fut vraiment pour lui le sacrement du mal.

Ce n'est pas ici le lieu de rechercher s'il avait tort: de graves auteurs ont longuement démontré les troubles économiques qu'il aurait déchaînés sur le monde, si on

1. Le passage du Testament *firmiter volo quod omnes laborent...* a une importance capitale, puisqu'il nous montre François renouvelant de la façon la plus solennelle les injonctions déjà faites dès l'origine de l'Ordre. Cf. 1 Cel. 38 et 39; *Conform* 219 b 1: *Juvabant Fratres pauperes homines in agris eorum et ipsi dabant postea eis de pane amore Dei*. *Spec*. 34; 69. V. aussi *Archiv*, t. II, p. 272 et 299; Eccleston 1 et 15; 2 Cel. 1, 12.

l'avait suivi. Hélas, sa folie, si folie il y a, est de celles dont la contagion n'est guère redoutable.

Il sentait que la Règle à cet égard ne saurait être trop précise et que si, par malheur, on ouvrait la porte aux interprétations, on ne pourrait plus s'arrêter. La suite des événements et les convulsions périodiques qui ont travaillé son Ordre montrent assez combien il avait raison.

J'ignore et veux ignorer si les théologiens sont arrivés à une conclusion scientifique sur la pauvreté de Jésus, mais il me paraît évident que la pauvreté avec le travail des mains est vraiment le but idéal marqué par le Galiléen aux efforts de ses disciples.

Au reste, la pauvreté franciscaine ne se confond, — on a dû s'en apercevoir — ni avec l'orgueil insensible du stoïcien, ni avec l'horreur stupide de certains dévots pour toutes les joies : saint François ne renonçait à tout que pour mieux posséder tout. Il y a dans la vie de l'immense majorité de nos contemporains l'erreur fatale que plus on possède, plus on jouit. Nos libertés extérieures, civiles, augmentent sans cesse ; mais du même pas, nos libertés intérieures s'en vont ; combien n'y en a-t-il pas qui sont à la lettre possédés de ce qu'ils possèdent [1] ?

La pauvreté ne permit pas seulement aux frères de se mêler aux pauvres et de leur parler avec autorité, mais leur enlevant tout souci matériel, elle les laissa jouir sans entraves de ces trésors cachés que la nature réserve aux purs idéalistes.

1. *Nihil volebat proprietatis habere ut omnia plenius posset in Domino possidere.* B. de Besse, 102 a.

La muraille toujours plus épaisse que la vie moderne, avec sa recherche maladive du confort inutile, établit entre nous et la nature, n'existait pas pour ces hommes pleins de jeunesse et de vie, avides d'espace et de grand air. C'est de là qu'est venu à saint François et à ses compagnons ce sentiment si vif de la nature qui les faisait vibrer mystérieusement avec elle. Cette communion était si intime, si ardente, que l'Ombrie avec la poésie harmonieuse de ses horizons, l'éclosion joyeuse de son printemps, est encore le meilleur document à étudier sur eux. Le lien est si indissoluble, qu'après avoir vécu un certain temps en compagnie de saint François, on ne peut s'empêcher, à la lecture de certains passages de ses biographies, de *voir* l'endroit où le trait s'est passé, d'entendre le bruit confus des êtres et des choses à ce moment, absolument comme en lisant certaines pages d'un auteur aimé, on entend le son de sa voix.

Le culte des premiers Franciscains pour la pauvreté n'eut donc rien d'ascétique ni de farouche; rien qui rappelle les stylites ou les nazirs; elle fut pour eux une fiancée, et en vrais amants, ils ne sentaient pas les fatigues qu'ils enduraient pour aller la trouver ou rester auprès d'elle,

> La lor concordia e'lor lieti sembianti,
> Amor e maraviglia e dolce sguardo
> Facean esser cagion de' pensier santi[1].

Tracer le portrait d'un chevalier idéal au commencement du XIIIe siècle, c'est tracer le portrait même de

1. Dante, *Paradis*, chant XI, vers 76—79.

François avec cette différence que, ce que les autres faisaient pour leur Dame, lui le faisait pour la Pauvreté. Ce rapprochement n'est pas un simple caprice; il l'a lui-même profondément senti et exprimé avec une clarté parfaite, et c'est seulement en l'ayant toujours présent à la pensée qu'on peut comprendre le fond même de son cœur.

Il faut descendre jusqu'à Jean de Parme et Jacopone de Todi pour retrouver des âmes de même nature. On a écrit une vie de saint François comme troubadour, on aurait pu l'écrire encore mieux comme chevalier, car c'est l'explication de toute sa vie et comme le cœur de son cœur. Depuis le jour où oublieux des chants de ses amis et arrêté dans un carrefour d'Assise, il vit apparaître sa fiancée, la Pauvreté, et lui jura foi et amour, jusqu'à cette soirée où il exhala sa vie, nu sur la terre nue de la Portioncule, on peut dire que toutes ses pensées allèrent à la dame de ses chastes amours. Durant vingt ans, il la servit sans défaillance, parfois avec des naïvetés qui paraîtraient enfantines, si je ne sais quoi d'infiniment sincère et sublime n'arrêtait le sourire sur les lèvres des plus sceptiques[1].

La Pauvreté convenait merveilleusement à ce besoin qu'avaient alors les hommes, et que peut-être ils ont perdu moins qu'on ne pense, d'avoir un idéal très haut, très pur, mystérieux, inaccessible, et pourtant de se le représenter sous une forme concrète. Parfois quelques disciples privilégiés virent la belle et pure Dame

1. *Amator factus... castis eam stringit amplexibus nec ad horam patitur non esse maritus.* 2 Cel. 3, 1; Cf. 1 Cel. 35; 51; 75; 2 Cel. 3, 128; 3 Soc. 15; 22; 33; 35; 50; Bon. 87; *Fior.* 13.

descendre du ciel pour saluer son époux, mais visible ou non, elle se tint toujours aux côtés de son amant de l'Ombrie, comme elle s'était tenue à côté du Galiléen, dans l'étable de la nativité, sur le gibet de Golgotha, et jusque dans le tombeau d'emprunt où reposa son corps.

Pendant quelques années, cet idéal ne fut pas seulement celui de saint François, mais aussi celui de tous les Frères. Dans la pauvreté la *gente poverella* avait trouvé la sécurité, l'amour, la liberté, et tous les efforts des nouveaux apôtres avaient pour but la conservation de ce précieux trésor.

Leur culte allait parfois un peu loin. Ils avaient pour leur épouse ces recherches, ces subtilités si fréquentes à l'aurore des fiançailles, mais qu'on oublie peu à peu et qui deviennent incompréhensibles [1].

Cependant le nombre des disciples augmentait toujours, et presque chaque semaine amenait de nouvelles recrues : l'année 1211 fut sans doute consacrée par François à une tournée en Ombrie et dans les provinces voisines.

Ses prédications étaient de courts appels à la conscience ; son cœur se donnait à ses auditeurs en d'indicibles accents, si bien que quand on voulait répéter ce qu'on avait entendu, on en était incapable [2]. La Règle de 1221 nous a conservé un résumé de ces appels :

1. Bon. 93. — *Prohibuit fratrem qui faciebat coquinam ne poneret legumina de sero in aqua calida quæ debebat dare fratribus ad manducandum die sequenti ut observaverint illud verbum Evangelii : Nolite solliciti esse de crastino. Spec.* 15.

2. 2 Cel. 3, 50.

« Voici une exhortation que tous les frères peuvent faire quand ils le croiront bon : Craignez et honorez Dieu, louez-le et bénissez-le. Rendez-lui grâces. Adorez le Seigneur, le Dieu tout-puissant, dans la Trinité et dans l'unité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Repentez-vous, faites des fruits dignes de la repentance, car vous savez que nous mourrons bientôt. Donnez, et il vous sera donné. Pardonnez, et il vous sera pardonné ; car si vous ne pardonnez pas, Dieu ne vous pardonnera pas. Heureux ceux qui meurent repentants, car ils seront dans le royaume des cieux... Abstenez-vous soigneusement de tout mal, et persévérez jusqu'à la fin dans le bien.[1] »

On voit combien cette première prédication franciscaine était simple et toute morale. Les broussailles du dogme et de la scolastique en sont totalement absentes. Pour comprendre combien cela fut nouveau et rafraîchissant pour les âmes, il faut étudier les disciples venus après lui.

Avec saint Antoine de Padoue († 13 juin 1231, canonisé en 1233[2]), qui fut le plus illustre, la chute est immense ; la distance entre ces deux hommes

1. *Cap.* 21. Cf. *Fior.* I *consid.*; 18 ; 30; *Conform.* 103 a 2; 2 Cel. 3, 99; 100; 121. V. Müller, *Anfänge*, p. 187.

2. V. ses *Opera omnia postillis illustrata*, par le P. de la Haye, 1739, in f°. Pour sa vie, Surius et Wadding ont arrangé et tronqué les sources qu'ils avaient sous les yeux ; les Bollandistes n'ont eu qu'une légende du XV° siècle. Le manuscrit lat. 14363 de la Nationale, en donne une qui remonte au XIII°. V. R. P. Hilaire de Paris: *Saint Antoine de Padoue, sa légende primitive.* Montreuil-sur-Mer, Imprimerie Notre-Dame-des-Prés 1890, 1 vol. in-8°. Cf. *Legenda seu vita et miracula S. Antonii sæculo XIII° concinnata ex cod. memb. antoninæ bibliothecæ* a P. M. Antonio Maria Josa min. conv., Bologne, 1883, 1 vol. 8°.

est aussi grande que celle qui sépare Jésus de saint Paul.

Je n'accuse pas le disciple; il était de son temps en ne sachant pas dire simplement ce qu'il pensait, en voulant toujours le quintessencier, ou l'extraire par des efforts à la fois laborieux et puérils de passages de la Bible détournés de leur sens naturel: ce que les alchimistes faisaient en combinant sans cesse de bizarres mélanges, et en se figurant qu'ils en feraient sortir de l'or, les prédicateurs le faisaient sur les textes pour en faire sortir la vérité.

L'originalité de saint François n'en est que plus éclatante et plus méritoire; avec lui la simplicité évangélique reparaît[1]. Comme l'alouette, à laquelle il aimait tant à se comparer[2], il n'était à l'aise qu'en plein ciel. Il resta ainsi jusqu'à sa mort. L'épître à tous les chrétiens, dictée dans les dernières semaines de sa vie, répète les mêmes idées dans les mêmes termes, peut-être avec un peu plus d'attendrissement et une nuance de tristesse. Le vent du soir qui lui souffle au visage et emporte ses paroles, leur fait un mystérieux accompagnement.

« Moi frère François, le plus petit de vos serviteurs, je vous prie et je vous conjure par l'Amour qui est Dieu même, avec la volonté de me jeter à vos pieds et de les baiser, de recevoir avec humilité et amour ces paroles et toutes les autres de notre Seigneur Jésus-Christ, de les mettre à profit et de les observer. »

1. Ce caractère évangélique de sa mission est mis en relief par tous ses biographes. 1 Cel. 56; 84; 89; 3 Soc. 25; 34; 40; 43; 45; 48; 51; 57; 2 Cel. 3, 8; 50; 93.

2. *Spec.* 134; 2 Cel. 3, 128.

Ce n'était point là une formule plus ou moins oratoire. Aussi les conversions se multipliaient-elles avec une incroyable rapidité. Souvent, comme autrefois à Jésus, il suffisait à François d'une parole, d'un regard pour s'attacher des hommes qui devaient le suivre jusqu'à leur mort. Hélas, le meilleur de cette éloquence, toute faite d'amour, d'intimité et de feu, est impossible à analyser. La parole écrite ne peut pas plus en donner une idée, qu'elle ne peut nous donner celle d'une sonate de Beethoven ou d'un tableau de Rembrandt. On est souvent étonné, en lisant les souvenirs de ceux qui ont été de grands dompteurs d'âmes, de rester froid, de ne rien retrouver dans tout cela d'entraînant ou d'original; c'est qu'on n'a qu'une relique sans vie; l'âme s'en est allée, c'est l'hostie blanche du sacrement, mais comment ferait-elle goûter les émotions du disciple bien-aimé, couché sur le sein du Seigneur au soir de la dernière Pâque ?

Le milieu dans lequel François recrutait ses disciples était encore à peu près le même, c'étaient presque tous des jeunes gens d'Assise ou des environs, les uns de familles d'agriculteurs, les autres de familles nobles; l'École et l'Église étaient fort peu représentées parmi eux [1].

1. L'Ordre fut d'abord essentiellement laïque (à l'heure actuelle, c'est, à ma connaissance, le seul dans lequel il n'y ait aucune différence de costume entre laïques et prêtres). V. Ehrle, *Archiv*, III, p. 563. C'est l'influence des frères des contrées du nord qui a surtout contribué à le transformer à cet égard. Le général Aymon de Faversham (1240—1243) décida que les laïques seraient exclus de toutes les charges *laicos ad officia inhabilitavit, quæ usque tunc ut clerici exercebant*. (*Chron.* XXIV *gen.* cod. Gadd. reliq. 53, f° 110 a.)

Parmi les premiers frères qui refusèrent l'ordination, il en est

Tout se passait encore avec une simplicité inouïe. En théorie, l'obéissance au supérieur était absolue; en pratique, nous voyons à chaque instant François donner à ses compagnons une complète liberté d'action[1].

On entrait dans l'Ordre sans noviciat d'aucune sorte; il suffisait de dire à François qu'on voulait mener avec lui la vie de la perfection évangélique, et de le prouver en donnant tout ce qu'on possédait aux pauvres. Plus les néophytes étaient simples, plus il avait de tendresse pour eux. Comme son maître, il allait avec prédilection vers les égarés, vers ces hommes que la société régulière rejette hors de ses cadres, mais qui malgré leurs crimes ou leurs scandales, sont plus près de la sainteté que les médiocres et les hypocrites.

Un jour, saint François passant par le désert de Borgo San-Sepolcro arriva à une localité appelée Monte-Casale[2]; et voici un jeune homme noble et délicat vint à lui: «Père, dit-il, je voudrais bien être des vôtres.

— Mon fils, dit saint François, tu es jeune, délicat et

sûrement qui le firent par humilité, mais ce sentiment ne suffit pas à expliquer tous les cas. Il y eut aussi chez certains d'entre eux des velléités révolutionnaires, et comme un vague souvenir des prophéties de Joachim de Flore sur l'âge des moines succédant à celui des prêtres : *Fior.* 27. *Frate Pellegrino non volle mai andare come chierico, ma come laico, benche fosse molto litterato e grande decretalista.* Cf. *Conform.* 71 a 2. *Fr. Thomas Hibernicus sibi pollicem amputavit ne ad sacerdotium cogeretur. Conform.* 124 b. 2.

1. Voir par exemple la lettre à frère Léon. Cf. *Conform.* 53 b 2. *Fratri Egidio dedit licentiam liberam ut iret quocumque vellet et staret ubicumque sibi placeret.*

2. L'ermitage de Monte-Casale à 2 heures de marche N. E. de Borgo San-Sepolcro existe encore dans l'état primitif. C'est un des déserts franciscains les plus significatifs et les plus curieux.

noble, tu ne pourrais pas suivre la pauvreté et vivre misérablement comme nous.

— Mais mon père, n'êtes-vous pas des hommes comme moi ? Ce que vous faites, je pourrai le faire, avec la grâce de Jésus. » Cette réponse plut beaucoup à saint François qui, lui donnant sa bénédiction, le reçut incontinent dans l'Ordre sous le nom de frère Ange.

Il se conduisit si bien que peu de temps après il fut fait gardien[1] de Monte-Casale. Or, dans ce temps-là il y avait trois brigands fameux qui faisaient beaucoup de mal dans le pays ; ils vinrent un jour à l'ermitage et prièrent frère Ange de leur donner à manger ; mais il leur répondit en leur adressant de sévères reproches : « Comment brigands, méchants, assassins, non seulement vous n'avez pas honte de voler le bien d'autrui, mais vous voudriez encore dévorer les aumônes des serviteurs de Dieu, vous qui n'êtes pas dignes qu'on vous laisse la vie, et qui n'avez aucun respect ni pour les hommes, ni pour Dieu votre créateur ! Partez donc et que jamais on ne vous revoie ici ! »

Ils partirent pleins de colère. Mais voici que le Saint revint, portant une besace de pain et une cruche de vin qu'on lui avait données, et le gardien lui raconta comment il avait chassé les brigands ; alors saint François le reprit sévèrement de s'être montré si cruel... « Je te commande par sainte obéissance, lui dit-il, de prendre tout de suite ce pain et ce vin, et d'aller

1. La charge de gardien (supérieur d'un monastère) date naturellement du moment où les frères se fixèrent par petits groupes dans les villages de l'Ombrie, c'est-à-dire fort probablement de l'année 1211. Peu d'années plus tard, les monastères se sont réunis pour former une custodie. Enfin vers 1215 l'Italie centrale fut divisée en un certain nombre de provinces ayant à leur tête les ministres provinciaux. Tout cela se fit peu à peu, car jamais François ne se laissa aller à réglementer ce qui n'existait pas encore.

chercher les brigands par monts et par vaux jusqu'à ce que tu les trouves, de leur offrir tout ceci de ma part, de t'agenouiller devant eux, de leur demander humblement pardon et puis de les prier en mon nom de ne plus faire le mal, mais de craindre Dieu; et s'ils le font, je m'engage à pourvoir à tous leurs besoins, à leur tenir toujours de quoi manger et de quoi boire; après cela tu reviendras ici humblement. »

Frère Ange fit tout ce qui lui avait été ordonné pendant que saint François de son côté priait Dieu de convertir ces brigands. Ils revinrent avec le frère, et sur l'assurance du pardon de Dieu que leur donna saint François, ils changèrent de vie et entrèrent dans l'Ordre où ils vécurent et moururent fort saintement[1].

Ce qu'on dit parfois du cri du sang est encore plus vrai du cri de l'âme. Lorsqu'un homme éveille véritablement chez un autre la vie morale, il s'attire une indicible reconnaissance. Le mot de *Maître* est souvent profané, mais il peut exprimer le plus beau et le plus pur des liens qui soit sur la terre.

Quels sont ceux d'entre nous qui, à ces heures viriles et pures où ils font leur examen de conscience, ne voient se lever dans leur passé, la figure toujours aimée et vivante de celui qui, peut-être sans le savoir, a été leur initiateur spirituel; et alors nous voudrions nous traîner aux pieds de ce père, lui dire, en des mots brûlants, notre admiration et notre reconnaissance. Nous ne pouvons, car l'âme a sa pudeur; mais qui sait si notre trouble et notre embarras ne nous trahissent

1. *Fior.* 26. *Conform.* 119 b 1. Cf. Règle de 1221, cap. VII. *Quicumque ad eos (fratres) venerint, amicus vel adversarius, fur vel latro, benigne recipiatur.*

pas et ne dévoilent pas, mieux que des paroles, le fond de notre cœur? L'air que l'on respirait à la Portioncule était tout imprégné de cette joie et de cette reconnaissance.

Pour beaucoup de frères, saint François était vraiment un sauveur; il les avait délivrés de chaînes autrement pesantes que celles des prisons. Aussi leur plus grand désir était-il d'appeler à leur tour les autres à cette même liberté.

Nous avons déjà vu frère Bernard en mission à Florence, quelques mois après son entrée dans l'Ordre. Arrivé à la maturité quand il prit l'habit, il apparaît un peu comme l'aîné de ce collège apostolique. Il sut obéir à saint François et rester fidèle, jusqu'à la fin, à l'idéal des premiers jours; mais il n'avait plus ce privilège des jeunes, de frère Léon par exemple, de pouvoir se transformer à peu près complètement à l'image de celui qu'il admirait. Sa physionomie n'a pas cette pointe d'originalité juvénile, de fantaisie poétique qui est d'un si grand charme chez les autres.

Vers cette époque entrèrent dans l'Ordre deux frères, tels que les successeurs de saint François n'en reçurent plus, et dont l'histoire jette une vive lumière sur la simplicité des premiers jours.

On se rappelle avec quel zèle François avait réparé plusieurs églises; sa sollicitude allait plus loin; il voyait une sorte de profanation dans la négligence avec laquelle la plupart étaient tenues; la saleté des objets sacrés, mal dissimulée par des oripeaux, lui donnait une sorte de souffrance, et il lui arrivait souvent, quand il allait prêcher quelque part, de réunir secrètement les prêtres de la localité pour les conjurer de veiller à la

décence du culte; mais là aussi il ne voulait pas se contenter de prêcher seulement en paroles : liant quelques genêts il s'en faisait des balais pour nettoyer les églises.

Un jour, dans les environs d'Assise, il s'acquittait de cette tâche quand survint un paysan qui avait laissé sa charrue et ses bœufs en pleins champs pour venir le voir :

« Frère, dit-il en entrant, donnez-moi le balai, je vous aiderai, » et il balaya le reste de l'église.

Quand il eut fini : « Frère, dit-il à François, depuis longtemps j'avais voulu servir Dieu, surtout depuis que j'ai entendu parler de vous, mais je ne savais comment faire pour aller vous trouver. Maintenant il a plu à Dieu que nous nous rencontrions, et désormais je ferai tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner. »

François voyant sa ferveur en eut une grande joie, il lui semblait qu'avec sa simplicité et sa pureté il deviendrait un bon religieux.

De simplicité, il ne devait en avoir que trop, car après sa réception, il se crut tenu d'imiter jusqu'aux gestes du maître, et dès que celui-ci toussait, crachait ou soupirait, il en faisait autant. Enfin François s'en aperçut et le gronda doucement. Plus tard il devint si parfait que les autres frères l'admiraient beaucoup, et après sa mort qui eut lieu peu de temps après, saint François aimait à raconter sa conversion, l'appelant toujours non pas frère Jean, mais frère saint Jean[1].

Junipère est resté encore plus célèbre par ses saintes folies : un jour il va voir un frère malade et lui offre

1. 2 Cel. 3, 120; *Spec.* 37; *Conform.* 53 a 1. Voir plus haut p. LXXIII n. 1.

ses services. Le patient avoue qu'il aurait bien envie de manger un pied de porc : le visiteur aussitôt s'échappe et armé d'un couteau, court dans la forêt prochaine, y avise un troupeau de porcs, coupe une patte à l'un d'eux et revient au monastère tout fier de son trophée.

Le maître du troupeau l'y suit bientôt, criant comme un forcené, mais Junipère va droit à lui et lui démontre avec tant de volubilité qu'il lui a rendu un grand service, que cet homme après l'avoir accablé d'injures lui demande soudain pardon, saigne le porc et le mange en compagnie de tous les frères. Junipère était sans doute moins fou que ce récit ne le ferait supposer : l'humilité franciscaine n'eut jamais de plus sincère disciple; il ne pouvait souffrir les marques d'admiration que les populations prodiguèrent bientôt à l'Ordre naissant et qui par leur excès contribuèrent si fort à sa décadence.

Un jour il allait entrer à Rome, lorsque le bruit de son arrivée se répandit, et une grande foule sortit à sa rencontre. Se dérober était impossible, mais il eut tout à coup une inspiration: près de la porte de la ville, quelques enfants se balançaient sur des pièces de bois; au grand ébahissement des Romains, Junipère se joignit à eux, et sans se soucier des salutations qu'on lui adressait, resta si occupé par son jeu qu'enfin les dévots indignés repartirent[1].

On voit combien la vie à la Portioncule devait être différente de celle d'un couvent ordinaire.

Tant de jeunesse[2], de simplicité, d'amour attiraient

1. *Fior.* Vita di fra Ginepro; *Spec.* 174—182. *Conform.* 62 b.
2. A. SS. p. 600.

vivement les yeux. On regardait de tous côtés vers ces chaumières où il y avait une famille spirituelle dont les membres s'aimaient plus qu'on ne s'aime sur la terre et menaient une vie de travail, d'allégresse et de dévouement.

L'humble chapelle semblait déjà une nouvelle Sion destinée à illuminer le monde, et beaucoup dans leurs rêves voyaient l'humanité aveugle venir s'agenouiller autour d'elle et y recouvrer la vue[1].

Parmi les premiers disciples qui se joignirent à saint François, il faut mentionner frère Sylvestre, le premier prêtre qui entra dans l'Ordre, celui-là même que nous avons déjà vu le jour où Bernard de Quintavalle distribuait ses biens aux pauvres. Depuis lors il n'avait plus eu un instant de tranquillité, se reprochant amèrement son avarice; nuit et jour il ne pensait qu'à cela et revoyait dans ses rêves François exorcisant un monstre abominable qui infestait toute la contrée[2].

Par son âge et par le genre de souvenirs qu'il a laissés, Sylvestre se rapproche de frère Bernard. Il fut ce qu'on entend d'ordinaire par un saint prêtre, mais rien ne dénote qu'il ait eu le goût, si franciscain, des grandes entreprises, des lointains voyages, des périlleuses missions. Retiré dans une des grottes des Carceri, absorbé par la vie contemplative, il donnait à l'occasion des conseils spirituels aux autres frères[3].

Le type du prêtre franciscain c'est frère Léon. On ne

1. 3 Soc. 56; 2 Cel. 1, 13; Bon. 24.

2. Bon. 30; 3 Soc. 30; 31; 2 Cel. 3, 52. Cf. *Fior.* 2. Le dragon de ce songe symbolise peut-être l'hérésie.

3. Bon. 83; 172; *Fior.* 1, 16; *Conform.* 49 a 1 et 110 b 1; 2 Cel. 3, 51.

sait pas exactement l'époque de son entrée dans l'Ordre, mais on n'est probablement pas loin de la vérité en la plaçant vers 1211. D'une naïveté charmante, tendre, affectueux, délicat, il est avec frère Élie, celui qui a eu le plus grand rôle dans ces années obscures où le mouvement réformateur s'élaborait.

Devenu confesseur et secrétaire de François, traité par lui comme son fils de prédilection, il excita bien des susceptibilités et fut jusqu'à la fin de sa longue vie le chef de l'étroite observance[1].

« Un jour d'hiver, saint François allait de Pérouse à Notre-Dame des Anges avec frère Léon, et le froid qui était très vif les faisait grelotter; il appela frère Léon qui marchait un peu en avant et lui dit : « O frère Léon, plaise à Dieu que les Frères Mineurs par toute la terre donnent un grand exemple de sainteté et d'édification; écris cependant et note avec soin que ce n'est pas là, la joie parfaite. »

Saint François allant un peu plus loin, l'appela pour la seconde fois : « O frère Léon, si les Frères Mineurs rendaient la vue aux aveugles, guérissaient les infirmes, chassaient les démons, rendaient l'ouïe aux sourds, faisaient marcher les boiteux et parler les muets, ou même ce qui est bien plus, s'ils ressuscitaient des morts de quatre jours, écris que ce ne serait pas là, la joie parfaite. »

Et allant un peu plus loin, il lui cria : « O frère Léon, si le Frère Mineur savait toutes les langues, toutes les sciences et les écritures, s'il savait prophétiser et révéler non seulement les choses futures, mais même les secrets

1. Bernard de Besse, *De laudibus*, Ms. de Turin, f° 102 b et 96 a. Il mourut le 15 nov. 1271. A. SS. Augusti, t. II, p. 221.

des consciences et des âmes, écris qu'en cela ne consiste pas la joie parfaite.»

Allant un peu plus loin, saint François l'appela encore : « O frère Léon, petite brebis de Dieu, si le Frère Mineur savait parler la langue des anges, s'il connaissait le cours des astres et les vertus des plantes ; si tous les trésors de la terre lui étaient révélés et qu'il connût les vertus des oiseaux, des poissons et de tous les animaux, celles des hommes, des arbres, des pierres, des racines et des eaux, écris que ce n'est pas là, la joie parfaite.»

Et avançant encore un peu, saint François l'appela avec force : « O frère Léon, si le Frère Mineur savait si bien prêcher qu'il convertît tous les infidèles à la foi du Christ, écris que ce n'est pas là, la joie parfaite.»

En parlant ainsi ils avaient déjà fait plus de deux milles et frère Léon plein d'étonnement lui dit : « Père, je vous prie de la part de Dieu de me dire en quoi consiste la joie parfaite. »

Et saint François lui répondit : « Quand nous serons à Notre-Dame des Anges, trempés par la pluie, gelés par le froid, couverts de boue, mourant de faim, nous frapperons, et le portier viendra tout en colère et dira : Qui êtes-vous? — et nous répondrons : Nous sommes deux de vos frères. — Vous mentez, dira-t-il, vous êtes deux ribauds qui allez séduisant le monde et volant l'aumône des pauvres gens. Partez d'ici ! et il ne nous ouvrira pas, mais nous laissera dehors grelottants dans la neige et dans l'eau, glacés, affamés, jusqu'à la nuit.

Alors, si ainsi maltraités et renvoyés nous supportons tout patiemment sans murmurer contre lui, si nous pensons avec humilité et charité que ce portier véritablement nous connaît, et que Dieu le fait ainsi parler contre nous, ô frère Léon, écris que c'est là la joie parfaite.... Au-dessus de toutes les grâces et de tous les

dons que le Saint-Esprit concède à ses amis, est la grâce de se vaincre soi-même et de souffrir volontiers pour l'amour du Christ les peines, les injures, les opprobres et les mauvais traitements[1].»

Quoique, par son tour gracile et quelque peu mièvre, ce récit rappelle les sveltes statues du quatorzième siècle, il est devenu célèbre à juste titre : l'inspiration en est bien franciscaine ; cet idéalisme transcendant, qui fait de perfection et joie, deux termes équivalents, et montre cette joie parfaite dans la pure et sereine région du perfectionnement de soi-même ; cette sublime simplicité qui remet si bien à leur vraie place le thaumaturge et le savant, tout cela n'était peut-être pas absolument nouveau[2] ; mais saint François a dû avoir une singulière force morale pour imposer ainsi à ses contemporains des idées qui étaient en contradiction si absolue avec leurs habitudes et leurs aspirations, car l'aristocratie intellectuelle du treizième siècle tout entière a mis la joie parfaite dans la science, pendant que le peuple la mettait dans les miracles.

Sans doute il ne faut pas oublier les grandes familles mystiques qui, à travers le moyen âge, ont été le refuge des plus belles âmes, mais elles n'ont jamais eu cette belle simplicité. L'École est toujours plus ou moins le portique de ce mysticisme; il n'est possible qu'à une élite de raffinés ; une paysanne pieuse ne comprend guère l'Imitation.

On pourrait dire que toute la philosophie de saint

1. Fior. 8; *Spec.* 89 b ss.; *Conform.* 30 b 2 et 140 a 2.

2. Je n'ai pas besoin de noter l'analogie de forme entre ce chapitre et le célèbre chant de saint Paul sur l'amour. 1 Cor. XIII.

François est contenue dans ce chapitre des Fioretti[1]. Il nous fait prévoir quelle sera son attitude vis-à-vis de la science et nous aide à comprendre comment ce saint fameux a été un si pauvre thaumaturge.

Douze siècles auparavant, Jésus avait dit : « Heureux les pauvres en esprit — Heureux ceux qui souffrent. » Les paroles de saint François n'en sont que le commentaire, mais ce commentaire est digne du texte.

Il reste à dire un mot de deux disciples toujours étroitement unis à frère Léon dans les souvenirs franciscains, Rufin et Masseo.

Né d'une famille noble apparentée à celle de sainte Claire, le premier fut bientôt remarqué dans l'Ordre comme visionnaire et extatique, mais il était d'une grande timidité qui l'arrêtait dès qu'il voulait prêcher : aussi le trouve-t-on toujours dans les ermitages les plus isolés, aux Carceri, à l'Alverne, à Greccio[2].

Masseo, de Marignano, petit village de la banlieue d'Assise, était l'extrême opposé : beau, bien fait, spirituel, il attirait les regards par sa belle prestance et avait une grande facilité de parole; aussi occupe-t-il une place à part dans la tradition franciscaine populaire. Il la mérite : saint François, pour éprouver son humilité, en fit le portier et le cuisinier de l'ermitage[3], mais dans ces fonctions Masseo sut se montrer si parfait

1. On retrouve les mêmes idées, avec des termes presque semblables dans le *cap.* V des *Verba sacræ admonitionis*.

2. Il est le second des Trois Compagnons, 3 Soc. 1; Cf. 1 Cel. 95; *Fior.* 1; 29; 30; 31; Eccleston 13; *Spec.* 110 a—114 b; *Conform.* 51 b ss.; Cf. 2 Cel. 2, 4.

3. Très probablement celui des Carceri, quoique le nom ne soit pas indiqué. V. 3 Soc. 1; *Fior.* 4; 10; 11; 12; 13; 16; 27; 32; *Conform.* 51 b 1 ss.; *Tribul. Archiv*, t. II, p. 263.

Mineur que dès lors le Maître aimait particulièrement à l'avoir pour compagnon dans ses courses missionnaires.

Un jour, ils étaient ensemble en route, lorsqu'ils arrivèrent à un carrefour où se croisaient des chemins pour Sienne, Arezzo et Florence.

— Lequel prendrons-nous? dit Masseo.

— Celui que Dieu voudra.

— Mais comment saurons-nous celui que Dieu voudra ?

— Tu vas le voir. Va te placer à la croisée des routes, mets-toi à tourner comme font les enfants et ne t'arrête que lorsque je te le dirai. »

Frère Masseo se mit à tourner; pris de vertige, il se laissait tomber, mais se relevait aussitôt. Enfin François lui cria : « Arrête! De quel côté es-tu tourné?

— Vers Sienne.

— Et bien, Dieu veut que nous allions à Sienne[1]. »

Ce moyen de se déterminer, n'est sans doute pas d'un usage journalier dans la vie, mais François en emploiera d'autres encore, analogues sinon pour la forme, du moins pour le fond.

Jusqu'ici nous avons vu les frères réunis dans leurs ermitages, ou courant les routes pour prêcher la repentance.

Ce serait cependant une erreur de se figurer toute leur existence ainsi. Il faut absolument, pour comprendre les premiers Franciscains, oublier ce qu'ils ont pu être depuis lors, et ce que sont des moines en général : si la Portioncule était un monastère, elle était aussi un atelier où chaque frère continuait le métier qu'il faisait

1. *Fior.* 11; *Conform.* 50 b 2; *Spec.* 104 a.

avant d'entrer dans l'Ordre; mais ce qui est plus étrange encore pour nos mœurs, c'est que les frères s'engageaient souvent comme domestiques[1].

Le cas de frère Égide ne fut pas une exception, c'était la règle. Cela dura peu, car bientôt les frères qui entraient dans les maisons comme domestiques, y furent traités en hôtes de distinction; mais à l'origine, ils furent à la lettre des serviteurs, et se chargeaient des travaux les plus vils.

Parmi tous les travaux dont ils pouvaient s'acquitter, François recommanda surtout le soin des lépreux. On a vu le rôle important que ces malheureux avaient joué dans sa vie au moment de sa conversion, aussi garda-t-il toujours pour eux une pitié particulière qu'il chercha à faire partager à ses disciples.

Pendant quelques années les Frères Mineurs ont en quelque sorte voyagé de léproserie en léproserie, prêchant le jour dans les villes et les villages, se retirant le soir dans ces sortes d'hôpitaux, où ils rendaient aux *malades du bon Dieu* les services les plus répugnants.

Les Crucigères qui dirigeaient la plupart des maladreries, étaient heureux de voir arriver des aides toujours bien disposés, et qui, bien loin de demander une rétribution quelconque, se contentaient de manger ce que les malades avaient laissé[2].

En effet, quoique créés uniquement pour soigner les lépreux, les frères de cet Ordre perdaient quelquefois

1. Règle de 1221 chap. 7 : *Omnes fratres, in quibuscumque locis fuerint apud aliquos ad serviendum, vel ad laborandum, non sint camerarii, nec cellarii, nec præsint in domibus eorum quibus serviunt.* Cf. 1 Cel. 38 et 40. A. SS. p. 606.

2. 1 Cel. 103; 39; *Spec.* 28; Reg. 1221, IX; *Jord.* 33 et 39.

patience lorsque les malades étaient trop exigeants, et n'avaient, au lieu de reconnaissance, que des murmures ou même des injures à adresser à leurs bienfaiteurs. C'est dans ces cas désespérés que l'intervention de François et de ses disciples était surtout précieuse. Il arriva souvent qu'un frère fut tout spécialement chargé d'un seul lépreux dont il restait le compagnon et le serviteur, parfois assez longtemps[1].

Le récit suivant dira l'amour et les procédés de François pour ces malheureux[2].

Il arriva une fois que, près de l'endroit où se trouvait saint François, les frères servaient les lépreux et les malades d'un hôpital. Parmi eux se trouvait un lépreux si impatient, si insupportable, si méchant, que chacun croyait qu'il était possédé du démon, et c'était à bon droit, car il accablait d'injures et de coups ceux qui le servaient, et qui pis est, il outrageait et blasphémait sans cesse le Christ béni et sa très sainte mère la Vierge Marie, et faisait si bien qu'on ne trouvait personne qui pût ou voulût le servir. Les frères auraient volontiers supporté les injures et les vilenies qu'il leur prodiguait, afin d'accroître le mérite de leur patience, mais leur âme ne pouvait se résoudre à entendre celles qu'il proférait contre le Christ et contre sa Mère. Ils prirent donc la résolution d'abandonner ce lépreux, mais non sans avoir d'abord tout raconté exactement à saint François qui alors demeurait non loin de là.

1. V. *Spec.* 34 b. *Fior.* 4.

2. Tous les détails de ce récit me portent à croire qu'il s'agit de la Portioncule et de l'hôpital *San-Salvatore delle Pareti*. Ce récit est donné par les *Conform.* 174 b 2 comme tiré de la *Legenda Antiqua*. Cf. *Spec.* 56 b; *Fior.* 25.

Quand ils le lui dirent, saint François vint trouver ce méchant lépreux : — « Que Dieu te donne la paix mon très cher frère, » lui dit-il, lorsqu'il fut arrivé près de lui.

— Et quelle paix, répondit celui-ci, puis-je recevoir de Dieu qui m'a enlevé la paix et tout bien et qui a fait de tout mon corps une masse puante et corrompue ?»

— Saint François lui dit: «Mon fils sois patient, car les maladies nous sont données par Dieu en ce monde pour le salut de notre âme, et elles sont la source de bien grands mérites quand on les supporte patiemment.»

— «Comment pourrais-je supporter patiemment les douleurs continuelles qui me martyrisent jour et nuit? Et ce n'est pas seulement ma maladie qui me fait souffrir, mais les frères que tu m'as donnés pour me servir me sont insupportables, et ne me soignent pas comme ils devraient. »

Alors saint François comprit que ce lépreux était possédé de l'esprit du mal et alla se mettre en oraison afin de prier pour lui.

Puis il revint et lui dit : «Mon fils, puisque tu n'es pas content des autres, je vais te servir.»

— «J'en suis bien aise, mais que pourras-tu me faire de plus qu'eux?»

— «Je ferai tout ce que tu voudras.»

— «Eh bien! je veux que tu me laves tout entier, car je sens si mauvais que je m'empeste moi-même.»

Alors saint François fit vite chauffer de l'eau avec beaucoup d'herbes odoriférantes, puis il lui enleva ses hardes et commença à le laver pendant qu'un frère versait l'eau. Et voici que par un miracle divin, partout où saint François touchait avec ses saintes mains, la lèpre disparaissait et la chair devenait parfaitement saine. Et à mesure que la chair guérissait, l'âme de ce

malheureux guérissait aussi, et il commença à ressentir une vive douleur de ses péchés et à pleurer amèrement... Et étant complètement guéri du corps et de l'âme il criait de toutes ses forces : « Malheur à moi, car j'ai mérité l'enfer pour les vilenies et les injures que j'ai dites et faites aux frères, pour mon impatience et mes blasphèmes. »

Un jour, frère Jean, dont nous avons vu plus haut la simplicité, et qui avait été chargé tout spécialement d'un lépreux, l'amena en se promenant à la Portioncule, comme s'il n'eût pas été atteint d'une maladie contagieuse.

Les reproches ne lui furent pas épargnés ; le lépreux les entendit, et ne put cacher son trouble et sa tristesse; il lui semblait qu'il était banni du monde une seconde fois. François n'eut pas de peine à remarquer tout cela et à sentir de cuisants remords : la pensée d'avoir contristé *un malade du bon Dieu*, lui était insupportable ; non seulement il lui demanda pardon, mais il fit servir à manger, s'assit à côté de lui et puisant dans la même écuelle partagea son repas[1]. On voit avec quelle persévérance il poursuivait dans toutes les directions la réalisation de son idéal.

Les détails qui viennent d'être indiqués font, à mon sens, du mouvement ombrien une des tentatives les plus humbles pour réaliser le royaume de Dieu sur la terre, en même temps que la plus pratique et la plus sincère. Que l'on est loin des vulgarités superstitieuses

1. Dans le Speculum, f° 41 a, ce récit est terminé par la phrase: *Qui vidit hæc scripsit et testimonium perhibet de hiis.* Le frère y est appelé *frater Jacobus simplex*. Cf. *Conform.* 174 b.

de la dévotion mécanique, de la thaumaturgie mensongère de certains catholiques; que l'on est loin aussi de ce christianisme bourgeois, satisfait, ergoteur, doctrinaire de certains protestants!

François est de la race des mystiques, car entre Dieu et lui ne vient se placer aucun intermédiaire, mais son mysticisme est celui de Jésus entraînant ses disciples avec lui sur le Thabor de la contemplation; puis, lorsque inondés de joie ils veulent dresser des tentes pour rester là-haut et savourer à satiété les délices de l'extase: « Insensés, leur dit-il, vous ne savez ce que vous demandez, » et leur montrant les foules errantes comme des brebis sans pasteur, il les ramène dans la plaine au milieu de ceux qui gémissent, souffrent, ou blasphèment.

Plus était haute la stature morale de François, plus il se trouvait exposé à n'être compris que d'une infime minorité et trahi par son entourage. A chaque instant, en lisant les auteurs franciscains, on sent que la radieuse beauté du modèle est gâtée par les maladresses du disciple. Il ne pouvait en être autrement, et cet écart entre le maître et les compagnons se révèle dès les origines de l'Ordre. La plupart des biographes ont jeté le voile de l'oubli sur les difficultés suscitées par certains frères, aussi bien que sur celles qui vinrent de la hiérarchie ecclésiastique, mais il ne faut pas que ce silence presque général fasse illusion.

On trouve çà et là des indications d'autant plus précieuses qu'elles sont pour ainsi dire involontaires. Frère Rufin, par exemple, celui-là même qui devait devenir un des intimes des derniers jours, prit peu de temps après son entrée dans l'Ordre une attitude de révolté. Il trouvait insensée la conduite de François qui, au lieu

de laisser les Frères vaquer sans cesse à l'oraison, les dispersait de tous côtés pour le service des lépreux[1]. Son idéal à lui était la vie des anachorètes de la Thébaïde, telle que la racontaient les légendes si populaires alors de saint Antoine, saint Paul, saint Pacôme et vingt autres. Il passa une fois le carême dans une des grottes des Carceri ; le Jeudi saint venu, François qui y était aussi, fit appeler tous les frères dispersés aux environs soit dans les grottes, soit dans des huttes pour célébrer avec eux les souvenirs de cette journée. Rufin refusa de s'y rendre : « Au reste, ajouta-il, je suis décidé à ne plus le suivre ; je veux rester ici et vivre solitaire, car de cette façon je serai sauvé plus sûrement qu'en me soumettant à cet homme et à ses simplicités. »

Jeunes et enthousiastes pour la plupart, les frères ne s'habituaient pas toujours sans difficulté à travailler modestement. D'accord avec leur maître pour le fond, ils auraient voulu faire plus de bruit, s'imposer à l'attention du peuple par une dévotion plus visible ; il en était quelques-uns auxquels il ne suffisait pas d'être des saints mais qui voulaient aussi le paraître.

1. *Conform.* 51 b 1 ; Cf. 2. Cel. 2, 4 ; *Spec.* 110 b ; *Fior.* 29.

CHAPITRE IX

Sainte Claire.

La piété populaire en Ombrie ne sépare jamais le souvenir de saint François de celui de sainte Claire. Elle a raison.

Claire[1] était née à Assise en 1194, et se trouvait par conséquent de douze ans environ plus jeune que François. Elle appartenait à la noble famille des Sciffi. A l'âge où l'imagination de la petite fille s'éveille et

1. Autant les grandes lignes de sa vie se saisissent facilement, autant on a de peine dès qu'on veut en faire une étude détaillée et documentaire. Cela n'a rien de surprenant car les Clarisses subirent le contre-coup des luttes qui divisaient et transformaient rapidement l'Ordre des Frères Mineurs. La plupart des documents ont donc disparu; voici l'indication sommaire de ceux qui seront cités le plus souvent: 1° Vie de sainte Claire par un auteur anonyme, A. SS. *Aug.*, t. II, p. 739—768. 2° Son Testament, donné par Wadding (*Annales* 1253, n° 5), mais qui ne paraît pas pur de toute altération. (Comparer par exemple le commencement de ce Testament avec le chap. VI de la Règle des Damianites approuvée par Innocent IV, le 8 août 1253). 3° La bulle de canonisation, donnée le 26 sept. 1255, c'est-à-dire deux ans après la mort de Claire; elle est beaucoup plus longue que ne le sont d'ordinaire ces documents, et raconte les principaux traits de sa vie. A. SS *loc. cit.* p. 749, Potthast 16025. 4° Sa correspondance. On n'en a malheureusement que des fragments: les Bollandistes, sans dire où ils les ont puisées, ont inséré quatre de ses lettres dans les *Acta* de la B. Agnès de Bohême, à laquelle elles avaient été adressées. (A. SS. *Martii*, t. I, p. 506—508).

s'émeut, elle entendit longuement raconter les folies du fils de Bernardone. Elle avait seize ans lorsqu'eurent lieu les premières prédications du Saint à la cathédrale, et qu'il apparut tout à coup comme l'ange de la paix dans cette cité déchirée par les dissensions intestines. Ses appels furent pour elle une révélation. Il lui semblait que François parlait pour elle, qu'il devinait ses secrètes tristesses, sés préoccupations les plus intimes, et tout ce qu'il y avait d'ardeur et d'enthousiasme dans ce sein de jeune fille, se précipitait, comme un torrent qui trouve soudain son issue, dans la voie indiquée par lui. Pour les saints comme pour les héros, le cordial par excellence est l'admiration de la femme.

Mais ici, plus que jamais, il faut renoncer aux jugements du vulgaire qui ne peut comprendre aucune union entre l'homme et la femme où l'instinct sexuel n'ait pas quelque part.

Ce qui fait de l'union des sexes quelque chose de divin, c'est qu'elle est la préfiguration, le symbole de l'union des âmes. L'amour physique n'est qu'une étincelle éphémère, destinée à allumer dans les cœurs la flamme d'un amour plus durable ; c'est le parvis du temple, ce n'est pas encore le lieu très saint ; son inappréciable valeur est précisément de nous abandonner brusquement devant la porte de l'iconostase comme pour nous inviter à la franchir.

C'est à l'union des âmes que va le soupir mystérieux de la nature. C'est là le dieu inconnu auquel sacrifient les débauchés, ces païens de l'amour, et cette empreinte sacrée même effacée, même salie par toutes les souillures, fait que l'homme de plaisir n'inspire pas toujours autant de dégoût que l'ivrogne et le criminel.

Il se rencontre cependant des âmes — plus souvent qu'on ne croit — si pures, si peu terrestres, qu'elles entrent d'emblée dans le lieu très saint, et une fois qu'elles en sont là, la pensée d'une autre union ne serait pas seulement une chute, elle est une impossibilité.

Telles furent les amours de saint François et de sainte Claire.

Mais ce sont là des exceptions. Cette suprême pureté a quelque chose de mystérieux ; elle est si élevée qu'en la proposant aux hommes, on risquerait de leur parler un langage incompréhensible, ou pis encore.

Les biographes de saint François ont parfaitement senti le danger de présenter à la foule le spectacle de certaines beautés qui la dépassent trop, et c'est là pour nous le grand défaut de leurs ouvrages. Ils tâchent de nous y donner, non pas tant la vraie physionomie de François que celle du parfait ministre général de l'Ordre, tel qu'ils se l'imaginaient, tel qu'il devait être pour servir de modèle à ses disciples ; aussi ont-ils fait ce modèle un peu à la mesure de ceux auxquels il devait servir, en omettant çà et là bien des traits qui, sottement interprétés, auraient pu fournir des éléments à la malveillance d'adversaires peu scrupuleux, ou sur lesquels n'auraient pas manqué de se baser des disciples peu au courant des choses spirituelles, pour se permettre des fréquentations dangereuses.

Les rapports de saint François avec la femme en général, et sainte Claire en particulier, ont été ainsi complètement travestis par Thomas de Celano. Il ne pouvait en être autrement, et il ne faut pas lui en vouloir. La vie d'un fondateur d'Ordre, lorsqu'elle est

écrite par des religieux, devient toujours, par la force même des choses, comme un appendice ou une illustration de la règle. Or, celle-ci, surtout si l'Ordre a des milliers de membres, est forcément faite non pour une élite, mais pour la moyenne, pour le gros du troupeau[1].

De là ce portrait, où saint François est représenté comme un ascète farouche pour lequel la femme aurait été une sorte de diable incarné! On va même jusqu'à nous assurer qu'il n'en connaissait que deux de visage! Ce sont là des exagérations manifestes, ou plutôt le contraire de la réalité[2].

Nous n'en sommes pas réduits à des suppositions pour retrouver à cet égard la véritable attitude du prophète de l'Ombrie. Celano donne, sans y penser, des détails déjà suffisants pour redresser ses propres er-

1. En lisant la Chronique de fra Salimbene qui représente vers 1250 la moyenne des caractères franciscains, on verra combien la Règle avait eu raison de multiplier les menues précautions pour éviter aux Frères toute relation féminine.

La préoccupation de Celano de présenter les récits de la vie de François comme la norme des actions des frères se retrouve plus encore dans les chapitres qui concernent sainte Claire que dans tous les autres. V. 2 Cel. 3, 132: *Non credatis, charissimi, (dixit Franciscus) quod eas perfecte non diligam.... Sed exemplum do vobis, ut quemadmodum ego facio, ita et vos faciatis*. Cf. ibid. 134.

2. 2 Cel. 3, 55: «*Fateor veritatem... nullam me si aspicerem recogniturum in facie nisi duas*. Ce chapitre et les deux suivants nous donnent une sorte de caricature, où François est représenté comme si peu sûr de lui-même, qu'il baisse les yeux par peur de succomber à la convoitise. Les récits sur François et Jacqueline de Settesoli nous donnent un tableau des rapports entre les frères et les femmes à l'origine de l'Ordre, très différent de celui qu'on en a fait plus tard. Bernard de Besse (man. de Turin, f° 113) raconte tout au long la venue de Jacqueline à la Portioncule, pour assister aux derniers moments de saint François. Cf. *Spec.* 107; 133; Bon. 112. De même le repas de Claire à la Portioncule: *Fior.* 15; *Spec.* 139 b; A. SS. *Aug. Vita Clar.* n° 39 ss.

reurs ; il y a de plus une foule d'autres documents dont les indications éparses se correspondent et concordent d'une manière d'autant plus merveilleuse qu'elle n'a rien de voulu, et nous donnent, en se rejoignant, à peu près tout ce qu'on peut désirer savoir du commerce de ces deux belles âmes.

Après les prédications de François à Saint-Rufin, la décision de Claire fut bientôt prise : elle s'arracherait aux vulgarités d'une vie paresseuse et aisée, pour se faire la servante des pauvres ; tous ses efforts ne tendraient qu'à faire chaque jour un nouveau progrès dans la voie royale de l'amour et de la pauvreté, et pour cela elle n'aurait qu'à obéir à celui qui la lui avait tout d'un coup dévoilée.

Elle alla le trouver, et lui ouvrit son cœur. Avec cette exaltation, toute faite de candeur et de délicatesse qui est le beau don des femmes, et à laquelle elles donneraient plus facilement un libre cours, si elles ne devinaient trop souvent les pièges du scepticisme et des basses passions, Claire s'offrit à François.

Un des privilèges des saints est de souffrir plus que tous les autres hommes, car ils sentent en leur cœur plus aimant l'écho de toutes les douleurs de la terre, mais ils connaissent aussi des joies et des délices auxquelles l'homme ordinaire ne goûte jamais. Quel indicible chant d'allégresse dut éclater dans le cœur de François en voyant Claire à genoux, à ses pieds, attendant avec sa bénédiction la parole qui allait consacrer sa vie à l'idéal évangélique.

Qui sait si cette entrevue n'a pas inspiré à un autre saint, fra Angelico, l'introduction dans son chef-d'œuvre de ces deux élus qui, déjà tout illuminés des clartés

sortant de la Jérusalem céleste, échangent un baiser avant d'en franchir le seuil?

Comme les fleurs, les âmes ont leur parfum qui ne trompe jamais. Un regard avait suffi à François pour plonger jusqu'au fond de ce cœur; il était trop bon pour soumettre Claire à d'inutiles épreuves; il était trop idéaliste pour être prudent et se conformer aux coutumes ou à de prétendues bienséances: comme pour la fondation de l'Ordre des Frères, il devait ne prendre conseil que de lui-même et de Dieu. Ce fut sa force : s'il avait hésité, ou même s'il s'était simplement soumis aux règles ecclésiastiques, il aurait été arrêté vingt fois avant d'avoir rien fait. Le succès est un si puissant argument, que les hagiographes semblent ne pas s'apercevoir combien François voulut ignorer les lois canoniques. Lui, simple diacre, s'arrogea le droit de recevoir les vœux de Claire et de la tonsurer sans aucun noviciat. Un pareil acte aurait dû attirer sur son auteur toutes les censures de l'Église, mais François était déjà une de ces puissances auxquelles on pardonne beaucoup, même quand on parle au nom de la sainte Église romaine.

François avait décidé que, dans la nuit du Dimanche des Rameaux au Lundi saint (18—19 mars 1212), Claire quitterait à la dérobée le château paternel et viendrait, suivie de deux compagnes, à la Portioncule où il l'attendrait et lui ferait prendre le voile.

Elle y arriva en effet pendant que les frères chantaient matines. Ils sortirent, dit-on, portant des cierges dans leurs mains pour aller au devant de l'épouse, pendant que les bois de la Portioncule retentissaient des chants de joie de ces noces nouvelles.

Puis la messe commença, célébrée à ce même autel où trois ans auparavant François avait entendu l'appel décisif de Jésus ; il était agenouillé à la même place, mais entouré de toute une famille spirituelle.

Il est facile d'imaginer l'émotion de Claire. La démarche qu'elle venait de faire était simplement héroïque, car elle savait à quelles persécutions elle s'exposait de la part de sa famille, et ce qu'elle avait vu de la vie des Frères Mineurs lui présageait assez à quelle détresse on s'expose en épousant la pauvreté. Nul doute qu'elle n'interprétât les paroles de l'office dans le sens de ses préoccupations.

Certainement ils sont mon peuple, dit l'Éternel,
Des enfants qui ne seront pas infidèles !
Et il a été pour eux un sauveur,
Dans aucune de leurs détresses ils n'ont été sans secours,
Et l'ange qui est devant sa face les a sauvés[1].

Puis François relut encore les paroles de Jésus à ses disciples, elle jura d'y conformer sa vie ; ses cheveux tombèrent ; tout était consommé.

Quelques instants plus tard, François la conduisit à une heure de là, à un monastère de Bénédictines[2] où elle devait rester provisoirement et attendre les événements.

Dès le lendemain, Favorino, son père, y courut avec quelques amis, criant, suppliant, injuriant tout le monde. Elle fut inébranlable et montra tant de courage

1. Isaïe 63, 8 et 9 (Trad. Segond), à la messe du Lundi saint on lit pour épître Is. 63 et pour évangile, Marc 14.

2. San-Paolo, sur le Chiasco, près de Bastia.

qu'à la fin ils renoncèrent à l'emmener de vive force.

Elle n'était cependant pas au bout de ses tribulations. Cette scène avait-elle effrayé les Bénédictines? Nous ne savons, mais moins de quinze jours après nous la retrouvons dans un autre couvent, celui de Sant-Angelo in Panso à Assise[1]. Huit jours après Pâques, Agnès, sa sœur cadette, vint la rejoindre, décidée à servir elle aussi la pauvreté. François la tonsura. La fureur de leur père fut cette fois horrible. Avec une bande de parents il envahit le monastère; mais ni les injures, ni les coups ne vinrent à bout de cette enfant de quatorze ans. Malgré ses cris ils l'entraînaient. Elle s'évanouit, et ce petit corps inanimé leur parut tout à coup si lourd qu'ils l'abandonnèrent au milieu des champs, pendant que des laboureurs regardaient avec grand' pitié cette triste scène, et que Claire dont le cri à Dieu était exaucé, accourait au secours de sa sœur.

Leur séjour dans ce monastère fut de très courte durée. Il semble qu'il ne leur ait pas laissé un fort bon souvenir[2]. François savait qu'à ses deux amies plusieurs autres brûlaient de se joindre; aussi s'était-il mis à la

1. Aujourd'hui séminaire diocésain d'Assise «*Seminarium seraphicum.*» C'est là qu'était au treizième siècle la porte nord de la ville. Les maisons qui vont de là jusqu'à la basilique forment la ville neuve, qui s'éleva rapidement pour relier la ville ancienne au Sacro-Convento.

2. *Nam steteramus in alio loco, licet parum. Test. Clar.* Il est vraiment étrange qu'il n'y ait pas là un mot pour la maison où se passèrent les premières journées de sa vie religieuse. Cf. *Vit.* n° 10. *S. Angelus de Panso... ubi cum non plene mens ejus quiesceret.*

recherche d'une retraite où elles pourraient aller vivre sous sa direction et pratiquer en toute liberté la règle évangélique.

Ses recherches ne furent pas longues; les Bénédictins du mont Subasio saisissaient toutes les occasions possibles pour se rendre populaires. Ils appartenaient à cette congrégation des Camaldules que les populations semblent avoir particulièrement détestés, et dont plusieurs couvents venaient d'être pillés[1]. L'abbaye ne comptait plus que huit moines, qui tâchaient de sauver quelques épaves de leurs richesses et de leurs privilèges par des sacrifices partiels; le 22 avril 1212 ils avaient donné à la commune d'Assise un monument encore debout aujourd'hui, le temple de Minerve, pour servir de maison commune[2].

François, qui leur devait déjà la Portioncule, s'adressa à eux derechef. Heureux de cette nouvelle occasion de rendre service à celui qui incarnait les revendications populaires, ils lui donnèrent la chapelle Saint-Damien; peut-être étaient-ils bien aises, en favorisant l'Ordre nouveau, de contrarier l'évêque Guido dont ils avaient à se plaindre[3]. Quoi qu'il en soit, c'est dans cet ermitage si bien préparé pour la prière et le recueillement que François installa bientôt ses filles spiri-

1. Mittarelli. *Annales Camaldulenses* (Venise 1755—1773, 9 vol. in f°) t. IV, app. 431 et 435, Cf. 156.

2. L'acte de donation est encore aux archives d'Assise. On en trouvera une analyse dans Cristofani t. I, p. 133. Leurs munificences demeurèrent sans résultat : la bulle *Ab Ecclesia* du 27 juillet 1232, montre qu'ils furent supprimés moins de vingt ans après, Sbaralea, t. 1, p. 81. Potthast 8984. Cf. *Ibid.* p. 195, note c, et 340 note a, et les bulles qu'il y indique.

3. Voir page 92, note 1.

tuelles[1]. C'est dans ce sanctuaire réparé de ses propres mains, au pied du crucifix qui lui avait parlé, que Claire devait désormais venir prier. C'était la maison de Dieu ; c'était aussi beaucoup celle de François. En franchissant le seuil, Claire éprouva sans doute ce sentiment si doux et si poignant de la femme qui entre pour la première fois dans la demeure conjugale, et tremble d'émotion à la pensée de l'avenir radieux et confus.

Si l'on veut ne pas se méprendre tout à fait sur ces commencements, il faut se rappeler avec quelle rapidité les influences du dehors transformèrent la conception initiale de saint François.

A ce moment il ne visait pas plus à fonder un second ordre qu'il n'avait voulu en fonder un premier. En arrachant Claire à ses parents, il avait simplement agi en vrai chevalier qui délivre une femme opprimée, et la prend sous sa protection. En l'installant à Saint-Damien, il préparait un refuge pour celles qui voudraient l'imiter, et pratiquer en dehors du monde la Règle évangélique. Mais cette perfection dont lui et ses disciples étaient les apôtres et les missionnaires, que Claire et ses compagnes devaient réaliser dans le célibat, il ne doutait pas qu'elle ne fût praticable aussi dans toutes les positions sociales; de là ce qu'on a appelé à tort le *Tiers Ordre* ou le troisième ordre, et qui dans sa pensée primitive n'était pas séparé du premier. Ce Tiers Ordre n'a pas eu besoin d'être institué en 1221, car il a existé du moment où une seule conscience a voulu pratiquer ses enseignements, sans pouvoir cependant le suivre à la

1. 1 Cel. 18 ; 21 ; 3 Soc. 24; 2 Cel. 1, 8.

Portioncule[1]. L'ennemi de l'âme, pour lui comme pour Jésus, c'est l'avarice entendue dans son sens le plus large, c'est-à-dire cet aveuglement qui entraîne l'homme à consacrer son cœur à des préoccupations matérielles, en fait l'esclave de quelques pièces d'or ou de quelques arpents de terre, le rend insensible aux beautés de la nature, et le prive des joies infinies que savourent seuls les disciples de la pauvreté et de l'amour.

Quiconque était libre intérieurement de toute servitude matérielle, quiconque était décidé à vivre sans thésauriser, tout riche qui voulait travailler de ses mains et distribuer loyalement tout ce qu'il n'aurait pas consommé, pour constituer ainsi le capital commun que saint François appelait la *table du Seigneur*, tout pauvre qui voulait travailler, quitte à recourir dans la stricte mesure de ses besoins à cette table du Seigneur, étaient alors de vrais Franciscains.

C'était toute une révolution sociale.

Il n'y avait donc ni un, ni plusieurs ordres[2] : l'Évangile des béatitudes était retrouvé, et comme douze siècles auparavant, il pouvait se plier à toutes les situations.

1. *An. Perus.* A. SS. p. 600. Cf. 3. Soc. 60. Les trois Ordres sont contemporains; on devrait même dire les quatre, en y comprenant celui qui échoua parmi les prêtres séculiers. V. ci-après.

Dans une lettre, sainte Claire parle de son Ordre comme ne faisant qu'un avec celui des frères : *Sequaris consilia Reverendi Patris nostri fratris Eliæ Ministri generalis totius ordinis.* A. SS. Martii, t. I, p. 507.

2. Ce point de vue est mis en relief par un trait du *De laudibus* de Bernard de Besse (manuscrit de Turin, 113 a). Voici comment il termine le chap. VII sur les trois ordres : *Nec Sanctus his contentus ordinibus satagebat omnium generi salutis et penitentiæ viam dare. Unde parochiali cuidam sacerdoti dicenti sibi quod vellet suus, retenta tamen ecclesia, Frater esse, dato vivendi et induendi modo, dicitur indixisse ut annuatim, collectis Ecclesiæ fructibus daret pro Deo, quod de præteritis superesset.*

Hélas ! l'Église personnifiée par le cardinal Hugolin devait sinon faire avorter le mouvement franciscain, du moins l'endiguer si bien que quelques années plus tard, il avait perdu à peu près tous ses caractères originaux.

Comme on l'a vu, le mot de pauvreté n'exprime que très imparfaitement le point de vue de saint François, puisqu'il contient une idée de renoncement, d'*abstinence*, tandis que dans sa pensée le vœu de pauvreté est un vœu de liberté. La propriété, c'est la cage aux barreaux dorés, à laquelle de pauvres alouettes sont parfois si bien habituées qu'elles ne songent plus même à s'en échapper pour s'élancer en plein azur[1].

Saint-Damien fut, à l'origine, l'extrême opposé de ce qu'est maintenant un monastère de Clarisses de la stricte observance; il est encore aujourd'hui à peu près tel que le vit François. Il faut savoir gré aux Frères Mineurs d'avoir conservé intact ce vénérable et délicieux ermitage, et de ne pas l'avoir gâté par de stupides embellissements. Ce petit coin de terre ombrienne sera, pour nos descendants, comme ce puits de Jacob où Jésus s'assit un instant, un des parvis préférés du culte en esprit et en vérité.

En y installant Claire, François lui remit la règle qu'il lui avait préparée[2], sans aucun doute semblable

1. Voir le joli récit des *Fior.* 13; Cf. *Spec.* 65 a; *Conform.* 168 b1.

2. Le texte en a été sûrement inséré jadis dans le chapitre VI de la Règle octroyée aux Clarisses de Saint-Damien, le 9 août 1253, par la bulle *Solet annuere*. Potthast 15086. Mais ce chapitre a été complètement bouleversé dans beaucoup d'éditions. Il faut lire le texte du *Speculum* Morin, Rouen 1509. *Tract.* III, 226 b. L'étude critique à faire sur ce texte en le rapprochant des indications données par la bulle *Angelis gaudium* du 11 mai 1238. Sbaralea I, p. 242, est trop longue pour trouver place ici.

à celle des Frères, sauf pour les préceptes concernant la vie missionnaire. Il l'accompagna de l'engagement[1], pris par lui et ses frères, de subvenir par le travail ou l'aumône à tous les besoins de Claire et de ses futures compagnes. En retour, elles devaient travailler, elles aussi, et rendre à leurs frères tous les services dont elles seraient capables. On a vu le zèle que François mettait à ce que les églises fussent dignes du culte qui s'y célèbre; il ne pouvait pas souffrir que les linges sacrés fussent malpropres. Claire se mit à filer, pour confectionner des nappes d'autel et des corporaux que les frères se chargeaient de distribuer aux églises pauvres de la contrée[2]. Enfin pendant les premières années, elle soigna aussi les malades que François lui envoyait, et Saint-Damien fut pour quelque temps une sorte d'hôpital[3].

Un ou deux frères, qu'on appela *zélateurs des Pauvres Dames*, furent spécialement chargés du soin des sœurs, et se firent des huttes à côté de la chapelle, sur le modèle de celles de la Portioncule. François, lui aussi, était bien près : une sorte de terrasse de quatre pas de long domine l'ermitage; Claire s'arrangea là un minuscule jardinet, et quand, au crépuscule, elle venait arroser ses fleurs, elle voyait, à peine à une demi-lieue, la Portioncule tout auréolée des feux du couchant.

Pendant plusieurs années, les relations entre les deux maisons furent continuelles, pleines de charme et de

1. 2 Cel. 3, 132. Cf. *Test. B. Clar.*

2. *In illa gravi infirmitate... faciebat se erigi... et sedens filabat* A. SS. 760 e. *Sic vult eas* [*sorores*] *operare manibus suis.* Ib. 762 a.

3. *Fior.* 33.

liberté. Les compagnons de François, qui recevaient des frères, recevaient aussi des sœurs, et revenaient parfois de leurs courses missionnaires avec une néophyte pour Saint-Damien [1].

Mais une telle situation ne pouvait se prolonger. L'intimité de François et de Claire, la familiarité des premiers frères et des premières sœurs, ne pouvaient servir de modèle aux relations des deux Ordres, lorsqu'ils auraient chacun des centaines de membres.

François lui-même s'en aperçut bientôt, beaucoup

1. V. Règle de 1221, chap. XII. *Et nulla penitus mulier ab aliquo fratre recipiatur ad obedientiam, sed dato sibi consilio spirituali, ubi voluerit agat penitentiam.* Cf. ci-après p. 288, note 1, le restant de ce chapitre et l'indication des sources. Ceci prouve : 1° que les frères avaient reçu des femmes dans l'Ordre ; 2° qu'à l'origine, on avait dit l'Ordre au singulier, et que sous cette appellation on comprenait aussi bien les sœurs que les frères. — On voit combien, même à la fin de 1221, la situation était loin d'être ce qu'elle devint peu d'années après. Il est à noter que, dans toutes les sectes réformatrices du commencement du treizième siècle, les deux sexes sont étroitement unis (V. *Burchardi chronicon*, Pertz, t. 23, p. 376. Cf. Potthast 2611, bulle *Cum olim*, du 25 nov. 1205).

Le 7 juin 1201 (bulle *Incumbit nobis*), Innocent III avait approuvé la règle des Humiliés. C'était une association religieuse dont les membres continuaient à vivre dans leurs maisons, et qui présente des points de contact surprenants avec l'Ordre des Franciscains, mais ils ne faisaient pas vœu de pauvreté. De leur sein était sorti une association plus restreinte qui fonda des couvents, où on travaillait la laine ; or ces couvents recevaient des hommes et des femmes : V. Jacques de Vitry *Hist. Occidentalis*, cap. 28. *De religione et regula Humiliatorum* (éd. Douai 1597, p. 334-337). Le moment vint, où de ces deux ordres en sortit un troisième composé uniquement de prêtres. Ces *Humiliati* sont trop peu connus, quoiqu'ils aient eu un historien dont l'ouvrage est un des beaux travaux du dix-huitième siècle : Tiraboschi. *Vetera Humiliatorum monumenta* (Milan, 3 vol. in-4° 1766-1768). Vers 1200, ils avaient accaparé l'*arte della lana* dans toute la haute Italie jusqu'à Florence ; il est donc évident que le père de François a dû être en relations avec eux.

moins pourtant que son amie. Celle-ci lui survécut près de vingt-sept ans et eut ainsi le temps de voir chez les Frères le naufrage de l'idéal franciscain, aussi bien que dans la presque totalité des maisons qui avaient d'abord suivi la Règle de Saint-Damien. Elle fut amenée elle-même, par la force des choses, à réglementer son monastère, mais jusque sur son lit de mort elle lutta pour la défense des vraies idées franciscaines, avec un héroïsme, avec une audace à la fois violente et sainte, qui la mettent au premier rang des témoins de la conscience.

N'est-ce pas un des plus beaux tableaux de l'histoire religieuse, que celui de cette femme qui, pendant plus d'un quart de siècle, soutient contre les papes qui se succèdent sur le trône pontifical, une lutte de tous les instants; qui demeure également respectueuse et inébranlable, et ne consent à mourir qu'après avoir remporté la victoire[1]?

Raconter sa vie, c'est raconter cette lutte dont la plupart des péripéties se retrouvent dans les documents de la curie romaine. En demandant l'approbation de l'Église, François avait évité bien des dangers à son institut, mais il s'était donné des tuteurs peu disposés à transiger sur leurs droits: le cardinal Hugolin en particulier, le futur Grégoire IX, a eu un rôle qu'il est bien difficile de comprendre. On le voit sans cesse occupé à prodiguer à François et à Claire des témoignages d'amitié et d'admiration qui ont l'air absolument sincères; et cependant l'idéal franciscain —

1. La bulle approuvant la Règle de Saint-Damien est du 9 août 1253. Claire mourut le surlendemain.

envisagé comme étant la vie de l'amour, à laquelle on arrive en s'affranchissant de toutes les servitudes matérielles — n'a guère eu de pire adversaire que lui.

Au mois de mai 1228, Grégoire IX vint à Assise pour les préliminaires de la canonisation de saint François. Avant d'entrer dans la ville, il fit un léger détour pour aller à Saint-Damien, voir Claire qu'il connaissait depuis longtemps, et à laquelle il avait adressé des lettres brûlantes d'admiration et de paternelle affection [1].

Comment comprendre qu'ainsi, à la veille de la canonisation (16 juillet 1228), le pontife ait eu l'idée de la pousser à être infidèle à ses vœux ?

Il lui représenta que la difficulté des temps rendait la vie impossible à des femmes ne possédant rien, et lui offrit des propriétés. Comme Claire le regardait bien étonnée de cette étrange proposition : « Si ce sont vos vœux qui vous arrêtent, dit-il, nous vous en délierons. »

— « Saint-Père, répondit alors la Franciscaine, absolvez-moi de mes péchés, mais je n'ai aucun désir d'être dispensée de suivre le Christ [2]. »

Belle et sainte parole, cri naïf d'indépendance où la conscience proclame fièrement son autonomie, et où se peint tout entière la fille spirituelle du Poverello.

Par une de ces intuitions, comme en ont souvent les femmes très enthousiastes et très pures, elle avait pénétré jusqu'au fond du cœur de François, et s'était sentie embrasée de la même passion que lui ; elle lui

1. 1 Cel. 122. Cf. Potthast 8194 ss. Cf. ibid. 709.
2. A. SS. *Vita Cl.*, p. 758, Cf. Bulle de canonisation.

resta fidèle jusqu'au bout. On voit que ce ne fut pas sans peine.

Ce n'est pas ici le lieu de rechercher si Grégoire IX avait raison de vouloir qu'une communauté religieuse fût propriétaire; il avait le droit d'avoir son idée à ce sujet; mais il y a quelque chose de choquant, pour ne pas dire plus, à le voir porter François sur les autels, au moment même où il trahit ses plus chères idées et cherche à les faire trahir par ceux qui leur étaient restés fidèles.

Claire et François avaient-ils prévu les difficultés qu'ils rencontreraient? On pourrait le croire, car déjà sous le pontificat d'Innocent III, elle s'était fait octroyer le privilège de la Pauvreté. Le pape fut si étonné d'une pareille requête, qu'il voulut écrire de sa main le commencement de ce brevet, comme on n'en avait jamais sollicité en cour de Rome[1].

Sous son successeur, Honorius III, le personnage le plus important de la curie fut précisément le cardinal Hugolin. Presque septuagénaire en 1216, il s'imposait de prime abord par l'aspect extérieur de sa personne; il avait cette beauté singulière des vieillards qui ont échappé à l'usure de la vie : pieux, éclairé, énergique,

1. *Vit. S. Clar.* A. SS., p. 758. Cette pétition aura été faite sûrement par l'entremise de François; or on a quelques indices de sa présence à Pérouse dans les derniers temps de la vie d'Innocent III. *In obitu suo [Alexandri papæ] omnes familiares sui deseruerunt eum præter fratres Minores. Et similiter Papam Gregorium et Honorium et Innocentium in cujus obitu fuit præsentialiter S. Franciscus.* Eccl. 15, *Mon. Germ. hist. Script.*, t. 28, p. 568. Sbaralea émet des doutes sur l'authenticité de ce privilège dont il donne le texte; c'est à tort, je pense, car Claire y fait allusion dans son Testament, A. SS., p. 747.

il se sentait fait pour les grandes besognes. Il a quelque chose qui fait songer au cardinal Lavigerie, à ces prélats sous la robe rouge desquels il y a un soldat ou un despote plus qu'un prêtre[1].

Le mouvement franciscain était attaqué de divers côtés avec violence[2]; il se mit à le défendre, et bien longtemps avant que la charge de protecteur de l'Ordre lui fût confiée officiellement, il l'exerça avec un zèle dévorant[3]. Il éprouva pour François et pour Claire une admiration sans bornes, qu'il manifesta bien des fois d'une manière touchante. S'il eût été un simple homme, il aurait pu les aimer et les suivre. Peut-être même en eut-il l'idée[4]? Mais hélas, il était prince de l'Église: il ne pouvait pas ne pas songer à ce qu'il ferait, s'il était appelé à diriger la barque de saint Pierre.

Il agit en conséquence: y eut-il calcul de sa part, ou simplement un de ces états de conscience où l'homme, préoccupé du but à atteindre, ne discute guère sur les voies et moyens? Je ne sais; mais on le voit dès la mort d'Innocent III, sous prétexte de protéger les

1. Il était né vers 1147, créé cardinal en 1198. V. Raynald *ann.* 1217, § 88 l'éloge qu'en fit Honorius III *Forma decorus et venustus aspectu ... zelator fidei, disciplina virtutis, ... castitatis amator et totius sanctitatis exemplar :* Muratori, *Scriptores rer. Ital.* III , I, 575.

2. 1 Cel. 74.

3. La bulle *Litteræ tuæ* du 27 août 1218 nous le montre déjà occupé à favoriser les Clarisses. Sbaralea I, p. 1. V. 3 Soc. 61. *Offero me ipsum, dixit Hugolinus, vobis, auxilium et consilium, atque protectionem paratus impendere.*

4. Il y a dans les Conformités 107 a 2, un curieux récit qui montre Hugolin venant aux Carceri trouver François, et lui demander s'il doit entrer dans son Ordre. Cf. *Spec.* 217.

Clarisses, prendre en main leur direction, leur donner une règle, et substituer ses idées à celles de saint François[1].

Dans le privilège qu'il donna comme légat le 27 juillet 1219 en faveur de Monticelli, ni Claire ni François ne sont nommés, et les Damianites deviennent comme une congrégation de Bénédictines[2].

On verra plus loin le courroux de François contre frère Philippe, zélateur des Pauvres Dames, qui avait accepté ce privilège en son absence. Son attitude fut si ferme que les autres documents du même genre, octroyés par Hugolin à la même époque, ne furent visés par le pape que trois ans plus tard.

L'ardeur du cardinal à profiter de l'enthousiasme qu'excitaient partout les idées franciscaines était si grande qu'on retrouve, dans les registres de sa légation de 1221, une sorte de formule toute préparée pour les gens qui voudraient fonder des couvents à l'instar de ceux des Sœurs de Saint-Damien; mais là aussi on chercherait en vain le nom de François ou de Claire[3].

Cependant ce vieillard avait pour la jeune abbesse une véritable passion mystique; il lui écrivait, et se

1. Il y réussit si bien que Thomas de Celano lui-même semble oublier que, tout au moins à Saint-Damien, les Clarisses suivaient la Règle donnée par saint François lui-même: *Ipsorum vita mirifica et institutio gloriosa a domino Papa Gregorio, tunc Hostiensi episcopo*. 1 Cel. 20. Cf. *Honorii Opera*, éd. Horoy, t. III, col. 363; t. IV, col. 218; Potthast 6179 et 6879 ss.

2. Ce privilège est inséré dans la bulle *Sacrosancta* du 9 déc. 1219. *Honorii opera*, t. III, col. 363 ss.

3. G. Levi. *Registri dei Cardinali*, n° 125. V. Intr. p. XCI. Cf. Campi, *Hist. eccl. di Piacenza* II, 390.

désolait d'être loin d'elle, en des phrases qui sont des cris d'amour, de respect et d'admiration[1].

C'est qu'il y avait au moins deux hommes en Hugolin : le chrétien, qui devant Claire et François se sentait subjugué ; le prélat, c'est-à-dire un homme auquel la gloire de l'Église faisait parfois oublier la gloire de Dieu.

François, tout en lui résistant presque toujours, semble avoir gardé jusqu'à la fin vis-à-vis de lui des sentiments de naïve reconnaissance. Claire, au contraire, eut trop longtemps à lutter pour conserver ses illusions sur l'attitude de son protecteur. A partir de 1230, on ne trouve plus aucune trace de relations entre eux.

Tous les efforts du pape pour mitiger le vœu de pauvreté de Claire étaient restés vains. Bien d'autres religieuses voulurent pratiquer strictement la Règle de saint François, entre autres la fille du roi de Bohème, Ottokar Ier, qui était en relations suivies avec Claire. Mais Grégoire IX, auquel elle s'était adressée, fut inflexible. Tout en la comblant d'éloges, il lui enjoignit de suivre la règle qu'il lui transmettait, c'est-à-dire celle qu'il avait composée étant cardinal. Celle du Poverello était mise au rang des utopies, pour ne pas dire des hérésies[2].

1. Voir par exemple la lettre donnée par Wadding : Annales II, p. 16 (éd. Rome 1732). *Tanta me amaritudo cordis, abundantia lacrymarum et immanitas doloris invasit, quod nisi ad pedes Jesu, consolationem solitæ pietatis invenirem, spiritus meus forte deficeret et penitus anima liquefieret.* Le texte de Wadding est à corriger par celui du manuscrit Riccardi 279, f° 80 a et b. Cf. Marc de Lisbonne, t. I, p. 185 ; Sbaralea I, p. 37.

2. Bulle *Angelis gaudium* du 11 mai 1238 ; elle se trouve dans Sbaralea I. p. 242. Cf. Palacky *Literarische Reise nach Italien*, Prague 1838, in-4°, n° 147. — Potthast 10596. Cf 11175.

Jamais cependant il ne put amener sainte Claire à se soumettre complètement. Un jour même, elle se révolta contre ses ordres, et ce fut le pape qui dut céder : il avait voulu établir une séparation plus grande que par le passé entre les Frères et les Sœurs ; une certaine familiarité avait continué, longtemps après la mort de François, entre Saint-Damien et la Portioncule ; Claire aimait beaucoup ces rapports de bon voisinage, et souvent priait quelque frère de venir prêcher. Le pape trouvait cela mauvais et défendit sous des peines sévères aux religieux de la Portioncule d'aller à Saint-Damien, sans une permission expresse du Saint-Siège.

Cette fois Claire se fâcha. Elle alla vers les quelques frères attachés à son monastère. et les remerciant de leurs services : « Allez, dit-elle, puisqu'on nous prive de ceux qui nous dispensaient le pain spirituel, nous ne voulons plus de ceux qui nous procurent le pain matériel. »

Celui qui écrivait que « *la nuque des rois et des princes s'incline aux pieds des prêtres* » dut s'incliner devant cette femme et lever ses défenses[1].

Saint-Damien avait trop souvent résonné des chants d'amour et de liberté de saint François, pour l'oublier si vite et devenir un couvent ordinaire. Claire resta entourée des premiers compagnons du maître : Égide, Léon, Ange, Junipère ne cessèrent d'être ses hôtes assidus. Là, ces vrais amants de la pauvreté se sentaient chez eux et prenaient des libertés qui ailleurs auraient surpris. Un jour un frère anglais, célèbre théologien, vint, sur l'ordre du ministre, prêcher à Saint-Damien.

1. A. SS. *Vit. Clar.*, p. 762 Cf. *Conform.* 84 b 2.

Tout à coup Égide, quoique simple laïque, l'interrompt: « Allons, frère, laisse-moi parler, lui dit-il. » Et le maître en théologie, inclinant la tête, ramena sa capuce en signe d'obéissance et s'assit pour écouter Égide.

Claire en eut une grande joie; il lui avait semblé qu'elle revivait aux jours de saint François[1]. Ce petit cénacle se maintint jusqu'à sa mort: elle expira entre les bras des frères Léon, Ange et Junipère. Au milieu des souffrances et des visions de l'agonie, elle eut ce suprême bonheur d'être entourée de ceux qui avaient voué leur vie au même idéal qu'elle[2].

Dans son testament, sa vie apparaît ce que nous l'avons vue, un combat quotidien pour la défense de l'idée franciscaine. On voit combien courageuse et hardie avait été celle qu'on représente d'habitude frêle, émaciée, anonyme, comme une fleur de cloître[3].

Elle n'avait pas seulement défendu François contre les autres, elle l'avait défendu contre lui-même. A ces heures sombres du découragement, qui troublent souvent si profondément les plus belles âmes, et stérilisent les plus grands efforts, elle se trouva à côté de lui, pour lui montrer la voie. Quand il douta de sa mission et songea à s'envoler vers les cimes où l'on prie seul, et où l'on se repose, c'est elle qui à son tour lui montra la moisson qui jaunit sans qu'il y ait des mois-

1. A. SS. *Aprilis* t. III, p. 239 a; *Conform.* 54 a 1 ; 177 a 2.
2. A. SS. *Vit. Clar.*, p. 764 d.
3. La bulle de canonisation ne parle pas des Sarrasins qu'elle aurait mis en fuite. Sa vie des A. SS. raconte le fait, mais nous la montre simplement en prière devant le Saint-Sacrement. Cf. *Conform.* 84 b 1. Marc de Lisbonne t. I, 2e partie p. 179-181. Aucun de ces récits ne représente Claire allant au devant d'eux avec un ostensoir ou une monstrance.

sonneurs pour la couper, les peuples qui s'égarent sans pasteur pour les conduire, et le jeta de nouveau à la suite du Galiléen, dans le cortège de ceux qui *donnent leur vie en rançon pour plusieurs*[1].

Cependant cet amour dont François se sentait entouré à Saint-Damien, l'effrayait parfois. Il craignait que sa mort, en faisant un trop grand vide, ne mît en péril l'institution elle-même; aussi prenait-il soin de rappeler à ses amies qu'il ne serait pas toujours avec elles. Un jour qu'il devait y prêcher, au lieu de monter en chaire, il se fit apporter de la cendre, et après en avoir répandu autour de lui et sur sa tête, il entonna le *Miserere*, leur rappelant ainsi qu'il n'était que poussière et qu'il retournerait bientôt en poussière[2].

Mais d'ordinaire, c'est à Saint-Damien que saint François est le plus lui-même; c'est à l'ombre de ses oliviers, où Claire le soignait, qu'il composa la plus belle de ses œuvres, celle dans laquelle Ernest Renan a salué l'expression la plus complète du sentiment religieux moderne, le Cantique du soleil.

1. Bon. 173; *Fior.* 16; *Spec.* 62 b; *Conform.* 84 b 2; 110 b 1; 49 a 1. Il faut en rapprocher *Spec.* 220 b: *Frater Leo narravit quod Sanctus Franciscus surgens orare* (sic) *venit ad fratres suos dicens: « Ite ad sæculum et dimittatis habitum, licentio vos »*.

2. 2 Cel. 3, 134.

CHAPITRE X

Premières tentatives sur les Infidèles.

(Automne 1212 — été 1215.)

Les premiers Frères Mineurs avaient trop besoin des encouragements et des exemples de François, pour que, de très bonne heure, ils n'aient pas choisi avec lui des époques déterminées, où ils seraient sûrs de le trouver à la Portioncule. Il paraît cependant probable que ces réunions ne devinrent de vrais chapitres généraux que vers 1216. Il y en eut d'abord deux par an, l'une à la Pentecôte, l'autre à la Saint-Michel (29 septembre). Celles de la Pentecôte furent les plus importantes : tous les frères venaient se retremper dans la société de François, et puiser en son cœur, avec des conseils et des directions, les généreuses ardeurs et les grandes espérances.

Les membres de la juvénile association mettaient tout en commun, leurs joies comme leurs peines; leurs incertitudes, comme le résultat de leurs expériences. On s'occupait en particulier de la Règle, des changements à y apporter, et surtout de la manière dont on pourrait l'observer de mieux en mieux[1]; puis d'un commun accord on arrêtait la répartition des frères dans les diverses provinces.

1. 3 Soc. 57; Cf. *An. Perus.* A. SS. p. 599.

Une des recommandations les plus fréquentes de François portait sur le respect dû au clergé; il suppliait ses disciples d'avoir pour les prêtres une déférence toute particulière, de ne jamais les rencontrer sans leur baiser la main.

Il sentait fort bien que les frères, ayant renoncé à tout, étaient exposés à être injustes ou sévères pour les riches et les puissants de la terre: aussi cherchait-il à les prémunir contre cette tendance, concluant souvent ses avis par cette belle parole: « Il y a des hommes qui aujourd'hui nous paraissent être les membres du Diable, qui un jour seront les disciples du Christ. »

« Notre vie au milieu du monde, disait-il encore, devrait être telle, qu'en nous entendant, comme en nous voyant, chacun soit porté à louer le Père céleste. Vous annoncez la paix, ayez-la dans le cœur. Ne soyez pour personne une occasion de colère ou de scandale, mais que par votre douceur tous soient amenés à la paix, à la concorde et à la bienfaisance. »

C'était surtout quand il s'agissait de ranimer ses disciples, de les rassurer contre les tentations, et de les en délivrer que François remportait ses plus beaux triomphes. Si troublée que fût une âme, sa parole y ramenait la sérénité; et cette ardeur qu'il avait pour calmer les tristesses, il la retrouvait fougueuse et terrible pour réprimer les défaillances; mais dans ces temps de première ferveur, il avait rarement l'occasion de montrer sa sévérité; plus souvent, il dut reprendre doucement des frères dont la piété exagérait les macérations et les pénitences.

Quand tout était terminé et que chacun avait eu sa part à ce banquet de l'amour, François les bénissait, et

eux se dispersaient de tous côtés comme des étrangers et des voyageurs. Ils n'avaient rien, mais déjà ils croyaient distinguer les signes de la grande et définitive palingénésie. Comme l'exilé de Patmos, ils voyaient « descendre du ciel, d'auprès de Dieu, la ville sainte, la nouvelle Jérusalem, parée comme une épouse qui s'est parée pour son époux.... et le trône sur lequel est assis le Désiré des nations, le Messie des temps nouveaux, celui qui doit faire toutes choses nouvelles [1]. »

Cependant tous les yeux étaient tournés vers la Syrie, où un chevalier français, Jean de Brienne, venait de se déclarer roi de Jérusalem (1210), et vers laquelle se jetaient les bandes de la croisade des enfants.

La conversion de François, si radicale qu'elle eût été, n'avait pu que donner à ses pensées et à sa volonté une direction différente, mais non pas changer le fond même de son caractère. « Dans un cœur grand tout est grand. » On a beau changer en se convertissant, on reste le même. Ce qui change ce n'est pas le converti, c'est son milieu; il s'est tout à coup jeté dans un chemin nouveau, mais il y court avec les mêmes ardeurs. François était resté chevalier, et c'est peut-être ce qui lui a acquis à un si haut degré, le culte des plus belles âmes du moyen âge. Il y avait en lui ce besoin d'inconnu, cette soif d'aventures et de sacrifices qui rendent l'histoire de son siècle si grande et si attachante, malgré bien des côtés sombres.

Les génies religieux ont d'ordinaire le privilège de l'illusion. Ils ne voient jamais tout à fait combien le monde est grand. Lorsque leur foi a transporté une

1. *Apoc.* 21 ; 1 Cel. 46 ; 3 Soc. 57-59 ; *An. Perus.* A. SS. p. 600.

montagne, ils tressaillent d'allégresse, comme les vieux lutteurs hébreux, et il leur semble voir poindre l'aurore du jour « où la gloire de l'Éternel apparaîtra, où le loup et l'agneau paîtront ensemble. » Bienfaisante illusion, qui enivre comme un vin généreux, et jette les soldats du bien à l'assaut des forteresses les plus effrayantes, et leur laisse croire que celles-là prises, la guerre finira.

François avait trouvé tant de joies dans son union avec la Pauvreté, qu'il se tenait pour assuré qu'il suffisait d'être homme pour aspirer au même bonheur, et que les Sarrasins se convertiraient en foule à l'Évangile de Jésus, annoncé dans toute sa simplicité. Il partit donc de la Portioncule pour cette croisade d'un nouveau genre. On ignore dans quel port il alla s'embarquer. C'était probablement dans l'automne de 1212; une tempête ayant jeté le bateau sur les côtes de l'Esclavonie, il dut se résigner ou à rester plusieurs mois dans ces parages, ou à retourner en Italie; il se décida pour le retour, mais eut beaucoup de peine à se faire admettre sur un bateau qui partait pour Ancône. Il n'en voulut cependant pas aux matelots; les vivres ayant manqué, il partagea avec eux les provisions dont on l'avait comblé.

A peine à terre, il commença une tournée de prédication, où les âmes répondirent avec plus d'empressement encore que par le passé à ses appels[1]. On peut croire qu'il revint d'Esclavonie dans l'hiver de 1212 à 1213, et qu'il employa le printemps suivant à évangéliser l'Italie centrale. Peut-être est-ce durant ce carême, qu'il se retira dans une île du lac Trasimène et y fit un

1. 1 Cel. 55 et 56; Bon. 129-132.

séjour devenu plus tard fameux dans sa légende[1]. Quoi qu'il en soit, un document tout à fait sûr nous le montre dans les Romagnes au mois de mai 1213[2]. Un jour, François et son compagnon, peut-être frère Léon, arrivèrent au château de Montefeltro[3], entre Macerata et Saint-Marin. On y donnait une grande fête pour la réception d'un nouveau chevalier, mais le bruit et les chants ne les effrayèrent pas, et ils entrèrent sans hésiter dans la cour où toute la noblesse du pays était rassemblée. François prenant alors pour texte les deux vers :

Tanto è il bene ch' aspetto
Ch' ogni pena m'è diletto[4],

fit une allocution si touchante que plusieurs des assistants oublièrent un instant le tournoi pour lequel ils étaient venus. L'un d'eux, Orlando dei Cattani, comte de Chiusi en Casentin fut si remué que tirant François à part : « Père, lui dit-il, je voudrais bien m'entretenir avec vous du salut de mon âme. » — « Très volontiers, répondit François, mais allez pour ce matin, faites honneur aux amis qui vous ont invité, mangez avec eux, et après cela, nous converserons autant qu'il vous plaira. »

Ainsi fut fait. Le comte revint et conclut l'entretien en disant : « J'ai en Toscane une montagne particulière-

1. *Fior.* 7 ; *Spec.* 96 ; *Conform.* 223 a 2. Le fait même du séjour de François dans une île de ce lac est rendu certain par 1 Cel. 60.

2. V. ci-dessus, p. XC. Cf. A. SS. p. 823 s.

3. Aujourd'hui Sasso-Feltrio entre le Conca et le Marecchio, au sud et à deux heures de marche environ de Saint-Marin.

4. Le bonheur que j'attends est si grand, que toute peine m'est une joie.

ment favorable à la contemplation, elle est tout à fait isolée et conviendrait bien à qui voudrait faire pénitence, loin des bruits du monde; si elle vous plaisait, je vous la donnerais volontiers à vous et à vos frères pour le salut de mon âme.»

François accepta avec joie, mais comme il devait être à la Portioncule pour le chapitre de la Pentecôte, il remit à un moment plus favorable, la visite qu'il voulait faire à l'Alverne[1].

Est-ce dans cette même tournée qu'il passa par Imola? En tout cas rien ne s'y oppose. Toujours courtois, il était allé dès son arrivée se présenter à l'évêque et lui demander l'autorisation de prêcher: «Je n'ai besoin de personne pour m'aider dans ma tâche,» lui répondit sèchement celui-ci. François s'inclina et se retira plus poli et plus doux encore qu'à l'ordinaire. Mais moins d'une heure après il était revenu: «Qu'est-ce donc, frère, que me voulez-vous encore?» — «Monseigneur, répondit François, quand un père chasse son fils par la porte, celui-ci rentre par la fenêtre.»

L'évêque désarmé par une si pieuse insistance donna l'autorisation demandée[2].

Le but de François n'était cependant pas d'évangéliser alors la Péninsule; ses frères y étaient déjà répandus en très grand nombre, et il voulait plutôt leur ouvrir l'accès de contrées nouvelles.

1. Tous les documents donnent le texte de François en italien, ce qui suffirait à prouver que ce fut non seulement la langue de ses poésies, mais aussi celle de ses sermons. *Spec.* 92 a ss.; *Conform.* 113 a 2; 231 a 1; *Fior.*, *Prima consid.*

2. 2 Cel. 3, 85; Bon. 82.

N'ayant pu atteindre les Infidèles en Syrie, il résolut d'aller les trouver au Maroc : quelque temps auparavant (juillet 1212) les troupes des Almohades avaient essuyé dans les plaines de Tolosa une défaite irréparable; battu par la coalition des rois d'Aragon, de Navarre et de Castille, Mohammed-el-Naser était retourné mourir à Maroc. François trouvait que cette victoire par les armes ne serait rien si elle n'était suivie d'une pacifique victoire de l'esprit évangélique.

Il était si plein de son projet, si pressé d'arriver au but de son voyage, que bien souvent il oubliait son compagnon, et hâtant le pas, le devançait beaucoup. Les biographes sont malheureusement fort laconiques sur cette expédition, ils disent seulement qu'arrivé en Espagne il y fut assez gravement malade, pour que le retour s'imposât. A part quelques légendes locales d'assez mauvais aloi, nous ne possédons plus aucun renseignement sur les travaux du Saint dans ce pays, ni sur la route qu'il parcourut soit à l'aller, soit au retour[1].

Ce silence n'a rien d'étonnant et ne doit pas faire illusion sur l'importance de cette mission. Celle d'Égypte qui eut lieu six ans plus tard, avec tout un cortège de frères, et à un moment où l'Ordre était bien plus développé, n'est mentionnée qu'en quelques lignes par Thomas de Celano; sans la découverte récente de la chronique de frère Jourdain de Giano, et les longs détails donnés par Jacques de Vitry, nous en serions réduits, sur elle aussi, à des conjectures. Les légendes espagnoles, dont il vient d'être question, peuvent donc n'être pas tout à fait sans

1. 1 Cel. 56; Bon. 132.

fondement, de même que celles qui concernent le passage de saint François à travers le Languedoc et le Piémont, mais dans l'état actuel des sources, il est impossible de faire un triage ayant quelque autorité, entre le fond historique et des excroissances sans valeur.

La mission en Espagne eut sans doute lieu entre la Pentecôte de 1214 et celle de 1215[1]; François avait, je pense, passé l'année précédente[2] en Italie. Peut-être alla-t-il alors voir l'Alverne. La Marche d'Ancône et la vallée de Rieti ont dû également l'attirer vers cette époque; enfin l'accroissement des deux branches de l'Ordre devait rendre sa présence nécessaire à la Portioncule et à Saint-Damien.

La rapidité et l'importance de ces missions n'ont rien qui doive surprendre, ni faire naître des scrupules critiques exagérés. On devenait en quelques heures membre de la fraternité, et il ne faut pas mettre en doute la sincérité de ces vocations, puisqu'elles avaient pour condition l'abandon immédiat, au profit des pauvres, de toute propriété quelconque. A peine reçus, ces nouveaux frères en recevaient d'autres à leur tour, et souvent devenaient, dans la localité même où ils se trouvaient, les chefs du mouvement. La façon dont

1. V. Wadding, *ann.* 1213-1215 Cf. A. SS. p. 602 et 603, 825-831. Marc de Lisbonne, *lib.* I, *cap.* 45, p. 78-80; Papini, *Storia di S. Francesco*, I, p. 79 ss. (Foligno, 1825, 2 vol. in-4°). On s'étonne de voir le P. Suysken appuyer si lourdement sur l'*argumentum a silentio*.

2. De la Pentecôte de 1213 à celle de 1214. — *Post non multum vero temporis versus Marochium iter arripuit*, dit Thomas de Celano (1 Cel. 56) après avoir mentionné le retour d'Esclavonie. En tenant compte de l'*usus loquendi* de l'auteur, cette phrase paraît établir un certain temps d'arrêt entre les deux missions.

nous voyons les choses se passer en 1221 en Allemagne, et en 1224 en Angleterre, nous donne un très vivant tableau de cette germination spirituelle.

Pour qu'un monastère fût fondé, il suffisait que deux ou trois frères eussent à leur disposition un abri quelconque d'où ils rayonnaient dans la ville et les campagnes voisines.

Il serait donc également exagéré de faire de saint François un homme qui passe sa vie à fonder des couvents, et de nier en bloc les traditions locales qui lui attribuent l'érection d'une centaine de monastères. Dans bien des cas, il suffit d'un simple coup d'œil pour savoir si ces prétentions d'antiquité sont justifiées : avant 1220, l'Ordre n'eut que des ermitages, dans le genre de l'Alverne ou des Carceri, et uniquement destinés aux frères qui allaient passer quelque temps dans la retraite.

Revenu à Assise, François admit dans l'Ordre un certain nombre d'hommes instruits, parmi lesquels était peut-être Thomas de Celano. Celui-ci dit en effet que le bon Dieu voulut bien alors se souvenir de lui, et il ajoute plus loin, avec une satisfaction naïve qui semble se trahir : « Le bienheureux François était d'une exquise noblesse de cœur et plein de discernement, aussi rendait-il avec le plus grand soin à chacun ce qui lui était dû, considérant avec sagesse chez tous le degré de leurs dignités. »

Ceci ne s'accorde pas très bien avec le caractère que nous avons esquissé de François; on ne se le figure pas conservant dans l'Ordre les distinctions si profondes qu'on faisait alors entre les divers rangs sociaux, mais il avait cette politesse vraie et éternelle, qui a ses racines dans le cœur, et qui n'est qu'une forme du tact et de

l'amour. Il ne pouvait en être autrement chez un homme qui voyait dans la courtoisie une des qualités de Dieu.

Nous touchons à l'une des périodes les plus obscures de sa vie. Il semble avoir passé après le chapitre de 1215 par une de ces crises de découragement si fréquentes chez ceux qui veulent réaliser l'idéal dès ici-bas. Avait-il découvert les signes avant-coureurs des épreuves réservées à sa famille? Avait-il compris que les nécessités de la vie allaient ternir et déflorer son rêve? Avait-il vu dans l'échec de ses missions en Syrie et au Maroc une indication providentielle d'avoir à changer de voie? Nous ne savons. Mais vers ce temps il eut besoin de s'adresser à sainte Claire et à frère Sylvestre, pour leur demander conseil au sujet des doutes et des hésitations qui l'assaillaient; leur réponse lui rendit la paix et la joie: Dieu par leur bouche lui ordonnait de continuer son apostolat[1].

Il se leva aussitôt et partit dans la direction de Bevagna[2], avec une ardeur qu'on ne lui avait jamais vue. En l'invitant à persévérer, Claire lui avait en quelque sorte inoculé un enthousiasme nouveau. Une parole d'elle avait suffi pour lui rendre toute sa vaillance, et l'on trouve, dès ce moment dans sa vie, encore plus de poésie et d'amour qu'auparavant.

Il marchait plein de joie, lorsqu'apercevant des bandes d'oiseaux, il s'écarta un peu de la route pour aller au milieu d'eux. Bien loin de prendre la fuite ils s'empressèrent autour de lui, comme pour lui souhaiter la

1. *Conform.* 110 b 1 ; *Spec.* 62 b; *Fior.* 16; Bon. 170-174.

2. Village à environ deux lieues au S. O. d'Assise. L'époque est indirectement fixée par Bon. 173 et 1 Cel. 58.

bienvenue: « Oiseaux, mes frères, leur dit-il alors, vous devez beaucoup louer et aimer votre créateur. Il vous a donné des plumes pour vous vêtir, des ailes pour voler, ainsi que tout ce qui vous est nécessaire. Il a fait de vous les plus nobles de ses créatures; il vous permet d'habiter dans l'air pur; vous n'avez ni à semer, ni à moissonner, et cependant il prend soin de vous, vous protège et vous dirige. » Alors les oiseaux se mirent à allonger le cou, à étendre les ailes, à ouvrir le bec, à le regarder, comme pour le remercier, pendant qu'il passait et repassait au milieu d'eux, les caressant du bord de sa tunique; puis, il les congédia avec sa bénédiction[1].

Dans cette même tournée d'évangélisation, ayant passé à Alviano[2], il adressa quelques exhortations à la foule, mais les hirondelles remplissaient si bien l'air de leurs cris, qu'il ne pouvait se faire entendre : « Il est temps que je parle à mon tour, leur dit-il, hirondelles mes petites sœurs, écoutez la parole de Dieu, gardez le silence et restez bien tranquilles jusqu'à ce que j'aie terminé[3]. »

On voit comment l'amour de François s'étendait à toute la création, combien la vie diffuse répandue dans les choses l'inspirait et l'émouvait. Depuis le soleil, jusqu'au ver de terre foulé aux pieds, tout lui transmettait le soupir ineffable des êtres qui vivent, souffrent et meurent et, dans leur vie comme dans leur mort, accomplissent l'œuvre divine :

1. 1 Cel. 58; Bon. 109 et 174; *Fior.* 16; *Spec.* 62 b; *Conform.* 114b 2.

2. A peu près à moitié chemin entre Orvieto et Narni.

3. 1 Cel. 59; Bon. 175.

« Soyez loué, Seigneur, avec toutes vos créatures, spécialement pour monseigneur frère soleil, qui nous donne le jour et par lui vous montrez votre lumière. Il est beau et rayonnant, avec grande splendeur; de vous Très-Haut, il est le symbole. »

A ce point de vue encore, François renouvelle l'inspiration hébraïque et la veine si simple et si grandiose des prophètes d'Israël : « Louez l'Éternel ! avait chanté le royal psalmiste, louez l'Éternel, feu et grêle, neiges et brouillards; vents impétueux qui exécutez ses ordres; montagnes et toutes les collines; arbres fruitiers et tous les cèdres; animaux et tout le bétail; reptiles et oiseaux ailés; rois de la terre et tous les peuples; princes et tous les juges de la terre; jeunes hommes et jeunes filles, vieillards et enfants! Louez l'Éternel ! Louez l'Éternel ! »

La journée des oiseaux de Bevagna resta dans ses souvenirs une des plus belles de toute sa vie, et lui, si réservé d'ordinaire, aima toujours à la raconter [1] ; c'est que les chastes ardeurs qui le jetaient dans une communion intime et délicieuse avec tous les êtres, c'est à Claire qu'il les devait; c'était elle qui l'avait arraché aux tristesses et aux hésitations; aussi avait-il au cœur une immense reconnaissance pour celle qui avait su, le moment venu, lui rendre amour pour amour, inspiration pour inspiration.

La sympathie de François pour les animaux, telle qu'elle éclate ici n'a donc rien de cette sensiblerie, si souvent factice et exclusive de tout autre amour, qu'étalent bruyamment certaines associations contem-

1. *Ad hæc, ut ipse dicebat*... 1 Cel. 58.

poraines; elle n'est chez lui qu'une manifestation du sentiment de la nature, sentiment tout mystique, on dirait panthéiste, si ce mot n'avait un sens philosophique trop déterminé et absolument en opposition avec la pensée franciscaine.

Ce sentiment qui, chez les poètes du treizième siècle, est si souvent faux et maniéré, n'est pas seulement vrai chez lui, mais il a quelque chose de vivant, de sain, de robuste[1]. C'est cette veine de poésie qui a rendu à l'Italie conscience d'elle-même, lui a fait oublier en quelques années le cauchemar des idées cathares, et l'a arrachée au pessimisme. Par elle aussi, François est devenu l'initiateur du mouvement artistique qui a précédé la Renaissance, l'inspirateur de cette nuée de Préraphaëlites, dessinateurs maladroits, parfois grotesques, auxquels nous retournons aujourd'hui avec une sorte de piété, trouvant à leurs saints disgracieux une vie intime, une expression morale que nous cherchons en vain ailleurs.

Si la voix du petit pauvre d'Assise fut si bien

1. On a voulu comparer à cet égard François à quelques-uns de ses contemporains; mais la similitude des mots fait éclater la diversité d'inspiration : qu'Honorius III dise : *Forma rosæ est inferius angusta, superius ampla et significat quod Christus pauper fuit in mundo, sed est Dominus super omnia et implet universa. Nam sicut forma rosæ* etc. (édit. Horoy t. I, col. XXIV et 804) et fasse tout un sermon sur le symbolisme de la rose, ces dissertations alambiquées n'ont rien à voir avec le sentiment de la nature. C'est l'arsenal de la rhétorique médiévale, employé a disséquer un mot. Il y a là un effort intellectuel, et non un chant d'amour. L'Imitation dira : *Si votre cœur était droit, toute créature serait pour vous un miroir de vie et un livre de sainte doctrine, lib.* II, cap. 2. Le sentiment naïf de la beauté de la création est encore absent ici; elle devient un pédagogue déguisé.

entendue; c'est qu'ici comme ailleurs, elle n'avait rien de convenu. Comme on est loin, avec lui, de la piété effarouchée et pharisaïque de ces religieux qui défendaient l'accès des couvents aux femelles des animaux. Sa notion de la chasteté ne rappelle en rien cet excès de pruderie : un jour, à Sienne, il se fit donner des tourterelles, et les tenant dans le pan de sa tunique : « Tourterelles, petites sœurs, vous êtes simples, innocentes et chastes, pourquoi vous êtes-vous laissé prendre? Je vais vous sauver de la mort et vous faire des nids pour que vous puissiez procréer et multiplier, selon le commandement de notre Créateur. »

Il alla en effet faire des nids pour toutes, et les tourterelles se mirent à pondre, à couver et à élever leurs nichées sous les yeux des frères [1].

A Rieti, une famille de rouges-gorges était la commensale du monastère, et les petits venaient picorer sur la table même où les frères prenaient leur repas [2]. Non loin de là, à Greccio [3], on apporta à François un levraut vivant qui avait été pris au piège : « Viens à moi, lui dit-il, frère levraut. » Et comme la pauvre bête lâchée se réfugiait auprès de lui, il la prit, la caressa, et enfin la mit par terre pour lui rendre la liberté; mais elle revint à plusieurs reprises, si bien qu'il fallut la porter jusqu'à la forêt voisine, pour qu'elle consentît à reprendre sa liberté [4].

1. *Spec.* 157. *Fior.* 22.

2. 2 Cel. 2, 16, *Conform.* 148 a 1, 183 b 2. Cf. l'histoire de la brebis de la Portioncule: Bon. 111.

3. Village de la vallée de Rieti, à deux heures de marche de cette ville, sur la route de Terni.

4. 1 Cel. 60; Bon. 113.

Un jour, il traversait le lac de Rieti. Le batelier, dans la barque duquel il passait, lui offrit une tanche de grosseur peu commune. François l'accepta avec joie, mais à la grande stupéfaction du pêcheur, la remit dans l'eau, en l'invitant à bénir Dieu [1].

On n'en finirait pas si l'on voulait raconter tous les traits du même genre [2], car chez lui le sentiment de la nature était inné; c'était une communion perpétuelle qui lui faisait aimer la création tout entière [3]; il s'est enivré du sortilège des grands bois; il a eu des terreurs d'enfant quand il était seul en prière dans une chapelle abandonnée, mais il a savouré des joies indicibles, rien qu'en aspirant le parfum d'une fleur ou en contemplant l'eau limpide d'un ruisseau [4].

Ce parfait amant de la pauvreté tolérait pourtant un luxe; il l'ordonnait même à la Portioncule, celui des fleurs; le frère jardinier ne devait pas semer seulement des légumes et des plantes utiles, mais il devait réserver un coin de bonne terre pour nos sœurs, les fleurs des champs. François leur parlait à elles aussi, ou plutôt il leur répondait, car leur mystérieux et doux langage s'insinuait jusqu'au fond de son cœur [5].

Le treizième siècle était prêt pour comprendre la voix du poète de l'Ombrie; le sermon aux oiseaux [6] clôt le

1. 1 Cel. 61; Bon. 114.

2. 2 Cel. 3, 54; Bon. 109; 2 Cel. 3, 103 ss.; Bon. 116 ss.; Bon. 110; 1 Cel. 61; Bon. 114; 113; 115; 1 Cel. 79; *Fior.* 13 etc.

3. 2 Cel. 3, 101 ss.; Bon. 123.

4. 2 Cel. 3, 59; 1 Cel. 80 et 81.

5. 2 Cel. 3, 101; *Spec.* 136 a; 1 Cel. 81.

6. C'est la scène de sa vie le plus souvent reproduite par les précurseurs de Giotto. L'artiste inconnu qui (avant 1236) a décoré la nef de l'église inférieure d'Assise a consacré cinq fresques à

règne de l'art byzantin et de la pensée dont il était l'image. C'est la fin du dogmatisme et de l'autorité; c'est l'avènement de l'individualisme et de l'inspiration, avènement bien précaire sans doute, et qui sera suivi de réactions opiniâtres, mais qui n'en marque pas moins une date dans l'histoire de la conscience humaine[1]. Parmi les compagnons de François, beaucoup étaient trop enfants de leur siècle, trop imbus de sa discipline théologique et métaphysique, pour comprendre tout à fait un sentiment si naïf et si profond[2]. Mais tous, à

l'histoire de Jésus et cinq à la vie de saint François: Sur ces dernières il a représenté: 1° Le renoncement à l'héritage paternel; 2° François soutenant l'église de Latran; 3° la prédication aux oiseaux; 4° les stigmates; 5° les funérailles. Cette œuvre, malheureusement fort mal éclairée, et dont la moitié, à peu près, a disparu lors de la construction des chapelles de la nef, mériterait d'être gravée avant de disparaître complètement. L'histoire de l'art au temps de Giunta Pisano est encore trop enveloppée d'obscurité pour qu'on puisse négliger une pareille source de renseignements. M. Thode (*Franz von Assisi und die Anfänge der Kunst*. Berlin 1885, in-8° av. grav.) et le R. P. Fratini (*Storia della Basilica d'Assisi*. Prato 1882, in-8°) sont beaucoup trop brefs en ce qui concerne ces fresques.

1. Je ne prétends pas, cela va sans dire, que François ait été le seul initiateur de ce mouvement, et moins encore son créateur; il en a été le chantre le mieux inspiré, et cela peut suffire à sa gloire. Si l'Italie a été réveillée, c'est qu'elle ne dormait pas aussi lourdement qu'au dixième siècle; les mosaïques de la façade du dôme de Spolète (le Christ entre la Vierge et saint Jean) appartiennent déjà à l'art nouveau. La victoire cependant était si peu définitive que les peintures murales de Saint-Laurent hors les Murs et des Quatre-Couronnés qui lui sont postérieures d'une dizaine d'années, retombent dans un byzantinisme grossier. Voir aussi celles du baptistère de Florence.

2. De là, les explications plus ou moins subtiles, dont ils ont orné ces traits. — Sur le rôle des animaux dans les légendes du treizième siècle, on peut consulter Césaire de Heisterbach, éd. Strange t. II, p. 257 ss.

des degrés divers, ont subi le charme. Les pages de Thomas de Celano sont ici d'un lyrisme qu'on ne retrouve dans aucune autre partie de son ouvrage, et se terminent par un portrait de François qui fait songer au Cantique des Cantiques[1] : d'une taille au-dessous de la moyenne, François avait la figure gaie et bonne, les yeux noirs, la voix douce et sonore. Il y avait dans toute sa personne quelque chose de frêle et de gracile qui le rendait infiniment aimable. Tous ces traits se retrouvent dans les plus anciens portraits[2].

1. 1 Cel. 80-83.

2. 1 Cel. 83; *Conform.* 111 a. M. Thode (*Anfänge* p. 76-94) étudie une trentaine de portraits. Les plus importants sont reproduits dans *Saint François* (1 vol. in-4°, Paris 1885); 1° Portrait contemporain par frère Eudes; se trouve à Subiaco (*loc. cit.* p. 30); 2° Portrait datant des environs de 1230 par Giunta Pisano (?); conservé à la Portioncule (*loc. cit.* p. 384); 3° enfin, portrait daté de 1235, par Bon. Berlinghieri et conservé à Pescia en Toscane (*loc. cit.* p. 277). En 1886, le prof. Carattoli a étudié avec grand soin un portrait qui date à peu près des mêmes années, et dont il donne un dessin, (conservé aussi depuis quelque temps à la Portioncule). *Miscellanea francescana* t. I, p. 44-48. Cf. p. 160, 190 et 1887, p. 32. M. Bonghi a écrit des pages intéressantes sur l'iconographie de saint François (*Francesco di Assisi*, 1 vol. in-12, Citta di Castello, Lapi 1884. V. p. 103-113).

CHAPITRE XI

L'homme intérieur et le thaumaturge.

La tournée missionnaire, entreprise sur les encouragements de sainte Claire et si poétiquement inaugurée par le sermon aux oiseaux de Bevagna, semble avoir été pour François un triomphe continuel [1]. La légende s'empare de lui définitivement; bon gré mal gré, les miracles éclatent sous ses pas; à son insu même, les objets qui lui ont servi ont des effets merveilleux; on sort processionnellement des villages pour aller à sa rencontre, et chez le biographe on entend l'écho de ces fêtes religieuses d'Italie, gaies, populaires, bruyantes, ensoleillées, qui ressemblent si peu aux fêtes méticuleusement organisées des peuples septentrionaux.

D'Alviano, François vint sans doute à Narni, une des plus délicieuses bourgades de l'Ombrie, en train de se bâtir une cathédrale au lendemain de la conquête de ses libertés communales. Il semble avoir eu pour elle une sorte de prédilection ainsi que pour les villages environnants [2].

1. 1 Cel, 62.

2. 1 Cel. 66; Cf. Bon. 180; 1 Cel. 67; Cf. Bon. 182; 1 Cel. 69; Bon. 183. Après la mort de saint François, les Narniates furent les plus empressés à venir prier sur son tombeau. 1 Cel. 128, 135, 136, 138, 141; Bon. 275.

De là, il paraît s'être engagé dans la vallée de Rieti, où Greccio, Fonte-Colombo, San-Fabiano, Sant-Eleuthero, Poggio-Buscone conservent ses traces mieux encore que les environs d'Assise.

Thomas de Celano ne nous donne aucun détail sur la route suivie, mais s'étend par contre sur les succès de l'apôtre dans la Marche d'Ancône, et surtout à Ascoli. Les gens de ces contrées se rappelaient-ils encore les appels que François et Égide étaient venus leur adresser six ans auparavant (1209), ou faut-il croire qu'ils étaient tout particulièrement préparés pour comprendre l'Évangile nouveau ? Quoi qu'il en soit, nulle part ailleurs on n'avait montré pareil enthousiasme ; l'effet des prédications fut si grand qu'une trentaine de néophytes reçurent immédiatement l'habit.

La Marche d'Ancône devait rester la province franciscaine par excellence. C'est là que sont Offida, San-Severino, Macerata, Forano, Cingoli, Fermo, Massa et vingt autres ermitages où la pauvreté devait trouver pendant plus d'un siècle ses hérauts et ses martyrs ; c'est de là que sont sortis Jean de l'Alverne, Jacques de Massa, Conrad d'Offida, Angelo Clareno, et ces légions de révolutionnaires anonymes, de rêveurs, de prophètes, qui depuis les frères *extirpés* en 1244 par le général de l'Ordre, Crescentius de Jesi, ne cessèrent de se recruter, et, par leur fière résistance à tous les pouvoirs, écrivirent une des plus belles pages de l'histoire religieuse du moyen âge.

Ces succès, qui inondaient de joie l'âme de François, ne provoquaient pas chez lui le plus petit mouvement d'orgueil. Jamais homme n'a eu une plus grande puissance sur les cœurs, parce que jamais prédicateur ne

s'est moins prêché lui-même. Un jour frère Masseo voulut mettre sa modestie à l'épreuve :

« Pourquoi toi ? Pourquoi toi ? Pourquoi toi ? répéta-t-il à plusieurs reprises, comme s'il avait voulu se railler de François. » — « Que veux-tu donc dire, s'écria enfin celui-ci. » — « Je veux dire que tout le monde te suit, chacun désire te voir, t'entendre, t'obéir, et pourtant tu n'es ni beau, ni savant, ni de noble famille. D'où vient donc que ce soit toi que tout le monde veut suivre ? » — A l'ouïe de ces paroles, le bienheureux François plein de joie leva les yeux au ciel, et après être resté un long moment absorbé dans sa contemplation, il s'agenouilla, louant et bénissant Dieu avec une ferveur extraordinaire. Puis se tournant vers Masseo : « Tu veux savoir pourquoi c'est moi que l'on suit ? Tu veux le savoir ? C'est que les yeux du Très-Haut l'ont voulu ainsi : ils regardent sans cesse les bons et les méchants, et comme ces yeux très saints n'ont aperçu parmi les pécheurs aucun homme plus petit, ou plus insuffisant ou plus pécheur que moi, ils m'ont choisi pour accomplir l'œuvre merveilleuse que Dieu a entreprise ; il m'a choisi, parce qu'il n'en a pas trouvé de plus vil, et qu'il a voulu ainsi confondre la noblesse et la grandeur, la force, la beauté et la science du monde[1]. »

Cette réponse jette un rayon de lumière sur le cœur de saint François : le message qu'il apporte au monde, c'est encore une fois la bonne nouvelle annoncée aux pauvres ; son but est la reprise de cette œuvre messianique entrevue par la Vierge de Nazareth dans son *Magnificat*, ce chant d'amour et de liberté, dans les

1. *Spec.* 103 a ; *Fior.* 10 ; Cf. *Conform.* 50 b 1, 175 a 2.

soupirs duquel passe la vision d'un état social nouveau.

Il vient rappeler que le bonheur de l'homme, la paix de son cœur, la joie de sa vie, n'est ni dans l'argent, ni dans la science, ni dans la force, mais dans une volonté droite et sincère : Paix aux hommes de bonne volonté!

Le rôle qu'il avait joué à Assise dans les débats de ses concitoyens, il l'aurait volontiers joué dans tout le reste de la Péninsule, car jamais personne n'a rêvé une rénovation sociale plus complète, mais si le but est le même que pour beaucoup de révolutionnaires venus après lui, les moyens sont complètement différents : sa seule arme fut l'amour.

L'événement lui a donné tort. A part les illuminés de la Marche d'Ancône et les *Fraticelli* de notre Provence, ses disciples ont à l'envi méconnu sa pensée[1].

Qui sait si personne ne se lèvera pour reprendre son œuvre ? La fureur des spéculations véreuses n'a-t-elle

1. En ce qui concerne : 1° la fidélité à la Pauvreté ; 2° l'interdiction de modifier la Règle ; 3° l'égale autorité du Testament et de la Règle ; 4° la demande de privilèges en cour de Rome ; 5° l'élévation des frères à de hautes charges ecclésiastiques ; 6° la défense absolue de se mettre en opposition avec le clergé séculier ; 7° interdiction des grandes églises et des riches couvents. Sur tous ces points et bien d'autres encore l'infidélité à la volonté de François était complète dans l'Ordre moins de vingt-cinq ans après sa mort. On peut épiloguer sur tout cela ; le Saint-Siège, en interprétant la Règle, a eu le droit canonique pour lui, mais Ubertin de Casal, en disant qu'elle était parfaitement claire et n'avait pas besoin d'interprétation, avait le bon sens de son côté, que cela lui suffise ! *Et est stupor quare queritur expositio super litteram sic apertam quia nulla est difficultas in regulæ intelligentia* (*Arbor vitæ crucifixæ*, Venise, 1485, lib. V, cap 3. *Sanctus vir Egidius tanto ejulatu clamabat super regulæ destructionem quam videbat quod ignorantibus viam spiritus quasi videbatur insanus. Id. Ibid.*

pas fait assez de victimes! N'y en a-t-il pas beaucoup parmi nous qui s'aperçoivent que le luxe est un trompe l'œil? que si la vie est un combat, elle n'est pas une tuerie où des bêtes féroces se disputent une proie, mais qu'elle est la lutte avec le divin, sous quelque forme qu'il se présente, vérité, beauté ou amour? Qui sait si ce dix-neuvième siècle agonisant ne se soulèvera pas de son suaire pour faire amende honorable et léguer à son successeur une parole de foi virile?

Oui, le Messie viendra. Celui qui a été annoncé par Joachim de Flore et qui doit inaugurer un nouveau cycle de l'histoire de l'humanité, paraîtra. *L'espérance ne confond point.* Il y a, dans nos Babylones modernes et dans les chaumières de nos montagnes, trop d'âmes qui soupirent mystérieusement l'hymne de la grande vigile : *Rorate cœli desuper et nubes pluant Justum*[1], pour que nous ne soyons pas à la veille d'un enfantement divin.

Toute origine est mystérieuse. Cela est vrai de la matière, mais encore davantage de cette vie supérieure à toutes les autres qui s'appelle la sainteté : c'est dans la prière que François trouvait les forces spirituelles qui lui étaient nécessaires; aussi recherchait-il le silence et la solitude. S'il savait batailler au milieu des hommes pour les gagner à la foi, il aimait, suivant la parole de Celano, à s'envoler comme l'oiseau, pour aller se faire un nid sur la montagne[2].

1. *Cieux, répandez votre rosée et que les nuées fassent pleuvoir le Juste.* Antienne du temps de l'Avent.

2. *In foramibus petræ nidificabat.* 1 Cel. 71. Sur les prières de François, V. Ibid. 71 et 72; 2 Cel. 3, 38-43; Bon. 139-148. Cf. 1 Cel. 6; 91; 103; 3 Soc. 8; 12; etc.

Pour les hommes vraiment pieux, la prière des lèvres, l'oraison formulée n'est guère qu'une forme inférieure de la vraie prière. Même lorsqu'elle est sincère et attentive, et non pas une répétition machinale, elle n'est qu'un prélude pour les âmes que le matérialisme religieux n'a pas tuées.

Rien ne ressemble plus à la piété que l'amour. Les formulaires de prières sont aussi incapables de dire les émotions de l'âme, que des modèles de lettres d'amour de dire les transports du cœur passionné. Pour la piété vraie comme pour l'amour profond, la formule même est déjà une sorte de profanation.

Prier, c'est parler à Dieu, nous élever à lui, pour qu'il descende vers nous, converser avec lui. C'est un acte de recueillement, de réflexion, qui suppose les efforts de ce qu'il y a en nous de plus personnel.

Envisagée dans ce sens, la prière est la mère de toutes les libertés et de tous les affranchissements.

Qu'elle soit ou non, un soliloque de l'âme avec elle-même, ce soliloque n'en serait pas moins le fond même des puissantes individualités.

Chez saint François comme chez Jésus, elle a ce caractère d'effort qui en fait l'acte moral par excellence. Pour connaître véritablement de pareils hommes, il faudrait pouvoir les accompagner, suivre Jésus sur les sommets où il allait passer les nuits : trois privilégiés, Pierre, Jacques, Jean, l'y suivirent un jour, mais pour décrire ce qu'ils avaient vu, tout ce qu'un viril *sursum corda* ajouta au rayonnement et à la mystérieuse grandeur de celui qu'ils adoraient, ils ont été obligés de recourir à la langue des symboles.

Il en fut de même pour saint François. Pour lui

comme pour son Maître, le terme de la prière, c'est la communion avec le Père céleste, c'est l'accord du divin et de l'humain, ou plutôt, c'est l'homme qui s'efforce de faire l'œuvre de Dieu, ne lui disant pas seulement un *Fiat* passif, résigné, impuissant, mais qui se relève vaillamment: « Me voici, Seigneur, prêt à faire votre volonté. »

« Il y a d'insondables forces au fond de l'âme humaine, parce qu'au fond il y a Dieu lui-même. » Que ce Dieu soit transcendant ou immanent; qu'il soit l'Un, le Créateur, le Principe éternel et immuable ou qu'il soit, comme le disent les docteurs d'outre-Rhin, l'objectivation idéale de notre moi, là n'est pas la question pour les héros de l'humanité. Le soldat au milieu de la bataille ne philosophe pas pour savoir ce qu'il y a de vrai ou de faux dans le sentiment patriotique; il prend ses munitions et se bat au péril de sa vie. Les soldats des combats spirituels cherchent de même leurs forces dans la prière, dans la réflexion, la contemplation, l'inspiration : tous, poètes, artistes, initiateurs, saints, législateurs, prophètes, conducteurs de peuples, savants, philosophes, c'est à cette même source qu'ils vont puiser.

Mais ce n'est pas sans peine que l'âme s'unit à Dieu, ou si l'on aime mieux, qu'elle se trouve elle-même. Une prière n'aboutit à la communion divine que si elle a commencé par être une lutte. Le patriarche d'Israël, couché près de Béthel, l'avait déjà deviné, le Dieu qui passe, ne dit son nom qu'à ceux qui l'arrêtent et lui font violence pour le savoir. Il ne bénit qu'après de longues heures de combat.

L'Évangile a trouvé un mot intraduisible pour nous dire ce caractère des prières de Jésus; il compare la

lutte qui précéda l'immolation volontaire du Christ, à l'agonie : *Factus in agonia*[1]. On peut dire de sa vie qu'elle a été une longue tentation, une lutte, une prière, puisque ces mots n'expriment que des moments différents de l'activité spirituelle.

Comme leur Maître, les disciples et les successeurs du Christ ne peuvent conquérir leur âme qu'à force de persévérance. Mais ces paroles, vides de signification pour les conventicules dévots, ont eu pour les génies religieux un sens tragique.

Rien de plus faux, historiquement, que les saints qui ornent nos églises avec leur attitude mignarde, leurs airs contristés, ce je ne sais quoi d'anémique, et d'émacié, on dirait presque d'émasculé, qu'il y a dans tout leur être ; ce sont de pieux séminaristes élévés sous la direction de saint Alphonse de Liguori ou de saint Louis de Gonzague, ce ne sont pas des saints, c'est-à-dire des violents qui ont forcé les portes du ciel.

Nous touchons à un des côtés les plus délicats de la vie de François : ses relations avec les puissances diaboliques. Les mœurs et les idées ont si profondément changé, en ce qui concerne l'existence du diable et ses relations avec les hommes, qu'il est à peu près impossible de se figurer la place énorme que la pensée des démons a occupée jadis dans les préoccupations des hommes.

Les meilleurs esprits du moyen âge ont cru, sans le moindre doute, à l'existence de l'Esprit malin, à ses transformations perpétuelles pour tâcher de tenter les hommes, et les faire tomber dans ses pièges. En plein

1. Luc 22, 44.

seizième siècle, Luther, qui avait sapé tant de croyances, ne doute pas plus de l'existence personnelle de Satan que de la sorcellerie, des conjurations ou des possessions[1].

Trouvant dans leur âme tout un arrière-fond de grandeur et de misère, y entendant éclater parfois les harmonies lointaines d'un appel à une vie supérieure, bientôt dominées par les clameurs de la brute, nos ancêtres ne pouvaient s'empêcher de chercher l'explication de ce duel; ils la trouvèrent dans la lutte des démons contre Dieu.

Le diable est le prince des démons, comme Dieu est le prince des anges; capables de toutes les transformations, ils se livrent, jusqu'à la fin des temps, des batailles terribles, qui se termineront par la victoire de Dieu; mais en attendant chaque homme est, durant toute sa vie, sollicité par ces deux adversaires, et les plus belles âmes sont naturellement les plus disputées.

C'est ainsi que saint François, avec tout son siècle, expliquait les troubles, les terreurs, les angoisses dont son cœur était parfois assailli, aussi bien que les espérances, les consolations et les joies dont il était d'ordinaire inondé. Partout où l'on suit ses pas, les traditions locales ont conservé le souvenir des rudes assauts qu'il eut à subir de la part du tentateur.

Il est sans doute inutile de rappeler ici ce fait élémen-

1. Félix Kuhn, Luther sa vie et son œuvre. Paris 1883, 3 vol. in-8°, t. I, p. 128; t. II, p. 9; t. III, p. 257. Benvenuto Cellini n'hésite pas à raconter la visite qu'il fit un jour au Colisée en compagnie d'un magicien dont les paroles évoquèrent des nuées de diables qui vinrent peupler toute l'enceinte. B. Cellini. *La vita scritta da lui medesimo*, éd. Bianchi. Florence 1890, in-12, p. 33.

taire que si, avec le temps, les mœurs changent, l'homme se modifie aussi singulièrement. Si suivant l'éducation et le genre de vie, tel ou tel sens peut devenir d'une àcuité qui confond les habitudes courantes — l'ouïe chez le musicien, le tact chez l'aveugle, etc. — il faut estimer par là, combien certains sens ont pu être plus aiguisés jadis qu'aujourd'hui. L'illusion visuelle a été, il y a quelques siècles, chez les adultes, ce qu'elle est aujourd'hui chez les enfants de nos campagnes les plus reculées. Une feuille qui tremblote, un rien, un souffle, un bruit inexpliqué, crée chez eux une image qu'ils voient, et à la réalité de laquelle ils croient absolument. L'homme est d'une seule pièce; l'hypéresthésie de la volonté suppose celle de la sensibilité; l'une est la condition de l'autre, et c'est ce qui rend les hommes des époques de révolution tellement plus grands que nature. Il serait inepte, sous prétexte de vérité, de vouloir les ramener aux communes mesures de nos sociétés contemporaines, car ils ont été véritablement des demi-dieux pour le bien comme pour le mal.

Les légendes ne sont pas toujours absurdes. Les hommes de 93 sont encore tout près de nous, mais c'est pourtant à bon droit que la légende s'est emparée d'eux, et c'est pitié de voir ces hommes, qui dix fois par jour avaient à prendre des résolutions où tout était en jeu, leur sort, celui de leurs idées et parfois celui de la patrie, jugés comme s'ils avaient été de bons bourgeois, ayant le loisir de discuter longuement chaque matin le vêtement à mettre ou le menu d'un dîner. La plupart du temps, les historiens n'ont aperçu sur eux qu'une partie de la vérité, car il n'y a pas eu seulement deux hommes en eux : presque tous sont à la fois

poètes, démagogues, prophètes, tyrans, héros, martyrs. Écrire l'histoire, c'est donc traduire et transposer presque continuellement. Les hommes du treizième siècle n'ont pas pu se résoudre à ne pas rapporter à une cause extérieure les mouvements intérieurs de leur âme. Dans ce qui nous apparaît comme le résultat de nos réflexions, eux voyaient celui de l'inspiration; là où nous disons désirs, instincts, passions, eux disaient tentation; mais il ne faut pas que ces différences de langage nous fassent négliger ou taxer de tromperie une partie de leur vie spirituelle, et nous amènent aux appréciations d'un rationalisme étroit et ignorant.

Saint François a cru bien des fois se battre avec le diable; les horribles démons de l'enfer étrusque hantaient encore les bois de l'Ombrie et de la Toscane, mais tandis que, pour ses contemporains et quelques-uns de ses disciples, les apparitions, les prodiges, les possessions sont des phénomènes quotidiens, ils sont pour lui exceptionnels, et restent tout à fait à l'arrière-plan. Dans l'iconographie de saint Benoît, comme dans celle de la plupart des saints populaires, le diable occupe une place prépondérante; dans celle de saint François il disparaît si complètement que dans la longue série des fresques de Giotto à Assise, on ne le voit pas une seule fois[1].

De même tout ce qui est théurgie et thaumaturgie occupe dans sa vie un rang tout à fait secondaire. Jésus dans l'Évangile donne à ses apôtres le pouvoir de chasser

1. Sur le diable et François. V. 1 Cel. 68; 72; 3 Soc. 12; 2 Cel. 1, 6; 3, 10; 53; 58-65. Bon. 59-62. Cf. Eccl. 3; 5; 13. *Fior.* 29; *Spec.* 110 b. Pour avoir une idée du rôle du diable dans la vie des religieux au commencement du treizième siècle, il faut lire le *Dialogus miraculorum* de Césaire de Heisterbach.

les esprits impurs et de guérir toute maladie et toute infirmité[1] : François a sûrement pris ces paroles qui faisaient partie de sa Règle, au pied de la lettre. Il a cru faire, et il a voulu faire des miracles ; mais sa pensée religieuse était trop pure, pour lui laisser considérer le miracle autrement que comme un moyen tout exceptionnel d'adoucir les souffrances des hommes. Pas une fois, on ne le voit recourir au miracle pour prouver son apostolat ou imposer ses idées. Son tact l'avertissait que les âmes sont dignes d'être gagnées par de meilleurs moyens. Cette absence presque complète de merveilleux[2] est d'autant plus remarquable qu'elle est en contradiction absolue avec les tendances de son siècle[3].

Ouvrez la vie de son disciple saint Antoine de Padoue († 1231) : c'est un fastidieux catalogue de prodiges, de guérisons, de résurrections. On dirait le prospectus d'un pharmacien inventeur d'une drogue nouvelle, plutôt

1. Matth. 10, 1.

2. Les miracles n'occupent que dix paragraphes (61-70) dans 1 Cel. et sur le nombre, il en est plusieurs qu'on ne peut guère compter comme miracles de François, puisqu'ils ont été faits par des objets lui ayant appartenu.

3. Les hérétiques profitèrent souvent de cette soif de merveilleux pour duper les catholiques : Les cathares de Moncoul fabriquèrent un portrait de la Vierge, où elle était représentée borgne et édentée, et dirent que dans son humilité le Christ avait choisi une femme très laide pour mère. Ils n'eurent pas de peine à provoquer quelques guérisons ; l'image devint fameuse, fut vénérée un peu partout, et accomplit une foule de miracles jusqu'au jour où les hérétiques divulguèrent la mystification au grand scandale des fidèles. Egbert de Schönau, *Contra Catharos*, serm. I, cap. 2 (Patrol. lat. Migne, t. 195). Cf. Heisterbach, *loc cit.*, V, 18. Luc de Tuy, *De altera Vita*, lib. II, 9 ; III, 9, 18(Patrol. Migne, 208).

qu'un appel à la conversion et à une vie supérieure. Cela peut intéresser des malades ou des dévots, mais ni le cœur ni la conscience n'y sont saisis.

Il faut dire à la décharge d'Antoine de Padoue que ses relations avec François semblent avoir été fort peu de chose. Chez les disciples de la première heure, qui avaient eu le temps de pénétrer jusqu'au fond de la pensée de leur maître, on retrouve des traces de ce noble dédain du merveilleux ; ils savaient trop bien, ceux-là, que la joie parfaite n'est pas de stupéfier le monde par des prodiges, de rendre la vue aux aveugles, ni même de ressusciter des morts de quatre jours, mais qu'elle est dans cet amour qui va jusqu'à l'immolation. *Mihi absit gloriari nisi in cruce Domini*[1].

Aussi frère Égide demandait-il en grâce au bon Dieu de ne pas lui faire faire de miracles; il voyait en eux, comme dans la passion pour la science, un piège où se feraient prendre les orgueilleux, et qui détournerait l'Ordre de sa vraie mission[2].

Les miracles de saint François sont tous des actes d'amour : c'est dans la guérison des maladies nerveuses, de ces troubles en apparence inexplicables, qui sévissent aux époques de crise, qu'il accomplit les plus nombreux. Ses regards si doux, si compatissants et si puissants aussi, qui semblaient être comme les messagers de son cœur, suffisaient souvent à faire oublier toute souffrance à ceux qui le voyaient.

Le mauvais œil est une superstition moins stupide

1. « A Dieu ne plaise que je me glorifie d'autre chose que de la croix de notre Seigneur Jésus-Christ. » Gal. 6, 14. C'est encore aujourd'hui la devise des Frères Mineurs.

2. *Spec.* 182 a ; 200 a ; 232 a. Cf. 199 a.

peut-être qu'on ne se l'imagine d'ordinaire. Jésus a eu raison de dire qu'il suffit d'un regard pour être adultère; mais il y a aussi tel regard, celui de la contemplative Marie, par exemple, qui vaut tous les sacrifices, parce qu'il les contient tous, parce qu'il nous donne, nous consacre, nous immole.

Cette puissance du regard, la civilisation l'émousse; une partie de l'éducation mondaine consiste à faire mentir nos yeux, à les rendre atones, à en éteindre les flammes, mais les natures simples et droites ne sauraient renoncer à ce langage du cœur, « qui porte la vie et la santé dans ses rayons. »

« Un frère souffrait des tourments infinis; parfois il se roulait sur le sol, se heurtant à tous les obstacles, la bouche écumante, horrible à voir; puis son corps se raidissait, et on le voyait, après être resté un instant allongé, se contracter bientôt, se tordre horriblement. Quelquefois même gisant par terre, les pieds touchant la tête il bondissait à hauteur d'homme. » François vint le voir et le guérit[1].

Mais ce sont là des exceptions, et la plupart du temps le Saint se dérobait aux instances de ses compagnons, lorsqu'ils lui demandaient des miracles.

En résumé, si l'on embrasse d'un coup d'œil la piété de François, on voit qu'elle procède de l'union intime de son âme avec le divin par la prière : cette vue intuitive de l'idéal le classe parmi les mystiques. Il a connu en effet l'ivresse et la liberté du mysticisme, mais il ne faut pas oublier tous les côtés par lesquels il s'en sépare, en particulier son ardeur apostolique.

1. 1 Cel. 67.

Il y a de plus à cette piété quelques caractères particuliers qu'il est nécessaire d'indiquer.

D'abord la liberté vis-à-vis des observances : François sent tout ce qu'il y a de vide et d'orgueil dans la plupart des dévotions. Il y voit un piège, car l'homme en règle avec les minuties du code religieux risque d'oublier la loi suprême de l'amour ; de plus le religieux qui s'impose un certain nombre de jeûnes surérogatoires, se fait admirer par les simples, mais par le plaisir qu'il trouve à cette admiration, il fait de son œuvre pie un véritable péché. Aussi, chose étrange, à l'encontre des autres fondateurs d'ordres, est-il allé dans les diverses règles qu'il a faites, en allégeant les observances [1].

On ne peut voir là un simple hasard, puisqu'il eut à lutter contre ses disciples pour faire prévaloir sa volonté ; or précisément ceux qui étaient le plus disposés à se relâcher du vœu de pauvreté, étaient les plus désireux d'étaler à tous les yeux quelques pratiques dévotieuses.

« Le pécheur peut jeûner, disait alors François, il peut prier, pleurer, se macérer, mais ce qu'il ne peut pas, c'est être fidèle à Dieu. » Belle parole qui ne serait pas déplacée dans la bouche de celui qui est venu prêcher le culte en esprit et en vérité, sans temple, sans prêtre, ou plutôt, où tout foyer sera un temple et tout fidèle un prêtre.

Le formalisme religieux, dans quelque culte que ce

1. *Secundum primam regulam fratres feria quarta et sexta, et per licentiam beati Francisci feria secunda et sabbato jejunabant. Jord.* 11. Cf. *Reg.* 1221, *cap.* 3 et *Reg.* 1223, *cap.* 3, où le vendredi est le seul jour de jeûne conservé.

soit, prend toujours des allures guindées et moroses. Les pharisiens de tous les temps, se défigurent le visage, pour que nul ne puisse ignorer leurs dévotions : François non seulement ne pouvait souffrir ces simagrées de la fausse piété, mais il mettait la gaieté et la joie au nombre des devoirs religieux.

Comment être triste, quand on a dans le cœur un trésor intarissable de vie et de vérité, qui ne fait que s'accroître à mesure qu'on y puise? Comment être triste, quand, malgré bien des chutes, on ne cesse de progresser? Il y a pour l'âme pieuse qui grandit et se développe, une joie analogue à celle de l'enfant, si heureux de sentir ses pauvres petits membres se fortifier et lui permettre chaque jour un effort de plus.

Aussi le mot de joie est-il peut-être celui qui revient le plus souvent sous la plume des auteurs franciscains[1] : le maître alla jusqu'à en faire un des préceptes de la Règle[2].

Il était trop bon général pour ne pas savoir qu'une armée joyeuse est toujours une armée victorieuse. Il y a dans l'histoire des premières missions franciscaines des éclats de rire qui sonnent haut et clair[3].

Au reste, on s'imagine souvent le moyen âge comme beaucoup plus triste qu'il n'a été. On souffrait beaucoup alors, mais l'idée de douleur n'étant jamais

1. 1 Cel. 10; 22; 27; 31; 42; 80; 2 Cel. 1, 1; 3, 65-68; Eccl. 5; 6; *Jord.* 21 ; *Spec.* 119 a; *Conform.* 143 a 2.

2. *Caveant fratres quod non ostendant se tristes extrinsecus nubilosos et hypocritas ; sed ostendant se gaudentes in Domino, hilares et convenientes gratiosos.* Reg. 1221, *cap.* 7. Cf. 2 Cel. 3, 68.

3. Eccl., *loc. cit.*; Jord., *loc. cit.*

séparée de celle de pénalité, la souffrance était une expiation ou une épreuve, et la douleur ainsi envisagée perd son aiguillon; la lumière et l'espérance la pénètrent.

François puisait une partie de sa joie dans la communion. Il avait pour le sacrement de l'eucharistie ce culte tout imprégné d'effusions indicibles, de larmes joyeuses, qui a aidé quelques-unes des plus belles âmes de l'humanité à supporter la fatigue et la chaleur du jour[1]. La lettre du dogme n'était pas arrêtée au treizième siècle comme aujourd'hui; mais ce qu'il y a de beau, de vrai, de puissant, d'éternel dans le repas mystique institué par Jésus, était alors vivant dans tous les cœurs.

L'eucharistie fut vraiment le viatique des âmes. Comme autrefois les pèlerins d'Emmaüs, aux heures où les ombres du soir descendent, où les tristesses vagues envahissent l'âme, où les fantômes de la nuit s'éveillent et semblent se dresser derrière chacune de nos pensées, nos pères voyaient le divin et mystérieux compagnon venir à eux; ils buvaient ses paroles, sentaient la force descendre dans leur cœur, tout leur être intérieur se réchauffer, et ils murmuraient de nouveau: « Restez avec nous, Seigneur, car le soir approche et le jour est sur son déclin. »

Souvent ils furent exaucés.

1. V. *Test.*; 1 Cel. 46; 62; 75; 2 Cel. 3, 129; *Spec.* 44 a.

CHAPITRE XII

Chapitre général de 1217[1].

A partir de la Pentecôte de 1217, les indications chronologiques sur la vie de François sont assez nombreuses pour rendre les erreurs presque impossibles.

1. On fixe d'ordinaire soit à 1217 soit à 1219 le commencement des grandes missions et l'institution des ministres provinciaux, mais ces dates présentent toutes deux de grosses difficultés. J'avoue ne rien comprendre à la violence avec laquelle les partisans de l'une et de l'autre défendent leur opinion. Le texte le plus important est un passage des 3 Soc. 62 : *Expletis itaque undecim annis ab inceptione religionis, et multiplicatis numero et merito fratribus, electi fuerunt ministri, et missi cum aliquot fratribus quasi per universas mundi provincias in quibus fides catholica colitur et servatur.* Que désigne ce terme : *inceptio religionis?* au premier abord on y voit sans hésiter la fondation de l'ordre, qui eut lieu en avril 1209, par la réception des premiers frères ; mais en ajoutant onze années complètes à cette date, on tombe à l'été de 1220. Celle-ci est manifestement trop tardive, car les 3 Soc. disent que les frères partis furent persécutés dans la plupart des contrées d'outre-monts, comme n'ayant aucune lettre pontificale pour les accréditer : or la bulle *Cum dilecti* porte la date du 11 juin 1219. On est ainsi amené à penser que les onze années ne doivent pas être comptées de la réception des premiers frères, mais de la conversion de François, que les auteurs ont bien pu qualifier de *inceptio religionis*, en employant peut-être un peu improprement ces mots, or 1206 + 11 = 1217. L'emploi de cette expression pour désigner la conversion n'est pas tout à fait sans exemple : Glassberger dit (*An. fr.*, p. 9) : *Ordinem minorum incepit anno* 1206. Ceux qui admettent 1219, sont obligés (comme les Bollandistes par exemple) d'attribuer au texte des 3 Soc. une inexactitude, celle

Il n'en est malheureusement pas de même pour les dix-huit mois qui précèdent (automne 1215 — Pentecôte 1217). Pour cette période on en est réduit à des hypothèses ou peu s'en faut.

Comme François n'entreprit alors aucune mission à l'étranger, il employa sans doute ce temps à évangéliser l'Italie centrale et à consolider les bases de son

d'avoir compté onze années écoulées, là où il s'agissait seulement de dix. Il est à noter que dans les deux autres indications chronologiques données par les 3 Soc. (27 et 62), ils comptent à partir de la conversion, c'est-à-dire 1206, ainsi que Thomas de Celano : 88, 105, 119, 97, 88, 57, 55, 21. Chose curieuse, les Conformités reproduisent le passage des 3 Soc. (118 b 1), mais avec le changement : *Nono anno ab inceptione religionis*. Jourdain de Giano ouvre la porte à bien des scrupules : *Anno vero Domini* 1219 *et anno conversionis ejus decimo frater Franciscus... misit fratres in Franciam, in Theutoniam, in Hungariam, in Hispaniam*, Jord. 3. Comme un peu plus loin le même auteur fait avec raison concorder 1219 avec la seizième année de la conversion de François, tout le monde s'accorde à reconnaître que le passage cité a besoin d'une correction ; nous n'avons malheureusement qu'un seul manuscrit de cette chronique. Glassberger, qui en avait sans doute un autre sous les yeux, substitue 1217, mais il a pu tirer cette date de quelque autre document. Il est à noter que frère Jourdain donne comme simultané le départ des frères pour l'Allemagne, la Hongrie et la France ; or, pour ce dernier pays, il eut certainement lieu en 1217. De même le Speculum 44 a.

La Chronique des XXIV généraux et Marc de Lisbonne (éd. Diola, t. I, p. 82) tiennent aussi pour 1217, si bien que sans être définitivement établie, cette date paraît cependant devoir être acceptée jusqu'à nouvel ordre. Partis de prémisses un peu différentes, les savants éditeurs des *Analecta* arrivent à la même conclusion (t. II, p. XXV-XXXVI). Cf. Evers, *Analecta ad Fr. Minorum historiam*. Leipzig 1882, in-4°, p. 7 et 11. Ce qui me paraît faire nettement pencher la balance en faveur de 1217, c'est le fait que les frères en mission ont été persécutés parce qu'ils n'avaient aucune pièce de légitimation, or en 1219 ils auraient eu la bulle *Cum dilecti* du 11 juin de cette année. Les Bollandistes qui tiennent pour 1219 ont si bien vu l'argument qu'ils ont dû nier l'authenticité de la bulle (ou tout au moins la supposer mal datée). A. SS., p. 839.

institution. Sa présence à Rome, pendant le concile de Latran (11-30 novembre 1215), est possible, mais n'a laissé aucune trace dans les biographies primitives. Le concile s'occupa certainement de l'Ordre nouveau[1], mais ce fut pour lui renouveler l'invitation déjà faite par le souverain pontife, cinq ans auparavant, de choisir une des règles déjà approuvées par l'Église[2]. Saint Dominique qui était alors à Rome, pour solliciter la confirmation de son institut, reçut le même avis, et s'y conforma aussitôt. Le Saint-Siège aurait volontiers concédé aux Frères Mineurs des constitutions particulières, s'ils avaient adopté comme base la règle de saint Benoît : c'est ainsi que les Clarisses, sauf celles de Saint-Damien, tout en conservant leur nom et un certain nombre de leurs coutumes, durent professer la règle bénédictine.

Malgré toutes les sollicitations, François s'obstina à garder sa Règle. On est tenté de croire que c'est pour conférer de ces questions, qu'il se trouvait à Pérouse, en juillet 1216, lorsque mourut Innocent III[3].

1. V. A. SS. p. 604. Cf. Angelo Clareno, *Tribul. Archiv* I, p. 559. *A papa Innocentio fuit omnibus annuntiatum in concilio generali...., sicut sanctus vir fr. Leo scribit et fr. Johannes de Celano.* Ces lignes n'ont peut-être pas la portée qu'on serait tenté de leur attribuer à première vue, leur auteur ayant pu confondre *consilium* et *consistorium*. Le Speculum 20 b dit : *Eam (Regulam Innocentius) approbavit et concessit et postea in consistorio omnibus annuntiavit.*

2. *Ne nimia Religionum diversitas gravem in Ecclesia Dei confusionem inducat, firmiter prohibemus, ne quis de cœtero novam Religionem inveniat : sed quicumque voluerit ad Religionem converti, unam de approbatis assumat.* Labbé et Cossart : *Sacrosancta concilia.* Paris 1672. T. XI, col. 165.

3. Eccl. 15 (*An. franc.* t. I, p. 253.) : *Innocentium in cujus obitu fuit presentialiter S. Franciscus.*

Quoi qu'il en soit, vers cette époque les chapitres prirent une grande importance. L'Église qui avait assisté avec des sentiments assez mélangés à la fondation de l'Ordre, ne pouvait plus se contenter d'être le simple spectateur d'un si profond mouvement; il fallait l'utiliser.

Hugolin était merveilleusement préparé pour cette besogne: Jean de Saint-Paul, évêque de la Sabine, chargé par Innocent III de s'occuper des Frères, étant mort en 1216, il n'hésita pas à offrir sa protection à François qui accepta avec reconnaissance. Cette offre extraordinaire est longuement racontée par les Trois Compagnons[1]. Il faut sans doute la fixer à l'été de 1216[2], immédiatement après la mort de Jean de Saint-Paul.

Il est bien possible que le 29 mai 1216, ait eu lieu le premier chapitre tenu en présence de ce cardinal. Par une erreur fort commune en histoire, la plupart des auteurs franciscains ont reporté à une seule

1. 3 Soc. 61; Cf. *An. Perus.* A. SS. p. 606 s.

2. Thomas de Celano doit faire erreur lorsqu'il déclare que François ne connaissait pas le cardinal Hugolin avant la visite qu'il lui fit à Florence (été de 1217) : *Nondum alter alteri erat præcipua familiaritate conjunctus* (1 Cel. 74 et 75). Le biographe franciscain n'avait pas un but historique; les indications chronologiques sont données par surcroît; ce qu'il recherche c'est *l'apta junctura*. La tradition a conservé le souvenir d'un chapitre tenu à la Portioncule, en présence d'Hugolin, pendant un séjour de la curie à Pérouse (*Spec.* 137 b; *Fior.* 18; *Conform.* 207 a; 3 Soc. 61). Or la curie n'est plus revenue à Pérouse entre 1216 et la mort de François. Il faut noter aussi que d'après Angelo Clareno, Hugolin aurait été dès 1210 à côté de saint François, pour l'appuyer auprès d'Innocent III. V. plus haut p. CVI. Enfin la bulle *Sacrosancta*, du 9 déc. 1219, témoigne que déjà durant sa légation de Florence (1217) Hugolin s'occupait activement des Clarisses.

date tous les traits épars concernant les premières assises solennelles de l'Ordre, et l'on a appelé cette assemblée-type *Chapitre des nattes*. En réalité, pendant de longues années, toutes les réunions des Frères Mineurs méritèrent ce nom[1].

Se rassemblant au moment des plus fortes chaleurs, ils couchaient à la belle étoile ou s'abritaient dans des huttes de roseaux ; ne les plaignons pas : rien n'égale la glorieuse transparence des nuits d'été en Ombrie; parfois en Provence on peut en savourer un avant-goût, mais si aux Baux, sur le rocher des Doms ou à la Sainte-Baume, le spectacle est aussi solennel et grandiose, il lui manque une douceur caressante, des effluves de vie qui là-bas lui donnent un charme ensorcelant.

Les habitants des villages et des bourgs des environs venaient en foule à ces rendez-vous, à la fois pour voir les cérémonies, assister à la prise d'habit de leurs parents ou de leurs amis, écouter les appels du Saint, et fournir aux Frères toutes les provisions dont ils pouvaient avoir besoin.

Tout cela n'est pas sans quelque analogie avec les *camp meeting* si chers aux Américains : quant aux chiffres de quelques milliers d'assistants, donnés dans les légendes et qui ont fourni, même à un Franciscain, le P. Papini, l'occasion de plaisanteries d'un goût douteux, il n'est peut-être pas aussi étonnant qu'on pourrait le croire[2].

1. Voir par exemple la description du Chapitre de 1221 par frère Jourdain. Jord. 16.

2. A propos du chiffre de 5000 assistants donné par Bonaventure (Bon. 52), le P. Papini s'écrie : *Io non credo stato capace alcuno di dare ad intendere al S. Dottore simil fanfaluca, ne capace*

Ces premières réunions, où accouraient tous les frères, et qui avaient lieu en plein vent, en présence de foules venues de fort loin, n'avaient donc rien de commun avec les chapitres généraux postérieurs, véritables conclaves où se rendaient un petit nombre de mandataires, et dont la plupart des travaux, tenus secrets, ne concernaient que les affaires de l'Ordre.

Du vivant de François le but de ces assemblées était essentiellement religieux. On s'y rendait non pour parler affaires, ou procéder à la nomination du ministre général, mais pour se fortifier dans la communion des joies, des exemples et des douleurs des autres frères[1].

Les quatre années qui suivent la Pentecôte de 1216, forment une étape dans l'évolution du mouvement ombrien : celle durant laquelle François lutta pour l'autonomie. Il y a ici des nuances passablement délicates, qui ont été méconnues par les écrivains ecclésiastiques aussi bien que par leurs adversaires, car si François tenait à ne pas se poser en révolté, il ne voulait pas compromettre son indépendance et sentait, avec une divination exquise, que tous les privilèges dont la cour de Rome pourrait le combler ne valaient pas la liberté.

lui di crederla. ... In somma il numero quinque millia et ultra non è del Santo, incapace di scrivere una cosa tanto improbabile e relativamente impossibile. Storia di S. Fr. I, p. 181 et 183. Ce chiffre de cinq mille se trouve indiqué aussi par Eccl. 6. Tout cela s'explique et devient possible, en admettant la présence des Frères de la Pénitence, et il semble bien difficile de la contester puisque dans l'Ordre des Humiliés qui ressemblait beaucoup à celui des Frères Mineurs (composé également de trois rameaux, approuvé par trois bulles données dès juin 1201), les chapitres généraux tenus annuellement étaient fréquentés par les frères des trois Ordres. Tiraboschi t. II, p. 144. Cf. ci-dessus p. 181.

1. V. 2 Cel. 3, 121 ; *Spec.* 42 b ; 127 b.

Hélas, il dut bientôt se résigner à ces liens dorés, ontre lesquels il ne cessa pourtant de protester jusqu'à on dernier souffle[1]; mais on se condamnerait à ne rien omprendre à son œuvre, si on fermait les yeux à la iolence morale que lui fit en cela la papauté.

Un coup d'œil jeté sur le recueil des bulles adressées ux Franciscains, suffit à montrer avec quelle ardeur il utta contre les faveurs si avidement recherchées d'ordinaire par les ordres monastiques [2].

Une foule de traits de la légende mettent ce dédain le François pour les privilèges en pleine lumière. Ses intimes eux-mêmes ne comprenaient pas toujours ses scrupules :

« Ne vois-tu pas, lui dirent-ils un jour, que souvent les évêques ne nous permettent pas de prêcher, et nous font rester plusieurs jours sans rien faire, avant que nous

1. *Præcipio firmiter per obedientiam fratribus universis quod ubicunque sunt, non audeant petere aliquam litteram in Curia Romana. Test. B. Fr.*

2. La comparaison avec le Bullaire des Frères Prêcheurs est surtout instructive : lors de leur premier Chapitre à N. D. de Prouille en 1216 ils sont une quinzaine; il n'y a donc là, à ce moment, absolument rien qui puisse être comparé au mouvement franciscain qui agitait déjà l'Italie presque entière. Or, tandis que la première bulle en faveur des Franciscains porte la date du 11 juin 1219, et l'approbation proprement dite celle du 29 nov. 1223, on voit Honorius III dès la fin de 1216 prodiguer aux Dominicains les marques de son affection : 22 déc. 1216 *Religiosam vitam*. Cf. Pressuti *I regesti, del Pontefice Onorio III*, Roma 1884. t. I, nº 175 ; même date : *Nos attendentes* ibid. nº 176; 21 janvier 1217, *gratiarum omnium* ibid, nº 243. V. 284, 1039, 1156, 1208. Il est inutile de continuer cette énumération. On pourrait en faire d'à peu près semblables pour les autres ordres; d'où la conclusion, que si les Frères Mineurs sont seuls oubliés dans cette pluie de faveurs, c'est qu'ils l'ont bien voulu. Il est vrai que, sitôt après la mort de François, ils rattrapèrent le temps perdu.

puissions annoncer la parole de Dieu. Il vaudrait mieux obtenir dans ce but un privilège du pape, et ce serait pour le bien des âmes.»

«C'est par l'humilité et le respect, leur répondit-il vivement, que je veux convertir d'abord les prélats, car lorsqu'ils nous auront vus humbles et respectueux à leur égard, ce sont eux qui nous prieront de prêcher et de convertir le peuple.... Quant à moi je ne demande à Dieu aucun privilège, sinon celui de ne point en avoir, d'être plein de respect pour tous les hommes, et de les convertir, comme le veut notre Règle, plus par nos exemples que par nos discours[1]. »

La question de savoir si François avait tort ou raison dans son antipathie pour les privilèges de la curie, n'est pas du domaine de l'histoire ; il est évident que cette attitude ne pouvait se prolonger : l'Église ne connaît que des fidèles ou des révoltés. Mais c'est souvent à des compromis de ce genre que s'arrêtent les plus nobles cœurs ; ils voudraient que l'avenir sortît du passé sans secousses et sans crise.

Le chapitre de 1217 fut marqué par l'organisation définitive des missions franciscaines : l'Italie et les autres contrées à évangéliser furent divisées en un certain nombre de *provinces* ayant chacune son ministre provincial. Dès les premiers jours de son avènement (18 juillet 1216), Honorius III avait cherché à ranimer le zèle populaire pour la croisade. Il ne se contentait pas de la prêcher, il en appelait à des prophéties assurant que sous son pontificat la Terre-Sainte serait

1. L'authenticité de ce passage est mise hors de doute par la citation qu'en fait Ubertin de Casal, *Archiv, III*, p. 53. Cf. *Spec.* 30 a, *Conform.* 111 b 1 ; 118 b 1 ; Ubertin, *Arbor vitæ cruc.* III, 3.

reconquise[1]. Le renouveau de ferveur qui s'ensuivit et se répercuta jusqu'en Allemagne, eut sur les Frères Mineurs une profonde influence. Cette fois François, peut-être par humilité, ne se mit pas à la tête des frères chargés de la mission en Syrie; il leur donna pour conducteur le fameux Élie, auparavant à Florence, où il avait eu l'occasion de montrer ses hautes qualités[2].

Ce frère, qui désormais sera au premier plan de cette histoire, sortait des rangs les plus humbles de la société; on ignore la date et les circonstances de son entrée dans l'Ordre, ce qui m'a amené à l'hypothèse de voir en lui cet ami de la grotte, qui servit de confident à François, un peu avant sa conversion définitive. Quoiqu'il en soit, pendant sa jeunesse, il avait gagné sa vie à Assise, en faisant des matelas et en enseignant à lire à quelques enfants; puis il avait passé un certain temps à Bologne comme *scriptor*, et on le trouve tout à coup parmi les Frères Mineurs chargé des plus difficiles missions.

Ses adversaires proclament à l'envi qu'il fut la plus belle intelligence de tout son siècle; mais on a malheureusement beaucoup de peine, dans l'état actuel des documents, à se prononcer sur ses actes : instruit et énergique, désireux de jouer le premier rôle dans l'œuvre de la réformation religieuse, et ayant son plan arrêté d'avance sur la façon de la réaliser, il alla droit

1. *Burchardi chronicon ann.* 1217, *loc. cit.*, p. 377. Voir aussi les bulles indiquées par Potthast 5575, 5585-92.

2. Avant 1217 la charge de ministre existait virtuellement, quoique son institution définitive ne remonte qu'à 1217. Fr. Bernard, dans sa mission à Bologne par exemple (1212?), exerça bien en quelque sorte la charge de ministre.

à son but, mi-politique, mi-religieux. Plein d'admiration et de reconnaissance pour François, il voulait discipliner et consolider le mouvement de rénovation. Dans le cénacle franciscain où Léon, Junipère, Égide et tant d'autres représentent l'esprit de liberté, la religion des simples et des humbles, la poésie ensoleillée de l'Ombrie, frère Élie représente l'esprit scientifique et ecclésiastique, la prudence et la raison.

Il eut de grands succès en Syrie, et reçut dans l'Ordre un des disciples les plus chers à François, Césaire de Spire, celui qui devait plus tard conquérir en moins de deux années toute l'Allemagne du Sud (1221—1223), et qui finit par sceller de son sang sa fidélité à la stricte observance, qu'il défendait contre les entreprises de frère Élie lui-même[1].

Césaire de Spire offre un brillant exemple de ces âmes en peine, altérées d'idéal, si nombreuses au treizième siècle, qui couraient de tous côtés, cherchant d'abord dans la science, puis dans la vie religieuse, de quoi étancher la soif mystérieuse qui les tourmentait : disciple de l'écolâtre Conrad, il s'était senti entraîné par le désir de réformer l'Église; encore laïque, il avait prêché ses idées, non sans quelque succès, puisqu'un certain nombre de dames de Spire commencèrent à mener une vie nouvelle; mais leurs maris s'étant fâchés, le prédicateur, pour échapper à leur vengeance, dut se réfugier à Paris, et partit de là pour l'Orient où il retrouva, dans la prédication des Frères Mineurs, ses

1. Incarcéré par ordre d'Élie, il serait mort à la suite des coups qu'on lui donna un jour qu'il s'était promené hors de sa prison. *Tribul.* 24 a.

aspirations et ses rêves. Cet exemple montre combien était général l'état d'attente des âmes, lorsqu'éclata l'Évangile franciscain, et combien les voies lui étaient partout préparées.

Mais il est temps de revenir au chapitre de 1217 : les frères partis pour l'Allemagne, sous la conduite de Jean de Penna, furent loin d'avoir le même succès qu'Élie et ses compagnons; ils ignoraient complètement la langue des pays qu'ils allaient évangéliser. Peut-être François ne s'était-il pas rendu compte que si l'italien pouvait suffire, à la rigueur, dans tous les pays baignés par la Méditerranée, il ne pouvait en être de même dans l'Europe centrale[1].

Le sort du groupe parti pour la Hongrie ne fut pas plus heureux. Bien souvent, il arriva aux missionnaires de se dépouiller de tous leurs vêtements, et de les donner aux paysans et aux bergers qui les maltraitaient, pour tâcher de les apaiser ainsi. Mais incapables de comprendre ce qu'on leur disait, aussi bien que de se faire entendre, ils durent bientôt songer à retourner en Italie. Il faut savoir gré aux auteurs franciscains de nous avoir conservé le souvenir de ces échecs, et de n'avoir pas cherché à montrer les frères sachant tout d'un coup toutes les langues par inspiration divine, comme on le raconta si souvent plus tard[2].

Ceux qui avaient été envoyés en Espagne eurent aussi bien des persécutions à subir. Ce pays était, comme le midi de la France, ravagé par l'hérésie; mais elle y était réprimée dès lors avec vigueur. Les Francis-

1. Jord. 5 et 6; 3 Soc. 62.

2. De Jean de Parme, de Clareno, d'Antoine de Padoue, etc.

cains soupçonnés d'être de faux catholiques et pourchassés en conséquence, trouvèrent un refuge auprès de la reine Urraque de Portugal, qui leur permit de s'établir à Coïmbre, Guimarrens, Alenquer et Lisbonne[1].

François lui-même se prépara à partir pour la France[2]. Notre pays exerçait sur lui un attrait particulier, à cause de sa ferveur pour le Saint-Sacrement. Peut-être aussi était-il poussé à son insu vers cette terre à laquelle il devait son nom, les songes chevaleresques de son adolescence, tout ce qui dans sa vie était poésie, chant, musique, rêve délicieux.

Un peu de l'émotion dont il était pénétré au moment d'inaugurer cette nouvelle mission a passé dans les récits des biographes ; on y sent un tressaillement à la fois doux et angoissant, le battement de cœur du brave chevalier qui sort tout équipé aux premières lueurs de l'aurore, interroge l'horizon, anxieux de l'inconnu et pourtant débordant de joie, car il sait que cette journée sera consacrée à la justice et à l'amour.

Le poète italien a nommé pèlerinages d'amour les chevauchées chevaleresques, aussi bien que les voyages entrepris par les rêveurs, les artistes ou les saints à ces coins de terre qui miroitent sans cesse devant leur imagination et restent leur patrie d'élection[3]. C'était bien un de ces pèlerinages que François entreprenait :

1. Marc de Lisbonne, t. I, p. 82 ; Cf. p. 79, t. II, p. 86 ; Glassberger, *ann.* 1217. *An. fr.* II, p. 9 ss. ; *Chron. XXIV gen.* Ms. d'Assise, nº 328, fº 2 b.

2. *Spec.* 44a ; *Conform.* 119 a 2 ; 135 a ; 181 b 1 ; 1 Cel. 74 et 75.

3. 2 Cel. 3, 129 *Diligebat Franciam... volebat in ea mori.*

« Allez, dit-il aux frères qui l'accompagnaient, et marchez deux à deux, humbles et doux, gardant le silence jusqu'après tierce, priant Dieu en vos cœurs, évitant avec soin toute parole vaine ou inutile. Soyez aussi recueillis pendant ce voyage, que si vous étiez enfermés dans un ermitage ou dans votre cellule, car partout où nous sommes, partout où nous allons, nous portons notre cellule avec nous : frère corps est notre cellule et l'âme est l'ermite qui l'habite, pour y prier le Seigneur et méditer. »

Arrivé à Florence, il y trouva le cardinal Hugolin, envoyé par le pape comme légat en Toscane, pour y prêcher la croisade et prendre toutes les mesures propres à en assurer le succès [1].

Il était sans doute bien loin de s'attendre à l'accueil que lui fit le prélat. Celui-ci, au lieu de l'encourager, l'amena à renoncer à son projet :

« Je ne veux pas, mon frère, que tu ailles au delà des monts ; il y a beaucoup de prélats qui ne demandent qu'à te créer des difficultés en cour de Rome. Mais moi et les autres cardinaux qui aimons ton Ordre, nous désirons te protéger et t'aider, à la condition, cependant, que tu ne t'éloignes pas de cette province. »

« Mais, Monseigneur, c'est une grande confusion pour moi d'envoyer mes frères au loin, et de rester paresseusement ici, sans partager toutes les tribulations qu'ils vont subir. »

« Pourquoi aussi as-tu envoyé tes frères si loin, et les

1. V. Bulle du 23 janv. 1217 *Tempus acceptabile,* Potthast nº 5430 donnée dans Horoy, t. II col. 205 ss. ; Cf. Pressuti I p. 71. Cette bulle et les suivantes fixent d'une façon certaine l'époque du passage à Florence ; Potthast 5488, 5487, et page 495.

as-tu exposés ainsi à mourir de faim, et à toutes sortes de périls?»

«Pensez-vous, répliqua François avec chaleur, et comme saisi de l'inspiration prophétique, que ce soit seulement pour ces pays-ci que Dieu ait suscité les Frères? En vérité, je vous le dis, Dieu les a suscités pour le réveil et le salut de tous les hommes, et ils gagneront des âmes non seulement dans les pays des croyants, mais jusqu'au milieu des Infidèles[1].»

L'étonnement et l'admiration que ces paroles excitèrent chez Hugolin ne parvinrent pas à le faire changer d'avis. Il insista si bien que François reprit le chemin de la Portioncule: l'inspiration même de son œuvre n'était pas en jeu. Qui sait si la joie qu'il aurait eue de voir la France ne le confirma pas dans l'idée qu'il devait y renoncer : les âmes tourmentées du besoin de sacrifice ont souvent de ces scrupules; elles refusent les joies les plus licites pour les offrir à Dieu.

Nous ignorons si c'est de suite après cette entrevue ou seulement l'année suivante, que François mit frère Pacifique à la tête des missionnaires envoyés en France[2].

Poète de talent, Pacifique avait été surnommé avant sa conversion, Prince de la poésie, et couronné au Capitole par l'empereur. Un jour qu'il était allé voir une de ses parentes, religieuse à San-Severino, dans la Marche d'Ancône, François arriva aussi à ce monastère, et prêcha avec tant de sainte violence que le poète se

1. Il est superflu de faire remarquer l'erreur de texte des Bollandistes dans la phrase : *Monuit* (*Cardinalis Franciscum*) *cœptum non perficere iter*, où le *non* est omis, A. SS. p. 704, Cf. p. 607 et 835, ce qui a entraîné Suysken à plusieurs autres erreurs.

2. Bon. 51. Cf. Glassberger *ann.* 1217; *Spec.* 45 b.

sentit transpercé de l'épée dont parle la Bible, qui pénètre jusque dans les jointures et les moelles et juge les sentiments et les pensées du cœur[1]. Le lendemain, il prenait l'habit et recevait son symbolique surnom[2].

Il fut accompagné en France par frère Agnello de Pise qui, en 1224, devait être mis à la tête de la première mission en Angleterre[3].

François, en les envoyant, n'avait pu songer que de ce pays qui exerçait sur lui une sorte de fascination allait sortir l'influence qui compromettrait son rêve, que Paris perdrait Assise; ces temps n'étaient pourtant pas bien éloignés : encore quelques années, et le Poverello devait voir une partie de sa famille spirituelle oublier l'humilité de son nom, de ses origines et de ses vœux, pour courir après les éphémères lauriers de la science.

On se rappelle l'habitude qu'avaient à cette époque les Franciscains d'élire domicile à portée des grandes villes : Pacifique et ses compagnons s'établirent à Saint-Denis[4]. Nous n'avons aucun détail sur leur activité;

1. Heb. 4, 12; 2 Cel. 3, 49; Bon. 50 et 51.

2. Frère Pacifique nous intéresse particulièrement comme premier ministre de l'Ordre en France; les renseignements sur lui surabondent : Bon. 79; 2 Cel. 3, 63; *Spec.* 41. b; *Conform.* 38 a 1; 43 a 1; 71 b; 173 b 1 et 176; 2 Cel. 8, 27; *Spec.* 38 b; *Conform.* 181 b; 2 Cel. 3, 76; Fior. 46; *Conform.* 70 a. Je n'indique pas les références générales qu'on trouvera dans la Bio-bibliographie Chevalier. Les Miscellanea, t. II (1887) p. 158 contiennent une colonne fort précise et intéressante sur lui. Grégoire IX parle de lui dans la bulle *Magna sicut dicitur* du 12 août 1227. Sbaralea, Bull. fr. I. p. 33 (Potthast 8007). Thomas de Toscane, *socius* de saint Bonaventure, le connut et le rappelle dans ses *Gesta Imperatorum* (*Mon. germ. hist. script.*, t. 22, p. 492).

3. Eccl. 1; *Conform.* 113 b. 1.

4. Vers 1224, les Frères Mineurs voulurent se rapprocher et construisirent près des murs de Paris dans les terrains appelés

elle fut singulièrement féconde, puisqu'elle leur permit d'attaquer, peu d'années plus tard, l'Angleterre avec un plein succès.

François passa l'année suivante (1218) à des tournées d'évangélisation dans la Péninsule : il est naturellement impossible de le suivre dans ces voyages, dont l'itinéraire était fixé d'après ses inspirations journalières, ou sur des indications aussi fantaisistes que celle qui l'avait jadis déterminé à aller à Sienne. Bologne, [1] l'Alverne, la vallée de Rieti, le Sacro-Speco de saint Benoît à Subiaco [2], Gaëte [3], Saint-Michel au mont Gargano [4] l'ont peut-être reçu à cette époque ; mais les indications sur sa présence dans ces endroits, sont trop éparses et trop vagues pour qu'on puisse les faire entrer dans un cadre historique.

Il est bien possible aussi qu'il ait fait alors un séjour à Rome : ses rapports avec Hugolin ont été bien plus

Vauvert ou Valvert (aujourd'hui jardin du Luxembourg) un vaste couvent (Eccl. 10 Cf. *Top. hist. du vieux Paris* par Berty et Tisserand, t. IV, p. 70). En 1230 ils reçurent à Paris, des Bénédictins de Saint-Germain-des-Prés, un certain nombre de maisons *in parocchia SS. Cosmæ et Damiani infra muros domini regis prope portam de Gibardo* (*Chartularium Universitatis Parisiensis*, n° 76. Cf. *Topographie historique du vieux Paris* : *Région occid. de l'univ.* p. 95 ; Félibien, *Histoire de la ville de Paris*, I, p. 115. Enfin saint Louis les installa dans le célèbre couvent des Cordeliers, dont le réfectoire existe encore, transformé en musée Dupuytren. Les Dominicains, arrivés à Paris le 12 sept. 1217, allèrent droit au centre de la ville, en l'Ile, près de l'évêché, et le 6 août 1218 s'installèrent au couvent Saint-Jacques.

1. *Fior.* 27 ; *Spec.* 148 b ; *Conform.* 71 a et 113 a 2 ; Bon. 182.

2. Les traces du passage de François y sont nombreuses. Un frère Eudes y peignit son portrait.

3. Bon. 177.

4. V. A. SS., p. 855 et 856. Cf. 2 Cel. 3, 126.

fréquents qu'on ne se l'imagine d'ordinaire. Il ne faut pas que les récits des biographes nous fassent illusion à cet égard: c'est une tendance naturelle que celle de rapporter à trois ou quatre dates particulièrement frappantes tout ce que nous savons d'un homme. Nous oublions des années entières de la vie de ceux que nous avons le mieux connus et le plus aimés, pour grouper nos souvenirs autour de quelques faits saillants, qui brillent avec d'autant plus d'éclat que l'obscurité se fait plus complète autour d'eux. Les paroles de Jésus prononcées dans cent occasions différentes ont fini par se rejoindre pour former un seul discours, le sermon sur la montagne. C'est alors que la critique a besoin d'être délicate, de mêler à la grosse artillerie des arguments scientifiques, un peu de divination.

Les textes sont sacrés, mais il ne faut pas en faire des fétiches; personne aujourd'hui, malgré saint Matthieu, ne songe à représenter Jésus prononçant tout d'une haleine le sermon sur la montagne. De même, dans les narrations qui nous sont faites des relations de saint François et d'Hugolin, on se trouve à chaque instant enfermé dans des impasses, buté à des indications contradictoires, si on veut les faire tenir en deux ou trois rencontres, comme on en est tenté au premier abord.

Avec une simple mise au point, ces difficultés disparaissent, et l'on voit chacune des narrations diverses nous apporter des lambeaux qui, en se rejoignant, fournissent un récit organique, vivant, psychologiquement vrai.

A partir du moment où nous sommes arrivés, il faut faire à Hugolin une place encore plus grande que par le passé: la lutte s'ouvre définitivement entre l'idéal

franciscain, chimérique peut-être, mais sublime, et la politique ecclésiastique, jusqu'au jour où moitié par humilité, moitié par découragement, François, la mort dans l'âme, abdiquera la direction de sa famille spirituelle.

Hugolin revint à Rome à la fin de 1217. Durant l'hiver qui suit, on trouve son contre-seing au bas des bulles les plus importantes[1]; il consacra ce temps à étudier surtout la question des ordres nouveaux, et manda François auprès de lui. On a vu avec quelle franchise il lui avait déclaré, à Florence que beaucoup de prélats feraient tout pour lui nuire auprès du pape[2]; il est évident que le succès de l'Ordre, ses allures qui malgré toutes les protestations contraires faisaient songer à l'hérésie, l'indépendance de François qui, sans s'occuper de faire confirmer l'autorisation verbale et toute provisoire accordée par Innocent III, dispersait ses frères aux quatre coins du monde, tout cela devait effrayer le clergé.

Hugolin, qui connaissait mieux que personne l'Ombrie, la Toscane, l'Émilie, la Marche d'Ancône, toutes ces contrées où la prédication franciscaine avait eu ses plus beaux succès, avait pu se rendre compte par lui-même de la puissance du mouvement nouveau et de l'impérieuse nécessité de le diriger : il sentait que le meilleur moyen de faire tomber les préventions que le

1. Entre autres celles du 5 déc. 1217. Potthast 5629; 8 février, 30 mars, 7 avril 1218. Potthast 5695, 5739, 5747.

2. 1 Cel. 74 : *O quanti maxime in principio cum hæc agerentur novellæ plantationi ordinis insidiabantur ut perderent.* Cf. 2 Cel. 1, 16: *Videbat Franciscus luporum more sevire quamplures.*

pape et le sacré collège pouvaient avoir contre François, était de le présenter à la curie.

Celui-ci fut d'abord bien intimidé à la pensée de prononcer un discours devant le vicaire de Jésus-Christ, mais sur les instances de son protecteur, il se décida, et pour plus de sûreté apprit par cœur ce qu'il devait dire.

Hugolin n'était cependant pas tout à fait rassuré sur l'issue de cette démarche : Thomas de Celano nous le montre dévoré d'inquiétude ; il souffrait pour François dont la naïve éloquence pouvait courir bien dès risques dans les salles du palais de Latran ; il n'était pas non plus sans quelques préoccupations plus personnelles, car l'échec de son protégé aurait pu lui nuire beaucoup. Il fut d'autant plus en peine qu'arrivé aux pieds du pontife, François oublia tout ce qu'il devait dire, mais il l'avoua ingénument, et demandant à son inspiration un nouveau discours, parla avec tant de chaleur et de simplicité que l'assemblée fut subjuguée[1].

Les biographes sont muets sur le résultat pratique de cette audience ; on ne saurait s'en étonner : ils n'ont d'autre but que l'édification. Ils écrivaient après l'apothéose de leur maître, et auraient eu mauvaise grâce à

1. 1 Cel. 73 (Cf. 2 Cel. 1, 17 ; *Spec.* 102 a) ; 3 Soc. 64 ; Bon. 78. La fixation de cette scène à l'hiver de 1217—1218 ne paraît guère pouvoir être contestée : le récit de Jourdain (14) détermine en effet la date à laquelle Hugolin devint *officiellement* protecteur de l'Ordre (fin de 1220), et il suppose des relations antérieures entre Honorius, François et Hugolin. On est donc amené à rechercher une date à laquelle ces trois personnages aient pu se rencontrer à Rome, et on arrive ainsi à la période qui va de déc. 1217 à avril 1218.

insister sur les difficultés rencontrées par lui durant les premières années [1].

Le Saint-Siège devait se trouver fort perplexe devant cet homme étrange, dont la foi et l'humilité s'imposaient, mais auquel on ne pouvait inculquer l'obéissance ecclésiastique.

Saint Dominique se trouvait à Rome à la même époque [2], et y était comblé de faveurs par le pape. On sait qu'Innocent III l'ayant invité à choisir l'une des règles déjà approuvées par l'Église, il était allé retrouver ses frères à Notre-Dame de Prouille, et après en avoir conféré avec eux, avait adopté celle de saint Augustin; aussi Honorius ne lui marchanda-t-il pas les privilèges. Il ne paraît guère possible qu'Hugolin n'ait pas cherché à influer par lui sur saint François.

La curie sentait bien qu'il n'y avait pas en Dominique, dont l'ordre comptait à peine quelques douzaines de membres, une des puissances morales de l'époque, mais elle n'avait pas devant lui les sentiments si mélangés qu'elle éprouvait devant François.

Réunir les deux ordres, jeter sur les épaules des Dominicains la robe brune des pauvres d'Assise, et faire

1. Un mot de frère Jourdain permet cependant de hasarder quelques conjectures: « Seigneur, dit François en 1220 à Honorius III, vous m'avez donné beaucoup de papes, donnez m'en un seul auquel je puisse m'adresser pour les affaires de mon Ordre. » (Jord. 14. *Multos mihi papas dedisti da unum...* etc.)

Est-ce que cela ne suggère pas l'idée que le pontife avait peut-être nommé une commission cardinalice pour s'occuper des Frères Mineurs? Les délibérations de celle-ci et les événements qui seront racontés au chapitre suivant auraient motivé la bulle *Cum dilecti* du 11 juin 1219 qui ne fut pas une approbation proprement dite, mais un sauf-conduit en faveur des Franciscains.

2. Le 28 février 1218 il prit possession de Sainte-Sabine.

ainsi rejaillir sur eux un peu de la popularité des Frères Mineurs ; laisser à ces derniers leur nom, leur habit et même leur semblant de Règle, mais en la complétant par celle de saint Augustin, était un projet qui devait singulièrement plaire à Hugolin, et qui avec l'humilité de François pouvait avoir quelques chances de succès.

Un jour, Dominique, à force de pieuse insistance avait déterminé François à lui donner sa corde et s'en était ceint aussitôt : « Frère, ajouta-t-il, je souhaiterais vivement que ton ordre et le mien s'unissent pour ne former dans l'Église qu'un seul et même institut[1]. » Mais le Frère Mineur voulait rester ce qu'il était, et déclina cette proposition ; il était si bien inspiré des besoins de son siècle et de l'Église que, moins de trois ans après, Dominique était amené par un courant irrésistible à transformer son ordre de chanoines de saint Augustin en un ordre de moines mendiants, dont les constitutions furent calquées sur celles des Franciscains[2].

1. 2 Cel. 3, 87. Le sens littéral de la phrase est un peu ambigu. Voici le texte : *Vellem, frater Francisce, unam fieri religionem tuam et meam et in Ecclesia pari forma nos vivere* ; *Spec.* 27 b ; l'écho de cette démarche se retrouve dans Thierry d'Apolda, *Vie de S. Dominique* (A. SS. Augusti, t. I, p. 572 d) : *S. Dominicus in oscula sancta ruens et sinceros amplexus, dixit : Tu es socius meus, tu curres pariter mecum, stemus simul, nullus adversarius prævalebit.* Bernard de Besse dit : *B. Dominicus tanta B. Francisco devotione cohesit ut optatam ab eo cordam sub inferiori tunica devotissime cingeret, cujus et suam Religionem unam velle fieri diceret, ipsumque pro sanctitate cœteris sequendum religiosis assereret.* Man. de Turin 102 b.

2. Au chapitre tenu à Bologne à la Pentecôte de 1220. La bulle *Religiosam vitam* (Privilège de N. D. de Prouille) du 30 mars 1218 énumère les possessions des Dominicains : Ripolli *Bull. Præd.* t. I, p. 6. Horoy, *Honorii opera*, t. II, col. 684.

Quelques années plus tard, les Dominicains prirent pour ainsi dire leur revanche et obligèrent les Frères Mineurs à faire dans leurs travaux une large part à la science. C'est ainsi qu'à peine adolescentes, les deux familles religieuses rivalisaient, se pénétraient, influaient l'une sur l'autre, jamais cependant assez pour perdre toute trace de leur origine, résumée pour l'une dans la pauvreté et dans la prédication laïque, pour l'autre dans la science et dans la prédication cléricale.

CHAPITRE XIII

Saint Dominique et saint François.

Mission d'Égypte.

(Été 1218 — automne 1220.)

I

L'art et la poésie ont eu raison d'associer inséparablement saint Dominique et saint François : la gloire du premier n'est qu'un reflet de celle du second, et c'est en les rapprochant qu'on arrive le mieux à caractériser le génie du Poverello.

Si François est l'homme de l'inspiration, Dominique est celui de l'obéissance au mot d'ordre, et l'on peut dire que sa vie se passa sur les chemins de Rome où il allait sans cesse demander des instructions.

Aussi sa légende fut-elle bien lente à se former, quoique rien ne l'empêchât de s'épanouir librement ; mais ni le zèle de Grégoire IX pour sa mémoire, ni la science de ses disciples n'ont pu faire pour le *Marteau des hérétiques*, ce que l'amour des peuples avait fait pour le *Père des pauvres*. Sa légende a les deux défauts qui lassent si rapidement les lecteurs des écrits hagiographiques, quand il s'agit de saints dont l'Église a

imposé le culte[1] : elle est encombrée d'un surnaturel de mauvais aloi, et de traits empruntés à tort et à travers aux légendes antérieures. Le peuple italien, qui avait salué en François l'ange de toutes ses espérances, et qui se montrait si avide de reliques, ne songea même pas à relever le cadavre du fondateur de l'Ordre des Frères Prêcheurs, et le laissa attendre douze ans les gloires de la canonisation[2].

On a vu plus haut les tentatives du cardinal Hugolin pour réunir les deux ordres, et les raisons qu'il avait pour cela. Il se rendit au chapitre général de la Pentecôte, réuni à la Portioncule (3 juin 1218), auquel saint Dominique vint assister aussi avec quelques-uns des siens. Le cérémonial de ces solennités semble avoir été à peu près toujours le même depuis 1216 : les Frères Mineurs se rendaient processionnellement à la rencontre du cardinal, qui descendait aussitôt de sa monture et leur prodiguait toutes les marques de son affection. Un autel était dressé en plein air, auquel il chantait la messe, et François remplissait les fonctions de diacre[3].

1. Une preuve de l'obscurité dans laquelle resta Dominique, tant que Rome n'eut pas fait son apothéose, c'est que Jacques de Vitry qui consacre aux Frères Prêcheurs tout un chapitre de son *Historia Occidentalis* (27, p. 333) ne nomme même pas le fondateur. Ceci est d'autant plus significatif qu'à quelques pages de distance, le chapitre consacré aux Frères Mineurs est presque entièrement rempli par la personne de saint François ; aussi ce silence sur saint Dominique a-t-il été remarqué et relevé par Moschus, qui n'a pas trouvé de moyen pour l'expliquer. V. *Vitam J. de Vitriaco*, en tête de l'édition de Douai 1597.

2. François mort en 1226 est canonisé en 1228 ; Antoine de Padoue, 1231 et 1233 ; Élisabeth de Thuringe, 1231 et 1235 ; Dominique, 1221 et 1234.

3. 3 Soc. 61.

Il est facile de s'imaginer l'émotion qui s'emparait des assistants, lorsqu'éclatait dans ce cadre de paysage ombrien, cet office de la Pentecôte, le plus enivrant, le plus apocalyptique de la liturgie catholique : l'antienne *Alleluia, Alleluia, Emitte Spiritum tuum et creabuntur, et renovabis faciem terræ. Alleluia* [1], ne renfermait-elle pas tout le rêve franciscain?

Mais ce qui émerveilla surtout Dominique, ce fut l'absence de préoccupations matérielles. François avait recommandé à ses frères de ne s'inquiéter de rien pour le boire ou le manger; il savait par expérience qu'il pouvait sans crainte s'en remettre à l'amour des populations voisines. Cette insouciance avait vivement étonné Dominique, qui la trouvait exagérée; il put se rassurer, le moment du repas venu, en voyant les habitants de la contrée, accourus en foule, apporter bien plus de provisions qu'il n'en fallait pour les quelques milliers de frères, et tenir à honneur de les servir.

La joie des Franciscains, la sympathie du peuple pour eux, la pauvreté des huttes de la Portioncule, tout cela l'impressionna vivement; il en fut si ému que dans un élan d'enthousiasme, il annonça sa résolution d'embrasser la pauvreté évangélique [2].

Hugolin, quoique touché, lui aussi, jusqu'aux larmes [3],

1. Répandez, Seigneur, votre Esprit, et tout sera créé, et vous renouvellerez la face de la terre.

2. 2 Cel. 3, 87 ; *Spec.* 132 b; *Conform.* 207 a, 112 a; *Fior.* 18. Les historiens de saint Dominique n'ont pas fait bon accueil à ces détails, mais un point incontestablement acquis par des documents diplomatiques, c'est qu'en 1218, Dominique, à Rome, se faisait donner des privilèges où les propriétés de son Ordre étaient indiquées, et qu'en 1220 il amenait ses Frères à professer la pauvreté.

3. 2 Cel. 3, 9; *Spec.* 17 a.

n'oubliait pas ses préoccupations: l'Ordre était trop nombreux pour ne pas compter un groupe de mécontents; quelques frères qui avant leur conversion avaient étudié dans les universités, commençaient à blâmer l'extrême simplicité dont on leur faisait un devoir. A des hommes que l'enthousiasme ne soutenait plus, les courts préceptes de la Règle paraissaient une charte bien insuffisante pour une vaste association; aussi se tournaient-ils avec envie vers les monumentales abbayes des Bénédictins, des Chanoines réguliers, des Cisterciens, et vers les antiques législations monastiques. Ils n'eurent pas de peine à deviner en Hugolin un puissant allié, et à lui faire part de leurs remarques.

Celui-ci crut le moment propice venu, et dans une conversation particulière, suggéra à François quelques idées: Ne devrait-il pas faire à ses disciples, surtout à ceux qui étaient instruits, une plus grande part dans les charges? les consulter, s'inspirer de leur avis? n'y aurait-il pas lieu de profiter de l'expérience des anciens ordres? Quoique tout cela eût été dit comme en passant, et avec tout le tact possible, François se sentit blessé au vif et, entraînant sans répondre le cardinal en plein Chapitre:

«Mes Frères, dit-il avec feu, le Seigneur m'a appelé par la voie de la simplicité et de l'humilité. En elles, il m'a montré la vérité pour moi et pour ceux qui veulent me croire et m'imiter; ne venez donc pas me parler de la Règle de saint Benoît, de saint Augustin, de saint Bernard, ni d'aucune autre, mais seulement de celle que Dieu, dans sa miséricorde, a voulu me montrer, et dont il m'a dit qu'il voulait, en elle, faire un nouveau pacte avec le monde, et il n'a pas voulu que nous en ayons

aucune autre. Mais par votre science et votre sagesse Dieu vous confondra. Au reste j'ai confiance que Dieu vous châtiera; bon gré mal gré, vous serez forcés de venir à résipiscence, et il ne vous restera que de la confusion [1].»

Cette ardeur à défendre et à affirmer ses idées, étonna profondément Hugolin qui n'ajouta pas une parole. Quant à Dominique, ce qu'il venait de voir à la Portioncule fut pour lui une révélation. Il sentait bien que son zèle pour l'Église ne pouvait pas grandir, mais il s'apercevait aussi que par quelques changements dans ses armes, il pourrait la servir avec beaucoup plus de succès.

Hugolin ne fit sans doute que l'encourager dans cette voie, et Dominique, obsédé de préoccupations nouvelles, prenait, quelques mois après, le chemin de l'Espagne. On n'a pas assez remarqué la profondeur de la crise qui se produisit alors en lui; les écrivains religieux racontent longuement son séjour dans la grotte de Ségovie, mais ils ne voient que les pratiques ascétiques, les oraisons, les génuflexions, et ne songent pas à rechercher la cause de tout cela. A partir de cette époque, on pourrait dire qu'il est sans cesse occupé à copier saint François, si ce mot n'avait un sens quelque peu déplaisant; arrivé à Ségovie, il fonde comme les Frères Mineurs un ermitage hors de la ville, perdu dans les rochers qui la dominent, et d'où il descend de temps en temps pour prêcher au peuple. La transformation de sa manière de vivre fut si évidente que plusieurs de

1. *Spec.* 49 a; *Tribul.* Man. Laur. 11a-12 b; *Spec.* 183 a; *Conform.* 135 b 1.

ses compagnons s'en émurent, et refusèrent de le suivre dans la nouvelle voie.

Le sentiment populaire a parfois comme des intuitions : une légende se fit autour de cette grotte de Ségovie, et l'on raconta que saint Dominique y avait reçu les stigmates. N'y a-t-il pas là un effort inconscient pour traduire, par une image à la portée de tous, ce qui s'était véritablement passé dans cet antre de la Sierra de Guaderrama[1] ?

Saint Dominique arrivait ainsi, lui aussi, à la pauvreté évangélique ; mais le chemin par lequel il y venait était bien différent de celui qui avait été suivi par saint François ; tandis que ce dernier s'y était élevé d'un coup d'aile, y avait vu l'affranchissement définitif des préoccupations qui avilissent la vie, saint Dominique ne la considérait que comme un moyen ; elle était pour lui une arme de plus dans l'arsenal de la milice chargée de défendre l'Église. Il ne faut pas penser ici à un calcul vulgaire ; son admiration pour celui qu'il imitait ainsi et suivait de loin, était sincère et profonde, mais on ne copie pas le génie. Cette maladie sacrée, il ne l'avait pas ; il a transmis à ses fils spirituels un sang robuste et sain, grâce auquel ils n'ont pas connu ces accès de fièvre chaude, ces élans sublimes, ni ces retours subits qui font de l'histoire des Franciscains, l'histoire de la société la plus tourmentée qu'il y ait eu sur la terre, et où les chapitres glorieux sont entremêlés de pages triviales et grotesques, parfois grossières.

Au chapitre de 1218, François eut bien d'autres

1. Les principales sources sont indiquées A. SS. Augusti, t. I, p. 470 ss.

sujets de tristesse que les murmures d'un groupe de mécontents; les missionnaires envoyés l'année précédente en Allemagne et en Hongrie, étaient revenus complètement découragés. Le récit des souffrances qu'ils avaient endurées produisit un si grand effet que, dès lors, beaucoup de frères ajoutaient à leurs prières la formule: « Seigneur préservez-nous de l'hérésie des Lombards, et de la férocité des Allemands[1]. »

Ceci nous explique comment Hugolin finit par convaincre François du devoir qu'il y avait à prendre les mesures nécessaires, pour ne plus exposer les Frères à être pourchassés comme hérétiques. Il fut décidé qu'à l'issue du prochain chapitre, les missionnaires se muniraient d'un bref papal, qui leur servirait de passe-port ecclésiastique. Voici la traduction de ce document:

« Honorius évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, aux archevêques, évêques, abbés, doyens, archidiacres et autres supérieurs ecclésiastiques, salut et bénédiction apostolique.

« Nos chers fils, le frère François et ses compagnons de la vie et de l'Ordre des Frères Mineurs ayant renoncé aux vanités de ce monde, pour choisir un genre de vie qui a mérité d'être approuvé par l'Église romaine, et s'en aller, à l'exemple des Apôtres, jetant dans des régions diverses la semence de la parole de Dieu, nous vous prions tous et vous exhortons, par ces lettres apostoliques, de recevoir comme bons catholiques les Frères de la susdite société, porteurs des présentes, lorsqu'ils se présenteront devant vous, vous avertissant de leur être

1. Jord. 18; 3 Soc. 62.

favorables et de les traiter avec bonté pour l'honneur de Dieu et par considération pour nous.

« Donné (à Rieti) le 3e jour des ides de juin (11 juin 1219) l'an troisième de notre pontificat [1]. »

On voit que tout dans cette bulle avait été calculé pour éviter d'éveiller les susceptibilités de François. Pour comprendre jusqu'à quel point elle diffère des premières lettres accordées d'ordinaire aux ordres nouveaux, il faut l'en rapprocher: celle qui avait institué les Dominicains avait été, comme les autres, un véritable privilège [2]; ici rien de semblable.

L'assemblée qui s'ouvrit à la Pentecôte de 1219 (26 mai) fut d'une extrême importance [3]. Elle termina la série de ces chapitres primitifs, où l'inspiration et la fantaisie de François se donnaient libre carrière. Les suivants, présidés par les vicaires, n'ont plus ni la même gaieté, ni le même charme: la clarté crue du grand jour a chassé les teintes diaprées de l'aurore et les indicibles ardeurs de la nature à son réveil.

L'été de 1219 était l'époque fixée par Honorius III pour tenter un nouvel effort en Orient, et diriger vers l'Égypte toutes les forces des Croisés [4]. François crut

1. Sbaralea, *Bull. fr.* t. I, p. 2; Potthast 6081; Wadding, *ann.* 1219, n° 28, indique les ouvrages où on en trouve le texte. Cf. A. SS., p. 839.

2. Le titre en indique assez le contenu: *Domenico priori S. Romani tolosani ejusque fratribus, eos in protectionem recipit eorumque Ordinem cum bonis et privilegiis confirmat. Religiosam vitam* 22 déc. 1216. Pressuti t. I, 175; texte dans Horoy, t. II, col. 141-144.

3. V. A. SS., p. 608 ss., et 838 ss..

4. V. Bulle, *Multi divinæ* du 13 août 1218. Horoy, t. III, col. 12; Potthast 5891.

le moment venu de réaliser le projet qu'il n'avait pu exécuter en 1212. Chose étrange, Hugolin qui, deux ans auparavant, l'avait empêché d'aller en France, lui laissa liberté entière pour accomplir cette nouvelle expédition[1]. Quelques auteurs ont pensé que François, ayant trouvé en lui un vrai protecteur, se sentait rassuré pour l'avenir de l'Ordre; il a dû en effet penser cela, mais l'histoire des troubles qui éclatèrent de suite après son départ, le stupéfiant récit du bon accueil fait par la cour de Rome à quelques brouillons qui profitèrent de son absence pour mettre son œuvre en péril, suffiraient à montrer combien l'Église était embarrassée de lui, et avec quelle ardeur elle souhaitait la transformation de son œuvre. On trouvera plus loin le récit détaillé de ces faits.

Il paraît qu'un Romagnol, frère Christophe, fut nommé à ce même chapitre, provincial de Gascogne; il y vécut en Franciscain de la première heure, travaillant de ses mains, habitant une étroite cellule de branchages et de terre glaise[2].

Égide partit pour Tunis avec plusieurs frères, mais une grande déception les y attendait : les chrétiens de ce pays, dans la crainte d'être compromis par leur zèle

1. La contradiction est si frappante, que les Bollandistes en ont fait le principal argument pour défendre l'erreur de leur manuscrit (1 Cel. 75), et prétendre envers et contre tous que François avait poursuivi son voyage. A. SS. 607.

2. Il mourut à Cahors le 31 oct. 1272. Sa légende se trouve dans le Man. Riccardi 279, f° 69 a. *Incipit vita f. Cristophori quam compilavit fr. Bernardus de Bessa custodiæ Caturcensis : Quasi vas auri solidum.* Cf. Marc de Lisbonne, t. II, p. 106-113, t. III, p. 212 et Glassberger, *An. fr.*, t. II, p. 14.

missionnaire, les jetèrent sur un bateau et les contraignirent à repasser la mer[1].

Si la date de 1219, pour ces deux missions, ne repose guère que sur des conjectures, il n'en est pas de même pour le départ des frères qui se dirigèrent vers l'Espagne et le Maroc. Cinq d'entre eux subirent le martyre, le 16 janvier 1220. On a retrouvé récemment le récit de leurs dernières prédications et de leur fin tragique, par un témoin oculaire[2]. Ce document est d'autant plus précieux qu'il confirme les lignes générales du récit bien plus long fait par Marc de Lisbonne. Il serait hors de propos de le résumer ici, puisqu'il ne concerne que fort indirectement la vie de saint François; mais il faut noter que ces *acta* ont, outre leur valeur historique, une portée psychologique, il faudrait presque dire pathologique, vraiment remarquable : jamais la folie du martyre n'a été mieux caractérisée que dans ces longues pages où l'on voit les frères forcer les Mahométans à les poursuivre et à leur faire gagner la palme céleste. La longanimité que montra d'abord le Miramolin, ainsi que ses coreligionnaires, donne une idée d'autant plus haute de la civilisation et des qualités de ces Infidèles, que des sentiments fort différents seraient naturels chez les vaincus des plaines de Tolosa.

Il est impossible d'appeler prédications, les collections de grossières apostrophes que les missionnaires adres-

1. A. SS. Aprilis t. III, p. 224; *Conform.* 118 b 1; 54 a; Marc de Lisbonne, t. II, p. 1. — Frère Luc avait été envoyé à Constantinople en 1219 au plus tard. V. *Constitutus* du 9 déc. 1220 : Sbaralea, *Bull. fr.*, t. I, p. 6; Potthast 6431.

2. C'est à M. Müller (*Anfänge*, p. 207) que revient l'honneur de cette publication faite d'après un manuscrit de la Cottoniana.

saient à ceux qu'ils voulaient convertir : à ce paroxysme, la soif du martyre devient la folie du suicide. Est-ce à dire que les frères Bernard, Pierre, Adjutus, Accurse et Othon n'aient pas droit à l'admiration et au culte dont on les a entourés? Qui oserait le dire? Le dévouement n'est-il pas toujours aveugle? Pour qu'un sillon soit fécond, il y faut du sang, il y faut des larmes, de ces larmes que saint Augustin appelle le sang de l'âme. Ah! c'est une grande duperie que de s'immoler, car le sang d'un seul homme ne saurait sauver ni le monde, ni même une nation; mais c'est une duperie plus grande encore que de ne pas s'immoler, car alors on laisse perdre les autres, et on se perd soi-même le premier.

Recevez donc mon salut, Martyrs du Maroc, vous ne regrettez pas, j'en suis sûr, votre folie, et si jamais quelque raisonnable pédant, fourvoyé dans les bosquets du paradis, est venu vous démontrer doctement qu'il aurait mieux valu rester dans votre pays, y faire souche d'une honnête famille de laboureurs vertueux, je me figure que Miramolin, devenu là-haut votre meilleur ami, aura pris soin de le confondre.

Vous fûtes fous, mais d'une folie que j'envie, car vous sentiez que l'essentiel, ici-bas, n'est pas de servir tel ou tel idéal, mais de servir de toute son âme celui qu'on a choisi.

Lorsque, quelques mois après, le récit de cette fin glorieuse arriva à Assise, François surprit chez ses compagnons un mouvement d'orgueil et leur en fit de vifs reproches; lui, qui aurait tant envié le sort des martyrs, se sentait humilié de n'avoir pas été jugé par Dieu digne de le partager. Comme le récit était entremêlé de quelques phrases d'éloge à l'adresse du

fondateur de l'Ordre, il défendit d'en continuer la lecture[1].

Au lendemain du chapitre, il avait lui-même entrepris une mission du genre de celle qu'il avait confiée aux frères du Maroc, mais il avait procédé d'une manière toute différente : on ne retrouve pas chez lui ce zèle aveugle qui court à la mort avec une sorte de frénésie, et fait oublier tout le reste; peut-être sentait-il déjà que l'effort continu vers le mieux, l'immolation de tous les instants à la vérité est le martyre des forts.

Cette expédition qui dura plus d'un an n'est mentionnée qu'en quelques lignes par les biographes[2]. Par bonheur, nous avons sur elle une foule d'autres récits; mais ce silence suffirait à prouver la sincérité des auteurs franciscains primitifs : s'ils avaient voulu faire œuvre d'amplification, quel thème plus merveilleux et plus facile auraient-ils pu trouver? François quitta la Portioncule à la mi-juin et se dirigea vers Ancône, d'où les Croisés devaient partir pour l'Égypte, le jour de la Saint-Jean (24 juin). Beaucoup de frères s'étaient joints à lui, ce qui n'était pas sans inconvénient pour un voyage par mer, où l'on était obligé de s'en remettre à la charité des patrons de bateaux, ou à celle des compagnons de voyage.

On comprend l'embarras de François arrivé à Ancône, et obligé d'y abandonner une partie de ceux qui souhaitaient si fort d'aller avec lui. Les Conformités racontent à ce propos un trait pour lequel on pourrait désirer une autorité plus ancienne, mais qui est bien

1. Jord. 8.

2. 1 Cel. 57 ; Bon. 133-138 ; 154 et 155 ; 2 Cel. 2, 2 ; *Conform.* 113 b 2 ; 114 a 2 ; *Spec.* 55 b ; *Fior.* 24.

dans la manière de François: il conduisit tous ses amis au port et leur exposa ses perplexités: « Les gens du bateau, leur dit-il, refusent de nous prendre tous, et je n'ai guère le courage de faire un choix parmi vous, vous pourriez croire que je ne vous aime pas tous également, nous allons donc tâcher de connaître la volonté de Dieu. » En même temps il appela un enfant qui jouait près de là, et celui-ci se prêtant avec joie au rôle providentiel qu'on lui demandait, désigna du doigt les onze frères qui devaient partir[1].

Nous ignorons l'itinéraire suivi. Un seul souvenir de ce voyage nous est parvenu: celui du châtiment infligé dans l'île de Chypre à frère Barbaro, qui s'était rendu coupable d'une faute que le maître détestait par-dessus tout, la médisance. Il était implacable pour les lâchetés de langage si coutumières aux gens pieux, et qui souvent font un enfer des maisons religieuses en apparence les plus paisibles. La vilenie lui parut cette fois d'autant plus grave qu'elle avait été dite en présence d'un étranger, un chevalier de la contrée. Celui-ci eut un instant de stupeur, lorsqu'il entendit François ordonner au coupable de prendre et de manger un crottin d'âne qui était là et ajouter: « Il faut que la bouche qui a distillé le venin de la haine contre mon frère, mange cet excrément. » Une telle indignation, aussi bien que l'obéissance du malheureux, le remplirent d'admiration[2].

Il est bien probable, comme l'a pensé Wadding, que les missionnaires débarquèrent à Saint-Jean d'Acre. Ils

1. *Conform.* 113 b 2. Cf. A. SS., p. 611.

2. 2 Cel. 3, 92; *Spec.* 30 b; Cf. 2 Cel. 3, 115; *Conform.* 142 b 1. Cet épisode pourrait à la rigueur se rattacher au retour.

y arrivèrent vers le milieu de juillet[1] : C'est sans doute aux environs de cette ville que frère Élie s'était établi depuis un ou deux ans. François s'y sépara de quelques-uns de ses compagnons qu'il envoya prêcher de divers côtés, et lui-même, peu de jours après, se rendit en Égypte, où tous les efforts des Croisés se concentraient autour de Damiette.

Dès l'abord il fut navré de l'état moral de l'armée chrétienne. Malgré la présence de nombreux prélats et du légat apostolique, elle était désorganisée par l'indiscipline. Il en fut si affecté que comme on parlait de bataille il crut devoir la déconseiller, annonçant que les chrétiens seraient infailliblement battus. On se moqua de lui, et le 29 août, les Croisés ayant attaqué les Sarrasins, essuyèrent une terrible déroute[2].

Ses prédications eurent un merveilleux succès. Le terrain était, il faut le dire, mieux préparé que tout autre pour recevoir la semence nouvelle; non pas certes que la piété y fut vivante, mais dans ce ramassis d'hommes, venus là des quatre coins de l'Europe, les inquiets, les voyants, les illuminés, les altérés de justice et de vérité, coudoyaient les coquins, les aventuriers, les affamés d'or et de pillage. Capables de beaucoup de bien ou de beaucoup de mal, au gré d'impulsions momentanées, dégagés de ces liens de la famille, de la propriété, des habitudes qui enlacent d'ordinaire la volonté et ne permettent qu'exceptionnellement un complet

1. Avec la manière de naviguer à cette époque, le voyage exigeait de vingt à trente jours. On trouvera le *diarium* d'une traversée semblable dans Huillard-Bréholles, *Hist. Dipl.*, t. I, 898-901. Cf. *Ibid.* Introd., p. CCCXXXI.

2. 2 Cel. 2, 2; Bon. 154 et 155; Cf. A. SS., p. 612.

changement de vie, ceux d'entre eux qui étaient sincères et venus là avec de généreuses illusions, étaient pour ainsi dire prédestinés à entrer dans la pacifique armée des Frères Mineurs. François devait conquérir dans cette mission les collaborateurs qui assureraient le succès de son œuvre dans les pays du nord de l'Europe.

Notre compatriote Jacques de Vitry, dans une lettre adressée quelques jours après à des amis, raconte ainsi l'impression que lui produisit François :

« Je vous annonce que Maître Reynier prieur de Saint-Michel est entré dans l'Ordre des Frères Mineurs, Ordre qui se multiplie beaucoup de tous côtés, parce qu'il imite la primitive Église et suit en tout la vie des apôtres. Le Maître de ces Frères s'appelle frère François; il est si aimable qu'il se fait vénérer de tous. Étant venu dans notre armée, il n'a pas craint d'aller, par zèle pour la foi, à celle de nos ennemis. Durant de longs jours il a annoncé aux Sarrasins la parole de Dieu, mais avec peu de succès; alors le Soudan, roi d'Égypte, lui a demandé en secret de supplier Dieu de lui révéler par quelque prodige quelle est la meilleure religion. Colin l'anglais, notre clerc, est entré dans le même Ordre ainsi que deux autres de nos compagnons, Michel et Dom Matthieu, auquel j'avais confié la cure de la Sainte-Chapelle. Cantor et Henri ont fait de même et d'autres encore dont j'oublie le nom[1]. »

Le long et enthousiaste chapitre consacré aux Frères Mineurs par le même auteur, dans son grand ouvrage

1. Jacques de Vitry ne parle ici de François qu'incidemment, au milieu des salutations, ce qui au point de vue critique ne fait qu'augmenter la valeur de ces paroles. Voir l'étude des sources p. CXXII.

sur l'Occident, est trop développé pour trouver place ici. C'est un tableau vivant et exact des premiers temps de l'Ordre, où la prédication de François devant le Soudan est de nouveau racontée. Il fut tracé à une époque où les Frères n'avaient encore ni monastères ni églises, et où les chapitres se tenaient une ou deux fois par an ; cela nous reporte à une date antérieure à 1223 et même probablement à 1221. Nous avons donc là une contre-épreuve des récits de Thomas de Celano et des Trois Compagnons, et ils y trouvent leur confirmation ponctuelle.

Pour les entrevues de François et du Soudan, il est prudent de s'en tenir à ce que racontent Jacques de Vitry et le Continuateur de Guillaume de Tyr[1]. Quoique celui-ci ait écrit à une époque relativement tardive (entre 1275 et 1295), il a fait œuvre d'historien, et travaillé sur des documents authentiques : or, pas plus que Jacques de Vitry, il ne connaît l'offre qu'aurait faite François, de passer à travers le feu si les prêtres de Mahomet voulaient en faire autant, et d'établir par ce prodige la supériorité du christianisme.

On a vu combien cet appel à des signes est peu dans le caractère de saint François. Peut-être ce récit, fait par Bonaventure, est-il né d'un malentendu. Le Soudan, comme un nouveau Pharaon, a pu mettre l'étrange prédicateur en demeure de prouver sa mission par des miracles. Quoi qu'il en soit, François et son compagnon furent traités avec beaucoup d'égards, chose d'autant plus méritoire que les hostilités étaient à leur comble.

De retour au camp des Croisés, ils y demeurèrent

1. V. plus haut la critique des sources p. CXXIV.

jusqu'après la prise de Damiette (5 novembre 1219). Cette fois les chrétiens étaient victorieux, mais le cœur de l'*homme évangélique* saigna peut-être plus de cette victoire que de la défaite du 29 août. L'épouvantable spectacle de la ville que les vainqueurs trouvèrent remplie de monceaux de cadavres, les querelles pour le partage du butin, la vente des malheureux qui n'avaient pas succombé à la peste[1], toutes ces scènes de terreur, de cruauté, de convoitise, lui causèrent une horreur profonde. La bête humaine était lâchée, la voix de l'apôtre ne pouvait pas plus se faire entendre au milieu de ces clameurs de fauves, que celle d'un sauveteur sur un océan déferlé.

Il partit pour la Syrie[2] et les Saints-Lieux. Combien n'aimerait-on pas pouvoir le suivre dans ce pèlerinage, l'accompagner par la pensée en Judée et en Galilée, à Bethléhem, à Nazareth, à Gethsémané. Que lui dit l'étable où naquit le fils de Marie, l'atelier où il travailla, le bois d'olivier où il s'immola? Hélas! les documents nous abandonnent tout à coup complètement. Parti de Damiette fort peu de jours après la fin du siège (5 novembre 1219), il aurait pu aisément se trouver à Bethléhem pour Noël. Mais nous ne savons

1. Tout cela est raconté longuement dans la lettre de Jacques de Vitry.

2. Cil hom qui comença l'ordre des Frères Menors, si ot nom frère François ... vint en l'ost de Damiate, e i fist moult de bien, et demora tant que la ville fut prise. Il vit le mal et le péché qui comença à croistre entre les gens de l'ost, si li desplot, par quoi il s'en parti, e fu une pièce en Surie, et puis s'en rala en son païs. » Historiens des Croisades, t. II. L'*Est de Eracles Empereur*, liv. XXXII, chap. XV. Cf. Sanuto : *Secreta fid. cruc.*, lib. III, p. XI, cap. 8 dans Bongars.

rien, absolument rien, sinon que son séjour se prolongea plus longtemps qu'on ne s'y attendait.

Des frères qui avaient assisté à la Portioncule, au chapitre général de 1220 (Pentecôte, 17 mai) eurent le temps de venir en Syrie et d'y trouver encore François[1] ; ils ne purent guère y arriver que vers la fin de juin. Qu'avait-il fait pendant ces huit mois? Pourquoi n'était-il pas allé présider le chapitre? Avait-il été malade[2]? S'était-il attardé à quelque mission? Les renseignements que nous avons sont trop peu de chose pour qu'on ose hasarder même de simples conjectures.

Angelo Clareno raconte que le Soudan d'Égypte, touché par ses prédications, ordonna que lui et tous ses frères auraient libre accès au Saint-Sépulcre, sans avoir à verser aucun tribut[3].

Barthélemy de Pise, de son côté, dit incidemment que François étant allé prêcher à Antioche et dans les environs, les Bénédictins de l'abbaye de la Montagne-Noire[4], à huit milles de cette ville, se firent en bloc recevoir dans l'Ordre, et rendirent leurs propriétés au Patriarche.

On voit que ces deux indications sont bien pauvres, bien isolées. Encore la seconde ne doit-elle être acceptée que sous bénéfice d'inventaire. Par contre, nous avons

1. Jord. chron. 11-14.

2. L'épisode des murmures de fr. Léonard raconté plus loin, donne quelque probabilité à cette hypothèse.

3. *Tribul.* Man. Laur. 9 b. Cf. 10 b. : *Sepulcro Domini visitato festinat ad Christianorum terram.*

4. Sur ce monastère voir une lettre *ad familiares* de Jacques de Vitry, écrite en 1216 et publiée en 1847 par le baron Jules de S. Genois au t. XIII des *Mémoires de l'Académie royale des sciences et des beaux-arts de Bruxelles* (1849). *Conform.* 106 b 2 ; 114 a 2 ; *Spec.* 184.

des renseignements détaillés sur ce qui se passait en Italie durant l'absence de François. La chronique de frère Jourdain, récemment retrouvée et publiée, jette tout le jour désirable sur le complot tramé précisément par ceux qu'il avait chargés de le remplacer à la Portioncule ; et cela, sinon de connivence avec Rome et le cardinal protecteur, du moins sans leur opposition. Ces péripéties avaient bien été racontées par Angelo Clareno, mais l'émotion non déguisée que respirent tous ses écrits et leur manque de précision, suffisaient à les faire tenir en quarantaine par les critiques avisés. Comment penser que, du vivant même de saint François, les vicaires qu'il avait institués, profitaient de son éloignement pour bouleverser son œuvre? Comment le pape, qui durant cette période fut en séjour à Rieti, puis à Viterbe, comment Hugolin qui était encore plus près, à Pérouse, n'auraient-ils pas imposé silence aux agitateurs [1]?

Aujourd'hui que tous ces faits reparaissent non plus dans un récit oratoire et passionné, mais datés, brefs, précis, tranchants, avec des allures de notes prises au jour le jour, il faut bien se rendre à l'évidence.

Y a-t-il lieu de condamner bruyamment Hugolin et le pape? Je ne le crois pas: ils jouèrent un rôle qui n'est pas à leur honneur, mais leurs intentions étaient évidemment excellentes. Si le fameux aphorisme que la fin justifie les moyens est criminel quand on examine sa propre conduite, il est le premier devoir quand on juge celle des autres : voici donc ces événements.

Dès le 25 juillet, un mois environ après le départ de

1. A. SS. p. 619-620, 848, 851, 638.

François pour la Syrie, Hugolin qui était à Pérouse, octroyait aux Clarisses de Monticelli (Florence), Sienne, Pérouse et Lucques, ce que son ami avait si obstinément refusé pour les Frères, la règle bénédictine[1].

En même temps, saint Dominique, revenu d'Espagne plein d'une ardeur nouvelle à la suite de sa retraite dans la grotte de Ségovie, et décidé à adopter pour son Ordre la règle de la pauvreté, était vivement encouragé dans cette voie et comblé de faveurs[2]. Honorius III voyait en lui l'homme providentiel du moment, le réformateur de l'état monastique; aussi eut-il pour lui des prévenances inouïes, et alla par exemple jusqu'à lui adjoindre un groupe de moines appartenant à d'autres ordres, qui étaient destinés à être comme ses lieutenants dans les tournées de prédications qu'il croirait devoir entreprendre, et à faire sous sa direction l'apprentissage de la prédication populaire[3].

Qu'Hugolin ait été l'inspirateur de tout cela, les bulles sont là pour en témoigner. Diriger les deux ordres nouveaux est si bien alors sa pensée dominante qu'il élit domicile en conséquence et qu'on le retrouve sans cesse à Pérouse, c'est-à-dire à trois lieues de la Portioncule, ou à Bologne, le boulevard des Dominicains.

Il devient évident maintenant que si la fraternité instituée par François fut véritablement le fruit de ses

1. V. Bulle. *Sacrosancta* du 9 déc. 1219, cf. celles du 19 sept. 1222: Sbaralea I, p. 3; 11 ss.; Potthast 6179, 6879 a. b. c.

2. V. Potthast 6155, 6177, 6184, 6199, 6214, 6217, 6218, 6220, 6246. Voir aussi *Chartularium Universitatis Par.*, t. I, p. 487.

3. Bulle *Quia qui seminant* du 12 mai 1220. Ripolli *Bull. Præd.*, t. I, p. 10 (Potthast 6249).

entrailles, la chair de sa chair, l'Ordre des Frères Prêcheurs émane de la papauté, et que saint Dominique n'en est guère que le père putatif. Ce caractère a été exprimé d'un mot par un des annalistes contemporains les plus autorisés, Burchard d'Ursperg († 1226). « Le pape, dit-il, *institua* et confirma l'Ordre des Prêcheurs[1]. »

François, s'acheminant vers l'Orient, avait pris pour compagnon spécial un frère que nous n'avons pas encore rencontré, Pierre de Catane ou *dei Cattani*. Était-il originaire de la ville de Catane? Rien ne l'indique d'une façon précise. Il semble plus probable qu'il ait appartenu à la noble famille *dei Cattani* bien connue déjà à François, et dont Orlando, comte de Chiusi en Casentin, qui lui avait donné l'Alverne, était un des membres. Quoi qu'il en soit, on ne peut le confondre avec le frère Pierre qui prit l'habit dès avril 1209, en même temps que Bernard de Quintavalle, et qui mourut peu de temps après. La tradition, en faisant de ces deux hommes un seul et même personnage, n'y était pas amenée seulement

1. *Mon. Germ. hist. Script.*, t. 23, p. 376. Ce passage est d'une importance extrême, car il résume en quelques lignes la politique ecclésiastique d'Honorius III. Après avoir parlé des périls dont les *Humiliati* menaçaient l'Église, Burchard ajoute : *Quæ volens corrigere dominus papa ordinem Predicatorum instituit et confirmavit*. Or, ces *Humiliati* étaient un Ordre approuvé, mais Burchard, en les mettant au rang des hérétiques à côté des Pauvres de Lyon, exprimait d'un mot les sentiments de la papauté à leur égard ; elle avait pour eux une invincible répugnance et ne voulant pas les frapper directement, elle cherchait à créer un dérivatif. On suivit vis-à-vis des Frères Mineurs une tactique semblable, avec le surplus de précautions qu'inspirait la sainteté du fondateur et le prodigieux succès de l'Ordre. Tout cela devint inutile lorsqu'en 1221 frère Élie devint vicaire de François, et surtout lorsqu'après la mort de celui-ci, il eut toute la liberté nécessaire pour diriger l'Ordre suivant les vues d'Hugolin devenu Grégoire IX.

par la similitude des noms, mais aussi par le penchant bien naturel d'augmenter le prestige de celui qui, de 1220—1221, devait jouer un grand rôle dans la direction de l'Ordre[1].

Lors de son départ pour l'Orient, François avait laissé deux vicaires pour le remplacer, les frères Matthieu de Narni et Grégoire de Naples. Le premier était spécialement chargé de rester à la Portioncule, pour admettre les postulants[2]. Grégoire de Naples devait au contraire parcourir l'Italie, pour consoler les Frères[3].

Les deux vicaires commencèrent aussitôt à tout bouleverser. On ne s'explique pas comment des hommes encore sous l'impression de leur première ferveur pour une règle qu'ils avaient promis d'observer dans la plénitude de leur liberté, auraient pu songer à innover, s'ils n'avaient été poussés et soutenus en haut lieu.

Mitiger le vœu de pauvreté, multiplier les obser-

1. 1 Cel. 25; Cf. A. SS., p. 581; Pierre de Catane avait le titre de docteur ès lois, Jord. 11, ce qui ne cadre absolument pas avec ce qui est raconté de fr. Pierre, 3 Soc. 28 et 29. Cf. Bon. 28 et 29. *Spec.* 5 b.; *Fior* 2; *Conform.* 47; 52 b 2. *Petrus vir litteratus erat et nobilis.* Jord. 12.

2. Nous ne savons rien d'autre sur lui sinon qu'il eut après sa mort le don des miracles. Jord. 11; *Conform.* 62 a 1.

3. Ce n'était pas un homme ordinaire; orateur et administrateur remarquable (Eccl. 6), il fut ministre de France dès avant 1224, et l'était encore en 1240, grâce au zèle avec lequel il avait adopté les idées de frère Élie. Il était neveu de Grégoire IX, ce qui ne laisse pas de jeter un jour sur les menées qui vont être racontées; après avoir été emporté par la disgrâce d'Élie, et condamné à la prison perpétuelle, il devint sur la fin de sa vie évêque de Bayeux. Je note pour les fureteurs qu'à la Nationale de Paris se trouve le manuscrit de deux de ses sermons. L'auteur n'y étant indiqué que comme *fr. Gr. min.* on ne savait jusqu'ici de qui il s'agissait. Ces sermons ont été prêchés à Paris, le Jeudi et le Samedi saint. Ms. nouv. acq. lat. 338 f[os] 148 v[o], 159.

vances, tels furent les deux points sur lesquels se porta tout leur effort.

En apparence, c'était là bien peu de chose, en réalité c'était beaucoup, car c'était une première tentative de l'esprit ancien contre l'esprit nouveau. C'était l'effort d'hommes faisant de la religion, inconsciemment, je veux le croire, une affaire d'observances et de rite, au lieu d'y voir, comme saint François, la conquête de cette liberté qui nous affranchit de tout et de tous, et qui décide chaque âme à obéir à ce je ne sais quoi de divin et de mystérieux, qu'adorent les fleurs des champs, que bénissent les oiseaux du ciel, que loue la symphonie des astres et que Jésus de Nazareth appelait: *Abba* c'est-à-dire Père.

La première Règle était excessivement simple en ce qui concernait les jeûnes. Les frères devaient faire maigre le mercredi et le vendredi ; ils pouvaient ajouter, mais seulement sur une autorisation spéciale de François, le maigre du lundi et du samedi. Les vicaires et leurs adhérents compliquèrent cela d'une façon étonnante. Au chapitre général célébré en l'absence de François (17 mai 1220), ils décidèrent 1° qu'en temps de gras, les frères ne chercheraient pas à se procurer de viande, mais que si on leur en offrait spontanément, ils la mangeraient; 2° que tous jeûneraient le lundi, outre le mercredi et le samedi; 3° que le lundi et le samedi, on s'abstiendrait de laitage, à moins que par hasard les fidèles ne vinssent à en donner[1].

Ces tentatives témoignent aussi d'un effort pour imiter les anciens ordres, qui n'allait pas sans le vague espoir

1 Jord. 11. Cf. *Spec.* 34 b ; *Fior.* 4; *Conform.* 184 a 1.

de se substituer à eux. Frère Jourdain ne nous a conservé que cette décision du chapitre de 1220, mais les expressions dont il se sert montrent assez qu'elle fut loin d'être la seule, et que les mécontents avaient voulu, tout comme les chapitres de Citeaux ou du Mont-Cassin, édicter de véritables constitutions.

Ces modifications de la Règle ne passèrent cependant pas sans provoquer l'indignation d'une partie du chapitre : un frère lai s'en fit le messager ému, et partit pour l'Orient supplier François de revenir au plus tôt prendre les mesures réclamées par les circonstances.

Il y avait eu aussi d'autres causes de trouble : Frère Philippe, zélateur des Clarisses, s'était hâté de leur faire octroyer par Hugolin les privilèges dont il a été déjà question [1].

Un certain frère Jean de Conpello [2] avait réuni un grand nombre de lépreux des deux sexes, et écrit une règle pour fonder avec eux un ordre nouveau. Il s'était ensuite présenté, avec un cortège de ces malheureux, au souverain pontife, pour obtenir son approbation.

Bien d'autres tristes symptômes s'étaient manifestés

1. Jord. 12. Cf. Bulle *Sacrosancta* du 9 déc. 1219.

2. Jord. 12. Faudrait-il lire peut-être de Campello? Il y a, à moitié chemin entre Foligno et Spolète, une localité de ce nom. D'autre part, les 3 Soc. 35 indiquent l'entrée dans l'Ordre d'un Jean de Capella qui devint dans la légende le Judas franciscain. *Invenit abusum capelle et ab ipsa denominatus est : ab ordine recedens factus leprosus laqueo ut Judas se suspendit. Conform.* 104 a 1. Cf. *Bernard de Besse,* 96 a ; *Spec.* 2 ; *Fior.* 1. Tout cela est bien embrouillé. Peut-être faut-il penser que Jean de Campello mourut bientôt après, et que, plus tard, lorsque les récits de ces temps troublés furent oubliés, quelque frère ingénieux expliqua la note d'infamie attachée à son souvenir, par une hypothèse échafaudée sur son nom même.

sur lesquels frère Jourdain n'insiste pas; le bruit de la mort de François s'était même répandu, si bien que tout l'Ordre était troublé, divisé, et courait les plus grands périls. Les sombres pressentiments que François semble avoir eus, étaient donc dépassés par la réalité[1]. Le messager qui lui apporta ces tristes nouvelles, le trouva en Syrie, probablement à Saint-Jean d'Acre. Il s'embarqua aussitôt avec Élie, Pierre de Catane, Césaire de Spire et quelques autres, pour revenir en Italie, sur un bateau qui faisait voile sur Venise, où il put aisément se trouver vers la fin de juillet.

1. Jord. 12, 13 et 14.

CHAPITRE XIV

La crise de l'Ordre[1].

(Automne 1220.)

Dès son arrivée à Venise, François se renseigna encore plus exactement sur tout ce qui s'était passé et convoqua le chapitre général à la Portioncule pour la Saint-Michel (29 septembre 1220)[2].

Son premier soin fut sans doute de rassurer son amie de Saint-Damien : un court fragment de lettre qui nous a été conservé porte la trace des tristes préoccupations dont il était rempli :

« Moi, petit frère François, je veux suivre la vie et la pauvreté de Jésus-Christ, notre très haut Seigneur, et de sa très sainte Mère, et persévérer en elle jusqu'à la fin ; et je vous supplie toutes et vous exhorte de persévérer toujours dans cette très sainte vie et pauvreté. Et prenez bien garde de ne vous en écarter jamais sur les conseils ou sur les enseignements de qui que ce soit[3]. »

1. Jord. 14 ; *Tribul.*, f° 10.

2. Toute autre date est impossible, puisque François renonça en plein chapitre à la direction de l'Ordre, au profit de Pierre de Catane, et que celui-ci mourut le 10 mars 1221.

3. Ce trop court fragment se trouve au § VI de la Règle des Damianites (9 août 1253) : Speculum Morin, Tract. III, 226 b.

Il y eut un long cri d'allégresse à travers toute l'Italie quand on connut ce retour; beaucoup de frères zélés désespéraient déjà, car dans bien des provinces on avait commencé à les persécuter; aussi, lorsqu'ils apprirent que leur père spirituel était vivant et qu'ils allaient le revoir eurent-ils une immense joie. De Venise, François se dirigea vers Bologne. Ce voyage fut marqué par un incident où se dénote encore une fois sa malicieuse et fine bonté. Brisé par les émotions autant peut-être que par les fatigues, il dut un jour renoncer à faire le trajet à pied. Il cheminait monté sur un âne, suivi de frère Léonard d'Assise, lorsqu'un regard lui fit deviner ce qui se passait dans le cœur de son compagnon: « Mes parents, pensait le frère, se seraient bien gardés de frayer avec Bernardone, et voilà que maintenant je suis obligé de suivre à pied son fils. »

On juge de son étonnement, lorsqu'il entendit François lui dire, en descendant vivement de sa monture: « Prends vite ma place, il est fort inconvenant que tu me suives à pied, toi qui es issu d'un noble et puissant lignage. » Le pauvre Léonard, bien confus, se jeta à ses pieds implorant son pardon[1].

A peine arrivé à Bologne, François fut obligé de sévir contre les relâchés. On se rappelle que l'Ordre ne devait rien posséder, ni directement, ni indirectement. Les monastères donnés aux Frères ne devenaient pas leur propriété; dès que le propriétaire les désirait ou que toute autre personne cherchait à s'en emparer, on devait les céder sans la moindre résistance: or en ap-

1. 2 Cel. 2, 3; Bon. 162; Cf.: *Conform.* 184 b 2 et 62 b 1.

prochant de Bologne, il apprit la construction d'une maison qu'on appelait déjà *la maison des frères*. Il en ordonna l'évacuation immédiate, sans même faire exception pour les malades qui s'y trouvaient. Les frères eurent alors recours à Hugolin qui était précisément dans cette ville où il venait de consacrer Notre-Dame de Rheno [1] : il expliqua longuement à François que cette maison n'appartenait pas à l'Ordre, lui-même s'en étant déclaré le propriétaire par des actes publics, et finit par le convaincre [2].

La piété des Bolonais réservait à François un accueil enthousiaste dont l'écho est parvenu jusqu'à nous :

« J'étudiais à Bologne, moi Thomas de Spalato, archidiacre de l'église cathédrale de cette ville, lorsqu'en l'an 1220, le jour de l'Assomption, je vis saint François qui prêchait sur la place du Petit-Palais devant presque tous les gens de la cité. Le thème de son discours fut le suivant : les anges, les hommes, les démons. Il en parla avec tant de justesse et d'éloquence que beaucoup de gens instruits qui étaient là, furent remplis d'admiration pour les paroles de cet homme si simple. Il n'avait cependant pas les manières d'un prédicateur, ses allures étaient plutôt celles de la conversation : le fond de son allocution tendait essentiellement à l'abolition des inimitiés et à la nécessité de conclure de pacifiques alliances. Ses vêtements étaient pauvres ; sa personne n'avait rien qui imposât ; son visage rien de beau ; mais Dieu donna une si grande efficacité à ses paroles qu'il amena à la paix et à la concorde beaucoup de nobles dont la sauvage fureur ne s'arrêtait pas même devant

1. Sigonius : *Opera*, t. III, col. 220 ; Cf. Potthast 5516 et 6086.
2. 2 Cel. 3, 4 ; *Spec.* 11 a ; *Tribul.* 13 a ; *Conform.* 169 b 2.

l'effusion du sang. On eut pour lui une si grande dévotion qu'hommes et femmes couraient en foule après lui, et qu'heureux s'estimait celui qui parvenait à toucher le bord de son vêtement. »

Est-ce alors que le célèbre Accurse le Glossateur[1], chef de cette fameuse dynastie de jurisconsultes qui durant tout le treizième siècle illustra l'Université de Bologne, accueillit les Frères Mineurs dans sa villa de la Ricardina, à proximité de la ville[2] ? Nous ne savons.

Il paraît qu'un autre professeur, Nicolas dei Pepoli, entra aussi dans l'Ordre[3]. Les élèves ne restaient naturellement pas en arrière, et un certain nombre d'entre eux demandèrent l'habit. Tout cela constituait cependant un danger : cette cité, qui était en Italie comme un autel consacré à la science du droit, allait exercer sur l'évolution de l'Ordre la même influence que Paris ; les Frères Mineurs ne pouvaient pas plus s'y soustraire qu'on ne peut se soustraire à celle de l'air ambiant.

François n'y séjourna cette fois que fort peu de temps. Une antique tradition, dont ses biographies ne nous ont conservé aucune trace, mais qui paraît cependant tout à fait vraisemblable, raconte qu'Hugolin le conduisit passer un mois aux Camaldules dans la retraite habitée jadis par saint Romuald, au milieu de ces forêts du Casentin qui sont au nombre des plus belles de l'Europe, à quelques heures de marche de l'Alverne,

1. Mort en 1229. Cf. Mazzetti, *Repertorio di tutti i professori di Bologna*. Bologne 1847, p. 11.

2. Voir *Mon. Germ. hist. Script.*, t. 28, p. 635 et les notes.

3. Wadding, *ann.* 1220, nº 9. Cf. A. SS., p. 823.

dont la croupe se dresse gigantesque, dominant tout l'horizon.

On a vu combien François avait besoin de repos; nul doute qu'il n'aspirât aussi au recueillement, afin de bien arrêter d'avance sa ligne de conduite au milieu des tristes conjonctures qui avaient provoqué son retour[1].

Cependant le désir de lui procurer un repos bien nécessaire, n'était pour Hugolin qu'un but accessoire. Le moment d'agir avec vigueur lui paraissait venu. On peut se figurer aisément ses réponses aux plaintes de François : Ne l'avait-on pas engagé avec insistance à profiter des conseils du passé, de l'expérience de ces fondateurs d'ordres qui n'ont pas été seulement des saints, mais d'habiles conducteurs d'hommes ; Hugolin lui-même n'était-il pas son meilleur ami, son défenseur-né, et n'avait-il pas dû cependant renoncer à cette influence à laquelle son amour pour les frères, sa position dans l'Église et son grand âge lui donnaient cependant tant de titres ? Mais non, il avait fallu le laisser exposer inutilement ses disciples à tous les dangers, dans des missions aussi périlleuses que sans résultats ; et tout cela pourquoi ? Pour le plus futile des points d'honneur, parce que les Frères Mineurs ne voulaient pas avoir le plus petit privilège. Ils n'étaient pas hérétiques, mais ils troublaient l'Église autant que des hérétiques. Que de fois ne lui avait-on pas rappelé qu'une grande association a besoin, pour subsister, de règlements précis et détaillés ? Tout cela avait été peine perdue ! Certes, son humilité ne faisait de doute pour personne, mais pourquoi ne pas la manifester, non

1. Sur ce séjour V. les autorités indiquées par les A. SS., p. 847.

seulement dans le vêtement et la manière de vivre, mais dans tous ses actes? Il croyait obéir à Dieu en défendant son inspiration, mais l'Église ne parle-t-elle pas au nom de Dieu? les paroles de ses représentants ne sont-elles pas la parole de Jésus se perpétuant sur la terre? il voulait être un homme évangélique, un homme apostolique, mais le meilleur moyen d'y parvenir, n'était-ce pas d'obéir au pontife romain? au successeur de Pierre? — Par un excès de condescendance, on l'avait laissé faire, et le résultat était la plus triste des leçons. Mais la situation n'était pas désespérée, il était temps encore d'y apporter remède; pour cela il n'avait qu'à aller se jeter aux pieds du pontife, implorer sa bénédiction, ses lumières et ses conseils.

De pareils reproches entremêlés des effusions d'amour et d'admiration de ce prélat, qui eut à un degré inouï le pathétique don des larmes, devaient jeter un trouble profond dans le cœur délicat de François.

Sa conscience lui rendait bon témoignage, mais modeste comme le sont les esprits supérieurs, il n'était pas loin de penser qu'il avait eu bien des torts.

Ce serait peut-être ici le lieu de rechercher le secret de l'amitié de ces deux hommes, qui reste si étrange par certains côtés. Comment put-elle durer sans ombre jusqu'à la mort de saint François, alors que nous trouvons toujours Hugolin comme inspirateur du groupe qui compromet l'idéal franciscain? La réponse à cette question est impossible. Le même problème se pose pour frère Élie, sans qu'on aperçoive davantage une réponse satisfaisante. Les hommes qui ont le cœur très aimant ne sauraient avoir l'intelligence tout à fait claire. Souvent ils se sentent fascinés par ceux qui sont

le plus différents d'eux-mêmes, et dans la poitrine desquels ils ne sentent pas ces faiblesses féminines, ces rêves bizarres, cette pitié presque maladive des êtres et des choses, cette soif mystique de la douleur qui est à la fois leur bonheur et leur tourment.

Le séjour aux Camaldules se prolongea jusqu'à la mi-septembre, et se termina à la satisfaction du cardinal. François était décidé à aller tout droit trouver le pape, alors en séjour à Orvieto, et à lui demander Hugolin comme protecteur officiel destiné à diriger l'Ordre.

Un rêve qu'il avait fait jadis lui revenait en mémoire: il avait vu une petite poule noire, qui malgré ses efforts ne pouvait abriter sous ses ailes toute sa couvée. La pauvre poule, c'était lui; les poussins c'étaient les frères. Ce songe était une indication providentielle lui ordonnant de leur chercher une mère, sous les ailes de laquelle tous trouveraient place, et qui les défendrait contre les oiseaux de proie. Il le crut du moins [1].

Il se rendit à Orvieto, sans passer par Assise où il aurait été obligé de prendre des mesures quelconques à l'égard des fauteurs de trouble, tandis qu'il devait s'en remettre purement et simplement au pape.

Sa profonde humilité jointe au sentiment de culpabilité qu'Hugolin avait éveillé en lui, suffit-elle à expliquer son attitude devant le pape, ou faut-il croire qu'il eut le vague sentiment d'abdiquer? Qui sait si sa conscience ne lui murmurait pas déjà un reproche et ne lui

1. 2 Cel. 1. 16 ; *Spec.* 100 a-101 b.

révélait pas l'inanité de tous les sophismes par lesquels on l'avait enlacé.

« N'osant se présenter dans les appartements d'un si grand prince, il resta dehors devant la porte et attendit patiemment que le pape vînt à sortir. Quand il sortit, saint François lui fit la révérence et lui dit : « Père Pape, que Dieu vous donne la paix. » — « Que Dieu te bénisse, mon fils, répondit-il ». — « Seigneur, lui dit alors saint François, vous êtes grand et souvent absorbé par de grandes affaires ; de pauvres frères ne peuvent pas venir vous trouver et vous parler aussi souvent qu'ils en auraient besoin ; vous m'avez donné beaucoup de papes, donnez-m'en un seul auquel je puisse m'adresser quand besoin sera, et qui à votre place écoute et discute mes affaires et celles de mon Ordre. » — « Qui veux-tu donc que je te donne, mon fils? » — « L'évêque d'Ostie ». Et il le lui donna[1].

Les conférences avec Hugolin recommencèrent donc ; il accorda tout de suite à François quelques satisfactions : le privilège octroyé aux Clarisses fut rapporté ; Jean de Conpello fut avisé qu'il n'avait rien à espérer de la curie ; enfin on laissait à François la liberté de composer lui-même la Règle de son Ordre. On ne lui épargna naturellement pas les conseils à ce sujet, mais il fut un point sur lequel la curie ne pouvait pas attendre, et dont elle exigea l'application immédiate : l'obligation pour les postulants d'un an de noviciat.

En même temps fut lancée une bulle qui n'était pas seulement destinée à publier cette ordonnance, mais surtout à marquer d'une façon solennelle le commence-

1. Jord. 14 ; Cf. 2 Cel. 1, 17 ; *Spec.* 102 ; 3 Soc. 63 et 56.

ment d'une ère nouvelle dans les rapports de l'Église et des Franciscains. La fraternité des Pénitents ombriens devenait un ordre dans le sens le plus étroit du mot.

Honorius évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à frère François et aux autres prieurs ou custodes des Frères Mineurs, salut et bénédiction apostolique.

Dans presque tous les ordres religieux il a été prudemment ordonné que ceux qui se présenteraient pour observer la vie régulière, feraient un essai d'un certain temps, durant lequel ils seraient, eux aussi, mis à l'épreuve, afin de ne laisser ni place ni prétexte à des démarches inconsidérées. A ces causes, nous vous ordonnons par les présentes de n'admettre personne à faire profession avant une année de noviciat; nous défendons qu'après la profession aucun frère puisse sortir de l'Ordre, ni que personne puisse retenir celui qui en sortirait. Nous défendons aussi que sous votre habit on circule çà et là sans obédience, et que l'on corrompe la pureté de votre pauvreté. Si quelques frères avaient cette audace, vous auriez à leur infliger les censures ecclésiastiques jusqu'à résipiscence [1].

Il faut certes un euphémisme bien caractérisé pour traiter de privilège une pareille bulle. C'était en réalité la mainmise de la papauté sur les Frères Mineurs.

Désormais, par la force même des choses, le maintien de François comme ministre général devenait impossible.

1. *Cum secundum*. L'original est à Assise avec *Datum apud Urbem Veterem X Kal. Oct. pont. nostri anno quinto* (22 sept. 1220). C'est donc à tort que Sbaralea et Wadding la font dater de Viterbe, ce qui s'explique d'autant moins que toutes les bulles de cette époque sont datées d'Orvieto. Wadding, *ann.* 1220, 57. Sbaralea, t. I, p. 6. Potthast 6361.

Il le sentait lui-même. Le cœur brisé, l'âme malade, il aurait, malgré tout, trouvé dans la vigueur de son amour ces paroles, ces regards qui jadis tenaient lieu de règle, de constitutions, et donnaient à ses premiers compagnons l'intuition de ce qu'ils devaient faire et la force de l'accomplir; mais maintenant, à la tête de cette famille qu'il retrouvait tout à coup si différente de ce qu'elle avait été quelques années auparavant, il fallait un administrateur, et il s'avouait tristement qu'il ne l'était lui-même à aucun degré[1].

Ah ! dans son for intérieur, il sentait bien que l'ancien idéal était le vrai, le bon; mais il chassait ces pensées comme des tentations de l'orgueil. Les derniers événements n'avaient pas été sans entamer quelque peu sa personnalité morale: à force d'entendre parler d'obéissance, de soumission, d'humilité, un certain obscurcissement s'était fait dans cette âme si lumineuse; l'inspiration ne lui arrivait plus avec la même certitude qu'autrefois; le prophète se prenait à trembler, à douter presque de lui-même et de sa mission. Il cherchait anxieusement si dans son initiative il n'y aurait pas eu quelque vaine complaisance. Il se représentait par avance le chapitre qui allait s'ouvrir, les attaques, les critiques dont il serait l'objet, et s'efforçait de se persuader que s'il ne les subissait pas avec joie, il ne serait pas un vrai Frère Mineur[2]. Les plus belles vertus sont sujettes au scrupule, l'humilité parfaite plus que toute autre, et c'est ainsi que des hommes excellents,

1. 2 Cel. 3, 118; Ubertin, *Arbor*. V, 2; *Spec*. 26; 50; 130 b; *Conform*. 136 a 2; 143 a 2.

2. 2 Cel. 3, 83; Bon. 77. Il faut lire ce récit dans les *Conform*. d'après l'*Antiqua Legenda* 142 a 2; 31 a 1; *Spec*. 43 b.

pour éviter de *s'affirmer*, trahissent saintement leurs convictions. Il résolut donc de remettre la direction de l'Ordre entre les mains de Pierre de Catane. On voit que cette décision n'eut rien de spontané, et le fait que ce frère, docteur ès lois, appartenait à la noblesse, accuse bien nettement la transformation de l'institut franciscain.

On ignore si Hugolin assista au chapitre du 29 septembre 1220, mais s'il n'y fut pas en personne, il s'y fit sûrement remplacer par quelque prélat chargé de surveiller les débats[1]. La bulle donnée huit jours auparavant fut communiquée aux Frères, auxquels François annonça aussi qu'il allait élaborer une règle nouvelle. Il y eut à ce propos des conférences où seuls les ministres semblent avoir eu voix délibérative. On y arrêta en principe les points essentiels de la nouvelle Règle, en laissant à François le soin de leur donner à loisir la forme convenable. Rien ne révèle mieux l'état de démoralisation auquel il était arrivé, que la décision qui fut prise de laisser tomber un des passages essentiels de l'ancienne Règle, un de ses trois fragments fondamentaux, celui qui commençait par ces mots : *N'emportez rien avec vous*[2].

De quelle manière s'y prit-on pour obtenir de François cette concession qu'il eût regardée quelque temps auparavant comme un reniement, comme le refus d'accepter dans son intégrité le message que Jésus lui avait

1. *Tribul.* : Man. Laur. 12 b ; man. Magl. 71 b.

2. Luc 9, 1-6. *Tribul.* 12 b : *Et fecerunt de regula prima ministri removere...* Il faut que cela ait eu lieu au chapitre du 29 sept. 1220, puisque la suppression est faite dans la Règle de 1221.

adressé? C'est le secret de l'histoire, mais on peut penser qu'il y eut alors dans sa vie une de ces tempêtes morales qui enlèvent aux plus forts toutes leurs facultés, et ne laissent dans les cœurs meurtris qu'une inénarrable souffrance.

Quelque chose de ces douleurs a passé dans l'émouvant récit que les biographes nous ont laissé de son abdication.

« Désormais, dit-il aux frères, je suis mort pour vous; mais voici frère Pierre de Catane, auquel vous et moi nous obéirons tous. » Et se prosternant devant lui, il lui promit obéissance et soumission. Les frères ne pouvaient retenir leurs larmes et leurs gémissements en se voyant en quelque sorte devenir orphelins, mais François se leva et joignant les mains, les yeux levés au ciel: « Seigneur, dit-il, je vous rends cette famille que vous m'aviez confiée. Maintenant vous le savez, très doux Jésus, je n'ai plus la force et les qualités pour continuer à en prendre soin; je la confie donc aux ministres. Qu'ils soient responsables devant Vous au jour du jugement, si quelque frère par leur négligence ou leur mauvais exemple, ou par un trop dur châtiment, venait à s'égarer [1].

Les fonctions de Pierre de Catane devaient durer fort peu de temps; il mourut le 10 mars 1221 [2].

Sur cette période de quelques mois, les renseigne-

1. 2 Cel. 3, 81; *Spec.* 26; *Conform.* 175 b 1; 53 a; Bon. 76; A. SS., p. 620.

2. L'épitaphe de son tombeau, qui existe encore à N. D. des Anges, porte cette date: Voir *Portioncula, von P. Barnabas aus dem Elsass.* Rixheim 1884, p. 111. Cf. A. SS., p. 630.

ments surabondent : rien de plus naturel, puisque François resta à la Portioncule pour s'acquitter de la tâche qui lui avait été confiée, et qu'il y vécut entouré de frères qui devaient plus tard se rappeler tous les traits dont ils furent témoins. Quelques-uns révèlent la lutte dont son âme était le théâtre. Désireux de se montrer soumis, il se trouvait pourtant harcelé du besoin de seccuer toutes les chaînes et de s'envoler comme autrefois, pour ne vivre et ne respirer qu'en Dieu seul. Voici un souvenir bien naïf, mais qui mériterait, semble-t-il, d'être plus connu [1].

Un jour, un novice qui pouvait, mais non sans quelque peine, lire le psautier, obtint du ministre général, c'est-à-dire du vicaire de saint François, la permission d'en avoir un. Cependant, comme il avait appris que saint François ne voulait pas que les Frères eussent ni la cupidité de la science, ni celle des livres, il ne voulait avoir son psautier qu'avec son assentiment. Or, saint François étant venu au monastère où était le novice : « Mon Père, lui dit-il, ce me serait une grande consolation d'avoir un psautier ; mais quoique le ministre général m'y ait autorisé, je ne voudrais pas l'avoir à votre insu. » — « Regarde l'empereur Charles, lui répondit saint François avec feu, Roland et Olivier et tous les Paladins, les valeureux héros et les preux chevaliers, c'est en combattant les Infidèles, en peinant et en travaillant jusqu'à la mort qu'ils ont remporté leurs fameuses victoires ! Les saints martyrs, eux aussi, ont voulu mourir pour la foi du Christ en pleine bataille ! Mais maintenant il y a beaucoup de gens qui prétendent,

1. *Spec.* 9 b ; *Arbcr.* V, 3 ; *Conform.* 170 a 1 ; 2 Cel. 3, 124. Cf. Ubertin, *Archiv* III, p. 75 et 177.

en racontant simplement leurs prouesses, mériter la gloire et les honneurs. Oui, parmi nous aussi, il y en a beaucoup qui prétendent, en récitant et en prêchant les œuvres des saints, recevoir gloire et honneur, comme s'ils les avaient faites eux-mêmes ! »

..... Quelques jours après, saint François était assis devant le feu, et le novice s'approcha de lui pour lui parler de nouveau de son psautier. « Quand tu auras ton psautier, lui dit celui-ci, tu voudras avoir un bréviaire, et quand tu auras un bréviaire, tu t'assiéras dans une chaire comme un grand prélat, et tu feras signe à ton compagnon : « Apportez-moi mon bréviaire ! » Saint François avait dit cela avec beaucoup de vivacité, et prenant de la cendre, il la répandit sur la tête du novice en répétant : « Voilà le bréviaire, voilà le bréviaire ».....

« Plusieurs jours après, saint François était à la Portioncule et se promenait non loin de sa cellule près de la maison, sur le bord de la route, lorsque ce même frère revint l'entretenir de son psautier. « Eh bien ! va, lui répondit-il, tu n'as qu'à faire ce que te dira ton ministre. » Après ces paroles le novice s'en allait, mais François se mit à réfléchir sur ce qu'il avait dit et tout à coup, appelant le frère, il lui cria : « Attends-moi ! Attends-moi ! » Lorsqu'il l'eut rejoint : « Reviens un peu sur tes pas, je te prie. Où étais-je lorsque je t'ai dit de faire pour le psautier ce que te dirait ton ministre ? ». Alors s'agenouillant à l'endroit désigné par le frère, il se prosterna à ses pieds : « Pardon, mon frère, pardon ! car celui qui veut être Frère Mineur ne doit avoir rien d'autre que ses vêtements. »

Ce long récit n'est pas seulement précieux parce qu'il nous montre, jusque dans les plus petites choses, le conflit entre le François des premières années, ne rele-

vant que de Dieu et de sa conscience, et le François de 1220 devenu un moine soumis, dans un ordre approuvé par l'Église romaine, mais aussi parce que c'est une de ces rares pages où son style se marque avec un réalisme naïf. Ces allusions aux romans de chevalerie et cette liberté d'allures qui firent une partie de son succès sur les masses, s'éliminèrent de sa légende avec une incroyable rapidité. Ses fils spirituels n'ont peut-être pas eu honte de leur père à cet égard, mais ils s'attachent tellement à relever ses autres qualités qu'ils oublient un peu trop le poète, le troubadour, le *joculator Domini*.

Des fragments, postérieurs de plus d'un siècle à Thomas de Celano, qui relatent des traits de ce genre, portent par cela même un cachet d'authenticité.

Il est assez difficile de se rendre un compte exact de la part que François prit encore à la direction de l'Ordre. Pierre de Catane, et plus tard frère Élie, sont qualifiés tantôt de ministres généraux, tantôt de vicaires, souvent aussi les deux termes se suivent comme dans le récit précédent. Il est bien probable que cette confusion dans les mots correspond à une confusion égale dans les faits. Peut-être même a-t-elle été voulue. Après le chapitre de septembre 1220, les affaires de l'Ordre passent entre les mains de celui que François avait nommé ministre général, tandis que les frères, ainsi que la papauté, ne lui donnaient que le titre de vicaire. Il était urgent pour la popularité des Frères Mineurs que François conservât une apparence d'autorité, mais la réalité du gouvernement lui avait échappé.

La pensée qu'il avait portée dans son sein jusqu'en 1209, et enfantée alors dans la douleur, prenait maintenant son vol, oubliant son berceau, comme ces fils de

nos entrailles que nous voyons tout à coup s'éloigner de nous, sans que nous puissions nous y opposer, car c'est là la vie, mais non sans qu'il se produise en notre cœur une sorte de déchirement. Mater dolorosa! Ah! ils reviendront sans doute s'asseoir avec piété au foyer paternel, peut-être même auront-ils besoin, à une heure de détresse morale, de venir se blottir comme autrefois dans le giron maternel, mais ces retours fugitifs, enfiévrés, ne feront qu'aviver la blessure des pauvres parents, lorsqu'ils verront repartir d'un pas pressé celui qui porte leur nom, mais ne leur appartient plus.

CHAPITRE XV

La Règle de 1221[1].

L'hiver de 1220—1221 fut surtout utilisé par François pour fixer par écrit sa pensée. Jusque-là il avait été trop homme d'action pour avoir pu songer beaucoup à se servir d'autre chose que de la *parole vivante*, mais dès lors, ses forces épuisées l'obligeaient de satisfaire, autrement que par des tournées d'évangélisation, son besoin de conquérir les âmes. On a vu que le chapitre

1. Texte dans *Firmamentum* 10; *Spec.* 189; *Spec.* Morin. Tract. III, 2 b. M. Müller (*Anfänge*) a fait une étude de la Règle de 1221, qui est un chef-d'œuvre de *flair exégétique.* Cependant s'il avait collationné méticuleusement les divers textes, il serait arrivé à des résultats encore plus frappants, grâce aux variantes qu'il aurait pu constater. Je n'en citerai qu'un exemple :

Texte *Firm.*-Wadding adopté par M.M.	Texte du *Speculum* 189 ss.
Omnes fratres ubicunque sunt vel vadunt, caveant sibi a malo visu et frequentia mulierum et nullus cum eis consilietur solus. Sacerdos honeste loquatur cum eis dando penitentiam vel aliud spirituale consilium.	*Omnes frates ubicunque sunt et vadunt, caveant se a malo visu et frequentia mulierum et nullus cum eis concilietur aut per viam vadat solus aut ad mensam in una paropside comedat (!!) Sacerdos honeste loquatur cum eis dando... etc.*

Ce passage suffit à montrer la supériorité du texte du Speculum qui s'impose aussi à d'autres égards, mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans ces détails. Il est évident que cette phrase où nous voyons les premiers frères partager quelquefois le repas de leurs amies et manger dans leur écuelle n'est pas une interpolation postérieure.

du 29 septembre 1220 d'une part, et la bulle *Cum secundum* de l'autre, avaient par avance fixé un certain nombre de points. Pour le reste, liberté complète lui avait été donnée, non pour faire une rédaction définitive et immuable, mais pour proposer ses idées. La réalité du pouvoir législatif avait passé entre les mains des ministres [1].

Ce que nous appelons la Règle de 1221 n'est donc pas autre chose qu'une proposition de loi, soumise par un gouvernement représentatif à son parlement. Le chef du pouvoir la promulguera un jour, si bien modifiée et bouleversée que son nom en tête d'un pareil document ne préjuge que dans une faible mesure, et d'une manière tout à fait indirecte, son opinion personnelle.

Jamais homme n'a été moins capable que François de faire une règle. En réalité, celle de 1210, et celle qui fut solennellement approuvée par le pape le 29 novembre 1223, n'avaient guère de commun que le nom. Dans la première tout est vivant, libre, spontané; elle est un point de départ, une inspiration ; elle se résume en deux phrases : l'appel de Jésus à l'homme : « Toi, viens et suis-moi, » l'acte de l'homme : « il quitta tout et le suivit. » A la parole de l'amour divin, l'homme répond par le don joyeux de lui-même, et cela tout naturellement, par une sorte d'instinct. A ce degré de mysticisme, toute règlementation n'est pas seulement inutile, elle est presque une profanation ; elle est tout au moins le symptôme d'un doute. Même dans les amours terrestres, quand on s'aime vraiment, on ne se demande et on ne se promet rien.

1. *Tribul.* 12 b ; *Spec.* 54 b ; *Arbor.* V, 3 ; *Spec.* 8 b.

La Règle de 1223 au contraire, est un contrat synallagmatique. Du côté divin, l'appel est devenu un ordre ; du côté humain, l'élan d'amour est devenu un acte de soumission, par lequel sera méritée la vie éternelle.

Il y a au fond de tout cela l'antinomie de la loi et de l'amour. Sous le régime de la loi, nous sommes les mercenaires de Dieu, astreints à un travail pénible, mais rémunéré au centuple, et dont le salaire constitue un véritable droit.

Sous le régime de l'amour, nous sommes les fils de Dieu, et ses collaborateurs; nous nous donnons à lui, sans calcul, sans espoir; nous suivons Jésus, non parce que cela est bien, mais parce que nous ne pouvons pas faire autrement, parce que nous avons senti qu'il nous a aimés, et que nous l'aimons à notre tour. Une flamme intérieure nous entraîne irrésistiblement vers lui : *Et Spiritus et Sponsa dicunt: Veni.*

Il était nécessaire d'insister un peu sur l'antithèse de ces deux règles : celle de 1210 seule est vraiment franciscaine. Celle de 1223 est indirectement l'œuvre de l'Église, essayant de s'assimiler le mouvement nouveau qu'elle transforme du même coup et fait dévier complètement.

Celle de 1221 marque une étape intermédiaire. C'est la rencontre des deux principes, ou plutôt des deux esprits; ils se rapprochent, ils se côtoient, mais ne se confondent pas; çà et là il y a mélange, mais jamais combinaison, si bien que l'on peut sans peine séparer les divers éléments. Cette rencontre même est le reflet exact de ce qui se passait dans l'âme de François et de la rapide évolution de l'Ordre.

Il s'adjoignit, pour l'aider dans son travail, frère

Césaire de Spire, qui devait lui servir surtout par sa connaissance approfondie des textes sacrés.

Ce qui frappe tout d'abord, quand on jette les yeux sur cette Règle de 1221, c'est sa longueur extraordinaire : elle ne compte pas moins de dix pages d'in-folio, alors que celle de 1223 n'en aura plus que trois. Enlevez-en les passages qui proviennent de la papauté et ceux qui avaient été arrêtés au chapitre précédent par les ministres assemblés, vous l'aurez diminuée à peine d'une colonne, et il vous reste, non plus une règle, mais une série d'appels émus, où le cœur du père parle, non pour ordonner, mais pour convaincre, pour toucher, pour éveiller au fond du cœur de ses enfants l'instinct de l'amour.

Tout cela est chaotique ou même contradictoire[1], sans aucun ordre, entremêlé de rayons de joie, de sanglots douloureux, d'espérances et de regrets. Ce sont des stances, où la passion des âmes parcourt tous les tons, passe par toutes les gammes, depuis les plus douces jusqu'aux plus viriles, depuis celles qui sont joyeuses et entraînantes comme un coup de clairon, jusqu'à celles qui sont troublantes, étouffées, comme une voix d'outre-tombe.

« Par le saint amour qui est Dieu, je prie tous les Frères, tant les ministres que les autres, de mettre de côté tout obstacle, tout souci, toute préoccupation, afin qu'ils puissent se consacrer entièrement à servir, aimer et honorer le Seigneur Dieu, d'un cœur pur, d'une intention sincère, ce qu'il demande par-dessus tout. Ayons toujours en nous un tabernacle et une demeure

1. Cf. *cap.* 17 et 21.

pour celui qui est le Seigneur Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, qui dit : «Veillez et priez en tout temps, afin que vous soyez trouvés dignes d'échapper à toutes ces choses qui arriveront, et de paraître debout devant le Fils de l'homme. »

Tenons donc la vraie voie, la vie et la vérité et le saint Évangile de Celui qui a daigné, pour nous, quitter son Père, afin de nous manifester son nom, disant : « Père, j'ai manifesté votre nom à ceux que vous m'avez donnés, et les paroles que vous m'avez données, je les leur ai données. Ils les ont reçues et ils ont connu que je suis venu de vous, et ils ont cru que vous m'avez envoyé. Je vous prie pour eux, non pour le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un, comme nous ne sommes qu'un. Je dis ces choses étant encore dans le monde, afin qu'ils aient la joie en eux. Je leur ai donné vos paroles, et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont pas du monde. Je ne vous demande pas de les enlever du monde, mais de les préserver du mal. Sanctifiez-les par la vérité, votre parole est la vérité. Comme vous m'avez envoyé dans le monde, je les ai aussi envoyés dans le monde, et je me sanctifie pour eux, afin qu'ils soient eux-mêmes sanctifiés dans la vérité. Et je ne vous prie pas seulement pour eux, mais pour ceux qui, par leurs paroles, croiront en moi, afin qu'ils soient tous unis, et que le monde connaisse que vous m'avez envoyé, et que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé. Je leur ferai connaître votre nom, afin que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux, et que je sois en eux. »

Prière :

Dieu tout-puissant, très haut et souverain, Père saint, Seigneur juste, roi du ciel et de la terre, nous vous

rendons grâce à cause de vous-même, de ce que, par votre sainte volonté, et par votre Fils unique et votre Saint-Esprit, vous avez créé toutes les choses spirituelles et corporelles, et de ce qu'après nous avoir faits à votre image et à votre ressemblance, vous nous aviez placés dans le paradis que nous avons perdu par notre péché. Et nous vous rendons grâce de ce que, après nous avoir créés par votre Fils, par cet amour qui est vôtre et que vous avez eu pour nous, vous l'avez fait naître, vrai Dieu et vrai homme, de la glorieuse et bienheureuse Marie, toujours Vierge, et de ce que, par sa croix, son sang et sa mort, vous avez voulu nous racheter, nous pauvres captifs. Et nous vous rendons grâce de ce que votre Fils doit revenir dans sa glorieuse majesté pour envoyer au feu éternel les maudits, ceux qui n'ont point fait pénitence et ne vous ont point connu, et pour dire à tous ceux qui vous ont connu et vous ont adoré et vous ont servi dans la pénitence : «Venez, vous qui êtes les bénis de mon Père, recevez en partage ce royaume qui vous a été préparé dès la fondation du monde.» Et puisque nous, misérables et pécheurs, ne sommes pas dignes de vous nommer, nous demandons humblement à Notre Seigneur Jésus-Christ, votre Fils bien aimé, en qui vous avez mis votre bon plaisir, qu'il vous rende grâce pour tout, en même temps que le Saint-Esprit, le Paraclet, comme il vous plaira et comme il leur plaira ; nous l'en supplions lui qui peut tout devant vous, et par lequel vous avez fait pour nous de si grandes choses. Alleluia.

Et nous prions la glorieuse Mère, la bienheureuse Marie toujours Vierge, saint Michel, Gabriel, Raphaël et tous les chœurs des Esprits bienheureux, les Séraphins, les Chérubins, les Trônes, les Dominations, les Principautés et les Puissances, les Vertus et les Anges,

les Archanges, Jean-Baptiste, Jean évangéliste, Pierre, Paul, et les saints patriarches, les prophètes, les saints Innocents, les Apôtres, les Évangélistes, les Disciples, les Martyrs, les Confesseurs, les Vierges, les bienheureux, Élie et Énoch, et tous les saints qui furent, qui seront et qui sont, nous les prions humblement, pour l'amour de vous, de vous rendre grâce, comme il vous plaît, pour ces choses, à vous Dieu souverain, vrai, éternel et vivant, ainsi qu'à votre Fils, notre très saint Seigneur Jésus-Christ, et à l'Esprit Saint, le consolateur, durant les siècles des siècles. Amen. Alleluia.

Et nous supplions tous ceux qui veulent servir le Seigneur Dieu, dans le sein de l'Église catholique et apostolique, tous les prêtres, les diacres, les sous-diacres, les acolytes et les exorcistes, les lecteurs, les portiers, tous les clercs, tous les religieux et toutes les religieuses ; tous les enfants et les petits, les pauvres et les exilés, les rois et les princes, les ouvriers et les laboureurs, les serviteurs et les maîtres; les vierges, les continents et les mariés, les laïques hommes et femmes, tous les enfants, les adolescents, les jeunes gens et les vieillards, les malades et les bien portants, les petits et les grands, les peuples de toute tribu et de toute langue et de toute nation, tous les hommes de quelque partie de la terre que ce soit, qui sont ou qui seront, nous les prions et supplions, nous tous Frères Mineurs, serviteurs inutiles, que tous ensemble, d'un commun accord nous persévérions dans la vraie foi et dans la pénitence, car en dehors de cela personne ne peut être sauvé.

Aimons tous, de tout notre cœur, de toute notre âme, de toute notre pensée, de toute notre force, de toute notre intelligence, de toute notre vigueur, de tout notre effort, de toute notre affection, de toutes nos entrailles, de tous nos désirs et de toutes nos volontés, le Seigneur

Dieu qui nous a donné tout son corps, toute son âme, toute sa vie, et nous les donne encore à tous, chaque jour. Il nous a créés, il nous a sauvés par sa seule miséricorde : il a été et il est encore plein de bonté pour nous, pour nous méchants et misérables, pourris et fétides, ingrats, ignorants, mauvais. Ne désirons donc rien d'autre, ne veuillons rien d'autre, que rien d'autre ne nous plaise ou n'ait d'attrait pour nous, sinon le Créateur, le Rédempteur, le Sauveur, seul et vrai Dieu, qui est plein de bien, qui est tout bien, qui est le vrai et le souverain bien, qui seul est bon, pieux et débonnaire, suave et doux, qui seul est saint, juste, vrai, droit, qui seul a la bénignité, l'innocence et la pureté ; de qui, par qui et en qui est tout le pardon, toute la grâce, toute la gloire de tous les pénitents, de tous les justes et de tous les saints qui se réjouissent dans le ciel.

Que plus rien donc n'empêche, que plus rien ne sépare, que plus rien ne retarde, et que tous, tant que nous sommes, en tout lieu, à toute heure, en tout temps, chaque jour et sans cesse, nous croyions véritablement et humblement. Ayons dans le cœur, aimons, adorons, servons, louons, bénissons, glorifions, exaltons, magnifions, remercions le Dieu très haut, souverain, éternel, Trinité et Unité, Père et Fils et Saint-Esprit, Créateur de tous et de ceux qui croient et espèrent en lui, et de ceux qui l'aiment. Il est sans commencement et sans fin, immuable et invisible, inexprimable, ineffable, incompréhensible, insaisissable, béni, loué, glorieux, exalté, sublime, très haut, suave, aimable, délectable et toujours digne d'être désiré par-dessus tout dans tous les siècles des siècles. Amen.

Ces naïves répétitions n'ont-elles pas un charme mystérieux qui s'insinue délicieusement jusqu'au fond

du cœur? N'y a-t-il pas là une sorte de sacrement dont les paroles ne sont que le véhicule grossier? François se réfugie en Dieu, comme l'enfant va se jeter dans le sein de sa mère et dans l'incohérence de sa faiblesse et de sa joie, lui balbutie tous les mots qu'il sait, et par lesquels il ne veut que répéter l'éternel « je suis à toi » de l'amour et de la foi.

Il y a là aussi quelque chose qui rappelle, non seulement par les citations, mais surtout par l'inspiration même de la pensée, ce qu'on a nommé la prière sacerdotale du Christ. L'apôtre de la pauvreté y apparait comme soulevé entre ciel et terre par la violence de son amour, consacré sacrificateur d'un culte nouveau par l'onction intérieure et irrésistible de l'Esprit. Il n'immole pas, comme le prêtre du passé, il s'immole, et porte dans son cœur toutes les douleurs de l'humanité.

Autant ces paroles sont belles au point de vue mystique, autant elles correspondent peu à ce qu'on attend d'une règle; elles n'en ont ni la précision, ni les formes brèves et impératives. Les transformations qu'elles allaient subir, pour devenir le code de 1223, étaient donc fatales, étant donné l'intervention définitive de l'Église de Rome pour diriger le mouvement franciscain.

Il est probable que ce projet de règle, tel que nous l'avons aujourd'hui, est celui qui a été distribué au chapitre de la Pentecôte de 1221. Les variantes, parfois capitales, que l'on trouve entre les divers textes, peuvent n'être que la trace de corrections proposées par les ministres provinciaux. Une fois admise l'idée de considérer ce document comme un projet, on est bien vite amené à penser qu'il avait déjà subi une première révision rapide, une sorte d'élagage, où l'autorité

ecclésiastique aura fait disparaître les dispositions en contradiction flagrante avec ses projets sur l'Ordre.

Si l'on se demande qui a pu faire ces retranchements, un nom vient aussitôt aux lèvres, celui d'Hugolin. Il en critiqua les proportions exagérées, le manque d'unité et de précision. Plus tard, on raconta que François avait vu en songe une multitude de frères affamés venir à lui, sans qu'il fût capable de les rassasier, parce qu'il ne trouvait autour de lui que d'innombrables miettes de pain qui se perdaient entre ses doigts. Alors une voix vint du ciel lui disant: « François, de toutes ces miettes fais une hostie avec laquelle tu nourriras ces affamés[1]. »

Il n'est guère hasardé de penser que c'est là l'écho imagé des conférences qui eurent lieu alors entre François et le cardinal; celui-ci put lui suggérer, par cette comparaison, les défauts essentiels de son projet. Tout cela se passa sans doute pendant le séjour de François à Rome, au commencement de 1221.

Avant d'y arriver, il faut jeter un coup d'œil sur les analogies d'inspiration et même de style, qui unissent la Règle de 1221 à une autre des œuvres de saint François, celle qui est connue sous le titre d'Admonitions[2]. C'est une série d'*avis spirituels* sur la vie religieuse, intimement unis, pour le fond et pour la forme, à l'œuvre qui vient d'être examinée. Le son de voix

1. 2 Cel. 3, 136.

2. Voir ci-dessus p. XXXIX, texte dans le *Firmamentum* 19 ss.; *Speculum* Morin, tract. III, 214 a ss.; Cf. *Conform.* 137 ss.

y est si parfaitement le même qu'on est tenté d'y voir des lambeaux du projet original, retranchés comme étant des longueurs, peu à leur place dans une règle.

Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, nous retrouvons dans les Admonitions toutes les préoccupations dont l'âme de François était assaillie à cette heure incertaine et troublée. Quelques-uns de ces avis ressemblent à des fragments de journal intime. On l'y voit chercher, avec la naïveté de l'humilité parfaite, des raisons pour se soumettre, pour renoncer à ses idées, sans qu'il puisse y parvenir tout à fait. Il s'y répète à lui-même les exhortations qu'on lui faisait; on y sent l'effort pour comprendre et admirer le moine idéal qu'Hugolin et l'Église lui proposaient en exemple.

Le Seigneur dit dans l'Evangile: «Celui qui ne renoncera pas à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple. Et celui qui aura sauvé sa vie la perdra.» On renonce à tout ce qu'on possède, et on perd sa vie quand on se remet entièrement entre les mains de son supérieur pour lui obéir.... Et quand l'inférieur voit des choses qui seraient meilleures ou plus utiles pour son âme que celles que le supérieur lui ordonne, qu'il fasse à Dieu le sacrifice de sa volonté.»

On pourrait croire, en lisant cela, que François va se ranger du côté de ceux pour lesquels la soumission à l'autorité ecclésiastique est l'essence même de la religion. Mais non; ici même son vrai sentiment ne parvient pas à s'effacer, il entremêle ses paroles de parenthèses et d'incidentes bien timides, mais qui révèlent le fond de sa pensée et finissent toujours par désigner la

conscience individuelle comme juge en dernier ressort[1].

Tout ceci dit assez comment il faut se représenter les instants où son âme blessée soupira après l'obéissance passive, dont la formule *perinde ac cadaver*, remonte paraît-il bien au delà de la Compagnie de Jésus. Ce furent les instants de défaillance où l'inspiration se taisait.

Un jour il était assis avec ses compagnons, lorsqu'il se mit à gémir et à dire : «Il y a à peine un religieux sur toute la terre qui obéisse parfaitement à son supérieur.» Ses compagnons très étonnés lui dirent : «Expliquez-nous donc, Père, quelle est la parfaite et souveraine obéissance.» Alors comparant celui qui obéit à un cadavre, il répondit : «Prenez un corps mort, et posez-le où vous voudrez, il ne fera aucune résistance ; quand il sera à une place, il ne murmurera pas ; quand vous l'en enlèverez, il ne réclamera pas ; mettez-le sur une chaire, il ne regarde pas au-dessus, mais au-dessous de lui ; enveloppez-le de pourpre, il en pâlira doublement[2].»

Ce soupir vers l'obéissance cadavérique témoigne de quels ravages son âme avait été désolée ; c'est, dans le domaine moral, l'analogue de l'appel au néant des grandes douleurs physiques.

1. *Cum facit (subditus) voluntatem (prælati) dummodo benefacit vera obedientia est. Admon. III, Conform.* 139 a 2.— *Si vero prælatus subdito aliquid contra animam præcipiat licet ei non obediat tamen ipsum non dimittat.* Ibid. — *Nullus tenetur ad obedientiam in eo ubi committitur delictum vel peccatum. Epist.* II.

2. 2 Cel. 3, 89 ; *Spec.* 29 b ; *Conform.* 176 b 1 ; Bon. 77.

Il est du reste absolument isolé. Partout ailleurs l'obéissance franciscaine est l'obéissance vivante, active, joyeuse[1].

Il allait jusqu'au bout dans cette voie et considérait comme saintes les révoltes dictées par la conscience. Un jour, dans les dernières années de sa vie, un frère d'Allemagne vint le voir, et après s'être longuement entretenu avec lui de la pure obéissance :

« Je te demande une grâce, lui dit-il, c'est que, si les Frères venaient à ne plus vivre selon la Règle, tu me permettes de me séparer d'eux, seul ou avec quelques autres, pour l'observer dans sa plénitude. » A ces mots, François eut une grande joie : « Sache, dit-il, que le Christ autorise aussi bien que moi ce que tu viens de demander, » et lui imposant les mains : « Tu es prêtre pour l'éternité, ajouta-t-il, selon l'ordre de Melchisédech ! »[2]

Nous avons un souvenir encore plus touchant de sa sollicitude à sauvegarder l'indépendance spirituelle de ses disciples : c'est un billet à frère Léon[3]. Celui-ci, très alarmé du nouvel esprit qui régnait dans l'Ordre, s'en était ouvert à son maître, et lui avait sans doute demandé à peu près la même autorisation que le frère d'Allemagne. Après un entretien où il lui avait répondu

1. *Per caritatem spiritus voluntarii serviant et obediant invicem. Et hæc est vera et sancta obedientia. Reg.* 1221, V.

2. *Tribul.* Man. Laur. 14 b ; *Spec.* 125 a ; *Conform.* 107 b 1 ; 184 b 1.

3. Wadding le donne (*epist. XVI*) d'après l'autographe conservé dans le trésor des Conventuels de Spolète. L'authenticité de ce morceau est évidente.

de vive voix, François, pour ne laisser subsister aucune espèce de doute ou d'hésitation dans l'esprit de celui qu'il avait surnommé sa petite brebis du bon Dieu, *pecorella di Dio*, lui écrivit encore :

Frère Léon, ton frère François te souhaite paix et salut.

Je te réponds *oui*, mon fils, comme une mère à son enfant. Ce mot résume tout ce que nous avons dit en cheminant, ainsi que tous mes conseils. Si tu as besoin de venir me trouver pour me demander conseil, je suis d'avis que tu le fasses. Quelle que soit la manière dont tu penses pouvoir plaire au Seigneur Dieu, suivre ses traces, et vivre dans la pauvreté, faites-le [1], Dieu vous bénira, et je vous y autorise. Et s'il était nécessaire, pour ton âme ou pour ta consolation, que tu vinsses me voir ou si tu le désirais, mon Léon, viens.

A toi dans le Christ.

Nous voilà, certes, bien loin du cadavre de tout à l'heure.

Il serait superflu de nous arrêter aux autres admonitions. Ce sont pour la plupart des réflexions inspirées par les circonstances. Les conseils sur l'humilité y reviennent, avec une fréquence qu'expliquent à la fois les préoccupations personnelles de l'auteur et la nécessité de rappeler à ses frères l'essence même de leur profession.

Le séjour de saint François à Rome, lorsqu'il alla, dans les premiers mois de 1221, présenter son projet à

1. Ce pluriel qui a étonné Wadding montre bien que frère Léon avait parlé au nom d'un groupe.

Hugolin, fut marqué par un nouvel effort de ce dernier pour le rapprocher de saint Dominique[1].

Le cardinal était alors à l'apogée de ses succès. Tout lui avait réussi. Sa voix n'était pas toute-puissante seulement dans les affaires de l'Église, mais aussi dans celles de l'Empire. Frédéric II qui avait l'air de chercher sa voie, et dans les pensées duquel germaient des rêves de réformation religieuse et le désir de mettre son pouvoir au service de la vérité, le traitait en ami, et parlait de lui avec une admiration sans bornes[2].

Dans ses réflexions sur les remèdes à apporter aux maux de la chrétienté, le cardinal en vint à penser que l'un des plus efficaces serait la substitution d'évêques pris dans les deux ordres nouveaux à l'épiscopat féodal, recruté presque toujours sur place, dans des familles où les dignités ecclésiastiques étaient, pour ainsi dire, héréditaires. De pareils évêques manquaient d'ordinaire des deux qualités essentielles d'un bon prélat, aux yeux d'Hugolin : le zèle religieux et le zèle ecclésiastique.

1. Cette date, pour de nouveaux rapports entre eux, ne paraît pas pouvoir être contestée, quoiqu'elle n'ait jamais été proposée ; il s'agit, en effet, de trouver une époque où ils aient pu se rencontrer tous les trois à Rome (2 Cel. 3, 86 ; *Spec.* 27 a), entre le 22 déc. 1216 (approbation des Dominicains), et le 6 août 1221 (mort de Dominique). Il ne reste que deux périodes possibles : les premiers mois de 1218 (Potthast 5739 et 5747) et l'hiver de 1220-1221. A tout autre moment, l'un des trois interlocuteurs se trouve loin de Rome.

On sait au contraire qu'Hugolin était à Rome dans l'hiver de 1220-1221 (Huillard-Bréholles, *Hist. dipl.* II, p. 48, 123, 142. Cf. Potthast 6589). — Pour Dominique V. A. SS. Aug. t. I, p. 503. — La date la plus tardive s'impose, car Hugolin ne pouvait offrir des prélatures aux Frères Mineurs avant leur approbation explicite (11 juin 1219) ; et cette offre n'avait de sens vis-à-vis des Dominicains qu'après l'essor définitif de leur Ordre.

2. Voir les lettres impériales du 10 février 1221 : Huillard-Bréholles, t. II, p. 122-127.

Il pensait donc que les Frères Prècheurs et les Frères Mineurs n'auraient pas seulement les vertus qui manquaient aux autres, mais qu'ils seraient entre les mains de la papauté, une hiérarchie fortement centralisée, vraiment catholique, toute dévouée aux intérêts généraux de l'Église. Les difficultés que l'on aurait du côté des chapitres qui élisaient les évêques, ainsi que du côté du haut clergé séculier, seraient balancées par l'enthousiasme du peuple pour des pasteurs dont la pauvreté rappellerait la primitive Église.

A la fin des entretiens qu'il eut avec François et Dominique, il leur communiqua quelques-unes de ces idées, et leur demanda leur avis sur l'élévation de leurs frères aux prélatures.

Il y eut une pieuse contestation entre les deux saints pour savoir lequel répondrait le premier. Enfin Dominique dit simplement qu'il préférait voir ses compagnons rester tels qu'ils étaient. Son tour venu, François montra que le nom même de son institut rendait la chose impossible : « Si mes frères ont été appelés *Minores*, dit-il, ce n'est pas pour devenir *Majores*. Si vous voulez qu'ils fructifient dans l'Église de Dieu, laissez-les, et maintenez-les dans l'état dans lequel Dieu les a appelés. Je vous prie, mon Père, ne faites pas que leur pauvreté leur devienne un motif d'orgueil, et ne les élevez pas à des prélatures qui les porteraient à l'insolence vis-à-vis des autres[1]. »

La politique ecclésiastique suivie par les papes devait rendre cet avis des deux fondateurs tout à fait inutile[2].

1. 2 Cel. 3, 86; Bon. 78; *Spec.* 27 b.

2. V. K. Eubel : *Die Bischöfe, Cardinäle und Päpste, aus dem Minoritenorden bis* 1305. In-8°, 1889.

François et Dominique se séparèrent pour ne plus se revoir. Le *Maître* des Frères Prêcheurs se mit peu de temps après en route pour Bologne où il succomba le 6 août suivant, et François regagna la Portioncule où Pierre de Catane venait de mourir (10 mars 1221). Il le remplaça à la tête de l'Ordre par frère Élie. Hugolin n'était sans doute pas étranger à ce choix.

Empêché par ses fonctions de légat, il ne put se rendre au chapitre de la Pentecôte (30 mai 1221)[1]. Il y fut remplacé par le cardinal Reynerio[2], qui vint accompagné par plusieurs évêques et par des moines de divers ordres[3]. Il s'y trouva environ trois mille frères, mais l'empressement des gens des environs à apporter des provisions fut si grand, qu'après sept jours de session, il fallut en rester encore deux, pour consommer tout ce qui avait été donné. Les séances furent présidées par frère Élie, aux pieds duquel était assis François qui le tirait par la tunique quand il avait quelque chose à faire dire aux frères.

Frère Jourdain de Giano, qui était au nombre des assistants, nous a gardé le souvenir de tous ces détails et du départ d'un groupe de frères pour l'Allemagne. Ils furent placés sous la direction de Césaire de Spire, dont la mission réussit au delà de toute attente. Dix-huit mois après, lorsqu'il revint en Italie, dévoré du désir de revoir saint François, les villes de Wurzbourg,

1. Il était dans l'Italie du Nord. V. *Registri: Doc.* 17-28.

2. Reynerius, cardinal-diacre du titre de S. M. in Cosmedin, évêque de Viterbe (Cf. Innocent III, *Opera*, éd. Migne, I, col CCXIII) 1 Cel. 125. Il avait été nommé le 3 août 1220 recteur du duché de Spolète. Potthast 6319.

3. Jord. 16. La présence de Dominique à un chapitre précédent avait donc été toute naturelle.

Mayence, Worms, Spire, Strasbourg, Cologne, Salzbourg, Ratisbonne étaient devenues des centres franciscains, d'où les idées nouvelles rayonnaient sur toute l'Allemagne méridionale.

C'est aussi à l'année 1221 que l'on rattache d'ordinaire la fondation du Tiers Ordre ou troisième Ordre, appelé d'ordinaire Fraternité de la Pénitence dans les plus anciens documents; mais on a vu plus haut que cette date est beaucoup trop récente, ou plutôt qu'il n'y a pas à fixer de date, car ce qu'on a appelé plus tard, d'une manière tout arbitraire, le troisième Ordre, est évidemment contemporain du premier [1].

François et ses compagnons ont voulu être les apôtres de leur temps, mais pas plus que les apôtres de Jésus, ils n'ont souhaité que tous les hommes entrassent dans leur association, forcément un peu restreinte, et qui, suivant la parole évangélique, devait être le levain du reste de l'humanité. En conséquence, leur vie était la *vie apostolique* suivie au pied de la lettre,

1. Cette manière de voir concorde de tout point avec le témoignage de 1 Cel. 36 et 37 qui montre le Tiers Ordre naissant tout naturellement de l'enthousiasme qu'excitèrent les prédications de François, de suite après le retour de Rome (1210) ; (Cf. *Auctor vit. sec.* : A. SS., p. 593 b). Riendans les autres documents ne le contredit, tout au contraire. V. 3 Soc. 60. Cf. *Anon. Perus.* : A. SS., p. 600; Bon 25 ; 46. Cf. A. SS., p. 631-634. La première bulle qui concerne les Frères de la Pénitence (sans les nommer) est du 16 déc. 1221, *Significatum est.* Si elle les vise réellement, comme le pense Sbaralea, et tous ceux qui s'en sont occupés jusqu'à M. Müller inclusivement, — mais ce qui pourrait, semble-t-il, être contesté, — c'est que dès 1221, ils en auraient appelé au pape contre les podestats de Faenza et des cités voisines. Ceci suppose évidemment une association qui n'est pas née de la veille. Sbaralea, *Bull. fr.*, I, p. 8; Horoy, t. IV, col. 49; Potthast 6736.

mais l'idéal qu'ils prêchaient était la *vie évangélique*, que Jésus avait annoncée.

Pas plus que Jésus, saint François n'a condamné la famille ou la propriété ; il a simplement vu en elles des liens dont l'*apôtre*, mais l'apôtre seul, doit être dégagé.

Si bientôt des esprits maladifs ont cru interpréter sa pensée en faisant de l'union des sexes un mal, et de tout ce qui constitue l'activité physique de l'homme, une chute ; si des déséquilibrés se sont autorisés de son nom, pour échapper à tous les devoirs ; si des époux se sont imposé le ridicule martyre de la virginité du lit conjugal, il ne faut vraiment pas l'en rendre responsable.

Ces traces d'ascétisme contre nature proviennent de l'influence des idées dualistes des Cathares, et non du poète inspiré qui a chanté la nature et sa fécondité, qui faisait aux colombes des nids, où il les invitait à se multiplier sous le regard de Dieu, et qui imposait à ses frères le travail manuel comme un devoir sacré.

Les bases de la corporation des *Frères et des Sœurs de la Pénitence* furent très simples : François n'apportait pas au monde une nouvelle doctrine ; la nouveauté de son message était tout entière dans son amour, dans son appel direct à la vie évangélique, à un idéal de vigueur morale, de travail et d'amour.

Il s'est naturellement bien vite trouvé des hommes qui n'ont pas compris cette vraie et simple beauté ; ils sont tombés dans les pratiques et les dévotions, ont imité par le dehors la vie des cloîtres dans lesquels, pour une cause ou pour une autre, ils ne pouvaient se retirer ; mais il serait injuste de se représenter d'après eux les Frères de la Pénitence.

Reçurent-ils une Règle de saint François ? On ne

saurait le dire. Celle qui leur fut donnée[1] en 1289 par le pape Nicolas IV, est simplement la refonte et l'amalgame de toutes les règles de confréries laïques qui existaient à la fin du treizième siècle. L'attribution de ce document à saint François n'est autre chose que l'ajustement dans l'édifice nouveau de quelques pierres vénérées d'une construction ancienne. C'est une affaire de façade et d'ornementation, rien de plus.

Malgré cette absence d'une règle émanant de François lui-même, on peut voir clairement ce que devait être, dans sa pensée, cette association. L'Évangile, avec ses conseils et ses exemples, devait en être la véritable Règle. La grande nouveauté visée par le Tiers Ordre fut la concorde : cette fraternité était une union de paix, et apportait à l'Europe étonnée une nouvelle trêve de Dieu. Que le refus absolu de porter les armes[2] ait été un idéal tout chimérique et éphémère, les documents sont là pour le prouver, mais il est déjà bien beau d'avoir eu la puissance de le susciter pour quelques années.

La seconde obligation essentielle des Frères de la Pénitence semble avoir été celle de réduire le plus possible leurs besoins, et tout en conservant leur fortune,

1. Bulle *Supra montem* du 17 août 1289. Potthast 23044. M. Müller a fait sur les origines de cette bulle une étude lumineuse, qui peut être considérée, dans les points essentiels, comme définitive (*Anfänge*, p. 117-171). Par cette bulle, Nicolas IV, — ministre général des Frères Mineurs avant de devenir pape, — chercha à attirer entre les mains de son Ordre la direction de toutes les associations laïques pieuses (Tiers Ordre de saint Dominique, des Gaudentes, des Humiliés, etc.). Il voulut aussi par là donner un essor plus grand à ces confréries qui dépendaient directement de la cour de Rome, et augmenter leur puissance en les unifiant.

2. V. Bulle *Significatum est* du 16 déc. 1221. Cf. *Supra montem*, cap. VII.

de distribuer aux pauvres, à intervalles réguliers, la part de revenu restée disponible, après s'être contenté du strict nécessaire[1].

Accomplir avec joie les devoirs de son état; donner aux moindres actions une inspiration sainte ; retrouver dans les infiniment petits de l'existence, en apparence la plus banale, les parcelles d'une œuvre divine; rester pur de toute préoccupation avilissante; user des choses comme ne les possédant pas, comme les serviteurs de la parabole qui auront bientôt à rendre compte des talents qui leur ont été confiés ; fermer son cœur à la haine, et l'ouvrir tout grand aux pauvres, aux malades, à tous les abandonnés, tels étaient les autres devoirs essentiels des Frères et des Sœurs de la Pénitence.

Pour les jeter dans cette voie royale de liberté, d'amour, de responsabilité, François faisait quelquefois appel aux terreurs de l'enfer et aux joies du paradis, mais l'amour intéressé était si peu dans sa nature, que ces considérations et d'autres du même genre occupent une place tout à fait secondaire dans les pages qui nous sont restées de lui, comme aussi dans ses biographies.

La vie évangélique, pour lui, est naturelle à l'âme. Quiconque la connaîtra, la préférera; elle n'a pas plus besoin d'être prouvée que le grand air et la lumière. Il suffit d'y conduire les prisonniers, pour leur ôter toute envie de retourner dans les cachots de l'avarice, de la haine ou de la futilité.

François et ses vrais disciples font donc la pénible ascension des grandes cimes, uniquement, mais irré-

1. La Règle du Tiers Ordre des Humiliés, qui date de 1201 contient une clause semblable. Tiraboschi, t. II, p. 132.

sistiblement poussés par la voix intérieure. Le seul secours étranger qu'ils acceptent, c'est le souvenir de Jésus les précédant sur les hauteurs et revivant mystérieusement sous leurs yeux par le sacrement de l'Eucharistie.

La lettre à tous les chrétiens où ces idées débordent, nous est un vivant souvenir des allocutions de saint François aux Tertiaires.

Pour nous représenter ces derniers sous une forme tout à fait concrète, nous pouvons recourir à la légende du B. Lucchesio dont la tradition a fait le premier Frère de la Pénitence[1].

Originaire d'une petite ville de Toscane, il la quitta pour se soustraire à des haines politiques, et vint s'établir à Poggibonsi, non loin de Sienne, où il continua à faire le commerce des grains. Déjà riche, il ne lui fut pas difficile d'accaparer les blés pour les revendre en temps de disette, et réaliser d'énormes bénéfices. Mais bientôt, bouleversé par les prédications de François, il rentra en lui-même, distribua tout son superflu aux pauvres, et ne garda que sa maison avec un petit jardin et un âne.

On le vit dès lors, s'adonner à la culture de ce coin de terre, et faire de sa maison une sorte d'hôtellerie, où les pauvres et les malades affluaient; non seulement il les accueillait, mais il allait à leur recherche jusque dans les Maremmes infectées par la malaria, et revenait

1. Dans les A. SS. Aprilis t. II, p. 600-616. Orlando de Chiusi reçut aussi l'habit des mains de François. V. *Instrumentum* etc. ci-dessus p. XC. La Fraternité franciscaine, sous l'influence des autres tiers ordres, perdit rapidement ses caractères spécifiques. Quant à cette appellation de troisième ordre, elle a eu sûrement à l'origine un sens hiérarchique, auquel s'est superposé peu à peu un sens chronologique. Toutes ces questions deviennent singulièrement plus claires quand on les rapproche de ce qu'on sait sur les Humiliés.

souvent avec un malade à califourchon sur les épaules, et précédé de son âne chargé d'un fardeau semblable. Les ressources du jardin étant forcément très limitées, lorsqu'il n'y avait plus moyen de faire autrement, Lucchesio prenait une besace et s'en allait mendier de porte en porte, mais la plupart du temps c'était inutile, car les pauvres, le voyant si laborieux et si bon, étaient plus contents des quelques maigres légumes qu'il mangeait avec eux que du plus copieux repas. Devant leur bienfaiteur si joyeux dans son dénûment, ils oubliaient leur misère, et les murmures habituels de ces malheureux se transformaient en paroles d'admiration et de reconnaissance.

La conversion n'avait pas tué en lui les liens de la famille: Bona Donna, sa femme, était devenue le meilleur des collaborateurs, et lorsqu'en 1260, il la vit s'éteindre peu à peu, sa douleur fut trop forte pour être supportée: «Tu sais, chère compagne, lui dit-il au moment où elle venait de recevoir les derniers sacrements, combien nous nous sommes aimés pendant que nous servions Dieu ensemble, pourquoi ne resterions-nous pas unis pour nous en aller aux joies ineffables? Attends-moi. Je veux recevoir, moi aussi, les sacrements et m'en aller au ciel avec toi.»

Il dit et rappela le prêtre pour être administré, puis après avoir tenu dans ses mains celles de sa compagne qui agonisait, et l'avoir réconfortée par de douces paroles, lorsqu'il vit que son âme s'était envolée, il fit sur lui le signe de la croix, s'étendit, et appelant avec amour Jésus, Marie et saint François, il s'endormit pour l'éternité.

CHAPITRE XVI

Les Frères Mineurs et la science.

(Automne 1221 — décembre 1223.)

A partir du chapitre de 1221, l'évolution de l'Ordre se précipite avec une rapidité contre laquelle plus rien ne devait avoir la force de réagir.

La création des ministres fit faire un pas énorme de ce côté : ceux-ci en vinrent, par la force même des choses, à avoir une résidence : lorsqu'on commande, on veut avoir ses subordonnés sous la main, savoir à chaque instant où ils sont ; les Frères ne pouvaient donc continuer à se passer de couvents proprement dits. Ce changement devait en amener bien d'autres : jusque-là on n'avait pas eu d'églises. Sans églises, les Frères n'étaient que des prédicateurs, et leur but ne pouvait être que parfaitement désintéressé, ils étaient, comme l'avait voulu François, les auxiliaires bénévoles du clergé. Avec des églises, ils devaient fatalement aspirer à y prêcher d'abord et à y attirer la foule, puis à les ériger en quelque sorte en contre-paroisses[1].

1. Tout cela s'est fait avec une prodigieuse rapidité. Les dimensions de la basilique d'Assise, dont les plans ont été faits dès 1228, ne permettent pas de la considérer comme une chapelle conventuelle, pas plus que Santa-Croce de Florence, San-Francesco de

La bulle du 22 mars 1222[1] nous montre la papauté activant de toutes ses forces ces transformations. Le pontife accorde à frère François et aux autres frères le privilège de pouvoir célébrer dans leurs églises les saints mystères en temps d'interdit, à la condition, naturellement, de ne pas sonner les cloches, de fermer les portes, et de faire sortir au préalable les gens frappés d'excommunication.

Par une étonnante inconséquence, la bulle elle-même porte le témoignage de son inutilité, du moins pour le moment où elle fut donnée : « Nous vous accordons, dit-elle, de pouvoir célébrer en temps d'interdit dans vos églises, *si vous venez à en avoir.* » Voilà donc une nouvelle preuve que l'Ordre n'en avait point encore en 1222; mais on n'aura pas de peine à voir précisément dans ce document une invitation pressante à changer de manière de faire et à ne pas laisser ce privilège sans objet.

Un autre document de la même époque manifeste des

Sienne ou la basilique Sant-Antonio à Padoue, monuments commencés entre 1230 et 1240. Dès avant 1245, une partie de l'épiscopat jeta un cri d'alarme dans lequel il ne parle de rien moins que de fermer la porte des églises séculières devenues inutiles. Il se plaint avec une incroyable amertume que les Frères Mineurs et Prêcheurs aient absolument supplanté le clergé paroissial. On trouve cette lettre, adressée à la fois à Frédéric II et au concile de Lyon, dans Pierre de la Vigne : *Epistolæ*, Bâle, 1740, 2 vol. t. 1, p. 220—222. Il serait bien à désirer qu'on en donnât un texte critique. Voir aussi la satire, contre les deux ordres nouveaux, rimée vers 1242 par Pierre de la Vigne, et dont, malgré les exagérations possibles, la plupart des traits n'ont pas pu être inventés : E. du Méril : *Poésies pop. lat.* p. 153—177 Paris, in 8°, 1847.

1. Et non du 29 comme le veut Sbaralea (*Bull. fr.* t. I, n. 10; Horoy, t. *IV* col. 129; l'original encore aux archives d'Assise porte : *Datum Anagnie 11 Kalendas Aprilis pontificatus nostri anno sexto.*

préoccupations analogues, mais s'exerçant d'un tout autre côté. Par la bulle *Ex parte* du 29 mars 1222, Honorius III chargeait conjointement les prieurs des Prêcheurs et des Mineurs de Lisbonne d'une mission singulièrement délicate : il leur donnait ses pleins pouvoirs pour agir contre l'évêque et le clergé de cette ville, qui exigeaient que les fidèles leur laissassent par testament le tiers de leurs biens, et refusaient aux récalcitrants la sépulture ecclésiastique [1].

Le fait que le pape donnait aux frères le soin de choisir eux-mêmes les mesures à prendre, prouve combien on était pressé à Rome d'oublier le but dans lequel ils avaient été créés, pour les transformer en chargés d'affaires du Saint-Siège.

Il n'est donc pas besoin de faire remarquer que la mention du nom de François, en tête de la première de ces deux bulles, n'a aucune portée. On ne se représente pas le Poverello allant demander un privilège pour des circonstances qui n'existaient pas encore! On devine ici l'influence d'Hugolin [2] qui avait trouvé, dans la personne d'Élie, le Frère Mineur selon son cœur.

1. Potthast 6809; Horoy, t. IV col. 129. Voir aussi la bulle *Ecce venit Deus* du 14 juillet 1227: L. Auvray: *Registres de Grégoire IX* n. 129 Cf. 153. Potthast 8027 et 8028, 8189.

2. Il avait terminé sa mission de légat en Lombardie, vers la fin de septembre 1221 (V. son Registre. Cf. Böhmer, *Acta imp. sel.* doc. 951). Au printemps de 1222, on le retrouve sans cesse aux côtés du pape à Anagni, Veroli, Alatri (Potthast 6807, 6812, 6849). Le Saint-Siège avait encore alors une prédilection marquée pour les Prêcheurs : le privilège essentiellement banal de pouvoir célébrer les offices en temps d'interdit leur avait été accordé le 7 mars 1222, mais au lieu de la formule ordinaire en pareil cas, on fit une rédaction tout exprès pour eux, avec un bel éloge. Ripolli, *Bull. Prœd.*, t. I, p. 15.

Que faisait donc François pendant ce temps? On l'ignore, mais l'absence même de renseignements — si nombreux pour la période qui a précédé, comme pour celle qui suit — nous dit assez qu'il quitta la Portioncule pour s'en aller dans la solitude et vivre dans ces ermitages de l'Ombrie qui eurent toujours pour lui un si puissant attrait[1]. Il n'est presque pas une colline de l'Italie centrale qui n'ait conservé quelque souvenir de son passage. Entre Florence et Rome, on marcherait difficilement une demi-journée dans les montagnes, sans rencontrer, sur les sommets, des cabanes portant son nom ou celui d'un de ses disciples.

Il y eut un moment où elles furent habitées et où, dans des huttes de branchages, Égide, Masseo, Bernard, Sylvestre, Junipère, et bien d'autres dont l'histoire tait le nom, reçurent la visite de leur père spirituel venant les consoler[2].

Ils lui rendaient amour pour amour et consolation pour consolation. Sa pauvre âme en avait grand besoin, car dans ses longues nuits d'insomnie, il lui arrivait parfois d'entendre au fond de son cœur de bien étranges voix; la fatigue et les regrets le gagnaient, et regardant en arrière, il se prenait à douter de lui-même, de sa Dame la Pauvreté et de tout.

Entre Chiusi et Radicofani, à une heure de marche du village de Sartiano, quelques frères avaient arrangé un abri qui leur servait d'ermitage, et préparé pour

1. 2 Cel. 3, 93. *Subtrahebat se a consortio fratrum.*

2. Il va sans dire que les traditions locales, dans ce cas, ne doivent être acceptées qu'avec la plus grande réserve dans le détail, mais dans l'ensemble elles sont sûrement vraies. La géographie de la vie de saint François est encore à faire.

François une petite cabane un peu à l'écart. C'est là qu'il passa une des nuits les plus douloureuses de sa vie. Assailli par la pensée qu'il exagérait l'ascétisme et ne comptait pas assez sur la bonté de Dieu, il en vint tout à coup à regretter l'emploi de son existence. Le tableau de ce qu'il aurait pu être, de la vie de famille tranquille et heureuse, qui aurait pu être la sienne, se présenta à lui sous des couleurs si vives, qu'il se sentait faiblir. Armé de sa corde, il avait beau se donner la discipline jusqu'à se blesser, la vision ne s'évanouissait pas.

On était en plein hiver : une épaisse couche de neige couvrait le sol ; il se jeta dehors sans vêtement et, prenant la neige à pleines mains, se mit à faire un cortège de personnages. « Regarde, dit-il alors, celle-ci est ta femme, puis derrière elle, viennent deux fils et deux filles, suivis du serviteur et de la domestique portant tout le bagage. »

Cette naïve image de la tyrannie des soucis matériels qu'il avait bannis dissipa enfin la tentation[1].

Faut-il rattacher à la même époque un autre trait de la légende qui se passe aussi à Sartiano ? Rien ne l'indique. Un jour, un frère auquel il demanda : « D'où viens-tu ? » répondit : « Je reviens de ta cellule. » Cette simple parole en fut assez pour que le farouche amant de la Pauvreté n'y voulût plus rentrer. « Les renards ont des tanières, aimait-il à répéter, et les oiseaux du ciel ont leurs nids, mais le Fils de l'homme n'a pas eu un lieu où reposer sa tête. Quand le Seigneur s'en alla prier et jeûner dans le désert quarante jours et quarante nuits,

1. 2 Cel. 3, 59 ; Bon. 60 ; *Conform.* 122 b 2.

il ne s'y fit faire ni cellule, ni maison, mais s'abrita sous un pan de rocher[1]. »

Il ne faudrait donc pas croire, comme on l'a fait, qu'avec le temps, François ait changé de point de vue. Quelques écrivains ecclésiastiques ont pensé que puisqu'il voulait la multiplication de son Ordre, il en a accepté par là même la transformation.

L'idée est spécieuse, mais on n'en est pas réduit à cet égard à des conjectures : à peu près tout ce qui se fait dans l'Ordre depuis 1221, se fait tantôt à l'insu de François, tantôt contre son gré. Si l'on était tenté d'en douter, on n'aurait qu'à jeter un coup d'œil sur le manifeste le plus solennel et aussi le plus adéquat de sa pensée, son Testament. On l'y voit délivré de toutes les suggestions qui avaient fait fléchir l'expression de ses idées, se redresser courageusement pour rappeler l'idéal primitif, et l'opposer à toutes les concessions arrachées à sa faiblesse.

Le Testament n'est pas un appendice à la Règle de 1223, il en est presque la révocation. Mais on se tromperait en y voyant la première tentative faite pour réagir. Les cinq dernières années de sa vie ne furent qu'un effort incessant pour protester par son exemple et par ses paroles.

En 1222, il adressa aux frères de Bologne une lettre remplie des plus tristes pressentiments. Dans cette ville où les Dominicains, comblés de prévenances, étaient en train de se faire une grande situation dans l'enseignement, les Frères Mineurs étaient plus tentés que partout ailleurs d'abandonner la voie de la simplicité et de la pauvreté.

1. 2 Cel. 3, 5 ; *Spec.* 12 a; *Conform.* 169 b 2.

Les avertissements de François avaient revêtu des couleurs si sombres et si menaçantes, qu'après le fameux tremblement de terre du 23 décembre 1222, qui jeta l'épouvante dans toute l'Italie septentrionale, on n'hésita pas à croire qu'il avait prédit la catastrophe[1]. Il en avait prédit une, qui pour être toute morale n'en était pas moins horrible, et dont la vision lui arrachait les plus amères imprécations :

« Seigneur Jésus, vous avez jadis choisi vos apôtres au nombre de douze, et si l'un d'eux vous a trahi, les autres, restant unis à vous, ont prêché le saint Évangile, remplis d'une seule et même inspiration ; et voici que maintenant, vous rappelant les jours d'autrefois, vous avez suscité la Religion des Frères, afin de soutenir la foi et afin que par eux le mystère de votre Évangile s'accomplisse. Qui les remplacera si, au lieu d'accomplir leur mission et d'être pour tous de lumineux exemples, on les voit s'abandonner aux œuvres des ténèbres ? Ah ! que par vous, Seigneur, et par toute la cour céleste et par moi, votre indigne serviteur, soient maudits ceux qui par leur mauvais exemple renversent et détruisent tout ce que vous avez fait au commencement, et ce que vous ne cessez de faire par les saints frères de cet Ordre[2]. »

Ce passage de Thomas de Celano, c'est-à-dire du plus modéré des biographes, montre à quel diapason de véhémence et d'indignation a pu s'élever le doux François.

Malgré les efforts bien naturels, faits pour jeter un

1. Eccl. 6. V. le texte de Liebermann. *Mon. Germ. hist. Script.*, t 28, p. 663.

2. 2 Cel. 3, 93 ; Bon. 104 et 105 ; *Conform.* 101 a 2.

voile discret sur ces angoisses du fondateur concernant l'avenir de sa famille spirituelle, on en retrouve à chaque pas la trace: « Le temps viendra, dit-il un jour, où notre Ordre aura si bien perdu tout bon renom que ses membres auront honte de se montrer au grand jour [1]. »

Il avait vu en songe une statue dont la tête était d'or pur, la poitrine et les bras d'argent, le ventre de cristal, les jambes de fer. Il pensa que c'était un présage de l'avenir réservé à son institut [2].

Il trouvait ses fils atteints de deux maladies, infidèles à la fois à la pauvreté et à l'humilité; mais peut-être redoutait-il plus pour eux le démon de la science que la tentation des richesses.

Que pensait-il de la science? Il est vraisemblable qu'il n'a jamais examiné la question au point de vue général, mais il n'avait pas de peine à voir qu'il y aurait toujours assez d'élèves dans les universités, et que si l'effort scientifique est un culte rendu à Dieu, les adorateurs de cette catégorie ne risquaient pas de lui manquer; mais il avait beau regarder de tous côtés, il ne trouvait personne pour accomplir la mission d'humilité et d'amour réservée à son Ordre, si les frères venaient à lui être infidèles.

Aussi y a-t-il dans son angoisse quelque chose de plus que la douleur de voir ses espérances confondues. La déroute d'une armée n'est rien à côté de la déroute d'une idée; et en lui une idée s'était incarnée, celle de

1. 2 Cel. 3, 93; *Spec.* 49 b; 182 a; *Conform.* 182 a 1; *Tribul.* f° 5 a; 2 Cel. 3, 98; 113; 115; 1 Cel. 28; 50; 96; 103; 104; 108; 111; 118.

2. 2 Cel. 3, 27; *Spec.* 38 b; *Conform.* 181 b 1; *Tribul.* 7 b; Cf. *Spec.* 220 b; *Conform.* 103 b.

la paix et du bonheur rendus à l'humanité, par la liberté reconquise sur les entraves matérielles et par l'amour.

Par un ineffable mystère, il se sentait l'Homme de son siècle, celui dans le sein duquel se résumaient les efforts, les désirs, les aspirations des peuples; avec lui, en lui, par lui, l'humanité voulait se renouveler et, pour parler avec l'Évangile, naître de nouveau.

C'est là que gît sa véritable beauté. Par là, bien plus que par de vaines conformités extérieures et factices, il est un Christ.

Lui aussi porte les douleurs du monde, et si l'on veut aller jusqu'au fond de son âme, il faut, pour lui comme pour Jésus, donner à ce mot de douleurs sa signification la plus étendue. Par leur pitié, ils ont porté les souffrances physiques de l'humanité, mais ce qui les accable, ce sont des douleurs bien autrement angoissantes: celles de l'enfantement du divin. Ils souffrent, parce qu'en eux le Verbe se fait chair, et à Gethsémané comme sous les oliviers de Greccio, ils agonisent «parce que les leurs ne les ont point reçus.»

Oui, saint François a senti l'incessant travail de transformation qui s'accomplit au sein de l'humanité marchant vers sa destination divine, et il s'est offert, hostie vivante, pour qu'en lui eût lieu la mystérieuse palingénésie.

Comprend-on maintenant sa douleur? Il tremble pour le mystère de l'Évangile. Il y a chez lui quelque chose qui rappelle le spasme de la vie lorsqu'elle aperçoit la mort, spasme d'autant plus douloureux qu'il s'agit ici de vie morale.

Ceci explique comment l'homme qui courait après les brigands, pour en faire ses disciples, a pu être impitoyable pour des collaborateurs, sans doute bien inten-

tionnés, mais qui, par un zèle indiscret, oubliaient leur vocation et auraient transformé l'Ordre en un institut scientifique.

Sous prétexte de mettre la science au service de Dieu et de la religion, l'Église a excité le pire des vices, l'orgueil. C'est son titre de gloire, suivant les uns, mais ce sera son suprême opprobre.

Faut-il renoncer, dit-elle, à enlever cette arme aux adversaires de la foi? Mais vous figurez-vous Jésus allant se mettre à l'école des rabbins sous prétexte d'apprendre à leur répondre, énervant sa pensée par les subtilités de leur dialectique et les fantasmagories de leur exégèse? Il aurait peut-être été un grand docteur, mais serait-il devenu le Sauveur du monde? Vous sentez bien que non.

Quand on entend les prédicateurs s'extasier sur la diffusion merveilleuse de l'Évangile, prêché par douze pauvres pêcheurs de Galilée, ne pourrait-on pas leur faire remarquer que le miracle est à la fois plus et moins stupéfiant qu'ils ne disent. Plus — car sur les douze, plusieurs retournèrent sur les bords du lac enchanteur, et, oublieux du filet mystique, s'ils se rappelèrent le Crucifié, ce fut pour le regretter et non pour le ressusciter en continuant son œuvre aux quatre coins du monde; moins — car si aujourd'hui même, dans ces journées mourantes du dix-neuvième siècle, des prédicateurs s'en allaient ivres d'amour, s'immolant pour tous et pour chacun, comme jadis le Maître, le miracle se renouvellerait.

Mais non, la théologie a tué la religion. Les clergés répètent à satiété qu'il ne faut pas les confondre, qu'importe, si dans la pratique on ne les distingue pas.

Jamais la science n'a été l'objet de plus de convoitises qu'au treizième siècle. L'Empire et l'Église lui demandaient anxieusement des arguments pour défendre leurs prétentions réciproques. Innocent III envoie à l'Université de Bologne la collection de ses Décrétales et la comble de faveurs. Frédéric II fonde celle de Naples, et les Patarins eux-mêmes envoient leurs fils étudier à Paris, depuis la Toscane et la Lombardie.

On se rappelle le succès des prédications de François à Bologne[1], en août 1220 ; à cette même époque il avait vivement réprimandé Pierre Stacia, le ministre provincial qui était docteur ès lois, non seulement pour avoir installé les Frères dans une maison qui avait l'air de leur appartenir, mais il l'avait surtout blâmé d'y avoir organisé une sorte de collège.

Il paraît que le ministre ne tint pas compte de ces reproches. Lorsque François apprit son endurcissement, il le maudit avec une effrayante véhémence ; son indignation était si grande que plus tard, à l'époque de sa mort, les nombreux amis de Pierre Stacia vinrent le supplier de révoquer sa malédiction, mais tous leurs efforts furent inutiles[2].

1. Les successeurs de François furent à peu près sans exception des élèves de Bologne : Pierre de Catane était docteur ès lois ainsi que Jean Parenti (Jord. 51). — Élie avait été *scriptor* à Bologne. — Albert de Pise y avait été ministre (Eccl. 6). — Aymon y avait été lecteur (Eccl. 6). — Crescentius fit des ouvrages de jurisprudence. *Conform.* 121 b 1 etc. etc.

2. Ce nom ne saurait être garanti : il s'appelle Johannes de Laschaccia, dans un passage des *Conformités* (104 a 1) ; Pietro Schiaccia dans le man. italien des *Tribulations* (f° 75 a) ; Petrus Stacia dans le man. de la Laurentienne (13 b ; Cf. *Archiv*, II, p. 258). *Tribul.* 13 b ; *Spec.* 184 b. Ce récit a subi dans d'autres endroits beaucoup d'amplifications : *Spec.* 126 a ; *Conform.* 104 b 1.

Devant cette attitude du fondateur, il est bien difficile de croire à l'authenticité du billet qui aurait été adressé à Antoine de Padoue.

« A mon très cher Antoine, frère François, salut en Christ.

« Il me plaît que vous interprêtiez aux frères les saintes lettres et la théologie, de telle sorte cependant (conformément à notre Règle) que, ni chez vous ni chez les autres, ne s'éteigne l'esprit de la sainte oraison, ce que je désire vivement. Salut. »

Faut-il voir là autre chose qu'une pieuse supercherie, pour atténuer les déclarations si nettes et si nombreuses de François contre la science ?

Il est difficile de se figurer la rivalité qu'il y avait, dès cette époque, entre Dominicains et Franciscains, pour tâcher d'attirer dans leur ordre respectif les maîtres les plus illustres. On organisait de petites intrigues où les dévotes avaient leur rôle, pour amener tel ou tel docteur fameux à prendre l'habit [1]. Si le but de saint François eût été scientifique, les frères de Bologne, de Paris et d'Oxford n'auraient pas pu faire mieux [2].

Le courant était si fort que les anciens ordres furent entraînés bon gré mal gré : une vingtaine d'années plus tard, les Cisterciens voulurent eux aussi devenir légistes, théologiens, décrétalistes et le reste.

Peut-être François n'avait-il pas aperçu dès l'abord la gravité du danger, mais l'illusion n'était plus possible,

1. V. Eccl. 3 ; Histoire de l'entrée dans l'Ordre d'Adam d'Oxford. Cf. *Chartularium Univ. Par.*, t. I, nos 47 et 49.

2. Toute la chronique d'Eccleston en est le vivant témoignage.

et par la suite il se montra, comme on l'a vu, d'une implacable fermeté. Si plus tard on a travesti sa pensée, il a fallu aux coupables, — les papes et la plupart des premiers ministres généraux, — des tours de prestidigitation exégétique qui ne sont pas à leur honneur : « Supposez, disait-il, que vous ayez assez de subtilité et de science pour tout savoir, que vous connaissiez toutes les langues, le cours des astres et tout le reste, qu'y a-t-il là pour vous enorgueillir? Un seul démon en sait plus là-dessus que tous les hommes de la terre réunis[1]. Mais il y a une chose dont le démon est incapable et qui est la gloire de l'homme : être fidèle à Dieu[2]. »

On manque d'indications précises sur les chapitres de 1222 et 1223. Les modifications apportées au projet de 1221 y furent discutées par les ministres[3], et arrêtées définitivement ensuite par le cardinal Hugolin. Celui-ci eut à ce sujet de longues conférences avec

1. *Admonitio* V, Cf. *Conform.* 141 a.

Rapprocher les *Constitutiones antiquæ* (*Speculum*, Morin, III, f° 195 b-206) de la Règle. Dès les premiers chapitres la contradiction saute aux yeux : *Ordinamus quod nullus recipiatur in ordine nostro nisi sit talis clericus qui sit competenter instructus in grammatica vel logica*; *aut nisi sit talis laicus de cujus ingressu esset valde celebris et edificatio in populo et in clero.* Nous voilà certes bien loin de l'esprit de celui qui avait dit : *Et quicumque venerit amicus vel adversarius fur vel latro benigne recipiatur.* Règle de 1221, cap. VII. Voir aussi l'Exposition de la Règle de Bonaventure. *Speculum* Morin, III, f° 21-40.

2. Sur l'attitude de François vis-à-vis de la science. Voir *Tribul.* Laur. 14 b ; *Spec.* 184 a ; 2 Cel. 3, 8 ; 48 ; 100 ; 116 ; 119 ; 120-124. Le chapitre Bon. 152 n'exprime naturellement que les vues de Bonaventure. Voir surtout Règle de 1221, cap. XVII ; de 1223 cap. X.

3. *Spec.* 7 b : *Fecit Franciscus regulam quam papa Honorius confirmavit cum bulla, de qua regula multa fuerunt extracta per ministros contra voluntatem b. Francisci.* Cf. 2 Cel. 3, 136.

François, dont il nous a lui-même conservé le souvenir[1].

Elles eurent pour résultat la Règle de 1223. Il se forma bientôt autour de l'origine de ce document toute une poussée de récits merveilleux qu'il serait oiseux d'examiner par le menu ; ce qu'il faut en retenir, c'est le souvenir qu'ils gardent des luttes soutenues par François contre les ministres pour le maintien de son idéal.

Avant d'aller à Rome demander l'approbation définitive, il s'était longuement recueilli dans la solitude de Monte-Colombo, près de Rieti. Cette colline fut bientôt représentée comme un nouveau Sinaï, et les disciples dépeignirent leur maître recevant là-haut, des mains de Jésus même, un autre Décalogue[2].

Angelo Clareno, un des narrateurs les plus complaisants de ces traditions, se charge lui-même d'en indiquer le peu de valeur : il nous montre Honorius III modifiant au dernier moment un passage essentiel du projet[3]. J'ai déjà caractérisé assez exactement cette Règle pour n'avoir plus besoin d'y revenir ici.

Elle fut approuvée le 25 novembre 1223[4]. Plusieurs souvenirs semblent devoir être rattachés à ce dernier voyage de François à Rome. Un jour, le cardinal Hugolin, dont il avait accepté l'hospitalité, fut bien étonné, ainsi que ses convives, en s'apercevant de son absence

1. Bulle *Quo elongati* du 28 sept. 1230 : Sbaralea, t. I, p. 56.

2. Bon. 55 et 56; [3 Soc. 62] ; *Spec.* 76 ; 124 a ; *Tribul.* Laur. 17 b-19 b; Ubertin, *Arbor* V. 5 ; *Conform.* 88 a 2.

3. *Tribul.*, Laur. 19 a ; *Archiv*, t. III, p. 601. Cf. A. SS., p. 638 e.

4. Potthast 7108. L'œuvre de cette bulle fut complétée p .r celle du 18 déc. 1223 (L'original du *Sacro-Convento* porte *Datum Laterani XV Kal. jan.*), *Fratrum Minorum* : Potthast 712?.

au moment où l'on se mettait à table, mais ils le virent bientôt arriver, chargé d'une provision de morceaux de pain bis qu'il distribua tout joyeux à la noble assistance. Son hôte, un peu confus, ayant essayé de lui faire quelques reproches après le repas, François lui expliqua qu'il ne devait pas oublier pour un somptueux festin le pain de l'aumône dont il se nourrissait tous les jours, et qu'il voulait aussi montrer à ses frères, que la table la plus riche ne vaut pas, pour les pauvres spirituels, cette table du Seigneur [1].

On a vu que, durant les premières années, les Frères Mineurs avaient l'habitude de gagner leur vie en s'engageant comme domestiques. Quelques-uns avaient continué, mais en bien petit nombre. Peu à peu, de ce côté aussi, tout s'était transformé. Sous couleur de servir, les frères entraient chez les plus hauts personnages de la cour pontificale et devenaient leurs hommes de confiance: au lieu d'être soumis à tous, comme dit la Règle de 1221, ils étaient au-dessus de tous.

Perdant complètement de vue la vie apostolique, ils devenaient des courtisans d'un genre spécial; leur caractère, moitié ecclésiastique, moitié laïque, les rendait capables de remplir une foule de missions délicates, et de jouer un rôle dans les intrigues variées pour lesquelles ont toujours semblé vivre la plupart des prélats romains [2]. Pour protester, François n'avait qu'une arme, son exemple.

« Un jour, raconte le Speculum, le B. François vint à Rome pour voir l'évêque d'Ostie (Hugolin), et après

1. 2 Cel. 3, 19; Bon. 95; *Spec.* 18 b.; *Conform.* 171 a 1.
2. 2 Cel. 3, 61 et 62. Cf. Eccl. 6 le souvenir de Rod. de Rosa.

être resté quelque temps chez lui, il rendit aussi visite au cardinal Léon qui avait pour lui une grande dévotion.

On était en hiver; le froid, le vent, la pluie, rendaient tout voyage impossible, aussi le cardinal le pria-t-il de passer quelques jours dans sa maison et d'y prendre sa nourriture, comme les autres pauvres qui venaient manger chez lui..... «Je te donnerai, ajouta-t-il, un bon gîte bien à l'écart, où tu pourras, si tu le veux, prier et manger.» Alors frère Ange, l'un des douze premiers disciples, qui demeurait chez le cardinal, dit à François: «Il y a près d'ici, une grande tour écartée et tranquille, tu y seras comme dans un ermitage.» François alla la voir, et elle lui plut. Alors revenant vers le cardinal: «Monseigneur, lui dit-il, il est possible que je passe quelques jours chez vous.» Celui-ci fut bien joyeux, et frère Ange alla préparer la tour pour le B. François et pour son compagnon.

Mais dès la première nuit, quand il voulut dormir, les démons arrivèrent pour le frapper. Appelant alors son compagnon: «Frère, lui dit-il, les démons sont venus me frapper avec violence; reste près de moi, je te prie, car j'ai peur seul ici.»

Il tremblait de tous ses membres, comme quelqu'un qui a la fièvre. Ils passèrent la nuit tous les deux sans dormir: «Les démons sont chargés des châtiments de Dieu, disait François; comme un podestat envoie son bourreau pour punir le criminel, ainsi Dieu envoie les démons, qui sont en cela ses ministres.... Pourquoi me les a-t-il envoyés? En voici la raison peut-être: le cardinal a voulu être bon pour moi, et j'ai vraiment grand besoin de repos, mais les frères qui vont par le monde, souffrant de la faim et de mille tribulations, ainsi que tous les autres qui sont dans des ermitages ou dans de pauvres maisons, lorsqu'ils apprendront mon séjour chez

un cardinal auront un motif de murmure : « Nous endurons toutes les privations, diront-ils, tandis que lui a tout ce qu'il peut désirer; je dois pourtant leur donner le bon exemple; là est ma vraie mission..... »

De grand matin, il quitta donc la tour et, ayant tout raconté au cardinal, prit congé de lui pour retourner à l'ermitage de Monte-Colombo près de Rieti : « On me croit un saint homme, lui dit-il, et voilà qu'il a fallu les démons pour me jeter hors de prison[1]. »

Ce récit, malgré ses couleurs étranges, montre assez combien il avait l'instinct de l'indépendance. Comparer l'hospitalité d'un cardinal à un emprisonnement ! Il ne croyait pas si bien dire, et caractériser d'un mot toute l'histoire des rapports de l'Église et de son Ordre.

L'alouette n'était pas morte; malgré le froid et la bise, elle prit gaiement son vol vers le val de Rieti.

On était à la mi-décembre. Un ardent désir de célébrer au naturel les souvenirs de Noël s'était emparé de François. Il s'en ouvrit à un de ses amis, le chevalier Jean de Greccio, qui se chargea de préparer le nécessaire.

Imiter Jésus a été de tout temps le centre même de la vie chrétienne ; mais il faut être singulièrement spiritualiste pour pouvoir se contenter de l'imitation intérieure. Pour la plupart des hommes celle-ci a besoin d'être précédée et soutenue par l'imitation extérieure. C'est bien l'esprit qui vivifie; mais au pays des anges seulement, on peut dire que la chair ne sert de rien.

Pour le moyen âge, une fête religieuse était avant tout une représentation, plus ou moins fidèle, du souvenir

1. *Spec.* 47 b ss.; 2 Cel. 3, 61; Bon. 84 et 85.

qu'elle rappelait : de là les santons de la Provence, les processions du *Palmesel*, les cénacles du Jeudi saint, les chemins de croix du Vendredi saint, le drame de la Résurrection le jour de Pâques, et les étoupes enflammées de la Pentecôte.

François était trop italien pour ne pas aimer ces fêtes où tout ce qu'on voit parle de Dieu et de son amour.

Les populations des environs de Greccio furent donc convoquées ainsi que les frères des monastères voisins. Au soir de la vigile de Noël, on vit sur tous les sentiers les fidèles se hâter vers l'ermitage, des torches à la main, et faisant retentir les forêts de leurs joyeux cantiques.

Tous étaient dans la joie, François plus que personne : le chevalier avait préparé une crêche avec de la paille, et amené un bœuf et un âne qui de leur haleine semblaient vouloir réchauffer le pauvre bambino tout transi de froid. Le Saint, à cette vue, sentait des larmes de pitié inonder son visage ; il n'était plus à Greccio, son cœur était à Bethléhem.

Enfin on se mit à chanter matines, puis la messe commença où, comme diacre, François lut l'Évangile. Le simple récit de la légende sacrée, dit par une voix si douce et si ardente, touchait déjà les cœurs, mais quand il prêcha, son émotion gagna bien vite l'auditoire: sa voix avait une tendresse si indicible que les assistants oubliaient tout, eux aussi, pour revivre les sentiments des bergers de la Judée qui allèrent jadis adorer le Dieu fait homme, naissant dans une étable[1].

Au déclin du treizième siècle, l'auteur du *Stabat Mater*

1. 1 Cel. 84-87 ; Bon. 149.

dolorosa, Jacopone de Todi, ce franciscain de génie qui passa dans les cachots une partie de sa vie, composa, inspiré par le souvenir de Greccio, un autre Stabat, celui de la joie, *Stabat Mater speciosa*. Cette hymne de Marie, près de la crèche, n'est pas moins belle que celle de Marie au pied de la croix. Le sentiment y est encore plus intime, et l'on ne s'explique guère son oubli que par un injuste caprice de la destinée.

Stabat Mater speciosa
Juxta fœnum gaudiosa,
Dum jacebat parvulus.

Quæ gaudebat et ridebat
Exsultabat cum videbat
Nati partum inclyti.

Fac me vere congaudere,
Jesulino cohærere
Donec ego vixero[1].

1. Ce petit poème a été publié intégralement par M. Ozanam dans le t. V de ses œuvres, p. 184.

CHAPITRE XVII

Les Stigmates.

(1224.)

La vallée supérieure de l'Arno forme, au centre même de l'Italie, un pays à part, le Casentin, qui durant des siècles a vécu de sa vie propre, un peu comme une île au milieu de l'Océan.

Le fleuve en sort au sud par un étroit défilé, et de tous les autres côtés l'Apennin l'enserre d'une ceinture de montagnes inaccessibles[1].

Cette plaine, d'une dizaine de lieues de diamètre, est égayée de jolis villages, bien campés sur des monticules, au pied desquels coule la rivière : voici Bibbiena, Poppi, l'antique Romena chantée par Dante, les Camaldules, et là-haut sur une crête Chiusi, jadis la capitale du pays, avec les ruines du château du comte Orlando.

La population est aimable et fine : les montagnes l'ont tenue à l'abri des guerres, et l'on n'aperçoit de tous côtés que des symptômes de travail, d'aisance, de douce gaieté. On pourrait se croire à chaque instant transporté dans quelque vallée du Vivarais ou de la Provence.

1. Les cols qui conduisent dans le Casentin sont tous à environ 1000 mètres d'altitude. Jusqu'à ces dernières années il n'y avait aucune route proprement dite.

Sur les bords de l'Arno la végétation est toute méridionale : l'olivier et le mûrier se marient avec la vigne. Sur les premières pentes sont des champs de blé coupés par des prairies ; puis viennent les châtaigniers et les chênes ; plus haut encore, le pin, l'épicéa, le mélèze, et enfin le rocher nu.

Parmi toutes les cimes, il en est une qui attire particulièrement l'attention ; au lieu d'avoir un sommet arrondi et comme comprimé, elle se dresse svelte, fière, isolée, c'est l'Alverne[1].

On dirait une immense pierre tombée du ciel ; c'est en effet un bloc erratique, posé là un peu comme une arche de Noé pétrifiée au sommet du mont Ararat. La masse basaltique, taillée à pic de tous côtés, porte à son sommet un plateau planté de pins et de hêtres gigantesques, accessible par un seul sentier[2].

Telle était la solitude qu'Orlando avait donnée à François, et à laquelle celui-ci était venu demander déjà bien des fois le repos et le recueillement.

Assis sur les quelques pierres de la Penna[3], il n'entendait plus que le bruissement du vent dans les arbres ; mais dans les splendeurs de l'aurore ou du couchant, il pouvait apercevoir la plupart des contrées sur les-

1. En France, le mont Aiguille, une des sept merveilles du Dauphiné, présente le même aspect et la même formation géologique. Sainte-Odile rappelle aussi l'Alverne mais en beaucoup plus petit.

2. Le sommet est à 1269 mètres d'altitude. En italien on l'appelle la *Verna*, en latin *Alvernus*. L'étymologie qui a exercé la sagacité des savants paraît être fort simple, le verbe *vernare*, employé par Dante, signifie faire froid, geler.

3. Nom du point le plus élevé du plateau. A trois quarts d'heure à peine du monastère, et non à deux heures et demie comme le croient ces bons anachorètes. Ceci soit dit au profit des touristes... et des pèlerins.

quelles il avait jeté la semence de l'Évangile : la Romagne et la Marche d'Ancône, qui se perdent à l'horizon dans les flots de l'Adriatique ; l'Ombrie et plus loin la Toscane, qui disparaissent dans ceux de la Méditerranée.

L'impression là-haut n'est pas écrasante comme celle que l'on a dans les Alpes : quelque chose d'infiniment doux et calmant vous envahit ; vous êtes assez élevé pour juger les hommes de haut, vous ne l'êtes pas assez pour oublier leur existence.

Outre les grands horizons, François y trouvait d'autres sujets d'enchantement ; dans cette forêt, une des plus belles de l'Europe, vivent des légions d'oiseaux qui, n'ayant jamais été traqués, sont d'une étonnante familiarité[1]. De subtils parfums montent du sol, où au milieu des bourraches et des lichens, s'épanouissent en nombre fantastique de délicieux et frêles cyclamens.

Il voulut y retourner après le chapitre de 1224. Cette réunion tenue au commencement de juin fut la dernière à laquelle il assista. La nouvelle Règle y fut remise aux ministres, et la mission d'Angleterre décidée.

C'est dans les premières journées d'août que François s'achemina vers l'Alverne. Il n'avait avec lui que quelques frères, Masseo, Ange et Léon. Le premier avait été chargé de diriger la petite troupe et de

1. La forêt a été conservée comme une relique, Alexandre IV fulmina l'excommunication contre quiconque abattrait les sapins de l'Alverne. Quant aux oiseaux, il suffit d'avoir passé une journée au monastère pour être émerveillé de leur nombre et de leurs variétés. M. C. Beni, a entrepris à Stia (en Casentin) une collection ornithologique qui comprend déjà plus de 550 variétés.

lui éviter toute autre préoccupation que celle de la prière[1].

On était en route depuis deux jours, lorsqu'il fallut s'enquérir d'un âne pour François, trop affaibli pour continuer le chemin à pied.

Les frères, en demandant ce service, n'avaient pas caché le nom de leur maître ; aussi le paysan auquel ils s'étaient adressés se mit-il en devoir de conduire lui-même sa bête. Après un certain temps de marche : « Est-il vrai, dit-il, que vous soyez frère François d'Assise? » — « Eh bien ! ajouta-t-il, sur sa réponse affirmative, appliquez-vous à être aussi bon que les gens le disent, afin qu'ils ne soient pas trompés dans leur attente, c'est un conseil que je vous donne. » Aussitôt François descendit de sa monture et, se prosternant devant lui, le remercia avec effusion[2].

Cependant les heures les plus chaudes de la journée étaient venues. Le paysan, excédé de fatigue, oubliait peu à peu sa surprise et sa joie: pour cheminer à côté d'un saint, on n'en ressent pas moins les ardeurs de la soif. Il commençait à regretter son obligeance, lorsque François lui désigna du doigt une source inconnue jusqu'alors et qu'on n'a plus revue[3].

Ils arrivèrent enfin au pied du dernier escarpement. Avant de le gravir, on s'arrêta pour se reposer un peu sous un grand chêne, et aussitôt des bandes d'oiseaux accoururent témoigner leur joie par leurs chants et leurs battements d'ailes. Voltigeant autour de François,

1. 1 Cel. 91 ; Bon. 188 ; *Fior. I consid.*
2. *Fior. I consid.* ; *Conform.* 176 b. 1.
3. 2 Cel. 2, 15 ; Bon. 100 ; *Fior. I consid.*

ils se posaient sur sa tête, sur ses épaules ou sur ses bras. « Je vois, dit-il tout joyeux à ses compagnons, qu'il plaît à notre Seigneur Jésus-Christ que nous habitions sur ce mont solitaire, puisque nos frères et nos sœurs les oiseaux ont manifesté une si grande allégresse de notre venue.[1] »

Cette montagne a été tout à la fois son Thabor et son Calvaire ; il ne faut donc pas s'étonner que les légendes aient fleuri ici, encore plus nombreuses que pour toutes les autres époques de sa vie ; la plupart d'entre elles ont le charme exquis des fleurettes rosées et odorantes pudiquement blotties aux pieds des sapins de l'Alverne.

Les soirées d'été ont là-haut une beauté sans pareille ; la nature, comme étouffée par les ardeurs du soleil, semble respirer de nouveau. Dans les arbres, derrière les rochers, sur le gazon, mille voix s'éveillent et s'harmonisent doucement avec le murmure des grands bois, mais parmi toutes ces voix, il n'en est aucune qui s'impose ou force l'attention, c'est une mélodie, dont vous jouissez sans l'entendre. Vous laissez votre regard errer sur l'horizon que l'astre disparu illumine, pendant de longues heures, de teintes hiératiques, et les cimes des Apennins, tout irisées de lumière, font descendre dans votre âme ce que le poète franciscain appelait la nostalgie des collines éternelles[2].

François la ressentait plus que personne. Dès le soir de leur arrivée, assis sur un tertre, au milieu de ses frères, il leur fit ses recommandations pour le séjour.

Le recueillement de la nature aurait suffi à jeter dans

1. Bon. 118 ; *Fior. I consid.*
2. Cel. 100.

les cœurs des germes de tristesse, et la voix du maître s'était harmonisée avec l'émotion des dernières lueurs du jour: il leur parla de sa mort prochaine, avec ces regrets de l'ouvrier surpris par l'ombre du soir avant l'achèvement de sa tâche, avec ces soupirs du père qui tremble pour l'avenir de ses enfants [1].

Pour lui, il voulait désormais se préparer à la mort par la prière et la contemplation; aussi leur demanda-t-il de le préserver absolument des importuns. Orlando [2] qui s'était déjà rendu auprès d'eux pour leur souhaiter la bienvenue et leur offrir ses services, avait, sur sa demande, fait arranger à la hâte une hutte de branchages au pied d'un grand hêtre. C'est là qu'il voulait se tenir, à un jet de pierre des cellules habitées par ses compagnons. Frère Léon était chargé de lui apporter chaque jour ce dont il aurait besoin.

Il s'y retira aussitôt après cette conversation mémorable, mais quelques jours plus tard, gêné sans doute par la pieuse curiosité des frères qui épiaient tous ses mouvements, il s'enfonça plus avant dans les bois, et y commença, le jour de l'Assomption, le carême qu'il voulait célébrer en l'honneur de l'archange Saint Michel et de la milice céleste.

Le génie a sa pudeur comme l'amour. Le poète, l'artiste, le saint, ont besoin d'être seuls quand l'Esprit vient les agiter. Tout effort de pensée, d'imagination ou de volonté est une prière : on ne prie pas en public.

Malheur à l'homme qui n'a pas au fond du cœur

1. *Fior. II, consid.*

2. Les ruines du château de Chiusi sont à trois quarts d'heure de l'Alverne.

quelques-uns de ces secrets qui ne se disent pas, parce qu'ils ne peuvent se dire, et parce que, les dirait-on, ils ne pourraient se comprendre. SECRETUM MEUM MIHI ! Jésus l'avait bien senti : les enivrements du Thabor sont courts ; ils ne doivent pas se raconter.

Devant ces mystères de l'âme, les matérialistes et les dévots se rencontrent souvent, et s'accordent à réclamer de la précision dans les choses qui en supportent le moins.

Le croyant demande dans quel coin de l'Alverne François reçut les stigmates ; si le séraphin qui lui apparut était Jésus ou un esprit céleste ; ce qu'il lui dit en les lui imprimant [1], et il ne comprend pas plus cette heure, où François se pâma de douleur et d'amour, que le matérialiste, qui demande à voir de ses yeux et à toucher de ses mains la plaie béante.

Tâchons d'éviter ces excès. Écoutons ce que les documents donnent, et ne cherchons point à leur faire violence, pour leur arracher ce qu'ils ne racontent point, ce qu'ils ne peuvent raconter.

Ils nous montrent François tourmenté pour l'avenir de l'Ordre, et par un immense besoin de faire de nouveaux progrès spirituels.

Il était dévoré par la fièvre des saints, ce besoin d'immolation qui arrachait à sainte Thérèse le cri passionné : « ou souffrir, ou mourir ! » Il se reprochait amèrement de n'avoir pas été trouvé digne du martyre

1. *Fior. IV et V consid.* Ces deux considérations paraissent être le résultat d'un remaniement opéré sur un document primitif. Celui-ci comprenait sans doute les trois premières que le continuateur aura interpolées et allongées. Cf. *Conform.* 231 a 1. *Spec.* 91 b, 92 a, 97 ; A. SS., p. 860 ss.

et de n'avoir pu se donner pour Celui qui s'est donné pour nous.

Nous touchons ici à un des éléments les plus puissants et les plus mystérieux de la vie chrétienne. On peut fort bien ne pas le comprendre, il ne faut pas pour cela le nier. Il est la racine du vrai mysticisme[1]. La grande nouveauté, apportée par Jésus au monde, a été que se sentant en parfaite union avec le Père céleste, il a appelé tous les hommes à s'unir à lui, et par lui à Dieu : « Je suis le cep et vous êtes les sarments : celui qui demeure en moi et en qui je demeure porte beaucoup de fruits, car hors de moi vous ne pouvez rien faire. »

Le Christ n'a pas seulement prêché cette union, il en a donné la sensation. Au soir de sa dernière journée, il en a institué le sacrement, et il n'est peut-être pas de secte pour nier que la communion soit tout à la fois le symbole, le principe et la fin de la vie religieuse. Depuis dix-huit siècles, les chrétiens opposés sur tout le reste, ne peuvent s'empêcher de regarder tous vers celui qui, dans la chambre haute, a institué le rite des temps nouveaux :

La veille de sa mort, il prit le pain, il le rompit et le leur distribua en disant : « PRENEZ ET MANGEZ, CAR CECI EST MON CORPS. »

1. Dans le langage courant, on comprend souvent sous le nom de mysticisme, toutes les tendances, parfois peu chrétiennes, qui font prédominer dans la vie religieuse les éléments vagues, poétiques, les élans du cœur. Le mot de mystiques ne devrait s'appliquer qu'à ceux des chrétiens pour lesquels les relations *immédiates* avec Jésus forment le fond de la vie religieuse. Dans ce sens, saint Paul (dont le système théologico-philosophique est un des plus puissants efforts de l'esprit humain pour expliquer le péché et la rédemption) est en même temps le prince des mystiques.

Jésus, en présentant l'union avec lui comme le fond même de la vie nouvelle[1], eut soin de marquer à ses frères que cette union était avant tout la participation à ses travaux, à ses luttes et à ses souffrances: «Que celui qui veut être mon disciple se charge de sa croix et me suive.»

Saint Paul entra si bien à cet égard dans la pensée du Maître, qu'il poussait, quelques années après, ce cri d'un mysticisme qui n'a jamais été atteint: «J'ai été crucifié avec Christ et je vis... ou plutôt ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi.» Cette parole n'est pas chez lui une exclamation isolée, c'est le centre même de sa conscience religieuse, et il ira jusqu'à dire, au risque de scandaliser bien des chrétiens: «J'achève en ma chair ce qui manque aux souffrances du Christ pour son corps qui est l'Église.»

Peut-être n'était-il pas inutile d'entrer dans ces détails, pour montrer jusqu'à quel point François, durant les dernières années de sa vie, où il renouvelle dans son corps la passion du Christ, se rattache à la tradition apostolique.

Dans les solitudes de l'Alverne, comme autrefois à Saint-Damien, Jésus se présentait à lui sous sa figure de crucifié, d'homme de douleur[2].

Que ces effusions nous aient été rapportées sous une forme poétique et inexacte, il n'y a là rien de surpre-

1. Il n'a pas voulu instituer une religion, car il sentait la vanité des observances et des dogmes. (Les apôtres continuèrent à fréquenter le temple juif: Actes II, 46; III, 1; V, 25; XXI, 26). Il a voulu inoculer au monde une *vie* nouvelle.

2. 2 Cel. 3, 29. Cf. 1 Cel. 115; 3 Soc. 13 et 14; 2 Cel. 1, 6; 2 Cel. 3, 123; 131; Bon. 57; 124; 203; 204; 224; 225; 309; 310 et 311. *Conform.* 229 b. ss.

nant, c'est le contraire qui devrait étonner. Il y a dans le paroxysme de l'amour divin, des *ineffabilia* que loin de pouvoir raconter ou faire comprendre, l'on peut à peine se rappeler à soi-même.

François se trouva à l'Alverne encore plus absorbé que de coutume par son ardent désir de souffrir pour Jésus et avec lui. Ses journées se passaient, partagées entre les exercices de piété dans l'humble sanctuaire bâti sur la montagne, et la méditation au milieu des forêts. Il lui arrivait même d'oublier l'église, et de rester plusieurs journées, seul, dans quelque antre de rocher, à repasser dans son cœur les souvenirs de Golgotha. D'autres fois, il demeurait de longues heures au pied de l'autel, lisant et relisant l'Évangile et suppliant Dieu de lui montrer la voie qu'il devait suivre[1].

Le livre s'ouvrait presque toujours au récit de la Passion, et cette simple coïncidence, bien explicable pourtant, suffisait déjà à le troubler.

La vision du Crucifié s'emparait d'autant mieux de toutes ses facultés, qu'on approchait de l'Exaltation de la Sainte-Croix (14 septembre), fête aujourd'hui reléguée à l'arrière-plan, mais célébrée au treizième siècle avec une ardeur et un zèle bien naturels pour une solennité que l'on pourrait qualifier de fête patronale de la croisade.

François redoublait ses jeûnes et ses prières, tout transformé en Jésus par amour et par compassion, dit une des légendes. Il passa la nuit qui précéda la fête, seul, en oraison, non loin de l'ermitage.

Le matin venu, il eut une vision. Dans les chauds

1. 1 Cel. 91-94; Bon. 189 et 190.

rayons du soleil levant qui, après le froid de la nuit, venait ranimer son corps, il distingua tout à coup une forme étrange.

Un séraphin, les ailes éployées, volait vers lui des confins de l'horizon et l'inondait de voluptés indicibles. Au centre de la vision apparaissait une croix, et le séraphin était cloué sur elle. Quand la vision disparut, il sentit aux délices du premier moment se mêler de poignantes douleurs. Bouleversé jusqu'au plus profond de son être, il cherchait anxieusement le sens de tout cela, lorsqu'il aperçut sur son corps les stigmates du Crucifié[1].

1. Voir les annotations de frère Léon à l'autographe de saint François (Introd. p. XLII) et 1 Cel. 94, 95 ; Bon. 191, 192, 193. (3 Soc. 69, 70). *Fior.* III *consid.* Cf. *Auct. vit. sec.:* A. SS. p. 649. Il est à noter que Thomas de Celano (1 Cel. 95), ainsi que tous les documents primitifs, décrivent les stigmates comme étant des excroissances charnues, rappelant, par la forme et la couleur, les clous dont furent percés les membres de Jésus. Personne ne parle de ces blessures béantes et sanguinolentes qui ont été imaginées plus tard. Seule, la plaie du côté était une blessure d'où suintait un peu de sang. Enfin Thomas de Celano dit qu'après la vision séraphique *commencèrent à apparaître, cœperunt apparere signa clavorum*. V. appendice: *Étude sur les stigmates*.

CHAPITRE XVIII

Le cantique du soleil.

(Automne 1224 — automne 1225.)

Le lendemain de la Saint-Michel (30 septembre 1224), François quitta l'Alverne pour se diriger vers la Portioncule. Il était trop épuisé pour songer à faire le trajet à pied ; aussi le comte Orlando avait-il mis un cheval à sa disposition.

On devine l'émotion du Stigmatisé disant adieu à la montagne sur laquelle s'était déroulé le drame d'amour et de douleur qui avait consommé l'union de son être tout entier avec le Crucifié.

Amor, amor, Gesu desideroso,
Amor voglio morire.
Te abrazando
Amor dolce Gesu meo sposo,
Amor, amor, la morte te domando,
Amor, amor, Gesu si pietoso
Tu me te dai in te transformato
Pensa ch'io vo spasmando
Non so o io me sia
Gesu speranza mia
Ormai va, dormi in amore.

Ainsi chantait Jacopone de Todi dans l'ivresse des mêmes ardeurs[1]:

S'il faut en croire un document qui vient d'être publié, frère Masseo, un de ceux qui restèrent à l'Alverne, aurait consigné par écrit les souvenirs de cette journée[2].

On se mit en route de bon matin. François, après avoir fait ses recommandations aux frères, avait eu un regard et une parole pour tout et pour tous; pour les rochers, pour les fleurs, pour les arbres, pour le frère faucon, un privilégié qui eut toujours l'autorisation d'entrer dans sa cellule et qui, chaque matin, était venu, dès les premières lueurs de l'aurore, lui rappeler l'heure de l'office[3].

Puis la petite troupe prit le sentier de Monte-Acuto. Arrivé au col d'où l'on peut jeter un dernier regard sur l'Alverne, François descendit de sa monture et s'agenouillant par terre, tourné vers lui: « Adieu, dit-il, montagne de Dieu, montagne sainte, *mons coagulatus, mons pinguis, mons in quo bene placitum est Deo habitare;* adieu, mont Alverne, que Dieu te bénisse, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, reste en paix, jamais plus nous ne nous reverrons. »

1. Trente-sixième et dernière strophe du cantique *Amor de caritade Perche m'hai si ferito*? qu'on trouve dans les recueils des œuvres de saint François.

2. Par l'abbé Amoni, à la suite de son édition des Fioretti, Rome, 1 vol in 12, 1889 p. 390—392 : On ne peut que regretter, une fois de plus, le silence de cet éditeur sur le manuscrit d'où il a tiré ces charmantes pages. Certaines indications semblent s'opposer à ce que l'auteur l'ait écrit avant la seconde moitié du treizième siècle; d'autre part on ne voit pas le but qu'aurait poursuivi un faussaire. Une pièce apocryphe se décèle toujours par quelque thèse intéressée, or ici le récit est d'une enfantine simplicité.

3. 2. Cel. 3, 104; Bon. 119; *Fior.* II *consid.*

Cette scène si naïve n'a-t-elle pas une douceur délicieuse et poignante? Ces paroles où l'italien tout à coup ne suffit plus à François et où il est obligé de recourir au langage mystique du bréviaire pour exprimer ses sentiments ont dû véritablement être prononcées par lui[1].

Quelques minutes après, le rocher de l'extase avait disparu. La descente dans la vallée se fait rapidement. Les frères avaient décidé d'aller coucher le soir à Monte-Casale, le petit ermitage au-dessus de Borgo San-Sepolcro. Tous, même ceux qui devaient rester à l'Alverne, suivaient encore leur maître. Quant à lui, absorbé par le songe intérieur, il était devenu tout à fait étranger à ce qui se passait, et ne s'apercevait même pas du bruyant enthousiasme qu'excitait son passage dans les villages devenus nombreux aux environs du Tibre.

A Borgo San-Sepolcro, on lui fit une véritable ovation, sans qu'il revînt à lui-même; puis, quand on fut déjà bien loin de cette ville, comme s'il se fût réveillé, il demanda à son compagnon si l'on n'y arriverait pas bientôt[2].

La première soirée passée à Monte-Casale fut marquée par un miracle. François guérit un frère qui était possédé[3]. Le lendemain matin, s'étant décidé à passer quelques jours dans cet ermitage, il renvoya les frères de l'Alverne et le cheval du comte Orlando.

Dans un des villages traversés la veille, une femme

1. *Parti san Francesco per Monte-Acuto prendendo la via di Monte Arcoppe e del Foresto.* Ce chemin pour aller de l'Alverne à Borgo San-Sepolcro est loin d'être le plus court ou le plus facile, mais au lieu de gagner immédiatement la plaine on reste encore de longues heures sur les cimes. Tout François n'est-il pas dans ce choix?

2. 2. Cel. 3, 41; Bon. 141; *Fior.* IV *consid.*

3. 1 Cel. 63 et 64; *Fior.* IV *consid.*

était depuis plusieurs jours entre la vie et la mort, ne parvenant pas à mettre son enfant au monde. Son entourage avait appris le passage du Saint, lorsqu'il était déjà beaucoup trop loin pour courir après lui. On juge la joie de ces pauvres gens lorsque le bruit se répandit qu'il allait repasser. Ils allèrent à sa rencontre et furent affreusement déçus en ne trouvant que des frères. Tout à coup une idée leur vint : prenant la bride du cheval sanctifiée par le contact des mains de François, ils la portèrent à la malheureuse qui, l'ayant placée sur son corps, accoucha aussitôt sans aucune souffrance [1].

Ce miracle, établi par des récits tout à fait autorisés, montre assez à quel degré d'enthousiasme on en était venu parmi le peuple pour la personne de François.

Pour lui, après quelques jours passés à Monte-Casale, il partit avec frère Léon pour Citta di Castello. Il y guérit une femme atteinte de troubles nerveux effrayants, et resta tout un mois à prêcher dans cette ville et dans les environs. Lorsqu'il se remit en route, l'hiver était presqu'arrivé. Un paysan lui prêta son âne, mais les chemins furent si peu praticables que le soir il fut impossible d'arriver à un gîte quelconque. Les pauvres voyageurs durent passer la nuit sous un rocher ; l'abri était plus que rudimentaire, la neige s'y engouffrait, poussée par le vent et glaçait le malheureux paysan qui proférait d'abominables jurons et maudissait François ; mais celui-ci parla avec tant de gaieté, qu'il finit par lui faire oublier le froid et sa mauvaise humeur [2].

1. 1 Cel. 70. *Fior.* IV *consid.*
2. Bon. 198 et 199. *Fior.* IV *consid.*

Le lendemain, le Saint arriva à la Portioncule. Il semble n'y avoir fait qu'une courte apparition et être reparti à peu près aussitôt pour aller évangéliser le sud de l'Ombrie.

On ne peut songer à le suivre dans cette mission. Frère Élie l'accompagnait, ne lui cachant plus les inquiétudes qu'il avait pour sa vie, tant il le voyait exténué [1].

Depuis le retour de Syrie (août 1220) il n'avait cessé de s'affaiblir, mais son ardeur redoublait de jour en jour. Rien ne l'arrêtait, ni ses souffrances, ni les sollicitations des frères; monté sur un âne il parcourait parfois trois ou quatre villages en une journée. Un labeur si excessif amena une infirmité plus pénible encore que les précédentes, il fut menacé de perdre la vue [2].

Sur ces entrefaites, une sédition avait contraint Honorius III à quitter Rome (fin avril 1225). Après quelques semaines passées à Tivoli, il vint se fixer à Rieti, où son séjour devait se prolonger jusqu'à la fin de 1226 [3].

L'arrivée du pape avait amené dans cette ville, avec la cour pontificale tout entière, plusieurs médecins renommés; aussi le cardinal Hugolin qui avait suivi le pontife, apprenant la maladie de François, l'appela-t-il à Rieti pour l'y faire soigner. Mais malgré les instances de frère Élie, celui-ci hésitait beaucoup à se rendre à cette invitation [4]. Il lui semblait qu'un malade n'a qu'une chose à faire: s'en remettre purement et simplement

1. 1 Cel. 109; 69; Bon. 208. Peut-être faut-il rattacher à cette tournée le passage à Celano 2 Cel. 3,30. *Spec.* 22; Bon. 156 et 157.

2. 1 Cel. 97 et 98; 2 Cel. 3, 137; Bon. 205 et 206.

3. Richard de S. Germano *ann.* 1225. Cf. Potthast 7400 ss.

4. 1 Cel. 98 et 99; 2 Cel. 3, 137; *Fior.* 19.

entre les mains du Père céleste. Qu'est-ce que la souffrance pour une âme qui est fixée en Dieu[1] ?

Élie finit cependant par le convaincre, et le départ fut décidé; mais auparavant François voulait aller prendre congé de sainte Claire et se reposer un peu auprès d'elle.

Il s'arrêta à Saint-Damien bien plus longtemps qu'il ne l'avait projeté[2] (fin juillet—commencement de septembre 1225). Son arrivée dans le cher monastère avait été marquée par une recrudescence terrible de ses maux. Pendant quinze jours, sa cécité fut si complète qu'il ne distinguait même pas la lumière. Les soins qu'on lui donnait n'amenaient aucun résultat, depuis qu'il passait chaque jour de longues heures à pleurer. Larmes de pénitence, disait-il, mais aussi de regret[3]. Ah! qu'elles étaient différentes de ces larmes des instants d'inspiration et d'émotion qui coulaient sur son visage tout illuminé de joie. On l'avait vu, dans ces moments, ramasser deux morceaux de bois, et s'accompagnant sur ce violon rustique, improviser en français des cantiques, où il déversait le trop plein de son cœur[4].

Mais ce rayonnement de génie et d'espérance avait disparu. Rachel pleure ses enfants et ne veut pas être consolée, car ils ne sont plus. Il y a dans les larmes de François ce même *quia non sunt* pour ses fils spirituels.

Mais s'il y a des douleurs irrémédiables, il n'y en a point qui ne puissent à la fois s'exalter et s'adoucir,

1. 2 Cel 3, 110; Règle de 1221 *cap.* 10.
2. Voir après le Cantique du soleil l'indication des sources.
3. 2 Cel. 3, 138.
4. Ce trait a paru si original aux auteurs qu'ils l'ont souligné d'un *ut oculis vidimus*. 2 Cel. 3, 67; *Spec.* 119 a.

lorsque nous les endurons tout près de ceux qui nous aiment.

A cet égard, ses compagnons ne pouvaient lui être d'un grand secours. Les consolations morales ne sont possibles que de pair à égal, ou lorsque deux cœurs sont unis par une passion mystique si grande qu'ils se comprennent et se confondent.

« Ah! si les frères savaient tout ce que je souffre, disait saint François quelques jours avant l'impression des stigmates, de quelle pitié et de quelle compassion ils seraient émus! »

Mais eux, en voyant celui qui leur avait fait de la gaieté un devoir devenir de plus en plus triste et se tenir à l'écart, s'imaginaient qu'il était tourmenté par des tentations diaboliques[1].

Claire devina l'inexprimable. A Saint-Damien, son ami revoyait tout le passé : que de souvenirs revécus d'un seul coup d'œil! Ici, l'olivier auquel, brillant cavalier, il attachait sa monture; là, le banc de pierre, où s'asseyait son ami, le prêtre de la pauvre chapelle; plus loin, la cachette où il s'était réfugié pour échapper à la colère paternelle, et surtout le sanctuaire avec le crucifix mystérieux de l'heure décisive.

En ravivant ces images du lointain radieux, François exaspérait encore sa douleur; mais tout ne parlait pas seulement de mort et de regret. Claire était là, aussi décidée, aussi ardente que jamais. Transfigurée jadis par l'admiration, elle l'était maintenant par la compassion. Assise aux pieds de celui qu'elle aimait plus qu'on n'aime sur la terre, elle sentait les meurtrissures de son âme et

1. *Spec.* 123 a; 2 Cel. 3, 58.

l'effondrement de son cœur. Qu'importe après cela que les sanglots de François aient redoublé au point de le rendre aveugle pendant quinze jours! L'apaisement venait, la vierge consolatrice allait lui rendre la sérénité.

Tout d'abord, elle le retint, et se mettant elle-même à la besogne, lui fit avec des roseaux une grande cellule dans le jardin du monastère, afin qu'il eût l'entière liberté de ses mouvements.

Comment refuser une hospitalité si franciscaine? Elle ne le fut que trop; des légions de souris et de rats infestaient ce recoin; la nuit, ils se promenaient jusque sur le lit de François avec un vacarme infernal, si bien qu'au milieu de ses souffrances, il ne pouvait trouver aucun repos. Mais il oubliait bien vite tout cela auprès de son amie. Une fois de plus elle lui rendait la foi et le courage. Un rayon de soleil, disait-il, suffit à dissiper bien des ténèbres !

Cependant l'homme des anciens jours se réveillait peu à peu en lui et parfois les sœurs entendaient, se mêlant au murmure des pins et des oliviers, l'écho de cantiques inconnus, qui semblaient venir de la cellule de roseaux.

Un jour, il s'était assis à la table du monastère après une longue conversation avec Claire. On avait à peine commencé à manger, lorsque tout à coup il sembla ravi en extase.

Laudato sia lo Signore ! s'écria-t-il en revenant à lui. Il venait de composer le Cantique du soleil [1].

1. J'ai combiné le récit de Celano et celui des Conformités. Les détails donnés par ce second document me paraissent absolument dignes de foi. On voit très bien pourquoi Celano les a omis, et on ne s'expliquerait pas comment ils auraient été inventés tardivement. 2 Cel. 3, 138; *Conform.* 42 b 2; 119 b 1; 184 b 2; 239 a 2; *Spec.* 123 a ss; *Fior.* 19.

Texte[1].

INCIPIUNT LAUDES CREATURARUM
QUAS FECIT BEATUS FRANCISCUS AD LAUDEM ET HONOREM DEI
CUM ESSET INFIRMUS AD SANCTUM DAMIANUM.

ALTISSIMU, onnipotente, bon signore,
tue so le laude la gloria e l'onore et onne benedictione.
Ad te solo, altissimo, se konfano
et nullu homo ene dignu te mentovare.
Laudato sie, mi signore, cum tucte le tue creature
spetialmente messor lo frate sole,
lo quale jorna, et illumini per lui;
Et ellu è bellu e radiante cum grande splendore;
de te, altissimo, porta significatione.
Laudato si, mi signore, per sora luna e le stelle,
in celu l' ài formate clarite et pretiose et belle.
Laudato si, mi signore, per frate vento
et per aere et nubilo et sereno et onne tempo,
per le quale a le tue creature dai sustentamento.
Laudato si, mi signore, per sor acqua,
la quale è multo utile et humele et pretiosa et casta.
Laudato si, mi signore, per frate focu,
per lo quale ennallumini la nocte,
ed ello è bello et jucundo et robustoso et forte.

1. D'après le manuscrit 338 d'Assise f° 33 a. V. p. XXXVIII. Il a été déjà publié d'après ce manuscrit par le P. Panfilo da Magliano : *Storia compendiosa di San Francesco.* Rome 2 vol. in-18, 1874-1876. Les Conformités 202 b 2-203 a 1 en donnent une leçon qui ne s'écarte de celle-ci que par des variantes insignifiantes. Le savant philologue Monaci en a établi un texte critique fort remarquable, dans sa *Crestomazia italiana dei primi secoli.* Citta di Castello, fascicule I, 1889 in-8°, p. 29-31. Ce travail tout à fait scrupuleux me dispense d'indiquer plus au long les manuscrits ou les éditions.

Laudato si, mi signore, per sora nostra matre terra,
la quale ne sustenta et governa
et produce diversi fructi con coloriti flori et herba.
Laudato si, mi signore, per quilli ke perdonano per lo tuo [amore
et sostengo infirmitate et tribulatione.
beati quilli ke sosterrano in pace,
ka da te, altissimo, sirano incoronati.
Laudato si, mi signore, per sora nostra morte corporale,
da la quale nullu homo vivente po skappare;
guai a quilli ke morrano ne le peccata mortali;
beati quilli ke se trovarà ne le tue sanctissime voluntati,
ka la morte secunda nol farrà male.
Laudate et benedicete mi signore et rengratiate
et serviteli cum grande humilitate.

TRADUCTION JUXTALINÉAIRE

— Très-haut, tout-puissant, bon Seigneur,
Vôtres sont les louanges, la gloire et l'honneur et toute béné-
A vous seul, Très-Haut, elles sont dues [diction
et aucun homme n'est digne de vous nommer.
— Soyez loué, Seigneur, avec toutes vos créatures
spécialement monseigneur frère soleil
qui donne le jour et par lui vous montrez votre lumière.
Il est beau et rayonnant avec grande splendeur,
de vous, Très-Haut, il est le symbole.
— Soyez loué, Seigneur, pour sœur lune et les étoiles,
dans le ciel vous les avez formées claires, précieuses et belles.
— Soyez loué, Seigneur, pour frère vent
et pour l'air et le nuage, pour le ciel pur et pour tout temps
par lequel vous donnez à vos créatures la vie et le soutien.
— Soyez loué, Seigneur, pour sœur eau
laquelle est si utile, humble, précieuse et chaste
— Soyez loué, Seigneur, pour frère feu
par lequel vous illuminez la nuit,
il est beau et gai, courageux et fort.
— Soyez loué, Seigneur, pour sœur notre mère la terre
qui nous soutient et nous nourrit
et produit divers fruits avec les fleurs aux mille couleurs et
[l'herbe.
— Louez et bénissez le Seigneur et rendez-lui grâces
et servez-le avec grande humilité[1].

1. V. p. 378 et 381 les deux dernières strophes de ce cantique Cf. Ozanam, *Poètes franscicains*, Paris, 1882, p. 77 et 361. Les *Miscellanea* t. II (1887), p. 190; t. III (1888), p. 3, reproduisent sept textes de ce document Cf. t. IV (1889), p. 87 ss.

La joie de François était revenue, aussi grande qu'autrefois. Pendant toute une semaine, il oublia le bréviaire et passa ses journées à répéter le Cantique du soleil.

Durant une nuit d'insomnie, il avait entendu une voix lui dire : « Si tu avais de la foi, gros comme un grain de moutarde, tu dirais à cette montagne, enlève-toi de là, et elle s'enlèverait. » Cette montagne n'était-elle pas celle de ses souffrances, la tentation du murmure et du désespoir ? « Qu'il soit fait, Seigneur, selon votre parole », avait-il répondu de toute son âme, et aussitôt il s'était senti comme délivré [1].

Il dut s'apercevoir bientôt que la montagne n'avait guère changé de place, mais pendant quelques jours il en avait détourné les yeux, il avait pu en oublier l'existence.

Un moment, il avait eu l'idée de mander auprès de lui frère Pacifique, le Roi des Vers, pour remanier le cantique ; il aurait voulu lui adjoindre un certain nombre de frères, qui seraient allés avec lui prêcher de ville en ville. Après la prédication, ils auraient chanté l'hymne du soleil, et auraient terminé en disant à la foule rassemblée autour d'eux sur les places publiques : « Nous sommes les jongleurs de Dieu. Nous désirons être récompensés pour notre sermon et notre chanson. Notre paiement sera que vous persévériez dans la pénitence [2]. »

« Les serviteurs de Dieu, ajoutait-il, ne sont-ils pas en effet comme des jongleurs destinés à relever les

1. 2. Cel. 3, 58; *Spec.* 123 a.

2. *Spec.* 124 a. Cf. *Miscellanea* (1889), IV p. 88.

cœurs des hommes et à les porter à la joie spirituelle ?»

Le François des anciennes ivresses était revenu, le laïque, le poète, l'artiste.

Le Cantique des créatures est fort beau : il lui manque pourtant une strophe, mais si elle ne fut pas sur les lèvres de saint François elle fut certainement dans son cœur :

> Soyez loué, Seigneur, pour sœur Claire ;
> vous l'avez faite silencieuse, active et subtile,
> et par elle votre lumière brille dans nos cœurs.

CHAPITRE XIX

La dernière année.

(Septembre 1225 - fin septembre 1226)

Que pensa Hugolin lorsqu'on lui raconta que François voulait envoyer ses frères transformés en *Joculatores Domini*, chanter partout le Cantique de frère soleil ? Peut-être ne le sut-il jamais. Son protégé se décida enfin à se rendre à son invitation et quitta Saint-Damien dans le courant du mois de septembre.

Le paysage qui s'offre aux yeux du voyageur arrivant d'Assise, lorsqu'il débouche tout à coup dans la plaine de Rieti, est un des plus beaux de l'Europe. A partir de Terni, le chemin suit le cours sinueux du Velino, passe non loin des fameuses cascades dont on aperçoit les nuages d'écume, puis s'engage dans des défilés au fond desquels le torrent roule avec un fracas épouvantable, tout embarrassé d'une végétation aussi luxuriante que celle d'une forêt vierge. De tous côtés surgissent des parois de rochers perpendiculaires, et à leur cime, à quelques centaines de mètres au-dessus de votre tête, des forteresses féodales, entre autres le château de Miranda, plus vertigineux, plus fantastique que ceux que rêva l'imagination de Gustave Doré.

Après quatre heures de marche, le défilé s'arrête, et

l'on se trouve sans transition dans une grande vallée toute étincelante de lumière.

Rieti, la seule cité bâtie dans cette plaine de quelques lieues, émerge là-bas, à l'autre extrémité, avec ses tours et ses clochers, dominée de collines d'un aspect tout méridional, derrière lesquelles se dressent les masses de l'Apennin presque toujours couvert de neige.

La route va droit sur cette ville, passant entre des lacs minuscules ; à chaque instant s'en détachent des chemins conduisant à de petits villages que l'on aperçoit bâtis à mi-côte, au-dessus des terrains cultivés, à la lisière des forêts : voici Stroncone, Greccio, Cantalice, Poggio-Buscone et dix autres bourgs infimes, qui ont donné à l'Église plus de saints que toute une province de France.

Entre les habitants du pays et leurs voisins de l'Ombrie proprement dite, la différence est extrême : ils ont tous le type si accusé des paysans de la Sabine et restent encore aujourd'hui tout à fait étrangers aux mœurs nouvelles. On y naît capucin, comme ailleurs on naît militaire, et le voyageur a besoin de quelque attention, pour ne pas traiter de Révérend Père tous les hommes qu'il rencontre.

François avait souvent parcouru cette contrée dans tous les sens. Comme sa voisine, la montueuse Marche d'Ancône, elle était particulièrement bien préparée pour recevoir l'évangile nouveau. Dans ces ermitages d'une simplicité invraisemblable, perchés de tous côtés à proximité des villages, sans aucun souci de l'agrément matériel, mais toujours sur les points où la vue s'étend sur le plus vaste horizon, devait se perpétuer une race de Frères Mineurs passionnés, fiers, obstinés, presque

sauvages, qui n'ont pas compris leur maître tout entier, qui n'ont pas saisi sa bonhomie exquise, son impuissance à haïr, ses rêves de rénovation politique et sociale, sa poésie et sa délicatesse, mais qui ont compris l'amant de la nature et de la pauvreté[1]. Ils ont fait plus que de le comprendre, ils ont vécu de sa vie, et depuis cette fête de Noël célébrée dans les bois de Greccio jusqu'à aujourd'hui, ils sont restés les représentants naïfs et populaires de l'étroite Observance. C'est de là que nous est venue avec la Légende des Trois Compagnons, le portrait le plus vivant et le plus vrai du Poverello, et c'est là, dans une cellule de trois pas de long, que Jean de Parme alla achever ses apocalyptiques visions.

La nouvelle de l'arrivée de François s'était très vite répandue, et bien avant qu'il atteignît Rieti, la population sortait à sa rencontre.

Pour se dérober à ce bruyant accueil, il alla demander l'hospitalité au prêtre de Saint-Fabien. Cette petite église, connue aujourd'hui sous le nom de Notre-Dame de la Forêt, se trouve un peu à l'écart de la route, sur un verdoyant mamelon à peu près à une lieue de la cité. Il y fut bien accueilli et désira s'y arrêter un peu, si bien que les jours suivants, prélats et dévots commencèrent à affluer.

On était au temps des premiers raisins. Il est facile de deviner l'émoi du prêtre en s'apercevant des ravages que les visiteurs faisaient à sa vigne, la source la plus

1. Voici la liste des monastères qui, d'après Rodolphe de Tossignano, acceptèrent vers la fin du treizième siècle les idées d'Angelo Clareno : Fermo, Spolète, Camerino, Ascoli, Rieti, Foligno, Nursie, Aquila, Amelia : *Historiarum seraphicæ religionis libri tres*. Venise 1586. 1 vol. in f°, 155 a.

claire de ses revenus, mais il s'exagérait sans doute les dégâts. François l'entendit un jour exhaler sa mauvaise humeur : «Mon Père, lui dit-il, il est inutile de vous tourmenter de ce que nous ne pouvons empêcher, mais dites-moi, combien recueillez-vous de vin en moyenne?» — «Quatorze mesures, dit le prêtre.» — «Eh bien! si vous en avez moins de vingt, je me charge de vous procurer la différence.»

Cette promesse rassura le pauvre homme, et lorsque la vendange venue, il recueillit vingt mesures, il n'hésita pas à croire à un miracle[1].

Cependant François, sur les instances d'Hugolin, avait accepté l'hospitalité à l'évêché de Rieti : Thomas de Celano s'étend avec complaisance sur les marques de dévotion que ce prince de l'Église lui prodigua. Malheureusement tout cela est écrit dans ce style pompeux et confus dont les diplomates et les ecclésiastiques semblent avoir naturellement le secret.

François passait de son vivant à l'état de relique. Autour de lui s'étalait, dans tout son excès, la manie des amulettes. On se disputait non seulement ses vêtements, mais jusqu'à ses cheveux et à ses rognures d'ongles[2].

Ces démonstrations purement extérieures lui répugnaient-elles? Pensait-il quelquefois au contraste qu'il y avait entre ces honneurs rendus à son corps, qu'il avait pittoresquement surnommé frère âne, et la déroute

1. *Spec.* 129 b; *Fior.* 19. Dans quelques-uns des récits sur cette période on voit jusqu'à l'évidence comment certains faits se sont peu à peu transformés en miracles. Comparer par exemple le miracle de Saint-Urbain dans Bon. 68, et 1 Cel. 61. Voir aussi 2 Cel. 2, 10; Bon. 158 et 159.

2. 1 Cel. 87 ; 2 Cel. 2, 11; *Conform.* 148 a 2; Bon. 99. Sur le séjour V. 2 Cel. 2, 10; Bon. 158 et 159; 2 Cel. 2, 11; 2, Cel. 3, 36.

de son idéal? Nous ne savons. S'il a eu des sentiments de ce genre, ceux qui l'entouraient n'étaient pas gens à les comprendre, et il serait naïf d'en attendre l'expression sous leur plume.

Bientôt après, il eut une rechute et demanda à être transporté à Monte-Colombo[1], ermitage à une heure de la ville, perdu au milieu des arbres et d'un fouillis de rochers.

Il s'y était retiré déjà plusieurs fois, notamment lorsqu'il préparait la Règle de 1223.

Les médecins, après avoir épuisé l'arsenal thérapeutique de l'époque, décidèrent de recourir aux cautérisations: il s'agissait de promener une tige de fer chauffée à blanc sur son front.

Lorsque le pauvre patient vit apporter le réchaud avec les instruments, il eut un instant de frayeur, mais aussitôt faisant sur le fer incandescent le signe de la croix : « Frère feu, dit-il, tu es beau entre toutes les créatures, sois-moi propice en cette heure; tu sais combien je t'ai toujours aimé, sois-moi donc courtois aujourd'hui. »

Un instant après, lorsque ses compagnons qui n'avaient pas eu le courage de rester revinrent: « O gens pusillanimes, leur fit-il en souriant, pourquoi avez-vous fui, je n'ai ressenti aucune douleur. Frère médecin, si cela est nécessaire, vous pouvez recommencer. »

Cette tentative ne réussit pas plus que les autres remèdes. On eut beau aviver les plaies du front, en y appliquant des emplâtres, des collyres, et même en y

1. Nom italien actuel du monastère qu'on a appelé aussi *Monte-Rainerio* et *Fonte-Palumbo*.

pratiquant des incisions, le seul résultat fut d'accroître encore les souffrances du malade[1].

Un jour, à Rieti où on l'avait de nouveau transporté, il pensa qu'un peu de musique allégerait ses douleurs. Appelant un frère jadis habile à pincer de la guitare, il le pria d'en emprunter une, mais celui-ci eut peur du scandale que cela pourrait donner et François se résigna.

Le bon Dieu eut pitié de lui; la nuit suivante, il envoya un ange invisible lui donner un concert tel qu'on n'en entend pas sur la terre[2]. François en perdait, ajoutent les Fioretti, tout sentiment corporel et, à un moment, la mélodie se fit tellement douce et pénétrante, que si l'ange eût donné un coup d'archet de plus, l'âme du malade aurait quitté son corps[3].

Il semble qu'il y eut quelque amélioration dans son état lorsque les médecins l'abandonnèrent: on le retrouve durant les mois de cet hiver (1225—1226) dans les ermitages les plus écartés de la contrée, car dès qu'il avait un peu de force, il voulait se remettre à prêcher.

Il alla passer les fêtes de Noël à Poggio Buscone[4] où on se rendit en foule de tous les environs pour

1. 1 Cel. 101; 2 Cel. 3, 102; Bon. 67; *Spec.* 134 a.

2. 2 Cel. 3, 66; Bon. 69.

3. Fior. II *consid.* Cf. Roger Bacon: Opus tertium (*ap. Mon. Germ. hist. Script.* t. 28, p. 577). *B. Franciscus jussit fratri cythariste ut dulcius personaret, quatenus mens excitaretur ad harmonias cœlestes quas pluries audivit. Mira enim musicæ super omnes scientias et spectanda potestas.*

4. Village à trois heures de marche au nord de Rieti. La cellule de François y subsiste encore sur la montagne, à trois quarts d'heure de la localité.

le voir et l'entendre : « Vous accourez ici, dit-il, croyant y trouver un grand saint, que penserez-vous quand vous saurez que j'ai fait gras pendant tout l'Avent[1] ? » A Saint-Éleuthère[2], au moment des plus grands froids qui l'éprouvaient beaucoup, il avait cousu sur sa tunique et sur celle de son compagnon des morceaux d'étoffe, de façon à rendre ces vêtements un peu plus chauds. Un jour son compagnon revint avec une peau de renard dont il voulait, à son tour, doubler la tunique de son maître. François en fut bien joyeux, mais ne permit cet excès de complaisance pour son corps qu'à la condition qu'un morceau de la fourrure serait placé ostensiblement sur la poitrine.

Tous ces traits, presque insignifiants au premier abord, montrent combien jusque dans les plus petites choses, il détestait l'hypocrisie.

Nous ne le suivrons pas à son cher Greccio[3], ni même à l'ermitage de Saint-Urbain, perché sur une des cimes les plus élevées de la Sabine[4]. Les récits que nous avons sur la courte apparition qu'il y fit alors, n'apprennent rien de nouveau sur son caractère ou sur l'histoire de

1. 2 Cel. 3, 71. Cf. *Spec.* 43 a.

2. Chapelle encore debout à quelques minutes de Rieti. 2 Cel. 3, 70 ; *Spec.* 15 a; 43 a.

3. 2 Cel. 2, 14; Bon. 167 ; 2 Cel. 3, 10; Bon. 58, *Spec.* 122 b.

4. Wadding, *ann.* 1213, n. 14, place avec raison Saint-Urbain dans le comté de Narni. *L'Eremo di S. Urbano* se trouve à une demi-heure du village du même nom, sur le mont S. Pancrazio, (1026 m.) à trois lieues au sud de Narni. Le panorama est un des plus beaux de l'Italie centrale. Les Bollandistes se sont laissé induire en errour par une affirmation intéressée, lorsqu'ils placent Saint-Urbain, près de Jesi (p. 623 f. et 624 a). 1 Cel. 61 ; Bon. 68 (V. Bulle *Cum aliqua* du 15 mai 1218 où il est fait mention de Saint-Urbain).

sa vie. Ils montrent seulement que l'imagination de son entourage était extraordinairement surchauffée; les moindres incidents prenaient aussitôt des couleurs miraculeuses[1].

Les documents ne disent pas comment il se décida à partir pour Sienne. Dans cette ville se trouvait, paraît-il, un médecin très connu comme oculiste. Le traitement prescrit par lui ne réussit pas mieux que les autres; mais avec le retour du printemps, François avait fait un nouvel effort pour rentrer dans la vie active. On le trouve décrivant le monastère franciscain idéal[2], et un autre jour, expliquant à un Dominicain un passage de la Bible.

Celui-ci, docteur en théologie, avait-il voulu ridiculiser l'ordre rival, en montrant son fondateur incapable d'interpréter un verset un peu difficile? Cela paraît fort possible: « Mon bon père, lui dit-il, comment comprenez-vous cette parole du prophète Ézéchiel : « Si vous ne dénoncez pas au méchant son impiété, je vous redemanderai son âme. » Je connais bien des hommes que je sais être en état de péché mortel, et cependant je ne suis pas toujours à leur reprocher leurs vices. Suis-je donc responsable de leur âme? »

François s'excusa d'abord, alléguant son ignorance, mais pressé par son interlocuteur, il finit par dire: « Oui, le vrai serviteur reprend sans cesse le méchant, mais il le fait surtout par sa conduite, par la vérité qui

1. On peut en dire autant de l'apparition des trois vierges entre Campilia et San-Quirico. 2 Cel. 3, 37; Bon. 93.

2. *Spec.* 12 b; *Conform.* 169 a 1.

resplendit dans ses paroles, par la lumière de son exemple, par tout le rayonnement de sa vie[1]. »

Il eut bientôt une rechute tellement grave que les frères crurent sa fin arrivée. Ils avaient été effrayés surtout par des vomissements de sang qui le mirent dans un état de prostration extrême. Frère Élie accourut. A son arrivée, le malade éprouva une telle amélioration qu'on put acquiescer à son désir de le ramener en Ombrie. Vers la mi-avril on se mit en route dans la direction de Cortone. C'était la voie la plus facile, et le délicieux ermitage de cette ville était un des mieux appropriés pour qu'il pût y avoir quelque repos. Il y resta sans doute assez peu de temps; il avait hâte de revoir l'horizon de la terre natale, la Portioncule, Saint-Damien, les Carceri, tous ces sentiers et ces hameaux que l'on aperçoit des terrasses d'Assise, et qui lui rappelaient tant de doux souvenirs.

Au lieu d'y aller par le plus court chemin, on fit un long détour par Gubbio et Nocera, pour éviter Pérouse, de peur de quelque tentative des habitants pour s'emparer du Saint. Une relique telle que le corps de François n'était pas loin de valoir le saint clou ou la sainte lance[2]. On se battait pour moins que cela.

Ils firent un petit séjour près de Nocera, à l'ermitage de Bagnara, adossé au Monte-Pennino[3]. Ses compagnons y furent de nouveau très inquiets. L'enflure qui s'était

1. 2 Cel. 3, 46; Bon. 153; *Spec.* 31 b; Ézech. 33, 9.

2. Deux ans après, le roi de France et toute la cour baisa et vénéra l'oreiller dont François malade s'était servi : 1 Cel. 120.

3. Bagnara se trouve près des sources du Topino, à une heure environ à l'est de Nocera. Ces deux localités dépendaient alors d'Assise.

manifestée aux membres inférieurs gagnait rapidement le haut du corps. Les Assisiates l'apprirent, et voulant parer à toutes les éventualités, envoyèrent leurs gens d'armes pour protéger et hâter le retour du Saint.

Ils s'arrêtèrent en ramenant François au hameau de Balciano[1] pour y manger, mais ils prièrent inutilement les habitants de leur vendre des provisions.

Comme ils faisaient part de leur déconvenue aux frères, François qui connaissait ces bons paysans dit : « Si vous aviez demandé à manger sans offrir de payer, vous auriez trouvé tout ce que vous auriez voulu. »

Il avait raison, car ayant suivi son avis, ils reçurent pour rien tout ce qu'ils désiraient[2].

L'arrivée du cortège à Assise fut saluée par une joie frénétique. Cette fois les compatriotes de François étaient sûrs que leur Saint n'irait pas mourir ailleurs[3].

Les mœurs à cet égard ont trop changé pour que nous comprenions tout à fait le bonheur de posséder un corps saint. Ayez le malheur de nommer saint André devant un habitant d'Amalfi, aussitôt vous le voyez se mettre à crier *Evviva S. Andrea! Evviva S. Andrea!* puis avec une volubilité extraordinaire il vous raconte la légende du *Grande Protettore*, ses miracles passés et présents, ceux qu'il pourrait faire, s'il voulait, mais qu'il s'interdit par charité, parce que saint Janvier de Naples ne pourrait en faire autant. Il s'agite, se démène

1. Et non Sartiano; Balciano existe encore, à peu près à moitié chemin entre Nocera et Assise.

2. 2 Cel. 3, 23; Bon. 98; *Spec.* 17 b; *Conform.* 239 a 2 f.

3. 2 Cel. 3, 33; 1 Cel. 105 est encore plus explicite : « La multitude espérait qu'il mourrait bientôt, et là était le sujet de sa joie. »

et vous secoue, plus enthousiaste de sa relique et plus exaspéré de votre froideur qu'un soldat de la vieille garde devant un ennemi de l'Empereur.

Au XIIIe siècle, toute l'Europe en était là.

On trouvera ici plusieurs traits qu'on pourrait être tenté d'estimer choquants ou même ignobles, si on ne faisait effort pour remettre tout cela dans son milieu.

François fut installé à l'évêché ; il aurait préféré être porté à la Portioncule, mais les frères durent obéir aux injonctions de la foule, et pour comble de sûreté des gardes furent placés aux abords du palais.

Le séjour du Saint y fut beaucoup plus long qu'on ne l'avait présumé. Peut-être dura-t-il plusieurs mois (juillet à septembre). Cet agonisant ne se décidait pas à mourir. Il se rebellait contre la mort : au centre de l'œuvre, ses préoccupations pour l'avenir de l'Ordre, lointaines quelques jours auparavant, étaient revenues plus angoissantes et plus terribles.

« Il faut recommencer, pensait-il ; créer une nouvelle famille qui n'oubliera pas l'humilité, aller servir les lépreux, et, comme jadis, se mettre toujours non seulement en paroles, mais en réalité, au-dessous de tous les hommes[1]. »

Sentir s'accomplir l'implacable travail de la destruction, contre lequel les plus soumis ne peuvent s'empêcher de protester : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi? pourquoi m'avez-vous abandonné? » Devoir contempler la décomposition plus redoutable encore de son Ordre. Lui, l'alouette, être guetté par des soldats veillant sur

1. 1 Cel. 103 et 104.

son cadavre; il y avait bien là de quoi le rendre mortellement triste.

Pendant ces dernières semaines, tous ses soupirs ont été notés. La disparition de la plus grande partie de la Légende des Trois Compagnons, nous prive certainement de quelques touchants récits, mais la plupart des traits nous ont été cependant conservés dans des documents de seconde main.

Quatre frères avaient été spécialement chargés de lui prodiguer leurs soins: Léon, Ange, Rufin et Masseo. Nous les connaissons déjà : ils étaient de ces intimes de la première heure qui avaient regardé l'évangile franciscain, comme un appel à l'amour et à la liberté. Aussi commençaient-ils à se plaindre de tout et de tous[1].

Un jour, l'un d'eux dit au malade : « Père, vous partirez, et vous nous laisserez; indiquez donc, si vous le connaissez, celui auquel on pourrait en toute sécurité confier le fardeau du généralat. »

Hélas ! François ne le connaissait pas le frère idéal capable d'assumer une pareille tâche; mais il profita de la question pour esquisser le portrait du ministre général accompli[2].

Nous avons deux épreuves de ce portrait, celle qui a été retouchée par Celano, et l'épreuve originale, bien plus courte et plus vague, mais qui nous montre François ne voulant pour son successeur qu'une seule arme : un inaltérable amour.

C'est probablement cette question qui lui suggéra l'idée de laisser pour ses successeurs, les généraux de

1. 1 Cel. 102. *Spec.* 83 b.

2. 2 Cel. 3, 116; *Spec.* 67 a. *Conform.* 143 b 1 et 225 b 2; 2 Cel. 3, 117; *Spec.* 130 a.

l'Ordre, une lettre qu'ils se transmettraient, et où ils trouveraient, non des directions pour des cas particuliers, mais l'inspiration même de leur activité[1].

Au Révérend Père en Christ N.... Ministre Général de tout l'Ordre des Frères Mineurs. Que Dieu te garde et te maintienne dans son saint amour.

La patience en tout et partout, voilà, mon frère, ce que je te recommande essentiellement. Si même on te fait de l'opposition, si on te frappe, tu dois en être reconnaissant et désirer qu'il en soit ainsi et non autrement.

..... En ceci se manifestera ton amour pour Dieu, et pour moi, son serviteur et le tien, s'il n'est pas un seul frère au monde, qui ayant péché, autant qu'on peut pécher, et venant devant toi, puisse s'en retourner sans avoir reçu ton pardon. Et si lui ne l'implore pas, toi, demande-lui s'il ne le veut pas.

Et reviendrait-il encore mille fois devant toi, aime-le plus que moi-même, afin de l'amener au bien. Aie toujours pitié de ces frères.

Ces paroles indiquent assez comment François avait jadis dirigé l'Ordre : ce rôle de pure affection, de tendre dévouement qu'il rêvait pour les ministres généraux, était-il possible à la tête d'une famille étendant ses rameaux sur le monde entier? Il serait téméraire de se prononcer, car parmi ses successeurs, les esprits distingués et les cœurs d'élite n'ont pas manqué; mais, sauf pour Jean de Parme et deux ou trois autres, cet idéal contraste violemment avec la réalité : saint Bonaventure lui-même traînera son maître et ami, ce même Jean de Parme, devant un tribunal ecclésiastique, l'y fera con-

1. Pour le texte V. *Conform.* 136 b 2 ; 138 b 2; 142 b 1.

damner à la prison perpétuelle, et il faudra l'intervention d'un cardinal étranger à l'Ordre pour faire commuer cette peine[1].

Les cris de douleur poussés par François mourant sur la chute de l'Ordre seraient moins poignants s'ils ne se compliquaient du reproche de lâcheté qu'il s'adressait à lui-même. Pourquoi avait-il déserté son poste, abandonné la direction de sa famille, sinon par paresse et par égoïsme? Et voilà qu'il était trop tard pour réagir, et dans des heures d'affreuse angoisse il se demandait si Dieu ne le rendrait pas responsable de cette déroute.

« Ah ! si je puis encore aller au chapitre général, soupirait-il, je leur montrerai quelle est ma volonté. »

On le vit même, brisé par la fièvre, se dresser tout à coup dans son lit, criant avec une violence désespérée : « Où sont-ils, ceux qui m'ont ravi mes frères? Où sont-ils, ceux qui m'ont volé ma famille? »

Hélas! les vrais coupables étaient bien plus près qu'il ne le pensait. Les ministres provinciaux, auxquels il semble avoir surtout songé dans ces paroles, n'étaient que des instruments entre les mains de l'habile frère Élie; et celui-ci, que faisait-il autre chose que mettre son intelligence et son savoir-faire au service du cardinal Hugolin?

Bien loin de trouver quelques consolations autour de lui, François était sans cesse tourmenté par les confidences de ses compagnons qui poussés par un zèle maladroit, avivaient sa douleur au lieu de la calmer[2].

1. *Tribul. Archiv.* t. II p. 285 ss.
2. 2 Cel. 3, 118.

«Pardonnez-moi, mon Père, lui dit un jour l'un d'entre eux, mais ce que je veux vous dire, beaucoup l'ont déjà pensé : vous savez comment jadis, par la grâce de Dieu, l'Ordre tout entier marchait dans le sentier de la perfection; pour ce qui regarde la pauvreté et l'amour, comme pour tout le reste, les Frères n'étaient qu'un cœur et qu'une âme. Mais depuis quelque temps tout cela a bien changé : il est vrai qu'on excuse souvent les Frères en disant que l'Ordre s'est trop agrandi pour maintenir les anciennes observances; on va même jusqu'à prétendre que les infidélités à la Règle, telles que la construction de grands monastères, sont une source d'édification pour le peuple, si bien que la simplicité et la pauvreté primitives ne sont tenues pour rien. Evidemment tous ces abus vous déplaisent; mais alors, on se demande pourquoi vous les tolérez?»

— « Que Dieu te pardonne, mon frère, répondit François. Pourquoi m'accuser ainsi de choses auxquelles je ne peux rien? Tant que j'ai eu la direction de l'Ordre et que les Frères ont persévéré dans leur vocation, j'arrivais malgré ma faiblesse à faire le nécessaire; mais lorsque j'ai vu que, sans souci de mes exhortations ni de mes exemples, ils marchaient dans la voie dont tu as parlé, je les ai confiés au Seigneur et aux ministres. Il est vrai que lorsque j'ai renoncé à leur direction, alléguant pour motif mon incapacité, s'ils avaient marché selon mes désirs, je n'aurais pas voulu qu'avant ma mort ils eussent un autre ministre que moi : malade, alité même, j'aurais trouvé la force de remplir les devoirs de ma charge. Mais cette charge est toute spirituelle, je ne veux pas devenir un bourreau pour frapper et punir comme les gouverneurs politiques[1]. »

1. Ces paroles sont empruntées à un long fragment cité par Ubertin de Casal, comme venant de frère Léon : *Arbor vit. cruc. lib. V.*

Les plaintes de François devenaient si vives et si amères que, pour éviter le scandale, on ne laissa pénétrer auprès de lui qu'avec la plus grande prudence[1].

Le désordre était partout et chaque journée apportait son contingent de sujets de tristesse. Le trouble jeté dans les idées sur la pratique de la Règle était extrême; les influences occultes, qui avaient agi depuis quelques années, étaient parvenues à voiler l'idéal franciscain, non seulement pour des frères éloignés ou nouveaux, mais pour ceux-là même qui avaient vécu dans l'entourage du fondateur[2].

C'est dans ces circonstances que François dicta la lettre à tous les membres de l'Ordre, qui, dans sa pensée, était destinée à être lue à l'ouverture des chapitres et à y perpétuer sa présence spirituelle[3].

Il y reste parfaitement fidèle à lui-même; comme par le passé, il veut entraîner les frères, non par des

cap. 3. C'est sûrement un morceau de la Légende des Trois Compagnons : On le retrouve textuellement dans les Tribulations. Laur. f° 16 b avec quelques phrases en plus à la fin. Cf. *Conform.* 136 a 2; 143 a 2; *Spec.* 8 b; 26 b; 50 a; 130 b; 2 Cel. 3, 118.

1. *Tribul.* Laur. 17 b.

2. Voir par exemple la question de frère Richer sur les livres: Ubertin, *Loc. cit.* Cf. *Archiv* III p. 75 et 177; *Spec.* 8 a; *Conform.* 71 b 2. Voir aussi : Ubertin, *Archiv.* III p. 75 et 177; *Tribul.* 13 a; *Spec.* 9 a; *Conform.* 170 a 1. Il est curieux de rapprocher le récit tel qu'il se trouve dans ces documents de la version qu'en donne 2 Cel. 3, 8.

3. Man. 338 d'Assise f° 28 a - 31 a avec la rubrique : *De lictera et ammonitione beatissimi patris nostri Francisci quam misit fratribus ad capitulum quando erat infirmus.* Cette lettre a été séparée à tort en trois par Rodolphe de Tossignano (f° 237), qui a été suivi par Wadding (Epistolæ X, XI, XII). Le texte se trouve, sans cette sotte division, dans le manuscrit cité et dans : *Firmamentum* f° 21; *Spec.* Morin, III, 217 a; Ubertin, *Arbor vit. cruc.* V, 7.

reproches, mais en fixant leurs regards sur la sainteté parfaite.

A tous les vénérés et très aimés Frères Mineurs, à frère A*[1], ministre général, son Seigneur, et aux autres ministres généraux qui seront après lui, et à tous les ministres, aux custodes et aux prêtres de cette fraternité, humbles en Christ, et à tous les frères simples et obéissants, les plus anciens et les plus récents, frère François, homme vil et caduc, votre petit serviteur, salut !**

Écoutez, mes Seigneurs, vous qui êtes mes fils et mes frères, prêtez l'oreille à mes paroles. Ouvrez vos cœurs, et obéissez à la voix du Fils de Dieu. Gardez de tout votre cœur ses commandements et observez parfaitement ses conseils. Louez-le, car il est bon, et glorifiez-le par vos œuvres.

Dieu vous a envoyés par tout le monde, afin que par la parole et par l'exemple vous rendiez témoignage de lui, et que vous appreniez à tous qu'il est seul tout-puissant. Persévérez dans la discipline et dans l'obéissance, et tenez ce que vous lui avez promis avec une bonne et ferme volonté.

Après cette entrée en matière, François passe aussitôt à la recommandation essentielle de sa lettre, celle de l'amour et du respect dus au Sacrement de l'autel ;

1. Cette initiale (donnée seulement par le Man. d'Assise), n'est pas sans exciter l'étonnement. Il semble qu'il aurait dû y avoir un simple N***. Cette lettre a pu être ainsi remplacée par un copiste qui aurait employé l'initiale du ministre général en charge au moment où il écrivait. Si cette hypothèse a quelque valeur, elle aiderait à fixer la date exacte du manuscrit (Albert de Pise ministre de 1239—1240; Aimon de Faversham de 1240—1244).

la foi en ce mystère d'amour lui apparaissait en effet comme le salut de l'Ordre.

Avait-il tort? Un homme qui croit véritablement à la présence réelle de l'Homme-Dieu entre les doigts du prêtre qui élève l'hostie, pourrait-il ne pas consacrer sa vie à ce Dieu et à la sainteté? On aura quelque peine à le penser.

Il est vrai que des légions de dévots professent la foi la plus absolue en ce dogme, et l'on ne voit pas qu'ils en soient moins mauvais; mais la foi pour eux est d'ordre intellectuel, c'est l'abdication du raisonnement, et en immolant à Dieu leur intelligence, ils sont fort heureux de lui offrir un instrument qu'ils préfèrent bien ne pas employer.

Pour François, la question se présentait tout autrement : la pensée qu'il pût y avoir du mérite à croire ne pouvait même pas lui venir à l'esprit : le fait de la présence réelle était pour lui d'une évidence presque concrète. Aussi, sa foi en ce mystère était-elle un effort de son cœur, pour que la vie du Dieu, mystérieusement présent sur l'autel, devînt la sève de toutes ses actions.

A la transsubstantiation eucharistique opérée par les paroles du prêtre, il en ajoutait une autre, celle de son cœur.

« Dieu s'offre à nous comme à ses enfants. C'est pourquoi, je vous prie, vous tous mes frères, en vous baisant les pieds, et avec tout l'amour dont je suis capable, d'avoir pour le corps et le sang de notre Seigneur Jésus-Christ tout le respect et tout l'honneur que vous pourrez. »

Plus loin s'adressant aux prêtres en particulier :

« Écoutez, mes frères, si la bienheureuse Vierge Marie est honorée à juste titre pour avoir porté Jésus dans son sein, si Jean-Baptiste a tremblé parce qu'il n'osait pas toucher la tête du Seigneur, si le sépulcre dans lequel il a reposé un peu de temps est entouré d'un si grand culte, oh ! combien saint, pur et digne doit être le prêtre qui touche de ses mains, qui reçoit dans sa bouche et dans son cœur, et qui distribue aux autres Jésus vivant, glorifié, celui dont la vue réjouit les anges ! Comprenez votre dignité, frères prêtres, et soyez saints, car il est saint. Oh ! quelle grande misère et quelle affreuse infirmité, si vous l'aviez là présent devant vous, et que vous ayez souci de quelque autre chose. Que tout homme soit dans le saisissement, que le monde entier tremble, que le ciel tressaille de joie, lorsque, sur l'autel, entre les mains du prêtre, descend le Christ, le Fils du Dieu vivant. O profondeur admirable ! ô étonnante faveur ! ô triomphe de l'humilité ! voilà que le maître de toutes choses, Dieu, et le Fils de Dieu s'humilie pour notre salut, jusqu'à se dissimuler sous l'apparence d'un peu de pain.

Regardez, mes frères, cette humilité de Dieu et répandez vos cœurs devant lui ; humiliez-vous, vous aussi, afin que vous soyez, vous aussi, relevés par lui. Ne gardez pour vous rien de vous, afin qu'il vous reçoive tout entiers, celui qui se donne à vous tout entier. »

On voit avec quelle vigueur d'amour, le cœur de François avait saisi l'idée de la communion.

Il termine par de longs conseils donnés aux frères, et après les avoir conjurés de garder fidèlement leurs promesses, tout son mysticisme s'exhale et se résume en une prière d'une admirable simplicité.

« Dieu tout-puissant, éternel, juste et miséricordieux, donnez-nous, à nous pauvres malheureux, de faire à cause de vous ce que nous savons être votre volonté, et de vouloir toujours ce qui vous plaît; de sorte qu'intérieurement purifiés, illuminés et enflammés par le feu de l'Esprit saint, nous puissions suivre les traces de votre Fils bien aimé, notre Seigneur Jésus-Christ. »

Qu'est-ce qui sépare cette prière de l'effort fait en dehors de toute religion révélée par les âmes d'élite pour découvrir le devoir? Très peu de chose en vérité : les mots sont différents, l'action est la même.

Cependant la sollicitude de François s'étendait bien au delà des limites de l'Ordre. Sa plus longue épître s'adresse à tous les chrétiens : les paroles y ont quelque chose de si vivant, qu'on croit entendre un bruit de voix derrière; et cette voix, d'ordinaire sereine comme celle qui proclama sur la montagne de Galilée la loi des temps nouveaux, devient çà et là d'une douceur indicible, comme celle qui retentit dans le cénacle, au soir de la première eucharistie.

Comme Jésus oubliant la croix qui se dresse dans l'ombre, François oublie ses souffrances, et envahi d'une divine tristesse, il songe à cette humanité pour chaque membre de laquelle il voudrait donner sa vie; il songe à ses fils spirituels, les Frères de la Pénitence, qu'il va laisser sans avoir pu leur faire sentir, comme il l'aurait voulu, l'amour dont il brûle pour eux : « Père je leur ai donné les paroles que vous m'aviez données.... c'est pour eux que je vous prie! »

Tout l'Évangile franciscain est dans ces quelques pages, mais pour comprendre la fascination qu'il exerça,

il faudrait d'abord passer par l'École du moyen âge, et y entendre les interminables tournois dialectiques par lesquels on fanait les intelligences; il faudrait voir l'Église du XIII[e] siècle, rongée par la simonie et la luxure, et ne parvenant à faire quelques inutiles efforts pour enrayer le mal que sous la pression de l'hérésie ou de la révolte.

« A tous les chrétiens, religieux, clercs ou laïques tant hommes que femmes, à tous ceux qui habitent dans le monde entier, frère François, leur serviteur bien soumis, présente ses devoirs et souhaite la vraie paix du ciel et un sincère amour dans le Seigneur.

Étant le serviteur de tous les hommes, je suis tenu de les servir et de leur dispenser les salutaires paroles de mon Maître. C'est pourquoi, voyant que je suis trop faible et trop malade pour vous visiter chacun en particulier, j'ai pris la décision de vous adresser mon message par cette lettre et de vous offrir les paroles de notre Seigneur Jésus-Christ qui est le Verbe de Dieu, et celles du Saint-Esprit qui sont esprit et vie.

Il serait puéril de s'attendre ici à des idées nouvelles soit pour le fond, soit pour la forme. Les appels de François n'ont de valeur que par le souffle qui les anime.

Après avoir brièvement rappelé les grands traits de l'Évangile et recommandé avec insistance la communion, François s'adresse en particulier à quelques catégories d'auditeurs pour leur donner des conseils spéciaux.

Que les podestats, les gouverneurs, et ceux qui sont constitués en autorité, exercent leurs fonctions avec miséricorde, comme ils voudraient être jugés par Dieu avec miséricorde....

Les religieux en particulier qui ont renoncé au monde sont tenus de faire plus et mieux que les simples chrétiens, de renoncer à ce qui ne leur est pas nécessaire et d'avoir en haine les vices et les péchés du corps.... Ils doivent aimer leurs ennemis, faire du bien à ceux qui les haïssent, observer les préceptes et les conseils de notre Rédempteur, renoncer à eux-mêmes et dompter leur corps. Et aucun religieux n'est tenu à l'obéissance, si en obéissant il devait commettre une faute ou un péché....

Ne soyons pas sages et savants selon la chair, mais simples, humbles et purs.... Jamais nous ne devons désirer être au-dessus des autres, mais plutôt être au-dessous, et obéir à tous les hommes.

Il termine en montrant la sottise de ceux qui mettent leur cœur à la possession des biens terrestres, et conclut par le tableau très réaliste de la mort du méchant :

Son argent, ses titres, sa science, tout ce qu'il croyait posséder, tout cela lui est enlevé: ses proches et ses amis, auxquels il a donné sa fortune, viendront se la partager et finiront en disant: «Maudit soit-il, car il aurait pu nous donner davantage et il ne l'a pas fait ; il aurait pu acquérir une plus grande fortune et il n'en a rien fait.» Les vers dévoreront son corps et les démons rongeront son âme, et ainsi il perdra son âme et son corps.

Moi, frère François, votre petit serviteur, je vous prie et vous conjure par l'amour qui est Dieu, tout prêt à vous baiser les pieds, de recevoir avec humilité et amour ces paroles et toutes les autres de notre Seigneur Jésus-Christ et d'y conformer votre conduite.

Et que ceux qui les reçoivent dévotement et qui les comprennent, les transmettent à d'autres. Et s'ils persévèrent ainsi jusqu'à la fin, qu'ils soient bénis par le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Amen[1].

Si jamais François a fait une règle pour le Tiers Ordre, elle a dû ressembler de très près à cette épître, et en attendant qu'on retrouve ce problématique document, la lettre indique ce que furent à l'origine les associations de Frères de la Pénitence. Dans ces longues pages tout vise au développement de la vie religieuse et mystique dans le cœur de chaque chrétien. Mais déjà au moment où François les dictait, cette hauteur de vue était une utopie, et le Tiers Ordre n'était guère qu'un bataillon de plus dans les armées de la papauté.

On voit maintenant comment les épîtres qui viennent d'être examinées procèdent en définitive d'une seule et même inspiration. Qu'il laisse des instructions pour ses successeurs, les ministres généraux, qu'il écrive à tous les membres présents et futurs de son Ordre, à tous les chrétiens, ou même au clergé[2], François n'a qu'un but : continuer à prêcher même après sa mort, et peut-

1. Cette épître a été, elle aussi, maladroitement divisée en deux lettres distinctes par Rodolphe de Tossignano, f° 174 a, qui a été suivi par Wadding. Voir man. d'Assise 338, 23 a — 28 a ; *Conform.* 137 a 1 ss.

2. La lettre au clergé ne fait que répéter les idées déjà exprimées sur le culte du saint sacrement. On se rappelle François balayant les églises et conjurant les prêtres de les tenir propres ; cette épître a le même but : elle se trouve dans le Man. 338 d'Assise, f° 31 b-32 b, avec la rubrique : *De reverentia corporis Domini et de munditia altaris ad omnes clericos.* Incipit : *Attendamus omnes* Explicit : *fecerint exemplari.* C'est donc la lettre donnée par Wadding, XIII, mais sans l'adresse, ni la salutation.

être aussi, en mettant par écrit son message de paix et d'amour, empêcher qu'il ne soit complètement travesti ou méconnu.

Rattachées à ces heures douloureuses qui les virent naître, elles forment un ensemble dont la portée et la signification s'accentuent singulièrement. C'est là, comme dans la Règle de 1221 et dans le Testament, qu'il faut aller chercher l'esprit franciscain.

La négligence et surtout les tourmentes qui bouleversèrent plus tard l'Ordre, expliquent la disparition de quelques autres documents qui viendraient jeter un rayon de poésie et de joie sur ces tristes journées[1]: François n'oubliait pas son amie de Saint-Damien. Apprenant combien elle était inquiète de le savoir si malade, il voulut la rassurer: il se faisait encore des illusions sur son état, et lui écrivit pour lui promettre d'aller bientôt la voir.

Il ajouta à cette assurance quelques conseils affectueux, l'invitant, elle et ses compagnes, à ne pas exagérer les macérations. Pour leur donner l'exemple de la gaieté, il joignit à sa lettre une laude en langue vulgaire qu'il avait mise lui-même en musique[2].

De cette chambre du palais épiscopal où il était comme emprisonné, il venait de remporter un nouveau triomphe, et c'était là sans doute ce qui avait inspiré sa joie. L'évêque d'Assise, l'irritable Guido, toujours en guerre avec quelqu'un, l'était cette fois avec le podestat

1. Il ne faut pas désespérer de les retrouver. Les archives des monastères de Clarisses sont d'ordinaire assez rudimentaires, mais conservées avec un soin pieux.

2. *Spec.* 117 b; *Conform.* 185 a 1; 135 b 1. Cf. *Test. B. Claræ*, A. SS. Aug., t. II, p. 747.

de la cité : il n'en fallait pas davantage pour jeter un trouble profond dans la vie d'une petite ville. Guido avait excommunié le podestat, et celui-ci avait fait proclamer la défense de rien vendre ou rien acheter aux ecclésiastiques ni de faire avec eux aucun contrat.

Le différend s'envenimait et personne ne semblait songer à s'entremettre pour tenter un rapprochement. On comprend d'autant mieux la douleur de François en voyant tout cela, que son premier effort avait été pour ramener la paix dans sa ville natale, et qu'il considérait le retour de l'Italie à l'union et à la concorde comme le but essentiel de son apostolat.

La guerre dans Assise, c'était l'écroulement définitif de son rêve, la voix des événements lui criant brutalement : « Tu as perdu ta vie! »

Cette lie du calice lui fut épargnée grâce à une inspiration où éclate de nouveau la fantaisie de son caractère. Au Cantique du soleil il ajouta une nouvelle strophe :

> Soyez loué, Seigneur, pour ceux qui pardonnent par amour [pour vous
> et supportent les peines et les tribulations ;
> heureux ceux qui persévéreront dans la paix,
> par vous, Très-Haut, ils seront couronnés.

Puis, appelant un frère, il le chargea de prier le gouverneur de se rendre sur la place du parvis devant l'évêché avec tous les notables qu'on pourrait réunir. Ce magistrat, auquel la légende donne le beau rôle dans toute cette affaire, se conforma aussitôt au désir du Saint.

Quand il arriva et que l'évêque fut sorti de son palais, deux frères s'avancèrent et dirent : « Frère François a

fait à la louange de Dieu un cantique qu'il vous prie tous d'écouter pieusement,» et ils se mirent aussitôt à chanter l'hymne de frère soleil avec sa nouvelle strophe.

Le gouverneur les écouta debout dans l'attitude la plus recueillie, pleurant à chaudes larmes, car il aimait beaucoup le bienheureux François.

Quand le chant fut fini : « Sachez en vérité, dit-il, que je veux pardonner au Seigneur Évêque, que je veux et dois regarder comme mon Seigneur, car si même on eût assassiné mon frère je serais prêt à pardonner au meurtrier.» Après ces paroles il se jeta aux pieds de l'évêque et lui dit: « Me voici prêt à tout ce que vous voudrez, par amour pour notre Seigneur Jésus-Christ et pour son serviteur François. »

Alors l'évêque lui prenant la main se leva et lui dit : « Avec ma qualité, il conviendrait que je sois humble, mais puisque je suis naturellement trop prompt à la colère, il faut que tu me pardonnes[1]. »

Cette réconciliation inattendue fut aussitôt regardée comme miraculeuse et augmenta encore le culte des Assisiates pour leur concitoyen.

L'été touchait à sa fin. Après quelques jours d'un répit relatif, les souffrances de François devenaient plus fortes que jamais : incapable de faire un mouvement, il pensa même qu'il devait renoncer à son ardent désir de revoir encore Saint-Damien et la Portioncule et fit aux frères toutes ses recommandations pour ce dernier sanctuaire : « Ne l'abandonnez jamais, leur répétait-

1. Ce récit dans le *Spec.* 128 b est donné comme provenant de témoins oculaires. Cf. *Conform.* 184 b 1 ; 203 a 1.

il, car ce lieu est vraiment sacré; c'est la maison de Dieu[1]. »

Il lui semblait que si les frères restaient attachés à ce coin de terre, à cette chapelle de dix pas de long, à ces huttes couvertes de chaume, ils y trouveraient le souvenir vivant de la pauvreté des premiers temps, et ne pourraient s'en écarter beaucoup.

Un soir, son état empira avec une effrayante rapidité; toute la nuit suivante, il eut des vomissements de sang qui ne laissaient aucun espoir : les frères accourant, il dicta quelques lignes sous forme de testament, puis leur donna sa bénédiction: « Adieu, mes enfants, restez tous dans la crainte de Dieu, demeurez toujours unis au Christ; de grandes épreuves vous sont réservées, et la tribulation approche. Heureux ceux qui persévéreront comme ils auront commencé; car il y aura des scandales et des scissions parmi vous. Pour moi, je m'en vais vers le Seigneur et vers mon Dieu. Oui j'ai l'assurance que je vais vers Celui que j'ai servi[2]. »

Les jours suivants, au grand étonnement de son entourage, il y eut de nouveau une amélioration; personne ne pouvait comprendre la résistance qu'opposait à la mort ce corps depuis si longtemps brisé par la souffrance.

1 1 Cel. 106 : Ces recommandations sur la Portioncule furent amplifiées par les Zelanti, lorsque, sous le généralat de Crescentius (Bulle *Is qui ecclesiam* 6 mars 1245), la basilique d'Assise fut substituée à Notre-Dame des Anges comme *mater et caput* de l'Ordre. V. *Spec.* 32 b; 69 b-71 a; *Conform.* 144 a 2; 218 a 1; 3 Soc. 56; 2 Cel. 1, 12 et 13; Bon. 24 et 25; voir à l'appendice l'étude sur l'Indulgence du 2 août.

2. Cel. 108. Comme je l'ai dit, (voir plus haut p. LIV) le reste du récit de Celano semble nécessiter quelques réserves. Cf. *Spec.* 115 b; *Conform.* 225 a 2; Bon. 211.

Lui-même retrouvait quelque espoir. Un médecin d'Arezzo, qu'il connaissait beaucoup, étant venu le visiter: « Bon ami, lui dit-il, combien penses-tu que j'aie encore à vivre? »

« — Mon père, répondit son interlocuteur pour le rassurer, tout cela passera, s'il plaît à Dieu. »

« — Je ne suis pas un coucou [1], répliqua François souriant et employant une expression populaire, pour avoir peur de la mort. Par la grâce de l'Esprit saint, je suis si intimement uni à Dieu que je suis également content de vivre ou de mourir. »

« — En ce cas, mon père, au point de vue médical, ton mal est incurable, et je ne crois pas que tu puisses aller bien plus loin que les premiers jours de l'automne. »

A ces mots, le pauvre malade étendit les mains comme pour appeler Dieu, et s'écria avec une indicible expression de joie: « Sœur Mort, soyez la bienvenue! »

Puis il se mit à chanter et envoya chercher les frères Ange et Léon.

A leur arrivée, ils durent malgré leur émotion entonner le Cantique du soleil. Ils en étaient à la doxologie finale lorsque François les arrêtant improvisa le salut à la mort:

Soyez loué, Seigneur, pour notre sœur la mort corporelle
à laquelle aucun homme ne peut échapper;
malheur à ceux qui meurent en état de péché mortel,
heureux ceux qui se trouveront conformes à vos très saintes [volontés
car la seconde mort ne leur fera aucun mal.

1. *Non sum cuculus*, en italien cuculo.

A partir de ce jour, l'évêché ne cessa de retentir du bruit de ses chants. A chaque instant, même pendant la nuit, il recommençait lui-même le Cantique du soleil ou quelqu'autre de ses compositions préférées. Puis, quand il était fatigué, il priait Ange et Léon de continuer.

Un jour, frère Élie crut devoir faire quelques remarques à ce sujet. Il craignait que les gardes et les gens du voisinage n'en vinssent à se scandaliser: un saint ne doit-il pas se recueillir devant la mort, l'attendre avec crainte et tremblement, au lieu de se laisser aller à une gaieté qu'on pourrait mal interpréter [1]. Peut-être l'évêque Guido n'était-il pas tout à fait étranger à ces reproches ; il ne paraît pas improbable que l'encombrement de son palais par les Frères Mineurs durant de longues semaines ait fini par lui donner un peu d'humeur. Mais François ne voulut pas céder; son union avec Dieu était trop douce pour qu'il pût se résoudre à ne pas la chanter.

On se décida enfin à le transporter à la Portioncule. Son désir d'expirer près de l'humble chapelle, où il avait entendu la voix de Dieu le consacrant apôtre, allait être accompli.

Ses compagnons, chargés de leur précieux fardeau, prirent à travers les oliviers le sentier de la plaine. De temps en temps le malade, incapable de rien distinguer, demandait où l'on était. Quand

1. *Spec.* 136 b ; *Fior.* IV *consid.* Il est à noter que Guido au lieu d'attendre à Assise l'événement si prévu de la mort de François partit pour le mont Gargano, 2 Cel. 3, 142.

ils furent à moitié chemin, à l'hôpital des Crucigères où jadis il avait soigné les lépreux et d'où l'on peut embrasser toutes les maisons de la ville d'un seul regard, il pria qu'on l'assît par terre tourné vers la cité, et élevant la main, il dit adieu à la terre natale et la bénit.

CHAPITRE XX

Testament et mort de saint François.

(Fin septembre — 3 octobre 1226.)

Les dernières journées de la vie de François sont d'une radieuse beauté. Il alla au-devant de la mort en chantant[1], dit Thomas de Celano pour résumer l'impression de ceux qui le virent alors.

Se retrouver à la Portioncule après la longue détention de l'évêché, ne fut pas seulement une joie véritable pour son cœur: le grand air au milieu de la forêt dut lui causer un réel bien-être physique : le Cantique des créatures ne semble-t-il pas fait exprès pour être chanté au soir de ces journées d'automne si lumineuses et si douces en Ombrie, où toute la nature se recueille pour murmurer, elle aussi, son hymne d'amour au frère soleil?

On devine chez François cette disparition presque absolue de la douleur, ce renouveau de vie, qui devance si souvent l'approche de la catastrophe finale.

Il en profita pour dicter son Testament[2].

1. *Mortem cantando suscepit.* 2 Cel. 3, 139.

2. Le texte pris pour base ici est celui du manuscrit 338 d'Assise (f° 16 a-18a). On le trouve aussi dans *Firmamentum*, f° 19, col. 4 ; — *Speculum* Morin, *tract.* III, 8 a ; — Wadding *ann.* 1226, 35. —

C'est à ces pages qu'il faut aller demander la note juste pour esquisser la vie de son auteur et se faire une idée de l'Ordre tel qu'il l'avait rêvé.

Dans ce monument d'une incontestable authenticité, et qui est la manifestation la plus solennelle de sa pensée, le Poverello se révèle tout entier avec une virginale candeur.

Son humilité y est d'une sincérité qui s'impose ; elle est absolue, sans que l'on songe à la trouver exagérée. Cependant il y parle, dès qu'il s'agit de sa mission, avec une tranquille et sereine assurance. N'est-il pas ambassadeur de Dieu ? ne tient-il pas son message du Christ lui-même ? La genèse de sa pensée s'y montre à la fois toute divine et toute personnelle. La conscience individuelle y proclame sa souveraine autorité : « Personne ne me montrait ce que je devais faire, mais le Très-Haut lui-même m'a révélé que je devais vivre conformément au saint Évangile. »

Quand on a parlé ainsi, la soumission à l'Église est singulièrement entamée. On peut l'aimer, l'écouter, la vénérer, mais on se sent, peut-être sans oser se l'avouer, supérieur à elle. Vienne une heure de crise, on se trouvera hérétique sans le savoir et sans le vouloir.

A. SS., p. 663 ; Amoni, *Legenda Trium Sociorum* : Appendice, p. 110. — Tout dans ce document révèle son authenticité, mais on n'en est pas réduit aux preuves internes. Il est expressément cité dans 1 Cel. 17 (avant 1230) ; par les Trois Compagnons (1246), 3 Soc. 11 ; 26 ; 29) ; par 2 Cel. 3, 99 (1247). Ces preuves seraient plus que suffisantes, mais il en est une autre dont la valeur est encore plus grande : la bulle *Quo elongati* du 28 sept. 1230 où Grégoire IX le cite textuellement et déclare que les frères ne sont pas tenus de l'observer.

« Eh, oui! s'écrie Angelo Clareno, saint François a promis d'obéir au pape et à ses successeurs, mais ils ne peuvent et ne doivent rien ordonner qui soit contraire à l'âme ou à la Règle[1]. »

Pour lui comme pour tous les Franciscains spirituels, lorsqu'il y a conflit entre ce qu'ordonne la voix intérieure de Dieu et ce que veut l'Église, il n'y a qu'à obéir à la première[2].

Si vous lui dites que l'Église et l'Ordre sont là pour définir la signification véritable de la Règle, il en appelle au bon sens et à cette certitude intérieure que donne la vue claire de la vérité.

La Règle, comme aussi l'Évangile qu'elle résume est au-dessus de tout pouvoir ecclésiastique, et personne n'a à dire le dernier mot dans leur interprétation[3].

Le Testament ne tarda pas à avoir une autorité morale supérieure à celle de la Règle même. Jean de Parme, pour expliquer la prédilection des Joachimites pour ce document, faisait remarquer qu'après l'impression des stigmates le Saint-Esprit avait été en François avec plus de plénitude encore qu'auparavant[4].

Les innombrables sectes qui ont troublé l'Église au

1. *Promittit Franciscus obedientiam . . . papæ . . . et successoribus . . . qui non possunt nec debent eis præcipere aliquid quod sit contra animam et regulam. Archiv*, I, p. 563.

2. *Quod si quando a quocumque . . . pontifice aliquid . . . mandaretur quod esset contra fidem... et caritatem et fructus ejus tunc obediet Deo magis quam hominibus. Id. ibid.* p. 561.

3. *Est [Regula] et stat et intelligitur super eos . . . Cum spei fiducia pace fruemur cum conscientiæ et Christi spiritus testimonio certo.* Ibid. p. 563 et 565.

4. *Archiv*, t. II, p. 274.

XIIIe siècle sentirent-elles que ces deux écrits, — la Règle et le Testament — faits en apparence pour se suivre et s'appuyer, substantiellement identiques comme on disait, procédaient de deux inspirations opposées? D'une manière bien confuse sans doute, mais qu'importe, guidées par un instinct très sûr, elles voyaient dans ces pages le drapeau de la liberté.

Elles ne se trompaient pas. Aujourd'hui-même les penseurs, les moralistes, les mystiques qui cherchent à découvrir le sens de la vie, peuvent arriver à des solutions très différentes de celle du prophète ombrien, mais la méthode qu'ils emploient a été la sienne, et ils ne sauraient refuser de saluer en lui un précurseur du subjectivisme religieux.

L'Église ne s'y est pas trompée non plus. Elle comprit tout de suite le souffle qui animait ces pages.

Quatre ans après, peut-être jour pour jour, le 28 septembre 1230, Hugolin, devenu Grégoire IX, interprétait solennellement la Règle, malgré les précautions de François qui avait interdit toute glose ou tout commentaire à la Règle et au Testament, et déclarait que les Frères n'étaient pas tenus à l'observation du Testament [2].

Que dire de cette bulle où le pape allègue ses relations familières avec le Saint pour justifier son commentaire,

1. Bulle, *Quo elongati* (Potthast 8620).

2. *Ad mandatum illud vos dicimus non teneri; quod sine consensu Fratrum maxime ministrorum, quos universos tangebat obligare nequivit nec successorem suum quomodolibet obligavit; cum non habeat imperium par in parem.* Le sophisme est à peine spécieux: François n'était pas l'égal de ses successeurs, il n'avait pas agi comme ministre général mais comme fondateur.

et où les passages les plus clairs sont tordus jusqu'à en changer complètement le sens: « On demeure stupide, s'écriera Ubertin de Casal, qu'un texte si clair ait besoin de commentaire, car il suffit d'avoir son bon sens et de savoir la grammaire pour le comprendre. » Et ce moine étrange osa ajouter: « Il y a un miracle que Dieu lui-même ne saurait faire, celui de faire vraies deux choses contradictoires [1]. »

Certes, l'Église doit être maîtresse chez elle; il n'y aurait eu aucun mal à ce que Grégoire IX créât un ordre conforme à ses vues et à ses idées, mais quand on parcourt les in-folio de Sbaralea et les milliers de bulles accordées aux fils spirituels de celui qui avait interdit, de la façon la plus claire et la plus solennelle, de demander aucun privilège en cour de Rome, on ne peut se défendre d'une amère tristesse.

Ainsi soutenus par la papauté, les frères de la commune observance firent durement expier aux *zelanti* leur attachement aux dernières volontés de François: Césaire de Spire mourut des violences du frère préposé à sa garde [2]; le premier disciple, Bernard de Quintavalle, traqué comme une bête fauve, passa deux ans dans les forêts de Monte-Sefro, caché par un bûcheron [3]; les autres premiers compagnons qui ne parvinrent pas à s'enfuir, eurent à subir les plus durs traitements. Dans la Marche d'Ancône, foyer des Spirituels, le parti vainqueur sévit avec une terrible violence. Le Testament fut

1. *Arbor vit. cruc. lib.* V, *cap.* 3 et 5. Voir ci-dessus p. 211.

2. *Tribul.* Laur. 25 b; *Archiv*, t. I, p. 532.

3. Au sommet des Apennins, à peu près à moitié chemin entre Camerino et Nocera (Umbria). *Tribul.* Laur. 26 b. Magl. 135 b.

confisqué et détruit, on alla jusqu'à le brûler sur la tête d'un frère qui s'obstinait à vouloir l'observer [1].

TESTAMENT (TRADUCTION LITTÉRALE).

Voici de quelle manière Dieu m'a donné, à moi frère François, de commencer à faire pénitence : lorsque je vivais dans le péché, il m'était très pénible de voir des lépreux ; mais Dieu lui-même m'amena au milieu d'eux, et j'y restai un peu de temps [2]. Quand je les quittai, ce qui m'avait paru amer me devint doux et facile.

Peu de temps après, je quittai le monde, et Dieu me donna une telle foi en ses églises que je m'agenouillais avec simplicité, et je disais : « Nous vous adorons, Seigneur Jésus-Christ, ici et dans toutes vos églises qui sont par tout le monde, et nous vous bénissons de ce que, par votre sainte croix, vous avez racheté le monde. »

En outre, le Seigneur me donna et me donne une si grande foi aux prêtres qui vivent selon la forme de la sainte Église romaine, à cause de leur caractère sacerdotal, que même s'ils me persécutaient je veux avoir recours à eux. Et quand bien même j'aurais toute la sagesse de Salomon, lorsque je trouverai de pauvres prêtres séculiers, je ne veux prêcher dans leurs paroisses qu'avec leur assentiment. Je veux les respecter, eux comme tous les autres, les aimer et les honorer

1. *Declaratio Ubertini*, *Archiv*, III, p. 168. Ce fait ne saurait être révoqué en doute, puisqu'il est allégué dans une pièce adressée au pape, en réponse aux frères relâchés, auxquels elle devait être communiquée.

2. *Feci moram cum illis*. Man. 338. La plupart des textes imprimés donnent *misericordiam* qui présente un sens moins satisfaisant. Cf. Miscellanea t. III (1888) p. 70; 1 Cel. 17; 3 Soc. 11.

comme mes seigneurs. Je ne veux pas considérer leurs péchés, car en eux je vois le Fils de Dieu, et ils sont mes seigneurs. Je fais cela parce que je ne vois rien, je n'aperçois rien ici-bas corporellement du très haut Fils de Dieu, sinon son très saint corps et son sang qu'ils reçoivent et que seuls ils distribuent aux autres. Je veux honorer et vénérer par-dessus tout ces très saints mystères, et les garder précieusement. Partout où je trouverai les noms sacrés de Jésus ou ses paroles en des lieux indécents, je veux les en ôter, et je prie qu'on les en ôte pour les placer en quelque endroit honnête. Nous devons honorer et vénérer tous les théologiens et ceux qui prêchent la très sainte parole de Dieu, comme nous dispensant l'esprit et la vie.

Quand le Seigneur m'eut donné des frères, personne ne me montrait ce que je devais faire, mais le Très-Haut lui-même me révéla que je devais vivre selon le modèle du saint Évangile. Je fis écrire une courte et simple formule, et le seigneur pape me la confirma.

Ceux qui se présentaient pour embrasser ce genre de vie distribuaient aux pauvres tout ce qu'ils pouvaient avoir. Ils se contentaient d'une tunique rapiécée en dedans et en dehors avec la corde et les braies, et nous ne voulions rien avoir de plus.

Les clercs disaient l'office comme les autres clercs, et les laïques : *Pater noster*.

Nous aimions à demeurer dans les églises pauvres et abandonnées, et nous étions ignorants et soumis à tous. Je travaillais de mes mains et veux continuer, et je veux aussi que tous les autres frères travaillent à quelque métier honorable. Que ceux qui n'en ont point en apprennent un, non dans le but de recevoir le prix de leur travail, mais pour le bon exemple et pour fuir l'oisiveté. Et quand on ne nous donne pas le prix du travail, ayons

recours à la table du Seigneur, en demandant l'aumône de porte en porte. Le Seigneur me révéla la salutation que nous devions faire : «Dieu vous donne la paix.»

Que les Frères aient grand soin de ne recevoir les églises, les habitations, et tout ce qu'on construit pour eux, que si tout est comme il convient à la sainte pauvreté dont nous avons fait vœu dans la Règle, et qu'ils n'y reçoivent l'hospitalité que comme des étrangers et des voyageurs.

J'interdis absolument, par obéissance, à tous les frères, en quelque endroit qu'ils se trouvent de demander aucune bulle en cour de Rome, soit directement, soit indirectement, sous prétexte d'église, de couvent, ou sous prétexte de prédications, ni même pour leur protection personnelle. S'ils ne sont pas reçus quelque part, qu'ils aillent ailleurs pour faire pénitence avec la bénédiction de Dieu.

Je veux obéir au ministre général de cette fraternité, et au gardien qu'il lui plaira de me donner. Je veux me mettre entièrement entre ses mains, n'aller nulle part et ne rien faire contre sa volonté, car il est mon seigneur.

Quoique je sois simple et malade, je veux cependant toujours avoir un clerc qui me fasse l'office comme il est dit dans la Règle ; que tous les autres frères soient aussi tenus d'obéir à leurs gardiens et de faire l'office suivant la Règle. S'il venait à y en avoir qui ne fissent pas l'office selon la Règle et qui voulussent faire tout autre changement, ou bien s'ils n'étaient pas catholiques, que tous les frères, partout où ils se trouvent, soient tenus par obéissance de les présenter au custode le plus voisin. Que les custodes soient tenus par obéissance de le mettre sous bonne garde, comme un homme qui est dans les liens nuit et jour, de façon à ce qu'il ne puisse

échapper de leurs mains, jusqu'à ce qu'ils le remettent personnellement entre les mains du ministre. Et que le ministre soit tenu par obéissance de l'envoyer par des frères qui le garderont nuit et jour comme un prisonnier, jusqu'à ce qu'ils l'aient remis au seigneur évêque d'Ostie qui est le seigneur, le protecteur et le correcteur de toute la Fraternité [1].

Et que les frères ne disent pas : ceci est une nouvelle Règle ; car ceci est un souvenir, un avis, une exhortation, c'est mon testament, que moi petit frère François, je fais pour vous, mes frères bénis, afin que nous observions plus catholiquement la Règle que nous avons promis au Seigneur de garder.

Que le ministre général, tous les autres ministres et les custodes soient tenus par obéissance de ne rien ajouter et de ne rien retrancher à ces paroles. Qu'ils aient toujours cet écrit avec eux, à côté de la Règle, et que dans tous les chapitres qui seront tenus, en lisant la Règle, on lise aussi ces paroles.

J'interdis absolument par obéissance à tous les frères, clercs ou laïques, d'introduire des gloses dans la Règle, ou dans ce testament, sous prétexte de l'expliquer. Mais puisque le Seigneur m'a donné de dire et d'écrire la Règle et ces paroles d'une manière claire et simple, comprenez-les de même, d'une manière claire et simple, sans commentaire, et mettez-les en pratique jusqu'à la fin.

Et que quiconque aura observé ces choses soit comblé au ciel des bénédictions du Père céleste, et sur la terre de celles de son Fils bien-aimé et du Saint-Esprit consolateur, avec l'assistance de toutes les vertus célestes et de tous les saints.

1. On voit qu'il ne s'agit là que de l'hérésie. Les frères qui en étaient entachés devaient être livrés à l'Église..

Et moi petit frère François, votre serviteur, je vous confirme autant que je puis cette très sainte bénédiction. Amen.

Après s'être occupé de ses frères, François songea à ses chères sœurs de Saint-Damien, et fit pour elles aussi un testament.

Il ne nous est pas parvenu, et l'on ne saurait s'en étonner; les frères Spirituels purent s'enfuir et protester du fond de leurs retraites, mais les sœurs se trouvaient complètement désarmées contre les entreprises de la commune Observance[1].

Dans les dernières paroles qu'il adressa aux Clarisses, après leur avoir rappelé de persévérer dans la pauvreté et dans l'union, il leur donnait sa bénédiction[2]. Puis il les recommanda aux Frères, suppliant ceux-ci de ne jamais oublier qu'ils étaient les membres d'une seule et même famille religieuse[3]. Ayant ainsi fait son possible pour tous ceux qu'il allait quitter, il songea un instant à lui-même.

Il avait fait connaissance à Rome d'une pieuse dame nommée Jacqueline de Settesoli. Quoique riche, elle était simple et bonne, toute dévouée aux idées nou-

1. Urbain IV publia le 18 octobre 1263 (Potthast 18680) une Règle pour les Clarisses qui changeait complètement le caractère de cet Ordre. Elle avait pour auteur le cardinal-protecteur Jean des Ursins (le futur Nicolas III) qui par précaution défendit, sous les peines les plus sévères, aux Frères Mineurs de dissuader les Sœurs de l'accepter. « Elle diffère autant de la première Règle, dit Ubertin de Casal, que le blanc et le noir, le savoureux et l'insipide! » *Arbor vit. cruc. lib.* V, *cap.* 6.

2. V. *Test. B. Claræ; Conform.* 185 a 1; *Spec.* 117. b.

3. 2 Cel. 3. 132.

velles ; même le côté un peu étrange du caractère de François lui plaisait. Il lui avait donné un agneau qui était devenu pour elle un compagnon inséparable[1].

Malheureusement tout ce qui la concerne a beaucoup souffert des remaniements postérieurs de la légende. La conduite toute naturelle du Saint avec les femmes a beaucoup embarrassé ses biographes, de là des commentaires lourds et entortillés, accolés à des épisodes d'une délicieuse simplicité.

Avant de mourir, François désira revoir cette amie qu'il nommait en souriant frère Jacqueline. Il lui fit écrire de venir à la Portioncule : on devine l'effarouchement des narrateurs devant cette peu monastique invitation.

Mais la bonne dame avait devancé son appel ; au moment où le messager chargé de la lettre allait partir pour Rome, elle arriva à la Portioncule et y resta jusqu'au dernier soupir du Saint[2]. Un instant elle avait eu l'idée de renvoyer sa suite, le malade était si calme et si joyeux qu'elle ne pouvait le croire mourant,

1. Bon. 112.

2. Les Bollandistes nient toute cette histoire qu'ils trouvent en opposition avec les prescriptions mêmes de François. A. SS. p. 664 ss. Mais il est difficile de voir dans quel but l'auraient inventée des auteurs qui se donnent beaucoup de peine pour l'expliquer : *Spec.* 133 a ; 137 a ; *Fior.* IV *consid.* ; *Conform.* 240 a. J'ai entièrement emprunté mon récit à Bernard de Besse : *De laudibus* f° 113 b. Il paraît que Jacqueline s'installa pour le reste de sa vie à Assise, pour aller s'édifier auprès des premiers compagnons de François. *Spec.* 107. b. (quelle jolie scène et d'une saveur si franciscaine !) On ignore la date exacte de sa mort. Elle fut ensevelie dans l'église inférieure de la basilique d'Assise, et sur sa tombe fut gravé : *Hic jacet Jacoba sancta nobilisque romana.* V. Fratini, *Storia della basilica* p. 48. Cf. Jacobilli, *Vite dei Santi e Beati dell' Umbria*, Foligno, 3 vol. in 4°, 1647 ; t. I. p. 214.

mais il l'engagea lui-même à garder ses gens auprès d'elle. Cette fois il sentait à n'en pas douter que sa captivité allait finir.

Il était prêt, il avait achevé son œuvre.

Songea-t-il alors à la journée où, maudit par son père, il avait renoncé à tout bien terrestre et crié à Dieu avec une ineffable confiance : « Notre Père, qui êtes aux cieux ! »

On ne saurait le dire, mais il voulut finir sa vie par un acte symbolique qui rappelle de bien près la scène de l'évêché.

Il se fit dépouiller de ses vêtements et demanda qu'on l'étendit par terre, car il voulait mourir entre les bras de sa Dame la Pauvreté. D'un coup d'œil il embrassa les vingt ans qui s'étaient écoulés depuis leur union : « J'ai fait mon devoir, dit-il aux frères, que le Christ maintenant vous enseigne le vôtre[1] ! »

Ceci se passait le jeudi 1er octobre[2].

On le remit sur son lit et, pour se conformer à ses désirs, on lui chanta de nouveau le Cantique du soleil.

Lui-même joignait par instant sa voix à celle de ses frères[3] et revenait avec prédilection au Psaume 142. *Voce mea ad Dominum clamavi*[4].

De ma voix je crie à l'Éternel,
De ma voix j'implore l'Éternel.
Je répands ma plainte devant lui,
Je lui raconte ma détresse.

1. 2 Cel. 3, 139; Bon. 209, 210; *Conform.* 171 b 2.
2. 2 Cel. 3, 139. *Cum me videritis ... sicut me nudius tertius nudum vidistis.*
3. 1 Cel. 109; 2 Cel. 3, 139.
4. 1 Cel. 109; Bon. 212.

Quand mon esprit est abattu au dedans de moi,
Toi, tu connais mon sentier.
Sur la route où je marche,
Ils m'ont tendu un piège,
Jette les yeux à droite et regarde!
Personne ne me reconnaît,
Tout refuge est perdu pour moi
Nul ne prend souci de mon âme.
Éternel! c'est à toi que je crie.
Je dis : Tu es mon refuge,
Mon partage sur la terre des vivants,
Sois attentif à mes cris!
Car je suis bien malheureux.
Délivre-moi de ceux qui me poursuivent!
Car ils sont plus forts que moi.
Tire mon âme de sa prison
Afin que je célèbre ton nom.
Les justes viendront m'entourer
Quand tu m'auras fait du bien.

Les visites de la mort sont toujours solennelles, mais la fin des justes est le plus émouvant *sursum corda* que l'on puisse ouïr sur la terre. Les heures s'écoulaient et les frères ne le quittaient pas: « Hélas, bon père, lui dit l'un d'eux, incapable de se contenir davantage, vos enfants vont vous perdre et rester privés de la vraie lumière qui les éclairait: souvenez-vous des orphelins que vous laissez, et leur pardonnant toutes leurs fautes, donnez-leur à tous, aux présents comme aux absents, la joie de votre sainte bénédiction. »

« Voici, dit le mourant, Dieu m'appelle. Je pardonne à tous mes frères, présents et absents, leurs offenses et leurs fautes, et les en absous selon mon pouvoir. Annonce-le-leur et bénis-les tous de ma part[1]. »

1. 1 Cel. 109. Cf. *Epist. Eliæ.*

Puis croisant les bras, il posa les mains sur ceux qui l'entouraient. Il le fit avec une effusion particulière pour Bernard de Quintavalle: « Je veux, dit-il, et je recommande de tout mon pouvoir, à quiconque sera ministre général de l'Ordre de l'aimer et de l'honorer comme moi-même; que les provinciaux et tous les frères en agissent avec lui comme avec moi[1]. »

Il pensa non seulement aux frères absents, mais aux frères futurs; l'amour surabondait tellement en lui qu'il lui arracha une plainte: le regret de ne pas voir tous ceux qui entreraient dans l'Ordre jusqu'à la fin des siècles, pour poser sa main sur leur front, et leur faire sentir ces choses que seul peut dire le regard de celui qui aime en Dieu[2].

Il avait perdu la notion du temps: croyant qu'on était encore au jeudi, il voulut prendre un dernier repas avec ses disciples. Du pain fut apporté, il le rompit, le leur donna, et dans la pauvre cabane de la Portioncule, fut célébrée, sans autel et sans prêtre, la Cène du Seigneur[3].

Un frère lut l'évangile du Jeudi saint: *Ante diem festum Paschæ*: « Avant la fête de Pâques, Jésus sachant que son heure était venue de passer de ce monde au Père,

1. *Tribul.* Laur. 22 b. Rien ne montre mieux la valeur historique de la Chronique des Tribulations, que de comparer le récit qu'elle fait de ces instants avec celui que font les documents suivants: *Conform.* 48 b 1; 185 a 2; *Fior.* 6; *Spec.* 86 a.

2. 2 Cel. 3, 139; *Spec.* 116 b; *Conform.* 224 b 1.

3. 2 Cel. 3, 139. Une simple comparaison entre ce récit dans le *Speculum* (116 b) et dans les *Conformités* (224 b 1), suffit à montrer, combien dans certaines de ses parties, le *Speculum* représente un état de la légende antérieur à 1385.

comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima aussi jusqu'à la fin. »

Le soleil venait de dorer de ses derniers rayons la cime des montagnes, le silence se fit autour du mourant. Tout allait être consommé. L'ange de la délivrance pouvait approcher.

Le samedi 3 octobre 1226, à la nuit tombante, sans douleur, sans combat, il rendit le dernier soupir.

Les frères contemplaient encore son visage, espérant y surprendre quelque trace de vie, lorsque d'innombrables alouettes vinrent s'abattre en chantant sur le chaume de sa cellule[1], comme pour saluer l'âme qui venait de s'envoler, et faire au *Petit Pauvre* la canonisation dont il était le plus digne, la seule sans doute qu'il ait jamais souhaitée.

Le lendemain, dès l'aube, les Assisiates descendaient chercher son corps et lui faire de triomphales funérailles.

Par une pieuse pensée, au lieu d'aller tout droit vers la cité, on fit un détour pour passer à Saint-Damien, et de cette façon se trouva réalisée la promesse faite par François aux sœurs, quelques semaines auparavant, d'aller les voir encore une fois.

Leur douleur fut déchirante.

Ces cœurs de femmes se révoltaient contre l'absurdité de la mort[2], mais ce jour-là, il n'y eut de larmes

1. Bon. 214. Cette cellule a été transformée en chapelle et se trouve à quelques mètres de la petite église de la Portioncule. Église et chapelle sont aujourd'hui abritées dans la grande basilique de Notre-Dame des Anges. Voir la figure et le plan A. SS., p. 814 ou mieux encore dans P. *Barnabas aus dem Elsass, Portioncula oder Geschichte U. L. F. v. den Engeln.* Rixheim 1884, 1 vol. in-8°, p. 311 et 312.

2. 1 Cel. 116 et 117; Bon. 219; *Conform.* 185 a 1.

qu'à Saint-Damien. Les frères oubliaient leur tristesse, en voyant les stigmates, et les habitants d'Assise manifestaient une indescriptible joie d'avoir enfin leur relique. On la déposa dans l'église Saint-Georges [1].

Moins de deux ans après, le dimanche 26 juillet 1228, Grégoire IX venait à Assise pour présider lui-même les cérémonies de la canonisation, et poser le lendemain la première pierre de la nouvelle église dédiée au Stigmatisé.

Bâtie sous l'inspiration de Grégoire IX et sous la direction de frère Élie, cette merveilleuse basilique est, elle aussi, un des documents de cette histoire, et peut-être ai-je eu tort de le négliger.

Allez la contempler fière, riche, puissante, puis descendez à la Portioncule, passez à Saint-Damien, courez aux Carceri, et vous comprendrez l'abîme qui séparait l'idéal de François, de celui du pontife qui le canonisait.

1. Aujourd'hui dans la *clôture* du couvent Sainte-Claire. V. Miscellanea, I, p. 44-48 une étude fort intéressante du prof. Carattoli sur la bière de saint François. Cf. Ib. p. 190.

APPENDICE

Étude critique sur les stigmates et sur l'indulgence du 2 août.

I. Les stigmates.

Une dissertation sur la possibilité des miracles serait ici déplacée : une esquisse historique n'est pas un traité de philosophie ou de dogmatique.

Je dois cependant au lecteur quelques explications pour lui permettre de juger en connaissance de cause ma manière de voir.

Si par miracle on entend soit la suspension ou le renversement des lois de la nature, soit l'intervention de la cause première dans certains cas particuliers, je ne saurais l'admettre. Dans cette négation, les raisons physiques et logiques sont secondaires : la vraie raison — qu'on veuille bien ne pas s'étonner — est toute religieuse : le miracle est immoral. L'égalité de tous devant Dieu est un des postulats de la conscience religieuse, et le miracle, ce bon plaisir de Dieu, ne fait que rabaisser celui-ci au niveau des fantasques tyrans de la terre.

Les églises actuelles, en faisant à peu près toutes de cette notion du miracle, l'essence même de la religion et la base de toute foi positive, se rendent involontairement coupables de l'affaissement de virilité et de mora-

lité dont elles se plaignent si vivement. Si Dieu intervient ainsi d'une manière irrégulière dans les affaires des hommes, ceux-ci ne peuvent que viser à devenir des courtisans qui attendent tout de la *faveur* du souverain.

La question change d'aspect, si l'on appelle miracle, comme cela a lieu fort souvent, tout ce qui dépasse l'expérience courante.

Beaucoup d'apologètes se plaisent à montrer que l'inouï, l'inexpliqué se rencontrent à chaque instant dans la vie. Ils ont raison, et je suis d'accord avec eux, à condition qu'ils ne remplacent pas à la fin de leur démonstration cette nouvelle notion du surnaturel par la précédente.

C'est ainsi que je suis arrivé à conclure à la réalité es stigmates. Ils pourraient être un fait unique, sans être plus miraculeux que tel autre phénomène, par exemple la puissance de calcul ou la virtuosité musicale d'un enfant prodige.

Il y a dans l'être humain des puissances presque indéfinies, des énergies merveilleuses; elles sommeillent engourdies chez la plupart des hommes; mais s'éveillant chez quelques-uns, elles en font les prophètes, les génies et les saints qui montrent à l'humanité sa voie.

Nous entrevoyons à peine le domaine de la pathologie mentale, tant il est vaste et encore inexploré; les savants de demain feront peut-être, sur les confins de la psychologie et de la physiologie, des découvertes qui amèneront le bouleversement complet de nos lois et de nos mœurs.

Il reste à examiner les stigmates au point de vue purement historique. Or, si sur ce terrain les difficultés petites et grandes ne manquent pas, les témoignages

m'ont paru à la fois trop nombreux et trop précis pour ne pas entraîner la conviction.

On peut écarter de prime abord le système de ceux qui ont pensé que frère Élie, par une pieuse supercherie, avait aidé leur apparition. Cette thèse pourrait se défendre, à la rigueur, si ces plaies eussent été comme on les représente aujourd'hui, ou comme chez la plupart des stigmatisées postérieures, des blessures béantes, mais tous les témoignages sont d'accord pour décrire, sauf au côté, des excroissances charnues, noirâtres, ressemblant à des têtes de clous, et sur le dessus des mains à des pointes de clous rabattues à coups de marteau. Il n'y eut de suintement sanguinolent qu'au côté.

D'autre part, la tromperie d'Élie obligerait à penser qu'il prit pour complices précisément les chefs du parti qui lui était opposé, Léon, Ange et Rufin. Une pareille maladresse serait bien étonnante chez un homme aussi avisé.

Enfin l'adaptation psychologique entre les circonstances extérieures et l'événement lui-même est si intime que l'invention de ce cadre serait aussi inexplicable que le fait même des stigmates. Ce qui décèle en effet presque toujours les traits inventés ou dénaturés, c'est qu'ils ne s'enchâssent pas dans la contexture des événements. Ce sont des hors-d'œuvre, des éléments purement décoratifs dont on peut changer la place à volonté.

Ici rien de semblable, Thomas de Celano est si véridique et si exact que tout en voyant dans les stigmates un miracle, il nous donne tous les éléments nécessaires pour les expliquer d'une façon diamétralement opposée.

1° Rôle prépondérant de la passion de Jésus dans la conscience de François dès sa conversion (1 Cel. 115, 2 Cel. 1, 6; 3, 29; 49; 52).

2° Son séjour à l'Alverne coïncide avec un redoublement d'ardeur mystique.

3° Il y célèbre un carême en l'honneur de l'archange Saint Michel.

4° La fête de l'Exaltation arrive, et la vision du séraphin crucifié fond ainsi en une seule les deux images dont il était obsédé, les anges et le crucifix (1 Cel. 91—96, 112—115).

Cette convenance parfaite entre les circonstances et le prodige même, constitue une preuve morale dont la valeur ne saurait être exagérée.

Il est temps de passer en revue les principaux témoignages.

1° **Frère Élie** 1226. Au lendemain même de la mort de François, frère Élie, en sa qualité de vicaire, adressait à tout l'Ordre des lettres pour annoncer cet événement et prescrire des prières[1].

Après avoir épanché sa douleur et annoncé à tous les frères la bénédiction dont François mourant l'avait chargé pour eux, il ajoute: «Je vous annonce une grande joie et un miracle tout nouveau. Jamais le

1. Le texte en a été publié en 1620 par Spœlberch (dans son *Speculum vitæ B. Francisci*. Anvers, 2 tomes in-12, t. II, p. 103-106), d'après l'exemplaire adressé à frère Grégoire, ministre de France, et conservé alors au couvent des Récollets de Valenciennes. Il a été reproduit par Wadding (Ann. 1226, n. 44) et les Bollandistes (p. 668 et 669).

Cette réapparition si tardive d'un document capital aurait pu donner lieu à des scrupules; ils n'ont plus de raison d'être, depuis la publication de la chronique de Jourdain de Giano qui relate l'envoi de cette lettre (Jord. 50). — L'abbé Amoni a publié aussi ce texte (à la suite de sa *Legenda trium Sociorum*, Rome 1880, p. 105-109), mais suivant sa déplorable habitude, il néglige d'indiquer où il l'a puisé. C'est d'autant plus regrettable qu'il donne une variante de premier ordre : *Nam diu ante mortem* au lieu de *Non diu*, comme le veut le texte de Spœlberch. La leçon *Nam diu* paraît préférable au point de vue philologique.

monde n'avait vu un signe pareil, sinon dans le Fils de Dieu, qui est le Christ Dieu. Car longtemps avant sa mort, notre Frère et notre Père apparut crucifié, ayant en son corps cinq plaies qui sont vraiment les stigmates du Christ, car ses mains et ses pieds portaient comme des clous en dessus et en dessous et formant des sortes de cicatrices; quant au côté, il était comme percé d'un coup de lance, et souvent il en suintait un peu de sang. »

2° **Frère Léon.** C'est précisément l'adversaire d'Élie, qui se trouve être le témoin naturel non seulement des stigmates, mais des circonstances de leur impression. Ce fait n'est pas sans ajouter une valeur particulière à ses récits.

On a vu plus haut (Introduction p. LXIV) le malheureux sort d'une partie de la Légende des frères Léon, Ange et Rufin. Les chapitres qui la terminent aujourd'hui (68—73), et dans lesquels se trouve la narration du miracle, n'en ont pas fait partie à l'origine. Ils sont un résumé ajouté postérieurement pour donner une fin à ce document. Cet appendice n'a donc aucune valeur historique, et on ne peut s'y appuyer, ni comme les auteurs ecclésiastiques pour affirmer le miracle, ni comme M. Hase pour le révoquer en doute.

Par bonheur le témoignage de frère Léon nous est parvenu malgré cela. On n'a même pas besoin d'aller le chercher dans le Speculum, les Fioretti, les Conformités, où se rencontrent des lambeaux de son œuvre, mais on le trouve aussi dans plusieurs autres documents d'une autorité incontestable.

L'authenticité de l'autographe de saint François conservé à Assise paraît bien établie (voir Introduction p. XLII); or, il contient la note suivante de la main de

frère Léon : « Le B. François, deux ans avant sa mort, fit un carême à l'Alverne en l'honneur de la B. V. Marie, mère de Dieu et de saint Michel archange depuis la fête de l'Assomption de la B. V. M. jusqu'à la fête de Saint-Michel de septembre, et la main de Dieu fut sur lui par la vision et l'allocution du séraphin et l'impression des stigmates en son corps. Il fit les laudes qui sont de l'autre côté.... etc. »

D'un autre côté Eccleston (13) nous montre frère Léon se plaignant à frère Pierre de Theukesbury, ministre d'Angleterre, de ce que la légende soit trop laconique sur les événements de l'Alverne, et lui racontant la plupart des traits qui forment le noyau de la narration des Fioretti sur les stigmates. Ces souvenirs sont d'autant plus sûrs, qu'ils furent aussitôt consignés par écrit par le compagnon de Pierre de Theukesbury, frère Garin de Sedenfeld.

Enfin Salimbene, dans sa chronique (ad ann. 1244), est amené en parlant d'Ezzelino da Romano, à l'opposer à François ; il se rappelle tout à coup les stigmates et dit : « Jamais aucun homme sur la terre, à part lui, n'a eu les cinq plaies du Christ. Son compagnon, frère Léon, qui était présent lorsqu'on lava son corps avant de l'ensevelir, m'a raconté qu'il ressemblait exactement à un crucifié descendu de la croix. »

3° **Thomas de Celano** avant 1230. Il les décrit plus longuement que frère Élie (1 Cel. 94 et 95, 112).

Les détails y sont trop précis pour ne pas faire songer à une leçon apprise par cœur. Nulle part l'auteur ne s'y pose en témoin oculaire, et il a cependant l'air de dresser un procès-verbal.

Ces objections ne sont pas sans valeur, mais la nouveauté même du miracle dut amener les Franciscains

à le fixer en une sorte de récit canonique et comme stéréotypé.

4° **Le portrait de François**, par Berlinghieri, daté de 1236[1], conservé à Pescia (province de Lucques), montre les stigmates tels qu'ils sont décrits dans les documents qui précèdent.

5° **Grégoire IX** en 1237. Bulle du 31 mars: *Confessor Domini*. (Potthast 10307. Cf. 10315). Il s'était produit un mouvement d'opinion dans certains pays contre les stigmates. Le pape invite tous les fidèles à y ajouter foi.

Deux autres bulles du même jour, adressées l'une à l'évêque d'Olmütz, l'autre à des Dominicains, les condamnent avec vigueur parce qu'ils ont révoqué en doute les stigmates. (Potthast 10308 et 10309).

6° **Alexandre IV**, dans sa bulle *Benigna operatio* du 29 octobre 1255 (Potthast 16077), raconte qu'étant jadis prélat domestique du cardinal Hugolin, il connut familièrement saint François, et s'appuie sur ces relations pour sa description des stigmates.

On doit à ce pontife plusieurs autres bulles déclarant excommuniés tous ceux qui les nieraient. Elles n'apportent à la question aucun élément nouveau.

7° **Bonaventure** (1260) répète dans sa légende la description de Thomas de Celano (Bon. 193. Cf. 1 Cel. 94 et 95), non sans y ajouter des traits nouveaux (Bon. 194-200 et 215-218), mais souvent si grossiers et si maladroits qu'ils éveillent invinciblement le doute (voir par exemple 201).

1. Gravé dans Saint François d'Assise. Paris, in-4°, 1885, p. 277.

8° **Matthieu Paris** († 1259). Son témoignage discordant mérite à peine d'être cité pour mémoire (v. Introduction p. CXXV). Pour lui pardonner la fantaisie de ses longues pages sur saint François, on est obligé de penser qu'il devait ses renseignements à la relation verbale de quelque pèlerin. Il fait apparaître les stigmates quinze jours avant la mort du Saint, les montre répandant sans cesse du sang ; la blessure du côté si ouverte qu'on voyait le cœur. Le peuple accourt en foule pour jouir du spectacle, des cardinaux arrivent aussi et tous ensemble écoutent les bizarres déclarations de François (*Historia major*. Édition Wats, Londres. 1 vol. in-fol. 1640. p. 339-342).

On pourrait beaucoup allonger cette liste en y ajoutant un passage de Luc, évêque de Tuy (Lucas Tudensis) écrit en 1231 [1], où l'auteur s'appuie surtout sur la vie de Thomas de Celano et les témoignages oraux.

— Les paroles de frère Boniface témoin oculaire, au chapitre de Gênes (1254). (Eccl. 13).

— Enfin et surtout, il faudrait étudier les strophes se rapportant aux stigmates dans les proses, hymnes, séquences, composées en 1228 par le pape et plusieurs cardinaux pour l'office de saint François ; mais un pareil travail, pour être fait avec exactitude, nous entraînerait fort loin, et les autorités déjà citées suffisent sans doute sans en faire intervenir d'autres [2].

1. *Bibliotheca Patrum*. Lyon 1677, t. XXV, *adv. Albigenses*, lib. II, cap. 11. Cf. III, 14 et 15. Reproduit dansles A. SS., p. 652.

2. Voici pour les curieux l'indication de quelques sources : Salimbene ann. 1250, — *Conform*. 171 b 2, 235 a 2; Bon. 200; Wadding, *ann*. 1228, n° 78; A. SS., p. 800. Le manuscrit 340 du *Sacro-Convento* contient (f° 55 b-56 b) quatre de ces hymnes. Cf. *Archiv*. I, p. 485.

Les objections faites contre ces témoignages se réduisent je crois aux suivantes[1].

a) Les funérailles de François eurent lieu avec une précipitation surprenante. Mort le samedi soir, on l'enterre le dimanche matin.

b) Son corps fut enfermé dans une bière, ce qui est contraire aux habitudes italiennes.

c) Lors de la translation, le corps arraché à la foule est si bien caché dans la basilique que durant des siècles on a ignoré sa place exacte.

d) La bulle de canonisation ne fait pas mention des stigmates.

e) Ils n'ont pas été admis sans conteste, et parmi les négateurs se trouvent des évêques.

Aucun de ces arguments ne me paraît décisif :

a) Au moyen âge, les funérailles ont lieu presque de suite après le décès : (Innocent III mort à Pérouse le 16 juillet 1216 est enterré le 17 ; Honorius III meurt le 18 mars 1227 et est enterré le lendemain).

b) Il est plus difficile qu'on ne croit de savoir les habitudes de l'Ombrie au treizième siècle pour les funérailles. Quoi qu'il en soit, on était bien obligé de mettre le corps de François dans un cercueil. Celui-ci se trouvant déjà canonisé par le sentiment populaire, son corps était dores et déjà une relique pour laquelle il fallait une châsse ; plus que cela, un coffre-fort tel que nous le représentent les scènes secondaires du tableau de Berlinghieri. Sans ces précautions, le corps saint eût été en quelques instants réduit en lam-

1. Voir en particulier Hase, *Franz v. Assisi*. Leipzig, 1 vol. in-8°, 1856. Le savant professeur ne consacre pas moins de soixante pages d'impression compacte à l'étude des stigmates, p. 142-202.

beaux. Que l'on se rappelle cette fureur qui entraîna des dévotes à couper les oreilles au cadavre de sainte Élisabeth de Hongrie, et même le bout des seins! [*Quædam aures illius truncabant, etiam summitatem mamillarum ejus quidam praecidebant et pro reliquiis sibi servabant. — Liber de dictis IV ancillarum,* Mencken, t. II, p. 2032].

c) La cérémonie de la translation avait attiré à Assise une foule innombrable. Si frère Élie a fait disparaître le corps [1], il a pu y être amené par la crainte de quelque coup de main organisé par les habitants de Pérouse, pour dérober la précieuse relique. Avec les mœurs d'alors, un pareil vol n'avait rien d'extraordinaire. Précisément les gens de Pérouse enlevèrent, quelques années plus tard, à Bastia, village dépendant d'Assise, le corps de Conrad d'Offida qui y accomplissait d'innombrables miracles. (*Conform.* 60 b. 1. Cf. Jord. 50). Des échauffourées du même genre eurent lieu à Padoue, à propos des reliques de saint Antoine. (Hilaire, Saint Antoine de Padoue, sa légende primitive. Montreuil-sur-Mer. 1 vol. 8°. 1890. p. 30-40).

d) La bulle de canonisation, comme le sont au reste la plupart des documents de ce genre, n'a aucune prétention historique. Dans cette rhétorique verbeuse, on apprendrait plutôt l'histoire des Philistins, de Samson, ou même de Jacob, que celle de saint François. La canonisation n'est ici qu'un prétexte saisi par le vieux pontife pour revenir à ses images favorites.

Ce silence ne signifie rien, après le témoignage si explicite donné par d'autres bulles du même pontife en

1. Plus j'y réfléchis, plus je deviens incapable d'attribuer une valeur quelconque à cet argument de la disparition du corps; car enfin, s'il y avait eu une fraude pieuse d'Élie, il aurait au contraire étalé ce cadavre.

1237, et après la part faite aux stigmates dans les chants liturgiques composés par lui pour l'office de saint François dès 1228.

e) Ces attaques de quelques évêques n'ont rien d'étonnant, ce sont des épisodes de la lutte du clergé séculier contre les ordres mendiants.

Au moment où ces négations se sont produites (en 1237), le récit de Thomas de Celano était officiel et répandu partout; rien de plus facile alors, une dizaine d'années après les événements, que de prouver la supercherie, s'il y en avait eu une, par des témoignages; or l'évêque d'Olmütz et les autres s'appuient toujours et uniquement sur des motifs dogmatiques.

Quant aux attaques des Dominicains, il est inutile de rappeler la rivalité des deux ordres [1]; dès lors n'est-il pas étrange de voir ces protestations se produire en Silésie (!), et jamais dans l'Italie centrale où, entre autres témoins oculaires, vivait encore frère Léon († 1271)?

Les témoignages me paraissent ainsi subsister dans leur intégrité. On les préférerait plus simples, plus courts; on voudrait qu'ils nous soient arrivés sans des détails qui éveillent tous les soupçons [2], mais il est bien

1. Voir par exemple 2 Cel. 3, 86, ainsi que l'encyclique de Jean de Parme et de Humbert de Romans en 1255.

2. Les suivants entre beaucoup d'autres : François se serait fait faire des braies particulièrement montantes, pour cacher la plaie du côté (Bon. 201). Au moment de l'apparition qui eut lieu durant la nuit, une si grande clarté inonda le pays que les marchands logés dans les auberges du Casentin sellèrent leurs bêtes et se mirent en route. *Fior.* III *consid.*

M. Hase, dans son étude, est constamment sous le poids de la mauvaise impression produite sur lui par la déplorable argumentation de Bonaventure ; il ne voit les autres témoignages qu'à travers celui-là. Je crois que s'il avait eu devant lui uniquement la première vie de Thomas de Celano, il serait arrivé à des conclusions bien différentes.

rare qu'un témoin ne cherche pas à trop prouver ses affirmations, et à les étayer d'arguments détestables, mais appropriés à l'auditoire vulgaire auquel ils s'adressent.

II. Le pardon du 2 août, dit indulgence de la Portioncule[1].

Cette question pourrait être négligée : elle n'a, somme toute, aucune attache directe avec l'histoire de saint François.

1. Le document le plus important est le manuscrit 344 des archives du Sacro-Convento à Assise. *Liber indulgentiæ S. Mariæ de Angelis sive de Portiuncula, in quo libro ego fr. Franciscus Bartholi de Assisio posui quidquid potui sollicite invenire in legendis antiquis et novis b. Francisci et in aliis dictis sociorum ejus de loco eodem et commendatione ipsius loci et quidquid veritatis et certitudinis potui invenire de sacra indulgentia prefati loci, quomodo scilicet fuit impetrata et data b. Francisco de miraculis ipsius indulgentiæ, quæ ipsam declarant certam et veram.* Bartholi vivait dans la première moitié du XIVe siècle.

Son ouvrage est encore inédit mais le R. P. Léon Patrem M. O. en prépare la publication. Le nom de ce savant religieux donne toute garantie pour l'exactitude de ce difficile travail; en attendant, on trouvera une description détaillée et de longs extraits dans les Miscellanea (t. II 1887). *La storia del perdono, di Francesco de Bartholi* par Don Michele Faloci Pulignani p. 149—153. (Cf. *Archiv.* t. I p. 486). Voir aussi dans les Miscellanea (t. I, 1886 p. 15), une notice bibliographique contenant l'énumération détaillée de cinquante-huit ouvrages (Cf. *Ibid.* p. 48 et 145).

La légende elle-même se trouve dans le *Speculum* 69 b-83 a et les *Conformités* 151 b-157 a. Dans ces deux recueils elle se trouve encore péniblement enchâssée et ne fait pas corps avec le reste de l'œuvre. Dans le dernier, Barthélemy de Pise a poussé l'exactitude jusqu'à copier bout à bout tous les documents qu'il avait sous les yeux, et comme ceux-ci proviennent d'époques différentes, il nous donne ainsi plusieurs phases du développement de la tradition. L'ouvrage le plus complet est celui du P. Grouwel Récollet : *His-*

Cependant elle occupe une trop large place dans ses biographies modernes, pour qu'il ne faille pas en dire quelques mots : on raconte que François était une nuit en prière à la Portioncule, à la fin de juillet 1216, lorsque Jésus et la Vierge lui apparurent avec un cortège d'anges. Il s'enhardit jusqu'à solliciter un privilège inouï, celui de l'indulgence plénière de tous les péchés, pour tous les fidèles qui, confessés et contrits, visiteraient la chapelle. Jésus l'accorda, sur la prière de sa mère, à la seule condition que le pape son vicaire la ratifierait.

Le lendemain François accompagné de Masseo partait pour Pérouse et obtenait d'Honorius III l'indulgence demandée, mais seulement pour la journée du 2 août.

Tel est en quelques lignes le résumé de cette légende qui est entourée d'une foule de détails merveilleux.

La question de la nature et de la valeur des indul-

toria critica S. Indulgentiæ B. Mariæ Angelorum vulgo de Portiuncula ... contra Libellos aliquos anonymos ac famosos nuper editos. Anvers 1726, 1 vol. in-8° de 510 pages.

Le Bollandiste Suysken en fait aussi une longue étude (A. SS., p. 879-910), ainsi que le P. Candide Chalippe Récollet, *Vie de saint François d'Assise*, 3 vol. in-8°. Paris, 1874 (La première édition est de 1720), t. III, p. 190-327.

On trouvera dans ces quelques ouvrages ce qui a été dit dans tous les autres. Les nombreux écrits dirigés contre l'Indulgence sont tantôt des amas de grossièretés, tantôt des traités de dogmatique, je me dispense donc d'en grossir ces pages. Les principaux sont indiqués par Grouwels et Chalippe.

Parmi les contemporains le R. P. Barnabé d'Alsace : *Portiuncula oder Geschichte Unserer lieben Frau von den Engeln* (Rixheim, un vol. in-8°. 1884), représente la tradition de l'Ordre, et M. l'abbé Le Monnier (*Histoire de saint François*, 2 vol. in-8°, Paris, 1889), l'opinion catholique moyenne des cercles non franciscains.

Le meilleur résumé est celui du P. Panfilo da Magliano dans sa *Storia compendiosa*. Il a été complété et amélioré dans la traduction allemande : *Geschichte des h. Franciscus und der Franziskaner übersetzt und bearbeitet* von Fr. Quintianus Müller, t. I, Munich, 1883, p. 233-259.

gences n'a rien à faire ici. La seule qui se pose est la suivante : François a-t-il demandé cette indulgence ? Honorius III l'a-t-il accordée?

Même en réduisant le récit à ces simples proportions, on est amené à répondre par un non catégorique.

Il serait fastidieux de rappeler même brièvement les difficultés, contradictions, impossibilités, signalées maintes fois déjà même par des auteurs orthodoxes dans toute cette histoire; ils ont conclu malgré cela par l'affirmative : *Roma locuta est.*

Les personnes que cela pourrait intéresser trouveront dans la note ci-dessus des indications bibliographiques détaillées sur les monuments principaux de cette discussion aujourd'hui assoupie. Je me bornerai à marquer les impossibilités contre lesquelles vient se heurter la tradition, elles sont à la fois psychologiques et historiques. Les Bollandistes avaient déjà signalé le silence des premiers biographes de François sur cette question. Aujourd'hui que les documents publiés sont en bien plus grand nombre, il est encore plus écrasant. Ni la Première ni la Seconde Vie par Thomas de Celano, ni l'auteur anonyme de la seconde vie donnée dans les Acta Sanctorum, ni même l'Anonyme de Pérouse, les Trois Compagnons ou saint Bonaventure n'en disent un seul mot.

Des travaux beaucoup plus tardifs et qui ne pèchent pas par excès de scrupules critiques ne la mentionnent pas non plus : Bernard de Besse, Jourdain de Giano, Thomas d'Eccleston, la Chronique des Tribulations, les Fioretti et même la Légende dorée.

Cette conspiration du silence de tous les auteurs du treizième siècle serait le plus grand miracle de l'histoire, si elle n'était absurde.

On a dit, pour l'expliquer, qu'on avait évité de parler

de cette indulgence pour ne pas faire tort à celle de la croisade, mais alors pourquoi le pape ordonnait-il à sept évêques de se rendre à la Portioncule pour la proclamer en son nom ?

La légende elle-même se charge de nous expliquer comment François refusa toute bulle ou toute attestation écrite de ce privilège, mais cela admis, encore faudrait-il expliquer comment aucune indication à ce sujet n'a été conservée dans les papiers d'Honorius III. Et les bulles adressées aux sept évêques, comment n'ont-elles pas laissé la moindre trace dans le registre de ce pontife?

D'autre part, comment se fait-il, si sept évêques ont promulgué officiellement l'Indulgence dès 1217, que saint François, après avoir raconté à frère Léon son entretien avec le pape, lui ait dit : « *Teneas secretum hoc usque circa mortem tuam; quia non habet locum adhuc. Quia hæc indulgentia occultabitur ad tempus: sed Dominus trahet eam extra et manifestabitur* ». *Conform.* 153 b 2. Voilà un aveu qui n'est pas sans naïveté. Il prouve surabondamment qu'avant la mort de frère Léon (1271), personne n'avait encore parlé de ce fameux pardon.

Après cela il est inutile d'insister sur des difficultés de second ordre : comment les chapitres généraux n'auraient-ils pas été fixés au 2 août pour permettre aux frères de gagner l'indulgence ?

Comment s'expliquer que François, après avoir reçu en 1216 ce privilège unique dans les annales de l'Église, se trouve en 1219 un inconnu pour le pape !

Il y a cependant encore une preuve dont la valeur l'emporte sur toutes les autres, c'est le Testament de François.

« J'interdis absolument par obéissance à tous les frères, en quelque endroit qu'ils se trouvent, de demander aucune bulle en cour de Rome, soit directement soit indi-

rectement, ni sous prétexte d'église, de couvent, ni sous prétexte de prédications, ni même pour leur protection personnelle. »

Avant de terminer, il nous reste à jeter un coup d'œil sur l'éclosion de cette légende.

C'est vers 1330—1340 qu'elle se constitue définitivement, mais elle était dans l'air depuis fort longtemps. Avec la patience de quatre Bénédictins (de la bonne époque), on arriverait sans doute à voir clair dans le fatras de documents, plus ou moins frelatés, où elle nous est arrivée, et on en viendrait de proche en proche, à en trouver le point de départ dans ce songe d'un frère qui vit l'humanité entière aveuglée, venant s'agenouiller autour de la Portioncule pour recouvrer la vue[1].

Il n'est pas difficile de voir en gros ce qui a provoqué la matérialisation de cette gracieuse image : on se rappelle l'attachement de François pour la chapelle où il avait entendu les paroles décisives de l'Évangile et où sainte Claire était venue à son tour inaugurer sa vie nouvelle.

Lorsque s'éleva la grande basilique d'Assise, attirant à elle privilèges et pèlerins, à la rivalité souvent mesquine qui s'établit entre elle et la Portioncule, s'ajouta une antithèse de principes et d'inspiration.

Les zélateurs de la pauvreté disaient bien haut que si le corps du Saint reposait dans la basilique, son cœur était à la Portioncule[2].

A force de répéter, en le grossissant, tout ce que François avait dit du petit sanctuaire, on arrivait à donner un sens précis et comme doctrinal à des effusions purement mystiques.

1. 2 Cel. 1, 13; 3 Soc. 56; Bon. 24.
2. *Conform.* 239 b 2.

Les violences et les persécutions du parti de la large observance sous le généralat de Crescentius[1] (1244-1247), provoquèrent un redoublement de ferveur chez leurs adversaires. A la bulle d'Innocent IV, déclarant derechef la basilique *Caput et Mater* de l'Ordre[2], les zélateurs répondirent par les récits de la Seconde Vie de Celano et des légendes de cette époque[3]. On alla jusqu'à raconter un engagement de saint François d'en faire à perpétuité la *Mater et Caput* de son institut[4].

C'est ainsi que les deux partis arrivaient à se grouper autour de ces deux édifices. Encore aujourd'hui il en est de même. Les Franciscains de l'Observance occupent la Portioncule, tandis que la basilique d'Assise est entre les mains des Conventuels qui ont adopté toutes les interprétations et mitigations de la Règle; ce sont de très honnêtes gens qui vivent de leurs rentes. Par un phénomène unique, je crois, dans les annales de l'Église, ils ont poussé la franchise de leur infidélité jusqu'à renoncer à l'habit, au populaire froc brun. Tout de noir vêtus, chaussés et coiffés, plus rien ne les distingue du clergé séculier, sinon une inoffensive petite corde.

Pauvre François! pour qu'il ait la joie de sentir son tombeau frôlé par une robe de bure, il faut que quelque capucin hardi surmonte de bien naturelles répugnances pour venir s'y agenouiller. L'Indulgence du 2 août est donc la réponse des zélateurs aux persécutions de leurs frères.

1. V. en particulier *Archiv.* t. II, p. 259 et la bulle du 7 février 1246, Potthast 120007; Glassberger, *ann.* 1244 (*An. fr.*, t. II, p. 69).

2. *Is qui ecclesiam*, 6 mars 1245. Potthast 11576.

3. 2 Cel. 1, 12 (Cf. *Conform.* 218 a 1); 3 Soc. 56; *Spec.* 32 b ss., 49 b ss. *Conform.* 144 a 2.

4. *Conform.* 169 a 2., 217 b 1 ss. Cf. *Fior.*, éd. Amoni (Appendice du codex de la Bibl. Angélique), p. 378.

Une étude attentive la montrerait peut-être émergeant peu à peu sous le généralat de Raymond Gaufridi (1289-1295) ; Conrad d'Offida († 1306) semble y avoir été pour quelque chose, mais avec la génération suivante seulement on arrive à la légende complète et affirmée au grand jour.

Partie d'un malentendu, elle finit par s'imposer à l'Église qui la garantit aujourd'hui de son magistère infaillible, et cependant elle fut à l'origine un véritable cri de révolte contre les décisions de Rome.

